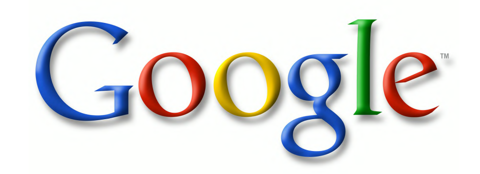
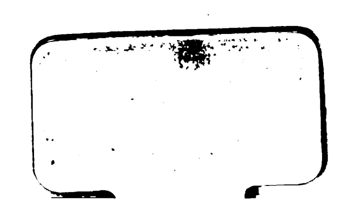

Google


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



HISTOIRE LITTÉRAIRE
D'ITALIE.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTH^e. BOUCHER,
SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

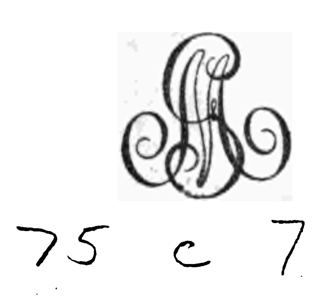
D'ITALIE,

PAR P. L. GINGUENÉ,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,

MEMBRE NON RÉSIDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE TURIN, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE CELLE DE LA CRUSCA, DES ATHÉNÉES DE NIORT ET DE VAUCLUSE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS, DE LA LOIRE INFÉRIEURE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE CELTIQUE, etc.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XIX.

AVERTISSEMENT.

Monsieur Ginguené, dans l'avertissement mis à la tête du tome IV de cet ouvrage, avait divisé en trois parties le tableau qu'il devait tracer de la littérature italienne du seizième siècle: 1°. Poésie; 2°. Études graves et scientifiques, culture des langues anciennes, livres latins en prose et en vers; 3°. Prose italienne: philologie, philosophie, politique, histoire, dialogues, lettres, nouvelles, etc.

Les tomes IV, V et VI, publiés en 1812 et 1813, ne concernant que l'épopée et les poëmes dramatiques, on devait s'attendre à trouver, dans le VIIe., l'histoire des autres

genres de poésie; mais on verra, dès les premières pages de ce volume, que M. Ginguené a modifié son plan, et jugé à propos de placer plusieurs articles de la seconde et de la troisième partie, avant ceux de la première qui restaient à traiter. Nous avons suivi l'ordre qu'il indique lui-même, et qui se trouvait établi dans son manuscrit.

Cet écrivain, si amèrement regretté de ses amis, le sera de tous ses lecteurs; car, malgré son zèle et son talent, il n'a pas eu le temps de mettre en œuvre tous les matériaux qu'il avait préparés, et d'achever l'histoire du grand siècle de la littérature italienne. Il a laissé quelques lacunes dans les chapitres consacrés à la philosophie, à la politique et à l'histoire; ceux qui concernent la poésie lyrique et les petits genres de poésie sont plus incomplets encore; et il paraît qu'il n'avait point commencé celui

des Nouvelles, quoique plusieurs articles qu'il a insérés dans la *Biographie universelle*, montrent assez qu'il avait fait une étude particulière de ce genre.

Un littérateur italien, M. Salfi, professeur dans plusieurs universités d'Italie, s'est chargé de compléter l'ouvrage; il y a fait des additions qui, dans ce tome VII et dans les deux suivants, sont toujours distinguées, par des indications particulières, du texte de M. Ginguené. Mais M. Salfi a exigé que son travail fût revu par des littérateurs français; et deux autres amis de M. Ginguené, ses confrères à l'Institut, (MM. Daunou et Amaury-Duval), ont consenti à prendre ce soin.

Le public a fait un accueil si honorable aux six premiers volumes de cette Histoire littéraire, que nous avons dû ne rien négliger pour donner aux derniers tomes le même degré d'intérêt; mais nous ne nous dissimu-

lons point combien il est à regretter qu'il n'ait pu en surveiller lui-même la publication. L'ouvrage est terminé par une table générale qu'il a commencée et qu'on a rendue complète.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXVII.

Des Études dans les universités et dans les colléges pendant le seizième siècle; Théologie, Hérésie; Concile de Trente, Cardinaux et autres savants qui s'y distinguèrent; Progrès des opinions nouvelles en Italie; Mesures sévères qui les répriment; Socinianisme; Défenseurs et historiens de l'Église, Bellarmin, Baronius, etc.; Droit civil et droit canon; Alciat et son école.

Quand je commençai cette seconde partie de mon ouvrage, qui embrasse toute la littérature du seizième siècle, je ne fus, pour ainsi dire, pas le maître de l'ordre que je devais établir dans cette multitude prodigieuse d'objets qui se présentaient comme à-la-fois à ma pensée. Impatient d'arriver à la poésie épique, qui, dans toutes les littératures, occupe la première place, je jugeai de l'impatience du lecteur

par la mienne, et je m'élançai dans cette immense carrière de l'épopée, où le grand intérêt de la matière et son extrême variété m'ont soutenu (1). On ne peut guère séparer de l'épopée la poésie dramatique, et j'ai suivi encore, à cet égard, l'impulsion qui m'était donnée (2). Maintenant, plus libre de mon choix, au lieu de continuer à parcourir toutes les parties de ce vaste champ de la poésie italienne, je reviendrai sur mes pas. En m'occupant plus longtemps de fictions, de jeux de l'imagination et de purs amusements de l'esprit, j'autoriserais à croire que, dans ce grand *cinque-cento*, l'Italie n'eut que des poètes; et, quand je voudrais enfin reporter l'attention sur des objets plus sérieux, je la trouverais prévenue et distraite. L'esprit du lecteur aurait peine à revenir lui-même de ce rêve trop prolongé à des réalités moins brillantes, et ne parcourrait qu'avec froideur des chapitres qui, dans l'histoire des siècles précédents, n'ont pas été sans intérêt pour lui.

Je vais donc le ramener sur les études scolastiques qui continuèrent de fleurir, sur les sciences qui se soutinrent de pair avec les belles-lettres, sur les bibliothèques et les autres puissants secours qui furent offerts de toutes parts à l'émulation et au desir d'apprendre, sur les académies savantes, très

(1) Tom. IV et V.

(2) Tom. VI.

différentes de celles qui n'avaient pour but que les triomphes poétiques, les spectacles et le plaisir; sur cette culture des langues anciennes, qui rendit au latin son élégance primitive dans le pays dont il avait été l'idiome national; mais où il avait cédé, comme partout ailleurs, à l'influence de la barbarie, et contracté une corruption dont tous les efforts des grands hommes du quatorzième et du quinzième siècles ne l'avaient encore pu guérir. Nous verrons alors dériver de ce perfectionnement celui de la langue vulgaire, qui s'était aussi corrompue presque dès sa naissance; nous la verrons s'exercer sur les matières les plus graves de la philosophie, de la politique, de l'histoire; s'égayer dans des sujets qui en développèrent la souplesse et les grâces, et dans des fictions qui nous reconduiront naturellement à la poésie, dont la fiction est l'essence, et aux beaux-arts, qui sont la poésie des yeux. Tels sont encore, dans l'histoire littéraire de ce siècle merveilleux, le nombre et la variété d'objets qui nous restent à parcourir.

Dès qu'il s'agit des universités, celle de Bologne a toujours le droit de se présenter la première. Dans ce siècle, la protection des pontifes romains et le zèle des magistrats bolonais en augmentèrent l'éclat et la prospérité (1). Les plus savants professeurs y furent rassemblés, et la foule toujours croissante

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. I, c. I.

des disciples fut en proportion de la renommée et de l'habileté des maîtres. On y vit fleurir un *Cattaneo*, un *Galasso Ariosto*, frère du grand Arioste; un *Molza*, un *Giulio Camillo*; un *Romolo Amaseo*, qui, passant de Padoue à Bologne, y entraîna tous ses écoliers. Le nombre des étudiants rendit nécessaire la fondation de nouveaux colléges dans cette métropole des sciences; la Hongrie en eut un en 1537; le cardinal Boniface *Ferrari*, piémontais, en établit un autre, pour sa nation, en 1541; et le pape Sixte V, en mémoire du lieu de sa naissance, où il avait, dit-on, été berger, fonda le collége de Montalte: acte de munificence qu'il faut joindre à tant d'autres qui signalèrent son pontificat (1). Le grand édifice commencé, pour l'université, par le cardinal Charles Borromée, légat de Bologne (2), fut achevé, avec la même magnificence, par le cardinal *Cesi*, avant qu'il reçût le cardinalat, et lorsqu'il en était le gouverneur.

L'université de Padoue ne fut pas aussi constamment heureuse. La république de Venise, qui lui avait accordé de grands priviléges (3), ruinée momentanément par les suites de la ligue de Cambray, fut forcée d'appliquer à des dépenses plus urgentes les fonds destinés au salaire des professeurs. Le

(1) Voy. ci-dessus, t. IV, p. 78 et suiv.

(2) *Ibid.* p. 72.

(3) Tom. III, p. 563.

bruit de la guerre rendit les sciences muettes, et fit déserter les écoles (1) : mais, cet orage passé, les maîtres et les disciples y revinrent; le sénat y envoya trois patriciens, sous le titre de réformateurs (2), qui employèrent les moyens les plus efficaces pour rendre à l'université tout son lustre. On peut juger du succès de leurs efforts, par le grand nombre d'étrangers qui s'y rendaient vers le milieu du siècle. On y voyait, en 1564, deux cents jeunes allemands étudiant la jurisprudence; il en venait même, pour l'étude des lettres grecques et latines, jusque de la Russie blanche (3). Malgré quelques vicissitudes auxquelles elle fut encore livrée dans la dernière partie du siècle, elle jouit, en général, d'un état florissant. Les Vénitiens, pour l'y maintenir, renouvelèrent les lois qui défendaient d'ouvrir des écoles, ailleurs qu'à Padoue (4), pour les hautes sciences : ils permirent cependant à des maîtres particuliers d'enseigner la littérature grecque et latine. Ils en établirent à Venise même, aux frais de la république; il y en eut aussi à *Capo d'Istria*, et dans plusieurs autres villes de leur domination.

Ferrare dut la grande célébrité de ses écoles aux soins constants de ses ducs. Pavie, tantôt au pou-

(1) Tiraboschi, p. 89.

(2) *Giorgio Pisani*, *Marino Giorgi* et *Antonio Giustiniani*.

(3) Tiraboschi, p. 91.

(4) Voy. ci-dessus, t. III, loc. cit.

voir des Français, et tantôt soumise aux Espagnols, vit les siennes presque également protégées par les uns et par les autres, et toujours, sous ces deux puissances, par le sénat de Milan. J'ai dit ailleurs les dernières épreuves qu'eut à subir l'université de Turin, jusqu'au temps où elle fut ramenée comme en triomphe, dans cette ville, par Émanuel Philibert (1).

Les guerres qui agitèrent la Toscane, au commencement de ce siècle, portèrent des coups funestes à celle de Pise. Florence, redevenue, en 1509, maîtresse de sa rivale, s'occupa d'y ranimer les études : cinq de ses patriciens y furent envoyés dans le même but que ceux de Venise l'avaient été à Padoue. Léon X pourvut pour dix ans, sur les revenus ecclésiastiques, à l'entretien de l'université et au salaire des professeurs; mais la peste qui ravagea, en 1525, cette malheureuse ville, la cessation des subsides pontificaux à la mort de Léon X, et la guerre rallumée en Toscane entre les Médicis et les Florentins, la replongèrent dans un état de détresse d'où elle ne fut tirée que par le duc Cosme Ier. Il la fit rouvrir en 1543, la pourvut de bons professeurs, et y fonda le collége de la Sapience, où quarante jeunes Toscans étaient entretenus pendant six ans, et recevaient sans frais tous les grades. Ferdinand, second successeur de

(1) Tom. IV., p. 112.

Cosme, y ajouta un nouveau collége, auquel il donna son nom; d'autres élèves y étaient entretenus de même, aux frais des différentes villes de Toscane : il augmenta et enrichit le jardin des plantes commencé par Cosme Ier. L'université de Sienne n'eut pas moins de part à ses libéralités ; il la reforma presqu'entièrement en 1590; il n'y établit pas moins de trente-cinq chaires différentes (1), où toutes les sciences et tous les arts furent enseignés; il y ajouta des priviléges et des honneurs qui la firent marcher de pair avec les universités les plus fameuses. Celle de Florence ne cessa point d'être favorisée, d'abord par la république, et ensuite par les grands ducs. Les professeurs les plus célèbres y furent continuellement appelés; et il y en eut, tels entre autres que Pierre *Vettori*, qui auraient suffi pour lui donner de la renommée (2).

Nous avons vu (3) l'université de Rome suivre les alternatives des événements publics et des différents caractères des papes. Léon X, Paul III, Grégoire XIII et Sixte V furent ses plus généreux bienfaiteurs. Paul III en fonda une nouvelle à *Macerata ;* elle commençait à prospérer, quand Sixte V lui donna une dangereuse rivale dans celle

---

(1) Tirab., p. 94 et 95.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) Tom. IV, p. 1—63.

qu'il établit à *Fermo*, en 1585 (1). Il était difficile que deux universités si voisines se soutinssent également, et que celle qui avait toute la faveur du pontife régnant n'écrasât pas sa rivale. Celle de Pérouse, autrefois si florissante, et alors extrêmement déchue, eut un puissant protecteur dans Grégoire XIII; et Clément VIII lui-même, qui figure peu parmi les bienfaiteurs des lettres, pourvut, par quelques bulles, à ses besoins et à sa prospérité.

L'université de Naples s'était soutenue pendant le siècle précédent (2); elle languit dans tout le cours de celui-ci. L'absence et l'éloignement des souverains et la négligence des vice-rois n'empêchèrent cependant pas de bons professeurs, parmi lesquels il y en a même de célèbres, d'y rester fidèlement attachés. *Ferrante Sanseverino*, prince de Salerne, ce grand protecteur des lettres (3), avait entrepris de faire renaître l'école de Salerne, autrefois si fameuse, et alors presque anéantie; mais le parti qu'il prit de s'attacher au roi de France, la disgrâce et la ruine qui en furent la suite, arrêtèrent sans doute, dès l'origine, l'exécution de ce généreux projet.

---

(1) La première fondation de cette école remontait jusqu'à Boniface VIII, en 1303. Les révolutions et les guerres l'avaient entièrement détruite.

(2) Tom. III, p. 564.

(3) Tom. IV, p. 86.

Toutes les villes, ni même toutes les grandes villes ne pouvaient pas avoir des universités où fût réuni l'enseignement de toutes les sciences; mais il n'y en eut presque aucune, dans ce siècle, qui ne possédât de savants professeurs, surtout dans les belles-lettres. C'était une ressource pour ceux qui ne pouvaient trouver place dans les grandes écoles, et pour les habitants des villes, qu'elle dispensait d'envoyer à grands frais leurs enfants dans les universités; c'était aussi ce qui répandait presque généralement l'instruction élémentaire du grec et du latin, et le goût des lettres. On nomma des savants célèbres qui n'enseignèrent qu'à Gènes, à Parme, à Sabionnette, à Modène, à Reggio, à Vicence, à Imola, et dans d'autres villes où il n'y eut jamais d'universités.

A tant de moyens d'instruction, se joignit encore la naissance d'un ordre religieux, qui a jeté depuis un grand éclat, et a fini par une grande ruine. La compagnie dite de Jésus, fondée, en 1534, par l'espagnol Ignace de Loyola, approuvée, en 1540, par Paul III (1), se livra, dès l'origine, avec ardeur à l'instruction de la jeunesse. Plus

---

(1) Ce ne fut pas sans avoir éprouvé de fortes oppositions de la part des membres les plus éclairés du sacré collége, entre autres du savant cardinal *Guidiccioni*. Le pape lui-même résista longtemps. Mais les institutions de la compagnie ne promettaient obéissance au souverain pontife qu'avec certaines restrictions,

puissamment organisée qu'aucun autre corps de la milice papale, pour réparer les pertes que la domination romaine avait faites, elle devait lui conquérir des nations lointaines, par les missions; maintenir sous son autorité les peuples européens qui la reconnaissaient encore, par la direction des consciences des rois, des grands, des gens du monde; enfin, lui assurer les générations naissantes, par l'éducation publique. Dans ce dernier but, elle eut bientôt des colléges ouverts à Messine, à Palerme, sous l'influence espagnole des vice-rois: une duchesse espagnole, Léonore de Tolède, femme de Cosme Ier., en fonda un à Florence, en 1551. Entraînés par cet exemple, les ducs de Ferrare, de Mantoue, de Modène, de Parme et de Plaisance, établirent aussi dans leurs capitales des colléges de Jésuites, ou permirent, soit à des princes de leurs maisons, soit à de riches particuliers enthousiasmés de la société nouvelle, d'y en établir. A peine rentré dans ses états, le duc de Savoie, Émanuel Philibert, en fonda trois à-la-fois, à Mondovi, à Chambéry et à Turin. Le collége romain s'éleva au-dessus de tous les autres par la faveur successive de Jules III, de Pie IV, et parti-

---

Ignace changea cet article, et assujettit son ordre, par un vœu solennel, à obéir implicitement et aveuglément. Le pape sentit dès-lors que la société nouvelle serait le principal soutien de l'autorité de la cour de Rome, et il en approuva les statuts.

culièrement de Grégoire XIII. Le célèbre neveu de Pie IV, Charles Borromée, grand protecteur de ce collége, mit, comme nous l'avons vu (1), beaucoup de zèle à en établir dans plusieurs autres villes. Justement compté parmi les bienfaiteurs des lettres, il l'est plus justement encore parmi ceux de cette compagnie, à qui il en confiait partout l'enseignement.

Dans tous ces colléges, la méthode était uniforme; les mêmes livres élémentaires étaient appris, les mêmes auteurs expliqués, selon le même système, et à-peu-près de la même manière. Il s'établit ainsi une instruction générale d'une seule couleur, qui ne s'éleva que rarement au-dessus d'un certain niveau : cette méthode obtint des succès; plusieurs savants en parlèrent avec éloge dans leurs écrits; d'autres ne voyaient pas de même, et l'étude des belles-lettres surtout leur paraissait inférieure à ce qu'elle était dans les autres colléges et dans les universités. J. B. Giraldi, dans une lettre à Pierre *Vettori* (2), parlait ainsi de la réforme qu'Émanuel Philibert venait de faire à Turin : « Ce prince ne veut plus personne dans son université pour enseigner l'éloquence et la poésie. Il croit qu'il suffit de je ne sais quels jésuites qui en donnent des leçons aux petits enfants, et qui, avec un certain

(1) Tom. IV, p. 72.

(2) Mars 1569.

Despautère, auteur complètement barbare, versent dans ces tendres esprits la barbarie la plus épaisse, pour ne pas dire la plus honteuse. » Ce duc avait, en effet, supprimé dans l'université la chaire d'éloquence et de poésie, pour la donner exclusivement aux jésuites; Giraldi perdait par-là son emploi (1); et ce n'est pas dans un pareil moment que l'esprit le plus éclairé peut être un témoin irrécusable.

Le chancelier Bacon en est un d'une plus grande autorité; il voyait de plus haut: non-seulement il était désintéressé dans cette affaire, mais de fortes préventions devaient s'élever dans son esprit contre ces ministres zélés d'un culte qui n'était pas le sien; et cependant il fait jusqu'à trois fois, dans son plus bel ouvrage (2), l'éloge des jésuites, de leurs colléges et de leur méthode d'enseignement.

Mais il y a une autre observation à faire. On voit commencer ici une révolution dans les études. Jusqu'alors, les universités et les colléges étaient dans la main du pouvoir civil. Chaque professeur y enseignait une partie des sciences ou des belles-lettres, sans mêler à ses leçons rien de religieux; la théologie avait ses classes particulières, et n'exerçait dans les autres aucune influence sur les idées, les sentiments, les habitudes de la vie. Dès qu'un ordre

---

(1) Tom. VI, p. 68.

(2) *De augmentis scientiarum*, l. I, ed. Amstelod. 1730, p. 22; *ibid.* p. 55; l. VI, p. 388.

monastique se fut emparé de l'instruction de la jeunesse, si l'étude de la théologie, comme science, forma toujours un cours à part, les opinions et même les pratiques religieuses s'étendirent sur tout le système de l'éducation. Cette direction, donnée par un ordre spécialement dévoué au pouvoir pontifical, rattachait à ce pouvoir les jeunes esprits qu'une fermentation générale tendait à y soustraire; et les chefs de l'église, en multipliant, même au dehors de l'Italie, les colonies de ce nouveau corps enseignant, combattaient avec des armes plus fortes que l'argumentation et la prédication, les attaques qui leur étaient livrées.

Ne pouvant envoyer de ces colonies en Allemagne, où était le foyer des attaques, ils employèrent un autre moyen. Jules III, inspiré par l'infatigable Ignace, qui ne cessait de diriger à Rome tout ce mouvement, établit, en 1552, le collége germanique, où de jeunes Allemands, échappés à la contagion de l'hérésie, venaient se corroborer dans la foi et dans la dialectique particulière qui était l'arme de ses défenseurs. Jules confia ce collége aux jésuites, et ce fut Ignace lui-même qui en fit les constitutions. Le pape ne se trouvant pas assez riche, ou ayant trop d'autres objets de dépense pour doter seul cet établissement, y fit contribuer les cardinaux, chacun selon ses facultés et son zèle. Ce zèle, qui se refroidissait quelquefois, donnait à ce collége une existence précaire, et qui

se trouva souvent compromise sous les pontificats suivants; elle ne fut assurée et fixe qu'au temps de Grégoire XIII.

Avant ce temps, les séminaires furent encore ajoutés aux colléges. Le concile de Trente, parmi d'autres mesures favorables à l'esprit qu'il voulait maintenir, avait instamment recommandé à tous les évêques d'en ouvrir, chacun dans son diocèse, où les jeunes ecclésiastiques seraient particulièrement instruits dans les sciences de leur état. Pie IV donna l'exemple de l'obéissance à ce décret; il fonda, en 1563, le séminaire romain; son neveu Charles Borromée en créa jusqu'à huit, partie à Milan, et partie dans le reste du diocèse; il fit construire, pour les placer, des bâtiments magnifiques, et les dota richement. Bientôt toutes les villes épiscopales eurent de ces écoles, dirigées, les unes par les jésuites, les autres par de simples ecclésiastiques; d'autres enfin par diverses congrégations régulières, telles que les barnabites, les somasques, les théatins, les PP. des écoles-pies, qui augmentèrent alors la milice romaine. Grégoire XIII fut celui qui sut le mieux la multiplier, la faire agir, l'encourager par des fondations et des bienfaits.

Ce pontife, ardent à réparer les pertes que l'église avait faites, et voulant en prévenir de nouvelles, fonda d'une manière solide le collége germanique, où furent entretenus et instruits cent jeunes gens de cette nation; il en fonda un autre

pour le même nombre de jeunes Hongrois; un troisième pour les Anglais; les Grecs, les Maronites en eurent deux particuliers; il y en eut un de Néophites : le collége romain reçut des fondations nouvelles, et tous ces établissements furent mis sous la direction de la compagnie de Jésus. La munificence prévoyante de Grégoire s'étendit hors de Rome et de l'Italie. On vit s'élever, à ses frais, des colléges de jésuites à Fulde, à Colosvar, à Gratz, à Olmutz, à Prague, à Vienne, à Augsbourg; un à Pontamousson, pour les Ecossais; un à Douai, pour les Anglais; un à Bramberg, en Prusse; un pour les Illyriens, à Lorette; sans compter trois séminaires au Japon. Si l'on calcule les sommes que durent coûter la fondation, la dotation, la construction de tant de colléges; si l'on y ajoute les secours que Grégoire accordait sans cesse aux pauvres étudiants, et que l'on fait monter à deux millions d'écus romains (1); enfin toutes les dépenses que supposent un si grand nombre d'établissements, animés d'un même esprit, et dirigés vers un seul but, on ne sera point surpris des grands éloges que tous les écrivains catholiques, et surtout les jésuites, ont prodigués à ce pontife. Les prodigalités toutes profanes de Léon X

---

(1) Baronius et Possevin (jésuites), cités par Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 111.

avaient, au commencement du seizième siècle, servi de prétexte aux plaies profondes que reçut l'église romaine; les profusions pieuses de Grégoire XIII furent consacrées, vers la fin, à arrêter les progrès du mal, s'il était trop tard pour le guérir.

Les guerres théologiques de ce siècle font une partie essentielle de son histoire. Elles sortirent des cloîtres pour ensanglanter l'Europe, pour séparer des nations et en réunir d'autres, pour donner à la politique européenne de nouveaux intérêts et de nouveaux calculs. La théologie du siècle précédent n'avait plus assez d'importance pour que l'histoire littéraire dût s'y arrêter beaucoup; celle du seizième en a trop, et y tiendrait trop de place, si on lui donnait toute celle qu'elle pourrait occuper. Cette longue querelle est aujourd'hui terminée : le sort des armes et les traités ont tranché ces questions; la tolérance universelle a fait le reste. Les auteurs qui brillèrent alors dans l'attaque et dans la défense, et leurs arguments et leurs livres, sont aussi profondément oubliés que ceux des siècles où les in-folio, les argumentations et les thèses étaient les seules armes théologiques. Il est cependant impossible de ne nous pas étendre plus que nous ne l'avons fait encore, sur des études qui exercèrent alors une si grande influence, et qui, dans le moment où la nation la plus ingénieuse donnait le plus grand essor à son génie, occupèrent, dans son sein, une si nombreuse partie des hommes

qui eurent le plus d'esprit, de mémoire et de capacité.

Il est aisé de choisir, dans la littérature d'un tel peuple, ce qu'elle a produit de parfait, de classique, et de n'en présenter, en quelque sorte, que les fleurs; mais ce n'est point faire connaître assez ce peuple même; c'est le peindre infidèlement. Son *histoire littéraire* doit le considérer sous des rapports plus étendus, et le montrer dans tous les emplois qu'il a faits de ses facultés morales. Renvoyant donc, pour les détails, à l'histoire proprement dite ce qui la concerne, et aux ouvrages qui traitent spécialement de cette grande révolution ecclésiastique ce qui leur appartient, je me renfermerai ici dans des bornes au-delà desquelles je ne crains pas que le lecteur me reproche de ne m'être pas étendu.

Martin Luther et le concile de Trente occupent toute l'histoire théologique de ce siècle en Italie. Aucun théologien ne se crut dispensé de combattre, selon ses forces, l'ennemi de la cour de Rome : le concile est pour tous un point central qui sert à diviser leur foule immense. On peut distinguer entre eux ceux qui écrivirent avant le concile (1); ceux qui brillèrent dans le concile même, et ceux qui combattirent après, avec les nouvelles armes qu'il fournissait à leur zèle.

(1) Tiraboschi, p. 220 et suivantes.

L'ordre des Augustins, qui eut le malheur de nourrir dans son sein l'auteur de l'hérésie, put se consoler en en voyant sortir aussi plusieurs vaillants apologistes de l'église. On les nomme, on les cite, on les célèbre (1); mais les noms de ces braves augustins et ceux des dominicains leurs rivaux (2), qui se signalèrent comme eux, bien placés dans d'autres ouvrages, peuvent être omis dans celui-ci.

---

(1) Tiraboschi, p. 220 et suivantes.

(2) On croit communément que la vente des indulgences en Allemagne, donnée d'abord aux augustins, l'ayant été ensuite aux dominicains, il en résulta, entre ces deux ordres, des jalousies et des querelles qui amenèrent la réformation. « Et ce petit intérêt de moine dans un coin de la Saxe, dit Voltaire, produisit plus de cent ans de discordes, de fureurs et d'infortunes chez trente nations. (*Essai sur les Mœurs*, etc., ch. CXXVII, à la fin.) » Mais Voltaire a moins écouté, dans cette occasion, son esprit philosophique, que le desir de jeter du ridicule sur les deux partis à-la-fois. Le sage historien Hume, ou sur la seule autorité de Voltaire qu'il suit souvent, ou d'après les mêmes autorités que lui, a écrit la même chose dans le premier volume de son *Histoire d'Angleterre, sous la maison Tudor*. Il le dit plus sérieusement; mais le fond de l'anecdote ainsi racontée, garde toujours un caractère comique qui rapetisse l'événement. Voltaire et Hume ont admis trop légèrement cette anecdote. La réformation, si grave dans ses effets, ne le fut pas moins dans ses causes. Il n'y eut de ridicule que les ruses qui furent employées pour propager en Allemagne la doctrine et la vente des indulgences. L'indignation causée par cette vente scandaleuse se joignit à celle qu'excitaient le luxe, la corruption et l'orgueil de la cour romaine. Luther, qui était augustin, profita de ce mouvement, l'augmenta par ses

Les combats qu'ils livrèrent avaient des difficultés et des dangers de plus d'un genre : dans les commencements surtout, ils pouvaient se tromper

---

éloquentes argumentations contre le dominicain Tetzel, qui prêchait et publiait les indulgences, s'enhardit par ses succès, et leva enfin l'étendard de la réforme : mais il a été démontré faux que ce fussent les augustins qui prêchassent ordinairement les indulgences en Saxe, et même que les papes aient jamais donné cet emploi à des religieux de cet ordre. Du temps de Luther, la commission de publier et de vendre les indulgences était tellement décriée, que ni lui ni aucun des augustins, ses confrères, n'eussent voulu s'en charger; les franciscains et les dominicains eux-mêmes s'y étaient opposés ouvertement dès la fin du XVe. siècle. Léon X offrit cette même commission au général des franciscains; et, sur le refus de ce général et de son ordre, il l'abandonna à l'évêque de Mayence et de Magdebourg, Albert : celui-ci ne la donna point à tous les dominicains, mais seulement au P. Jean Tetzel, moine dont l'effronterie égalait, dit-on, le libertinage et la cupidité. On a eu raison d'observer que si c'eût été la jalousie ou l'envie qui eussent engagé Luther à s'opposer à la publication des indulgences, on n'eût pas manqué, de son temps, de lui reprocher ces motifs; et qu'il n'en est question ni dans les décrets des papes qui furent lancés contre lui, ni dans aucun écrit des auteurs contemporains qui soutinrent la cause de la cour de Rome, et qui ne lui épargnèrent pourtant ni les invectives, ni les calomnies. Cette histoire ridicule ne fut imaginée qu'après sa mort. Ou toutes les règles de l'évidence morale sont fausses, en conclut-on justement, ou l'assertion de Voltaire et de Hume est mal fondée. (Voy. *Histoire ecclésiastique* de Mosheim, traduite en français, avec des notes, etc. Maestricht, 1776, tom. IV, in-8°. p. 32 et suiv., note (*p*).

2..

sur le choix des armes, et sur les concessions à faire à l'ennemi pour le mieux battre. Un dominicain, nommé Sylvestre *Prierio*, inquisiteur-général et maître du sacré palais, repoussant les premières hostilités de Luther contre les indulgences, le fit si heureusement, dit Erasme (1), que le pape lui-même lui imposa silence. Le cardinal *Pallavicini* dit la même chose (2), au sarcasme près, et donne très clairement les raisons du mécontentement du pontife (3). Quelquefois aussi l'hérésie, ne pouvant les vaincre, parvenait à les noircir, à les faire désarmer par le pouvoir même dont ils étaient les défenseurs. C'est ce qui arriva au P. *Negri*, augustin piémontais. Les effets de ses prédications dans la vallée de Lucerne étaient grands; les novateurs alarmés calomnièrent sa foi: il lui vint, en 1556, une défense de la cour de Rome de disputer et de prêcher; l'année suivante, son innocence fut reconnue, et il reparut dans la chaire avec un nouveau zèle et de nouveaux succès. Il a laissé des ouvrages de controverse (4), qui ont plus duré que ses sermons, mais dont le sort est à-peu-près le même aujourd'hui.

---

(1) Epist. t. I, ep. 910.

(2) *Histoire du concile de Trente*, t. I, c. VI.

(3) Tiraboschi, p. 223.

(4) *Sur l'Eucharistie*, *le Sacrifice de la messe*, *l'Adoration du Christ*, etc., imprimés à Turin en 1554.

Deux cardinaux légats, qui allèrent en Allemagne s'opposer aux progrès du luthéranisme, exigent une mention particulière. Le premier est le cardinal Gaëtan ou Caiétan (1), qu'Érasme peint dans ses lettres, tantôt comme un esprit modéré qui s'abstient dans la dispute, d'injures et de personnalités, tantôt comme un furieux rempli d'orgueil, sans doute parce que, selon les occasions, le cardinal, dans ses discours, dans ses opérations, dans ses écrits, était ou n'était pas maître de commander à son zèle apostolique et à sa sainte colère (2). Sans compter un grand nombre d'opuscules qu'il publia contre les nouvelles hérésies, il écrivit des commentaires sur la somme de Saint-Thomas, où il est accusé (3) d'avoir encore obscurci par la barbarie scolastique un texte déjà médiocrement clair, et d'autres commentaires en cinq volumes sur l'Ecriture, où se trouvent des propositions qui furent, après sa mort, dénoncées comme hérétiques à l'université

(1) Son nom était *Tommaso Davio;* il était dominicain. Né à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 20 février 1469, il étai entré dans cet ordre à l'âge de 15 ans. Il prit du nom de sa patrie celui de *Gaetano*, en latin *Cajetanus*.

(2) La colère et l'orgueil le plus impérieux furent les seules armes qu'il employa, au lieu d'une bonne dialectique, dans les trois conférences qu'il eut à Augsbourg avec Luther : moins de dureté, de hauteur et une meilleure logique, auraient peut-être produit d'autres effets.

(3) Tiraboschi, p. 225.

de Paris, condamnées, en 1544, par un décret de ce corps, mais reconnues depuis, assure-t-on (1), pour orthodoxes et légitimes.

Le second est Jérôme Aléandre, sur lequel il y aurait plus à dire parce qu'il fut plus homme de lettres que Gaëtan (2). Doué d'une mémoire prodigieuse, il avait appris le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, les langues orientales vivantes. La théologie, la philosophie, les mathématiques, les belles-lettres, la musique même l'occupaient tour-à-tour. Intimement lié à Venise dans sa jeunesse avec Erasme et Alde Manuce, il n'avait que vingt-deux ans quand ce dernier, jeune aussi, lui dédia son édition de l'Iliade et de l'Odyssée. Il fut nommé, en 1508, par Louis XII, professeur de langue et de littérature grecque dans l'université de Paris; il fut même recteur de cette université. Placé ensuite auprès de l'évêque de Liége, Érard de la Marche, il fut envoyé, en 1517, par ce prélat à Léon X, qui le retint à Rome, le donna pour secrétaire à son neveu le cardinal Jules, et le préposa, en 1519, à la bibliothèque vaticane. L'année suivante, il envoya le nouveau bibliothécaire combattre l'hérésie en Allemagne. Le zèle qu'Aléandre y montra

(1) Tiraboschi, p. 225.

(2) Il était né à *la Motta*, dans la marche trévisane, le 13 février 1480. Son père, médecin de profession, descendait des anciens comtes de Laudro.

eut de grands succès, mais lui fit un ennemi de son ancien ami Érasme. Clément VII, après l'avoir fait archevêque de Brindes, lui donna une autre nonciature, en Italie même, auprès de François Ier. Il accompagnait ce roi, en habits pontificaux, à la bataille de Pavie ; il fut fait prisonnier avec lui, et ne sauva qu'à force d'argent sa vie et sa liberté. De retour à Rome, en 1526, il y vit sa maison pillée et brûlée, quand cette ville fut saccagée par le parti des Colonne que le pape avait provoqué. Après de nouvelles nonciatures et de nouvelles vicissitudes, il obtint enfin, en 1538, de Paul III, le chapeau qu'il attendait depuis long-temps. Envoyé de nouveau en Allemagne, il revint mourir à Rome le 1er. février 1542. On a de lui un lexique grec et quelques opuscules élémentaires sur cette langue ; quelques lettres et quelques poésies latines (1). Un plus grand nombre de lettres et des mémoires, dont il écrivit la plus grande partie pendant ses nonciatures, et qui contiennent ses argumentations, ses combats publics et privés contre les novateurs, sont restés en manuscrit dans la vaticane et dans d'autres bibliothèques (2) : plusieurs de ses

(1) Voyez une jolie pièce de lui, en vers élégiaques, intitulée : *Ad Julium et Neæram*, t. I, du recueil de *Matteo Toscano*, intitulé : *Carmina illustrium poetarum italorum*, fol. 280.

(2) Voyez *Mazzuchelli, scrittori d'Italia*, tom. I, part. I, p. 408, etc.; et *Liruti, notizie de' letterati del Friuli*, tom. I, p. 456—506.

traités de controverse et de théologie se sont perdus. Si les uns étaient imprimés et les autres retrouvés, il n'est pas sûr que sa réputation en fût plus grande (1).

Parmi cette foule d'auteurs italiens qui écrivirent en latin contre Luther, on doit remarquer encore un homme qui n'y était point appelé par son état, un prince, célèbre d'ailleurs par son amour pour les lettres et par son savoir, Albert *Pio*, seigneur de Carpi. Les querelles de famille dont sa principauté fut le sujet, les autres événements de sa vie, la position dangereuse où il se trouva souvent pendant les guerres entre la France et l'empire, les alternatives de sa conduite entre ces deux puissances rivales, dont il fut tour-à-tour ambassadeur auprès du saint siége; les reproches que lui font à ce sujet quelques historiens, entre autres Guichardin, et l'injustice probable de ces reproches (2); enfin, la perte absolue de ses petits états, donnés, en 1527, par l'empereur au duc de Ferrare, sont des faits dans lesquels nous ne pouvons entrer même sommairement. Clément VII, avec qui Albert *Pio* partagea, cette même année,

(1) Il faut pourtant en excepter ses Lettres. L'usage que le cardinal Pallavicini en a fait dans les premiers livres de son *Histoire du concile de Trente*, où il les cite continuellement, prouve assez de quelle utilité elles pourraient être pour cette époque de l'histoire ecclésiastique.

(2) Tiraboschi, p. 233.

les dangers du sac de Rome, devenu son seul appui, le fit son ambassadeur en France, où il mourut trois ou quatre ans après (1), âgé d'environ cinquante-cinq ans, et revêtu, pendant les trois derniers jours de sa vie, de l'habit de Saint-François.

Ce dernier trait prépare mieux que ce qui précède à l'emploi qu'Albert fit de ses connaissances étendues et de ses talents. A l'exemple du célèbre Pic de la Mirandole, frère de sa mère, il avait montré de bonne heure un goût passionné pour les belles-lettres et pour la philosophie. Il avait eu pour maîtres ou pour directeurs de ses études, dans le palais de son père, plusieurs savants célèbres, entre autres Alde Manuce et Pomponace. Doué de la plus belle figure, d'une taille avantageuse, d'une grâce et d'une majesté naturelles, il ne tomba dans aucun des piéges que son âge et sa position ouvraient devant lui; la culture des lettres et des arts était le seul plaisir auquel il se montrât sensible. Il s'annonçait comme un de leurs plus zélés protecteurs, et projetait de leur ouvrir un asile de plus dans sa petite principauté (2), quand ses malheurs commencèrent et rompirent ses nobles desseins. Mais

---

(1) Janvier 1531.

(2) Il avait le dessein d'appeler à Carpi Alde Manuce, de lui assigner de bons revenus et un de ses châteaux, dont il eût partagé avec lui le domaine. Alde aurait fixé à Carpi sa magnifique imprimerie, et y aurait ouvert une académie publique, où toutes les sciences auraient fleuri.

ni la vie agitée qu'il mena depuis, ni les douleurs de la goutte, auxquelles il fut sujet dès l'âge de quarante ans, n'interrompirent jamais entièrement ses études. Dans l'âge mûr, ses autres goûts cédèrent presque entièrement la place à celui de la théologie. Érasme, qu'il avait connu à Venise, donnait des inquiétudes aux catholiques et des espérances aux réformateurs. *Pio* s'expliqua hautement à Rome sur cette conduite ambiguë; Érasme le sut, lui écrivit et se défendit de son mieux. Le prince théologien lui répondit par un long traité : en donnant de grands éloges à son savoir et à son génie; il y blâme quelques-unes de ses opinions et cette liberté avec laquelle Érasme écrivait sur les abus de la cour romaine, liberté qui ressemblait trop à la licence des novateurs. Albert, en arrivant à Paris (1), fit imprimer la lettre d'Érasme et sa volumineuse réponse. Érasme répliqua; et Albert, quittant cette controverse particulière, écrivit un nouveau traité beaucoup plus étendu que le premier, où il entreprit d'examiner tous les ouvrages et toutes les opinions du philosophe de Rotterdam, et de réfuter à-la-fois Érasme, Luther et tous ses sectateurs. Il mourut lorsqu'il commençait à faire imprimer ce grand ouvrage, qui parut à Paris l'année même de sa mort (2). Érasme, dans une

(1) Vers la fin de 1528.

(2) 1531. Il est intitulé : *Alberti Pii Carporum comitis illus-*

courte apologie, traita durement son adversaire qui ne pouvait plus lui répondre. Sepulvéda de Cordoue, ami d'Albert, répondit à sa place par une contre-apologie (1); Érasme mourut lui-même en 1536, ce qui le dispensa de répliquer.

Alors se faisaient les préparatifs du concile; Paul III formait la congrégation que l'on nomma préparatoire: dix cardinaux, évêques et abbés, distingués par leur savoir, leurs moeurs et leur dévouement au saint siége, la composaient; presque tous joignaient d'autres connaissances et d'autres talents à la science théologique, qui était ici leur premier besoin.

Le cardinal Gaspard *Contarini* (2), savant en jurisprudence, en philosophie, dans les mathématiques et l'astronomie, dans les langues anciennes, y compris l'hébreu, était connu par des ouvrages de philosophie scolastique: l'un contre Pomponace, qui avait été son maître, l'autre, sur les éléments; un autre sur la métaphysique, selon les principes de ce temps-là, qui n'étaient pas de fort bons principes. Il avait fait un meilleur usage de son esprit dans son traité, en cinq livres, *sur les ma-*

---

trissimi et viri longè doctissimi, tres et viginti libri in locos lucubrationum variarum D. Erasmi Roterodami, quos censet ab eo recognoscendos et retractandos, etc.

(1) *Antapologia.*

(2) Né à Venise, le 16 octobre 1483.

gistrats et la république de Venise (1); mais depuis qu'il fut fait cardinal (2), il n'écrivit plus que des livres de son état, sur les sacrements, sur les devoirs des évêques; un catéchisme, un abrégé historique des plus fameux conciles, et quelques traités contre Luther.

Le cardinal Caraffa, qui devint ensuite pape, sous le nom de Paul IV, joignait la science des langues grecque, latine, hébraïque, à un profond savoir en théologie et en droit canon. Ce que nous avons dit de son caractère (3) fait penser qu'il ne fut pas, dans cette congrégation, pour les moyens conciliatoires.

Reginald *Polus*, depuis cardinal, était le seul qui ne fût pas Italien; il n'appartient pas à notre histoire. Jacques Sadolet n'était encore qu'évêque de Carpentras; il appartient plus à la littérature qu'à la théologie : nous le retrouverons ailleurs. Nous venons de parler de Jérôme Aléandre, archevêque de Brindes; et nous réservons Frédéric *Frégose*, archevêque de Salerne, pour le moment où nous parlerons de la culture des langues savantes et étrangères. *Giammatteo Giberti*, évêque de Vérone, n'a rien écrit; mais le rôle distingué qu'il remplit à Rome et ses liaisons avec

---

(1) Voyez *Foscarini*, *letterat. venez.*, *p.* 326.

(2) Il ne l'était que depuis l'année précédente, 1535.

(3) Tom. IV, p. 69, 70.

tous les premiers littérateurs de son temps, l'ont rendu célèbre.

Il était né à Palerme, et fils naturel d'un Génois. Tiraboschi (1) dit que cette circonstance semble rehausser son mérite au lieu de l'obscurcir : cela n'est ni vrai ni faux en soi; mais si *Giberti* eût été un ennemi de l'église, dont notre sage historien eût voulu faire justice, il aurait commencé par lui reprocher le vice de sa naissance. Envoyé à Rome à douze ans, *Giberti* se fit de bonne heure des protecteurs et des amis. Son premier goût fut pour la poésie; mais son père voulut qu'il y renonçât pour des études plus utiles à sa fortune (2). Il fut en faveur auprès de Léon X, dataire de Clément VII, et dans l'intime confiance de ce pape. On dit qu'il se servit de son ascendant sur lui pour l'attacher au parti du roi de France : l'événement ne décida pas en faveur de ce conseil; *Giberti* lui-même, donné en otage après le sac de Rome, mal-

(1) Tom. VII, part. I, p. 252.

(2) On en a la preuve dans un beau fragment de la *Poétique de Vida*, qui ne se trouve dans aucune édition de ce poëme. Vida y disait en dix-sept vers, au sujet de *Giberti*, obligé de quitter le culte des Muses pour des occupations ingrates, ce que, dans cet endroit du poëme imprimé, il dit en général, et en six vers seulement, des jeunes poètes forcés au même sacrifice. Voyez *Poétique de Vida*, c. I, v. 306. Ce fragment, tiré d'un manuscrit précieux, nous a été conservé par Tiraboschi, loc. cit.

traité, menacé d'une mort honteuse, eut tout lieu de s'en repentir. Dégoûté de la cour, il se retira dans son diocèse, et ne parut plus à Rome que par le commandement exprès du pape. Cette occasion fut une de celles où il y fut appelé. A Vérone, il tenait une espèce de cour ecclésiastique et savante. Il établit à ses frais, dans son palais épiscopal, une magnifique imprimerie grecque, d'où sortirent plusieurs belles éditions des PP. de l'église. Le vice de son origine l'empêcha seul d'être cardinal : mais, dit avec toute raison cette fois Tiraboschi (1), la vraie gloire consiste à mériter les honneurs, non à les obtenir.

Gregorio Cortese, de l'ordre de Saint-Benoît (2), successivement abbé de Lerins en Provence, et de plusieurs abbayes du même ordre en Italie, fut, quelques années après (3), cardinal et évêque d'Urbin. Ami intime de Sadolet, son compatriote, il s'était nourri des mêmes études; mais il fut plus que lui écrivain théologique. Il traduisit en latin et en italien quelques ouvrages des PP. grecs et latins; écrivit contre les hérésies de son temps plusieurs volumes dont on ne parle plus, et en publia un qui eut alors une grande vogue, et dont on a peut-être trop parlé : il y prouvait, d'une manière

(1) Tom. VII, part. I, p. 254.

(2) Né à Modène en 1483, mort le 21 septembre 1548.

(3) En 1542.

théologiquement démonstrative, le voyage et le séjour de S. Pierre à Rome. Si l'on pouvait lire encore ce traité, où l'érudition ecclésiastique est prodiguée, l'élégance du style, qui ne se sent en rien de la barbarie scolastique (1), serait ce dont on tiendrait le plus de compte à l'auteur. Il a été réimprimé plusieurs fois, tantôt séparément, tantôt avec les lettres de *Cortese*, et tantôt avec tous ses ouvrages. Dans l'édition générale qu'on en a faite à Padoue, en 1774, on distingue une relation, jusqu'alors inédite, du sac de Gènes en 1522, écrite avec une élégance et une gravité dignes de Tite-Live; quelques poésies moins bonnes que sa prose, et des lettres latines dont le Bembo fait, dans ses lettres italiennes, un grand éloge (2).

Le moins célèbre de ces dix savants est le dominicain Thomas *Badia*, modénais comme *Cortese* (3); fait cardinal la même année que lui, et qui n'était alors que maître du sacré palais. Il écrivit peu, et ne publia rien : on croit seulement qu'il fut le principal rédacteur de l'écrit qui fut rendu public, au nom de la congrégation même, sur la nécessité d'une réforme dans l'église (4); écrit qui

(1) Tiraboschi, p. 256.

(2) *Opere del Bembo*, tom. III, p. 41.

(3) Né vers 1483.

(4) *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendanda ecclesia*, etc., Rome, 1538.

servit les passions des protestants plus que la cause des catholiques, et auquel, pour cette raison, Paul III ne permit de donner que peu de publicité. Reconnaissant enfin l'insuffisance et la difficulté d'une réforme, ce pontife revint à l'unique pensée d'un concile, qu'il fit ouvrir dans la ville de Trente, et qui fut non-seulement pour l'église, mais pour l'Europe, un grand événement public. Ce fut aussi un théâtre sur lequel la science théologique fit preuve de toutes ses ressources, et déploya toute sa puissance.

Si je voulais parler de tous les cardinaux, évêques, abbés et autres personnages italiens qui s'y firent remarquer par leurs talents, la liste serait longue, et je sortirais des bornes que je me suis prescrites. Il en est beaucoup parmi eux que j'écarte, parce qu'ils sont en trop grand nombre, et que je manque d'éléments pour me décider entre eux; il en est qui figurent à d'autres titres dans cette histoire, tels entre autres que Jérôme *Vida, le Minturno*, Daniel *Barbaro, Giannantonio Volpi*, et plusieurs autres; il en est aussi qui, n'ayant rien écrit, n'y doivent pas entrer. Je dois céder à l'histoire ecclésiastique presque tous les cardinaux qui présidèrent tour-à-tour le concile. Le cardinal *Morone* lui-même, qui joua un grand rôle et dans le concile, et à Rome, et dans plusieurs légations, n'a laissé que quelques lettres éparses dans plusieurs recueils, une harangue latine prononcée dans

le sein même du concile, une autre adressée à Ferdinand, roi des Romains; des constitutions promulguées dans un synode de Modène, et des lois pour une nouvelle forme de gouvernement établie à Genève, en 1575 (1).

Le cardinal *Seripando*, qui se trouve aussi mêlé à des circonstances historiques, était plus savant et écrivit davantage. Il n'était que général de l'ordre des Augustins à l'ouverture du concile; il y reparut vers la fin avec la pourpre romaine, fut un de ceux qui en rédigèrent les décrets, et mourut à Trente avant d'avoir terminé cet ouvrage (2). Il avait cultivé les langues latine, grecque, hébraïque; la philosophie, l'éloquence. Il était grand admirateur et imitateur de Cicéron; c'est de cette imitation qu'il tenait l'élégance et la clarté de son style. Ses commentaires sur l'épître de S. Paul aux Galates, son oraison funèbre de Charles-Quint, un petit traité de l'art oratoire, et quelques lettres, sont écrits en latin; ses prédications ou sermons sur le symbole des apôtres sont en italien; mais ce ne

---

(1) Ce cardinal, évêque de Modène, était né à Milan, et mourut à Rome en 1581.

(2) Le 17 mars 1563. Il était né à *Troja*, dans le royaume de Naples, le 6 mai 1493, d'un père et d'une mère nobles, qui lui donnèrent au baptême le nom de sa patrie, *Trojano*, au lieu de celui d'un saint. Il prit, en entrant en religion, le nom de *Girolamo*, Jérôme.

sont que des homélies destinées à l'instruction du peuple (1).

Plusieurs autres généraux d'ordres ou évêques devinrent, comme lui, cardinaux pendant le cours du concile; plusieurs abbés obtinrent l'épiscopat : c'était une longue campagne où l'émulation et le courage se soutenaient par des promotions. L'un des théologiens qui y batailla le plus fut le dominicain *Ambrogio Catarino* de Sienne; dans le monde il s'appelait *Lancellotto Politi* : il avait trente ans, était docteur en droit, professeur dans l'université de sa patrie, et avocat consistorial à la cour de Léon X, lorsqu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique (2); et prit, par dévotion pour S. Ambroise et pour Ste. Catherine, sa compatriote, le double nom sous lequel il parut au concile. Il s'y distingua par son humeur belliqueuse; il parla, il écrivit contre des théologiens de son ordre et contre d'autres encore, avec une violence et des emportements qu'on avait eu peine à lui pardonner précédemment contre l'hérésiarque Luther (3) et contre *Ochino* l'apostat (4). C'était

(1) *Tafuri, scritt. del regno di Napoli*, tom. III, part. II, p. 195, etc.

(2) En 1517.

(3) Il avait publié, en 1520, à Florence, cinq livres contre Luther, imprimés par les Juntes; belle et très rare édition.

(4) On verra bientôt ce que c'était que cet *Ochino*.

la manière : il avait écrit ainsi contre le cardinal Gaëtan, et ce fut lui qui fit condamner un livre de ce cardinal par l'université de Paris (1); il avait encore écrit ainsi contre la mémoire de Jérôme Savonarole, son confrère, dont il avouait lui-même qu'il avait été l'admirateur. Jules III, soit pour récompenser son zèle, soit pour l'empêcher d'en multiplier les éclats dans le concile, l'appela à Rome en 1553; on dit même qu'il lui destinait le cardinalat; mais *Catarino* mourut en chemin, âgé d'environ soixante-six ans.

Isidoro Clario entra au concile, abbé de l'ordre de Saint-Benoît, et y devint évêque de Foligno. Il avait pris ce nom de *Clario* de celui de *Chiari*, sa patrie (2); son nom et son prénom, *Taddeo Cucchi*, ne lui ayant pas apparemment paru assez sonores. Il était profondément versé dans l'hébreu, le grec, le latin, la théologie, l'Écriture sainte. Un *Discours latin sur le bon emploi des richesses*; une *Exhortation à la concorde*, adressée aux hérétiques, et plusieurs volumes d'homélies, de sermons, de discours divers, le rendirent moins célèbre que la correction qu'il osa faire de la Vulgate, en confrontant la version de l'Ancien Testament avec les originaux hébraïques, et celle du Nouveau avec le texte grec. La première édition

(1) Voyez ci-dessus, p. 22.

(2) Dans le territoire de *Brescia*.

qu'on en fit à Venise, en 1542, causa quelque rumeur; on accusa l'auteur de parler peu respectueusement de la Vulgate, et son livre fut prohibé : il revit docilement son travail, et la nouvelle édition qu'on en fit sur ce nouveau texte, après sa mort (1), parut avec toutes les approbations. On lui a reproché depuis d'avoir profité, sans les citer, de notes publiées peu d'années auparavant par Sébastien Munster, écrivain protestant; mais on répond, pour sa défense, que ces notes sont en petit nombre parmi les siennes; qu'il avoua, en général, avoir fait usage des travaux de ceux qui avaient travaillé sur ce même sujet avant lui, et que s'il ne nomma point Munster, il fit prudemment et sagement. « Dans le temps où il écrivit, nous dit Tiraboschi avec sa sincérité ordinaire (2), citer un auteur protestant eût été un crime impardonnable; il aurait exposé *Clario* au danger très grand de faire suspecter sa foi. » L'hérésie était une peste dont le contact faisait horreur; le cordon de séparation ou de précaution était tiré de toutes parts : *Clario* ne craignit point la contagion pour lui; mais il craignit de paraître même l'avoir bravée, et la prudence couvrit en lui le plagiat.

En effet, les opinions nouvelles, quelque temps errantes au-delà des Alpes, avaient pénétré en

(1) En 1564.

(2) Tom. VII, part. I, p. 277.

Italie; elles y avaient des sectateurs et des apôtres. Voltaire s'est exprimé d'une manière trop absolue, lorsqu'il a dit (1) : « Peu de personnes prirent le parti de Luther en Italie. Ce peuple ingénieux, occupé d'intrigues et de plaisirs, n'eut aucune part à ces troubles. » Cela n'alla point, en effet, jusqu'à troubler la paix publique; mais on va voir que ce fut par le soin que prit l'autorité de veiller sur toutes les entreprises particulières, et de les arrêter aux premiers pas.

Un libraire de Pavie, nommé François *Calvi*, très savant pour sa profession, ayant fait un voyage à Bâle, en avait rapporté plusieurs exemplaires des œuvres de Luther, qu'il avait pris soin de répandre. On traduisait en italien, sous de faux titres, les livres des réformateurs (2) : le catéchisme de Calvin circulait sans nom d'auteur; Calvin lui-même avait séjourné à la cour de Ferrare, sous le nom de Charles d'Heppeville; il avait perverti la duchesse Renée de France (3), et sans doute avait fait d'autres prosélytes. Des villes entières, telles que Modène, avaient paru infectées du poison des novateurs; des religieux italiens en étaient atteints, essayaient de le répandre, et passaient en transfuges dans le camp

(1) *Essai sur les mœurs*, etc., ch. CXXVIII.

(2) Tels que : *I principi della theologia d'Ippofilo da terra negra*, qui n'étaient autre chose que ceux de Melanchton, etc.

(3) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 96.

ennemi. L'un des plus savants et des plus célèbres fut Pierre Martyr *Vermigli*, florentin, chanoine régulier et visiteur-général de son ordre. A Lucques, où il était prieur, il leva le masque et enseigna publiquement ses erreurs. Craignant enfin d'être arrêté, il s'enfuit avec Paul *Lacize* de Vérone, professeur de langue latine, savant dans cette langue, dans le grec, dans l'hébreu, ils passèrent à Zurich, à Bâle, à Strasbourg, où *Lacize* fut professeur de grec, et Pierre Martyr de théologie. Celui-ci mourut à Zurich, en 1562, laissant un grand nombre d'ouvrages, de traités dogmatiques, de commentaires sur l'Écriture, dont Chauffepié donne le catalogue (1), tous remplis de beaucoup de savoir, et dictés avec cette modération qui donne quelquefois de l'attrait à la plus mauvaise cause.

Ce dangereux exemple fut suivi à Lucques même par d'autres chanoines, entre autres par *Girolamo Zanchi*, bergamasque, qui, après son apostasie, fut professeur à Genève, à Strasbourg, à Chiavenne, à Heidelberg, où il mourut en 1590. Il écrivit neuf gros volumes de théologie hétérodoxe, imprimés à Genève en 1619, et a laissé la réputation d'un des plus forts controversistes de son temps. Il n'argumentait pas seulement contre les papistes, mais contre les protestants; et ses disputes avec

---

(1) *Nouveau Dictionnaire historique*; tom. III.

d'autres professeurs de la secte l'obligèrent souvent de changer de séjour (1).

Mais le plus fameux de tous ces apostats fut Bernardin *Ochino* de Sienne, qui avait été d'abord de l'ordre des Frères mineurs, puis médecin, puis de nouveau frère mineur, et définitivement capucin, ordre dont il fut deux fois élu général. Sa vie était exemplaire; son talent pour la prédication était encore aidé par cette austérité de sa vie, par la pâleur et la maigreur de son visage, la blancheur de sa barbe et de ses cheveux. Le cardinal *Bembo*, dans plusieurs de ses lettres, en fait le plus grand éloge; il le prit même pour directeur. Bientôt *Ochino* sema dans ses sermons quelques erreurs; il les prêcha plus ouvertement à Venise, puis à Vérone, et fut enfin cité à Rome, pour s'expliquer sur ses opinions. Il s'y rendait, en 1542, lorsque, passant à Florence, il y rencontra Pierre Martyr *Vermigli*, qui lui conseilla de ne se point aller jeter entre les mains de la cour de Rome; *Ochino* suivit ce conseil, et *Vermigli* ayant secrètement pris la fuite, il le suivit deux jours après : Genève, Augsbourg, Strasbourg, Bâle, Zurich, lui donnèrent successivement asile. Il publiait en italien ouvrages sur ouvrages, où il faisait son apologie, et soutenait cependant ses erreurs : mais les fausses croyances ont, comme l'orthodoxie, leurs limites qu'on ne

(1) Voyez *Dictionnaire de Bayle*, article *Zanchius*.

franchit point impunément; *Ochino* fit imprimer à Zurich trente dialogues, dans l'un desquels il paraissait approuver la polygamie. Cette hérésie, qui n'était point admise chez les Zurichois, leur déplut; ils le chassèrent de leur ville; réfugié à Bâle, il en fut chassé de même et se vit réduit, à l'âge de soixante-seize ans, et au cœur de l'hiver, à chercher en Pologne un asile qu'il avait perdu en Suisse, pour une erreur de plus. La vengeance romaine l'atteignit en Pologne; un édit du roi Sigismond força tous les hérétiques de sortir de ses états : le malheureux apostat se retira en Moravie, avec sa femme et trois enfants qu'il en avait eus; et, peu de temps après, la peste l'enleva, lui, sa femme et ses enfants (1).

La chute d'un nonce apostolique et d'un évêque fit encore plus de bruit que celle d'un capucin. Pierre-Paul *Vergerio*, de *Capo d'Istria*, de la même famille qu'un autre Pierre-Paul *Vergerio*, l'un des savants du quinzième siècle, avait été, dans sa jeunesse, professeur de droit à Padoue, et avocat en réputation à Venise. Il y était encore en 1530 : vers ce temps-là il se rendit à Rome, se fit connaître du pape Clément VII, qui l'envoya, en qualité de nonce, à Ferdinand, roi des Romains; il y fut envoyé une seconde fois par Paul III, et, après une

(1) Voyez, dans la *Bibliothèque italienne de Haym*, la liste de ses nombreux ouvrages.

troisième nonciature auprès de Charles-Quint, il fut fait évêque de *Capo d'Istria*, sa patrie. Il vint en France, en 1540, avec le cardinal Hippolyte d'Este, et fut envoyé, par le roi, au colloque de Worms à la fin de la même année ; de là, il retourna dans son évêché, depuis long-temps hérétique dans le cœur, et commençant même à se montrer tel dans ses discours et dans ses écrits. Accusé à Rome, il préféra se justifier devant le concile ; il s'y rendit en 1546 : on refusa de l'y admettre. Sa cause fut renvoyée devant le nonce et le patriarche de Venise ; il nia, tergiversa, interpréta, et tira l'affaire en longueur pendant deux ans, au bout desquels il lui fut défendu d'approcher de son diocèse : il se retira chez les Grisons, et fut pasteur d'une de leurs églises. Il fit ensuite plusieurs voyages en Pologne, en Prusse, en Allemagne, et mourut à Tubinge, le 4 octobre 1565. *Vergerio* publia un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules, tous en langue italienne (1) : les connaisseurs ne le trouvent pas assez savant théologien pour avoir pu être un ennemi dangereux.

Aussi ne fut-ce point un théologien qui se chargea de lui répondre, mais un homme de cour et de lettres, un poète, son compatriote, l'ingénieux *Girolamo Muzio*, que nous aurons occasion de

---

(1) Voyez-en le catalogue dans la même *Bibliothèque de Haym*.

connaître plus avantageusement que par des controverses théologiques. Il publia, en italien (1), contre *Vergerio*, un écrit intitulé : *le Vergeriane*; suivi de quelques opuscules sur des questions de discipline ecclésiastique (2). Une fois lancé contre les hérétiques, il attaqua aussi *Ochino* par les *Mentite Ochiniane* (3); un certain *Betti*, qui s'était enfui chez les protestants, comme les deux autres, ayant publié son apologie, il répondit à l'apologie de *Betti* (4); et, lorsque celui-ci eut fait paraître une apologie de sa réponse, *Muzio* y opposa le *Malizie Bettine* (5). Il écrivit aussi contre des dissidents étrangers, et prouva, par plusieurs autres publications, telles que l'*Antidoto cristiano*, le *Lettere cattoliche*, l'*Eretico infuriato*, etc. (6), son zèle pour la cause et pour la cour romaines.

L'Italie eut encore la douleur de voir sortir de son sein plusieurs autres ennemis de cette cause et de cette cour. On cite un *Agostino Mainardi*, de la ville d'Asti, en Piémont, et de l'ordre des Augustins, qui, s'étant réfugié à Chiavenne, y publia

---

(1) 1550.

(2) *Se convenga radunar concilio; della camunione de' laici; delle mogli de' cherici.*

(3) 1551.

(4) 1558.

(5) 1565.

(6) Voyez, dans la même *Bibliothèque de Haym*, les titres et les éditions de tous ces ouvrages.

deux opuscules hérétiques, l'un intitulé : *Soddisfazione di Cristo* ; l'autre, qui allait plus droit au but : *Anatomia della Messa ;* un *Jacopo Broccardo*, vénitien, et un *Antonio Albizzi*, florentin, dont *Mazzuchelli* n'a pas dédaigné de nous faire connaître la vie et les ouvrages (1) ; un *Jacopo Acanzio*, de Trente, dont il parle plus au long, et dont nous reparlerons aussi ; philosophe plus encore que théologien, qui vécut plusieurs années à la cour de la reine Elisabeth, traça en dialectique des routes nouvelles, et prétendit nous apprendre celles que suit Satan, et les stratagêmes qu'il emploie dans les affaires de religion (2) ; un *Alessandro Trissino*, de Vicence, nom illustré, dans ce même siècle, par un autre Vicentin (3), dont celui-ci était sans doute parent ; un *Simone Simoni*, de Lucques, qui, à Genève, à Heidelberg, à Leipsick, à Prague, en Pologne, se montra tour-à-tour luthérien, calviniste, catholique et athée, et qui fut plusieurs fois exilé, emprisonné même par les protestants, censeurs souvent intolérants de l'intolérance romaine. On en nomme encore plusieurs autres (4) ; et cette

---

(1) *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. IV, et tom. I, part. I.

(2) Dans son ouvrage en huit livres, intitulé : *De stratagematibus satanæ in religionis negotio.*

(3) *Giangiorgio Trissino*, auteur de l'*Italia liberata da' Goti.* Voyez ci-dessus, tom. V, p. 117.

(4) Voyez Tiraboschi, p. 304 et suiv.

liste finit par un Florentin, dont le sort prouve que si ces accusations d'intolérance formées contre Rome sont quelquefois injustes, elles ne le sont pas toujours. *Pietro Carnesecchi*, dont Sadolet, le *Casa*, *Flaminio*, ont loué l'esprit, les talents, le caractère; qui fut estimé de tous les autres grands littérateurs de son temps, qui fut même secrétaire de Clément VII, et protonotaire apostolique, n'en tomba pas moins dans l'hérésie, et l'hérésie le conduisit à une mort funeste. *Flaminio* lui écrivit une longue lettre sur la messe; *Carnesecchi*, dans sa réponse, laissa voir de l'attachement pour les opinions nouvelles : cité à Rome, en 1546, il se défendit et fut absous. Accusé de nouveau devant le sévère Paul IV, et réfugié à Florence, sa patrie, il fut condamné par contumace. Pie V, qui mériterait mieux le titre de saint s'il n'eût point commis cet acte plus que sévère, obtint son extradition du grand duc Cosme Ier., et lui fit subir, à Rome, le dernier supplice (1), qui, pour les hérétiques, était, comme on sait, celui du feu.

Ce fut aussi à ce supplice que *Fannio*, de Faenza, fut condamné, à Ferrare, en 1550, pour expiation de ses erreurs. Faut-il s'étonner si ceux qui les partageaient regardèrent sa mort comme un martyre, et si François *Negri*, de Bassano, pro-

---

(1) Voyez Tiraboschi, p. 306.

testant comme lui (1), appela ainsi cette mort dans la relation latine qu'il en publia peu de temps après (2)?

L'hérésiarque en chef, *Lelio Soccini*, de Sienne, et son petit-fils *Fausto*, fondateurs de la secte des sociniens, échappèrent aux bûchers italiens, mais non pas aux persécutions étrangères. Leurs opinions anti-trinitaires et sur les effets de la mort du Christ, tenaient de l'ancien arianisme. *Lelio*, né en 1525, n'avait que vingt-un ans lorsqu'on assure qu'il commença, dans le territoire de Vicence, à tenir quelques conciliabules, et à semer des doutes qui parurent dangereux (3). Quelques-uns de ceux qui venaient l'entendre, et qui propageaient ses opinions naissantes, furent arrêtés et punis de mort; les autres se dispersèrent en différents pays protestants. L'un d'eux, *Valentino Gentile*, de Cosence, finit par être décapité à Berne comme arien (4); un autre, *Giampietro Alciati*, milanais, chassé de Genève comme anti-trinitaire, réfugié en Pologne, d'où il fut aussi chassé, passa enfin

---

(1) Auteur d'une tragédie latine, intitulée: *Le libre Arbitre*. Voyez *Scrittori Bassanesi*, de *Giamb. Verci*, tom. I.

(2) Tiraboschi, loc. cit., p. 304.

(3) *Bibliothèque des anti trinitaires*, citée par Bayle, article *Marianus* SOCIN, note B. Voyez les doutes du docteur Mosheim sur ce fait: *Histoire ecclésiastique*, traduite en français, Maëstricht, 1776, in-8°., tom. IV, p. 501, notes (*l*) et (*m*).

(4) En 1566.

chez les Turcs, et y prit le turban. *Lelio Soccini*, savant dans les langues latine, grecque, hébraïque et arabe, quitta l'Italie en 1547, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Pologne; examinant partout les opinions religieuses de ceux qui avaient secoué le joug de Rome, avant de se décider entre eux, mais ne s'engageant avec personne dans des disputes, dont la douceur de son caractère l'éloignait autant que sa raison. Il se fixa enfin à Zurich (1), et adopta la confession de foi helvétique, dont Zuingle était l'auteur. Il en différait cependant sur quelques points, et il commençait à répandre ses propres opinions, lorsque averti par Calvin, et plus encore par le supplice de Servet, il réprima son zèle, ne fit plus que très secrètement des prosélites, premier besoin d'un sectaire quelconque, et à ses yeux son premier devoir; il vécut ensuite tranquille, n'ayant du moins à souffrir que de la dispersion de sa famille, moins prudente que lui, et punie, par cette séparation, d'avoir laissé pénétrer ses sentiments. Il mourut à Zurich, en 1562.

Après sa mort, *Fausto*, son neveu (2), beaucoup moins savant que lui, mais plus ferme dans ses

---

(1) En 1553.

(2) Fils d'Alexandre, qui était frère de *Lelio*, et savant jurisconsulte. Alexandre était mort très jeune à Sienne, sa patrie; *Fausto* y naquit le 5 décembre 1539.

résolutions, plus entreprenant et plus hardi, osa retourner en Italie; il se contint pendant plusieurs années, et eut même part à la faveur de Cosme Ier. Il parut oublier, douze ans entiers dans cette cour, son ancienne passion pour les questions théologiques, et l'espèce de mission qu'il s'était cru appelé à remplir. Cette passion se ralluma enfin; et, ne pouvant s'y livrer à Florence, ni dans aucune autre ville d'Italie, il s'exila volontairement en 1574. Il s'arrêta pendant trois ans à Bâle, passa ensuite en Transylvanie, et de là en Pologne, où il se fixa (1). Après quatre ans de séjour à Cracovie, il se retira chez un noble Polonais, et trouva, dans plusieurs autres seigneurs de ce royaume, des prosélytes et des protecteurs. Il avait épousé une jeune Polonaise de très bonne famille; il eut, en 1587, la douleur de la perdre; et, cette année-là même, il perdit aussi toute sa fortune, par la mort du grand duc de Florence, François Ier. Jusqu'alors, malgré les instances des inquisiteurs et les menaces de la cour de Rome, les biens de *Soccino*, tout condamné, tout banni qu'il était, n'avaient point été confisqués en Toscane, et il en touchait exactement les revenus: le grand duc y avait mis pour toute condition que *Fausto* ne se nommât point en tête de ses ouvrages; mais, à la mort de François, cette faveur lui fut retirée, et il paya de sa ruine sa constance dans ses

(1) En 1579.

erreurs. Il était parvenu à les propager en Pologne; mais, en 1598, ceux qui étaient en possession d'en enseigner d'autres au peuple, excitèrent contre lui une émeute à Cracovie, où il était revenu. Insulté, maltraité, poursuivi par la populace, il vit sa maison saccagée, ses meubles, ses livres, ses manuscrits pillés et brûlés; il s'enfuit, à environ neuf milles, chez le seigneur du village de Luctavie, et il y mourut le 3 mars 1604, après avoir mis la dernière main au système de religion hétérodoxe, ébauché par son oncle, et qui prit, après sa mort, le nom de *socinianisme*. On trouve partout ce que c'est que ce système (1), et c'est une raison de plus pour qu'on ne le trouve pas ici.

L'église romaine, attaquée par tant d'ennemis, faisait tête de tous côtés, et trouvait sans cesse parmi ses enfants de nouveaux défenseurs; mais tous ces champions, alors célèbres et aujourd'hui très obscurs, de l'orthodoxie, sont éclipsés par le cardinal Bellarmin. *Montepulciano*, patrie de Politien, lui donna la naissance (2); neveu du pape Marcel II, par sa mère (3), il entra chez les jésuites

(1) Voyez *Dictionnaire historique*, de Bayle, les notes de l'article *Fauste Socin*; *Dictionnaire des hérésies*, de l'abbé Pluquet, tom. II, l'article *Socinianisme*; *Histoire ecclésiastique*, de Mosheim, traduite en français, tom. IV, depuis la page 491 jusqu'à la fin, etc.

(2) Le 4 octobre 1542.

(3) *Cinzia Cervini.*

à dix-huit ans, et fit tant de progrès dans la science, donna de si fortes preuves de son zèle et de ses talents, qu'il fut envoyé à vingt-sept ans à Louvain pour combattre l'hérésie dans les deux chaires de professeur et de prédicateur. Les premiers emplois de son ordre et la faveur de cinq papes consécutifs (1), furent les fruits de cette expédition qui dura sept ans. Nommé cardinal en 1598, et ensuite évêque de Capoue, il mourut à Rome le 18 septembre 1621. On peut voir dans *Mazzuchelli* (2) la longue liste de ses ouvrages : celui des *Controverses* est le plus célèbre (3); les protestants en ont souvent fait l'éloge, même en le combattant. Ce livre leur parut la plus terrible machine de guerre qui eût encore été dirigée contre eux; ils redoublèrent d'efforts pour en repousser les attaques; ils

(1) Sixte V, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII. Il est vrai que tous ces papes se succédèrent dans l'espace de moins de deux ans, 1590 et 1591.

(2) *Scritt. d'Ital.*, tom. II, p. 646 et suiv.

(3) *Disputationes de controversiis fidei adversùs hujus temporis hæreticos.* La première édition est celle d'Ingolstadt, 3 vol. in-fol., 1581; 1583 et 1592; la meilleure de celles qui parurent du vivant de l'auteur, *ibidem*, 1601, 4 vol. in-fol.; réimprimés plusieurs fois depuis dans le même format, et *ibidem*, 1699, 9 vol. in-8°., etc. Ces quatre volumes contiennent quinze controverses sur différents points de croyance. On en a imprimé plusieurs abrégés; le plus connu en France est celui du P. Desbois, minime, Paris, 1603 et 1611, in-4°.

fondèrent même des chaires, dont les professeurs n'eurent point d'autre emploi que de réfuter ce redoutable adversaire (1); mais les écrivains protestants les plus zélés (2) y reconnaissent une grande clarté de style, une imagination riche et fertile, une rare abondance dans le raisonnement et dans l'exposition des objections contraires à la croyance ou à la cour romaine, une candeur et une sincérité plus rare encore.

Un autre ouvrage de Bellarmin, moins volumineux, qui eut presque autant de renommée, et qui a plus d'utilité, est celui qu'il intitula : *Des Écrivains ecclésiastiques* (3). Trithême avait anciennement écrit sur ce sujet, mais en pesant compilateur; Bellarmin le traita en bon écrivain et en critique judicieux, mérite d'autant plus remarquable que la saine critique était alors peu connue, et qu'il composa cet ouvrage en Flandre, encore jeune, pour son usage seulement, et au milieu des occupations que lui donnaient ses deux chaires. L'édition générale des œuvres de Bellarmin est en

(1) Tiraboschi, p. 282.

(2) Voy. Mosheim, *Histoire ecclésiastique*, trad. en français, tom. IV, p. 224.

(3) *De Scriptoribus ecclesiasticis*, Rome, 1613, in-4°. L'une des meilleures éditions est celle de Paris, 1617, in-8°., donnée par le P. Sirmond. On en a fait plusieurs depuis, avec diverses additions.

sept volumes in-folio (1) : c'est beaucoup pour ne contenir qu'un seul livre qui puisse être aujourd'hui de quelque usage.

La théologie polémique ne fleurit pas seule; la théologie positive et dogmatique compta, parmi les écrivains qui la firent valoir, *Cattani da Diaceto*, évêque de Fiesole, qu'on appelle l'ancien, pour le distinguer de l'autre *Càttani da Diaceto*, nommé le jeune, qui appartient à la littérature et à la philosophie. Le cardinal *Giangirolamo Albani* se rendit surtout célèbre par ses traités latins *du Cardinalat*, *de la Puissance du pape et du concile*, et *de l'Immunité des églises* (2). Un simple religieux de l'ordre des Frères mineurs, *Pietro Colonna*, se fit aussi, dans ce genre, un grand nom par plusieurs ouvrages, et principalement par ses douze livres *des Secrets de la vérité catholique* (3). Le cardinal *Commendone* eut encore plus de renommée, quoiqu'il n'ait laissé aucun ouvrage; il l'obtint par son savoir, par son éloquence qui brillait également et avec la même abondance sur les sujets les plus difficiles et les plus imprévus,

(1) Cologne, 1605, 1617 et 1619. Cette édition est complète; celle de Venise, 1721, ne l'est pas.

(2) Voyez ses autres ouvrages dans Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.* tom. I, part. I.

(3) *De arcanis catholicæ veritatis*; imprimé pour la première fois en 1518, et réimprimé plusieurs fois.

par son habileté dans la conduite des affaires, et par la grande influence que lui donnèrent, dans celles de l'église, son zèle actif, son adresse d'esprit et ses talents. Né, en 1524, à Venise, d'un père médecin, qui était en même temps homme de lettres, il se fit connaître à Rome du pape Jules III, par quelques inscriptions en vers latins pour les jardins et la superbe *villa* que ce pape faisait bâtir (1). Jules le fit son camerier; et *Commendone*, s'étant livré à des études plus sérieuses, commença de là sa carrière, entra dans les affaires, y montra une dextérite rare, s'éleva, de nonciatures en nonciatures, à l'évêché de Zante et de Céphalonie, et enfin au cardinalat (2). Il remplit ensuite quelques légations importantes, et fut dans la même faveur jusqu'au pontificat de Grégoire XIII. Ayant alors éprouvé quelques disgrâces, méritées selon les uns, et selon les autres injustes, mais qu'il eut toujours le très grand tort de ne savoir pas supporter, il se retira tristement à Padoue, et y mourut, dit-on, de chagrin le 25 décembre 1584. On trouve souvent dans l'histoire le nom de ce cardinal; on ne le trouve dans les lettres que joint à quelques poésies latines, et à quelques lettres éparses dans divers recueils.

---

(1) Tom. IV, p. 69.

(2) En 1565.

Le cardinal Sirlet (1) aurait pu attacher son nom à des ouvrages plus importants. Elevé d'abord à Naples, ensuite à Rome, il devint si savant dans les langues hébraïque, grecque et latine, qu'il les parlait avec la plus grande facilité; sa mémoire et les connaissances qu'elle lui fit acquérir tenaient du prodige. Il dut le commencement de sa fortune au pape Marcel II, et fut élevé au cardinalat par Pie IV (2). A la mort de ce pape, il pensa l'être; Charles Borromée lui avait gagné plusieurs voix dans le conclave; mais on craignit qu'un pape si savant ne fût pas assez appliqué aux affaires, et l'on n'alla pas plus loin. Son savoir ne l'empêcha pas d'être nommé aux évêchés de Saint-Marc et de *Squillace*, en Calabre; mais il résigna ce dernier siége pour se livrer tout entier à l'étude. La bibliothèque du Vatican, dont la garde lui fut donnee, suffisait à peine à son ardeur pour les recherches. Il n'en sortit presque plus; quoique souvent malade et presque toujours souffrant, il ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre, le 8 octobre 1585. On est tout étonné d'apprendre qu'il n'a laissé ou du moins publié que quelques variantes sur les psaumes, dans l'*apparatus* pour la Bible d'Anvers, et quelques *vies des Saints*, traduites du grec de Siméon

(1) *Guglielmo Sirleto*, né en 1514, à Stilo, en Calabre, de parents honnêtes, mais peu riches.

(2) Le 17 mars 1565.

Métaphraste. Il traduisit en latin le *Menologe* des Grecs et deux oraisons de S. Grégoire de Nazianze, dont Annibal Caro a mis en italien la version latine; il corrigea une partie des œuvres de S. Jérôme et des actes des conciles: ses autres travaux sont restés inédits. Il paraît que c'était un de ces savants à qui le plaisir du travail suffit, quel qu'en soit l'objet, et qui ne cherchent, en s'y livrant, autre chose que ce plaisir même.

Le cardinal *Valiero* est peu connu hors de l'Italie; mais les auteurs italiens (1) en parlent comme de l'un des plus grands hommes que l'église ait eus dans ce siècle. Neveu du célèbre cardinal *Navagero*, dirigé par lui dans ses études, doué d'un esprit vif et pénétrant, et lié de bonne heure, à Venise, sa patrie, avec les plus savants littérateurs, il fut bientôt compté parmi eux. Il n'avait que trente-cinq ans lorsque son oncle se démit en sa faveur de l'évêché de Vérone (2). Il gouverna exemplairement cette église pendant quarante ans, fut fait cardinal par Grégoire XIII, et mourut à Rome le 26 mai 1606, âgé de soixante-quinze ans. On a publié de lui plusieurs ouvrages; mais ce n'est rien auprès de ce qu'il en avait écrit. L'éditeur d'un de ses opuscules, imprimé en 1719 (3), en

(1) *Ciaconio, Ughelli, Calogerà, Tiraboschi*, etc.

(2) En 1565.

(3) *De cautione adhibendâ in edendis libris.*

fait monter le nombre à cent vingt-huit. Quelques-uns de ceux qui ont paru sont purement de son état (1); d'autres ont en même temps un mérite littéraire, tels que la vie du cardinal *Navagero*, son oncle; celle de S. Charles Borromée, et surtout un traité en trois livres *de Rhetoricâ ecclesiasticâ*, réimprimé plusieurs fois ailleurs même qu'en Italie. Parmi ses ouvrages inédits on voit une variété singulière qui atteste l'étendue de ses connaissances; plusieurs aussi prouvent qu'il avait dans l'esprit autant de justesse que de fécondité : ce sont des harangues, des homélies, des traités de philosophie morale, de physique, de jurisprudence, d'histoire, de politique, d'éloquence. On y voit une dissertation contre l'opinion, qui était encore commune de son temps, qu'une comète qui venait de paraître présageait quelque chose de funeste; un livre contre la barbarie des scolastiques, et un autre sur la connexion à établir entre les sciences et les arts, tous objets dont les théologiens d'alors s'occupaient rarement. Il avait écrit une histoire de Venise, envisagée sous un nouveau point de vue philosophique et moral; mais n'ayant pas eu le temps d'y mettre la dernière main, il ne voulut point qu'elle fût rendue publique, même après sa mort (2).

---

(1) *De Acolytorum disciplinâ; Episcopus; Cardinalis*, etc.
(2) On en conserve une copie à Venise, dans la bibliothèque

Le fond des études de tous ces savants théologiens devait toujours être l'Ecriture sainte ou la Bible; mais c'était sur la Bible même que se fondaient les novateurs pour attaquer l'église : il fallait donc sans cesse revoir, étudier, examiner dans tous les sens, et le texte des livres sacrés, et la version des septante; de là un nouvel essaim d'auteurs qu'on appelle bibliques, ou qui écrivirent des notes, des explications, des commentaires sur la Bible. Tiraboschi reconnaît (1) que le nombre en est trop grand pour qu'il puisse les nommer tous, et il finit par n'en choisir que trois, comme les plus connus, ou les plus dignes de l'être : ce sont *Stuco* de *Gubbio*, *Folengo* de Mantoue, et *Sisto* de Sienne; leurs noms ne rappellent rien de bien célèbre à des lecteurs français.

Agostino Steuchi ou *Steuco*, né à *Gubbio*, en 1496, entré à dix-sept ans dans une congrégation de chanoines, appelée de Saint-Sauveur, mis, en 1525, à Venise, à la tête d'une grande bibliothèque particulière (2), s'y ensevelit avec une passion qui lui fit refuser pendant plusieurs an-

---

Nani. (Voyez le catalogue des manuscrits de cette bibliothèque, publié par le savant Jacques *Morelli.*)

(1) Page 314.

(2) Celle du cardinal *Domenio Grimani*, qui avait été transportée, en 1523, de Rome à Venise, dans la chanoinie de *S. Antonio di Castello*, où elle s'était accrue de celle du cardinal *Marino*, son neveu.

nées toutes les dignités de son ordre. Il obtint, en 1538, la place qui lui convenait le mieux, celle de bibliothécaire du Vatican. Il y remplaça le cardinal Aléandre, et mourut en 1549, à Venise, lorsqu'il se rendait au concile par ordre de Paul III. Il possédait, dans les trois langues savantes, une vaste érudition sacrée et profane. Ses ouvrages bibliques en sont remplis (1). Ajoutons-y trois livres contre Luther, quelques opuscules théologiques, quelques autres sur différents sujets, un traité plus volumineux, en dix livres, intitulé *de perenni philosophiâ*, où il entreprend de prouver, par d'immenses recherches, que les philosophes païens avaient eu idée des mystères du christianisme : opinion qui, comme on sait, peut être envisagée sous un autre rapport; nous aurons un recueil en 3 volumes in-folio (2), que personne aujourd'hui ne se soucierait de parcourir, et qui contient pourtant les fruits d'une vie laborieuse et d'un vaste et profond savoir.

Giambattista Folengo était frère de ce fou de Théophile ou de *Merlino Coccajo*, dont nous avons déjà parlé (3) et dont nous parlerons en-

(1) Une *Cosmopée*, ou explication de la création du monde; un *Commentaire sur le Pentateuque*; un autre sur le livre de Job, un troisième sur les cinquante premiers psaumes, et un savant traité sur la Vulgate.

(2) Publié à Venise, en 1592.

(3) Tom. V, p. 533, etc.

core. Jean-Baptiste, né en 1490, n'était son aîné que d'un an, et lui donna l'exemple d'entrer à seize ans dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Mantoue leur patrie. Il s'y conduisit plus sagement que Théophile, fut prieur, abbé, séjourna quelque temps au Mont Cassin, et mourut à Rome le 5 octobre 1559. Ses commentaires sur tous les psaumes de David et sur les épîtres canoniques des apôtres ont cela de particulier que les protestants y reconnurent et dénoncèrent publiquement un grand nombre de passages conformes aux opinions de Luther. Ces livres furent en conséquence mis sur l'index et prohibés. Cependant l'auteur ne fut point inquiété sur sa foi. Paul IV lui-même, qui condamna tant d'évêques et de prélats pour des assertions peut-être moins positives, ne lui témoigna pas le moindre soupçon, et l'envoya même en Espagne en qualité de visiteur. Cette tolérance eut sans doute des raisons que nous ne savons pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Grégoire XIII ayant voulu laisser reparaître, en 1585, les commentaires de *Folengo* sur les psaumes, ne crut devoir le permettre qu'après les avoir fait revoir, et purger de tous les passages où les non-conformistes avaient trouvé une conformité réelle avec quelques-unes de leurs erreurs.

Sisto naquit à Sienne, en 1520, de parents juifs; mais converti dès sa jeunesse, il entra dans

l'ordre des Frères mineurs, et s'y distingua par son talent pour la prédication, et pour la direction des consciences. Parmi ses pénitents, il en eut un qui lui fit peu d'honneur, c'est le scandaleux Arétin. Il s'en fallut peu que *Sisto* ne donnât au monde un autre scandale. S'étant laissé prendre dans les piéges des novateurs, mis en prison, et déjà condamné à mort, il dut la vie à Michel *Ghislieri*, qui fut dans la suite Pie V. *Ghislieri* reconnut en lui des talents dont l'Eglise pouvait tirer plus d'utilité que de son supplice; il le fit rentrer dans la bonne route, et obtint sa grâce de Jules III. Alors *Sisto* passa de son premier ordre dans celui des dominicains; il effaça par la régularité de sa vie, par ses travaux et ses ouvrages la tache de son hésitation dans la foi, et mourut à Gènes en 1569. La plus célèbre de ses productions est sa *Bibliotheca Sancta*, qui contient une exposition savante des livres saints, de leur histoire, des auteurs, traducteurs et commentateurs de ces livres, l'examen de leurs opinions, l'appréciation de leur mérite, l'explication des difficultés, sources de la plupart des hérésies, enfin tout ce qui appartient à un sujet aussi vaste, et, dans le genre de littérature dont nous parlons, aussi important (1).

---

(1) Ce livre a été réimprimé plusieurs fois. La meilleure édition est celle de 1742, donnée à Naples avec les notes d'un autre savant dominicain, le P. *Millante*.

Aux interprètes de l'écriture, il faut joindre ses traducteurs. La première traduction italienne qui parut depuis celle de *Malerbi* (1), eut pour auteur *Antonio Bruccioli*, florentin, qui fut, dans sa patrie, du parti opposé aux Médicis, entra dans la conjuration contre le cardinal Jules, fut obligé de s'exiler quand elle fut découverte, vint en France, retourna quelque temps après à Florence, et en fut chassé de nouveau à cause de sa médisance et comme soupçonné d'hérésie (2); ce qui signifie sans doute qu'il parlait trop librement du parti qui l'avait emporté, et que les opinions religieuses qu'on lui prêta servirent de prétexte pour le punir de ses autres opinions. Réfugié à Venise, il y publia, en 1532, sa version italienne de la Bible. Il la dédia au roi François Ier., et une lettre de l'Arétin nous apprend que, six ans après, il n'avait encore reçu ni remercîments ni récompense de ce monarque si libéral. On croit (3) que le mauvais style du traducteur n'en fut pas la seule cause, et que dans cette traduction il avait glissé beaucoup d'hérésies, que le roi très chrétien ne pouvait paraître approuver. *Bruccioli* put en mettre plus à son aise, et en mit en effet (4) dans le diffus *commentaire* en 7 volumes

(1) Tom. III, p. 568.
(2) Tiraboschi, p. 320.
(3) *Idem*, *ibidem*.
(4) *Idem*, *ibidem*.

in-folio, qu'il publia quelque temps après. Ces deux publications firent grand bruit et furent solennellement proscrites. L'auteur du moins ne le fut pas, et continua de vivre tranquillement à Venise, où il était encore en 1554. Il y fit paraître un grand nombre d'ouvrages, et surtout des traductions italiennes d'auteurs grecs et latins, fort mal écrites, et dont l'infidélité ferait croire que, quoiqu'il prétendît savoir l'hébreu, et avoir fait d'après l'original sa traduction de la Bible (1), il entendait peu le grec, et médiocrement le latin.

Les traducteurs latins de la Bible ne réussirent pas d'abord beaucoup mieux. *Sante Pagnini*, de Lucques, dominicain, savant dans la langue sacrée, publia en 1528, à Lyon, une version complète du vieux et du nouveau Testament. Les avis furent partagés sur l'élégance, et même sur la fidélité de cette version; mais cette diversité d'opinions n'empêcha point l'ouvrage d'être réimprimé plusieurs fois. *Isidoro Clario*, qui avait corrigé, comme nous l'avons vu (2), la version des septante, s'était préparé par ce travail à donner lui-même une traduc-

---

(1) Cette version fut corrigée, retouchée pour le style, et réimprimée à Venise, en 1538, par un dominicain nommé *Santo Marmochini*, de *S. Cassiano*, diocèse de Florence; elle le fut encore autrement et mieux à Genève, en 1562, par un auteur d'ailleurs inconnu, appelé *Filippo Rustici*.

(2) Page 35.

tion nouvelle ; celle-ci ne fut regardée comme orthodoxe qu'après sa mort (1). Le cantique des cantiques et le livre de Job furent plus heureusement retraduits, d'après le texte hébreu, par le savant camaldule *Pietro Quirini*. Cependant on desirait toujours une édition plus exacte de la version grecque des septante. Les travaux relatifs à cet objet, commencés par ordre de Pie V et de Grégoire XIII, furent enfin terminés sous le pontificat de Sixte V, et l'édition magnifique de cette version sortit, en 1587, de l'imprimerie du Vatican, qu'il avait fondée (2). La traduction latine de cette version grecque parut à Rome dès l'année suivante (3); mais la plus célèbre édition de la Vulgate (4) est celle de 1590, faite avec de nouveaux soins, dirigée par les mêmes savants qui avaient présidé à celle du grec des septante, auxquels le pape en avait

---

(1) Page 36.

(2) Tom. IV, p. 81. Les plus savants théologiens furent employés à cette édition. On distingue, parmi les Italiens, les cardinaux Caraffa et Sirlet; et de plus, *Latino Latini*, *Mariano Vittorio*, *Fulvio Orsini*, célèbres érudits, dont il sera parlé ailleurs; Antoine *Agellio*, théatin, né à *Sorrento*, patrie du Tasse; le jésuite Bellarmin et plusieurs autres. Tirab., p. 322.

(3) On la dut, en plus grande partie, à *Flaminio Nobili*, de Lucques, savant professeur de philosophie à l'université de Pise, auteur de plusieurs œuvres philosophiques, ascétiques et morales.

(4) Mot qui a passé substantivement dans la langue, quoiqu'il ne fût en latin que l'adjectif du mot *édition* : *Vulgata editionis*.

joint plusieurs autres qui ne leur étaient point inférieurs (1). Sixte voulut revoir lui-même cette édition dans les plus minutieux détails; et pourtant à peine elle eut paru, qu'on y découvrit un grand nombre de fautes. Le pape ordonna d'en supprimer tous les exemplaires; c'est ce qui a rendu si rares et si chers ceux qui restent, et que l'on falsifie souvent en mettant le frontispice de l'édition de Sixte V à celle que Clément VIII y substitua deux ans après. La Vulgate parut enfin en 1592, sous ce dernier pape, telle qu'elle est restée depuis.

L'histoire ecclésiastique appartient encore aux travaux dont la théologie fut l'objet. Je ne dois point comprendre ici, sous ce titre, les histoires particulières, telles que les vies des papes Léon X et Adrien IV, par Paul Jove; de Pie V, par Jérôme *Catena* (2); du cardinal *Commendone*, par Antoine-Marie *Graziani*; du cardinal Bembo et de monsignor *della Casa*, par l'archevêque de Raguse *Beccadelli*; l'histoire du schisme d'Angleterre, de *Bernardo Davanzati*, auteur devenu plus célèbre par sa belle traduction de Tacite; ou l'histoire du même schisme écrite par Jérôme *Pollini*, domi-

---

(1) *Lelio Landi*, depuis évêque de Nardò; *Angiolo Rocca*, augustin, dont nous reparlerons ailleurs, etc.

(2) De *Norcia*, dans l'Ombrie. On a de cet auteur un recueil de lettres et d'autres opuscules écrits en latin, sous ce titre: *Hieronimi Catenæ academici affidati latina monumenta*. Pavie, 1577.

nicain; ouvrage beaucoup plus long et beaucoup moins lu : telles sont encore les Histoires des églises d'Aquilée, de Novare, de Milan, de Bergame, de Trente, avec les vies de leurs évêques; et même l'abrégé de l'Histoire des Papes, publié par *Panvinio*, le plus savant de ces historiographes, et dont nous aurons à rappeler des travaux plus importants. Tous les ouvrages de ce genre, qui se faisaient remarquer dans les siècles précédents, disparaissent dans la richesse surabondante de celui-ci.

Le principal objet des écrivains catholiques était toujours la réfutation des ennemis de leur église. Les protestants avaient fait paraître un corps entier d'histoire ecclésiastique, présentée selon leurs vues, et divisée par siècles, en treize centuries, sous le titre de *Centuriæ Magdeburgenses* (1). Le premier qui répondit à cette terrible attaque fut *Girolamo Muzio*, ce champion volontaire de l'église romaine qui avait combattu pour elle contre de moins dangereux ennemis (2). Il publia, en 1570, deux livres d'histoire ecclésiastique, opposés aux deux premières centuries de Magdebourg; mais soit qu'il sentît lui-même sa faiblesse, soit que les défenseurs en chef de la cause l'en fissent apercevoir, il se tut après cette première explosion de son zèle.

---

(1) A Bâle, en huit volumes, de 1552 à 1574.

(2) *Vergerio*, *Ochino* et *Betti*. (Voyez ci-dessus, page 42.)

Mais le célèbre César *Baronius* préparait déjà ses armes, et se disposait à entrer dans la lice qu'il parcourut avec gloire pendant près de quarante ans. Né à Sora le 31 octobre 1538, entré, vers 1560, dans la congrégation de l'Oratoire, il commença, dès 1568, à rassembler les matériaux de ses *Annales ecclésiastiques*, dont le premier volume ne parut que vingt ans après; douze volumes le suivirent pendant à-peu-près vingt autres années. *Baronius*, fait cardinal en 1598, et bibliothécaire du Vatican, mourut à Rome le 30 juin 1607, laissant cette grande entreprise encore imparfaite, mais conduite jusqu'au temps où les secours abondent, et où cessent les plus grandes difficultés. Ce n'est point ici le lieu de porter un jugement sur son ouvrage; mais on y peut considérer l'immensité de recherches et de travaux qu'il exigea, et la force de tête et de talent dont l'auteur eut besoin pour avancer autant vers le but qu'il s'était proposé.

Jusqu'alors, l'histoire de l'église était un dédale obscur, où l'on trouvait à peine un fil pour se guider, et un faible jour pour se conduire. Le quatrième et le cinquième siècle avaient eu un Eusèbe, un Sozomène, un Socrate et d'autres historiens qui avaient peut-être fait tout ce que leur temps et leur position leur permettaient, mais auxquels la saine critique n'avait pas moins manqué que des mémoires et des monuments certains. A ces histo-

riens graves s'étaient mêlés des écrivains fabuleux; aux actes des martyrs, des faits visiblement apocryphes; aux ouvrages des Pères, des écrits évidemment supposés. Dans les siècles suivants, qu'on appelle pour plus d'une raison les bas siècles, il n'y avait que ténèbres et obscurité : le petit nombre d'auteurs qui avaient écrit alors étaient sans autorité comme sans élégance, et il n'y avait pas à les suivre plus d'utilité que d'agrément à les lire; la bibliothèque du Vatican conservait une abondance démesurée de monuments, de lettres originales, d'actes, de décisions, de décrets, mais presque tous entassés sans classification et sans ordre. Quel travail effrayant n'était-ce pas que de rechercher, dans cette masse énorme de papiers, ce qui pouvait servir au tissu régulier d'une histoire qui devait embrasser toutes les parties du monde et tous les siècles (1)? C'est ce que *Baronius* eut le courage d'entreprendre, et ce qu'il eut la constance d'exécuter jusqu'à la fin des temps les plus obscurs, c'est-à-dire jusque vers la fin du douzième siècle (2).

---

(1) Tiraboschi.

(2) Le dernier de ces douze volumes finit à l'année 1198. L'auteur laissa de plus les matériaux de trois autres volumes, qui furent employés par son continuateur, *Odorico Rinaldi*, lequel ajouta une suite de dix volumes aux douze qu'avait donnés *Baronius*.

Il était impossible qu'un seul homme, fût-il le plus savant et le plus grand génie du monde, fournît une carrière aussi vaste et aussi épineuse sans rencontrer des écueils, et sans s'y briser quelquefois. *Baronius* s'est souvent trompé (1); il a plus d'une fois adopté des fables, fait usage d'écrits apocryphes, omis des faits importants; son style est inculte et diffus; mais il faut bien que, dans un si grand travail, un mérite réel se joigne à tous ces défauts, puisque les adversaires de l'église romaine ne l'ont pas moins ardemment combattu que les Controverses de Bellarmin. *Mazzuchelli* a fidèlement cité (2) toutes leurs critiques et toutes les réponses que les catholiques y ont faites; mais de tout cela que reste-t-il, comme grande production du siècle et monument de l'esprit humain? avec toutes leurs imperfections et toutes leurs fautes, les *Annales de Baronius*.

Ce ne fut pas, à beaucoup près, son seul ouvrage. L'un des plus célèbres, après ses Annales, est le *Martyrologe romain*, qu'il revit, corrigea et accompagna de savants commentaires, et qui parut à Rome en 1586. Trois volumes de ses lettres et de ses opuscules ont été recueillis et imprimés à Rome, dans le dernier siècle, avec une vie très ample

---

(1) Tiraboschi, loc. cit., p. 327.

(2) A la fin de l'article étendu et soigné qu'il a consacré à Baronius, *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. I.

de l'auteur. On peut voir, dans *Mazzuchelli* (1), le catalogue exact des autres productions de ce laborieux et infatigable écrivain.

D'autres auteurs, sans embrasser un plan aussi vaste, se bornèrent à écrire les vies des saints et l'histoire des ordres religieux. *Luigi Lippomano* fut un des premiers. Il avait cultivé les Muses dans sa jeunesse (2); mais, dans un âge plus mûr, il préféra des études qui pussent le mener à la fortune : aussi fut-il successivement évêque de Modon, de Vérone et de Bergame, revêtu de plusieurs nonciatures, et l'un des présidents du concile de Trente. Il était très savant dans les langues anciennes, en histoire sainte, en théologie. Il publia d'abord une suite ou chaîne d'anciens interprètes grecs et latins sur la Genèse, sur l'Exode, et sur quelques-uns des psaumes; ensuite, en 1553, un ouvrage dogmatique en langue italienne (3); et, dans la même langue, l'année suivante, une exposition ou explication du symbole. Les *Vies des Saints* furent son dernier et son plus grand ouvrage; il en publia sept volumes : le huitième, presque achevé lors-

(1) *Loco citato.*

(2) Vida en avait fait l'éloge au commencement du livre III de sa *Poétique*, dans un passage que Tiraboschi nous a conservé (page 328), d'après un manuscrit, et qui n'est point dans les éditions.

(3) *Confirmazione e stabilimento di tutti i dogmi cattolici.*

qu'il mourut, fut mis au jour par son neveu (1). Cet ouvrage, supérieur à tout ce qui avait paru jusqu'alors dans ce genre, n'a peut-être que les défauts que l'auteur ne pouvait éviter. Il est ce qu'il devait et pouvait être : de célèbres académies y applaudirent; on le loua dans le concile de Trente; enfin *Bollandus* en a parlé avec beaucoup d'éloge, ce qui est décisif pour ceux dans l'esprit desquels *Bollandus* lui-même est une autorité.

Gabriel *Fiamma*, chanoine de Latran, et ensuite évêque de *Chioggia*, auteur de beaucoup d'ouvrages italiens en prose et en vers, le fut aussi de trois volumes de *Vies des Saints*; on vit paraître un nombre presque infini de vies particulières de quelques saints, ou des saints de quelque ville ou de quelque province. Un oratorien, nommé Antoine *Gallonio*, auteur de plusieurs autres ouvrages, dépensa beaucoup d'érudition sacrée et profane à décrire, dans toutes leurs circonstances, les différents supplices des martyrs de la foi, les instruments qui y furent employés, les effets de ces instruments sur les corps de ces pieuses victimes; enfin toutes les recherches de la barbarie, poussée à bout par le calme de la patience ou par l'exaltation du courage (2). *Pietro Galesini*, d'Ancône, pro-

(1) *Girolamo Lippomano*.

(2) Cet ouvrage, intitulé : *De tormentis martyrum*, parut en 1591.

tonotaire apostolique, mort en 1590, avait publié des notes sur le *Martyrologe romain*, qui furent éclipsées par celles de *Baronius*; mais ses traductions latines des œuvres de S. Grégoire de Nicée, de S. Eucher et de plusieurs autres auteurs sacrés, conservèrent leur réputation et la sienne.

Les ordres monastiques en général, et en particulier l'ordre des Jésuates, différent de celui des Jésuites, l'ordre des Camaldules, ceux de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Augustin, eurent aussi leurs histoires, dont les auteurs ont eu, hors du cloître, peu de célébrité. Enfin, l'ordre religieux et militaire de Saint-Jean de Jérusalem, qui avait pris depuis peu (1) le nom d'ordre de Malte, eut un historien plus connu dans *Jacopo Bosio*, Milanais (2), auteur de plusieurs ouvrages, entre lesquels on distingue son *Histoire de Malte*, en trois grands volumes in-folio. Elle embrasse les annales de l'ordre depuis l'origine jusqu'en 1571, et serait meilleure, dit l'impartial Tiraboschi (3), si elle réunissait, à l'abondance des titres et des

(1) En 1530.

(2) D'autres le disent piémontais, et né à Civas; mais l'*Eritreo* (*de' Rossi*), qui devait l'avoir connu à Rome, dit, dans sa *Pinacotheca*, tom. I, p. 232, qu'il était Milanais; et Tiraboschi se range de cette opinion, p. 331.

(3) *Loc. cit.*

monuments, plus de critique, et si le style en était moins diffus et moins verbeux (1).

Pendant que toutes les chaires de théologie, dans les universités et les colléges, étaient employées à former des hommes capables de briller parmi les rangs de cette armée théologique, les chaires de droit ne mettaient pas moins d'activité à recruter une autre armée, qui avait eu aussi ses temps de gloire, mais qui peut-être jetait alors moins d'éclat. Ce n'est pas qu'il n'y eût autant de jurisconsultes et de docteurs, ni que cet état eût cessé de conduire à la fortune et à cette sorte de bruit qui paraît quelquefois de la renommée; ce n'est même pas qu'ils n'écrivissent autant et même plus qu'on n'avait fait; mais les livres de droit étaient déjà si multipliés au commencement de ce siècle, qu'il était devenu trop facile de publier des volumes d'allégations, de consultations, d'interprétations, où l'on ne faisait que redire, en aussi mauvais style, ce qui remplissait déjà d'autres volumes (2): de la plupart de ces publications, il ne reste plus aucune gloire, et il ne doit plus rester de souvenir. Un seul homme s'éleva au-dessus de cette tourbe de copistes; il marqua sa place dans l'histoire de la science: au lieu des titres pompeux

(1) Voyez, sur cet ouvrage et sur les autres productions du même auteur, Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. III.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 96.

et recherchés que portaient avec tant d'orgueil les docteurs du siècle précédent (1), on lui donna le titre de grand; on le lui donne même encore : le tableau le plus abrégé de la vie et des travaux d'Alciat suffit pour prouver qu'il en était digne; et c'est assez, pour une époque si fertile en grands hommes dans tous les genres, d'en avoir aussi produit un dans celui-ci. Les autres jurisconsultes qu'on peut nommer après lui ne forment, en quelque sorte, que son cortège, et ne servent qu'à rehausser son éclat, soit qu'ils aient suivi sa méthode, ou qu'ils s'en soient écartés.

André *Alciati*, né le 8 mai 1492, eut pour père un noble Milanais, et pour patrie un lieu nommé *Alzate*, dans le diocèse de Milan. Il n'avait que vingt-un ans lorsqu'ayant appris le grec et le latin à Milan, et le droit dans les universités de Pavie et de Bologne, il publia, dans cette dernière ville, ses notes sur les trois derniers livres des *Institutes de Justinien*, qu'il avait écrites en quinze jours. Il y fut reçu docteur, et alla se former pendant trois ans, à Milan, aux exercices du barreau. Il y publia plusieurs ouvrages, entre autres ses *Paradoxes du droit civil*, qui lui firent donner le titre de novateur par ceux qu'on pourrait nommer routiniers, mais dont les esprits éclairés jugèrent autrement. Sa réputation croissante le fit appeler, en 1518, à

(1) Voyez ci-dessus, tom. III, p. 573, etc.

Avignon, pour professer le droit. Il y eut bientôt jusqu'à sept cents écoliers, et deux ans après le nombre s'en accrut de cent autres. Léon X, alors souverain de cette ville, lui envoya le titre et la décoration de comte palatin de Latran. Il quitta cependant Avignon en 1521, retourna en Italie, et resta pendant sept ans à Milan : c'est peut-être le plus long séjour qu'il ait fait dans aucune ville; car il joignait à quelques autres défauts une inconstance naturelle qui le portait souvent à changer de lieu. De retour à Avignon, en 1528, la chaire de droit, dans l'université de Bourges, lui fut offerte; il l'accepta, et son avidité pour l'argent autant que sa vanité durent être satisfaites des honoraires et des succès qu'il y obtint. François Ier., se trouvant à Bourges, l'alla surprendre dans son école; Alciat lui adressa une harangue latine, qui est imprimée dans ses œuvres, et dont le roi fut si content, qu'il ajouta une pension de trois cents écus aux six cents qu'il recevait pour gages. Le dauphin, étant aussi allé l'entendre, lui fit don d'une médaille d'or qui en valait quatre cents, et que la ville avait offerte à ce prince comme à son futur souverain.

Ces honneurs et ces avantages ne purent le retenir. On le voit, en 1532, à Milan, nommé sénateur par le duc François-Marie Sforce, professeur à Pavie, puis à Bologne, à Ferrare, d'où il se préparait peut-être à passer dans quelque autre université, lorsqu'il mourut, encore dans la force de

l'âge, le 12 janvier 1550. On attribue sa mort à des excès de table (1), auxquels on avoue qu'il était sujet, comme à l'amour de l'or, à l'inconstance et à l'orgueil; vices qui ne sont pas tous également honteux, mais dont la réunion est bien déplorable avec une aussi grande célébrité.

Tiraboschi explique, avec beaucoup de justesse (2), à quoi tient la supériorité d'Alciat sur tous les jurisconsultes de son temps : elle vint de ce qu'il ne se borna point comme eux à l'être. « Accablés sous l'innombrable quantité des lois, et sous la quantité plus innombrable encore des interprètes, ils ne pouvaient plus tourner ailleurs leurs pensées. Aucun d'eux n'avait encore osé se servir de l'histoire, des antiquités, de la critique, des langues, ni des autres parties de la littérature, pour expliquer les lois; elles restaient enveloppées dans les ténèbres et dans la barbarie, dont l'ignorance de tant de siècles les avait enveloppées. Alciat fut le premier qui étendit ses études à presque toutes les branches de la littérature, tant sérieuse qu'agréable; il s'en servit pour donner à la jurisprudence un aspect tout nouveau; il la dégagea de l'embarras des subtilités scolastiques, et l'éclaira des lumières d'une érudition vaste et universelle.

(1) *Gulá et cibo abundantiori mortem sibi accersivit immaturam*. Gravina, *Originum juris*, tom. I, c. 170.

(2) Page 109.

L'application qu'il avait donnée aux langues grecque et latine, aux auteurs classiques de ces deux langues, aux anciennes inscriptions et à l'Histoire ancienne, lui fit connaître à fond l'esprit des lois, lui indiqua les erreurs graves où les interprètes étaient tombés jusqu'alors, et lui découvrit la sagesse et la majesté de la jurisprudence romaine. Il montra le premier que l'étude de cette jurisprudence, qui n'avait d'abord été regardée que comme le partage des hommes laborieux, et pour trancher le mot, des pédants, était digne d'occuper l'esprit pénétrant et profond des philosophes. »

Ce n'est donc point injustement qu'Alciat a été regardé comme le restaurateur de l'étude des lois, ou comme l'auteur d'une grande révolution dans cette étude. Le plus grand nombre des ouvrages qu'il publia sont relatifs à sa profession (1); mais il y en a aussi sur beaucoup d'autres sujets : sur les magistratures et les emplois civils et militaires de la république romaine, sur les poids et les mesures des anciens, sur la langue latine, sur le duel. Il fut

(1) Ils remplissent quatre volumes in-folio. Voyez-en la liste dans l'article *Alciati*, du comte Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. I, part. I; elle comprend ses ouvrages de tous les genres, tant imprimés qu'inédits. On voit, parmi ces derniers, des notes sur les histoires de Tacite, sur les épîtres de Cicéron, sur l'Enéide de Virgile; la traduction de quelques épigrammes de l'Anthologie ; un petit Traité sur les vers et sur le style de Plaute, etc.

un des premiers à prendre les inscriptions antiques pour guides de l'Histoire. Enfin, les nombreuses éditions de ses *Emblêmes*, les traductions qu'on en a faites, les commentaires dont ils ont été l'objet, l'ont mis, chez toutes les nations lettrées de l'Europe, au rang des littérateurs, des philosophes et des poètes.

Ce qui distingue particulièrement ce qu'il a écrit sur les lois, c'est la clarté, l'élégance et la pureté du style, qui fit dire de lui qu'il avait rappris à la jurisprudence à parler latin; c'est aussi le soin qu'il prit d'éclaircir le sens des lois par la connaissance des mœurs, des usages et des faits qui en avaient été l'occasion éloignée ou prochaine; en un mot, de donner l'érudition pour interprète à la jurisprudence. Cette méthode, qui n'était point à la portée du commun des jurisconsultes et des professeurs, les anima tous contre lui. Ils tournaient en reproche ce qui fait le mérite distinctif de ses ouvrages. Son style était trop élégant et trop fleuri; rien ne disconvenait plus, selon eux, à un jurisconsulte qu'une littérature si étendue; ils le traitaient de corrupteur, pour avoir introduit dans les écoles de droit la raison et le goût; ils avertissaient la jeunesse de se prémunir contre la douceur insidieuse de ses discours, et de se boucher les oreilles, comme Ulysse au chant des syrènes (1). Ces cris de l'igno-

(1) Baillet, *Jugement des Savants*, tom. V, n°. 39.

rance et de l'envie le poursuivirent souvent au milieu de ses succès, et il eut le sort de tant d'autres grands hommes, qui n'ont obtenu que de la postérité toute leur gloire.

Celle d'Alciat éclipse tous les jurisconsultes qui l'avaient précédé dans le même siècle, et *Bruni*, d'Asti, et *Ruini*, de Reggio, qui fut un de ses maîtres, et François *Corti*, de Pavie, qui, voulant conserver à Padoue la grande réputation qu'il y avait acquise, écarta par ses menées Alciat de cette université, où le *Bembo* voulait l'attirer (1); et même Jean-François *Riva di S. Nazzaro*, qui professait avant lui dans l'école d'Avignon, et qui y professa encore après (2); ce dernier publia cependant, sur les lois civiles et canoniques, de gros volumes dont Sadolet fait quelque part de grands éloges, mais dont la réputation ne se soutint pas auprès des ouvrages d'Alciat. Je supprime ici plusieurs noms qui ne rappelleraient aucune idée, pour nommer seulement *Mariano Soccini*, dont la célébrité fut alors très grande, élève et neveu de ce Barthélemi *Soccino* que nous avons vu précédemment (3) aux prises avec le grand argumentateur Jason *dal Maino*, et père de *Lelio Soccini*, qui

(1) C'était en 1533. *Corti*, déjà vieux, mourut la même année.

(2) Il mourut à Pavie, en 1535.

(3) Tome III, p. 578.

eut, comme nous venons de le voir dans ce chapitre même (1), le triste honneur de donner son nom à une secte religieuse. Les chaires de Padoue et de Bologne se le disputèrent par le haut prix qu'elles mettaient à ses leçons; Pise, Raguse, Ferrare et des universités étrangères (2) renchérirent encore par des offres plus séduisantes; mais il ne voulut point quitter Bologne, où il mourut en 1556, bien assuré d'une renommée, garantie par l'éclat de ses talents et par le nombre de ses ouvrages, mais dont il ne reste plus qu'un faible retentissement.

Marco Mantova n'en eut guère moins, et en conserve davantage par la moins volumineuse peut-être de ses productions, l'*Epitome virorum illustrium*, qui contient en abrégé les vies de tous les jurisconsultes anciens et modernes. Sa propre vie eut des circonstances remarquables. Il était né d'une famille espagnole, du nom de *Benavidès*, qui s'établit d'abord à Mantoue, et qui mit le nom de cette ville à la place du sien. *Marco* naquit à Padoue en 1489, et n'en sortit presque jamais. Il y professa pendant près de cinquante années; s'y fit admirer par son savoir et par son éloquence, aimer par son caractère et ses vertus, considérer par ses richesses et par l'emploi qu'il en fit. Sa maison était magnifique et remplie de statues, de médailles et

(1) Page 45.
(2) Coimbre, en Portugal.

d'autres antiquités : son ouvrage sur les jurisconsultes célèbres lui avait donné l'idée de rassembler une collection de leurs portraits. Il se fit élever lui-même un superbe mausolée dans l'église de Saint-Philippe et de Saint-Jacques. Il avait alors cinquante-sept ans (1); mais il véout jusqu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et ne mourut qu'en 1582; il survécut non-seulement à l'érection de son mausolée, mais à son oraison funèbre. *Girolamo Negri* le sachant malade, l'alla voir, le trouva mourant, et, de retour chez lui, écrivit rapidement son éloge, qu'il voulait prononcer à ses funérailles : ce discours subsiste, et est imprimé avec les autres œuvres de Negri (2); mais le *Mantova* se rétablit, et ne mourut que vingt-cinq ans après avoir enterré son panégyriste.

L'exemple d'Alciat profita peu à ses contemporains et à ceux-mêmes qui vinrent après lui : cet exemple était trop difficile à suivre. Les jurisconsultes s'obstinèrent dans leurs mauvaises méthodes et dans leur mauvais style; ils continuèrent d'entasser d'énormes volumes, dont l'oubli doit effacer les titres avec les noms de leurs auteurs. A peine trouve-t-on parmi eux quelques hommes qui ayent fait de leur esprit un autre usage que de s'enfoncer dans l'énorme fatras de livres de droit qui existait

(1) En 1546.

(2) *Negri epist. et orat.* Rome, 1767.

déjà, et de le grossir encore. *Lelio Torelli* doit pourtant être excepté. Né à *Fano* en 1589, il apprit le grec et le latin à Ferrare, et le droit à Pérouse, où il fut reçu docteur à vingt-deux ans; mais il ne se servit de ce haut grade que pour être admis dans les charges auxquelles le doctorat donnait des droits. Il fut tour-à-tour podestat de Fossombrone, l'un des premiers magistrats de *Fano*, sa patrie; envoyé par elle en ambassade à Léon X, gouverneur de Bénévent, auditeur de Rote, à Florence; enfin grand chancelier et premier secrétaire de Cosme I[er]. et de François, son successeur : il mourut revêtu de cet emploi, dans une extrême vieillesse, le 27 mars 1576, généralement aimé et estimé pour ses qualités personnelles, plus encore que considéré pour son crédit.

Dans cette carrière d'honneurs que *Torelli* parcourut, il ne négligea ni l'étude des lois qui la lui avait ouverte, ni les études littéraires, première passion de sa jeunesse. Il publia des poésies italiennes et latines, des discours publics et d'autres opuscules, et fut, en 1557, consul de l'académie florentine (1). Il publia aussi plusieurs ouvrages sur les lois; mais l'important service qu'il leur rendit, fut de donner, par les ordres et aux frais du grand duc, une édition magnifique des *Pan-*

---

(1) Voyez *Salvino Salvini, fasti consolari dell' accademia fior.*, p. 130, etc.

dectes (1), en conférant les éditions précédentes avec le célèbre manuscrit qui avait été transporté de Pise à Florence, dans le quinzième siècle (2). Il employa dix ans à ce travail, auquel il associa un de ses fils (3); il lui en céda même la gloire, et lui permit de le dédier, en son propre nom, au grand duc. Ce jeune homme s'était livré à l'étude des lettres et à celle des lois, comme son père; il fut avant lui consul de l'académie florentine (4), et mourut aussi avant lui (5).

On a vu Alciat venir professer en France; il y en vint d'autres que lui; plusieurs allèrent en Allemagne, en Suisse, et même en Angleterre, et la plupart s'y réfugièrent à cause de leurs opinions, plutôt qu'ils n'y furent appelés. *Matteo Gribaldi*, Piémontais, né à *Chieri*, fut de ce nombre. De Padoue, il s'enfuit à Genève, et fut présenté à Calvin, qui lui fit subir un examen sur les points de croyance dans lesquels ce chef de secte prétendait que Servet différait avec lui; ne trouvant pas *Gribaldi* assez ferme, il exigea de lui une profession de foi qu'il ne put lui faire prononcer. Servet périt dans les flammes, et *Gribaldi* alla chercher

(1) Tom. IV, p. 55.

(2) Tom. I, p. 154 et 155.

(3) *Francesco Torelli.*

(4) En 1551.

(5) En 1574. Voyez *Fasti Consolari*, p. 103, etc.

ailleurs un lieu où il pût impunément ne croire que ce qu'il pouvait croire et ne professer que ce qu'il croyait. Il acheta, aux environs de Berne, la terre de Farges, pour s'y fixer; mais il avait, sur la Trinité, des opinions que les Bernois jugèrent apparemment qu'un propriétaire de terres ne devait pas avoir; ils le forcèrent de quitter la sienne, quoiqu'il se fût rétracté publiquement pour obtenir quelque repos. Il ne le trouva qu'en mourant peu de temps après (1). Niceron donne la liste de ses ouvrages (2), et se trompe, dans sa Vie, sur quelques faits que Tiraboschi rectifie (3), mais dont l'exactitude importe peu.

Le même Niceron parle aussi (4) de deux frères, dont l'erreur en théologie et le savoir en jurisprudence furent accompagnés d'un mérite littéraire peu commun; ce sont Albéric, et surtout Scipion *Gentili* (5). Leur père, médecin de profession, ayant embrassé les opinions de Luther, quitta l'Italie avec ses deux fils (6). Albéric, déjà docteur

(1) Septembre 1564.

(2) *Mémoires des hommes illustres*, tom. XLI, p. 235, etc.

(3) Tom. VII, part. II, p. 130.

(4) Tom. XV, p. 25, etc.

(5) Nés tous deux à *Castel S. Genesio*, dans la marche d'Ancône, l'un en 1550, l'autre en 1563.

(6) Il en avait cinq autres plus jeunes, qu'il laissa, ainsi que leur mère; et pourquoi?

O vanas hominum mentes, o pectora cœca!

en droit, passa en Angleterre, et obtint dans l'université d'Oxford, une chaire de cette faculté, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort (1). Il a laissé beaucoup d'ouvrages (2), parmi lesquels on distingue six dialogues *sur les interprètes du droit*, qu'il publia six mois après son arrivée à Oxford. Il y professe une grande admiration pour les légistes des siècles précédents, une préférence décidée de leur méthode sur celle d'Alciat, une désapprobation formelle de l'exemple que celui-ci avait donné de joindre la connaissance des antiquités, de l'histoire et des langues, à l'étude des lois; mais en combattant Alciat, il en imite le style élégant, l'érudition, enfin toutes les qualités qu'il semble critiquer en lui; ce qui a fait croire que c'était une plaisanterie, et que cette apologie prétendue de l'ignorance et de la rudesse des juristes de l'ancien temps, en est une satire amère. Une autre de ses productions le place le premier en date, et l'un des premiers en mérite, parmi les auteurs de recherches sur le droit de la nature et le droit des gens. Ses trois livres *de Jure belli* ont obtenu les éloges de Grotius lui-même, qui avoue s'être souvent éclairé de ses lumières. Les sujets de ses autres ouvrages sont variés et presque tous intéressants. Il

---

(1) 1608.

(2) Voyez Niceron, *loc. cit.*

en a sur les ambassades, sur les différentes manières de diviser et de désigner le temps, sur les armes et les guerres des Romains, sur les acteurs, les spectacles et les représentations théâtrales, sur les mariages, sur l'autorité des rois, et enfin des leçons ou observations sur les Eglogues de Virgile (1).

Scipion, frère d'Albéric, joignit comme lui les études littéraires à celle des lois. Il apprit le grec et le droit en Allemagne, passa ensuite à Leyde, où il étudia sous Juste-Lipse; alla professer à Bâle, à Heidelberg, à Altorf; se maria dans cette dernière ville, et y mourut quatre ans après, le 7 août 1616. Ses ouvrages sur les lois (2) sont encore estimés; cette estime est due à l'importance des sujets et à la manière savante dont il les traite. Il écrivit sur les droits de la nature et des gens, comme son frère, et le surpassa de beaucoup dans les belles-lettres. On a de lui des poésies élégantes, des paraphrases de quelques psaumes, la traduction en vers latins des deux premiers chants de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, et des notes sur ce poëme, imprimées d'abord à Leyde en 1586, et qui ont été réunies au texte dans plusieurs éditions. Toutes les œuvres de Scipion *Gentili* ont été réimprimées à Naples, en 8 volumes in-4°.

---

(1) Voyez Niceron.

(2) Voyez *ibidem*.

Jules *Pacio*, de Vicence, était encore jeune lorsqu'il sortit d'Italie, pour cause de religion. Né en 1550, il avait fini ses études, savait le latin, le grec, l'hébreu, et avait, dit-on, publié, dès l'âge de treize ans, un livre d'arithmétique, lorsque l'avidité de tout connaître lui fit lire quelques ouvrages des novateurs. Il devint suspect, et pour cela seul, fut obligé de quitter sa patrie. Réfugié à Genève, il y publia un livre de droit, obtint une chaire et épousa une Lucquoise, réfugiée comme lui. Il professa ensuite, pendant dix ans, à Heidelberg, et eut de sa femme dix enfants. Il enseigna aussi le droit civil en France, à Nismes, puis à Montpellier, où il eut pour disciple le célèbre Peiresc. En retour des leçons qu'il recevait de *Pacio*, Peiresc entreprit de le rendre à la religion romaine. Cela souffrit de longues difficultés. *Pacio* quitta Montpellier en 1616, pour aller, aux conditions les plus avantageuses, professer à Valence, en Dauphiné. Il céda enfin aux instances de Peiresc et rentra, en 1619, dans le sein de l'Eglise. L'université de Padoue l'appelait depuis long-temps; celle de Valence voulait le retenir. Le roi de France, pour l'attacher, le fit conseiller honoraire au parlement de Grenoble, et joignit une pension de six cents écus aux forts appointements qu'il touchait déjà. Il partit cependant pour Padoue; mais il n'y resta pas long-temps; de retour en 1621 à Valence, où il avait laissé sa famille, il continua d'y professer jusqu'à sa mort,

qui n'arriva qu'en 1635. Ses nombreux ouvrages (1), sont en partie de jurisprudence, et en partie de philosophie aristotélicienne. Il publia des versions latines de quelques traités d'Aristote, que notre savant Huet a proposées pour modèles (2). Son long séjour en France, où il publia la plupart de ses œuvres, lui donne des droits particuliers à notre attention; l'intérêt qu'un homme tel que Peiresc mit à sa conversion, les honneurs qu'il reçut, l'espèce d'enchère que mirent pour l'avoir deux célèbres écoles, l'une de France, l'autre d'Italie, prouvent assez l'opinion qu'on eut de lui dans son temps.

Les jurisconsultes canonistes n'étaient point exposés aux mêmes changements de foi et de lieu. Ce qu'ils savaient ne pouvait être enseigné partout indifféremment; on peut dire aussi que les fruits de ce savoir, consignés dans les gros ouvrages qu'ils ont laissés, n'intéressent plus nulle part. Il était naturel que le droit canon élevât aux premières dignités de la cour dont il était le code; qu'il conduisît au cardinalat, un *Campeggi*, un *Paleotti*, un *Giacobazzi*, un *Dal Pozzo*, un *Toschi*, et même un Ascagne Colonne, quoique ce dernier eût dans son nom, dans son éloquence, dans ses

---

(1) Niceron n'en compte pas moins de vingt-neuf, t. XXXIX, p. 270, etc.

(2) *De Clar. interpr.*

talents politiques, d'autres moyens d'y parvenir; mais ce n'est pas pour nous une raison de nous occuper d'eux plus que des autres canonistes, tous enveloppés désormais dans une longue et même nuit, sans laisser après eux de regrets (1). Rappelons seulement, en peu de mots, ce qui fut fait en général pour la science dont chacun d'eux a laissé de plus ou moins nombreux monuments (2).

Le droit civil avait ses institutions ou institutes, qui contiennent la somme ou l'abrégé de cette immense collection de lois (3). Paul IV pensa que le droit canon, devenu non moins immense, devait en avoir aussi. Il confia cette rédaction importante à un professeur de droit à Perouse, qu'il savait s'être occupé depuis plusieurs années d'un semblable travail; *Gian Paolo Lancelloti*, qui avait en effet beaucoup de matériaux prêts, l'acheva promptement; mais il fallut que son ouvrage fût soumis à des canonistes romains. Le nom de l'empereur Justinien avait donné de l'autorité aux institutions civiles; la première idée fut que le nom du pape n'en donnerait pas moins aux institutions canoniques;

(1) . . . . *Omnes illacrymabiles*
Urgentur ignotique longâ
Nocte.
(Hor., liv. IV, od. X.)

(2) Le cardinal *Toschi* lui seul publia une espèce d'encyclopédie, mêlée, il est vrai, de jurisprudence civile et canonique, en huit volumes in-folio.

(3) Tom. I, p. 72 et 73.

mais cela souffrit de grandes difficultés. Paul IV mourut avant qu'elles fussent levées; et *Lancelloti* n'ayant pu obtenir de Pie IV l'autorisation qu'il demandait, publia en son propre nom son travail, à Perouse, en 1563. Il eut la satisfaction d'en voir paraître de son vivant plusieurs éditions, et mourut en 1591, dans sa patrie, âgé de quatre-vingts ans. Les institutions de *Lancelloti* sont restées et ont été mises en tête de presque toutes les éditions du corps entier du droit canon qui ont paru depuis lors en Italie. Celle de 1606, donnée à Venise, contient de plus un commentaire de *Lancelloti* lui-même, où il rend compte de son travail et des difficultés qui en retardèrent la publication.

Ce qui avait empêché Pie IV de permettre que cette publication fût faite en son nom, c'était sans doute la grande opération d'une réforme du corps même du droit canonique, ou de ce qu'on nommait le décret de Gratien, réforme dont il avait chargé une commission savante de canonistes et de cardinaux. Cette opération difficile ne fut achevée que sous Grégoire XIII, comme je l'ai dit ailleurs (1).

Terminons cette notice, bien abrégée quoique bien longue, de l'état où était alors la jurisprudence, par faire connaître ceux qui en écrivirent l'histoire. Nous avons vu *Marco Mantova* donner un abrégé des vies des illustres jurisconsultes; on avait de

(1) Tom. IV, p. 75 et 76.

Matteo Gribaldi des distiques où il avait caractérisé les plus célèbres (1); les dialogues d'Albéric *Gentile*, en donnant une idée de leur méthode, contenaient aussi un abrégé de leurs vies; parmi plusieurs autres essais, on remarque celui d'un Grec, né à Corfou, élevé et naturalisé en Italie, mort à Pesaro, en 1541, nommé Thomas *Diplovatazio*, probablement peu connu de la plupart de nos lecteurs, mais qui ne laissa pas de mériter qu'un savant du dix-huitième siècle écrivît les mémoires de sa vie (2). Dans la liste qu'il donne des ouvrages de cet auteur, il s'en trouve un intitulé: *De præstantiâ Doctorum*, que l'on croyait perdu, et dont on a retrouvé la partie relative aux savants jurisconsultes. Plusieurs vies en ont été détachées et ont paru dans des histoires littéraires particulières (3); le reste demeure inédit (4).

Mais on possède sur ce sujet un ouvrage plus considérable et beaucoup meilleur, celui du savant jurisconsulte et antiquaire *Guido Panciroli*. Né à Reggio, en 1523, il embrassa dans ses études plusieurs genres de connaissances; à l'exemple du

(1) Voy. ci-dessus, page 82.

(2) *Memorie di Tommaso Diplovatazio, patrizio Costantinopolitano e Pesarese*, etc. *scritte dal sig. Annibale degli abati olivieri*. Pesaro, 1771, in-8°.

(3) Dans l'*Histoire de l'université de Bologne*, de l'abbé *Sarti*, et dans les *Scrittori Bolognesi*, du comte *Fantuzzi*.

(4) Voyez Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 158.

grand Alciat, l'un de ses maîtres, il joignit une érudition immense à la science des lois. Il n'avait que dix-huit ans, et étudiait encore le droit à Padoue, quand le sénat de Venise le nomma second professeur des institutes, dans la même université. Il parvint, en 1556, à la seconde chaire du droit romain. Quinze ans après, il la remplissait encore. Quelques passe-droits que le sénat lui avait faits l'engagèrent alors à accepter, dans l'université de Turin, la chaire de premier professeur du droit romain, qui lui avait été refusée trois fois à Padoue. Le duc de Savoie, Émanuel-Philibert, et son fils Charles-Émanuel, comblèrent pendant neuf ans *Panciroli*, de faveurs et de libéralités, mais le climat changeant et souvent froid du Piémont lui était contraire. Il perdit presque entièrement un œil; l'autre était aussi menacé. Le sénat, qui le regrettait, profita de cette circonstance, et lui offrit, avec de forts appoitements, la chaire qu'il avait tant souhaitée (1). Il céda, retourna, en 1582, à Padoue, y professa de nouveau avec le plus grand succès, et mourut le 1er. juin 1599, âgé de soixante-seize ans.

Il a laissé des ouvrages de divers genres, sur des sujets d'Antiquités, sur les dignités des empires d'Orient et d'Occident (2), sur les *magistrats muni-*

---

(1) *Mémoires de Niceron*, tom. IX, p. 187.

(2) *Notitia utraque Dignitatum cùm orientis tùm occidentis ultrà Honorii et Arcadii tempora et in eam Guid. Pancirolli*

cipaux et sur les *corps d'artisans* (1), sur les *quatorze régions ou quartiers de Rome* (2); deux livres intitulés : *Rerum memorabilium*, dont le premier traite des choses que les anciens connaissaient et que nous ignorons; et le second, des choses que nous connaissons et qui étaient ignorées des anciens (3); enfin le traité *De claris legum interpretibus*, divisé en quatre livres, et qui ne fut publié qu'en 1637 (4), par *Ottavio Panciroli*, neveu de l'auteur. Cet ouvrage, malgré quelques défauts et quelques erreurs, est cependant ce qu'il y a de plus complet et de meilleur en ce genre, pour les temps qu'il embrasse, c'est-à-dire jusqu'à la fin du seizième siècle. Il donne une idée juste des révolutions de la jurisprudence, et des notions exactes et peu communes, toutes les fois que *Panciroli*, laissant à part les traditions populaires, dont il fait un trop fréquent usage, écrit d'après les ouvrages mêmes des auteurs et d'après des mo-

---

commentarius. Venetiis, 1593 et 1602, in-fol., inséré dans le VIIe. tome des *Antiquités romaines*, de Grævius.

(1) *De magistratibus municipalibus et de corporibus artificum libellus*, imprimé à la suite du précédent, et tome III des *Antiquités romaines*.

(2) Imprimé à la suite des deux précédents.

(3) Sur cet ouvrage, écrit d'abord en italien, voyez *Apostolo Zeno*, sur *Fontanini*, tom. II, p. 250.

(4) A Venise, in-4°. réimprimé *ibidem*, 1655.

numents authentiques, comme il le fait le plus souvent (1).

Pendant une assez longue vie, l'ambition de *Panciroli* se renferma dans l'enceinte de deux universités; la jurisprudence et les antiquités occupèrent presque entièrement son esprit; il a laissé, dans l'une et dans l'autre carrière, des traces honorables de ses travaux; il vécut et mourut tranquille, environné de l'estime publique (2); il serait difficile de dire ce qu'il eût gagné de plus à une plus vaste ambition.

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 160.

(2) Lorsqu'il partit de Turin, il s'y était fait si généralement estimer, que les habitants lui accordèrent les droits de cité dans leur ville, et lui firent de riches présents.

CHAPITRE XXVIII.

Progrès des sciences physiques et mathématiques; Botanique, Histoire naturelle, Mattioli, Prosper Alpin, Cesalpini, Aldrovandi; Anatomie, Médecine, Chirurgie, Falloppe, Eustache, Acquapendente; Mathématiques, Tartaglia, Maurolico, etc.; Astronomie, Astrologie, Optique; Architecture civile et militaire.

L'HISTOIRE littéraire des siècles précédents nous offrait, l'une près de l'autre, dans les universités, les chaires de droit et celles de médecine; aussi avons-nous passé de l'une à l'autre de ces deux sciences, sans y chercher d'autres rapports : la dernière n'avait point encore acquis assez d'importance pour qu'il y fallût d'autres préparatifs; et les sciences sans lesquelles elle ne nous paraîtrait pas aujourd'hui en mériter même le nom, l'histoire naturelle, la physique, l'anatomie, n'existaient pas encore. Dans ce prodigieux siècle, au contraire, la médecine marche entourée de cet imposant cortège : toutes ces parties des connaissances humaines contribuèrent à la retirer de l'empirisme, pour la faire entrer dans le chemin de l'expérience; elles

firent alors de si grands progrès, et furent illustrées par de si grands noms, qu'il nous faut, avant de parler de la médecine, jeter au moins un coup-d'œil sur les sciences qui éclairèrent sa marche et qui la rendirent plus sûre.

Dès le quinzième siècle, des traductions de Pline avaient commencé à répandre le goût de l'histoire naturelle, et les discussions, dont ce qu'il a écrit sur les plantes fut l'objet (1), avaient particulièrement jeté quelque lumière sur l'étude de la botanique. Pline fut retraduit dans ce siècle-ci par *Antonio Brucioli*, et par ce laborieux *Domenichi*, qu'on retrouve dans presque toutes les parties de la littérature; mais la botanique reçut des secours bien plus puissants par les traductions latines et italiennes de Dioscoride. Marcel Virgile *Adriani* en publia une latine (1); il en parut deux italiennes (3); enfin cet auteur grec eut, en italien d'abord, et ensuite en latin, un traducteur plus célèbre dans Pierre-André *Mattioli*.

Né à Sienne, en 1501, il avait été conduit, dès ses premières années, à Venise, par son père, qui y allait exercer la médecine, et qui entreprit d'en faire un jurisconsulte. Il l'envoya, dans ce dessein,

(1) Tom. III, p. 585.

(2) Florence, 1518.

(3) L'une, de *Fausto da Longiano*, Venise, 1545; l'autre, d'un auteur moins connu, *Marc-Antonio Montigiano*, 1546.

à Padoue : le jeune *Mattioli* apprit, dans cette université, le grec et le latin ; mais, après quelques efforts inutiles pour apprendre aussi le droit, il se livra tout entier à l'étude de la médecine, vers laquelle un goût naturel l'entraînait. Peu de temps après, il perdit son père ; et, quoique d'autres auteurs en ayent écrit différemment (1), Tiraboschi donne pour certain qu'il fut transporté, ou se rendit de son propre mouvement à Rome, vers la fin du pontificat de Léon X (2). Il y resta jusqu'en 1527, et entra ensuite au service du cardinal évêque et prince de Trente, dont il obtint toute la confiance, non-seulement comme médecin, mais comme un homme plein de savoir et de prudence, dont le cardinal suivait en tout les conseils. Après un séjour de quatorze ans dans cet évêché, il alla exercer et enseigner la médecine à Goritz, d'où il fut appelé, douze ans après (3), par Ferdinand, roi des Romains, en qualité de médecin de l'archiduc Ferdinand, son second fils.

Mattioli joignait à un profond savoir une probité, des mœurs pures et des manières polies qui le faisaient adorer. A son départ de Trente, les hommes, les femmes, accompagnées de leurs en-

---

(1) Pappadopoli, dans son *Histoire de l'université de Padoue*, tom. II, p. 231, etc.

(2) Tirab. *Stor. della Letter. ital.*, tom. VII, part. II, p. 3.

(3) En 1554.

fants, l'avaient suivi jusqu'à quelque distance de la ville, en pleurant et en l'appelant leur bienfaiteur et leur père. A Goritz, sa maison fut détruite une nuit par un incendie, et il perdit tout ce qu'il possédait ; le lendemain, tous les citoyens, et les dames les plus qualifiées et les plus riches, lui offrirent à l'envi de l'argent et des meubles; les magistrats lui firent payer comme indemnité une année de ses honoraires; en sorte qu'il se trouva plus riche qu'auparavant. Lorsqu'il partit pour la cour de l'archiduc, les habitants lui firent présent d'une chaîne d'or, voulurent qu'il nommât lui-même son successeur, et écrivirent au prince pour lui demander en grâce que, si jamais *Mattioli* quittait sa cour, ce fût pour revenir au milieu d'eux. Ferdinand, devenu empereur, le combla de témoignages d'estime, le fit son conseiller aulique, lui conféra la noblesse, transmissible à ses descendants, et voulut tenir sur les fonts, avec les ambassadeurs de France et de Pologne, un fils qu'il eut de sa seconde femme. Il lui donna son propre nom; et ce fils hérita en partie, dans la suite, de la réputation et des honneurs de son père. Maximilien II, aussitôt après son avènement à l'empire (1), voulut que l'archiduc Ferdinand, son frère, lui cédât *Mattioli*, qu'il fit son premier médecin. Mais, accablé d'années, et fatigué du service de la cour, où il était resté plus

(1) En 1564.

de vingt ans, il demanda peu de temps après sa retraite, et choisit le séjour de Trente pour y passer ses dernières années; il y était à peine établi, qu'il fut attaqué de la peste, et mourut en 1577.

Il dut sa grande célébrité à ses traductions de Dioscoride, et au soin qu'il mit à éclaircir et à faire connaître cet auteur. La première édition de sa traduction italienne, accompagnée d'amples commentaires et de longs discours sur le même sujet, parut à Venise en 1554. Ce fut cette année même que le roi des Romains l'appela auprès de son fils, et l'on peut croire que la sensation que fit cet ouvrage fut ce qui attira son attention sur l'auteur. *Mattioli* dédia, en 1558, sa traduction latine à l'archiduc Maximilien (1) et aux autres princes de l'empire. Il parle, dans son épître dédicatoire, des recherches et des longs travaux qu'avait exigés de lui la composition de ce grand ouvrage, et les voyages qu'il avait entrepris pour comparer, avec les productions de la nature, les descriptions de son auteur. Il s'étend encore davantage sur les secours qui l'avaient mis en état de terminer une publication aussi dispendieuse; il nomme, parmi ceux qui y avaient contribué pour des sommes considérables, l'empereur, les archiducs, Auguste, duc de Saxe; Frédéric, comte palatin du Rhin; Joa-

(1) Tiraboschi, p. 5, dit *à l'empereur* Maximilien II, mais Maximilien ne parvint à l'empire que six ans après, en 1564.

Dioscoride nous a entraînés à parler d'abord de son traducteur; mais d'autres l'avaient précédé dans l'étude, l'examen et la description des plantes. Le sénat de Venise avait donné une forte impulsion à cette étude, en fondant une chaire de botanique (1) dans l'université de Padoue; celle de Bologne imita cet exemple un an après (2). Padoue eut bientôt un jardin des plantes (3); Pise et Florence obtinrent et des chaires et des jardins de la munificence de Cosme Ier.; le Vatican n'eut que sous le pontificat de Pie V (4) un jardin des plantes de quelque réputation. De savants professeurs furent attachés à tous ces établissements, et plusieurs d'entre eux servirent la science, non-seulement par leurs leçons, mais aussi par leurs ouvrages. Luc *Ghini*, premier conservateur du jardin de Pise, et chef d'une école d'où sortirent des botanistes célèbres, fit mieux que de publier un livre. Il avait rassemblé des matériaux de quoi former plusieurs volumes de descriptions de plantes qu'il avait dessinées lui-même, et d'observations qui étaient le fruit d'une longue étude; il se disposait à les faire imprimer, lorsqu'il vit paraître le Dioscoride de *Mattioli;* il renonça aussitôt à son projet, écrivit

(1) *De' semplici*, 1533.

(2) 1534.

(3) Fondé par le sénat, en 1545.

(4) Vers 1566.

le premier à son rival, le félicita, le remercia de l'avoir prévenu, et lui envoya un grand nombre de ses dessins et de ses descriptions, dont *Mattioli* fit usage dans son édition latine; et ce qui rend ce trait également honorable à tous les deux, c'est que ce fut à *Mattioli* lui-même qu'on en dut la connaissance (1).

Louis *Anguillara*, né vraisemblablement à l'*Anguillara*, dans l'état de l'église, fut un des disciples de *Ghini*, et fut, à Padoue, le premier gardien du jardin de botanique. *Mattioli* et un autre juge bien imposant, *Aldrovandi*, faisaient de lui fort peu de cas, et n'en parlaient même qu'avec mépris; mais il peut y avoir eu de la passion dans ce jugement sévère (2), et *Anguillara* a laissé un ouvrage (3) dont Haller dit assez de bien (4) pour donner une meilleure opinion de son auteur. Il eut, vers la fin de sa vie, la plus grande part à une opération utile: il professait la médecine à Ferrare; il en partit pour aller faire, dans la Pouille, avec le frère *Evangelista Quadramio*, la recherche des plantes dont ils composèrent la thériaque. Les expériences qu'il fit de ce remède, à Ferrare, eurent

(1) Voyez, dans ses œuvres, *Epist. medicin.*, t. III; lettre à *Giorgio Mario*, 1558.

(2) Tiraboschi, p. 11.

(3) *I semplici di Luigi Anguillara in più pareri e diversi nobili uomini*, etc. Venise, 1561.

(4) *Bibl. botan.*, tom. I, p. 329.

beaucoup d'éclat; mais la thériaque ne put le guérir d'une fièvre pestilentielle, dont il mourut en 1570.

Un autre élève de *Ghini* eut une réputation moins contestée : c'est *Bartolommeo Maranta*, né à Venuse ou *Venosa*, dans le royaume de Naples. De retour dans son pays, après avoir fini ses études, il se perfectionna encore dans un jardin particulier que *Gianvincenzo Pinelli* avait formé à Naples, et dans lequel il entretenait les plantes les plus précieuses et les plus rares. *Maranta* dédia par reconnaissance, au propriétaire de ce jardin, sa *Méthode pour connaître les plantes* (1), écrite en latin, et imprimée à Venise en 1559. On a aussi de lui, mais en italien, un traité de la Thériaque et du Mithridate, qui fut ensuite traduit en latin. Il n'était pas seulement botaniste et médecin, mais littérateur. Il avait composé des dialogues poétiques sur Virgile, qu'il comptait publier; il comptait même, écrivait-il au célèbre *Aldrovandi*, si les Muses le favorisaient, dire adieu aux herbes et aux simples (2); mais il mourut avant d'avoir fait cet essai de renommée littéraire, qui peut-être lui eût mal réussi.

Le jardin de *Pinelli*, à Naples, rappelle que, dans le même temps, plusieurs particuliers en entretenaient de semblables dans différentes villes de

(1) *Methodus cognoscendorum simplicium.*

(2) Tiraboschi rapporte cette lettre, p. 13 et 14.

l'Italie, à Venise, à Rimini, à Lucques, à Gènes, à Padoue même, quoique cette ville eût un jardin public, tant la science des plantes excitait d'intérêt et de curiosité parmi les gens du monde, et d'émulation parmi les savants.

L'un des successeurs d'*Anguillara* au jardin public de Padoue, fut le célèbre Prosper Alpin. Né à *Marostica*, le 23 novembre 1553, et élevé dans l'université de Padoue, il donna de bonne heure des preuves d'une grande vivacité d'esprit, d'une application infatigable, et d'une inclination particulière pour l'étude des plantes. Le desir de connaître celles que l'Orient produit, l'engagea, en 1580, à partir de Venise avec Georges Emo, consul de la république. Il visita d'abord les îles de la Grèce, et ensuite l'Égypte, où il demeura plusieurs années, observant tout ce que cette contrée offre de curieux, et décrivant avec exactitude tout ce qu'il avait observé. Il revint d'Égypte en 1584, selon les uns (1), et selon d'autres, seulement en 1586 (2). On est aussi partagé sur l'époque où il fut appelé à Padoue : ce fut vers la fin du seizième siècle, ou au commencement du dix-septième ; ce qui paraît certain, c'est qu'il y mourut en 1616, le 23 novembre, après une maladie de six mois. Sa réputation fut très grande pendant sa

(1) Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. I, part. I.

(2) Tiraboschi, p. 15.

vie, et ses écrits, réimprimés plusieurs fois après sa mort, prouvent qu'elle s'est conservée jusqu'au temps où les découvertes nouvelles, et surtout les nouvelles méthodes, ont diminué le prix de ces premiers efforts de la science.

La plupart des ouvrages de Prosper Alpin sur l'histoire naturelle, sont presque entièrement remplis de ses observations faites en Égypte (1). Il avait même écrit en entier l'histoire naturelle de cette contrée; on n'en a imprimé que la première partie à Leyde, en 1735. Outre ces ouvrages, dont la médecine put tirer un grand parti, il en publia d'autres qu'on peut appeler de médecine pure, entre autres ses treize livres de la *Médecine méthodique* (2), et ses sept livres de la *Manière de présager la vie et la mort des malades* (3), ouvrage qui paraît avoir été le plus estimé de tous les siens.

Pise, qui rivalisait toujours avec Padoue, avait confié sa chaire et son jardin de botanique à un

---

(1) *De Medicinâ Ægyptiorum, libri IV*; Venise, 1591, in-4°. *De Plantis Ægypti, liber* ibid.; même année, aussi in-4°. *De Balsamo dialogus*, ibid.; même année, même format, réimprimé ibid., avec le livre *De Plantis*. *De Rhapontico, disputatio in Gymnasio patavino habita*, etc.; Padoue, 1612, in-4°. *De Plantis exoticis*, ouvrage posthume; Venise, 1627 et 1629, in-4°.

(2) Padoue, 1611, in-fol.

(3) *De Præsagienda vita et morte ægrotantium, libri VII*; Venise, 1601, in-4°., réimprimé un grand nombre de fois.

professeur non moins célèbre, à André *Cesalpini*. Brucker parle de lui fort au long dans son Histoire critique de la philosophie (1); mais il l'y considère comme philosophe, et non comme naturaliste. En effet, *Cesalpini* fut un des plus zélés sectateurs d'Aristote, mais l'un de ceux qui interprétèrent le plus librement sa doctrine, et qui en tirèrent les plus singuliers résultats. Ce fut comme philosophe péripatéticien qu'il se fit connaître en Allemagne, où il fit un voyage qui ajouta beaucoup à sa célébrité; ce sera aussi en le retrouvant parmi les philosophes, que nous nous occuperons plus particulièrement de lui. C'est cependant ici que doit être consigné son plus beau titre de gloire. Il l'obtint en donnant le premier, dans son grand *Traité sur les Plantes* (2), une méthode de botanique fondée sur leurs caractères distinctifs, tirés de la fleur, du fruit et de la graine; le premier, il distribua en quinze classes, déterminées d'après ces caractères, les huit cents végétaux ou environ mentionnés et décrits dans son ouvrage. C'était un pas immense que les botanistes précédents n'avaient pas soupçonné; c'était faire dans la science une révolution fondamentale, ou plutôt en être le véritable créateur.

Quelques auteurs lui ont aussi attribué, d'autres

---

(1) Tom. IV, p. 220; tom. VI, p. 721, etc.

(2) *De Plantis libri XVI*, Florence, 1583, in-4°.

lui ont disputé la première découverte de la circulation du sang. Quelques-uns des passages qu'on a tirés de ses divers écrits, pour prouver qu'il en fut l'auteur, sont obscurs; mais il y en a un si clair dans ce même *Traité des Plantes* (1), qu'il ne laisse guère que la gloire d'avoir perfectionné cette découverte à l'anglais Harvey, à qui elle appartient dans l'opinion commune, quoique plusieurs savants la lui disputent encore.

D'autres ouvrages que ceux de *Cesalpini* contribuèrent à l'essor extraordinaire que prit alors la botanique. Les livres de Théophraste, sur les plantes, furent commentés (2) et traduits (3) comme ceux de Dioscoride; ses pensées sur ce sujet furent recueillies avec ordre et avec goût (4). De nouveaux herbiers parurent (5); les lieux les plus fertiles en

---

(1) *Nam in animalibus videmus alimentum per venas duci ad cor tanquam ad officinam caloris insiti, et adeptâ inibi ultimâ perfectione, per arterias in universum corpus distribui agente, spiritu, qui ex eodem alimento in corde gignitur. De Plantis*, liv. I, c. II.

(2) *Julii Cæsaris Scaligeri commentarii et animadversiones in sex libros Theophrasti de causis plantarum*, Genève, 1556, in-fol.; Lyon, 1584, in-8°.

(3) *Dell' Istoria delle piante di Teofrasto libri tre tradotti in italiano da Michel-Angelo Biondo*, Venezia, 1549, in-8°.

(4) *Theophrasti sparsæ de Plantis sententiæ à Cæsare Odone Aquilano, collectæ et ordinatæ*, Bononiæ, 1561, in-4°.

(5) *L'Erbario nuovo di Castor Durante*, Venise, 1584, in-fol.

plantes curieuses furent explorés et décrits (1); enfin l'histoire de la science des plantes fut jointe à celle de la médecine, dont elle assurait et accélérait si puissamment les progrès (2).

Les deux autres règnes de la nature furent moins heureux que le règne végétal. Les poissons seuls eurent une histoire particulière. Hyppolite *Salviani*, auteur de cette histoire, imprimée à Rome en 1558 (3), était de *Città-di-Castello*. Il trouva, pour la composition de son ouvrage, les secours les plus efficaces et les plus actifs, dans le cardinal Marcel *Cervini*, qui fut pape quelque temps après, et qui, malheureusement pour les sciences, le fut pendant trop peu de temps (4). *Salviani* était pau-

(1) *Viaggio di Monte-Baldo di Francesco Calceolari*, Venise, 1566, in-4°. Le même, en latin, sous le titre d'*Iter Baldi*, Venise, 1571. Tiraboschi appelle cet auteur *Calzolari*, et Maffei (*Verona illustr.*, tom. II), *Calceolari*. Il était pharmacien à Vérone, intime ami de Mattioli et d'Aldrovandi, et possesseur d'un *musæum* ou cabinet d'histoire naturelle, que des auteurs contemporains mettent au-dessus des cabinets des monarques. Voyez *Maffei*.

(2) *De Medicinæ et rei herbariæ origine progressu et utilitate, a Gullielmo Gratarolo Bergomensi*, etc.; Bâle, 1563, in-4°. Gratarolo, né à Bergame, y professait la médecine. Ayant adopté les opinions des réformés, il fut obligé de s'enfuir et de se réfugier à Bâle, où il mourut en 1568, âgé de 52 ans. Il faut l'ajouter à la liste des savants que les querelles de religion firent perdre à l'Italie.

(3) *Aquatilium animalium historia.*

(4) Vingt-deux jours.

vre, et n'avait le moyen ni de connaître d'autres poissons que ceux des mers d'Italie, ni de faire exécuter les dessins et les gravures nécesssaires dans un livre de cette espèce. *Cervini* l'aida de sa bourse, engagea d'autres cardinaux à suivre son exemple, fit venir à ses frais, des mers les plus prochaines, plusieurs espèces de poissons, inconnues à Rome, et de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Portugal, de Grèce même, des dessins coloriés d'un grand nombre d'autres espèces. Il l'aida même de ses recherches, de ses explications et de ses conseils, ce qui est peut-être encore plus méritoire et plus rare dans un homme très occupé de ses affaires et de ses propres études. Marcel II était mort depuis quatre ans, quand l'histoire des poissons parut; l'auteur se garda bien de supprimer l'épître dédicatoire adressée à son bienfaiteur, et c'est cette épître qui nous apprend :

Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

L'ouvrage de *Salviani* eut alors un très grand succès, et tient encore sa place dans les collections des curieux et dans l'histoire de la science.

On doit compter pour peu de chose l'opuscule de Paul Jove, sur *les poissons romains* (1), qui avait paru dès 1524; et même le commentaire de

---

(1) *De Piscibus romanis*. L'auteur entend par-là les seuls poissons qui se trouvaient dans les rivières de l'état de Rome.

François *Massari*, sur le neuvième livre de Pline, qui traite des poissons, imprimé à Bâle, en 1537. Quant au règne minéral, dont on s'occupa encore moins, il aurait reçu quelque illustration de la *métallotheca* de Michel *Mercati*, s'il l'eût achevée et publiée; mais ce qu'il en avait laissé n'a paru, après beaucoup de vicissitudes, qu'en 1717, sous le pontificat et par les soins de Clément XI; édition magnifique, enrichie de superbes gravures et des notes de plusieurs savants, digne en un mot de la munificence et des grandes vues de ce souverain pontife.

Michel *Mercati*, né en 1541, à *San-Miniato*, en Toscane, eut pour un de ses maîtres, dans l'université de Pise, le savant *Cesalpini*, et lui dut sans doute l'amour qu'il annonça de bonne heure pour l'étude et la contemplation de la nature. S'étant rendu à Rome, Pie V le mit à la tête du jardin botanique du Vatican, qui venait de se former; Grégoire XIII l'admit dans sa familiarité; Sixte V le fit protonotaire apostolique, et l'envoya en Pologne, avec le cardinal légat, Hyppolite Aldobrandin, pour lui fournir l'occasion d'accroître ses connaissances et la collection de raretés naturelles, qu'il avait déjà rassemblées. Dans ce voyage, l'empereur Rodolphe, et Sigismond, roi de Pologne, l'accueillirent avec la plus grande distinction. Il fut ensuite premier médecin de Clément VIII, dont il eut toute la confiance. Généralement aimé et es-

timé pour ses qualités aimables et pour ses vertus, autant que pour son savoir, il mourut à Rome, le 25 juin 1593, n'étant âgé que de cinquante-deux ans (1).

Sa *Metallotheca*, outre la beauté de l'édition, a cela de curieux qu'elle nous apprend un fait intéressant pour l'histoire des sciences, et dont il ne reste aucune autre trace. Grégoire XIII et Sixte V avaient formé au Vatican, et fait mettre en ordre par *Mercati*, une collection ou *musæum* des productions de la nature et particulièrement du règne minéral. Ce *musæum* fut ensuite détruit et tellement dispersé que la mémoire s'est à peine conservée de l'endroit où il était placé. Or, l'ouvrage du gardien de ce dépôt n'est que la description du dépôt même: il est divisé comme l'était le *musæum*, en dix armoires, et chacune en plusieurs tiroirs. La description de tous les objets qui y étaient renfermés, terres, sels et nitres, aluns, pierres de toute espèce, etc., et les explications ajoutées par l'auteur, montrent en lui beaucoup d'étude, de recherches et de talent d'observation. L'ouvrage entier a le mérite de faire revivre, en quelque sorte, un des premiers monuments élevés aux sciences naturelles, qui avait été détruit par le temps.

---

(1) Il avait publié, en 1576, des *Considérations* et des *Remèdes*, pour écarter et guérir la peste; et, en 1589, un *Traité des Obélisques*, qui prouve qu'il joignait l'étude des antiquités aux connaissances du naturaliste et du médecin.

Tous ces savants se bornèrent à l'étude de quelques-unes des parties de l'histoire naturelle; aucun d'eux n'avait osé embrasser dans son ensemble, cette vaste science, et en donner un cours complet qui comprît toutes les productions de la nature. Cette gloire était réservée à l'un des plus grands génies que l'Italie ait eus dans ce siècle, à l'un de ses écrivains les plus laborieux. Ulysse *Aldrovandi*, dont les auteurs italiens ont peut-être exagéré les louanges, mais qu'on peut, sans exagération, placer parmi ces génies rares qu'une nation et un siècle se vantent éternellement d'avoir produits, naquit à Bologne le 11 septembre 1522. Le goût de l'antiquité grecque l'emportait dans sa famille sur celui du calendrier romain; le père d'Ulysse se nommait Thésée; il était, ainsi que sa femme Véronique *Marescalchi*, de la plus ancienne noblesse de cette noble cité; son fils n'avait que douze ans lorsqu'il mourut. Les premiers pas que le jeune Ulysse fit dans le monde pouvaient aussi bien annoncer un vagabond et un aventurier, qu'un esprit avide d'objets nouveaux, et disposé à braver tous les périls par amour pour la science. A douze ans, seul, et à l'insu de sa mère, il s'en alla jusqu'à Rome, et en revint peu de temps après. Il y fit, à seize ans, un second voyage, accompagné d'un seul domestique; à son retour, près d'arriver à Bologne, ayant rencontré un pélerin qui allait à Saint-Jacques en Galice, il partit avec lui à pied, traversa dans cet équi-

page l'Italie, la France, la Biscaye, les Asturies, atteignit Saint-Jacques, et revint de même, à travers mille aventures et mille dangers.

Après avoir jeté ce premier feu de jeunesse, il mit dans ses études, qu'il suivit, partie à Bologne, et partie à Padoue, la même ardeur. Il n'y eut aucune science où il ne voulût s'instruire, et ne fît d'étonnants progrès. Quelques soupçons, en matière de religion, s'étant élevés contre lui, et contre d'autres Bolonais, dans ce temps où, comme le dit Tiraboschi (1), on craignait tout, il fit une troisième fois le voyage de Rome, se justifia, et oublia ces tracasseries théologiques en visitant et observant avec une attention suivie les antiquités de Rome. *Lucio Mauro* y préparait alors un ouvrage sur ces antiquités. *Aldrovandi* l'aida de ses observations, et écrivit lui-même un traité *sur les statues de Rome*, qui fut imprimé en 1556 avec celui du *Mauro*. Un savant français, Guillaume Rondelet, s'y disposait aussi à publier un traité sur les poissons; *Aldrovandi* s'associa à ses recherches sur cet objet; elles développèrent en lui un penchant pour l'étude de la nature, qui devint sa passion dominante et l'occupation du reste de sa vie. De retour à Bologne, il s'appliqua d'abord à la botanique, et alla s'y perfectionner à Pise, en suivant les leçons de Ghini (2).

(1) Tom. VII, part. II, p. 22.

(2) Voyez ci-dessus, page 100.

Il revint, en 1553, prendre à Bologne le doctorat, obtint successivement dans cette université les chaires de logique, de philosophie générale, et enfin celle de botanique, qu'il ambitionnait le plus, et qu'il remplit constamment pendant quarante années.

Ce fut à lui que Bologne eut l'obligation de joindre à cette chaire un jardin des plantes, comme il y en avait à Pise et à Padoue; à sa demande, l'autorité publique en fit la dépense en 1567, et il en fut le premier surintendant. De fréquents voyages en diverses contrées de l'Italie, et les correspondances qu'il ouvrit avec la plupart des savants qui vivaient alors, le mirent en état de rassembler dans ce jardin, de presque toutes les parties du monde, les plantes les plus rares, les plus utiles et les plus dignes d'être l'objet de ses observations. Il y consacra de fortes dépenses, auxquelles concourut la libéralité du sénat, mais qu'il supporta en partie lui-même, aidé cependant par plusieurs princes et seigneurs italiens, qui savaient à quoi il destinait cette riche collection, et qui applaudissaient à son dessein. Ce dessein était de donner une description générale de tous les objets de la nature; ne pouvant voyager en personne dans tout le monde pour les décrire, il avait entrepris de réunir sous ses yeux, à Bologne, les productions végétales de tout l'univers. Il formait en même temps dans sa maison, un *musæum* des deux autres genres, le plus considérable peut-

être qu'il y eût alors, et une bibliothèque où se trouvait tout ce qui existait de livres sur toutes les parties de la science.

Après s'être entouré de ces sources abondantes et de ces puissants secours, comme notre illustre Buffon l'a fait depuis, il se livra tout entier à la composition de son grand ouvrage. Il décrivit dans le plus grand détail, en treize volumes in-folio, les oiseaux, les insectes, les poissons, les quadrupèdes, tous les autres animaux, les monstres mêmes, et enfin les minéraux, les arbres et les plantes. Il ne put en publier lui-même que les quatre premiers volumes; les autres ne parurent qu'après sa mort, et en différents temps. Outre cet immense travail, il laissa un nombre prodigieux de traités, d'observations, de lettres et d'autres écrits, conservés en manuscrit, dans la bibliothèque de l'Institut de Bologne, et dont l'historien de sa vie (1) a donné un catalogue exact. La plus grande partie est relative à l'histoire naturelle, mais on y voit avec surprise une foule d'autres sujets. Peinture, architecture, musique, poésie, antiquité, histoire, arts mécaniques, géographie, critique, médecine, philosophie, morale, mathématiques, et même théologie; toutes les sciences furent du ressort de ce génie extraordinaire; il laissa

(1) *Il conte Giovanni Fantuzzi.* Cette vie fut d'abord publiée seule à Bologne, en 1774, et ensuite insérée par l'auteur dans ses *Scrittori Bolognesi.*

dans toutes des preuves de sa force, de son infatigable activité et de son profond savoir.

Agé de près de quatre-vingts ans, il demanda enfin, en 1600, sa retraite au sénat, qui lui en accorda une honorable. *Aldrovandi*, pour lui témoigner sa gratitude, lui laissa, par son testament, son musée et son ample bibliothèque. Le sénat montra beaucoup de sagesse en transmettant ce legs à l'Institut de Bologne, après la mort du testateur. Cette mort arriva le 10 mai 1605. L'Institut conserve précieusement ces monuments, et, pour ainsi dire, cette mémoire vivante d'un savant qui fera éternellement honneur à sa patrie. Buffon, à qui il appartenait sans doute de le juger, lui reproche une excessive prolixité; il va jusqu'à dire qu'on réduirait à la dixième partie son ouvrage, si l'on en retranchait toutes les choses inutiles et étrangères au sujet; il ajoute que la partie historique est mêlée de trop de fabuleux, et que l'auteur se montre trop enclin à la crédulité; mais il n'en convient pas moins que, malgré ces défauts, on doit regarder les livres d'*Aldrovandi* comme les meilleurs qui existent sur toute l'histoire naturelle; que le plan est bon, que les distributions sont judicieuses, les divisions bien développées, les descriptions exactes, uniformes, il est vrai, mais fidèles (1). Il donne enfin à l'auteur,

(1) Tom. I, *Discours préliminaire*, in-4°., p. 26.

les titres du plus laborieux et du plus savant de tous les naturalistes (1).

Il faut bien compter parmi eux, ou du moins parmi les savants qui firent leur principale étude des secrets de la nature, Jean-Baptiste *Porta*, quoiqu'il ait mêlé de trop de bizarreries et de puérilités les ouvrages qui furent les fruits de cette étude. Il naquit à Naples vers 1540 (2), et s'appliqua de bonne heure aux sciences naturelles; mais il eut pour maîtres des philosophes tels que Cardan et quelques autres génies singuliers dont il ne suivit que trop l'exemple. Il voyagea pour étendre ses connaissances, non-seulement dans toute l'Italie, mais en France et en Espagne; visitant toutes les bibliothèques, recherchant l'entretien de tous les savants, et même des ouvriers habiles, pour apprendre d'eux ce qui appartenait à leur profession (3). De retour à Naples, il rassembla dans sa maison une académie *des secrets*, où personne n'était reçu s'il ne s'en était rendu digne par la découverte de quelque secret utile à la médecine ou à la philosophie naturelle. Il y forma aussi un cabinet ou un musée des curiosités de la nature, qui était l'objet de l'admiration des étrangers, et que notre savant Peiresc, voyageant en Italie, vers la

(1) Tom. I, *Discours préliminaire*, in-4°., p. 26.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 397.

(3) Préface de sa *Magie naturelle*.

fin du siècle, visita plusieurs fois et examina soigneusement (1).

Les folies superstitieuses, les prédictions astrologiques et les autres prétendues méthodes de divination qu'il répandait dans ses ouvrages, troublèrent pendant quelque temps la vie paisible et honorée dont il jouissait dans sa patrie. La cour de Rome en prit ombrage; accusé devant le pape, il lui fallut aller justifier de son mieux sa doctrine et sa conduite. Il mourut en 1615, emportant, malgré ses erreurs, les regrets et l'estime de tous les savants de son temps. L'étendue, la subtilité de son esprit et sa vaste érudition brillent dans les nombreux ouvrages qu'il mit au jour. Sa *Magie naturelle* n'était d'abord qu'en quatre livres, qui furent ensuite portés jusqu'à vingt. Il prétendit y rassembler tout ce qu'il y a de merveilleux dans la nature, et tout ce que l'art peut y ajouter. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait mis beaucoup de choses ridicules et puériles; mais il est certain aussi qu'on y trouve une foule de bonnes observations sur différents points d'histoire naturelle, sur la lumière, les verres optiques, les feux d'artifice, la statique, la mécanique, la boussole, et autres sujets pareils (2). Il n'est pas étonnant que cet ouvrage ait été aussitôt traduit, comme il s'en vante dans l'édition de 1589,

---

(1) Gassendi, *Vita Peiresc.*

(2) Tiraboschi, p. 399.

en italien, en français, en espagnol, et même en arabe. Dans celui qu'il intitula *Phytognomonica*, il enseigne à connaître, par l'apparence extérieure, les vertus internes des plantes, et par suite, celles des animaux, des métaux, de toutes choses. Il alla plus loin, et prétendit assujettir aux mêmes lois, dans sa *Physionomie humaine* et dans sa *Physionomie céleste*, l'homme et même le ciel. C'est là qu'il se livre surtout à des écarts d'imagination et à des puérilités indignes d'un savant tel que lui. Mais il se montre avec plus d'avantage dans plusieurs traités philosophiques et mathématiques, tels que ses neuf livres *sur la Réfraction*, ses *Éléments curvilignes*, ses livres intitulés *Pneumatiques*, et son *Traité de perspective*. Si l'on veut un catalogue complet de ses productions dans tous les genres, on peut le trouver dans Niceron (1). On y verra jusqu'à deux tragédies, une tragi-comédie et quatorze comédies, qui ne sont pas, il s'en faut beaucoup, des chefs-d'œuvre dramatiques; mais qui sont une preuve de plus de l'infatigable activité d'esprit de leur auteur.

La plus importante des sciences qu'on peut nommer auxiliaires de la médecine, l'anatomie, fit encore de plus grands progrès que les autres sciences naturelles. Jacques Bérenger de Carpi est le plus ancien de ceux qui s'y distinguèrent dans ce siècle;

---

(1) *Mémoires des Hommes illustres*, tom. XLIII.

il était, dès 1502, professeur de chirurgie à Bologne. On prétend que, voulant satisfaire à-la-fois sa curiosité sur les secrets de l'organisation humaine, et sa haine contre les Espagnols, il ouvrit, tout vivants, deux hommes de cette nation, pour observer en eux la palpitation du cœur; mais les esprits sages renvoient ce fait parmi ceux qui n'ont d'autre fondement que la crédulité populaire (1). On lui attribue l'invention de la méthode des onctions ou frictions mercurielles dans la cure des maladies vénériennes; il fut du moins le premier à faire de cette méthode un si grand usage, qu'il en fut regardé comme l'inventeur. Il tua, dit-on, beaucoup de malades, mais il en guérit encore plus, et tout en tuant et en guérissant, il gagna plus de cinquante mille ducats. *Benvenuto Cellini*, dans sa vie, écrite par lui-même (2), et le *Bembo*, dans une de ses lettres (3), ne peignent pas en beau le caractère de Bérenger. M. Portal, dans son *Histoire de l'anatomie*, ouvrage regardé par les étrangers mêmes, il y a plus de quarante ans, comme classique, détaille avec soin, et apprécie avec sa justesse ordinaire (4) les observations et les découvertes de cet anatomiste, qu'il ne nomme que Jacques de Carpi, nom sous

(1) Tiraboschi, p. 27.

(2) Pages 33 et 195.

(3) Vol. I, lett. 9.

(4) *Histoire de l'Anatom.*, tom. I, p. 272.

lequel, en effet, il est généralement connu. Tiraboschi nous avertit (1) que l'auteur français n'est pas aussi exact sur les circonstances de sa vie, mais elles importent moins pour l'histoire de la science, que les observations et les découvertes. Si Jacques de Carpi ou Bérenger découvrit le premier, dans l'oreille, les deux osselets appelés le marteau et l'enclume, et dans l'œil, la pellicule membraneuse qui est devant la rétine, cela suffit bien pour justifier sa réputation et le titre que M. Portal lui donne de l'un des restaurateurs de l'anatomie chez les modernes.

Mondinus avait été, sans contredit, le premier; et dès le quatorzième siècle (2), Bérenger publia, en 1521, un ample commentaire sur le Traité d'anatomie *de Mondinus;* il resserra ensuite ce commentaire, et le rendit beaucoup meilleur en ne le redonnant qu'en abrégé, avec de belles figures en bois, à Bologne, en 1523. Il y avait fait paraître auparavant (3) son Traité *de la fracture du crâne*. De Bologne, il se rendit à Rome; le pape Clément VII voulut inutilement l'y retenir; après y avoir passé six mois, il alla s'établir à Ferrare, dont le duc avait réuni, en 1527, à son domaine la

(1) Loc. cit., p. 29.
(2) Voyez ci-dessus, tom. III, p. 248.
(3) En 1518.

principauté de Carpi. On croit qu'il y resta jusqu'à la fin de sa vie, mais on ignore la date précise de sa mort.

Vers ce même temps (1), la grande lumière de l'anatomie moderne, André *Vesale*, après avoir éclairé Bruxelles, sa patrie, Louvain, Paris et Montpellier, vint, à l'invitation du sénat de Venise, briller dans l'université de Padoue. La vie de ce savant étranger, dont la fin fut très malheureuse (2), n'appartient point à notre histoire. Il ne professa que pendant six ans à Padoue; mais ce fut assez pour y laisser des élèves que la science compte parmi les plus grands maîtres.

Le plus illustre de ceux qu'on lui donne ordinairement pour disciples, est Gabriel Falloppe, né à Modène en 1523 (3). Malgré sa grande célébrité, on ne sait presque rien de sa vie, sinon qu'il était fils légitime d'un certain *Falloppia*, fils illégitime lui-même d'un père inconnu; qu'il prit d'abord l'habit ecclésiastique, et qu'il posséda même un canonicat, mais qu'il le quitta bientôt après pour se livrer entièrement à l'anatomie. D'après son

---

(1) 1537.

(2) Au retour d'un voyage de Chypre et de Jérusalem, il fut jeté par la tempête dans l'île de Zante, sur une côte déserte, et y mourut de faim et de misère, le 15 octobre 1564.

(3) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 32, et *Biblioth. Moden.*, tom. II, p. 237.

propre témoignage (1), il n'eut *Vésale* pour maître que par l'étude approfondie et assidue qu'il fit de ses ouvrages anatomiques; mais c'en fut assez pour qu'il lui gardât toute sa vie cette reconnaissance et ce respect que les véritables élèves des plus grands maîtres ne leur conservent pas toujours.

Falloppe, très jeune encore, professa d'abord à Ferrare, ensuite à Pise, et enfin à Padoue, la chirurgie, l'anatomie, la botanique. Il se fixa dans cette dernière université, d'où il ne sortit plus que pour quelques voyages à Rome, à Florence, à Milan, tantôt pour ajouter à ses connaissances, et tantôt, appelé par les plus grands personnages, pour des cures difficiles et des cas embarrassants. Il fit aussi un voyage en France, avec des ambassadeurs vénitiens (2); et même un autre en Grèce, d'où il dit avoir rapporté une plante rare (3). On croit qu'il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il écrivit ses *Observationes anatomicæ* (4), le plus estimé de tous ses ouvrages; il en composa un grand nombre, qui ont été recueillis en trois vo-

---

(1) *Procemium* du liv. II de ses *Observations anatomiques.*

(2) Il le dit à la fin de son commentaire sur le livre d'Hippocrate, *De vulneribus capitis.*

(3) *Hinc cum ex Græciâ afferrem hanc plantam. De materiâ medicâ*, p. 21.

(4) Imprimées à Venise, 1561, in-8°.; réimprimées, dès l'année suivante, à Padoue, à Paris, à Cologne, etc.

lumes *in-folio* (1). Ce nombre paraît surtout prodigieux, quand on songe combien de temps il lui fallut donner aux chaires qu'il eut toujours à remplir, aux autres occupations de son état et à ses voyages ; quand on sait enfin qu'il mourut en 1562, n'ayant pas encore trente-neuf ans accomplis.

Son caractère était aussi modeste que ses talents étaient supérieurs. Dans ses ouvrages, il parle toujours avec simplicité de ses propres travaux, avec justice de ceux de ses contemporains (2), avec admiration de ceux de son prédécesseur et de son maître *Vesale*, et avec vénération de sa personne. S'écarte-t-il de ses opinions ; se trouve-t-il dans la nécessité de le combattre ? c'est avec des ménagement pour lui et une défiance de soi-même qui lui concilient non-seulement l'estime, mais toute la confiance du lecteur. On lui a cependant repro-

---

(1) Venise, 1584, 1606, etc. Voyez les titres de tous les ouvrages compris dans ces trois volumes, dans Tiraboschi, *Biblioth. Moden.*, tom. II, p. 250 et suivantes.

(2) Jean-Philippe *Ingrassias*, Sicilien, mort à Palerme, en 1580, qui découvrit le troisième osselet de l'oreille, appelé l'étrier; Jean-Baptiste *Canani*, de Ferrare, qui observa le premier les valvules des veines, ont dû la réputation, et, en quelque sorte, la propriété de ces deux découvertes à Falloppe lui-même, à qui on avait voulu les attribuer, et qui, dans deux endroits de ses *Observationes anatomicæ*, les renvoie, avec les expressions de la plus haute estime, à leurs véritables auteurs. Tiraboschi, *Stor. della Letter. ital.*, tom. VII, part. II, p. 38 et 39.

ché, comme des preuves d'un caractère féroce (1), d'avoir obtenu du duc de Toscane des hommes condamnés à mort, et de les avoir fait mourir de la manière la plus convenable aux opérations anatomiques qu'il faisait ensuite sur eux. La mort à laquelle ces malheureux étaient condamnés n'ôterait pas, en effet, à de pareils actes, toute l'horreur qu'ils inspirent; mais, à l'exception des *Observations anatomiques*, les ouvrages de Falloppe ne furent publiés par ses disciples qu'après sa mort, tels qu'ils les avaient recueillis de vive voix, par conséquent avec une infinité d'altérations dans le style et dans les idées; enfin l'ouvrage où il est parlé de ces opérations (2) est, dans le recueil général de ses œuvres (3), tout différent de ce qu'il était dans l'édition donnée par ses élèves (4), et ce passage, ainsi que plusieurs autres, ne s'y trouve pas; il est donc probable qu'il y avait été interpolé (5).

On accorde unanimement à Falloppe plusieurs découvertes, ou plusieurs descriptions plus exactes qu'elles ne l'avaient été jusqu'à lui, dans les parties les plus délicates et les moins connues de nos or-

(1) Astruc, *De Morb. vener.*, éd. de 1756, tom. II, p. 143.
(2) *De Tumoribus*, c. XIV.
(3) Venise, 1606.
(4) Venise, 1562, in-4°., avec le traité *De ulceribus*.
(5) Tiraboschi, *Biblioth. Moden.*, tom. II, p. 250.

ganes (1). La découverte des trompes qui portent son nom, dans l'organisation sexuelle de la femme, lui a été contestée. On a mieux aimé croire que l'ancien médecin grec, Érophile, selon les uns (2), ou Rufus d'Éphèse, selon les autres (3), les avait indiquées et décrites, que d'en laisser toute la gloire à un moderne; mais, outre que ces prétendues descriptions grecques sont si imparfaites, qu'elles laissent à l'anatomiste italien tout le mérite de sa découverte (4), la gloire de Falloppe a encore d'autres fondements, et personne ne peut contester ni les progrès que lui doit l'anatomie, ni le haut rang qu'il occupe parmi les savants italiens les plus illustres.

Je pourrais ajouter ici les noms de plusieurs anatomistes et des listes entières d'ouvrages d'anatomie, qui eurent alors beaucoup de célébrité, et dont plusieurs en conservent encore; mais ces simples indications tiendraient ici trop de place: il suffit d'y rappeler les noms les plus célèbres et les ouvrages les plus marquants. Tels sont encore le nom et les ouvrages d'Eustache (*Bartolommeo*

---

(1) Voyez M. Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*, tom. I, p. 569 et suivantes.

(2) M. Portal.

(3) Dutens, *Recherches sur les découvertes des modernes*, tom. II, p. 27, 2e. édition (1776).

(4) Tiraboschi, *Biblioth. Moden.*; tom. II, p. 249.

Eustachio), né à Saint-Severin, dans la marche d'Ancône, selon quelques auteurs, et à Sainte-Severine, en Calabre, selon d'autres. Il professa long-temps à Rome, dans le collége de la Sapience; il y publia plusieurs savants écrits. Il eut un puissant protecteur dans le cardinal Jules de la Rovère (1), auquel il était attaché, et cependant il vécut et mourut pauvre. Rongé de goutte dans les dernières années de sa vie, ses douleurs le détournaient du travail; sa pauvreté l'empêchait de terminer et de publier les gravures de son plus bel ouvrage; il finit, en 1574, dans les souffrances et presque dans la misère, une vic laborieuse et utile. N'eût-il laissé que ses grands *Tableaux anatomiques*, il eût mérité un meilleur sort: il en avait fait dessiner et graver en cuivre quarante-six, lorsqu'il mourut. Ils restèrent inédits; on les crut même perdus jusqu'au pontificat de Clément XI: ils furent alors retrouvés, et la magnificence de ce pape fit pour eux ce qu'elle fit, deux ou trois ans après, pour la *Metallotheca* de Mercati. Les Tableaux anatomiques d'*Eustachio* furent publiés par ses ordres et à ses frais (2). C'est d'après cette

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec celui qui avait été pape plus de cinquante ans auparavant, sous-le nom de Jules II, comme l'a fait par distraction M. Portal, *Histoire de l'Anatom.*, tom. I, p. 608.

(2) *Tabulæ anatomicæ quas è tenebris tandem vindicatas*

édition qu'ils ont été réimprimés plusieurs fois, mais avec de nouvelles notes et de nouveaux éclaircissements, et qu'a été faite, entre autres, l'édition la plus estimée, Leyde, 1744. Les *Opuscules anatomiques* d'*Eustachio*, d'abord imprimés séparément, et ensuite recueillis en un seul volume (1); son *Traité des Reins*, ce qu'il a écrit sur les dents, sur l'oreille et sur plusieurs autres sujets, contiennent de nombreuses découvertes et des observations aussi neuves et aussi fines qu'exactes. Il prétendit toujours avoir observé le premier l'étrier de l'oreille, dont Falloppe avait attribué hautement la découverte à un autre anatomiste (2). Peut-être, ce qui est arrivé plus d'une fois, la même observation fut-elle faite par tous les deux en même temps; mais on ne peut soupçonner un homme du savoir et du caractère de Falloppe, ni d'avoir ignoré un fait si intéressant pour la science, ni d'avoir voulu

---

et pontificis Clementis XI munificentiâ dono acceptas, præfatione notisque illustravit Joannes Maria Lancisi. Rome, 1714, in-folio.

(1) *Opuscula anatomica : nempe de renum structurâ, officio et administratione; de auditûs organis; ossium examen; de motu capitis; de venâ quæ ἄζυγας græcis dicitur, etc.; de dentibus.* Venise, 1564, in-4°. Il parut une nouvelle édition de ces Opuscules, donnée par l'illustre Boerhaave, Leyde, 1707, in-8°.; et ils furent réimprimés à Delft, 1726, in-8°., avec de très bonnes gravures.

(2) *Ingrassias*, Voyez ci-dessus, p. 123, note (2).

dépouiller un de ses plus illustres contemporains, qu'il ne connaissait pas, pour en enrichir un autre qu'il connaissait encore moins (1).

Conduit à la médecine par les sciences qui l'aident et qui l'éclairent, on se trouve instruit en grande partie de l'histoire de la médecine elle-même; il est peu de ces botanistes, de ces naturalistes, de ces anatomistes célèbres, qui ne fussent médecins. Cependant si l'on voulait encore nommer et faire connaître, même sommairement, tous les savants médecins qui durent alors une grande réputation à l'exercice et à l'enseignement de cette science même, et qui laissèrent, dans quelques ouvrages estimés, des monuments de leur savoir, on fatiguerait l'esprit du lecteur et le sien. On sait d'ailleurs que partout où se rencontre à-la-fois, dans le même art, une si grande foule d'hommes célèbres, il y a toujours un choix à faire dans toutes ces célébrités. Le temps seul fait assez bien ce triage, et il ne faut pas vouloir ensuite défaire l'œuvre du temps. Laissons donc dans les histoires spéciales de la science, dans les histoires littéraires des diverses contrées et des villes d'Italie, dans celles des universités, la plupart de ces noms qui s'y conservent, et ne citons que ceux qui peuvent encore s'entourer de quelques glorieux souvenirs.

---

(1) Ingrassias, né en Sicile, vécut presque toujours dans cette île, ou à Naples, où on lui avait élevé une statue.

Celui qui en rappelle de plus glorieux, est sans doute le nom de Fracastor; mais quoique ce nom appartienne à juste titre à l'histoire de la médecine, l'histoire de la poésie le réclame plus justement encore: quelque habile médecin qu'ait été Fracastor, il fut encore plus grand poète; nous le retrouverons non-seulement au premier rang des poètes latins du seizième siècle, mais le premier entre les premiers. Nous retrouverons aussi, mais parmi les philosophes, un autre médecin aussi fameux que Fracastor, s'il n'est pas aussi honorablement célèbre: c'est Jérôme Cardan. Auteur de beaucoup de livres d'anatomie et de médecine, qu'on ne lit et dont on ne parle plus, il en a laissé beaucoup d'autres d'une philosophie hétérodoxe et hardie, dont on parle encore, et qui le font citer souvent, quoiqu'on ne les lise pas davantage.

Aucune ville d'Italie ne rassembla peut-être un plus grand nombre de médecins que Ferrare; et aucun d'eux ne jouit alors de plus de réputation et de plus d'honneurs qu'*Antonio Musa Brasavola*, noble Ferrarais. Il y naquit le 16 janvier 1500. Le comte François *Brasavola*, son père, lui donna ce second nom, comme s'il eût présagé qu'il dût égaler un jour la renommée de *Musa*, ce fameux médecin d'Auguste (1). Il fit de si fortes études à l'université de Ferrare, qu'il y fut nommé professeur de

(1) Tiraboschi, p. 51.

dialectique, dès l'âge de dix-huit ans. A vingt, il y soutint, et il alla ensuite soutenir, à Padoue et à Bologne, une thèse de cent propositions théologiques, philosophiques, mathématiques, astronomiques, médicales et littéraires. Premier médecin, à vingt-cinq ans, du prince héréditaire, qui fut ensuite le duc Hercule II, il le suivit en France, quand ce prince y vint épouser MADAME Renée, fille de Louis XII.

François Ier., qui régnait depuis dix ans, et qui avait appris à estimer les savants italiens, avait une si haute opinion de *Brasavola*, qu'il lui permit d'ajouter des fleurs de lis à l'écusson de ses armes, et qu'il le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel, qui était alors le premier ordre de France (1). Outre les ducs Alphonse Ier. et Hercule II, dont il ne fut pas seulement le médecin, mais le conseiller intime, le pape Paul III et l'empereur Charles-Quint le consultèrent dans des maladies graves, et le récompensèrent par de nouveaux honneurs. Après la dialectique, il professa dans l'université, avec le plus grand éclat, la philosophie naturelle. Il était savant botaniste, et entretenait chez lui, à grands frais, un jardin de

---

(1) Cet ordre fut avili peu de temps après, parce qu'on le prodigua sans mesure et sans choix. Le public finit par lui donner le titre avilissant de *collier à toutes bêtes*. (*Mercure de France*, juillet, premier cahier 1814.)

plantes rares et de riches collections. A travers tant d'occupations et de soins, il écrivit et publia un très grand nombre d'ouvrages, dont ses biographes ont recueilli soigneusement les titres (1). Ces livres ont beaucoup perdu de leur renommée; mais on y cherche encore avec intérêt l'indication de plusieurs remèdes qu'il introduisit le premier; on cite entre autres la décoction du bois d'inde, l'ellébore noir, le mercure pris en potion contre les vers, etc. Cette vie, si active et si honorable, ne fut pas longue; elle fut terminée à cinquante-cinq ans.

Celle de Thomas de Ravenne, médecin, qui ne fut guère moins célèbre que lui (2), fournirait, au contraire, un rare exemple de durée, si elle se fût étendue, comme on l'a écrit, jusqu'à l'âge de cent vingt ans; mais, en corrigeant quelques erreurs de date, Tiraboschi cite encore un ouvrage que Thomas écrivit à quatre-vingt-deux ans (3), et il ne mourut que deux ans après. Il dut à la rare étendue de son savoir, le surnom de *Philologus*, sous lequel il est ordinairement désigné par les auteurs contemporains. Son nom de famille était

(1) Entre autres le docteur Louis-François *Castellani*, dans l'ouvrage intitulé : *De vitâ Anton. Musæ Brasavolæ comment.*, Mantoue, 1767.

(2) L'abbé *P. Paolo Ginanni*, tom. II de ses *Scritt. Ravenn.*, p. 227, etc.

(3) Tom. VII, part. II, p. 53.

Gianotti ou *Gianozzi;* et, quant au nom de *Rangone*, qui lui est aussi donné quelquefois, cela vint peut-être de ce qu'ayant accompagné le comte *Guido Rangone*, dont il était médecin, dans ses expéditions militaires, ce général lui permit d'ajouter le nom de *Rangone* à son nom et à ses surnoms. Après plusieurs années d'enseignement à Rome, à Bologne et à Padoue, il alla s'établir à Venise, où il acquit de grandes richesses dans la pratique de son art. On peut juger de sa fortune par le noble emploi qu'il en fit. Il fonda et dota, à Padoue, un collége, où trente-deux jeunes gens, particulièrement de Ravenne, sa patrie, devaient être instruits dans toutes les sciences; il pourvut, par une rente annuelle, à leur entretien, à celui de leurs professeurs et des hommes chargés de prendre soin d'eux dans ce collége; il y attacha une bibliothèque nombreuse et choisie, un cabinet d'instruments de mathématiques, et une galerie d'antiquités et de tableaux. Il fit reconstruire, à ses frais, l'église de Saint-Julien, de Venise, sur les dessins du célèbre architecte *Sansovino;* celle de *Santo-Gemiguano* fut restaurée et embellie de même; enfin il laissa un fonds pour servir, chaque année, à la dot de six jeunes Vénitiennes. Il n'est donc pas étonnant que Venise l'ait fait chevalier de Saint-Marc, lui ait consacré, en plusieurs endroits, des bustes et des inscriptions, et qu'il ait été frappé jusqu'à cinq médailles en son honneur. On chercherait

en vain dans ses ouvrages, ou plutôt dans un certain nombre d'opuscules obscurs qu'on a de lui, les fondements de cette grande réputation et de cette immense fortune; il les dut sans doute au bonheur et à l'habileté de ses cures, plus qu'à ses écrits. On cite, parmi ces derniers, un livre où il enseigne au pape Jules III, et à qui veut l'apprendre, le moyen de vivre au-delà de cent vingt ans (1). Ce pape indolent et cacochyme n'en profita guère (2); mais c'est peut-être au titre seul de cet ouvrage que Thomas le Philologue a dû la réputation qu'on a voulu lui faire d'une incroyable longévité.

Jean-Baptiste *Montano* ou *da Monte*, de Vérone, médecin, helléniste et antiquaire, dont Maffei fait un grand éloge (3), et dont il cite un grand nombre d'ouvrages, mourut en 1551. Falloppe l'appelait *la lumière de son siècle* (4); mais, dans le nôtre, cette lumière est tout-à-fait éclipsée. L'article que le P. Niceron a consacré à Jérôme *Mercuriale*, de Forli (5), et le catalogue qu'il donne de ses nombreuses productions, n'ont pas empêché M. Portal de témoigner pour lui un grand mépris (6). Entre

(1) *De vitâ hominum ultrà 120 annos protrahendâ.*

(2) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 69.

(3) *Verona illustrata*, part. II, p. 333.

(4) *De morbo Gallico*, c. XXXVI.

(5) *Mémoire des Hommes illustres*, t. XXVI.

(6) *Histoire de l'Anatomie*, tom. II, p. 17, etc.

ce mépris et l'admiration prodiguée autrefois à ce docteur et à ses écrits, il y a sans doute un milieu à prendre; mais Tiraboschi, en réclamant avec douceur contre la sentence peut-être un peu trop dure de l'estimable auteur français, commence par dire: Je ne suis pas médecin (1); je ne le suis pas plus que lui, et j'entrerai moins encore qu'il ne l'a fait dans ce procès. La vie de *Mercuriale* fut longue et heureuse. Retiré dans sa patrie, après avoir long-temps professé et pratiqué fructueusement la médecine, il mourut de la pierre en 1606, âgé d'environ soixante-dix-huit ans. Ce qui paraît indubitable, c'est qu'il n'était pas seulement habile médecin, mais savant dans les langues anciennes, dans les antiquités (2), en philosophie, et même en astronomie, et qu'il joignait à beaucoup de savoir un caractère estimable et une grande pureté de mœurs.

Victor *Trincavelli* avait rendu, long-temps avant tous ces médecins, de grands services à la science et à l'érudition médicale, et même à l'érudition littéraire. Né à Venise, en 1491, élevé dans les deux universités de Padoue et de Bologne, et devenu professeur à Venise, il fut le premier à y expliquer, sur les textes grecs, Hippocrate et Ga-

(1) Tiraboschi, page 62.

(2) Son traité *De arte Gymnasticâ* et ses *Variæ lectiones* ne sont pas sans quelque estime.

lien, et fit tous ses efforts pour bannir des écoles la barbarie de la médecine arabe. Il publia aussi le premier, dans leur langue originale, les ouvrages de *Themistius* et de Jean le grammairien, le manuel d'Epictète, avec le commentaire d'Arrien; l'histoire d'Alexandre, du même auteur; le *Florilegium* de Stobée, les œuvres d'Hésiode, et celles de plusieurs autres auteurs grecs, qu'on ne connaissait jusqu'alors que par des traductions aussi barbares qu'infidèles. Ce savant mourut à Venise, en 1563.

D'autres, non moins savants que lui dans les langues anciennes, remplacèrent, par des traductions latines plus élégantes, ces premières et informes traductions. *Marco Fàbio Calvi* de Ravenne se distingue entre eux tous par l'étendue et l'importance de son travail, par la singularité de sa vie, sa pauvreté et ses malheurs. Il était né dès l'an 1440, puisqu'il vivait à Rome en 1520, et qu'il avait alors quatre-vingts ans (1). Il y était uniquement occupé de sa traduction de tous les ouvrages d'Hippocrate. Il aimait l'obscurité et la pauvreté, comme d'autres aiment la renommée et les richesses. Son mépris pour l'argent allait jusqu'à lui faire refuser celui qui lui était offert, lorsqu'il n'en avait pas un besoin absolu. Léon X lui faisait une pension qui lui

---

(1) Lettre de *Celio Calcagnini*, rapportée par Tiraboschi, page 67.

était payée par mois, et qu'il donnait la plupart du temps à ses parents et à ses amis. Il vivait en vrai stoïcien, se nourrissait de légumes, et travaillait dans une espèce de petite loge, qu'on pouvait appeler le tonneau de Diogène. A peine échappé à une maladie dangereuse, causée par l'excès du travail, et peut-être aussi par ce mauvais régime, il recommença à travailler et à vivre comme auparavant. Le grand Raphaël d'Urbin, alors au comble de la faveur, de la richesse et de la renommée, le cultivait, l'aimait comme son maître et son père; il prenait de lui les soins les plus tendres, et pourvoyait à ses besoins autant que ce bon et singulier vieillard voulait le permettre. Enfin, ce qui est bien honorable pour un homme si peu connu, et ce qui fournit une nouvelle preuve de l'usage où était Raphaël de consulter des savants sur les sujets d'antiquité qu'il traitait dans ses tableaux, il communiquait toutes ses idées au vieux *Marco Fabio*, et déférait à ses avis (1).

Quelles furent la fin et la récompense de tant de travaux et de vertus? L'historien des malheurs des gens de lettres va nous l'apprendre (2). L'armée du connétable de Bourbon saccagea Rome; ce qui ne périt point par le fer fut fait prisonnier, et ne se

---

(1) *Ad hunc omnia refert, hujus consilio acquiescit.* Cel. Calcagn.

(2) Valerianus, *De Litterat. infelicit.*, liv. II.

racheta que par de fortes sommes. Calvi, réduit à une indigence, volontaire peut-être, mais profonde, hors d'état de payer le prix énorme qu'on lui demandait pour sa rançon, traîné hors de Rome, et traité sans pitié, mourut de fatigue et de faim dans un hôpital; heureux en cela seul, ajoute l'auteur de ce triste récit, que sa traduction d'Hippocrate avait été publiée à Rome peu de jours auparavant (1). Et qui sait si ce qui consolait *Valerianus*, ne consola point aussi, à ses derniers moments, ce vieillard infortuné, triste et trop fréquent exemple du sort des sciences et des savants, au milieu des fureurs de ce prétendu art de la guerre, qui n'est que l'art de la barbarie et la destruction de tous les véritables arts?

Un médecin moins connu encore que le traducteur d'Hippocrate, François *Severi d'Argenta*, fut la victime d'une autre ennemie de la civilisation, l'intolérance religieuse. Il mérita les éloges du savant Paul Manuce, par l'amour et par les talents qu'il montrait pour les belles-lettres, dont il joignait l'étude à celles de son état; mais on découvrit qu'il était infecté des opinions nouvelles, qu'il était même positivement hérétique, *Eretico Georgiano*, dit

(1) Ceci prouve, comme l'observe Tiraboschi, page 68, que cette traduction parut en 1527, quoiqu'on ne cite communément que l'édition de 1549.

Tiraboschi (1); c'était sans doute un très grand crime; je le crois, sans savoir ce que c'était qu'un hérétique géorgien, et sans avoir la moindre tentation de m'en instruire. En conséquence, il fut décapité à Ferrare, et ensuite brûlé, le 7 septembre 1570.

Les histoires littéraires, particulières et générales, ajoutent aux médecins qui acquirent de la célébrité dans les universités italiennes, ceux qui, sans se livrer au professorat, exercèrent avec distinction leur art, et ont laissé dans quelques ouvrages les preuves de leur savoir; ceux qui furent attachés à différents princes et furent auprès d'eux en faveur; ceux enfin qui furent appelés par des souverains étrangers, par les empereurs et les princes d'Allemagne, les rois de France, et même les monarques du Nord : chose assurément très honorable pour l'Italie, et qui confirme de plus en plus, dit l'historien de sa littérature (2), l'honorable titre qu'on veut lui disputer en vain, de mère des sciences et de maîtresse du monde entier. Mais nous, qui ne lui disputons pas ce titre, nous pouvons nous dispenser d'entrer dans de si longs détails pour prouver qu'il lui est dû.

Ne nous privons cependant pas de nous rappeler à nous-mêmes, que dans cette branche des connais-

---

(1) *Loc. cit.*, p. 71.
(2) *Ibidem*, p. 79.

sances humaines comme dans toutes les autres, François Ier. fut véritablement pour nous le père des lettres, qu'il fit venir à sa cour *Guido Guidi*, noble florentin, qui professait avec éclat la médecine; qu'il lui donna le titre et l'emploi de son premier médecin, et lui confia la chaire de médecine dans le collége royal. Il paraît probable que ce fut le poète *Alamanni*, alors en grande faveur à la cour de France, qui inspira au roi l'idée d'y appeler son compatriote *Guidi* (1). Il y trouva un autre Florentin célèbre dans les arts, *Benvenuto Cellini*, qui parle plusieurs fois de lui dans l'histoire de sa vie. Ce fut à Paris qu'il publia, en 1544, les livres *des anciens chirurgiens grecs*, traduits en latin, et dédiés à François Ier. (2). Après la mort de ce grand roi (3), *Guidi*, rappelé à Florence par le duc Cosme Ier., eut auprès de ce prince, le même titre qu'il avait eu auprès du roi de France. Il était ecclésiastique; François Ier. lui avait donné plusieurs riches bénéfices; Cosme, par une généreuse émulation, lui en conféra plusieurs autres, et y ajouta la

(1) Tiraboschi, p. 81.

(2) *Chirurgia è græco in latinum conversa, Vido Vidio Florentino interprete, cùm nonnullis ejusdem Vidii commentariis;* Paris, 1544, in-fol. C'est une partie de la grande collection des anciens chirurgiens grecs, qui est encore inédite à Florence, dans la bibliothèque de Saint-Laurent, et que Tollius se proposait de traduire en entier lorsqu'il mourut.

(3) Le 31 mars 1547.

première chaire de médecine dans l'université de Pise, où *Guidi* professa pendant environ vingt ans. Il y mourut le 26 mai 1569. Son corps fut transporté à Florence, et on lui fit de magnifiques funérailles. Il était de l'académie Florentine, dont il avait été consul en 1553. *Salvino Salvini* lui a consacré un long article (1), et donne une liste exacte de ses œuvres, tant latines qu'italiennes, soit médicales, soit littéraires. La plus grande partie ne fut imprimée qu'après sa mort.

Si les découvertes de l'anatomie aidèrent aux progrès de la médecine, elles favorisèrent encore plus immédiatement ceux de la chirurgie, qui en fit de surprenants. Ils sont consignés dans un grand nombre de traités, que les gens de l'art consultent encore comme des ouvrages classiques et originaux (2). L'usage des armes à feu, devenu fréquent depuis la fin du quinzième siècle, et les guerres continuelles qui désolaient alors l'Italie, attirèrent une attention particulière sur les plaies des armes à feu, et engagèrent les plus habiles chirurgiens à servir l'humanité par leurs écrits sur ce sujet, comme ils le faisaient par leurs opérations. L'un des premiers qui parurent, et aussi l'un des meilleurs, est celui d'*Alfonso Ferri*, Napolitain, médecin du

---

(1) *Fasti consolari dell' accadem. Fiorenti*, p. 115, etc.

(2) Tiraboschi, p. 88.

pape Paul III (1). M. Portal s'étonne qu'un si bon ouvrage soit si peu connu, et invite les étudiants en chirurgie à le lire attentivement (2). D'autres auteurs traitèrent ce même sujet, et d'autres sujets encore qui n'étaient pas d'un intérêt moins général. Le Génois Jean de *Vigo*, qui florissait à Rome, dès le commencement du siècle, favorisé et largement récompensé par Jules II, et par son neveu le cardinal de la Rovère, avait publié, en 1516, un traité de *la Chirurgie pratique*, qui fut réimprimé plusieurs fois et qui a été traduit en latin, en italien, en français et en allemand.

Cet habile homme eut des élèves non moins habiles, entr'autres *Mariano Santo*, né à Barlette, dans le royaume de Naples, qui décrivit le premier ce qu'on a appelé long-temps la grande opération, ou le grand appareil, pour l'extraction de la pierre. Il écrivit sur cette maladie cruelle, deux livres (3), imprimés pour la première fois à Venise, en 1535. Gaspard *Tagliacozzi*, de Bologne, dut sa célébrité à une opération chirurgicale plus singulière; elle consistait à refaire au naturel le nez, les oreilles, les lèvres, ou toute autre partie du visage lorsqu'on les avait perdus. Couper une

(1) *De Sclopetorum sive archibusorum vulneribus*; Lyon, 1554.

(2) *Histoire de l'Anatomie*, tom. I, p. 516.

(3) *De lapide renum et de vesicæ lapide excidendo.*

partie de la chair d'un bras, mais de manière qu'elle y reste attachée par l'extrémité de la peau; soulever le bras, appliquer la chair ainsi attachée à la partie qu'on veut rétablir, en prenant soin de retailler et la plaie du visage et le morceau de chair, en sorte que celui-ci s'ajuste parfaitement à l'autre; enfin tenir le bras ainsi élevé, et la chair appliquée à la partie et serrée avec des bandes jusqu'à ce que les deux plaies soient cicatrisées, et que la peau du bras étant coupée la partie du visage soit entièrement refaite : telle était la méthode ingénieuse de *Tagliacozzi*. Il en donna l'explication et en décrivit les procédés et les instruments, dans un ouvrage imprimé à Venise, en 1597. Il annonçait, dans le titre de son livre, que cet art avait été inconnu jusqu'alors (1); cependant d'autres chirurgiens, et avant lui, et de son temps, en avaient fait usage (2); mais aucun n'avait sans doute publié les procédés de l'opération; elle était restée au nombre de ces secrets et de ces cures locales qui se transmettent dans des familles; il la fit ou crut du moins

(1) *De curtorum chirurgiâ per insitionem, seu de narium et aurium defectu per insitionem arte hactenus ignotâ sarciendo*, etc.

(2) Cet art avait été pratiqué, dès le quinzième siècle, en Sicile, par un père et un fils, nommés *Branca;* et avant eux, dans le même siècle, par Vincent *Vianeo*, né à *Maida*, en Calabre, qui paraît en avoir été le premier inventeur. *Voyez* Tiraboschi, p. 92.

l'avoir fait entrer le premier parmi les méthodes régulières de l'art. Il mourut deux ans après la publication de son ouvrage (1), à Bologne, sa patrie, dans l'université même où il avait été élevé, et d'où l'on peut dire qu'il n'était point sorti, puisqu'il y professait l'anatomie depuis 1570, et qu'il n'avait à sa mort que cinquante-trois ans.

Le dernier chirurgien célèbre de ce siècle, et le plus célèbre de tous, étendit dans le siècle suivant sa longue carrière. *Girolamo-Fabrizio d'Acquapendente*, était né vers 1537, dans cette petite ville de l'état de l'église, de parents nobles, mais pauvres, qui l'envoyèrent cependant à Padoue, achever ses études. Il eut le bonheur d'y être accueilli par quelques patriciens de Venise, de la famille *Loredano;* logé dans leur maison, et soutenu par leurs bienfaits, doué d'un esprit vif, d'une mémoire étonnante, et déjà très instruit dans les langues grecque et latine, il fit bientôt des progrès qui étonnèrent ses maîtres mêmes. Le savant Falloppe était du nombre. Son élève lui succéda, en 1565, dans la chaire d'anatomie et de chirurgie, et ce fut avec un tel succès que ses honoraires, augmentés d'année en année, furent enfin portés jusqu'à mille et onze cents ducats. Enfin, lorsqu'il eut rempli pendant trente-six ans cette chaire, il lui fut fait, pour toute sa vie, une rente annuelle de mille écus d'or, sous

(1) En 1599.

la seule condition qu'il ne sortirait point des états de la république. Le sénat, en augmentant et assurant sa fortune, y ajouta les dignités et les honneurs; il le fit citoyen de Padoue et chevalier de Saint-Marc. Il lui accorda une grâce à laquelle l'amour de *l'Acquapendente* pour son art, le rendit bien plus sensible. Pise avait déjà depuis long-temps un amphithéâtre d'anatomie; Pavie en avait élevé un, en 1552, à son exemple; ce grand moyen d'instruction manquait encore à Padoue; elle en dût un aux instances du savant professeur et à la libéralité de la république, qui le fit construire en 1594. *Fabrizio* paraît avoir été sujet à quelques inattentions et à quelques bizarreries d'esprit qui lui attirèrent plusieurs querelles. Il s'en fit une avec tous ses élèves allemands, parce que, dans une de ses leçons d'anatomie, traitant des muscles de la langue, il avait mal parlé de la pronciation allemande. Il en eut une particulière, en 1608, à Padoue, en pleine rue, avec un autre médecin. Tout vieux qu'il était, il parcourut la ville avec des gens armés, cherchant et menaçant son adversaire : ce qui fit dire qu'il savait se servir du fer pour autre chose que pour disséquer des cadavres (1). Mais le temps efface ces taches légères. Le ridicule passe; les grands services et les grands talents restent seuls.

---

(1) Lettre de *Pignoria*, dans les *Lettere d'Uomini illustri del secolo* XVII, pag. 26.

Les cures admirables que faisait *l'Acquapendente*, et pour lesquelles il était appelé dans les différentes cours d'Italie, et même d'au-delà des monts, ajoutèrent considérablement à ses richesses. Il savait à propos augmenter le prix de ses soins en refusant de le recevoir. On lui offrait alors, au lieu d'honoraires, des présents rares et précieux. Il en forma un cabinet à part, et nous apprit son secret en faisant graver cette inscription sur la porte : *Lucri neglecti lucrum*. Il usait généreusement de sa fortune et y proportionnait ses dépenses ; il en faisait surtout de splendides dans une belle maison de campagne, appelée *la Montagnuola*, sur les bords de la Brenta, où il recevait et traitait magnifiquement les gens de lettres, ses amis, et les personnes du plus haut rang. Enfin, pour dernier bonheur, il vécut sain de corps et d'esprit jusqu'à près de quatre-vingt-deux ans, et mourut à Padoue, le 21 mai 1619. Tomasini, dans ses *Éloges* (1), a pourtant prétendu, mais sans preuves, que les parents de *Fabrizio*, impatients d'hériter de son bien, hâtèrent sa mort ; que le voyant se rétablir d'une maladie dangereuse, ils en avaient pris si peu de soin, qu'il était retombé malade, et que se sentant mourir, il avait protesté devant ceux qui l'assistaient, qu'il mourait empoisonné.

Ses ouvrages d'anatomie et de chirurgie, impri-

(1) Tom. I, pag. 518.

més plusieurs fois séparément, le furent ensemble à Leipzig, en 1687 (1), et ont été réimprimés à Leyde, en 1737. On distingue surtout parmi ses traités anatomiques, celui qui a pour objet *les valvules des veines* (2). Il donne lieu à de grandes discussions sur le véritable auteur de la découverte de la circulation du sang. La connaissance des valvules est le premier fondement de cette découverte; *l'Acquapendente* publia, pour la première fois, son ouvrage à Padoue en 1603; et d'après le témoignage de Gaspard Bauhin, son élève, il avait commencé dès 1574 à parler des valvules dans ses cours. Cependant on veut en faire honneur à *Paolo Sarpi*, qui a tant d'autres titres à une juste célébrité; on veut que ce soit dans les entretiens de ce savant frère servite, que *l'Acquapendente* eût appris ce qu'il donna pour sa découverte; mais, en 1574, *Sarpi* n'avait que vingt-deux ans; il habitait Mantoue, et séjourna encore à Milan, avant d'aller se fixer à Venise. De plus, *l'Acquapendente* était un homme sincère et modeste; il reconnaît, dans une autre occasion, qu'une observation importante sur l'uvée, appartenait à ce même *Fra Paolo*; cependant il ne dit rien de lui, en parlant des valvules, et il s'en attribue ouvertement la découverte. Ces raisons

---

(1) *Hieronymi Fabricii ab Aquapendente opera omnia physiologica et anatomica*, etc., in-fol.

(2) *De venarum ostiolis.*

sont d'une force à laquelle il paraît difficile de résister (1).

On remarque encore dans les œuvres de *Fabrizio*, son *Traité du langage des bêtes* (2); il y soutient avec esprit ce système ingénieux, embrassé et soutenu depuis par un jésuite français qui ne s'est pas vanté de la source où il l'avait pris. Mais les ouvrages qui font le plus d'honneur à ce grand chirurgien, sont ceux qu'il a écrits sur la chirurgie. M. Portal en a donné l'extrait (3) et en a fait l'éloge avec une impartialité qui lui a obtenu de la part des Italiens de justes suffrages (4). On accusait l'*Acquapendente* d'avoir emprunté la plupart de ses principes du chirurgien français Paré. « Si ce savant a fait quelques emprunts, dit en finissant M. Portal, c'est à des auteurs italiens qu'il doit tout, et rien au chirurgien français (5). »

Les sciences physiques furent aidées et guidées dans leurs premiers progrès par de bonnes traductions des naturalistes anciens; les progrès non moins remarquables des sciences mathématiques le furent de même par de bonnes traductions des anciens mathématiciens grecs. Les quinze livres d'Euclide,

---

(1) Voy. Tiraboschi, p. 45—47.

(2) *De Brutorum loquelâ.*

(3) *Histoire de l'Anatomie*, tom. II.

(4) Voyez Tiraboschi, p. 95.

(5) Loc. cit., p. 22.

déjà plus anciennement traduits en latin, le furent de nouveau et mieux, en 1505, par *Bartolommeo Zamberti*; un mathématicien plus célèbre, *Niccolò Tartaglia*, dont je reparlerai tout-à-l'heure, les traduisit en italien avec de savants commentaires; il traduisit et commenta de même les œuvres d'Archimède. Je reparlerai aussi du *Maurolico*, l'un des deux traducteurs latins des *Sphériques* de Théodose (1), et qui traduisit aussi plusieurs autres mathématiciens grecs. Les quatre livres des *Coniques* d'Apollonius, traduits par le noble vénitien Jean-Baptiste *Memo*, ne furent publiés qu'après sa mort, par son fils, qui ne savait point du tout les mathématiques; et la traduction du père a beaucoup souffert de l'ignorance du fils (2). Deux traités de Héron d'Alexandrie furent traduits, l'un en latin (3), l'autre en italien (4); par *Bernardino Baldi*, que nous retrouverons où l'on ne trouve

---

(1) L'autre traducteur fut Platon de Tivoli. Sa version latine est de 1518; celle de *Maurolico* ne parut que plusieurs années après.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. I, pag. 411.

(3) Sur les machines de guerre : *Heronis Ctesibii Belopoëca, seu Telifactiva, græca et latina; interprete et scholiaste Bern. Baldo qui vitam Heronis addidit*. Augsbourg, 1616, in-4°.

(4) Sur les automates : *Di Herone Alessandrino Degli automati, ovvero macchine se moventi libri due tradotti dal greco*, etc. Venise, 1589, in-4°; 1601, *idem*.

guère les grands mathématiciens, parmi les bons poëtes. On trouve parmi les victimes de l'inquisition, ce qui paraît moins extraordinaire, François *Barozzi*, savant et noble Vénitien, traducteur latin du premier de ces deux mêmes traités, et qui le fut aussi du commentaire de Proclus sur le premier livre d'Euclide. Sans nous étendre sur ces traductions plus que nous l'avons fait sur les autres, nous nous occuperons davantage de leur auteur; il ne doit plus se représenter à nous dans cette histoire, et il s'y présente avec des traits qui méritent d'être observés.

François *Barozzi*, de l'une des plus anciennes familles patriciennes de Venise, s'était distingué de bonne heure par les qualités de l'esprit les plus rares, auxquelles il joignait un caractère libéral et magnifique. Il était, dit l'auteur d'un de ses éloges (1), pénétrant dans la philosophie, subtil dans les mathématiques, profond dans la théologie. Les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que sa propre langue. De ses voyages dans plusieurs états de l'Europe et dans une partie de l'Asie, il avait rapporté une superbe collection de livres précieux et de manuscrits originaux. Il avait publié de savants ouvrages, entre autres ces deux traduc-

(1) *Girolamo Ghilini*, élog. manusc. cité par Mazzuchelli, *Scritt. Ital.*, tom. II, part. I, p. 411.

tions d'Héron et de Proclus (1), qui l'avaient mis en relation avec ce qu'il y avait alors en Europe de plus célèbres mathématiciens. Il florissait depuis la moitié du siècle et était dans un âge avancé, lorsque, vers le commencement de 1587, il fut dénoncé au saint Office, pour crime de sorcellerie et de magie. Une commission fut nommée pour examiner sa bibliothèque, que l'on supposait remplie de livres impies et empoisonnés. On procéda en sa

(1) *Procli Diadochi commentaria in lib. I, elementorum Euclidis latinè per Fr. Barocium, cum ejusdem scholiis*; Padoue, 1560, in-fol. — *Heronis liber de machinis bellicis et Gæodesia, latinè per Fr. Barocium, cum ejusd. scholiis*, Venise, 1572, in-4°. — Parmi ses autres ouvrages, on en distingue un écrit en italien sur le jeu des nombres, dont l'invention est attribuée à Pythagore. *Il nobilissimo ed antichissimo giuoco Pitagorico chiamato Ritmomachia, cioè battaglia di consonanze di numeri..... In lingua volgare a modo di parafrasi composto.* Venise, 1572, in-4°., avec figures. Cet ouvrage, qui n'est guère qu'une traduction de celui que le dauphinois Boissière avait publié, en français et en latin, Paris, 1554 et 1556, in-8°. (*Voy.* l'article Boissière dans la *Biogr. univ.*, et les *Annales encyclop.* de 1817, V. 228), fut traduit en allemand par le prince Auguste, duc de Brunswick et de Lunebourg, et publié, avec des additions, à Leipzig, 1616, in-fol., sous les faux noms de Gustave *Sélenus*, dont l'un est l'anagrame d'Auguste, et l'autre fait allusion, en grec, à la ville ducale de Lunebourg. Cette édition est belle et très rare. *Barozzi* a aussi laissé un traité latin de *Cosmographie*, en quatre livres, Venise, 1585 et 1598, in-8°., dont on a une traduction italienne; Venise, 1607, in-8°.

présence à cet examen; et tandis qu'il répondait par des explications et par des excuses aux questions du commissaire-inquisiteur, il eut l'adresse de dérober à ses recherches deux caisses de livres défendus. Mais le tribunal, instruit de cette insulte faite à son autorité, procéda secrètement pendant dix mois contre *Barozzi*, fit une information à sa manière sur ce qu'il appelait la mauvaise vie et les mœurs irréligieuses de l'accusé, entendit des témoins, rassembla de prétendues preuves, et enfin ne le voyant point venir à résipiscence, se trouva forcé, pour le bien de son ame, à le faire arrêter et jeter en prison.

Le malheureux vieillard commença par tout nier dans ses interrogatoires; mais voyant que la procédure devenait de jour en jour plus rapide et plus sévère, que sa vie même était menacée, il entra en négociation, et se laissa engager à promettre que si on lui garantissait la vie et la conservation de ses biens, il confesserait la vérité, c'est-à-dire en langage du saint Office, qu'il avouerait tous les crimes, vrais ou faux, dont il était accusé. Il confessa donc hautement et signa de sa main : Que se trouvant, il y avait quelques années, dans l'île de Candie, il avait pris le soin d'y faire une collection de livres imprimés et manuscrits, en grec et en latin, qui traitaient de différents sortiléges, de nécromancie, d'art magique; qu'il s'était exercé dans cet art, et avait fait plusieurs expériences et plusieurs conjura-

tions d'esprits, entre autres celles que Pierre d'Abano et Corneille Agrippa enseignent dans leurs livres; qu'il avait un fils, né en 1570, auquel il avait cru, au moyen de ses sortiléges, pouvoir enseigner toutes les sciences; qu'il avait aussi une fille, qu'il l'avait mariée et qu'il avait rendu sa fille et son gendre complices de ses sortiléges; qu'il avait pour élève un certain Daniel *Malipiero*, à qui il avait enseigné la sphère, et ensuite la magie;...... qu'ayant obtenu par ses enchantements (ce fait est le plus curieux de tous), qu'ayant obtenu de faire pleuvoir en Candie, où régnait une grande sécheresse, la pluie, accompagnée de tempêtes, tomba si abondamment, qu'entre autres dommages qu'il en souffrit, un moulin qui lui appartenait fut détruit, et qu'il y perdit plus de cent écus de rentes.

Satisfait de ces aveux, qui ne prouvent rien dans l'accusé que la crainte d'une mort cruelle, le saint Tribunal « imitant, comme il le dit dans sa sentence (1), le Dieu de bénédiction, qui ne veut pas la mort, mais la conversion du pécheur, voulant cependant que les péchés du coupable ne restent pas impunis, et que ceux qui seraient tentés de l'imi-

(1) Rapportée par *Mazzuchelli*, dans les notes de l'article *Barozzi*, p. 412. Il ne cite que le commencement et la fin de cette sentence; mais il indique la source d'où il l'a tirée, et où l'on peut la trouver tout entière. On en conserve une copie manuscrite dans la bibliothèque ambrosienne de Milan, manusc. R, n°. 109, in-fol.

ter apprennent par cet exemple à fuir une telle apostasie ou toute autre, usant enfin largement de la miséricorde qu'il lui a promise, le condamne d'abord à rester en prison; ensuite, pour consacrer éternellement la mémoire du mépris qu'il a fait du signe sacré de la croix, le condamne à payer dans un terme qui lui sera fixé, cinquante ducats entre les mains du révérendissime archevêque de Candie ou de son vicaire, dont on fera une croix d'argent pour l'usage perpétuel et l'ornement de cette cathédrale; autres cinquante ducats à l'évêque de *Rétimo*, dont on fera le même emploi pour son église; de plus, il se confessera et communiera aux quatre grandes fêtes de l'année, et il en apportera la preuve par écrit au saint Office, soit du lieu où la sentence est prononcée, soit de tout autre lieu, quand il aura plu au saint Tribunal de le délivrer de prison. *Item*, il dira tous les jours pendant un an, à genoux devant un crucifix, cinq *Pater*, deux *Ave* et le psaume *Miserere*, et de même tous les dimanches, le psaume *Qui habitat;* l'exhortant d'ailleurs à tenir toujours de l'eau bénite dans sa chambre, pour le défendre de tant d'esprits infernaux avec lesquels il a eu des liaisons familières; se réservant, ledit Tribunal, le pouvoir d'ajouter, de diminuer, d'altérer, de changer en tout et en partie ladite sentence. »

On ignore combien de temps un homme aussi distingué que *Barozzi*, dans la société et dans les sciences, resta soumis *par grâce* à cette manière de

vivre, et quelle fut l'année de sa mort. Il n'y a rien à dire sur cette sentence; l'inquisition s'y montre dans toute sa naïveté. Et c'était à Venise (1), vers la fin du seizième siècle! Mais n'est-ce pas près de cinquante ans plus tard (2) que le grand Galilée fut forcé, par les mêmes craintes, d'abjurer, comme des hérésies contraires à la foi, les vérités qu'il avait démontrées, et qui ne tardèrent pas à être universellement reconnues (3)?

Revenons aux principaux traducteurs des mathématiciens de l'antiquité, qu'il serait trop long de nommer tous. Le plus laborieux et le plus célèbre fut le savant Frédéric *Commandino*; il ne parut avoir appris les mathématiques et la langue grecque que pour entendre et interpréter les auteurs grecs qui ont écrit sur les mathématiques. Il naquit à Urbin, en 1509. Après y avoir étudié sous les plus habiles maîtres, il fut recommandé par l'un d'eux (4) au pape Clément VII, qui le fit venir à Rome avec le titre de son camérier secret et la fonction particulière d'avoir avec lui de savants entretiens, aux heures de liberté que laissaient à Sa Sainteté les affaires publiques. Après les disgrâces de ce pontife,

---

(1) Venise était regardée comme la ville d'Italie la moins infectée de superstitions papales.

(2) En 1633.

(3) Que le soleil est fixe, et que la terre tourne.

(4) *Giampietro de' Grassi.*

Commandino, resté sans emploi, alla étudier pendant dix ans, à Padoue, la philosophie et la médecine. Reçu docteur à Ferrare, il retourna dans sa patrie, et y exerça quelque temps l'état de médecin; mais le goût qu'il avait toujours eu pour les mathématiques l'emporta enfin, et, après quelques déplacements et quelques essais de fortune qui ne lui réussirent pas mieux que le premier, il revint, en 1565, à Urbin, dans la maison même où il était né, et s'enfonça tout entier dans ses études. Ce fut alors qu'il traduisit en latin les éléments d'Euclide et un nombre presque incroyable d'ouvrages de Ptolémée, d'Archimède, d'Apollonius, de Pappus, d'Aristarque, de Héron, etc., accompagnés de notes, d'explications concises et de corrections du texte, où il se montre aussi savant critique qu'helléniste et mathématicien (1).

Mais il ne semblait être né que pour traduire les anciens, et il fut beaucoup moins heureux dans quelques compositions originales, où il essaya d'aller plus loin qu'eux (2). Il n'en fut pas ainsi de *Niccolo Tartaglia*, l'un des traducteurs d'Euclide;

(1) Je crois inutile de copier ici les titres de toutes ces traductions, dont *Bernardino Baldi* a donné la liste exacte à la fin de la vie de *Commandino*, qu'il a écrite en italien. Cette vie est imprimée dans le journal *de' Letterati d'Italia*, tom. XIX, p. 140, etc.

(2) Montucla, *Histoire des Mathémat.*, tom. I, p. 463.

la géométrie et plus encore l'arithmétique et l'algèbre lui eurent les plus grandes obligations. Il eut contre lui tous les obstacles que la fortune peut opposer au génie ; mais il y fut si supérieur, qu'il plaisanta lui-même dans un de ses écrits (1), et de la manière la plus piquante, sur ceux de ces obstacles dont un homme ordinaire aurait le plus rougi. Son père était un pauvre homme de *Brescia*, qui n'avait d'autre bien qu'un cheval, d'autre état que de porter les lettres de *Brescia* à Bergame, à Crème, à Vérone, et d'autre nom que Michel. Il mourut lorsque son fils n'avait qu'environ six ans, laissant une veuve chargée de deux autres enfants et sans aucun moyen d'existence. En 1512, les Français, commandés par le duc de Nemours, ayant repris *Brescia* sur les Vénitiens, saccagèrent la ville, et poursuivirent les habitants jusque dans la cathédrale, où plusieurs s'étaient réfugiés comme dans un asile que le vainqueur ne violerait pas. Le fils de Michel y était avec sa pauvre famille. Il reçut cinq blessures presque mortelles, trois sur la tête qui lui découvraient la cervelle, et deux sur le visage, dont une lui fendit les lèvres par la moitié. C'est à cette blessure qu'il dut son nom. Guéri au bout de quelques mois, il lui restait dans le parler un embarras et

(1) Dans un dialogue original qu'il établit entre lui et un noble chevalier de Rhodes, prieur de Barletta. *Quesiti ed invenzioni diverse*, tom. VI, *ques.* VIII.

une espèce de bégaiement. Les enfants de son âge, pour se moquer de lui, l'appelèrent *il Tartaglia*, le bègue (1); et il voulut conserver ce surnom, en mémoire du fait qui y avait donné lieu.

Sa première éducation se bornait à savoir lire; pour la seconde, il voulut à quatorze ans apprendre à écrire; mais son apprentissage n'alla pas au-delà de quinze jours, ni plus loin que la lettre *k*. Il était convenu avec son maître de lui payer un tiers d'avance, le second tiers quand il en serait au *k*, et le troisième à la dernière lettre. Arrivé au second terme, l'argent lui manqua, le maître lui tint rigueur, et ne lui accorda pour toute grâce que quelques exemples, dont Nicolas se servit comme il put pour achever son alphabet. C'est de ce point que *Tartaglia* partit pour être un des premiers mathématiciens de son siècle. Il passa dix ans à Vérone, et presque tout le reste de sa vie à Venise, où il expliquait quelquefois publiquement Euclide, dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul; il mourut dans cette ville en 1557.

Les progrès que lui dut l'algèbre, l'invention des équations du troisième degré, qui lui fut inutile-

---

(1) *Tartagliare*, en italien, signifie *bégayer*, *bredouiller*; et, dans la comédie à caractères ou à masques, on a donné, à un acteur ridicule, qui bégaie en parlant, le nom de *Tartaglia*. C'était à quoi les malins enfants de *Brescia* faisaient allusion, en donnant ce même nom au pauvre Nicolas.

ment disputée par *del Fiore*, et que Cardan, à qui il l'avait confiée sous la promesse du secret, publia dans son *Ars magna*, en lui en attribuant cependant la gloire; les querelles auxquelles cette infidélité donna lieu entre Cardan et *Tartaglia*, tout ce qui regarde enfin la naissance de cette théorie importante pour la science, appartient à l'histoire particulière des mathématiques(1). Le génie de *Tartaglia* s'étendit à une foule d'objets utiles. Dans ses neuf livres de *Questions et inventions diverses* (2), il traite du tir de l'artillerie, des balles, de la poudre, des différentes manières de ranger les troupes en bataille, de défendre et de fortifier les places, et plusieurs autres questions d'art militaire, de mécanique et d'algèbre; il en propose d'autres sur le mouvement des corps et sur la mesure des distances, dans sa *Science nouvelle*, et dans son *Traité des nombres et des mesures*. On y voit partout une profonde connaissance de toutes les branches de mathématiques, et, ce qui est plus rare, un esprit pénétrant et créateur. On a encore de lui un traité d'arithmétique, imprimé en 1556, où il expose tout ce qu'on savait avant lui de cette science et ce qu'il y avait ajouté. Le style de ces ouvrages, qui sont tous écrits en italien, est dépourvu d'élégance, obscur et embarrassé; les méthodes par lesquelles il y

---

(1) Voyez cette histoire, par Montucla, tom. I, p. 479, etc.

(2) *Quesiti ed invenzioni diverse.*

procède pourraient être meilleures, et les éditions plus correctes. Ils ne sont plus d'aucune utilité pour les mathématiciens modernes; et cependant on leur conserve toujours cette estime qui est due à tout ce qui porte l'empreinte du génie et du vrai savoir.

Un mathématicien plus lettré, et dont le génie s'étendit à une beaucoup plus grande variété d'objets, est François *Maurolico*, l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire des sciences ait parlé. Il naquit à Messine en 1494, d'une ancienne et noble famille. Après avoir fait de bonnes études littéraires, il prit l'habit ecclésiastique, entra dans les ordres, et s'appliqua aux mathématiques avec tant d'ardeur qu'il tomba sérieusement malade, et qu'il ne recouvra même jamais entièrement la santé. Il reprit cependant ses études, comme l'homme le plus robuste aurait pu le faire; et, secondé dans ses travaux par la prodigieuse vivacité de son esprit, il publia tout ce nombre de savants ouvrages dont les bibliographes donnent la liste (1), et dont la variété n'étonne pas moins que la quantité. Entièrement livré à ses recherches et à la composition de ses écrits, il quitta peu la Sicile, si ce n'est pour accompagner dans quelques voyages le marquis de *Gerace*, l'un des plus grands seigneurs siciliens; ou le vice-roi de *Vega*, qui ne pouvaient se passer

(1) Niceron, *Hommes illustres*, tom. XXXVII; Mongitore, *Bibl. Sicul.*, tom. I, p. 226, etc.

de lui. On raconte du premier qu'étant allé à Rome avec *Maurolico*, le cardinal Alexandre Farnèse combla ce dernier de tant d'honneurs et de bienfaits, que le marquis, craignant qu'on ne réussît à le lui enlever, accéléra son départ et le reconduisit en Sicile. Il l'y fixa par une riche abbaye (1), et par une chaire publique de mathématiques à Messine.

Les mathématiciens les plus savants correspondaient avec *Maurolico*, le consultaient, et regardaient ses décisions comme des oracles (2). Tous les étrangers de distinction qui abordaient à Messine s'empressaient de le visiter; plusieurs firent exprès le voyage pour connaître personnellement un si grand homme. L'empereur Charles-Quint lui-même, au retour de sa guerre d'Afrique, voulut le voir, et le chargea de surveiller, de concert avec l'architecte *Ferramolino*, les fortifications de la ville. *Maurolico* vécut ainsi dans l'aisance, dans des travaux de son goût, et entouré de la considération publique, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Il mourut à une maison de campagne qu'il possédait près de Messine, le 21 juillet 1575.

Ses œuvres n'ont jamais été recueillies en un seul corps, et l'on en cite un grand nombre qui n'ont jamais vu le jour. Parmi ses livres imprimés, se trou-

(1) Celle de *Santa-Maria del Parto*.

(2) Tiraboschi, p. 395.

vent plusieurs traductions latines des mathématiciens grecs, de Théodose (1), de Ménélas, d'Autolycus, d'Euclide, d'Archimède et d'Apollonius, la plupart accompagnées de savants commentaires. Les tentatives qu'il fit pour suppléer à la perte du cinquième livre d'Apollonius (2); le nouveau sentier qu'il ouvrit pour tirer du cône même et des différentes courbes qui en sont formées la théorie des sections coniques; les belles recherches qu'il fit sur les gnomons, dans son *Traité des lignes horaires*, appartiennent exclusivement à l'histoire des mathématiques. L'arithmétique lui eut aussi des obligations; il écrivit encore sur l'astronomie, sur la nature des éléments, sur la mécanique, sur les propriétés de l'aimant, sur la musique considérée comme science, et sur d'autres parties de la physique et des mathématiques. Enfin, dans un traité sur la lumière, dont nous reparlerons dans ce chapitre, il s'approcha plus qu'aucun autre de l'explication qu'on cherchait encore des mystères de la vision.

Les sciences ne suffisaient pas à un esprit de cette trempe et de cette activité. *Maurolico* se délassait de ses grands travaux par la culture des lettres. Sicilien, il écrivit un abrégé de l'histoire de Sicile; religieux et abbé, il a laissé les vies d'un saint moine

(1) Auteur des *Sphériques*, dont on a parlé plus haut.

(2) Il traitait, selon Pappus d'Alexandrie, *De maximis et minimis*.

et d'une sainte abbesse; né poète, il composa un grand nombre de *rime* ou poésies en langue vulgaire. Des auteurs siciliens ont cru le louer en ajoutant, à tant de savoir et de talents, celui des prédictions astrologiques (1). Il faudrait voir dans ses ouvrages d'astronomie, s'il a donné lieu à cet affligeant éloge, ou si ce ne sont point plutôt des bruits populaires, trop légèrement recueillis par la crédulité de ces auteurs.

L'algèbre alla, dès ce même siècle, jusqu'à un terme qu'elle n'a point passé depuis, jusqu'aux équations du quatrième degré. L'invention en est due à Louis *Ferrari*, élève de ce Cardan, qui appartient également aux mathématiques, à la médecine et à la philosophie, mais que la philosophie surtout réclame, parce que ce fut là qu'il porta toute la bizarrerie et la hardiesse de son esprit (2).

---

(1) Tiraboschi, p. 396.

(2) *Ferrari*, né à Bologne, le 2 février 1522, vent à quatorze ans à Milan, sans aucune teinture des lettres, profita si bien des leçons de son maître, qu'il ouvrit lui-même à dix-huit ans une école d'arithmétique, et fut en état de tenir tête dans des discussions publiques, aux savants les plus renommés de ce temps, et à *Tartaglia* lui-même. Il était aussi très savant en architecture, en géographie, en astrologie, et dans les langues grecque et latine; mais dans les mathématiques surtout, on assure qu'il n'avait point d'égaux (*Tiraboschi*, p. 418). On n'en peut pas juger par ses œuvres; aucun des nombreux manuscrits qu'il laissa, dit-on, en mourant (en 1565, à l'âge de quarante-trois ans), n'a vu

D'autres mathématiciens s'illustrèrent sans inventer; il parut un grand nombre de traductions italiennes et latines, soit de ce qui restait encore à traduire des auteurs grecs, soit de ce qui avait déjà été traduit, et un plus grand nombre de traités d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie; mais une longue liste de noms d'auteurs obscurs et d'ouvrages oubliés ne prouverait qu'un fait suffisamment prouvé sans cette liste, c'est que dans les sciences, comme dans les lettres et dans les arts, la fermentation des esprits était générale, l'émulation ardente; que partout, au-dessous des premiers rangs, les seconds, les troisièmes étaient enviés, et qu'on se précipitait en foule pour les remplir.

L'astronomie fut une des sciences qui participa le plus à ce mouvement général. Un grand poète, qui s'est déjà offert à nous comme savant médecin, s'offre encore ici comme savant astronome. Fracastor aperçut un des premiers que le sytème des anciens, qui expliquaient les mouvements célestes par des cercles excentriques et par des épicycles, était une source d'erreurs; il y substitua d'autres cercles

le jour. C'est à Cardan, son maître, qu'il doit cette réputation; Cardan a parlé de lui dans plusieurs de ses ouvrages, dans son traité d'algèbre, dans son livre astrologique : *De exemplis geniturarum*, et dans une courte notice sur la vie de *Ferrari; Oper.* vol. IX, p. 568; et il n'a pas donné moins d'éloges à son génie, qu'il n'a versé de blâme sur son irréligion et sur la corruption de ses mœurs.

homocentriques ou concentriques, et s'efforça de tout expliquer par ce moyen; il ne parvint pas à son but, mais du moins il ne suivit pas en aveugle les préjugés des anciens, et il donna cette preuve de plus de la pénétration et de la vivacité de son génie (1). Il en donna une autre de sa sincérité, en déclarant, au commencement de son traité sur les *homocentriques* (2), qu'il en devait la première idée à Jean-Baptiste *della Torre*, son compatriote et son maître, qui lui avait recommandé en mourant de pénétrer plus avant dans cette matière. Il ne se borna point à des spéculations abstraites sur les astres; il mit une grande application à les observer. Il employait à cela de certains verres qui préludaient en quelque sorte à l'invention du télescope. Il a écrit que la lune et les étoiles, quand on les regardait avec ces verres, semblaient se rapprocher de la terre, au point de ne paraître pas plus élevées que de hautes tours (3); il a même écrit plus positivement encore, en décrivant la lunette dont il se servait: « Si quelqu'un regarde avec deux verres oculaires, en les plaçant l'un sur l'autre, il verra tous les objets beaucoup plus grands et beaucoup plus rapprochés (4). »

(1) Tiraboschi, p. 381.
(2) *De homocentricis*, c. I.
(3) *Ibidem*, sect. III, c. XXIII.
(4) *Ibidem*, sect. II, c. VIII.

Les traités sur la sphère et sur les mouvements des corps célestes, qui parurent alors en grand nombre, ne pouvaient être exempts d'erreurs ; cependant quelques-uns se distinguent par la méthode, la clarté, et par des vues aussi justes que le permettaient les préjugés de ce temps-là. Le bon Triphon *Gabrielli*, vénitien, savant modeste, qui mérita d'être appelé le Socrate de son temps, et qui mourut dans sa patrie, en 1549, y avait publié en latin un opuscule sur la sphère (1), que Jason de Norès vanta, traduisit en italien, et fit imprimer avec son propre traité sur le même sujet (2). Jacques *Gabrielli*, neveu de Triphon, publia en italien un traité plus étendu (3), dont les savants approuvèrent la doctrine, et dans lequel le cardinal Bembo, assurément bon connaisseur, admirait la pureté de la langue toscane, si difficile à apprendre et à écrire régulièrement, écrivait-il à l'auteur, pour nous autres Vénitiens (4). Ce trait de philologie italienne, remarquable dans un écrivain tel que le Bembo, est ce qui m'a engagé à tirer les deux *Gabrielli* et leurs ouvrages sur la sphère, de la foule des auteurs qui écrivirent alors sur cet objet, sur les cadrans solaires, ou sur d'autres sujets relatifs

(1) *De sphæricâ ratione.*

(2) Voy. Niceron, tom. XL.

(3) A Venise, en 1545.

(4) *Lettere del Bembo*, vol. II, liv. XII.

à l'astronomie, et que je me dispense de citer. J'épargne même au lecteur l'avis trop répété de ces omissions volontaires.

Une multitude d'éphémérides des mouvements célestes ne pouvaient manquer d'éclore de toutes parts; on en publia où ces mouvements étaient calculés et prédits pour dix, douze, quatorze, et même vingt ans. Je ne citerai non plus qu'un seul de ces éphéméridistes, Luc Gauric, qui florissait dès le commencement du siècle, et qui mêla, comme il n'était que trop ordinaire, les rêveries astrologiques à une grande étendue d'esprit et à un plus grand savoir. Né en 1475, dans la principauté citérieure du royaume de Naples (1), il professa l'astronomie à Naples même, et ensuite à Ferrare. L'ambition de se montrer savant astrologue eut pour lui des suites fâcheuses. Il s'avisa de prédire à Jean *Bentivoglio* qu'il perdrait la souveraineté de Bologne; *Bentivoglio* prit cette prédiction pour une insulte, et fit maltraiter publiquement le malheureux prophète de la manière la plus douloureuse et la plus grave (2). La faveur où Gauric fut à Rome, auprès de Paul III, le consola de cette disgrâce. Ce pape, qui n'était pas éloigné, dit-on, de

(1) A *Gifuni.*

(2) *Gli fe dare cinque violenti tratti di corda.* Boccalini, *Ragg. di Parnaso*, centur. I, ragg. 35.

croire aux astrologues (1), lui donna, en 1545, un bon évêché dans le royaume de Naples, et y ajouta un traitement par mois et d'autres avantages qui en augmentaient considérablement le revenu (2). Ils ne l'empêchèrent point, cinq ans après, de renoncer à cet évêché, et de retourner à Rome pour y cultiver paisiblement ses études astronomiques; il y mourut en 1558, âgé de près de quatre-vingt-trois ans. Tous ses ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, furent recueillis, en 1575, à Bâle, en trois tomes in-folio. Le premier contient les traités d'astronomie, et l'auteur s'y montre profondément versé dans cette science; le second ne comprend, à peu de chose près, que de l'astrologie judiciaire: non content d'en donner les règles, il voulut, dans un des traités que contient ce volume, les mettre lui-même en pratique, en tirant l'horoscope de plusieurs grands personnages; par exemple, il prédit au duc Cosme de Médicis qu'il vivrait jusqu'à environ sa soixante-douzième année, et Cosme mourut à cinquante-cinq ans. Le troisième tome renferme des opuscules qui appartiennent à la grammaire, à la poésie et à la philosophie morale. On n'a point

(1) Tiraboschi, p. 385.

(2) Ce revenu annuel était de trois cents ducats d'or. Le pape y joignit dix écus d'or par mois, les dépenses payées pour l'évêque et pour deux domestiques, deux mules et un cheval. (Tiraboschi, *loc. cit.*)

compris dans ces trois volumes les éphémérides qu'il publia, en 1534, à Venise, et qui vont depuis cette année jusqu'en 1551.

Le mélange des songes de l'astrologie avec les réalités de la science astronomique signala ce siècle entier, que l'étude des sciences exactes, des sciences naturelles et de la philosophie aurait dû, à ce qu'il semble, en garantir. Le dernier savant astronome qu'on y voit briller, et qui étendit même sa carrière dans le siècle suivant, *Giannantonio Magini*, de Padoue, plus justement célèbre que Gauric, et qui joignit, aux suffrages de tous les savants italiens, le suffrage et l'amitié du grand Keppler, n'en paya pas moins tribut à cette faiblesse et aux préjugés de son temps. Il fut, pendant la plus grande partie de sa vie, professeur d'astronomie dans l'université de Bologne. Il y publia un grand nombre d'ouvrages qui étendirent sa renommée dans l'Europe savante. Instruit des découvertes de Copernic, s'il n'adopta point son système, il s'en servit pour corriger et améliorer ses propres éphémérides, et pour démontrer l'inexactitude des tables du roi Alphonse, qui avaient été jusqu'alors en si grand crédit. La préface de sa *Nouvelle théorie des corps célestes* (1) contient ces faits; deux lettres, imprimées dans le recueil de celles de Keppler (2), nous

(1) *Novæ celestium orbium theoricæ*. Tiraboschi, p. 386.
(2) *Kepleri epist.*, ep. 413 et 414.

apprennent qu'en 1617, après la mort de *Magini*, l'université lui fit offrir la chaire que le savant qu'elle regrettait laissait vacante; et que Keppler, en s'excusant de l'accepter, parla de *Magini* comme d'un homme supérieur, et comme de son intime ami (1). Il n'était pas seulement grand astronome, mais géomètre profond, savant géographe, et tellement versé dans l'optique, qu'il construisait lui-même de grands miroirs ronds et concaves, dont il faisait hommage aux princes italiens et étrangers (2) : les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'il possédait toutes ces sciences; mais on y trouve aussi plusieurs opuscules et un traité complet de *la science astrologique* (3), tant la raison la plus forte et la plus éclairée avait alors de peine à se défendre de cette folie.

Deux grands événements contribuèrent alors à entraîner les esprits vers l'étude de l'astronomie. Le premier fut l'apparition d'une comète en 1577. Si dans des temps plus éclairés un tel phénomène frappe toujours, et s'il occupe lors même qu'il n'étonne pas, on peut juger quelle sensation il dut faire alors, et quelle agitation il dut répandre. Plu-

---

(1) *Summum in professione mathematicâ virum, mihique amicissimum.*

(2) Il écrivit en italien un traité sur ces miroirs, imprimé à Bologne en 1611.

(3) *De astrologicâ ratione.*

sieurs savants écrivirent sur ce beau sujet astronomique. Ils le firent, il est vrai, avec les préjugés propres à leur siècle; mais on voyait pourtant dans leurs écrits comme un premier rayon de la lumière qui devait bientôt l'éclairer (1). L'un d'eux, Pierre *Sordi*, avança même, dans un *Discours sur les Comètes*, imprimé à Parme, en 1578, qu'on pouvait déterminer d'avance, par le calcul, l'époque de leur apparition; un autre, et c'était un cardinal (2), soutint dans une dissertation, malheureusement restée inédite, qu'une comète pouvait paraître sans rien présager de malheureux (3).

Le second événement est la réforme du calendrier, ordonnée par le pape Grégoire XIII. J'ai parlé précédemment de cette grande opération astronomique (4); j'ai dit ce qui la rendait nécessaire, et quel en fut le résultat; j'ajouterai seulement ici quelques détails essentiels, non sur l'opération même, mais sur les savants qui en furent les coopérateurs.

Lorsqu'Antoine *Lilio*, frère de Louis, qui était mort avant de recueillir le fruit de ses travaux, eut présenté à Grégoire XIII son plan de réforme et les calculs astronomiques sur lesquels il l'avait établi,

---

(1) Tiraboschi, p. 388.

(2) Le cardinal *Valiero*.

(3) Tiraboschi, p. 312 et 389.

(4) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 73 et 74.

le pape en confia l'examen à une commission de savants, les uns Italiens, et les autres étrangers : les étrangers étaient un dominicain espagnol (1) et un jésuite de Bamberg (2), qui fut même chargé de la principale partie du travail. A l'égard des Italiens, outre le cardinal Sirlet, dont j'ai parlé ailleurs (3), et Vincent *Laureo*, alors évêque de Pérouse, et qui devint bientôt après cardinal, Grégoire fit venir exprès à Rome un de ces savants, dont la gloire ne devrait jamais périr, puisqu'elle est attachée à des travaux grands et utiles.

Ignazio Danti, dominicain, né à Pérouse, était d'une famille où l'on peut dire que les études mathématiques étaient héréditaires. Un de ses oncles s'était livré à la mécanique, et avait fait, dit-on, vers le commencement du siècle, une expérience qui lui coûta cher. Dans les fêtes d'un mariage, il avait imaginé d'adapter des ailes à ses épaules et à ses bras, de s'élancer du lieu le plus élevé de la ville, et de traverser, en volant, la place publique remplie, comme on peut le penser, de spectateurs. Il s'élança bravement; mais un fer qui soutenait son aile gauche se brisa, il perdit l'équilibre, tomba sur le toit d'une église, se rompit une jambe, et fut heureux d'en être quitte à si peu de frais. Un his-

(1) Le P. *Alfonso Ciaconio.*

(2) Le P. Christophe *Clavius.*

(3) Pages 53, 54.

torien de Pérouse (1) raconte ce fait; Tiraboschi en desirerait quelque preuve plus sûre (2). Mais tout Paris n'a-t-il pas vu, dans le siècle dernier, un certain M. de Baqueville s'élancer aussi avec des ailes, voler, tomber de même, et se casser une jambe, au milieu de la Seine, sur un bateau?

Pier Vincenzo Danti (3), aïeul d'*Ignazio*, était de la famille *Rainaldi*; quoique savant mathématicien, il était aussi poète, et grand imitateur du Dante; non content de copier son style, il prit aussi son nom, et le transmit à ses descendants. Il traduisit en italien le traité de la sphère de *Sacrobosco*, et se servit de sa traduction pour instruire, dès leur enfance, *Giulio*, son fils, et sa fille *Teodora*. *Giulio* devint grand mathématicien et habile architecte; il éleva son fils *Ignazio* comme il l'avait été lui-même. Sa sœur *Teodora*, aussi savante que lui, partagea ses soins. *Ignazio*, instruit par son père et par sa tante, les surpassa bientôt. Il entra fort jeune dans l'ordre des Dominicains, et y vécut comme si l'unique règle de cet ordre eût été l'étude des mathématiques. Sa réputation le fit appeler à Florence par le grand duc Cosme Ier., qui le tint auprès de lui pendant plusieurs années, et paya généreusement ses travaux.

---

(1) *Pellini.*

(2) Tiraboschi, page 392.

(3) Mort en 1512.

Le *Danti* laissa des monuments de son savoir en astronomie, dans les belles cartes géographiques et les mappemondes qu'il forma pour ce prince, et plus encore dans le cadran de marbre et le méridien qui ornent la façade de l'église de Sainte-Marie nouvelle. Il avait entrepris de construire un gnomon pour la même église; mais la mort du grand duc interrompit ce dessein (1). Il se rendit alors à Bologne, professa les mathématiques dans l'université, et ajouta encore à sa renommée par le grand méridien qu'il traça, en 1576, dans l'église de Saint-Petrone; c'est le même qui fut perfectionné depuis par *Cassini*. A Pérouse, où il retourna l'année suivante, il dessina aussi plusieurs cartes géographiques : ce fut alors que Grégoire XIII l'appela à Rome. Outre sa coopération très utile à la réforme du calendrier, il dessina et peignit, par ordre du pape, dans la galerie du Vatican, les cartes géographiques de l'Italie. Il eut pour récompense, en 1583, l'évêché d'Alatri; mais il en jouit peu, et fut enlevé, trois ans après, par une mort prématurée, n'étant âgé que de quarante-neuf ans.

L'astronomie tira de grands secours d'une autre science, qui, quoique bien loin encore de la perfection où elle a été portée depuis, commença, dans

(1) Voyez, sur tous ces travaux, l'abbé Ximenès, *Introduz. al Gnomone Fiorent.*, p. 42; et un magnifique éloge du *Danti*, dans *Vasari*, *Vite de' Pittori*, etc.

ce siècle, à sortir des ténèbres où elle avait été ensevelie jusqu'alors (1). Je veux parler de l'optique, qui dut principalement à trois savants Italiens, au mathématicien *Maurolico*, au naturaliste *Porta*, et au philosophe *Paolo Sarpi*, ses progrès, ou plutôt sa naissance.

Maurolico, dans ses *Principes ou Axiomes sur la lumière et l'ombre servant à la connaissance des rayons incidents* (2), approcha plus que personne de la découverte de la véritable manière dont nous voyons les objets. Il reconnut que l'humeur cristalline recueille et unit dans la rétine les rayons qui sortent des corps, et il expliqua les divers phénomènes des presbytes et des myopes; il fut le premier à établir avec justesse comment les rayons du soleil, passant par un trou de quelque forme que ce soit, rassemblés à une certaine distance, forment toujours un cercle; et pourquoi les rayons du soleil, lorsqu'il est en partie éclipsé, passant par le même trou, représentent la partie du disque solaire qui n'est pas encore couverte. Il donna plusieurs autres explications, entre autres celle de la formation des images produites par la réflexion des rayons sur les miroirs concaves, qui devaient le conduire à découvrir comment l'image

(1) Tiraboschi, p. 394.

(2) *Photismi de lumine et umbrâ, ad prospectivam radiorum incidentium facientes.*

des objets se peint dans le fond de l'œil; mais il lui restait encore des difficultés à vaincre, qui ont arrêté long-temps ceux qui ont achevé après lui ce qu'il avait commencé (1).

Jean-Baptiste *Porta*, dont nous ne parlerons ici que sous ce rapport, s'avança presque aussi loin que *Maurolico*, et fut arrêté de même. On lui doit l'invention de la chambre obscure, qu'il ne faut pas confondre avec la chambre optique. Dans celle-ci, un objet peint en très petites dimensions, et placé horizontalement, est vu, au moyen de verres bien disposés, dans sa position naturelle, et tellement agrandi, qu'il semble, pour ainsi dire, qu'on a l'objet sous les yeux. Léon-Baptiste *Alberti* l'avait inventée dès le siècle précédent, et c'est à tort qu'on a prétendu en faire honneur à notre savant Napolitain, et qu'il paraît avoir voulu se l'attribuer lui-même (2); mais on lui doit incontestablement la chambre obscure, dans laquelle, tout étant fermé, à l'exception d'un trou de forme ronde fait au volet d'une fenêtre, et un verre convexe étant appliqué sur ce trou, les objets extérieurs se peignent sur le mur opposé (3). Cette belle expérience lui apprit que l'œil humain était comme la chambre obscure, où

---

(1) Voyez Montucla, *Histoire des Mathém.*, tom. I, p. 463 et 626.

(2) *Magiæ natur.*, l. XVII.

(3) *Ibidem.*

les objets extérieurs viennent se peindre. Il le comprit; il l'enseigna; mais il n'alla pas jusqu'à découvrir le véritable endroit où ces images sont imprimées, c'est-à-dire la rétine; et il crût que l'humeur cristalline était le principal organe de la vision (1).

S'il ignora ce grand secret, il n'en fut pas moins utile à ceux qui le suivirent par plusieurs autres expériences ingénieuses, qu'il a décrites dans ses livres de la *Magie naturelle*, dans ceux qu'il composa sur la réfraction (2), et dans plusieurs autres ouvrages. Il écrivit aussi sur les miroirs plans, convexes et concaves; sur leurs différents effets, et principalement sur les miroirs ardents; il prétendit avoir trouvé la manière de les construire de telle sorte qu'ils brûlassent, à quelque distance que ce fût; mais qu'il n'avait pas eu le courage d'en faire lui-même l'épreuve (3). Il fit aussi, comme Fracastor, d'heureuses expériences sur les verres optiques, qui préparaient la route à l'invention du télescope; mais il resta comme lui en-deçà de cette découverte, et ce n'est que sur un passage mal entendu d'un de ses ouvrages (4), que quelques auteurs et le savant Wolf lui-même ont pu la lui attribuer (5).

---

(1) Tiraboschi, p. 400.

(2) *De refractione optices parte.*

(3) *Magiæ natur.*, l. XVII.

(4) *Ibidem.*

(5) *Elementa Dioptr.*, schol. 318.

L'historien du concile de Trente, le célèbre *Paolo Sarpi*, que nous avons déjà reconnu pour l'auteur d'une découverte anatomique importante (1), pourrait appartenir à la théologie autant qu'aux sciences appelées profanes; il appartient surtout à la philosophie, par la bonne direction qu'il donna, dans tous les genres d'études, à son esprit; mais trop de ses ouvrages, trop des années et des vicissitudes de sa vie appartiennent au dix-septième siècle (2), pour que je puisse lui donner, dans celui-ci, toute la place qu'il doit remplir. Il en doit cependant avoir une, dès ce moment, parmi les auteurs des découvertes qui servirent aux progrès de l'optique, et par l'optique à ceux de l'astronomie. La contraction et la dilatation de l'uvée dans notre œil est un des principaux points qui forment la théorie de la vision, et la découverte lui en est due. Il n'a rien écrit lui-même sur ce sujet; mais *l'Acquapendente* (3), le premier qui ait parlé de cette propriété de l'uvée dans son traité *de l'œil*, avoua qu'il l'avait apprise de *Fra Paolo Sarpi*, et que ce savant théologien, philosophe et mathématicien, l'avait observée et découverte le premier (4).

Les progrès de l'optique décidèrent ceux de la

---

(1) Celle des valvules des veines, p. 146.

(2) Il était né en 1552, et mourut en 1623.

(3) Voyez ci-dessus, pages 143, 144.

(4) *De oculo et visûs organo*, 1600, part. III, c. VI.

perspective. Cet art, qui tient aux sciences par sa théorie, et aux beaux-arts par ses effets, eut pour premiers écrivains deux peintres célèbres, qui avaient joint l'étude de la géométrie à celle de leur art, *Pietro della Francesca* (1), et Balthazar *Peruzzi*, de Sienne (2); mais ils ne publièrent point ce qu'ils en avaient écrit; des artistes, leurs élèves, en profitèrent dans des ouvrages où la perspective n'entrait qu'accessoirement (3). Le premier traité complet de perspective eut pour auteur Daniel *Barbaro*, vénitien, l'un des plus savants littérateurs de ce siècle, et qui fut un grand personnage dans la république de Venise, comme dans la république des lettres. Sa *Pratique de la perspective* fut imprimée à Venise en 1568. Il y a plus traité, suivant son titre, de la pratique de l'art que de sa théorie; mais son ouvrage n'en fut que plus utile aux

(1) Voyez Vasari, *Vite de' Pittori*, etc. Ediz. fir., 1772, tom. II, p. 205.

(2) *Id.*, *ibid.*, tom. III, p. 320.

(3) *Fra Luca Pacioli*, de Borgo-San-Sepolcro, est accusé par Vasari, *ubi suprà*, de s'être approprié les écrits sur la perspective de *Pietro della Francesca*; mais Tiraboschi observe, tom. VII, part. I, p. 406, que s'il s'en appropria, en effet, ce ne furent pas ceux qui regardaient la perspective, attendu qu'il parle fort peu de cette partie de l'art dans ses ouvrages. Le même Tiraboschi dit affirmativement, *ibidem*, que le célèbre architecte *Sebastiano Serlio*, fit usage, dans son grand traité d'architecture, de ce que Balthazar *Peruzzi* avait écrit sur la perspective.

peintres et aux architectes. Il servit encore mieux ces derniers par sa traduction de Vitruve (1); les services qu'il rendit aux lettres trouveront leur place ailleurs. Les *deux Règles de la perspective pratique*, du célèbre architecte *Barozzi da Vignola*, imprimées à Rome en 1583, avec des commentaires d'*Ignazio Danti*; la *Pratique de la perspective*, de *Lorenzo Sirigatti*, noble Florentin, publiée à Venise en 1596, et plusieurs autres ouvrages moins connus, eurent le même genre d'utilité que celui de Daniel *Barbaro*. Ils furent tous écrits en langue vulgaire, et destinés aux artistes plus qu'aux savants; celui que le marquis *Guidubaldo del Monte* publia en 1600, traite plus théoriquement de la perspective, et est écrit en latin.

La naissance de ce savant était illustre; mais il n'exista que pour les sciences. Il leur dut aussi toute sa renommée, et sa vie n'est connue que par ses ouvrages. Tiraboschi lui-même, et c'est tout dire, n'a jamais pu découvrir l'époque, ni de sa naissance, ni de sa mort (2); il conjecture seulement qu'il vécut peu d'années après la fin du sei-

(1) Publiée en 1556. Au jugement du marquis *Poleni*, dans ses *Exercitationes vitruvianæ*, tom. I, p. 93, cette traduction est supérieure à celles qui avaient paru jusqu'alors du même auteur, et n'est inférieure à aucune de celles qui ont été faites depuis.

(2) Page 408.

zième siècle. *Guidubaldo* avait eu pour maître, dans les mathématiques, le célèbre *Commandino*; l'application de cette science à la perspective, à l'astronomie, à la mécanique, fut l'objet de tous ses travaux. Son *Traité de Mécanique*, imprimé en 1577; sa *Théorie des Planisphères*, en 1579; ses *Problèmes astronomiques*, publiés après sa mort, en 1608, par son fils; sa paraphrase du traité d'Archimède sur l'*Équilibre des corps*, et son traité sur la *Vis* du même Archimède, qui ne vit le jour qu'en 1615, prouvent à quel point il avait profité des leçons de son maître. Dans son traité de perspective, il aperçut le premier, selon Montucla (1), l'étendue générale des principes de cette science; il fut le premier à établir, par des démonstrations mathématiques, les points fondamentaux sur lesquels elle s'appuie.

Nous venons de parler du meilleur traducteur de Vitruve; trois autres traductions parurent avant et après la sienne, et, malgré leur infériorité, contribuèrent à répandre les principes de ce grand maître de l'architecture. *Giannantonio Rusconi* entreprit une autre espèce de travail. Il exprima et dessina, en cent soixante figures, les règles de cet auteur, et joignit pour explication, à ces figures, le texte même. Mais il ne put terminer cet ouvrage, et l'im-

---

(1) *Hist. des Mathém.*, tom. I, p. 635.

primeur vénitien *Giolito* ne put le publier, imparfait comme il était, qu'en 1590 (1).

Ces travaux sur Vitruve et plusieurs autres, qu'il serait trop long de citer, excitèrent parmi les architectes une noble émulation. Les chefs-d'œuvre de l'architecture sont étrangers à cette histoire littéraire, comme ceux des autres beaux-arts, mais les ouvrages dans lesquels les sciences furent appliquées à la théorie des arts, et surtout de l'architecture, y entrent nécessairement.

Le premier architecte italien qui écrivit savamment sur son art, fut Sébastien *Serlio* de Bologne, qui devrait être plus connu qu'il ne l'est en France, où il fit un long séjour. Après avoir passé plusieurs années à Venise, il voyagea dans toute l'Italie, pour étudier les anciens monuments. Riche des connaissances qu'il avait acquises, il conçut le dessein d'un traité complet d'architecture. Lorsqu'il en eut tracé le plan, qu'il divisa en plusieurs livres, il commença par publier le quatrième, qui contient les règles générales de l'art, selon les différents ordres. Il le fit paraître, en 1537, à Venise, et le dédia au duc de Ferrare, Hercule II. Cela ne l'empêcha point de faire présenter ce livre à François Ier., qui prit sur-le-champ l'auteur à son service, et lui fit comp-

(1) *Dell' architettura di Gio. Ant. Rusconi con 160 figure disegnate dal medesimo secondo i precetti di Vitruvio; e con chiarezza e brevità dichiarate, libri dieci.*

ter trois cents écus d'or, pour l'encourager à continuer son ouvrage. Il publia en effet son troisième livre, à Venise, en 1540; mais ce fût en France qu'il fit paraître, en 1545, le premier, qui contient les éléments de la géométrie, le second, qui traite de la perspective; et en 1547, le cinquième, qui comprend tout ce qui appartient aux édifices sacrés. *Serlio* demeurait habituellement à Fontainebleau, et y vivait d'une pension du roi. Il eut sans doute des envieux, car il nous apprend lui-même (1) que dans ce lieu, où l'on bâtissait sans cesse, personne ne lui demanda jamais de conseil. Son existence y devint encore plus pénible après la mort de François Ier.; il revint à Paris, et ensuite à Lyon, où il publia, en 1551, son sixième livre. Le septième ne parut à Francfort, qu'en 1575, plusieurs années après sa mort. L'éditeur Jacques *Strada*, raconte dans sa préface, qu'ayant vu *Serlio* à Lyon, en 1550, il avait acheté de lui ce livre et un huitième qui traitait de l'architecture militaire, et qui n'a jamais paru. Il l'avait trouvé, dit-il, vieux, pauvre, et tourmenté sans cesse par la goutte et par l'excès du travail. Il retourna peu de temps après de Lyon à Fontainebleau, où il mourut. Apostolo Zeno a parlé le premier de cet artiste savant et malheureux (2); il s'étonne avec raison que *Vasari* ne lui ait point

(1) Liv. VII de son *Traité d'architecture*, c. XL.
(2) *Note al Fontanini*, tom. II, p. 399, etc.

donné place parmi les architectes illustres dont il a écrit la vie. Quoiqu'il fût Italien, et que sa célébrité eût commencé en Italie, il y aura été oublié à cause de son long séjour en France, et il l'aura été en France, malgré la publication de son ouvrage, parce qu'il était peu en faveur à la cour et parce qu'il était étranger.

Jacques *Barozzi* et André *Palladio* se firent une renommée plus éclatante par les monuments qu'ils élevèrent, et par leurs écrits. *Barozzi* naquit, le 1er. octobre 1507, à *Vignola*, dans le duché de Modène, d'une famille noble, mais pauvre. Dans la suite, le nom de sa patrie, toujours joint à celui de sa famille, finit par le faire oublier, et après avoir dit long-temps *il Barozzi da Vignola*, on finit par ne dire le plus souvent que le *Vignola*. Son goût pour les arts se déclara de bonne heure; il voulait d'abord être peintre, mais il se livra bientôt tout entier à l'architecture. Il commençait sa carrière d'artiste, et se trouvait à Rome lorsque le Primatice y arriva, chargé par François Ier. de dessiner des monuments et des statues antiques, qu'il voulait faire jeter en bronze. Le Primatice employa le jeune *Barozzi* à ces dessins et l'amena en France en 1537. Il y resta deux ans, exécuta les intentions du roi, lui laissa les dessins de quelques édifices, et retourna ensuite à Bologne, où il avait fait ses premières études. La réputation qu'il y acquit engagea le pape Jules III à le nommer son architecte. Il se rendit

alors à Rome, où il passa le reste de sa vie. Il y mourut le 7 juillet 1573, après avoir conduit de grands travaux publics, élevé de magnifiques édifices, entre autres le palais de Caprarola, pour le cardinal Alexandre Farnèse, et présidé pendant neuf ans aux travaux de la basilique de Saint-Pierre, dont il fut nommé architecte, après la mort de Michel-Ange. Son traité *des cinq ordres d'architecture* n'a pas moins contribué à sa célébrité que les monuments qu'il fit construire, et qui subsistent encore. Cet ouvrage classique et original, n'a pas eu moins de seize éditions en italien, cinq en français, deux en allemand, autant en anglais, et autant encore en langue russe, dans laquelle il fut traduit par ordre du czar Pierre Ier. (1). Dans toute l'Europe le nom du *Vignola* est en honneur, et son ouvrage y est devenu classique comme en Italie même.

Le *Palladio*, dont le nom est encore plus illustre, naquit le 30 novembre 1518, à Vicence, de parents si obscurs, qu'avec ce nom, qui lui fut, dit-on, donné, dès son enfance, par le *Trissino*, on ne lui en connaît point d'autre que celui d'André. On croit que l'auteur de la *Sofonisbe* ayant distingué en lui les dispositions les plus heureuses, l'instruisit dans les belles-lettres, et que le premier essai que le jeune *Palladio* fit de ses talents en architecture, fut la *villa de Cricoli*, que le *Trissino*

(1) Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. I.

fit bâtir près de Vicence (1). Lorsqu'il eût commencé à se faire une réputation, ce fut encore le *Trissino* qui le conduisit à Rome, vers 1547. Là, les superbes restes de la magnificence romaine l'enflammèrent du desir de renouveler l'idée de ces antiques monuments, desir dont on voit les nobles effets dans tous les édifices que ce vraiment grand artiste a élevés. Bientôt appelé de toutes parts, à Trente, à Bologne, à Brescia, à Bassano, à Turin, il laissa partout des productions de son génie. Ce fut avec une complaisance particulière qu'il embellit Vicence, sa patrie, où, entre autres chefs-d'œuvres, on admire son fameux théâtre Olympique. Il se plut aussi à enrichir Venise de monuments et de palais, et à parsemer, pour ainsi dire, de maisons de campagne, aussi nobles qu'élégantes, les environs de Venise et de Vicence. Il mourut dans cette dernière ville le 19 août 1580. Ses funérailles furent magnifiques, et les académiciens olympiques, pour qui il avait bâti son grand théâtre, prononcèrent son oraison funèbre, et récitèrent des vers en son honneur. Ses quatre livres d'architecture, imprimés pour la première fois à Venise, en 1570, conservent encore toute l'estime dont ils jouirent alors. Ils ont été réimprimés plusieurs fois, tant en Italie qu'à l'étranger. La plus magnifique édition est celle de Londres, 1715, en trois volumes in-folio, dans les trois langues,

---

(1) Tiraboschi, p. 427.

italienne, anglaise et française. Ces quatre livres et les dessins des édifices de *Palladio*, ont été reproduits sous différentes formes, et le seront toujours avec succès, quand l'exécution répondra au mérite de l'ouvrage et à la beauté des monuments.

Après deux noms et deux ouvrages aussi célèbres, il reste peu de chose à dire de quelques autres, qui, dans un rang inférieur, eurent cependant aussi du mérite et de la célébrité (1). Ils tiendraient leur place dans un ouvrage consacré à l'histoire des arts; dans celui-ci, qui l'est particulièrement à l'histoire des sciences et des lettres, il reste à parler d'un autre genre d'architecture auquel les sciences mathématiques sont plus directement appliquées, ou plutôt dont elles sont l'ame et le premier élément.

Le marquis *Maffei* (2) observe, avec un sentiment d'orgueil qui porte avec lui son excuse, que l'architecture militaire passe ordinairement pour une science toute ultramontaine et étrangère à l'Ita-

(1) *Architettura di Antonio Labacco, con laquale si figurano varie notabili antichità di Roma*, réimprimée plusieurs fois dans ce même siècle. — *Architettura di Pietro Cattaneo Sanese*, imprimée la première fois, à Venise, par Paul Manuce, 1554, en quatre livres; et réimprimée, en 1567, avec quatre livres de plus. — *Dispareri in materia d'architettura e perspettiva, di Martino Bassi*, Brescia, 1572; réimprimés, en 1771, à Milan, avec différents écrits du même auteur.

(2) *Verona illustr.*, part. III, p. 202.

lie, tandis que c'est en Italie qu'elle est née, qu'elle s'est accrue et qu'elle a reçu ses principaux perfectionnements. Il a raconté à ce propos une aventure arrivée à Turin, en 1701, à deux ingénieurs français trop suffisants, qui reçurent du célèbre ingénieur *Bertola* une leçon due à leur vanité (1). Les Français de ce temps-là pouvaient en mériter souvent de semblables; les Français d'aujourd'hui, plus instruits, connaissent mieux les nations étrangères, et en particulier l'italienne; ils savent que, dans presque tous les genres, ils ont commencé après elle; ils n'en sentent que mieux ce qu'ils valent réellement, ce que ni leurs malheurs, ni leurs fautes, ni les erreurs de leurs gouvernements ne peuvent leur ôter; mais, étant plus éclairés, ils se préfèrent et se vantent moins.

Quoi qu'il en soit, plusieurs auteurs italiens avaient traité incidemment de l'art de fortifier les

(1) Ces deux ingénieurs (qui savaient apparemment fort bien l'italien), voyant que *Bertola* ne savait pas le français, le prirent pour un franc idiot. Ils en eurent encore bien plus cette idée, lorsqu'ayant prononcé avec un profond respect le nom de Vauban, *Bertola*, pour s'amuser d'eux, feignit de ne le pas connaître, et leur demanda quel avait été le métier de ce Vauban; mais ils changèrent bientôt d'opinion sur l'ingénieur italien, lorsqu'il eut commencé à leur parler savamment de leur art, et qu'ayant mis sous leurs yeux beaucoup de livres, tous d'auteurs italiens, il leur eut fait voir qu'il n'y avait rien que les Français n'eussent emprunté d'eux. Voyez *Maffei*.

places : Léon-Baptiste *Alberti*, dès le quinzième siècle, dans son grand ouvrage sur l'architecture ; pendant le seizième, Macchiavel dans son *Art de la guerre*, mais avec des idées particulières qui n'ont pas eu l'approbation des maîtres de l'art (1); *Tartaglia*, Pierre *Cattaneo*, et Daniel *Barbaro*, dans leurs traités d'architecture. *San Micheli*, ingénieur véronais, avait été, selon le même *Maffei* (2), le premier réformateur du système de fortifications. Il n'a laissé aucun ouvrage ; ainsi on ne peut juger jusqu'à quel point il avait conduit cette réforme. Jean-Baptiste *Belici* ou *Bellucci* (3), né à St.-Marin, en 1506, paraît être le premier qui ait écrit spécialement et avec étendue sur cette matière. Il fut d'abord marchand, puis architecte. S'étant particulièrement appliqué à l'architecture militaire, il voyagea dans différentes parties de l'Europe, en Hongrie, en Écosse, en France ; y dirigea des travaux de fortifications ; et y conduisit et soutint des siéges. Il était en 1541, 1544 et 1550,

---

(1) *Maffei* cite surtout, *loc. cit.*, page 215, l'idée bizarre de creuser les fossés, non devant les murs, mais derrière.

(2) *Ibidem*, p. 220.

(3) Mazzuchelli a fait de *Belici* et de *Bellucci* deux hommes différents, et leur a consacré deux articles, *Scritt. Ital.*, tom. II, part. II. Tiraboschi prouve démonstrativement que les deux ne font qu'un, et que le même nom différemment écrit fait toute la différence, tom. VII, part. I, p. 452.

en France, au service de François Ier.; il servit, en 1554, le marquis de Marignan lorsqu'il prit Sienne sur les Français (1). Ce général le récompensa en le faisant capitaine d'infanterie, et *Belici* fut tué cette année-là même au siége d'une petite place, au moment où il faisait dresser une batterie. Dans son traité intitulé : *Nouvelle invention pour construire des forteresses de différentes formes* (2), on voit paraître pour la première fois la méthode des bastions angulaires, qu'on attribue à *San Micheli*, et plusieurs autres, inventées et pratiquées en Italie, soit par cet ancien ingénieur, soit par *Belici* lui-même, pour résister au feu de l'artillerie mieux qu'on ne l'avait fait dans les premiers temps (3).

A la même époque, florissait un autre ingénieur qui s'avança beaucoup plus loin dans cette science naissante, qui a été plus connu en France, et qui a fourni contre nous aux Italiens le sujet de quelques accusations graves; c'est le capitaine François *Marchi* de Bologne. On ignore le temps précis de sa naissance et de sa mort. Son *Traité des fortifications* est de la plus grande rareté en Italie, où l'on n'a fait aucune difficulté de prétendre que ce sont

(1) Cette place était défendue par Montluc, qui ne la rendit qu'après dix mois de la plus belle résistance.

(2) *Nuova invenzione di fabbricare fortezze in varie forme.* Venise, 1598; réimprimée en 1602.

(3) Tiraboschi, p. 433.

quelques *ultramontains* qui, s'étant enrichis des idées et des inventions de cet architecte ingénieux, ont, autant qu'ils ont pu, retiré et supprimé les exemplaires de son ouvrage. Tiraboschi, en rapportant cette accusation, ne la réfute ni ne l'appuie, et se contente d'avouer qu'il n'en a pu trouver aucune preuve certaine (1). Mais quel intérêt assez fort les Français auraient-ils pu avoir à cette suppression, pour qu'on ait même osé les en soupçonner? Le voici. On a écrit et soutenu que les trois méthodes de fortifications attribuées au maréchal de Vauban, appartiennent en substance à cet ingénieur italien (2). On a confronté les deux ouvrages, comparé chacune des trois méthodes de Vauban avec les parties correspondantes du traité de *Marchi*, les figures et les plans gravés dans l'un et dans l'autre, et trouvé entre tous les deux des conformités nombreuses et fondamentales (3).

Tout ce qu'on sait de la vie de *Marchi* et ce qu'on apprend par son livre même, c'est que, dès sa première jeunesse, il s'était appliqué à l'architecture militaire; qu'il avait été attaché en qualité d'ingénieur au service de plusieurs princes, et qu'il le fut

(1) Tiraboschi, page 433.

(2) Dissertation d'un officier lorrain, citée par le père Ermenegilde *Pini*, barnabite, dans ses *Dialogues sur l'architecture*, Milan, 1770, Tiraboschi, *loc. cit.*

(3) Voyez Maffei, *Verona illustrata*, tom. III, cap. V.

particulièrement pendant plusieurs années au premier duc de Florence, Alexandre de Médicis. Après l'assassinat de ce duc, sa veuve, Marguerite d'Autriche, ayant épousé en 1538 le duc de Parme, Octave Farnèse, il est probable que *Marchi* la suivit (1), qu'il fut attaché à cette nouvelle cour, et chargé des fortifications de Parme et de la construction de la forteresse de Plaisance, bâtie en 1547 (2). Paul III, satisfait des services qu'il rendait à son fils et à ses neveux, l'appela à Rome, lui confia la conduite de plusieurs ouvrages sur divers points de l'état de l'église, et lui accorda le titre de citoyen romain. En 1559, quand la duchesse Marguerite fut créée par Philippe II, son frère, gouvernante des Pays-Bas, *Marchi* la suivit encore, et servit avec distinction en Flandre pendant trente-deux ans, en qualité d'ingénieur du roi d'Espagne et de capitaine du génie. On croit qu'il y parvint à une extrême vieillesse, mais sans savoir jusqu'à quelle année il vécut.

Il ne mit point la dernière main au grand ouvrage qui a donné lieu à tant de débats. Apostolo Zeno a fort bien prouvé (3) qu'il avait commencé dès 1546, à Rome, à en dessiner les figures; qu'il les laissa imprudemment sortir de ses mains, qu'elles

(1) Giovan. Fantuzzi, *Notizie degli scrit. Bolognesi*, tom. V.

(2) Muratori, *Annal. d'Ital.*, *ad hunc annum*.

(3) *Note alla Bibl. del Fontanini*, tom. II, p. 396, etc.

furent copiées, et que dès ce temps-là quelques auteurs s'attribuèrent ses inventions, en contrefaisant ses figures avec de légers changements. Ce fut sans doute ce qui le dégoûta et l'empêcha de terminer son travail. En mourant, il recommanda à un ami (1) ses dessins et les explications qu'il y avait jointes, et ce livre fut définitivement publié à Brescia, en 1599 (2). L'exécution typographique est remplie de fautes, quelquefois même les figures ne correspondent pas au texte; mais on n'en admire pas moins la prodigieuse fécondité du génie de l'auteur, qui nous offre cent soixante différentes formes de fortifications dont il avait inventé la plus grande partie.

Il était naturel que des auteurs italiens, remarquant, entre l'ouvrage de Vauban et celui qui l'avait précédé de près d'un siècle, d'étonnants rapports, en fissent l'observation et réclamassent pour leur compatriote le titre d'inventeur; c'est ce que fit, entre autres, l'abbé Denina dans ses *Révolutions d'Italie*. Un officier français lui répondit, en 1775, par une lettre imprimée dans le journal de Bouil-

(1) *Gasparo dall' Oglio.*

(2) Sous ce titre : *Dell' architéttura militare del capitano Francesco Marchi Bolognese, libri tre* (il y en a réellement quatre) *nelli quali si descrivono li veri modi di fortificare, che si usa a tempi moderni*, etc.; Brescia. *Appresso Comino Presegni ad istanza di Gasparo dall' Oglio*, 1599, in-fol. reale.

lon (1); il traita durement *Marchi* et impoliment Denina, auquel il alla jusqu'à dire qu'il n'avait lu ni *Marchi* ni Vauban; ce qui, au reste, était possible, mais sans qu'il en résultât rien pour Vauban ni contre *Marchi*. Long-temps auparavant, des ingénieurs français avaient attaqué l'ingénieur italien. Plusieurs écrits avaient paru en Italie pour sa défense. Le plus raisonnable de ces auteurs (2) conclut que, malgré les rapports qui se trouvent entre l'ouvrage de *Marchi* et celui de Vauban, on ne doit pas dire que Vauban a été le copiste et le plagiaire de *Marchi*, mais seulement qu'il a beaucoup profité des lumières et des inventions de l'auteur italien, et qu'il serait par conséquent convenable que les auteurs français rendissent à ce dernier plus de justice qu'ils ne le font communément. Le sage et impartial Tiraboschi, que la rareté de l'ouvrage de *Marchi* empêcha de s'en procurer un exemplaire, conclut ainsi à son tour (3) : « Que l'on prouve, non par des injures ni des paroles, mais par la comparaison des figures et par le raisonnement, que les défenseurs de *Marchi* se sont trompés, qu'il n'y a aucune ressemblance entre ses dessins et ceux de Vauban, et alors nous serons forcés de nous rendre et de nous avouer vaincus. »

(1) Tom. VI, part. I, août, p. 158.

(2) Voy. le P. Ermenigilde *Pini*.

(3) Page 435.

Les deux ouvrages de *Belici* et de *Marchi* ne furent publiés qu'à la fin du siècle; plus tôt, il en avait paru beaucoup d'autres qui prouvent que les guerres d'Italie avaient excité dans cette partie des sciences une noble émulation; l'on en peut voir les titres dans toutes les bibliographies italiennes (1). Tiraboschi, en terminant la liste fort étendue qu'il en donne (2), montre, dans un des genres qui paraîtraient devoir lui inspirer le moins d'intérêt, son équité accoutumée, mais, contre son ordinaire, assaisonnée d'un peu d'amertume. Il rappelle que plusieurs des ingénieurs dont il vient de citer les ouvrages, furent appelés par toutes les cours de l'Europe; qu'en France, en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, ils furent regardés comme les maîtres de l'art. Il reconnaît qu'Albert Durer écrivit le premier sur les fortifications au commencement du seizième siècle, qu'il montra beaucoup de génie dans cet ouvrage comme dans tout ce qu'il a produit; mais il ajoute que le genre de guerre qui s'introduisit bientôt après, et surtout l'artillerie, rendirent inutiles la plus grande partie de ses méthodes; qu'un ingénieur espagnol (3) écrivit deux dialogues

---

(1) Voyez *Bibl. ital. de Fontanini*, avec les notes d'*Apostolo Zeno*, tom. II; Tiraboschi, p. 436 à 444; Haym, *Bibl. de' libri rari*, p. 538.

(2) *Loc. cit.*

(3) Jean-François *Scriva*.

dans sa langue au sujet d'une forteresse qu'il avait construite à Naples; que Daniel Spècle, ou plutôt Speckel, ingénieur de Strasbourg, mort en 1589, avait publié peu de temps auparavant un traité d'architecture militaire, qui est encore estimé; qu'Érard de Bar-le-Duc est le premier français qui ait écrit sur ce sujet, et que son ouvrage ne parut qu'en 1604; qu'enfin, parmi ce peu d'auteurs étrangers, les deux derniers au moins sont postérieurs au grand nombre d'auteurs italiens qui avaient écrit sur ces matières. « Qu'on accorde donc, si l'on veut, aux étrangers, continue-t-il, qu'ils ont perfectionné dans quelques-unes de ses parties l'architecture militaire moderne; mais qu'ils nous accordent aussi qu'elle est née en Italie, que dans les auteurs italiens que je viens d'indiquer on trouve quantité d'inventions ingénieuses qui leur sont dues, qu'on y voit même les systèmes plus récents, ou dessinés, ou du moins ébauchés; et que dans l'architecture militaire il est arrivé à l'Italie ce qui lui est arrivé dans presque toutes les autres sciences, de donner des maîtres aux nations étrangères, et de se voir ensuite insultée par elles comme si elle leur eût été redevable de tout (1). »

(1) Tiraboschi, page 445.

CHAPITRE XXIX.

Etudes littéraires. Savants professeurs d'éloquence et de belles-lettres dans les universités; Grammairiens; Langue latine, mieux enseignée et mieux écrite; Travaux dont elle est l'objet; Langue grecque; Langues orientales. Antiquités grecques, romaines, égyptiennes; Savants antiquaires, Sigonio, Panvinio, Valeriano, etc.

DANS le même temps que l'étude des sciences excitait une si grande émulation, les études littéraires, plus accessibles, en excitaient encore davantage. Le seizième siècle, en Italie, fut éminemment celui de la littérature (1); il dut ce titre à la foule presque innombrable d'élégants écrivains en prose et en vers, en langue latine et italienne, qui brillèrent de toutes parts. Cette foule dit assez quel nombre d'habiles professeurs, dans toutes les parties de l'enseignement littéraire, remplit avec éclat les chaires des universités, et quel nombre plus grand encore donna, non pas de vive voix, mais

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. III, p. 288.

dans des ouvrages imprimés, des leçons de l'art de bien parler et de bien écrire. Ce nombre est tel, en effet, qu'on est plus que jamais obligé de se borner à ceux de ces professeurs et de ces écrivains qui eurent une véritable célébrité, et qui influèrent directement sur le progrès général de l'éloquence, de la poésie et du bon goût.

Le premier qui se présente est Philippe Béroalde, qu'on nomme le jeune, pour le distinguer de Philippe Béroalde l'ancien, l'un des plus célèbres érudits du quinzième siècle (1). Cet ancien n'était ni

(1) Le grand nombre d'érudits qui s'illustraient dans le quinzième siècle, nous a fait omettre celui-ci, qui fut cependant un des plus illustres. Né à Bologne, le 7 novembre 1453, d'une famille noble et ancienne, il se rendit très savant dans les langues grecque et latine, et fut nommé, à dix-neuf ans, professeur de rhétorique et de poésie dans cette célèbre université. Il eut, pendant quelques années, la permission de voyager dans les principales villes d'Italie, et même en France. Il donna partout des leçons publiques, avec un grand concours d'auditeurs. Celles qu'il donna pendant plusieurs mois à Paris, eurent un grand éclat; il retourna de Paris à Bologne, où il avait été nommé à la chaire de belles-lettres. Il y ouvrit ses cours en 1479; le nombre de ses disciples s'éleva quelquefois jusqu'à six cents, et parmi eux on en compte plusieurs qui acquirent ensuite eux-mêmes beaucoup de célébrité. Il jouissait d'une grande faveur auprès des Bentivoglio, qui étaient alors tout-puissants à Bologne; c'est ce qui l'engagea dans quelques fonctions publiques, malgré la préférence qu'il donnait à la vie libre et littéraire. Il fut l'un des *Anciens* en 1489, puis envoyé en ambassade au pape Alexandre VI

son père, ni son oncle, quoique plusieurs auteurs lui aient donné l'un ou l'autre de ces deux titres. Béroalde le jeune était fils d'un notaire de Bologne, du même nom que l'ancien, et son parent; on

---

enfin l'un des secrétaires de la république, et élevé quelques années après au premier secrétariat. Son goût pour l'indépendance s'étendait à ses mœurs. Il en avait de fort libres. Le jeu, la table, et surtout les femmes prenaient une grande partie de son temps et des profits qu'il retirait de ses travaux; mais enfin les conseils de ses amis, et en particulier des Bentivoglio, l'engagèrent à se marier; il épousa, en 1498, une jeune et jolie personne avec qui il vécut dans l'union la plus parfaite; et, depuis ce temps, il mit autant de régularité dans sa conduite que d'économie dans ses dépenses. Béroalde avait été toute sa vie d'une très faible santé, sujet à des fièvres lentes et à d'autres infirmités, contre lesquelles il n'employait d'autres remèdes que la diète et l'exercice. Une fièvre, d'abord légère, mais qui devint ensuite maligne, l'enleva le 17 août 1505, n'étant âgé que de cinquante-un ans et huit mois. On lui fit des funérailles magnifiques; et tout ce qu'il y avait alors de bons poëtes dans les deux langues, consacrèrent dans leurs vers l'éloge de ses talents et le regret de sa mort. Pendant une vie aussi occupée, et long-temps aussi dissipée, il ne laissa pas d'écrire un grand nombre d'ouvrages: presque tous sont des notes et des commentaires sur d'anciens auteurs; sur Pline le naturaliste; sur Servius, commentateur de Virgile; sur plusieurs traités philosophiques de Cicéron, sur ses Philippiques, sur Properce, sur Suétone, sur les lettres et le panégyrique de Pline le jeune, sur les quatre auteurs latins de traités d'agriculture, Columelle, Varron, Caton et Palladius; sur l'Âne d'or d'Apulée, etc.; sans compter les éditions de plusieurs auteurs, données par lui, et accompagnées de préfaces et de quelques notes. Niceron, *Hommes*

ignore à quel degré. Il naquit dans la même ville, le 1er. octobre 1472, et y fit de très fortes études, qu'il acheva en suivant plusieurs années, avec autant de fruit que d'application, les leçons de Béroalde l'ancien. Lorsqu'à l'âge de vingt-six ans, au sortir de cette savante école, il eut été nommé lui-même à l'une des chaires de belles-lettres, l'autre Béroalde écrivait de lui (1) qu'il l'imitait parfaitement, qu'il suivait ses traces, que ce n'était plus un écolier, mais un professeur, et qu'il surpasserait bientôt son maître. Il ne fait pas moins l'éloge de ses mœurs que de son érudition, et se loue de l'attachement, des égards et de la déférence qu'il continue de lui montrer. « Si les monuments que nous laisserons, continue-t-il, sont durables, comme je l'espère, il sera beau, il sera digne des regards de la postérité de voir que, dans la famille des Béroalde, deux Philippe qui n'auront pas dans les belles-lettres un nom trop obscur, et qui ne seront

---

illustres, tom. XXV; Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, vol. II, part. II; Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*, tom. II, donnent, ce dernier surtout, une liste exacte et complète de ces commentaires et de ces éditions. Cette liste ne contient d'ouvrages qui appartiennent en propre à Béroalde, qu'un recueil intitulé: *Orationes multifariæ et appendicula versuum*, Paris, 1490, in-4°.; Lyon, *idem.*; Bologne, 1491, in-4°.; réimprimé un grand nombre de fois à Bologne, à Lyon, à Venise, à Paris, à Brescia, et cependant assez rare.

(1) Dans ses commentaires sur Apulée, liv. IX.

pas mis au dernier rang des professseurs, aient fleuri dans le même temps, comme on dit qu'il exista autrefois, sans interruption, trois orateurs dans la famille des Curions. »

La réputation que se fit le jeune Béroalde, par sa manière de professer, le fit appeler à Rome vers 1503. Il y joignit bientôt à la chaire de belles-lettres dans le Gymnase romain, l'emploi de secrétaire auprès du grand cardinal Jean de Médicis. Ce cardinal, devenu pape, ne tarda pas à lui donner des preuves d'une aveur particulière. Il créa pour le Gymnase une charge de président, avec tous les honneurs et toutes les prérogatives attachés aux premiers chapitres de Rome, et sous le titre de président de l'académie romaine; Béroalde fut le premier que le souverain pontife décora de cette dignité. En 1516, la mort de Thomas *Inghirami* ayant laissé vacante la place de garde des archives du château Saint-Ange, où se conservent les titres les plus précieux du Saint-Siège, le pape lui donna Béroalde pour successeur, et lui confia en même temps la garde de sa bibliothèque particulière. Le savant professeur n'en remplit qu'avec plus de zèle les devoirs de sa chaire; il avait un grand nombre de disciples distingués, et presque autant de savants et de puissants amis. Il avait aussi des amies; on sait qu'il fut un des amants de la belle *Imperia*, fameuse courtisanne. Il était jaloux de Sadolet, qui paraît avoir été l'amant le plus

favorisé de cette belle, et qui n'en devint pas moins cardinal. Une des odes (1) de Béroalde, qui est en forme de dialogue entre *Imperia* et lui, est intitulée sans autre façon *ad Imperiam*. Une autre de ses odes (2) nous apprend qu'il aima aussi une Albine, une Lucie, une Bonne, une Violette, qui étaient vraisemblablement du même métier qu'*Imperia*; car, en les nommant, il les confond avec elle. Il parle encore ailleurs (3) d'une Prudence, d'une Glycerie, d'une Césarille ou Césarine, d'une Mérimne (4) ou Mérine, d'une Julie (5), et de plusieurs autres. Il était cependant homme d'église, au moins depuis sa nomination à la présidence de l'académie romaine. Il ne fut jamais marié, et Mazzuchelli s'est trompé (6) en lui donnant un fils, qui le fut de Béroalde l'ancien.

Enfin, Béroalde obtint ce qui paraissait devoir compléter son bonheur, la place de bibliothécaire du Vatican, et ce fut ce qui causa sa perte. On diminua pour lui les émoluments ordinaires de cet emploi; il en demanda le rétablissement sur l'ancien pied, plus sans doute par point d'honneur que

---

(1) Livre I.

(2) *Ibidem*.

(3) Livre II.

(4) Livre d'épigrammes.

(5) *Ibidem*.

(6) *Scrittori d'Italia*, vol. II, partie II, article *Vincent Béroalde*.

par intérêt; on les lui contesta, et même on le refusa très durement; il en prit un tel chagrin, qu'il mourut (1) âgé de quarante-six ans moins deux mois, sans que ceux qui ont écrit sa vie assignent à aucune autre cause et son chagrin et sa mort. Peut-être l'intérêt que lui portait Léon X et les honneurs lucratifs qu'il accumulait sur lui, excitèrent-ils l'envie de ceux qui étaient chargés de la fixation des honoraires; car l'on ne peut concevoir qu'un pape aussi généreux, tranchons le mot, aussi prodigue, se plût à affliger, à humilier, par des réductions mesquines, celui qu'il n'avait jusque-là perdu aucune occasion d'élever et d'enrichir en même temps. Quoi qu'il en soit, Léon X fut très affecté de sa mort; il alla même jusqu'à en verser des larmes, si l'on en croit un vers de l'épitaphe que le Bembo, alors son secrétaire, fit pour Béroalde, et qui fut gravée sur son tombeau (2). Il est vrai que dans le vers suivant, après la manière dont Béroalde avait publiquement vécu à Rome, il loue aussi sa piété, et trouve très vraisemblable qu'il chante maintenant les cantiques célestes, en s'accompagnant de sa lyre (3). Cette vie, au reste, était celle que me-

---

(1) Août 1518.

(2) *Unanimes raptum ante diem flevere sodales;*
Nec Decimo sanctæ non maduere genæ.

(3) *Quæ pietas, Beroalde, fuit tua, credere verum est*
Carmina nunc cæli te canere ad cytharam.

nait le Bembo lui-même, celle qui était à-peu-près devenue la vie commune, dans le lieu du monde dont aurait dû le moins approcher une telle corruption de mœurs.

Béroalde le jeune écrivait d'un meilleur style que l'ancien, et il eut de plus que lui le talent de faire de très bons vers latins. Il en a laissé un grand nombre, de toute mesure, et sur toute sorte de sujets (1). Comme érudit, on lui doit un travail important sur Tacite et une belle édition de cet auteur, dédiée à Léon X et exécutée par ses ordres. Les cinq premiers livres des *Annales* que l'on croyait perdus ayant été retrouvés en Allemagne, dans l'abbaye de Corvey, Léon X les acheta 500 sequins, et chargea Béroalde de les publier; c'est ce qu'il fit à Rome en 1515, quoique cette édition, qui est comme nous l'avons dit fort belle, ne porte ni la date, ni le lieu de l'impression (2). Ces cinq livres,

---

(1) On en cite deux recueils, l'un ayant pour titre: *Varia poemata*, imprimé dès 1519, in-4°., et dont Mazzuchelli paraît mettre en doute l'existence; l'autre, intitulé: *Carminum libri III*, avec un livre d'épigrammes, imprimé à Rome, 1530, in-4°. C'est d'après ce dernier que s'est formée la réputation poétique de Béroalde, que quelques critiques ont osé comparer à Horace, et que Paul Jove n'a pas craint de mettre au-dessus, pour l'enjouement. Elog., n°. 51.

(2) *C. Cornelii Taciti libri V noviter inventi, atque cum reliquis ejus operibus editi à Philippo Beroaldo juniore academiæ romanæ præposito. Jussu Leonis X. P. M.* in-fol.

rendus alors pour la première fois au monde littéraire, y sont suivis des autres œuvres de Tacite et des notes de l'éditeur. Le pape lui en donna, par une bulle, le privilége exclusif; porta contre les imprimeurs de l'état ecclésiastique qui oseraient la contrefaire, une peine de 200 sequins, et contre ceux des autres états une excommunication formelle. Un professeur d'histoire, à Milan (1), sachant qu'on imprimait à Rome les cinq livres, et ignorant l'excommunication, trouva le moyen de se procurer les feuilles à mesure qu'elles étaient mises sous la presse, et disposa tout pour qu'une édition de Milan précédât celle de Rome. Léon X, instruit de cette prévarication, s'en mit fort en colère, et cita devant lui le professeur. Celui-ci employa les protections les plus puissantes pour être dispensé du voyage et absous de l'excommunication, dont il protesta n'avoir eu aucune connaissance. Le pape ne fut point inflexible, se contenta des soumissions du coupable, et même lui permit de continuer l'édition commencée (2), à la seule condition qu'il agirait de concert avec Béroalde. Cette petite anecdote n'est pas inutile pour faire voir et quelle importance Léon X mettait à tout ce qui intéressait les

(1) *Alessandro Minuziano.*

(2) Elle parut un an après l'édition romaine, sous ce titre: *C. Cornelii Taciti annalium libri V noviter inventi*, etc. Mediolani, 1516, in-4°.

lettres, et quel usage on faisait quelquefois des foudres de l'église pour ce qui n'intéressait en rien la religion.

Un second professeur d'éloquence et de belles-lettres, peut-être plus célèbre encore que Béroalde, est *Romolo Amaseo*. Il remplit l'Italie entière de ses élèves et de sa renommée. Né le 24 juin 1481, à Udine, et fils naturel d'un père qui avait lui-même de la réputation dans les lettres, il le suivit, encore enfant, dans plusieurs voyages, revint faire ses études dans sa ville natale, et, après avoir inutilement tenté à Rome, en 1508, de tirer parti pour sa fortune du savoir qu'il avait acquis, commença d'abord à Padoue, puis à Bologne, la carrière du professorat. Ses leçons attiraient un si grand concours d'écoliers, qu'il en naissait souvent des rixes et des querelles bruyantes. Le sénat vénitien, dont il était né sujet, le rappela, en 1520, à Padoue. Le pape Clément VII voulut absolument le ravoir à Bologne; *Amaseo* y retourna en 1524, et, malgré les sollicitations qu'employèrent auprès de lui le même pape pour qu'il se rendît à Rome, le cardinal Hercule de Gonzague pour qu'il préférât Mantoue, le Bembo pour qu'il retournât à Padoue, le cardinal Volsey pour qu'il passât en Angleterre, il se trouva si heureux à Bologne, si généreusement traité par les magistrats, et si généralement aimé des habitants, qu'il s'y fixa jusqu'en 1544.

Les instances de Paul III devinrent alors si pres-

santes pour qu'il allât professer au collége de la Sapience et diriger en même temps les études du cardinal Alexandre Farnèse, neveu de ce pontife, que le bon *Amaseo* fut obligé de céder, quoique à regret, et de se transporter à Rome. Il y jouit d'une grande considération comme savant et d'une haute faveur auprès du pape. Il en eut encore davantage sous le pontificat de Jules III, qui le fit son prélat domestique et son secrétaire particulier; mais Jules n'avait régné que trois ans lorsque *Amaseo* mourut, le 6 juillet 1552. Il n'a guère laissé que des harangues latines, prononcées presque toutes à Bologne en différentes occasions. L'élégance du style n'y est point encore ce qu'elle devint peu de temps après, grâce aux leçons d'*Amaseo* lui-même. Les deux plus célèbres de ces harangues sont celles qu'il prononça en faveur de la langue latine, devant l'empereur, le pape et un grand nombre de cardinaux, d'évêques et d'ambassadeurs. Elles furent l'occasion de plusieurs écrits, les uns en faveur de la langue latine, les autres pour la défense de la langue italienne. Le public instruit se partagea entre les deux opinions, et cette petite guerre tourna au profit des deux langues. On a aussi d'*Amaseo* deux traductions latines, l'une de l'expédition de Xénophon, l'autre de la description de la Grèce par Pausanias. Les critiques y trouvèrent peu d'élégance, comme dans les autres écrits du même auteur; le savant Huet les juge cependant plus élégantes qu'exactes;

mais c'est dans les travaux de son professorat et dans le grand nombre de ses savants élèves, plus que dans ses traductions et ses harangues, qu'est la gloire d'*Amaseo*.

On en peut dire autant de *Lazzaro Buonamici*, son contemporain, son égal en savoir et son rival en renommée, qui fut pour l'université de Padoue ce que fut *Amaseo* pour celle de Bologne. Il était né à *Bassano* en 1479, et fut à Padoue disciple du fameux aristotélicien Pomponace, qui avait pour lui une si grande estime, qu'il le consultait quelquefois même sur Aristote. Les événements de sa vie furent ses différents professorats à Bologne, à Rome, où il était pour son malheur quand cette ville fut saccagée, en 1527, et enfin à l'université de Padoue. Il avait perdu à Rome sa bibliothèque, ses papiers et ses meubles. La perte de ses manuscrits était la seule irréparable; l'aisance dont il jouit à Padoue le mit en état de réparer toutes les autres. Mais cette aisance fut quelquefois dérangée par la passion du jeu; il y passait souvent les nuits entières, ce qui ne nuisit pas moins à ses travaux qu'à sa fortune. Ses mœurs et sa conduite étaient d'ailleurs irréprochables. Il vécut aimé et considéré comme *Amaseo*, fut sollicité comme lui par différentes puissances, résista jusqu'à la fin avec autant de fermeté et plus de succès, et mourut paisiblement à Padoue, le 11 février 1552. Il fut porté à la sépulture sur les épaules de ses disciples, et honoré

solennellement d'une oraison funèbre. Que reste-t-il de lui? Quelques lettres, quelques préfaces, et des poésies latines assez médiocres, éparses dans divers recueils; mais la mémoire d'un professorat brillant, où il fut sans doute plus utile au progrès de l'éloquence et des lettres, qu'il n'eût pu l'être par de savants ouvrages et par des discours éloquents.

Battista Egnazio professait en même temps et avec le même éclat à Venise. Il y était né vers 1478, de parents pauvres et obscurs; au lieu de s'appeler *Cipelli* comme son père, il préféra de se nommer *Egnazio;* cette faiblesse, fort commune parmi les savants du quinzième siècle, était encore d'usage au seizième. Il avait à peine achevé ses études, qu'à la persuasion de son dernier maître, il ouvrit à dix-huit ans une école de belles-lettres. Sa jeunesse, son éloquence, l'érudition variée dont il assaisonnait ses leçons, lui eurent bientôt donné une vogue extraordinaire. *Sabellico,* que nous avons compté précédemment parmi les historiens de Venise (1), y occupait depuis douze ans avec honneur la chaire publique d'éloquence et de belles-lettres; il fut jaloux de cette réputation naissante qui éclipsait la sienne. Il crut s'en venger en lançant à tout propos des traits mordants contre son jeune rival; il s'en fit un ennemi. *Egnazio* attaqua d'abord par une cri-

(1) Tom. III, p. 427.

tique sanglante les commentaires de *Sabellico* sur quelques anciens auteurs (1); il publia ensuite sur les mêmes auteurs d'autres commentaires; enfin, il lui livra une attaque plus dangereuse : il vint placer son école tout près de celle du vieux professeur. *Sabellico* sentit le tort qu'il avait eu de provoquer un pareil adversaire, et il le sentit si bien, qu'il voulut en mourant (2) se réconcilier avec lui. Il le fit appeler, avoua ses torts, fit aisément sa paix, et en laissa pour gage entre les mains d'*Egnazio* un ouvrage auquel il attachait de l'importance, et qu'il le chargea de publier. *Egnazio* fit plus; ce fut lui qui, aux funérailles, prononça son oraison funèbre; il se donna le plaisir généreux de louer volontairement celui qu'il avait critiqué, en quelque sorte, malgré lui. La considération dont il jouissait en augmenta. Bientôt il reçut de la république les droits de citoyen et le titre de notaire public. L'état ecclésiastique qu'il avait embrassé rendait sa fortune facile : elle fut faite. Il obtint successivement un bénéfice à Trévise, une cure à Venise et le prieuré de l'hôpital St.-Marc. Ce qui le flatta peut-être davantage, c'est que la chaire publique d'éloquence et de belles-lettres ayant vaqué une seconde fois, en 1520,

(1) Il intitula cette critique : *Racemationes*; ce qui signifie apparemment qu'il trouvait encore des grappes à cueillir dans la vigne des anciens, après la vendange de *Sabellico*.

(2) En 1506.

il y fut nommé sans nouvel examen, quoiqu'elle fût sollicitée par un grand nombre de concurrents. Il la remplit avec un succès sans exemple. Tout Venise venait l'entendre; on y accourait des autres villes d'Italie, et même des pays étrangers; on dit enfin qu'il comptait chaque jour à ses leçons cinq cents auditeurs, et quelquefois davantage. Ce succès se soutint pendant vingt ans. *Egnazio* voulut alors obtenir sa retraite; il la demanda plusieurs fois; le sénat pour le conserver augmentait chaque fois ses honoraires; mais le temps augmentait aussi les raisons qu'il avait de réitérer ses demandes. Elles furent enfin écoutées en 1549, et il conserva en se retirant les appointements entiers de sa place. Il ne les conserva que peu d'années, et mourut à soixante-quinze ans, en 1553.

On cite de lui des prodiges de mémoire; on vante les vertus morales et les manières aimables qu'il joignait à la plus vaste érudition (1), et cependant on raconte de lui dans sa vieillesse des traits de vivacité peu compatibles avec cette douceur de caractère (2). Il laissa beaucoup plus d'ouvrages qu'*Ama-*

(1) Voyez sa vie, écrite par le P. *Degli Agostini*. Calogerà, *Raccolta d'opusc.*, tom. XXXIII, p. 1, etc. Tiraboschi, t. VII, part. III, p. 291.

(2) On dit que dans une querelle qu'il eut avec Robortel, il tira son épée, ou, selon d'autres, une baïonnette, et s'élança pour l'en frapper. Le P. *Degli Agostini* et *Tiraboschi* rejettent également cette anecdote.

seo et *Buonamici;* mais une partie est restée inédite, et plusieurs même se sont perdus. On distingue parmi ceux qui ont été publiés, des harangues latines prononcées en différentes occasions, un panégyrique en vers à la louange de François Ier., les *Vies des Empereurs,* depuis Jules-César jusqu'à Maximilien Ier. (1), une *Histoire de l'origine des Turcs,* imprimée tantôt séparément, tantôt avec les *Vies des Empereurs;* un ouvrage dans le genre de celui de Valère-Maxime, qui contient, sous le titre d'*Exemples*, les plus beaux traits de courage et de vertu. Mais la principale occupation d'*Egnazio* fut de corriger et d'accompagner de doctes commentaires les éditions des anciens auteurs qu'Alde l'ancien donnait à Venise. Ses notes sur Ovide, sur Suétone, sur les Épîtres familières de Cicéron, jouirent alors parmi les savants de l'estime qu'ils accordaient à ce genre de travail; on en faisait peut-être alors trop de cas, et peut-être les prise-t-on trop peu aujourd'hui.

Ce fut aussi dans ce genre d'écrire et dans le professorat d'éloquence et de belles-lettres que s'illustra Sébastien *Corrado,* qui remplaça en 1545, à Bologne, *Amaseo,* quand il fut obligé de se rendre

(1) Il y en a une édition de Paris, 1620, in-fol., avec des commentaires de Casaubon; et une de La Haye, 1671, avec les mêmes commentaires, 2 vol. in-8°., qui font partie de la collection des *Variorum.*

à Rome. Il était de *Reggio*, selon les uns, et selon d'autres, d'*Arceto*, fief annexé à celui de *Scandiano*, appartenant à la famille *Bojardo*. Avant d'être appelé à Bologne, il avait professé à Venise et à *Reggio*, où il fonda l'académie des *Accesi*, qui ne contribua pas peu à y allumer un noble enthousiasme pour les beaux-arts (1). Venise voulut le ravoir; mais il resta, écrivit et professa constamment à Bologne, jusqu'à ce que, sentant sa fin approcher, il se retira dans sa patrie, et y mourut en 1556. Niceron donne la liste des commentaires qu'il publia sur des auteurs latins (2), tels que Valère Maxime, les lettres de Cicéron à Atticus et ses lettres familières, etc. Le plus savant et le plus étendu de ces commentaires est celui sur le livre de Cicéron, *De Claris oratoribus*. Dans un ouvrage singulier intitulé *Quæstura*, il rend compte, sous une allégorie qui pourrait être plus heureuse (3), du fruit qu'il a tiré de la lecture de Cicéron; et, par une méthode qui était alors peu connue, il puise dans les ouvra-

(1) Tiraboschi, p. 298.

(2) *Mémoires des Hommes illustres*, tom. XIX.

(3) Il feint qu'un questeur romain, revenant de sa province à Rome, y rend compte aux consuls de l'argent qu'il en a rapporté; et c'est sous cette allégorie qu'il rend à *Egnazio* et à *Pierio Valeriano* un compte d'une tout autre espèce. Cet ouvrage parut à Venise en 1537, quoi qu'en dise Niceron, qui n'admet pour vraie que l'édition de Bologne, 1555. (Voyez Tiraboschi, *loc. cit.*)

ges de ce grand orateur les principales circonstances de sa vie. Cette méthode a produit depuis sur le même sujet d'excellents ouvrages, après lesquels on peut cependant encore lire avec quelque plaisir et quelque fruit celui de Sébastien *Corrado*.

Un autre *Corrado*, avec lequel il ne faut pas le confondre, né en 1508, dans le royaume de Naples, y professait à-peu-près dans le même temps, et ne s'y acquit pas moins de renommée. Il est distingué de Sébastien par ses deux prénoms, *Quinto Mario*. Après avoir goûté pendant quelques années la vie indépendante de professeur, il fut obligé d'accepter la place de secrétaire auprès de deux cardinaux (1). Il les perdit l'un après l'autre, et redevenu libre après sept ans d'esclavage, il reprit son premier état. Il professa les belles-lettres à Naples, et ensuite à Salerne. Il éprouva vers la fin de sa vie des malheurs dont il se plaint dans un de ses ouvrages, sans dire et sans qu'on ait pu découvrir quels furent ces malheurs. Il mourut en 1575. Outre des harangues latines, huit livres de lettres et quelques autres opuscules, on a de lui un *Traité de la langue latine* en douze livres, et un autre sur la richesse de cette même langue (2), écrits avec une rare élégance, et aussi recommandables par le

(1) Aléandre et *Badia*.

(2) *De copiá latini sermonis.*

bon goût qui y règne que par les recherches exactes dont ils sont remplis (1).

Naples avait vu naître, long-temps auparavant (2), un autre savant professeur, dont les parents étaient de Cosence (3), et qui regarda toujours Cosence comme sa patrie. Le nom qu'il avait reçu de son père, conseiller du sénat de Naples, était Jean-Paul *Parisio*; celui qu'il prit dans le monde savant fut *Aulo Giano Parrasio*, ou plutôt, car il n'écrivit qu'en latin, *Aulus Janus Parrhasius*. La guerre l'avait forcé de quitter Naples pour Rome; mais bientôt, ayant encouru, avec deux cardinaux, la disgrâce d'Alexandre VI, il quitta précipitamment Rome pour Milan, où ses leçons d'éloquence eurent une célébrité qui engagea plus d'une fois le fameux général Jean-Jacques Trivulce, à les aller entendre. Il y épousa une fille de Démétrius Calcondyle. Ce fut peut-être l'envie qui l'accusa d'un crime infâme, mais cette accusation prit assez de crédit pour obliger *Parrasio* à quitter Milan. Il alla professer à Vicence, et en fut chassé par la guerre qui suivit la ligue de Cambrai. Cosence fut son refuge. Il y établit son école, et jeta les premiers fondements de l'académie Cosentine, qui se fit dans la suite une grande réputation. Il fut de bonne

(1) Tiraboschi, p. 302.

(2) En 1470.

(3) Dans le royaume de Naples.

heure attaqué de la goutte, et après en avoir souffert plus de vingt ans, il mourut vers 1534, dans sa patrie, où cette maladie cruelle l'avait toujours retenu. Il s'est fait un nom parmi les commentateurs, par ses notes sur le poëme de Claudien, de l'enlèvement de Proserpine (1), sur les Héroïdes d'Ovide, sur l'Art poétique d'Horace, etc., par un abrégé de l'art oratoire, mais surtout par l'ouvrage intitulé *De Rebus per Epistolam quæsitis* (2), où il explique avec une érudition variée, mais dans un style dépourvu d'élégance, beaucoup de passages des anciens auteurs (3).

Milan, qui avait possédé *Parrasio* pendant quelques années, eut, plus tard et plus long-temps, pour professeur d'éloquence, Marc-Antoine *Majoragio*. Né au village de ce nom, dans le diocèse de Milan, le 26 octobre 1514, il trouva le nom de son village plus sonore que celui de son père, qui s'appelait *Conti*, et le nom de Marc-Antoine plus noble que celui d'Antoine-Marie, qu'il avait reçu

(1) Il en donna la première édition à Milan, en 1500; et une seconde, revue et corrigée, en 1505.

(2) Imprimé par Henri Etienne, 1567, in-8°.

(3) *Parrasio* laissa de plus un assez grand nombre d'autres ouvrages, qui se conservent en manuscrit, à Naples, dans la bibliothèque de Saint-Jean *di Carbonara*. L'avocat *Saverio Mattei* en a publié la liste, et même quelques extraits, dans la nouvelle édition du livre *De quæsitis*, qu'il a donnée à Naples en 1771. Tiraboschi, p. 304.

au baptême. Ses premières années furent pénibles. Dans les guerres qui désolèrent le duché de Milan, sa famille fut ruinée, son père fait prisonnier. Dès qu'il put revenir à Milan, et se livrer à l'étude, ce fut avec une passion qui le consola de tout, mais qui faillit lui coûter la vie. Dans l'espace de cinq ans, il donna de telles preuves de savoir et de talent, qu'il obtint, à vingt-sept ans, la chaire publique d'éloquence (1). La guerre le chassa encore de Milan, ainsi que tous les autres professeurs; il y revint, comme eux, dès que la paix le lui permit. Pour ranimer le goût des études parmi la jeunesse lombarde, il renouvela l'ancien usage des déclamations oratoires; il contribua de tout son pouvoir à l'établissement de l'académie des *Trasformati*, qui naissait alors. Il expliquait dans ses leçons, il commentait dans ses écrits les ouvrages de Cicéron sur l'éloquence, et la rhétorique d'Aristote. A voir son zèle pour Cicéron, l'on n'aurait pas dit que ce serait pour l'avoir combattu qu'il aurait bientôt une guerre à soutenir. Il combattit d'abord pour défendre son traité *De officiis*, contre *Celio Calcagnini*, qui l'avait attaqué; mais il attaqua ensuite lui-même ses *Paradoxes*, et mit dans cette critique de l'excès et de l'âcreté. *Mario Nizzoli*, cicéronien passionné, qui professait alors à

(1) Tiraboschi, *loc. cit.*

Parme (1), lui écrivit là-dessus une lettre de reproches, à laquelle *Majoragio* répondit par une *apologie*; d'autres écrits suivirent (2) : la querelle s'envenima; elle fut portée jusqu'à la violence dans une réplique de *Nizzoli*, dont le titre seul, *Anti-barbarus-philosophicus*, annonce assez le caractère. Ainsi, deux savants estimables, et qui auparavant étaient amis, se faisaient une guerre sanglante pour quelques phrases sans conséquence, sur l'un des écrits philosophiques de Cicéron qu'on lit le moins. Ce fut un scandale et un sujet d'affliction pour tous les amis des lettres. On ne sait jusqu'où les choses eussent été poussées, sans la mort imprévue et prématurée de *Majoragio*, qui fut enlevé en 1555, n'étant âgé que de quarante-un ans. Cette querelle, aussi vaine qu'acharnée, est la seule faute que l'on reproche à cet éloquent professeur, à cet écrivain aussi recommandable par l'élégance de son style que par sa vaste érudition. Outre les commentaires et les écrits polémiques dont on vient de parler, la bibliothèque des auteurs milanais (3) donne une longue liste de ses discours publics, de ses préfaces, de ses poésies latines et italiennes; de ses opuscules de différents genres, dont le

---

(1) 1547.

(2) *Reprehensionum libri duo contra Marium Nizolium.*

(3) Argelati, *Bibl. Script. Mediol.*, vol. II, part. II.

nombre surprend quand on pense aux agitations et à la brièveté de sa vie.

Mario Nizzoli, son adversaire, était bien plus âgé que lui, et lui survécut plus de dix ans. Il était né en 1498, dans le duché de Modène (1); passa dix-huit ou vingt années de sa vie à *Brescia*, auprès du comte *Gambara*, généreux protecteur des lettres (2), et fut ensuite professeur d'éloquence à Parme, où il était, en 1547, quand cette terrible querelle s'alluma entre lui et *Majoragio*. Il n'eût peut-être jamais quitté cette ville, si Vespasien de Gonzague, lorsqu'il eut fait rebâtir Sabionette (3), ne l'eût appelé, en 1562, pour présider à l'université qu'il y avait fondée; *Nizzoli* y fut en même temps directeur et professeur; mais son grand âge ne lui permit pas de conserver longtemps ce double emploi; il se retira dans sa patrie, et y mourut en 1576. Son ouvrage le plus célèbre est celui dont Cicéron est le sujet, et qu'il entreprit à la demande du comte *Gambara*. Il y travailla près de neuf ans, le fit imprimer dans une terre du

---

(1) A *Brescello*, selon les uns, et selon d'autres, à une maison de campagne voisine, appelée *Boreto*. (Voyez Tiraboschi, p. 307.)

(2) Père de cette illustre *Veronica Gambara*, que nous verrons figurer parmi les femmes poètes les plus distinguées de ce siècle. *Nizzoli* était chez lui dès 1522, et y était encore en 1540. Tiraboschi, *ibidem*.

(3) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 107 et 108.

comte (1), et le lui dédia sous le simple titre d'*Observations sur Cicéron*. Ce livre a reparu plusieurs fois, avec des additions faites par plusieurs autres savants, et sous des titres nouveaux; c'est le *Thesaurus Ciceronianus;* c'est l'*Apparatus latinæ locutionis;* mais c'est toujours, sous différentes formes, l'ouvrage utile de *Nizzoli*.

Florence, cette grande métropole des lettres, était encore mieux partagée que toutes les autres villes, puisqu'elle possédait Pierre *Vettori*. Il y naquit le 11 juillet (2) 1499, d'une famille noble et ancienne; mais, à Florence, la noblesse ne dispensait point d'instruction; Pierre joignit l'étude des mathématiques, de la philosophie et de la jurisprudence, à une profonde connaissance des langues grecque et latine. Il se maria dès l'âge de dix-huit ans, fit un voyage en Espagne avec Paul *Vettori*, son parent, général des galères pontificales, qui allait y chercher le nouveau pape Adrien VI (3), et qui rapporta de ce pays une riche moisson d'inscriptions antiques. Il fit, deux ans après, un autre voyage à Rome avec un autre de ses parents, François *Vettori*, envoyé, avec

---

(1) A *Pratalboino*, en 1535.

(2) Selon Tiraboschi, tom. VII, part. III, p. 309, et le 3 juillet, selon le docteur Bianchini di Prato, préface de l'éd. du traité *Degli ulivi*, Florence, 1718, in-4°.

(3) 1521.

plusieurs autres Florentins, pour complimenter Clément VII. Il y allait pour voir Rome, et non pour voir le pape; car il avait des liaisons intimes avec le parti contraire aux Médicis. Depuis son retour à Florence, ce parti ayant profité, en 1527, des désastres de Clément VII pour chasser les Médicis et rétablir la république, Pierre *Vettori* prit une part très active à ce mouvement, et servit, par son éloquence et par ses armes, la cause de la liberté. Lorsqu'elle fut définitivement perdue et le pouvoir des Médicis rétabli (1), il se retira prudemment à sa maison de campagne de S. Casciano, et s'y ensevelit dans ses études. La mort de Clément VII le fit retourner à Florence (2); mais le meurtre du duc Alexandre lui faisant craindre de nouveaux orages (3), il en sortit encore pour se rendre à Rome. Cosme Ier. sentit l'importance de le conquérir et de le fixer. Il le nomma, en 1538, professeur d'éloquence grecque et latine; et, depuis ce moment, *Vettori* fut entièrement livré à ses fonctions et à ses travaux. Il n'en fut distrait que par deux nouveaux voyages à Rome: l'un, à l'avènement de Jules III, lorsque le duc l'envoya prêter hommage, en son nom, à ce pontife (4);

---

(1) En 1530. Voy. ci-dessus, tom. IV, p. 47 et 48.

(2) 1534.

(3) 1537.

(4) 1549.

l'autre, cinq ans après, quand Marcel *Cervini*, devenu pape, voulut absolument l'avoir auprès de lui, et le faire son secrétaire des brefs. *Vettori* était à peine rendu à Rome, que Marcel mourut. Affligé de sa perte, parce qu'il l'aimait et non parce que cette perte détruisait une perspective brillante, il revint à Florence et à sa chaire, qu'il ne quitta plus.

Il la remplit avec honneur pendant quarante-cinq années. Son école fut une vraie pépinière de littérateurs et de savants célèbres. Ses leçons n'étaient pas seulement savantes; il y ajoutait l'attrait d'une éloquence persuasive, et celui de son caractère qui le faisait généralement aimer. De grands personnages, après l'avoir entendu, se sentaient le besoin de lui faire de riches présents. Le cardinal Alexandre Farnèse lui envoya un vase d'argent rempli de pièces d'or, et le duc d'Urbin, François Marie, une de ces chaînes d'or qu'on portait alors en collier. Quand Jules III le reçut à Rome, il lui en donna une pareille, et le décora des titres de comte et de chevalier. Il vécut sain de corps et d'esprit jusqu'à une extrême vieillesse. Il mourut le 18 décembre 1585 (1), et Florence le regretta comme si sa mort eût été prématurée. Une si longue vie explique à peine la prodigieuse quantité de travaux qu'il en-

(1) Bianchini dit le 20 décembre.

treprit pour le bien des lettres et l'avancement des études. Il mit un soin extrême et une patience infatigable à procurer de bonnes éditions des anciens auteurs grecs et latins, à choisir les meilleures leçons, à rendre raison de son choix, à éclaircir les passages les plus obscurs. On lui doit la belle édition de Cicéron, donnée à Venise par les Juntes, et des éditions meilleures et plus correctes des auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, des comédies de Térence, des œuvres de Varron et de Salluste. Il publia pour la première fois d'après les meilleurs manuscrits, ou corrigea et améliora considérablement les textes grecs des tragédies d'Eschyle, de l'*Électre* d'Euripide, des œuvres de Platon, d'Aristote, de Xénophon, d'Hipparque, de Denys d'Halicarnasse, de Porphyre, de Michel d'Éphèse, de Démétrius de Phalère, de Clément d'Alexandrie. On estime ses commentaires sur la rhétorique, la poétique, l'éthique, la politique d'Aristote, et sur le traité de l'élocution de Démétrius de Phalère. Dans ses trente livres de *Leçons diverses*, il examine et explique un nombre infini de passages des anciens; la correction et l'élégance de son style attestent l'étude approfondie qu'il avait faite de leur langue. On possède encore de lui beaucoup de harangues ou discours publics, de lettres latines et italiennes, quelques poésies dans cette langue qu'il écrivait élégamment, comme le prouve son petit *Traité de la*

culture des oliviers (1). En un mot, parmi ce grand nombre de savants professeurs qui illustrèrent alors l'Italie, il n'y en eut aucun qui réunit au même degré que Pierre Vettori, à l'érudition du quinzième siècle, l'élégance et le goût du seizième.

Bartolommeo Ricci ne professa point publiquement à Ferrare, comme on l'a écrit dans sa vie (2); mais le service qu'il rendit aux lettres fut d'instruire les deux princes d'Este Alphonse et Louis, fils du duc Hercule II, dont le premier fut duc lui-même et le second cardinal, et de leur apprendre de bonne heure à aimer la science et à faire cas des savants. Il était né à *Lugo*, dans la Romagne, en 1490; et la réputation qu'il s'était faite dans la carrière de l'enseignement, le fit appeler à Ferrare, en 1539, pour diriger les deux jeunes princes dans leurs études. Il en fut récompensé par l'attachement qu'ils conservèrent pour lui et par la considération qui en fut la suite. Il en eût obtenu davantage sans la trop haute opinion qu'il avait de lui-même, et l'orgueil pédantesque qu'il montrait dans ses discours comme dans ses écrits. Les haines qu'il inspira furent portées au point qu'on tenta d'abréger ses

(1) *Trattato delle lodi e della coltivazione degli ulivi*, Firenze, Giunti, 1569 et 1574, in-4°.; Firenze, Manni, 1718, in-4°., éd. donnée par *Giuseppe Bianchini da Prato*.

(2) En tête de l'édition de ses œuvres, donnée à Padoue, 1748. Voy. Tiraboschi, tom. VII, part. III, p. 512.

jours par le poison (1); mais ayant été traité à temps, il en guérit, et vécut jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Ses œuvres imprimées contiennent des discours latins, des lettres, trois livres *sur l'Imitation*, dont il faisait le plus grand cas, et qu'il appelle lui-même, dans une de ses lettres, un ouvrage parfait et achevé (2). Le *Quadrio* cite de lui une pièce intitulée *le Balie*, les Nourrices, qu'il compte parmi les bonnes comédies italiennes (3). Mais l'ouvrage auquel il mit le plus d'application, fut celui qu'il intitula *Apparatus latinæ locutionis*, espèce de lexique dans lequel il adopta un ordre qui nuisit peut-être à son succès (4). Il le fit imprimer à ses frais à Venise, en 1533; le livre publié ne se vendit point; *Ricci* en rejeta la faute sur l'imprimeur, sur les libraires. Il prétendit que ces gens-là en deman-

(1) Tiraboschi ne veut point qu'on s'étonne que *Ricci*, avec un tel caractère, ait trouvé des gens qui essayassent de l'empoisonner. « *Un uomo tale non è a stupire se*, etc.... *e se vi fosse chi tentasse di avvelenarlo*, loc. cit., p. 314. » Mais, avec sa permission, cette manière de réprimer l'orgueil d'un savant est un peu dure, et l'on trouverait, du moins en France, qu'il y aurait lieu de s'en étonner.

(2) *Opus planè absolutum atque perfectum.*

(3) Tom. V, p. 88.

(4) Ce livre est divisé en deux parties : dans la première, il traite amplement de tous les verbes; et dans la seconde, beaucoup plus succinctement des noms, en désignant les verbes auxquels ils sont joints communément.

daient aux acheteurs un prix trois fois trop fort, afin que, se vendant mal, le pauvre auteur fût contraint à leur céder l'édition presque entière en échange pour d'autres livres, et qu'ils pussent ensuite la bien vendre à leur profit(1). On voit que les plaintes de ce genre sont très anciennes; peut-être étaient-elles alors dictées ou du moins exagérées par l'amour-propre, et peut-être le sont-elles encore aujourd'hui.

Un cardinal célèbre par ses richesses, par les vicissitudes de sa vie et par l'infortune de sa mort, s'est mis, par un ouvrage élégant et utile, au rang de ces auteurs qui firent renaître le bon goût de la langue latine; c'est le cardinal *Adriano*, plus connu dans l'histoire sous le nom de cardinal de *Corneto*, qui était le lieu de sa naissance. Son origine passe communément pour obscure et même vile. On s'est efforcé, dans le siècle dernier, de lui faire une réputation de noblesse (2); mais comme cela ne fait rien à la bonté de son livre, nous n'entrerons point dans cette question, tout-à-fait indifférente pour un grammairien et même pour un cardinal, puisque l'histoire de ces princes de l'église en offre

(1) Lettres familières de *Ricci*. *Opera*, 1748, tom. II, p. 405. Tiraboschi, *loc. cit.*

(2) L'abbé *Girolamo Ferri*, dans la Vie de ce cardinal qu'il a placée en tête de ses lettres contre d'Alembert, en faveur de la langue latine. Faenza, 1771.

un grand nombre qui durent leur élévation à leur mérite et non à leur naissance. *Adriano* était né vers 1458, dans cette petite ville de l'état romain. Dès sa jeunesse, il joignit à Rome l'adresse, l'activité et la connaissance des affaires à l'étude assidue des langues latine, grecque et même hébraïque. Employé par Innocent VIII dans des nonciatures importantes en Écosse et en Angleterre, rappelé à Rome par Alexandre VI pour jouir auprès de lui de la plus haute faveur, son secrétaire, son nonce, son trésorier, et enfin cardinal en 1503, comblé de riches bénéfices, et de tous les moyens de fortune que procurait la faveur d'un pape tel que cet Alexandre, il effaça bientôt, par sa magnificence et par son luxe, tout ce qu'il y avait à Rome, même parmi les cardinaux, de plus somptueux et de plus opulent. Le pape et son digne fils César Borgia furent jaloux de ses richesses, les convoitèrent, et ce fut en le voulant empoisonner dans un repas où ils s'étaient invités, à sa maison de campagne, qu'on assure que le père et le fils s'empoisonnèrent eux-mêmes. Le cardinal eut de la peine à sauver sa vie, et fut long-temps à se rétablir. Sous le pontificat de Jules II, ayant éprouvé quelque disgrâce, il trouva prudent de quitter Rome, et s'exila volontairement dans le territoire de Trente. Il sortit de son exil à l'exaltation de Léon X, et en fut honorablement accueilli; mais la conjuration du cardinal *Petrucci*, en 1517,

causa son entière ruine. Accusé d'en avoir eu connaissance, et de ne l'avoir pas révélée, soit que l'accusation fût vraie, ou que ce fût une calomnie ourdie par ses ennemis, condamné à une forte amende, et craignant quelque chose de pis, il s'échappa clandestinement après l'avoir payée, resta quelque temps à Venise, s'enfuit de nouveau, et depuis on ne sut plus ce qu'il était devenu. L'opinion la plus commune est qu'il fut assassiné par son domestique, qui, après avoir volé son or, et tout ce qu'il portait avec lui de choses précieuses, enterra le corps de manière qu'on n'a jamais pu le retrouver (1).

Quelques poésies latines, entre autres un poëme sur la chasse, et la description du voyage de Jules II à Bologne; un traité de philosophie chrétienne, intitulé : *De vera philosophia*, et enfin ce traité *De sermone latino et de modis latinè loquendi*, sont tout ce qui reste de cet homme, que la fortune éleva si haut, et à qui elle fit payer si cher ses faveurs. Ce dernier ouvrage est divisé en deux parties, qu'il publia d'abord séparément, et qui ont été ensuite réunies dans plusieurs autres éditions. La première contient l'histoire de la langue latine, depuis son origine jusqu'à son entière décadence; et la seconde, les façons de parler les plus élégantes, choisies dans les meilleurs auteurs de l'antiquité latine. L'auteur prouve également, par la bonté de

(1) Valerianus, *De infelic. litt.*, l. I. Voy. Tiraboschi, p. 340.

ce choix, par la connaissance des faits, par les préceptes qu'il donne et par son style, quelle étude approfondie il avait faite de cette langue et des grands hommes qui l'ont écrite.

On est loin de pouvoir donner les mêmes éloges au grammairien Baptiste *Pio*, surtout pour ses ouvrages de grammaire. Il était né à Bologne, on ne sait en quelle année; on sait seulement qu'il y remplissait, dès 1594, une chaire de rhétorique et de poésie. Il professa ensuite à Milan, à Bergame, où il eut, parmi ses disciples, *Bernardo Tasso;* à Rome, où le poète Marc-Antoine *Flaminio* suivit ses leçons. Il sut se rendre agréable à Léon X; mais il paraît qu'à la mort de ce pontife il quitta Rome, et retourna dans sa patrie : il y professait en 1524, quand le célèbre *Amaseo* y fut rappelé par le pape Clément VII (1). *Pio* se donna le tort d'entrer dans les brigues de quelques professeurs, contre ce bon et savant homme, dont les succès lui causèrent un tel dépit, qu'il quitta Bologne, et alla ouvrir à Lucques une école publique. Paul III, qui l'avait connu à Rome, l'y fit revenir aussitôt après son élection, et voulut qu'il recommençât à professer au collége de la Sapience. Il n'en sortit plus, et ne cessa d'enseigner qu'en cessant de vivre, à l'âge de quatre-vingts ans (2).

---

(1) Voyez ci dessus, p. 205.

(2) Paul Jove raconte qu'un jour, après avoir dîné gaîment,

Il publia un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui peu connus, et dont la plupart appartiennent à la grammaire latine et grecque, ou à l'explication des anciens auteurs. C'était un homme érudit, mais, dit Tiraboschi (1), de cette érudition hérissée et sauvage qui tue le lecteur à force de réflexions minutieuses et inutiles. Son style était effectivement dur et forcé; aussi s'en moquait-on à la cour de Léon X, dans laquelle étaient réunis tant de poètes élégants. On fit même une comédie où on le faisait parler dans son style grotesque, et l'on finissait par le condamner à ce châtiment peu honnête que les pédants font quelquefois subir aux enfants (2). Ses vers, quoiqu'ils ne fussent pas les plus élégants du monde, l'étaient pourtant beaucoup plus que sa prose, et ont obtenu quelques approbations du Bembo (3) et du Giraldi (4).

Le nombre des simples grammairiens fut alors, comme il l'est toujours, plus grand que celui des

---

il prit le livre de Galien sur les indices d'une mort prochaine; qu'il reconnut un de ces signes dans les taches qui s'étaient formées sur ses ongles; qu'il fit, sans se troubler, toutes ses dispositions, et qu'il mourut, peu de temps après, sans avoir éprouvé aucune souffrance. *In elog.*

(1) Page 338.

(2) Voyez *Jovius*.

(3) *Famil.*, liv. IV, ep. XIX.

(4) *De poetis suor. temp.*, dial. I.

professeurs d'éloquence; mais alors aussi comme toujours, la plupart de ces grammatistes méritèrent l'obscurité dont ils sont couverts, et dont il serait aussi fatigant qu'inutile de vouloir les tirer aujourd'hui. On peut cependant réclamer en faveur d'un petit nombre, qui se distinguent par quelques traits qui leur sont propres, ou par des services particuliers rendus à l'étude des langues et des lettres.

Celui qui leur en rendit de plus essentiels, et qui eut aussi la destinée la plus heureuse, appartient au siècle précédent par ses travaux, mais n'acheva de les publier et de vivre que dans le seizième. Le bonheur d'Ambroise de *Calepio* fut tel, qu'en publiant un vocabulaire de la langue latine, il obtint que son nom devint un nom générique pour tous les vocabulaires du même genre qui paraîtraient à l'avenir. Il était né dès le 6 juin 1435, à Bergame, de la très noble et très ancienne famille des comtes de *Calepio*, et entra fort jeune dans l'ordre des Augustins. Devenu très savant en latin, en grec, en hébreu, il employa, sans jamais sortir de Bergame, toute cette science et toute sa vie, qui fut assez longue, à composer ce dictionnaire. Il en publia, vers la fin du quinzième siècle, une première édition très imparfaite; une seconde meilleure en 1505, et une autre, plus ample et fort améliorée, en 1509. Il était alors vieux et aveugle, comme nous l'apprend la dédicace de cette édition,

adressée au général de son ordre (1). Il mourut deux ans après, le 30 novembre 1511.

Après sa mort, le succès de son dictionnaire alla toujours en augmentant, les éditions se multiplièrent, l'ouvrage se grossit à chacune; et, au lieu d'un seul tome assez petit qu'il remplissait d'abord, il s'étendit à plusieurs gros volumes, où l'on reconnaît à peine les traces de ce qu'il était dans les premières éditions. Le nom latinisé de l'auteur, qu'elles portaient, *Ambrosii Calepini* (de Calepio) *dictionarium*, s'est conservé dans les suivantes; de là, ce nom de calepin est devenu, dans toutes les langues, le titre même d'un dictionnaire volumineux; et quand Boileau a dit qu'un riche financier

> A. De ses revenus, couchés par alphabet,
> Peut fournir aisément un calepin complet (2),

il n'a pensé en aucune manière au père Ambroise de *Calepio*.

Ce n'est pas un nom à beaucoup près aussi heureux, et ce n'en est pas un très sonore que celui de *Giovita Rapicio*, que d'autres nomment *Ravizza*; mais c'est celui d'un grammairien qui s'éleva au-dessus de la routine et des idées communes, ce qu'on ne peut pas dire de tous ceux dont on parle plus que de lui. Né dans le territoire de *Brescia*,

---

(1) *Me decrepitum jam senem atque oculis captum*, etc.

(2) Satire I.

il mourut en 1553, à Venise, où il avait long-temps donné des leçons publiques et particulières; il laissa, entre autres ouvrages, un traité *du nombre oratoire*, en cinq livres. Il y recherche avec soin tout ce qui peut rendre le style latin harmonieux, doux et convenablement adapté aux différents sujets. Il soutient contre l'opinion de quelques savants de ce temps-là, qui n'a encore que trop de partisans, que l'harmonie est une partie essentielle du style oratoire; et que, quoique la véritable prononciation de la langue latine se soit perdue à beaucoup d'égards, on peut et l'on doit encore, dans l'éloquence comme dans les vers, être fidèle aux lois de l'harmonie; lois qu'il s'efforce de rétablir en suivant les traces de Cicéron et des autres anciens maîtres de l'art, dont il se montre le digne élève par l'élégance et la pureté de son style (1).

Dans cette foule de noms qu'on est obligé d'écarter, on peut distinguer encore celui de Jean-Pierre *Astemio* ou *Abstemius*, peut-être parent d'un autre Abstemius plus célèbre que lui, mais qui se rendit célèbre aussi, et, ce qui vaut mieux, utile. Il tenait, dans le Frioul, une école, où il ne voulut jamais recevoir plus de trente jeunes gens à-la-fois, prétendant avec raison qu'un maître ne peut étendre à un plus grand nombre sa vigilance et ses soins. C'est là que furent élevés des *Justiniani*, des *Mo-*

---

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. III, p. 336.

rosini, des *Grimani*, des *Contareni*, des *Garzoni*, des *Balbi*; en un mot, les enfants des premières familles vénitiennes. On peut nommer après lui François *Florido*, loué par Léandre *Alberti* dans sa description de l'Italie (1), auteur de plusieurs ouvrages de grammaire et d'érudition, et qui vint mourir en France, où il publia (2) la traduction des huit premiers livres de l'Odyssée, en vers latins. On peut désigner enfin, mais non par son véritable nom, *Lucio Vitruvio Roscio*, parmesan, chanoine régulier de *San Salvador*, qui fit imprimer, en 1536, à Bologne, un petit *Traité des Études* (3); à Gènes, en 1542, des *Questions grammaticales*; et qui se cacha si bien sous les beaux noms romains et scientifiques qu'il avait pris, que personne ne lui en a pu découvrir d'autres.

La grammaire éprouva, comme toutes les autres sciences, des pertes qu'elle dut aux nouvelles opinions religieuses, et à la sévérité vigilante qui fut déployée en Italie, pour qu'elles ne pussent s'y établir. L'une de ces pertes la plus sensible fut celle de *Celio Secondo Curione*, savant piémontais, né (4) près de Turin, à *San-Chirico*, aux environs

---

(1) Page 94, en parlant de *Poggio Donadeo*, lieu voisin de *Farfaro*, qui était la patrie de *Florido*.

(2) Paris, 1545.

(3) *De ratione studendi*.

(4) Le premier mai 1503.

de Montcalier. Il était appliqué, dans cette ville, aux plus sérieuses études, lorsqu'il se laissa séduire par les opinions et par les livres des réformateurs. Il voulut se sauver en Allemagne, fut arrêté dans la vallée d'Aoste, renfermé dans une forteresse, puis dans un couvent, s'évada, erra long-temps dans plusieurs villes d'Italie, vivant comme il pouvait de ses leçons, se maria à Milan; et ayant appris que, de vingt-trois frères et sœurs qu'il avait eus, il ne lui restait qu'une sœur, crut pouvoir enfin rentrer dans sa patrie. Quelques indiscrétions le firent arrêter de nouveau à Turin; il s'échappa encore (1), et recommença sa vie errante. Ayant trouvé à Ferrare un appui dans la duchesse Renée (2), il obtint par elle, à Lucques, une place de professeur; mais le pape, qui l'avait déjà fait sortir de Milan, le

(1) Il se servit, pour cette évasion, des moyens de rigueur qu'on avait pris pour la prévenir. On lui avait mis aux deux pieds de fortes entraves de bois, dont le poids les lui fit enfler. Il demanda et obtint qu'on lui laissât un seul pied libre, afin de pouvoir les guérir l'un après l'autre. Il remplit alors un de ses bas de linge, entortillé autour d'un bâton; se fit une fausse jambe, et la présenta lorsqu'on vint pour changer de pied ses entraves. On y fut trompé. Il se trouva ainsi entièrement libre, sauta la nuit par une fenêtre assez basse, escalada le mur d'un jardin, et s'enfuit. C'est de lui-même que l'on sait ces détails. Ses gardes publièrent qu'il était sorcier. Il se crut obligé de prouver qu'il ne l'était pas, ni eux non plus, en publiant la vérité dans un dialogue, qu'il intitula : *Probus*.

(2) Voyez, sur cette princesse, tom. IV, p. 96.

poursuivit dans cette petite république, et demanda qu'il fût remis entre ses mains. *Celio* ne se soucia point de s'y laisser conduire; il sortit enfin d'Italie, s'enfuit en Suisse, alla enseigner à Lausanne, ensuite à Bâle, où il passa le reste de ses jours.

Il osa une fois retourner en Italie, pour aller prendre sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés auprès de Lucques. Il y courut le plus grand risque. Déjà le barigel et ses sbires entouraient la maison où il était à table avec sa famille; averti à temps, il prit sur la table un couteau, et, le tenant à la main, sortit d'un air si résolu devant cette canaille, que le barigel tomba évanoui, et qu'aucun des satellites n'osa s'opposer à son passage. Il retourna, mais seul, à Bâle, où il mourut le 24 novembre 1569, après avoir publié beaucoup d'ouvrages (1); les uns, théologiques; d'autres, moraux, satiriques, historiques, et dont plusieurs aussi ont pour objet l'étude de la langue latine, tels qu'une *grammaire*, un livre du *parfait grammairien*, un autre *sur la manière d'enseigner la grammaire*, cinq livres *sur l'éducation*, ou plutôt sur l'institution des enfants (2); des notes sur plusieurs ouvrages de Cicé-

---

(1) Niceron, *Mém. des Hommes illustres*, tom. XXI, donne les titres de trente-quatre.

(2) *De litteris doctrinâ que puerili, lib. V, et libellus de ratione docendi grammaticam*, Bâle, 1546, in-8°. — *Schola, seu de perfecto grammatico*, lib. III. *Item de liberis honestè et piè*

ron, des scholies sur Juvénal, et des corrections sur quelques anciens auteurs. La liberté de conscience lui eût permis de les publier dans sa patrie; la persécution le força malgré lui d'en enrichir une terre étrangère.

Les ouvrages de *Celio* et tous ceux dont nous avons parlé, et plusieurs autres dont nous n'avons rien dit, qui avaient été écrits sur la langue latine, l'étaient dans cette langue même, et ne pouvaient par conséquent servir qu'à ceux qui, la sachant déjà, voulaient s'y perfectionner. Quelques grammairiens seulement s'accommodèrent mieux à la faiblesse des commençants, et publièrent des grammaires latines (1), sous les différents titres de *Principes* (2), de *Théorie* (3), de *Miroirs* (4), d'*Institutions grammaticales* (5) de cette langue (6);

---

educandis, accesserunt ejusdem Curionis de grammaticâ latinâ, lib. VI, etc., Bâle, 1555, in-8°.

(1) *La grammatica latina in volgare*, Venise, 1529, parut la première. Elle est anonyme. *Apostolo Zeno* (*note al Fontanini*, tom. I, p. 53) ne fait que soupçonner qu'elle est de *Bernardino Donato*, savant helléniste véronais, dont nous parlerons plus bas.

(2) *Francesco Priscianese*, florentin.

(3) *Gio. Fabbrino da Fighine*, idem.

(4) *Gio. Andrea Griffoni*, de Pesaro.

(5) *Orazio Toscanella.*

(6) Voyez, dans *Apostolo Zeno*, et dans *Haym*, les titres entiers et les éditions.

d'autres compilèrent des recueils de façons de parler élégantes des anciens auteurs, expliquées en langue vulgaire. Telles furent, entre autres, les *Locuzioni volgari e latine di Cicerone* (1), d'*Ercole Ciofano* de Sulmone, dans le royaume de Naples, grammairien plus connu par ses commentaires sur son compatriote Ovide, qu'il expliquait très bien, mais auquel il ne ressemblait guère. C'était un savant très hargneux et très emporté. Il écrivit une lettre violente et injurieuse contre Alde-Manuce, dont il avait été l'ami, chez qui même il avait logé quelque temps à Venise. L'unique prétexte de cette incartade était qu'il avait appris, dans son pays de Sulmone, qu'Alde se préparait à publier des commentaires sur tous les ouvrages de Cicéron, et que lui, *Ciofano*, en avait fait un sur le traité *De officiis*. Les accusations d'ignorance, de plagiat, d'ineptie, les déclarations d'une haine éternelle et d'une guerre à mort remplissent cette lettre (2); et cela, pour quelques notes latines dont il paraît que ce traité de Cicéron s'est fort bien passé.

Le fruit de tant de travaux, qui tendaient tous au même but, est sensible dans la littérature latine

---

(1) Venezia, 1584.

(2) Voy. *Claror. viror. epist. ad Petr. Victor.*, t. II, p. 151. Tiraboschi, t. VII, part. III, p. 345.

de ce siècle. Les historiens, les poètes, les philologues, les érudits même écrivirent avec une élégance et un agrément que ceux du siècle précédent n'avaient pu atteindre. Le grand nombre d'éditions meilleures et plus correctes des auteurs classiques, les notes et les commentaires destinés à les éclaircir; tous ces ouvrages didactiques où les beautés de la langue romaine étaient analysées et démontrées, la distinction que l'on apprit à faire entre les auteurs du siècle d'Auguste et ceux des siècles suivants, entre Cicéron et Sénèque, entre Virgile et Lucain; les anciens monuments découverts et expliqués; les chaires et les professeurs de langue latine, qui se multipliaient dans toutes les villes d'Italie; les disputes mêmes qui s'élevaient entre eux sur les questions relatives à cette langue; tous ces moyens contribuèrent à-la-fois à la perfectionner, ou plutôt à lui rendre sa perfection primitive, son élégance et sa majesté (1).

C'était un grammairien, mais c'était aussi un poète, et de plus un historien, que ce *Gian-Francesco Quinziano Stoa*, qui dut à son séjour en France et à la protection du roi de France, en Italie, une partie de sa célébrité; mais qui n'en mérite plus que par son ridicule orgueil. On a des preuves de cet orgueil jusque dans l'histoire de ses noms, qui, à l'exception de Jean-François, sont, on le

(1) Tiraboschi, *loc. cit.*, p. 349.

voit bien, de fabrique savante. Il était né en 1484, à *Quinzano*, dans le territoire de *Brescia*; et son père, homme pauvre et d'un état obscur, s'appelait *Conti*. Changer son nom pour celui du lieu de sa naissance, ce n'était faire que ce que tant d'autres avaient fait; aussi, dès le collège, s'appelait-il, au lieu de *Conti*, *Quinzano*; mais le poète Martial avait un ami nommé *Quintianus*, qui était le censeur de ses vers : l'écolier *Quinzano* excellait à censurer et à corriger les vers de ses camarades; ils le nommèrent eux-mêmes *Quinziano*, et il préféra ce nom romain à celui d'un petit village de Lombardie. Son autre nom, *Stoa*, était grec, et l'on ne devinerait pas où il l'avait pris. Dès son enfance, il donnait de si grandes espérances, et il faisait si admirablement des vers, que tout le monde l'appelait le portique des Muses; or, *Stoa*, en grec, signifie *portique*, et voilà pourquoi Jean-François *Conti* fut toute sa vie nommé *Quinziano Stoa*. C'est lui-même qui raconte toutes ces choses (1), avec un sérieux fort amusant.

Il le serait moins de discuter à fond, et en rapprochant toutes les dates, s'il fit deux voyages en France, comme son biographe l'a prétendu (2), le

---

(1) Dans un ouvrage en huit livres, intitulé : *Epographiæ*. Voy. Tiraboschi, p. 329.

(2) Joseph Nember, auteur d'une vie de *Stoa*, imprimée à *Brescia*, 1777. Tiraboschi, *loc. cit.*

premier en 1503, le second en 1513, ou si ce dernier voyage fut le seul; si trois odes qu'il adressa au cardinal d'Amboise, imprimées à Paris en 1503, y furent présentées et publiées par lui, ou s'il les présenta, en Italie, au cardinal, qui y était en 1503, et si ce fut ce cardinal qui les envoya imprimer en France; si *Stoa* fut désigné ou non par Louis XII pour être le précepteur de François Ier., alors comte d'Angoulême; s'il fut ou non professeur et même recteur dans l'université de Paris, ce dont on ne trouve aucune trace dans l'histoire de cette université; ne prenons que les résultats vraisemblables de cette discussion (1), ce qui est encore beaucoup pour un sujet si peu important. *Quinziano* professait à Pavie, en 1509, quand Louis XII, vainqueur des Vénitiens à la bataille de *Ghiaradadda*, que nous nommons d'Agnadel, y entra avec son armée. Il célébra cette victoire dans un poëme intitulé : *Heraclea, Bellumve venetum*, qu'il fit présenter au roi, trait de lâcheté pour lequel il osa demander la couronne poétique. Louis XII lui accorda, par un diplôme daté de Milan (2), ce laurier tant de fois avili depuis que Pétrarque l'avait honoré. Quand nos affaires déclinèrent en Italie, et que Milan fut retombé au pou-

(1) Tiraboschi s'y est enfoncé avec sa patience ordinaire, et s'en est tiré avec sa justesse d'esprit accoutumée, p. 530 et suiv.

(2) Juillet 1509.

voir des impériaux, le poète lauréat se sauva en France, avec sa couronne. On le voit à Paris, publiant des poésies funèbres sur la mort de la reine Anne (1), et, de retour à Pavie l'année suivante, en publier d'autres sur la mort du roi lui-même (2). Quand Louis XII mourut, il avait repris ses projets sur le Milanais, et probablement *Stoa* l'avait précédé pour tâcher de tirer parti de ces nouvelles circonstances. Ce fut François Ier. qui le rétablit, la même année, dans sa chaire de grammaire, à l'université de Pavie. Cet appui lui ayant encore manqué, en 1521, il se retira sagement à *Brescia*, et partagea, le reste de sa vie, son séjour entre cette ville et le bourg de *Quinzano*, sa patrie, où il mourut le 7 octobre 1557.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages latins, en prose et en vers, imprimés, soit en Italie, soit en France (3); son livre *De accentu* et son *Orthographia antiqua et nova* sont ceux qui lui donnent ici une place. Ses vers paraissent à Tiraboschi meilleurs que sa prose, encore les trouve-t-il inélégants, durs et souvent barbares. Au reste, on peut juger de ce que l'auteur en pensait lui-même, et de l'or-

---

(1) Morte le 9 janvier 1514.

(2) Arrivée le premier janvier 1515.

(3) On en trouve un long catalogue à la fin de sa vie, écrite par Joseph Nember. Ce biographe en parle avec une admiration que Tiraboschi ne partage pas. *Loc. cit.*, p. 333.

gueil dont il était gonflé, par ce passage d'une de ses épîtres dédicatoires (1). « J'ai publié beaucoup d'ouvrages; j'en publierai plus encore, et beaucoup plus. N'a-t-on pas imprimé plus de six mille vers de moi? ne m'a-t-on pas vu faire jusqu'à dix-huit cents vers en un seul jour? Combien de tragédies, combien de comédies, combien de satires, nées dans ma tête, se pressent-elles pour en sortir? Compterai-je les épigrammes, les monostiques, les distiques; mes volumes de *Doutes* sur Valère-Maxime, mes ouvrages sur les femmes, mes panégyriques, mes discours publics, mes fables, mes épîtres, mes odes, ma vie du roi Louis XII, mes livres sur les miracles des païens, mes endécasyllabes, mes silves, mon Héraclée, ou guerre de Venise; et mon Orphée, et six cents autres?....... N'ai-je pas été décoré par l'invincible roi de France de la couronne de laurier? Est-il donc peu honorable pour moi que ce laurier poétique, qu'un petit nombre d'autres n'ont obtenu que dans leur vieillesse, m'ait été accordé lorsqu'à peine j'achevais ma cinquième olympiade? » — « Convient-il, demande ici le bon Tiraboschi, convient-il à un écrivain aussi barbare de montrer un tel excès d'arrogance? » Je ne me chargerai pas de répondre à cette question; mais j'en ferai une à mon tour: dans

(1) Celle de ses *Epographies*.

cet étalage de tous ses chefs-d'œuvre, *Quinziano Stoa* ne parle point de deux ouvrages de grammaire latine (1) que Tiraboschi cite de lui, et qui l'ont même porté à ranger, parmi les simples grammairiens, ce poète couronné (2); ce silence n'est-il point encore une preuve d'orgueil?

L'ardeur extraordinaire que l'Italie avait montrée pour l'étude de la langue grecque dans le quinzième siècle, au lieu de se ralentir dans le seizième, semblait s'accroître encore. Le séjour des savants grecs chassés de leur patrie (3), les chaires d'enseignement de leur langue érigées pour eux dans plusieurs villes, les œuvres de leurs grands écrivains apportées par eux en manuscrits, multipliées par l'impression, expliquées, commentées, traduites, avaient tellement propagé le goût de cette étude, que c'était plutôt une honte d'ignorer le grec, qu'un honneur de le savoir (4). Constantin Lascaris (5),

(1) *De accentu*, et *Orthographia antiqua et nova.*

(2) Tom. VII, l. III, c. V, *Grammatica e Retorica*, § XX et XXI.

(3) Voy. ci-dessus, tom. III, p. 260 et suiv., 357 et suiv.

(4) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 389.

(5) On n'a point parlé de ce grec illustre, ci-dessus, t. III, chap. XX, parce qu'il n'y est en quelque sorte question que des querelles des Grecs entre eux, pour Platon et pour Aristote, et que le sage Constantin Lascaris n'y entra pas. Réfugié à Milan après la ruine de sa patrie, il instruisit, dans la langue grecque, la fille du duc François Sforce, qui épousa, en 1465, Alphonse, prince

Émanuel Chrysoloras, Georges de Trébizonde et Théodore Gaza étaient remplacés par d'autres grecs aussi zélés, aussi savants qu'eux, et dont les leçons n'étaient pas moins suivies. Jean Lascaris, que nous avons vu envoyé en Orient, par Laurent de Médicis, pour acquérir des manuscrits (1), vivait encore. Emmené en France par Charles VIII, il y avait joui d'une faveur qui avait encore été plus grande sous Louis XII : ce roi l'avait envoyé, en 1503, son ambassadeur à Venise. Nous l'avons retrouvé à Rome, sous Léon X, employé, par la

---

et depuis roi de Naples. Ce fut pour elle qu'il composa sa grammaire grecque, imprimée, en 1476, à Milan, et le premier livre grec qui l'ait été en Italie. Il alla ensuite à Rome, où il est probable qu'il vécut quelque-temps à la cour du cardinal Bessarion, refuge de tous les malheureux grecs (Tiraboschi, t. VI, p. 133). De là il se rendit à Naples, où il était appelé par le roi Ferdinand, pour enseigner publiquement la langue grecque. Il voulut enfin repasser dans quelque ville de la Grèce ; mais ayant relâché à Messine, on lui fit tant d'instances pour l'y retenir, et des conditions si avantageuses et si honorables, qu'il s'y fixa et y enseigna jusqu'à sa mort (vers la fin de 1493). Sa renommée y attira un grand nombre d'étrangers ; le célèbre Bembo fut du nombre, et il parle honorablement de lui dans plusieurs de ses lettres. Messine, dont cette affluence augmentait la prospérité, lui donna pour récompense les droits de citoyen. Il en fut si réconnaissant, qu'il légua, en mourant, au sénat, sa riche et précieuse bibliothèque, qui fut transportée en Espagne long-temps après (*Memor. letter. de Sicil.*, t. I, part. IV, p. 3.)

(1) Ci-dessus, t. III, p. 386.

munificence de ce pontife, à diriger un collége de jeunes grecs, une imprimerie grecque, et à publier de précieuses éditions d'auteurs grecs (1). Rappelé, en 1518, en France, par François Ier., ce fut lui qui fut chargé, avec notre savant Budé, de former la bibliothèque royale de Fontainebleau. Ce roi l'envoya en ambassade à Venise, comme avait fait son prédécesseur; il y resta jusqu'à ce que Paul III, ayant succédé à Clément VII, voulût absolument l'avoir à Rome. Jean Lascaris s'y rendit, malgré son grand âge et malgré la goutte dont il était continuellement tourmenté; il y mourut la même année (2), à près de quatre-vingt-dix ans.

Marc. Musurus, né dans l'île de Crète, avait été son élève dans les deux littératures, grecque et latine, que Lascaris possédait également; il le surpassa peut-être dans toutes les deux (3). Il enseigna pendant plusieurs années, à Padoue et à Venise, avec un grand concours d'auditeurs. Il excellait surtout à comparer les auteurs grecs avec les auteurs latins; ce qui répandait à-la-fois la connaissance des deux langues et le goût de la bonne critique. Il corrigea un grand nombre des éditions d'auteurs grecs que donnait Alde-Manuce, et y joignit de savantes préfaces. Léon X le fit venir à

(1) Tom. IV, p. 15 et 16.

(2) 1535.

(3) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 394.

Rome vers 1517, lui confia divers travaux, et l'en récompensa par l'archevêché de Malvasie. *Musurus* n'en jouit pas long-temps; il mourut dans la force de l'âge, mais non pas de douleur de n'avoir pas obtenu la pourpre, comme le prétendirent quelques envieux de sa gloire, et comme *Valerianus* et Paul Jove l'ont crû et répété trop légèrement (1).

On cite plusieurs autres grecs moins célèbres, mais qui, répandus dans les principales villes d'Italie, ou dans les cours de différents princes, y entretenaient le goût de leur langue et de leur littérature; tels furent un *Demetrius Moscus*, un *Arsenius*, un Georges *Balsamon*; un Antoine *Hipparcus* et un André *Avarius*, tous deux de l'île de Corfou; un Nicolas *Nesiota*, un Antoine et un Zacharie *Calloergi*; enfin un Michel *Sophianus*, qui parcoururent Ferrare, la Mirandole, Mantoue, Modène, Venise, Rome, Florence, donnant des leçons publiques ou particulières, publiant des ouvrages, et fomentant sans cesse, d'un bout de l'Italie à l'autre, l'amour du grec. On cite encore deux Crétois, François *Portus* et Manuel *Margunius*. Le premier, après avoir enseigné à Venise et à Modène, fit un plus long séjour à Ferrare, fut en grand crédit auprès de la duchesse Renée, et considéré de tous les savants qui ornaient alors

(1) Valerian., *De litterat. infel.* Jovius, *Elog. vir. liter. ill.* Tiraboschi, *loc. cit.*, p. 395.

cette cour; mais ayant embrassé, comme la duchesse elle-même, les opinions de Calvin, il fut obligé de quitter l'Italie, et de se réfugier d'abord dans le Frioul, ensuite à Genève, où il mourut en 1581, âgé de soixante-dix ans. Le second, qui se piquait d'être grand théologien, entreprit de réconcilier l'église grecque et l'église latine, fit de gros livres sur les questions inintelligibles qui les divisaient; obtint de Grégoire XIII une pension et le titre d'évêque de Cythère, pendant qu'une commission de cardinaux faisait l'examen de ses livres; mais ayant trouvé dans Sixte V des dispositions moins faciles, il quitta secrètement Rome, retourna en Grèce, et mourut dans sa patrie, en 1602, à près de quatre-vingts ans. Bayle lui a consacré un article (1), où l'on peut voir les aventures, les projets, on peut même dire les ruses, et les ouvrages de ce savant grec (2).

Un nombre de savants italiens, tel qu'on peut dire sans exagération une multitude, rivalisaient avec les grecs eux-mêmes de zèle pour la langue grecque, et d'ardeur à en répandre le goût et les principes, soit par les ouvrages qu'ils publiaient, soit par des leçons publiques ou particulières. Le

---

(1) Dictionn., art. *Margunius*.

(2) Le docteur Lami a publié, en 1740, un volume d'épîtres latines, de *Margunius*, précédées d'une vie très étendue de l'auteur, et d'un catalogue exact de ses ouvrages.

premier qui se présente se nommait *Guarino*, sans être de l'illustre famille des *Guarino* de Vérone. Il était né à *Favera*, près de *Camerino*, et prit dans le monde savant le nom de *Varino Favorino* (1). Élève de Politien et de Jean Lascaris, il fut choisi par Laurent de Médicis pour l'un des maîtres de son fils Jean, qui depuis fut le pape Léon X. Il entra ensuite dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation de Saint-Sylvestre, où il ne s'occupa que de la composition de ses savants ouvrages. Le premier, sous ce titre tout poétique: *Thesaurus cornucopiæ et horti Adonidis* (2), n'est qu'une espèce de vocabulaire grammatical où sont rangées, par ordre alphabétique, toutes les règles de grammaire, tirées des anciens grammairiens grecs. Plusieurs savants Florentins, et Politien lui-même, l'aidèrent dans ce travail. Il fut imprimé par Alde, en 1496, et obtint, parmi les érudits, un applaudissement universel. Le second est une traduction latine des *Apophtegmes*, recueillis de plusieurs auteurs grecs, par Stobée (3). Le troisième et le plus célèbre, est son grand *Dictionnaire*

(1) Et quelquefois celui de *Varino Camerte*.

(2) Ce titre, qui est en grec dans l'édition originale (Θησαυρὸς κέρας Ἀμαλθείας καὶ κῆποι Ἀδώνιδος), lui fut donné par Alde, qui en fut l'éditeur.

(3) *Apophthegmata ex variis auctoribus per Joan. Stobæum collecta*, *Varino Phavorino interprete*. Rome, 1517, in-4°.

grec, publié pour la première fois à Rome, en 1523, réimprimé plusieurs fois, et même dans le dernier siècle (1). Ce n'était pas le premier lexique grec qui eût paru en Italie (2), et depuis on en a fait de meilleurs; mais celui-là, malgré les omissions et les fautes qu'on y peut reprendre, est pourtant un monument précieux, et jouit encore de l'estime des savants. Les travaux de *Favorino*, et son attachement à la maison de Médicis, dont il était bibliothécaire en 1512, furent récompensés par une archiprêtrise dans le duché de *Camerino* (3), et, après l'exaltation de Léon X, par l'évêché de *Nocera* (4). Il y mourut en 1537, dans un âge très avancé.

La vie de son contemporain, Urbain *Valeriano Bolzani*, fut moins paisible, et le service qu'il ren-

---

(1) En 1712. Le journal *de' Letterati d'Italia*, tom. XIX, p. 89, parle de cette édition, et donne une notice très détaillée de la vie et des ouvrages de l'auteur.

(2) Le premier était celui de Jean Creston. Voy. Tiraboschi, tom. VI, part. II, p. 143.

(3) 3 octobre 1514.

(4) Il ne voulut point se donner d'autres armes qu'un écusson divisé en deux parties : la partie supérieure portait les six balles *palle*, qui étaient les armes des Médicis; et l'inférieure, un lion regardant en haut, et tenant dans sa gueule une bande, avec un livre ouvert; sur l'un des feuillets de ce livre était écrit *alpha*, et sur l'autre *omega*, pour indiquer que le premier et le dernier degrés de son élévation étaient dus au pape Léon de Médicis.

dit aux lettres grecques ne fut peut-être pas moins grand. Il était oncle paternel de ce *Pierio Valeriano* qui a tracé le tableau *des Malheurs des gens de lettres* (1), et qui n'y a pas oublié ceux de son oncle. Urbain, né à Bellune vers l'an 1440, entra fort jeune dans l'ordre des Frères mineurs. On croit qu'il accompagna, dans un voyage à Constantinople, André *Gritti*, qui fut ensuite doge de Venise, et que ce fut ce qui fit naître en lui la passion qu'il eut toute sa vie pour les voyages. Il parcourut à pied, en observateur attentif, la Grèce, la Thrace, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, l'Arabie; aucune distance, aucune difficulté, aucun péril ne pouvaient l'arrêter. En Sicile, il monta deux fois sur le plus haut sommet de l'Etna, et en examina, autant que l'œil humain le peut, les profondeurs. Dans un âge plus avancé, il ne parcourait plus que les différentes contrées de l'Italie, mais c'était toujours à pied. Il avait été comme *Favorino*, l'un des précepteurs de Léon X; la différence qu'il y eut entre eux, c'est qu'il ne demanda jamais rien à ce pontife, et n'ambitionna même aucune des dignités de son ordre. Il passait à Venise tout le temps où il ne voyageait pas; il y donnait des leçons de grec; son école était nombreuse, et son désintéressement si grand, qu'il n'exigeait et n'acceptait même aucune rétribution de ses élèves. Il comptait parmi

(1) *De litteratorum infelicitate.*

eux la plupart des savants hellénistes qui fleurirent ensuite à Venise. Il n'eut point la fantaisie de changer son nom, et ne s'appela jamais que frère Urbain de Bellune, *Urbanus Bellunensis*. Le desir d'étendre davantage l'utilité de ses leçons, lui donna l'idée d'écrire en latin une grammaire grecque; celle de Constantin Lascaris, la seule qui existât alors, était en grec, ce qui était la même chose qu'écrire en latin des grammaires pour enseigner la langue latine. Frère Urbain donna, en 1497, la première édition de la sienne, et, en 1512, la seconde, considérablement augmentée. Elle fut ensuite réimprimée plusieurs fois. On peut dire de ce livre la même chose que du dictionnaire de *Favorino*, on a fait beaucoup mieux depuis; mais Urbain de Bellune eut la gloire de donner le premier exemple, et de frayer aux autres le chemin (1). Il mourut, en 1524, dans une pauvreté volontaire, et souffrant avec joie, par esprit de religion, les incommodités de la vieillesse et la privation de toutes les choses qui auraient pu les adoucir.

---

(1) Il parut en 1551, à Bâle, une autre grammaire latine, dont l'auteur, *Cornelio Donzellini*, était de Brescia; il en avait paru, deux ans auparavant, 1549, une autre à Venise, en italien, et qui n'avait pas seulement pour objet la langue grecque ancienne, mais la moderne; et de plus, les langues latine et italienne. *Corona preziosa, la quale insegna la lingua greca, volgare e litterale, e la lingua latina, ed il volgar italico*, etc. On en ignore l'auteur.

Un caractère bien différent fut celui d'un autre professeur de langue grecque, Pierre *Alcionio*. Il naquit à Venise, vers la fin du quinzième siècle, de parents pauvres et obscurs. Tiraboschi soupçonne avec raison que ce nom d'*Alcionio* n'était pas celui de sa famille (1), et qu'il se l'était donné lui-même; mais on ne lui en connaît point d'autre. L'étude des langues anciennes occupa toute sa jeunesse, et la place de correcteur d'imprimerie fut sa première et quelque temps sa seule fortune. Il passa de Venise à Florence, en 1521, et y obtint, par la protection du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque, avec d'honorables appointements. Lorsque ce cardinal fut devenu pape, sous le nom de Clément VII, *Alcionio*, enflé des plus hautes espérances, courut à Rome, quoique la seigneurie de Florence le lui eût défendu; mais il n'y trouva point ce qu'il avait espéré. Il se rendit ridicule par un mauvais discours sur le Saint-Esprit, prononcé devant le souverain pontife (2); quand Rome fut prise, en 1526, par les Colonnes, la chambre qu'il habitait dans le palais pontifical fut saccagée; en 1527, dans le fameux sac de Rome, lorsqu'il se retirait au château Saint-Ange avec le pape, il fut blessé grièvement d'un coup de mous-

---

(1) Tom. VII, part. II, p. 404.

(2) Voyez Cinelli, *Biblioth. vol.*, scans. XXI, p. 81, etc. Voyez Tiraboschi.

quet à un bras. Quand le calme fut rétabli, se croyant négligé par Clément VII, il passa dans le parti des Colonnes, pour qui ce ne fut pas une acquisition fort utile; mais il mourut peu de temps après, encore dans la force de l'âge, et capable de servir encore long-temps la république des lettres, s'il avait eu un caractère moins remuant, si son esprit caustique et mordant ne lui eût donné pour ennemis les savants les plus célèbres, et s'il n'eût enfin obscurci par ses vices l'éclat de ses talents et de son savoir. Il s'était fait connaître avantageusement, dans sa jeunesse, par d'élégantes traductions d'Isocrate, de Démosthènes et de plusieurs traités d'Aristote, dont les dernières seules ont été imprimées, et passent pour avoir moins de fidélité que d'élégance (1). Son dialogue *De exilio* (2), plus célèbre que ses traductions, a fourni l'objet d'une accusation grave. Paul Jove, et plus clairement Paul Manuce, ont accusé *Alcionio* d'avoir fondu dans ce dialogue les plus beaux morceaux du traité de Ciceron, *De gloriâ*, et d'avoir ensuite détruit le manuscrit unique qu'il possédait. Tiraboschi a prouvé plus clairement encore (3) que cette accusation est tout-à-fait invraisemblable et dépourvue de tout fondement. C'est un plaidoyer en

---

(1) Tiraboschi, p. 405.

(2) Ou *Medices legatus*.

(3) Tom. I, p. 240, etc.

forme, où les faits, les raisonnements, tout est d'accord, rien ne permet ni objection ni doute; mais tout le monde ne lit pas Tiraboschi, et bien des gens répètent par écho, et répéteront longtemps qu'*Alcionio* a détruit le traité *de la gloire*, après en avoir tiré son dialogue *sur l'exil*.

L'université de Ferrare avait eu, plusieurs années auparavant, dans Marc-Antoine *Antimaco*, un helléniste qui ne cédait en rien aux plus savants professeurs, et qui cédait à peine aux Grecs eux-mêmes dans la connaissance de leur langue. Il l'avait apprise en Grèce, où il avait passé cinq ans entiers, et l'écrivait en prose et en vers avec une élégance parfaite. De retour à Mantoue, sa patrie (1), il y remplit une chaire de belles-lettres et principalement de littérature grecque; appelé au même emploi à Ferrare, il y professa pendant vingt ans, et y mourut en 1552. Des traductions latines de l'histoire de Gemistus Pléthon, de quelques opuscules de Denys d'Halicarnasse, de Demetrius de Phalère et de Polien, imprimées ensemble à Bâle, en 1540, avec un discours à la louange de la litté-

(1) Il y était né vers 1473. Son père, *Matteo Antimaco*, qui était très savant dans cette langue, lui en avait donné les premières leçons, et l'envoya terminer en Grèce cette éducation toute grecque. C'était lui sans doute aussi qui avait pris le premier ce nom grec d'*Antimaco*, au lieu du nom italien qu'il portait auparavant.

rature grecque, et quelques épigrammes grecques et latines (1), sont tout ce qui nous reste d'*Antimaco*; mais il est aisé de sentir quel fruit durent produire les leçons d'un tel maître, dans une ville telle que Ferrare, et dans un espace de vingt ans.

Parmi les savants Italiens qui professèrent le grec à Venise, on remarque Victor *Fausto*, qui y était né dans les dernières classes du peuple (2), mais qui fit oublier par son savoir le tort de la fortune. Il fut jugé digne de remplacer *Musurus*, quand celui-ci eut été appelé à Rome par Léon X. Son professorat et ses ouvrages le rendirent encore moins fameux, qu'une savante invention dont il amusa sa patrie. Il prétendit avoir retrouvé les dimensions et la forme des grandes galères des anciens, à cinq rangs de rames; il obtint de faire construire, aux frais de la république, une quinquirème de la plus grande proportion; il y monta, la commanda lui-même dans un combat à la course contre des vaisseaux plus légers, et remporta une victoire complète (3). Outre quelques discours

(1) Elles sont imprimées à la fin des lettres de plusieurs savants à Pierre Vettori, publiées en deux volumes par le chanoine *Bandini*.

(2) Vers 1480.

(3) On en trouve une description très détaillée dans la vie de *Fausto*, écrite par le P. *Degli Agostini*, *Scritt. Ven.*, tom. II, p. 455.

latins et d'autres opuscules de peu d'importance, on a de lui la traduction des *Mécaniques* d'Aristote, imprimée à Paris, en 1517. Il en préparait une nouvelle édition corrigée, accompagnée de commentaires et de figures, lorsqu'il mourut vers l'an 1551.

Constantin Lascaris et Demetrius Calcondyle (1) avaient créé, dans le quinzième siècle, une école grecque à Milan; *Stefano Negri* fut un des plus savants professeurs qui en sortirent. Né à *Casalmaggiore*, dans le Crémonais, mais élevé à Milan, il y professa d'abord les belles-lettres, et ensuite la langue et la littérature grecques; il y publia (2) des traductions latines de divers opuscules de Plutarque, de Philostrate, d'Isocrate et d'autres auteurs grecs. Le pouvoir des Français à Milan lui parut assez établi, pour qu'il s'empressât d'offrir des dédicaces de ses ouvrages à Jean Grollier, secrétaire de François Ier.; au chancelier Duprat, et même à ses fils. Il paya cher cette erreur de calcul : Milan étant retombé au pouvoir des impériaux, *Negri*, privé des honoraires de sa place, et abandonné de tous, mourut peu de temps après dans une extrême pauvreté (3).

(1) Omis dans le chap XX du vol. III de cet ouvrage, comme Constantin Lascaris, et par la même raison. V. ci-dessus, p. 243.

(2) En 1521 et 1527.

(3) Pier. *Valeriano*, *de Litt. infel.*, l. II.

Padoue, Pavie, Bologne, enfin toutes les universités qui florissaient alors ne furent pas moins bien partagées en professeurs grecs; mais la plupart d'entre eux sont déjà nommés parmi les professeurs de langue latine, de belles-lettres et de rhétorique ou d'éloquence: il est temps d'abréger cette énumération déjà trop étendue; elle deviendrait infinie, si j'y ajoutais les savants qui, soit dans les cloîtres, soit dans une vie libre et privée, livrés à l'étude du grec, publièrent des traductions ou d'autres ouvrages qui avaient pour objet la littérature grecque, et contribuèrent ainsi à ce mouvement universel qui portait tous les esprits cultivés vers cette source féconde, et ce premier modèle de toutes les autres littératures.

Il en est cependant une sur laquelle son influence ne s'étend pas, qui ouvre aujourd'hui à l'esprit une carrière tout aussi vaste, mais qui ne lui en ouvrait alors qu'une beaucoup plus bornée, c'est la littérature orientale. Ce qui en avait rendu l'étude difficile, était surtout la rareté des manuscrits et la disette d'imprimeries pourvues de caractères orientaux. Grégoire *Giorgio*, vénitien, éleva une imprimerie arabe à *Fano*, aux frais du pape Jules II; c'est la première qu'on ait vue en Europe, et c'est un trait de munificence envers les lettres à joindre au peu de traits pareils que les goûts dominants de ce pontife, pour l'accroissement de ses états et pour

la guerre, lui permirent d'exercer (1). Il n'en sortit de livre imprimé qu'en 1514, un an après la mort de Jules II. En 1516, parut à Gènes le premier essai de Bible polyglotte, dans le psautier, en langues hébraïque, grecque, arabe et chaldéenne, dont le savant dominicain *Agostino Giustiniani* fut l'éditeur. Peu de temps après, *Paganino* fit paraître à *Brescia* une édition du Coran dans la langue originale; et Daniel Bombergh, d'Anvers, ouvrit, en 1518, à Venise, une magnifique imprimerie en caractères hébraïques (2).

Celle que le cardinal Ferdinand de Médicis fit établir à Rome, vers la fin du siècle, la surpassait encore en magnificence, autant que la fortune presque royale de ce prince de l'église surpassait les facultés d'un simple imprimeur. Ferdinand, à l'exemple de plus d'un de ses ancêtres, envoya des savants en Syrie, en Perse, en Ethiopie, dans tout l'Orient, pour recueillir et rapporter à Rome des manuscrits précieux qu'on devait ensuite imprimer. Il fit fondre à grands frais des caractères hébreux, syriaques, arabes, éthiopiens, arméniens, etc.; assembla dans son palais une réunion choisie des plus savants orientalistes, parmi lesquels il s'en

(1) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 4 et 5.

(2) Foscarini, *Letterat. Venez.*, p. 343. Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 171.

trouvait même qui étaient venus d'Orient, et confia, d'après leur avis, à Jean-Baptiste *Raimondi* la direction du grand établissement dont il avait formé le plan. On commença aussitôt l'exécution. Deux grammaires, l'une arabe, l'autre chaldéenne; quelques ouvrages d'Avicenne et d'Euclide dans la première de ces deux langues, furent les premiers essais mis sous les yeux du public. *Raimondi* avait conçu de plus grands projets; mais la mort de Grégoire XIII, qui favorisait cette entreprise, et qui en avait donné l'idée au cardinal, et le changement d'état du cardinal lui-même, qui devint, en 1587, grand duc de Toscane, l'arrêtèrent. Cependant le nouveau grand duc ayant laissé aux papes Clément VIII et Paul V, et ensuite à la congrégation *De propagandâ fide*, l'usage de son imprimerie, il en sortit encore plusieurs ouvrages exécutés avec ces beaux caractères (1); mais, après sa mort, ils furent transportés à Florence, et y sont restés enfermés et inutiles, jusqu'au moment où ils ont été apportés en France, puis reportés en Italie.

On ne tarda pas à ressentir les fruits des premiers établissements qui y avaient été formés pour les langues orientales; les livres, devenus plus communs, augmentèrent le nombre des savants, et don-

---

(1) Possevino, *Bibliotheca Selecta*, l. IX, c. V., donne le catalogue des livres en langues-orientales, sortis de cette imprimerie jusqu'en 1603.

nèrent à un plus grand nombre d'hommes studieux l'idée de diriger de ce côté leurs études. L'éditeur du psautier en quatre langues, *Agostino Giustiniani*, aurait pu se passer de ce secours. Il avait rassemblé l'une des plus riches collections qu'on eût encore vue de manuscrits hébreux, arabes, chaldéens et grecs. Les Italiens lui attribuèrent la gloire d'avoir introduit le premier, en France, l'étude des langues orientales (1). François Ier. l'y appela en 1518, et il professa, pendant environ cinq ans, dans l'université de Paris. Ni du Boulay ni Crevier n'ont fait mention de lui; mais Erasme, qu'il alla voir en passant à Louvain, en parle dans une de ses lettres (2), et dit qu'il était engagé, par le roi de France, pour huit cent francs par an (3). *Giustiniani* était alors, depuis quatre ans, évêque de *Nebbio*, dans l'île de Corse (4). Un évêque aujourd'hui, s'il s'en trouvait encore qui pussent enseigner les langues orientales, coûterait plus cher. De retour à Gènes, après y avoir passé douze ou

---

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 318 et 375.

(2) Vol. II, append. ep. 288. Cette lettre est datée de Louvain, 19 octobre 1518.

(3) *Conductus est à Rege Galliarum octingentis francis*, loc. cit.

(4) Né à Pavie en 1470, il était entré, dès l'âge de dix-huit ans, dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut nommé à cet évêché en 1514.

treize ans, entièrement livré à ses études, il voulut enfin passer dans son diocèse de *Nebbio*: il fit présent à la république de tous ses livres, s'embarqua pour la Corse, fit naufrage et périt, en 1536, âgé de soixante-six ans.

Pavie, où il était né, donna, presque dans le même temps, la naissance à un autre orientaliste; qui n'enseigna point en France, mais qu'on prétend avoir fourni à un savant Français les matériaux d'un ouvrage élémentaire, pour l'étude des langues orientales. Thésée *Ambrogio*, de la noble famille des comtes d'Albonèse, et chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran (1), avait fait de fortes études, possédait à fond les langues grecque et latine, écrivait et parlait même facilement ces deux langues, lorsqu'il eut occasion de converser fréquemment avec des religieux maronites, éthiopiens, syriens, qui s'étaient rendus, en 1512, à Rome, pour le cinquième concile de Latran. Il profita de leurs conseils pour apprendre leurs langues; il apprit aussi l'hébreu et plusieurs autres langues orientales. Il parvint à en savoir dix-huit, et il en parlait dix avec la plus grande facilité. Léon X le nomma professeur des langues syriaque et chaldéenne; il remplit le premier cette chaire dans l'université de Bologne. Retiré ensuite à Pavie, il s'y

(1) Il était entré dans cette congrégation dès l'âge de 19 ans, en 1490.

occupait d'une édition des psaumes en chaldéen; il avait rassemblé les caractères, les formes et tous les autres objets nécessaires à cette entreprise, quand cette ville fut saccagée, en 1527 (1), par l'armée française, où se trouvaient dix mille Suisses et des corps d'impériaux et d'Italiens, sous les ordres de Lautrec (2). Tout ce qu'*Ambrogio* avait préparé à grands frais, les caractères, les presses, le manuscrit, un grand nombre d'autres manuscrits orientaux des plus précieux, tout fut pillé, lacéré, dispersé ou perdu. Il rassembla le plus qu'il put de ces débris; car si la guerre et l'ambition des princes ne se lassent point de détruire, la patience courageuse des savants ne se lasse point de réparer. Il ne put cependant jamais reprendre son premier projet; mais celui d'une grammaire de la langue chaldéenne et de plusieurs autres langues orientales, devint le but constant de ses travaux. Il en commença même l'impression, en 1537, à Ferrare; mais d'autres occupations l'empêchèrent de l'achever. Cependant Guillaume Postel, qui avait entrepris en France un ouvrage du même genre, le fit paraître en 1538;

(1) Au mois d'octobre.

(2) Tandis qu'on dressait la capitulation, des soldats gascons, suisses, allemands et italiens, furieux de se voir arracher leur proie, se précipitèrent par la brèche, et commencèrent le massacre et le pillage, qu'il n'y eut plus moyen d'arrêter. Muratori, *Annali d'Italia*, an 1527.

c'est son *Alphabet* de douze langues orientales, avec une introduction à l'étude de ces mêmes langues (1). Or, on assure que plusieurs années auparavant il avait connu *Ambrogio* à Venise; qu'il avait eu avec lui de fréquents entretiens sur cet objet, et qu'il avait tiré de lui l'idée de son ouvrage, et la plupart des connaissances nécessaires pour l'exécuter (2). Quoi qu'il en soit, *Ambrogio* ne se découragea point; il publia en 1539, à Pavie, son *Introduction aux Langues chaldéenne, syriaque, arménienne*, et à dix autres de ces langues, avec quarante alphabets; cet ouvrage, beaucoup plus savant et plus ample que celui de Guillaume Postel, et qui, malgré la publication de ce dernier, antérieure d'une seule année, ne peut en avoir été emprunté, est regardé comme le premier de ce genre qui ait paru. *Ambrogio* mourut à Pavie un an après sa publication.

Ange *Canini*, d'*Anghiari*, en Toscane, fut peut-être le plus savant orientaliste de ce siècle (3). Il voyagea en Italie, en Espagne, en France; enseigna publiquement à Paris, s'attacha ensuite à Guillaume Duprat, évêque de Clermont, et mou-

(1) *Linguarum XII characteribus differentium alphabetum, introductio, ac legendi methodus*. Paris, 1538, in-4°.

(2) Voyez Mazzuchelli, *Scritt. Ital.*, t. I, part. II. Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 375.

(3) Tiraboschi, p. 377.

rut en Auvergne, en 1557. Les deux historiens de l'université de Paris, du Boulay et Crevier, ne le nomment point parmi les professeurs de cette université; mais de Thou en parle dans son histoire (1), et deux savants ouvrages de *Canini* portent avec eux un témoignage irrécusable. Ses *Institutions* pour les langues syriaque, assyrienne, thalmudique, etc., furent imprimées à Paris en 1554 (2), et l'épître dédicatoire adressée à son évêque est datée du collége des Italiens. Son traité de grammaire grecque, intitulé *Hellenismi*, qui lui a valu, de la part de notre savant Tanneguy Lefèvre, le titre de premier des grammairiens grecs (3), parut aussi à Paris, en 1555, avec une dédicace datée du collége de Cambrai.

On sent bien que la plus favorisée de toutes ces langues était l'hébreu. Le grand controversiste Bellarmin était aussi un profond hébraïsant, et l'on compte, parmi ses nombreux ouvrages (4), une grammaire de la langue sacrée. *Sante Pagnini*, de Lucques, l'un des traducteurs latins de la Bible (5), publia de plus, à Lyon, un ample lexique et une

(1) *Ad ann.* 1557.

(2) *Institutiones linguæ syriacæ, assyriacæ, atque thalmudicæ, unà cum æthiopicæ atque arabicæ collatione.*

(3) Notes sur le *Scaligerana*.

(4) Voy. ci-dessus, p. 48 et suiv.

(5) Voy. ci-dessus, p. 61.

grammaire diffuse de cette langue (1). Il habita long-temps Lyon, et y mourut le 24 août 1541, regretté des Florentins qui y étaient alors en grand nombre, et auxquels ce bon religieux (2) prodiguait avec un grand zèle les secours de son ministère, et des habitants qui connaissaient moins son savoir que ses vertus. Une autre grammaire hébraïque et un autre lexique aussi volumineux que celui de *Pagnini*, furent publiés à Bâle, l'un en 1580, l'autre en 1593. L'auteur était *Marco Marini*, de *Brescia*, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur. Il mit à son lexique, qui est encore aujourd'hui estimé des savants, le singulier titre d'*Arca Noe*. Il avait donné précédemment au public un *Commentaire littéral* sur les psaumes. Appelé à Rome par Grégoire XIII, il fut chargé par ce pontife de corriger les livres des Rabbins, et en fut payé par une pension annuelle. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'ayant fait un voyage dans sa patrie, il y mourut en 1594, âgé de cinquante-trois ans.

Tous les traducteurs, ou de la Bible entière, ou de quelque partie, dont j'ai parlé dans l'un des chapitres précédents (3), auraient pu trouver leur

(1) Tiraboschi, p. 386.

(2) Il était dominicain, et était entré dans cet ordre en 1486, âgé de seize ans.

(3) Chap. XXVII, p. 60 et suiv.

place dans celui-ci; ils choisirent presque tous, pour objet de leur principale étude, parmi les langues orientales, la langue des hébreux. J'ajouterai à leurs noms celui d'un savant né dans le sein de cette nation dispersée, et de cette religion que le christianisme a remplacée sans la détruire. Félix de *Prato*, né dans cette ville de Toscane, fit abjuration dès sa jeunesse, et ne conserva du vieil homme que cette langue hébraïque qui fut jadis celle de ses aïeux. Il entra, en 1506, dans l'ordre des Augustins, acheva ses études à Padoue, passa ensuite à Venise, où il publia, en 1515, la traduction latine des psaumes, d'après l'original hébreu, la première des traductions modernes qui ait paru. Cet ouvrage lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il y employa moins de temps; un distique qui le précède apprend au lecteur qu'il fut commencé et achevé en quinze jours (1) : cela paraît difficile; mais l'auteur, dont ces chants de la lyre sacrée avaient été la lecture familière dès son premier âge, avait de grandes avances pour ce travail. Lorsque le savant imprimeur Daniel Bombergh fut venu s'établir à Venise, il se mit, sous la direction de Félix, à étudier l'hébreu, l'apprit dans l'espace de trois ans (2), ouvrit

(1) Tiraboschi, p. 385.

(2) Il dit lui-même, dans la préface de son édition de la Bible, qu'il n'avait commencé qu'en 1515 à prendre, sous Félix de *Prato*, des leçons d'hébreu.

cette imprimerie hébraïque qui devint ensuite si fameuse, et en fit sortir pour premier essai, en 1519, une édition du texte de la Bible, avec des commentaires en hébreu, revus et corrigés par son maître. Félix passa ensuite à Rome, où il fut chargé de prêcher les juifs; il y mourut en 1558, âgé de près de cent ans.

Un autre juif, nommé David de *Pomis*, traduisit, de l'hébreu en italien, l'Ecclésiaste, et publia en 1587, à Rome, un dictionnaire hébreu, latin et italien, dédié au pape Sixte V. La Calabre produisit, dans *Agacio Guidacerio*, un professeur d'hébreu, dont le nom et le savoir ne furent pas inconnus en France. Il professait à Rome sous Léon X, et avait rassemblé une collection nombreuse et choisie de manuscrits et de livres relatifs à ses études. Le sac de Rome, sous Clément VII, lui fut aussi fatal qu'à beaucoup d'autres savants; il perdit tout, se sauva lui-même avec peine, s'enfuit à Avignon, et vint ensuite à Paris, où il se remit à professer. Il y donna, en 1539, une seconde édition, considérablement améliorée et augmentée, de sa grammaire hébraïque, dont il avait publié la première à Rome, dès le temps du pape Léon X; il mourut à Paris, en 1542, âgé de soixante-cinq ans.

Paul *Paradisi*, surnommé *Canossa*, vénitien, né juif, mais devenu chrétien, y enseignait en même temps la même langue; M. Gaillard nous

apprend, dans son histoire de François Ier. (1), que l'ingénieuse et savante reine Marguerite, sœur du roi, apprit l'hébreu de ce professeur. Il publia en 1534, à Paris, un dialogue latin sur la manière de lire cette langue, qui était en quelque sorte sa langue naturelle. On ignore pour quelle raison il avait quitté l'Italie (2). On n'a pas la même incertitude sur un autre savant juif italien, qui, après s'être fait catholique, ne s'en tint pas à ce premier changement, et se condamna par le second à une vie errante. Emmanuel *Tremellio*, né à Ferrare, y fut d'abord converti par le cardinal *Polus*, et renonça au judaïsme; mais il trouva ensuite, et à Ferrare et à Lucques, des apôtres d'une autre erreur; il les crut; et, plus convaincu apparemment de cette troisième croyance qu'il ne l'avait été des deux autres, il aima mieux s'expatrier que d'y renoncer. Il se réfugia d'abord à Strasbourg, passa ensuite en Angleterre, revint en Allemagne, professa publiquement l'hébreu à Heidelberg, puis à Metz, et enfin à Sedan, où il mourut à soixante-dix ans, en 1580. Il publia beaucoup d'ouvrages, qui ont tous pour objet l'étude des langues orientales: une grammaire hébraïque, une syriaque, une chaldéenne; un catéchisme en hébreu, et une traduc-

(1) Chap. VII, p. 308.

(2) Tiraboschi, p. 389.

tion latine de la version syriaque du Nouveau Testament, que les théologiens protestants de Louvain jugèrent, avec de légers changements, dignes de leur approbation publique (1).

La même cause chassa d'Italie, et fit errer beaucoup plus loin *Francesco Stancari*, de Mantoue, savant professeur d'hébreu; il en donnait des leçons publiques à Spilimberg, dans le Frioul, lorsqu'il se déclara pour les opinions nouvelles. Obligé de s'enfuir, il alla d'une traite jusqu'à Cracovie, puis à Konigsberg, d'où il retourna en Pologne, donnant partout des leçons d'hébreu. Dans tous les pays protestants, le parti qu'il avait pris lui aurait fait des amis; mais la fureur d'innover le perdit: il embrassa des opinions qui le firent traiter d'hérétique, et réfuter et haïr comme tel par les hérétiques mêmes. Plusieurs synodes, tenus à son sujet, le condamnèrent; il mourut en 1574, également détesté des catholiques et des protestants (2), tout aussi peu disposés les uns que les autres à tolérer des opinions ou des nuances d'opinions, différentes des leurs.

Les langues savantes, dont l'enseignement était la ressource de quelques italiens dans leur exil, étaient devenues en Italie l'objet d'une émulation que l'étude seule de ces langues ne pouvait plus satisfaire. Cette étude, au lieu d'être un but, n'était

---

(1) Tiraboschi, p. 388.

(2) Tiraboschi, *loc. cit.*

plus qu'un moyen pour pénétrer dans des régions plus élevées; de la science des mots on passait à celle des choses; on ne voulait plus seulement apprendre des anciens comment ils parlaient, mais comment ils vivaient; quels étaient leurs usages, leurs mœurs, leurs institutions, leurs vêtements, leurs habillements, leurs arts; en un mot, on étudiait dans les anciens l'antiquité. L'ardeur des érudits du quinzième siècle s'était presque toute portée à déchiffrer, à épurer, à expliquer, à commenter les textes des anciens auteurs; il y avait eu parmi eux peu d'antiquaires; quelques-uns n'avaient fait qu'effleurer la science, et d'autres, qui s'étaient donnés pour guides, n'étaient propres qu'à égarer (1). Il y en eut dans ce siècle-ci un plus grand nombre, et de plus profondément initiés dans tous les secrets des anciens temps, et qu'il est plus sûr de suivre quand on veut soi-même y pénétrer.

Les deux premiers qui se présentent dans cette carrière difficile, la parcoururent en même temps; *Onofrio Panvinio* et *Carlo Sigonio*, livrés aux mêmes études, aspirant aux mêmes succès, non-seulement furent exempts de cette rivalité pédantesque, si commune entre les demi-savants, mais ils donnèrent le spectacle d'une amitié rare et d'un empressement plus rare encore à s'entr'aider dans

---

(1) Voy. ci-dessus, tom. III, p. 400—416.

leurs découvertes et dans leurs travaux (1). Ils osèrent tous deux s'ouvrir, dans toutes les parties de l'étude des antiquités, une route où personne n'avait marché avant eux, et s'y avancer à travers tous les écueils et tous les obstacles; mais l'un, arrêté par une mort prématurée, ne put remplir toute l'attente qu'il avait donnée de lui; l'autre eut le temps de se montrer tout entier.

Panvinio naquit en 1529, à Vérone, d'une famille qu'on dit noble et ancienne, mais certainement très pauvre, comme le prouveront quelques circonstances de sa mort. Après ses premières études, où il annonça des dispositions extraordinaires, il prit l'habit dans l'ordre des Augustins, et fut envoyé à Rome lorsqu'il eut fait profession. Reçu bachelier en 1553, on voulut faire de lui un professeur de théologie scolastique; mais, déjà entraîné vers d'autres études, il obtint de son général d'être dispensé de cet emploi; il obtint même la permission de vivre hors du cloître, et il en usa si sagement, qu'elle lui fut confirmée en 1556. Il alla faire quelque séjour à Venise, et y connut, pour la première fois, *Sigonio*, qui, plus âgé que lui, était aussi plus avancé dans l'étude des antiquités et de l'histoire; dès ce moment, se forma entre eux une amitié intime, qui n'éprouva jamais ni trouble ni refroidissement. Mais *Panvinio* vécut le plus habi-

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. II, p. 182.

tuellement à Rome : si le pape Marcel II eût vécu, il pouvait tout espérer de ce pontife lettré et ami des lettres, qui l'avait pris en amitié; mais Marcel ne fut pape que vingt-deux jours. *Panvinio*, qui lui était attaché pendant qu'il était cardinal, le fut ensuite au cardinal Alexandre Farnèse; il le suivit en Sicile, en 1568; arrivé à Palerme, il tomba gravement malade, et mourut.

On dit que ce qui hâta sa fin, ce fut une réprimande fort dure que lui fit le cardinal avant de partir de Rome. Personne ne nous a transmis le motif qui avait donné lieu à cette réprimande, et l'on n'a fait à ce sujet que des conjectures dépourvues de tout fondement (1). Le peu de temps que vécut cet infatigable et savant écrivain, rend presque incroyable la quantité d'ouvrages qu'il publia, la quantité plus grande encore de ceux qu'il laissa inédits, le nombre et la variété des sujets dont il fut occupé; en un mot, sa vaste et prodigieuse érudition : à peine la plus longue vie semblerait y suffire, et il mourut à trente-neuf ans. Sans copier ici la longue liste que Maffei (2), Niceron (3) et d'autres auteurs en ont donnée, une simple idée des principaux suffira pour indiquer les différents genres dans lesquels il s'est exercé.

---

(1) Tiraboschi, p. 184.
(3) *Verona illustrata*, part. II, p. 348, etc.
(4) *Mém. des Hommes illustr.*, t. XVI, p. 329, etc.

L'histoire et les antiquités romaines furent un des premiers. Quoique son ami *Sigonio* eût déjà publié les *Fastes consulaires*, il les publia de nouveau avec des notes. Il donna de plus au public divers traités sur les noms des Romains, sur les jeux du cirque et les jeux séculaires, sur les triomphes, les sacrifices, et tout ce qui appartient au culte des divinités mythologiques; il y prend surtout pour base les anciennes inscriptions, dont il avait recueilli jusqu'à près de trois mille. Il avait annoncé (1) le projet de publier le recueil entier, et comme on n'en a trouvé aucune trace parmi ses manuscrits, Maffei conjecture avec vraisemblance que ce recueil est celui que Martin Smetius publia à Anvers, en 1588, et qui a fait ensuite le fond de celui de Gruter (2). Smetius avait demeuré à Rome, avec *Panvinio*, chez le cardinal *Rodolfo Pio*; et ce ne serait pas la seule fois que la gloire due à des travaux utiles aurait été dérobée à leur auteur. Enfin *Panvinio* nous apprend, dans la préface de son traité des sépultures, qu'il a écrit jusqu'à soixante ouvrages sur les antiquités romaines.

Celles de Vérone, sa patrie, furent un autre objet de ses travaux. Il fut un des premiers à en examiner les archives, et à tirer de ce vieux dépôt

---

(1) Dans le deuxième livre de ses *Fastes consulaires*.

(2) *Loc. cit.*

des matériaux précieux (1). Il écrivit, sur l'histoire, les antiquités et les hommes illustres de Vérone, huit livres, qui ne furent publiés que plusieurs années après sa mort. Il descendit à des époques moins reculées dans son histoire des empereurs romains et des différents princes qui ont eu des souverainetés en Italie, et dans son traité de l'élection des empereurs. Il avait aussi composé une chronique universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1560; une explication de l'état actuel de tous les pays du monde, et l'histoire de cinq des plus illustres familles romaines : tout cela est resté inédit.

Bientôt il passa de l'érudition profane à l'érudition sacrée. Il publia un abrégé des vies des pontifes romains; des notes ajoutées à celles qu'a écrites *Platina*; une chronique ecclésiastique, depuis le temps de Jules-César jusqu'à Maximilien II; des dissertations sur la primauté de S. Pierre, sur les basiliques de Rome, sur les cérémonies des funérailles et les cimetières des anciens chrétiens, sur d'autres sujets d'antiquité chrétienne, et sur la bibliothèque vaticane. Il avait de plus entrepris une histoire générale ecclésiastique; et nous lisons dans l'épître dédicatoire de ses Vies des papes, que, dans plusieurs de ses voyages, il avait pris beaucoup de peine à copier et faire copier de précieux monu-

(1) Voy. *Maffei*.

ments. Il était si avancé dans ce travail, que la bibliothèque vaticane en conserve six gros volumes, d'où il n'est pas douteux que Baronius n'ait tiré beaucoup de lumières pour la composition de ses annales (1).

Enfin, outre plusieurs autres ouvrages, dont il serait trop long de citer même les titres, il avait rédigé une bibliothèque historique, contenant une vie abrégée de tous les historiens latins et grecs, sacrés et profanes, avec un jugement sur leurs écrits. Quel plus grand éloge peut-on faire d'un si laborieux et si savant écrivain, que de répéter qu'il mourut à trente-neuf ans ? N'est-ce pas aussi une excuse pour les imperfections, les omissions et les erreurs qu'il laissa échapper dans tant d'ouvrages, écrits si rapidement, et qu'il n'eut le temps ni de laisser mûrir, ni de revoir? Le temps ne manqua point à *Sigonio*, son rival, son ami, qui l'avait précédé dans la carrière, et qui marcha souvent vers le même but, quoique par des routes différentes : aussi ses travaux sont-ils plus réguliers et plus finis, ses recherches plus approfondies, ses résultats plus certains.

Carlo Sigonio est né à Modène, en 1524, selon les uns, et selon d'autres, en 1519. Sa famille, honnête et aisée, y existait encore vers la fin du siècle dernier. Il y étudia d'abord sous un savant profes-

(1) Voy. ci-dessus, p. 66 et 67.

seur grec (1), passa ensuite à Bologne, où il suivit pendant trois ans les écoles de philosophie et de médecine; puis à l'université de Pavie, d'où il entra, en 1545, au service du cardinal *Grimani*; celui-ci le céda quelques mois après aux instances de la ville de Modène, et *Sigonio*, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans, y remplit la chaire de langue grecque, que le départ de son premier maître laissait vacante. Il ne tarda pas à réunir aux honoraires de cette place, ceux qu'il reçut de la comtesse *Lucrezia Rangone*, pour l'éducation du comte *Fulvio*, son fils, et de son neveu, *Galeotto Pico*, seigneur de la Mirandole; il fut, de plus, logé et entretenu dans le palais de la comtesse. En 1552, sans doute après avoir fini cette éducation, il fut appelé à Venise par un décret du sénat, qui lui déférait la chaire de belles-lettres. Il y professa pendant huit années, et alla, en 1560, occuper la chaire d'éloquence dans l'université de Padoue. Quelques démêlés qu'il eut avec le savant et irascible Robortel, qui y professait comme lui, et je ne sais quelle autre querelle, qu'il ne cherchait pas, car il était d'un caractère doux et paisible, l'engagèrent à quitter Padoue, trois ans après; il alla, vers la fin de 1563, se fixer à Bologne, d'où il ne sortit plus que pour de courtes absences. Il se fit si généralement aimer dans cette ville qu'on lui donna le titre et les droits de citoyen, et qu'on

(1) *Francesco Porto*, de l'île de Candie.

doubla, dans l'université, ses honoraires, pour qu'il s'engageât à ne la jamais quitter. Il fut fidèle à cet engagement; appelé en Pologne, en 1578, au nom du roi Étienne, aux conditions les plus avantageuses, il refusa. Dans un voyage qu'il fit à Rome, cette même année, il reçut du pape Pie V, et de toute sa cour, les plus grands honneurs. Sa vie tranquille à Bologne, ne fut troublée que par une dispute littéraire, où il eut le malheur d'avoir tort. Il soutenait que le livre *De consolatione* était véritablement de Cicéron : *Riccoboni*, de Rovigo, qui avait été son élève, soutenait, avec raison, qu'il n'en était pas; mais il se donna, de son côté, le double tort d'écrire sans aucun ménagement contre son ancien maître, et de prétendre prouver que le livre attribué à Cicéron était de *Sigonio* lui-même. Celui-ci survécut peu à cette vaine querelle; il mourut le 12 août 1584, dans une maison de campagne, qu'il faisait bâtir, à deux milles de Modène, au-delà de *la Secchia*, et qu'on y voit encore.

Ce fut lui qui, à proprement parler, apporta le premier des lumières sûres dans les ténèbres de l'antiquité romaine. Les *Fastes consulaires*, et l'ample commentaire qu'il y joignit en les publiant, furent le premier ouvrage où l'histoire de Rome fut exposée dans un ordre chronologique, et avec une critique saine. Les *scholies* et les deux livres de *corrections sur les décades de Tite-Live*, jetèrent un

grand jour sur cet historien, mal entendu jusqu'alors, et étrangement défiguré par l'ignorance des copistes. Dans ses livres *sur l'ancien droit des citoyens romains*, *sur l'ancien droit de l'Italie*, et *sur l'ancien droit des provinces romaines*, il traita un sujet tout nouveau, et que personne n'avait encore osé toucher. Son traité *des noms des Romains*, et ses trois livres sur leurs *jugements*, appartiennent au même genre de recherches. Dans tous il examina, il traita, il épuisa, en quelque sorte, si bien la matière, qu'on a peu trouvé depuis à y corriger ou ajouter, excepté sur les objets que des monuments nouvellement découverts ont mieux éclaircis (1). Son *Histoire de l'empire d'Occident*, depuis Dioclétien jusqu'à la destruction de cet empire, en vingt livres, est un grand ouvrage, et le premier sur cette période de temps, peu connue avant lui, qui mérite le nom d'histoire.

Il osa ensuite aborder aussi le premier un sujet bien plus difficile et plus obscur, dans son *Histoire* des bas siècles, ou *du royaume d'Italie*, depuis l'arrivée des Lombards jusqu'à la fin du douzième siècle, qu'il continua, depuis, jusque vers la fin du treizième. C'était, selon l'expression très juste de Tiraboschi (2), un horrible désert, où personne n'avait encore osé pénétrer. Les seuls guides qui se

(1) Tiraboschi, p. 192.
(2) *Loc. cit.*

présentassent à *Sigonio* pour l'y conduire, étaient un petit nombre de chroniqueurs ignorants et barbares, encore, pour la plupart, ensevelis et oubliés dans la poussière. Il vit qu'il n'avait d'autre moyen de réussir dans son entreprise que de visiter les archives, de tirer, des monuments authentiques qui s'y conservent, les époques certaines des événements mémorables, et ensuite de déterrer les vieilles chroniques, monuments grossiers et fabuleux des anciens temps, mais ordinairement écrites avec indépendance et sincérité. Il eut en effet le courage de visiter les archives de toute l'Italie, et particulièrement de la Lombardie (1); d'en examiner par lui-même, ou par des savants de ses amis, les titres et les monuments; de recueillir, même dans les familles, les chroniques écrites depuis le dixième siècle; et pour prendre à témoin le public entier de l'étendue de ses recherches et de sa fidélité, il publia, en 1576, à Bologne, le catalogue des chroniques et des archives où il avait puisé.

C'est donc à lui qu'appartient la gloire d'avoir été le premier restaurateur de la diplomatique; s'il ne réduisit pas à des lois certaines et à des principes généraux, cette science utile, il fut du moins le premier qui en sentit les avantages, et qui en fit un sage emploi. Ce que d'autres auteurs, ce que *Panvinio* lui-même, avaient écrit avant lui, n'était rien en

(1) Voyez la préface de son histoire.

comparaison d'un tel ouvrage. Ce n'est pas qu'on n'y ait découvert un assez grand nombre d'erreurs, mais elles sont excusables, si l'on songe à l'effrayante difficulté du sujet, à l'immensité des travaux et des recherches qu'il suppose, et à l'abondance des monuments découverts depuis, qui ont apporté sur ces mêmes objets des lumières qui manquaient à l'auteur.

Le premier encore il tenta d'éclaircir les antiquités de la Grèce; les quatre livres qu'il écrivit *sur la république d'Athènes*, et celui qu'il y ajouta sur les *époques des Athéniens et des Lacédémoniens*, donnèrent pour la première fois une connaissance exacte de l'état de ces républiques, et la série bien ordonnée de leur histoire et de leurs révolutions. Les antiquités hébraïques ne lui durent pas moins; dans ses huit livres *de la république des Hébreux*, il expliqua et développa, dans le plus bel ordre, et avec une exactitude singulière, comme personne n'avait même essayé de le faire avant lui, tout leur système religieux, politique et militaire.

Si l'on ajoute à ces grands ouvrages tous les opuscules que la plume infatigable de *Sigonio* laissait échapper, des harangues prononcées en différentes occasions, un livre *sur le dialogue*, un *jugement sur les écrivains de l'histoire romaine*, la traduction latine de la *rhétorique d'Aristote*, la *vie d'André Doria*, et plusieurs autres publiés dans sa jeunesse, et d'autres encore qu'il trouvait le

temps de produire dans un âge avancé, et ses savants commentaires sur l'historien Sulpice-Sévère, et *l'histoire de Bologne*, qu'il écrivit par reconnaissance, et qui ne parut qu'après sa mort, et *l'histoire des évêques* de cette illustre cité, et les *vies de quelques-uns des saints et des hommes illustres* qu'elle avait produits, etc., etc., on éprouvera encore un de ces mouvements de surprise qui deviennent plus forts à mesure qu'on s'éloigne davantage de ce temps des fortes études, et que les esprits sont plus atteints de faiblesse et de relâchement.

Les œuvres de *Sigonio* ont été recueillies par *Argelati*, dans la belle édition de Milan, en six volumes *in-folio*, et précédées d'une vie fort étendue de l'auteur, écrite par *Muratori*; elles sont accompagnées de notes et de commentaires de Muratori lui-même, et de plusieurs autres savants antiquaires, juges compétents du mérite de ce grand homme, et qui sont unanimes dans leur admiration pour lui.

J'ai parlé d'une querelle qu'il eut avec un savant qui lui était bien inférieur, mais qu'il faut pourtant faire connaître, à cause de cette querelle même, et parce qu'il occupe aussi une place, quoique fort inférieure, parmi les propagateurs qu'eut alors la science des antiquités. C'est *Francesco Robortello*, né à Udine en 1516, d'un noble de cette ville, qui y était notaire. Il fit ses études à l'université de Bo-

logne, professa ensuite l'éloquence dans celles de Lucques et de Pise, d'où il fut appelé à Venise, pour remplir la chaire que le célèbre Baptiste *Egnazio* laissait vacante à cause de son grand âge. Il s'y fit haïr par son orgueil, et par un caractère difficile et turbulent. Il alla ensuite professer à Padoue, puis à Bologne, d'où il revint à Padoue, par ordre exprès du sénat vénitien. Il y mourut le 18 mars 1567, n'étant âgé que d'un peu plus de cinquante ans, et si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi faire les frais de ses funérailles. L'université lui en fit faire de magnifiques, et les étudiants de la nation allemande y ajoutèrent une statue et une inscription très honorable.

Robortel fit et publia beaucoup d'ouvrages d'érudition, d'histoire et d'antiquités, des explications et des commentaires sur d'anciens auteurs, des opuscules sur différents objets d'antiquité romaine, mieux traités par d'autres antiquaires, mais qui ne laissent pas de prouver en lui de l'application et du savoir. Ce qu'il a laissé de plus utile se réduit aux articles suivants : *La poétique d'Aristote*, en grec, revue et corrigée sur plusieurs manuscrits, et accompagnée d'amples commentaires, avec une paraphrase sur la poétique d'Horace, et quelques autres traités appartenant à l'art poétique; *Les tragédies d'Eschyle*, aussi en grec, augmentées, corrigées et expliquées par des scholies tirées de différents manuscrits; un travail du même genre sur *les*

ordres militaires d'Élien, et enfin le traité *du sublime* de Longin, dont on lui doit la première publication et qu'il accompagna de notes.

Ce n'était pas là de quoi se mesurer avec un colosse d'érudition tel que *Sigonio*, mais l'orgueil juge mal les différences, et n'en tient aucun compte lorsqu'il est blessé. Parmi les opuscules de Robortel, il y en avait un très médiocre *sur les noms des Romains*, qui avait paru en 1548. *Sigonio*, écrivant cinq ans après sur le même sujet, combattit en plusieurs endroits Robortel, mais sans le nommer, et en le désignant comme un savant, son ami. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en colère un homme qui s'y mettait facilement; il écrivit contre *Sigonio*, une lettre mordante, et l'attaqua ensuite dans plusieurs de ses ouvrages, sur les erreurs qu'il prétendait être dans les siens. *Sigonio* répondit enfin, et malgré sa douceur naturelle, il passa de son côté les mesures dont on ne devrait jamais sortir. Le cardinal *Seripando*, se trouvant à Bologne en 1561, réconcilia les deux ennemis; mais s'étant retrouvés l'année suivante à Padoue, la guerre recommença entre eux, plus envenimée qu'auparavant. Les écrits, les placards, les épigrammes, tout y fut employé avec une violence égale des deux parts; enfin *Sigonio*, rassemblant toutes ses forces, lança contre son adversaire une philippique si terrible, que le magistrat de Padoue se crut obligé d'intervenir. Il supprima la philippique et l'écrit de Robortel qui

l'avait provoquée, et imposa silence aux deux parties, qui avaient également abusé de la parole.

Muratori, dans sa vie de *Sigonio*, donne tous les torts à Robortel; *Livati*, dans son ouvrage sur les littérateurs du Frioul, le disculpe, et rejette sur *Sigonio* tout l'odieux de la querelle; Tiraboschi éclaircit fort au long la question avec son bon esprit et son impartialité ordinaires (1), et sans approuver tout dans *Sigonio*, il prouve au moins que Robortel eut les torts les plus graves, et surtout celui d'une attaque et d'une provocation gratuite: il y a un autre parti à prendre sur toutes les guerres de ce genre, et que le public prend toujours après un certain temps; c'est celui de l'indifférence et de l'oubli.

L'antiquité mythologique ne fut pas cultivée avec moins d'ardeur que l'antiquité historique. Depuis le quatorzième siècle personne n'avait tenté d'exploiter cette mine si riche, que Boccace avait ouverte (2). *Giglio Gregorio Giraldi* l'entreprit le premier. Il était né, en 1489, à Ferrare, comme l'autre *Giraldi*, que nous y avons vu fleurir parmi les poëtes tragiques (3), et qui était son parent. *Giglio Gregorio* compta parmi ses premiers maîtres le célèbre Baptiste *Guarino*, et joignit l'é-

(1) Tom. VII, part. II, p. 197, etc.

(2) Voy. ci-dessus, tom. III, p. 36.

(3) Voy. ci-dessus, t. VI, p. 66, etc.

tude des lois à celle des langues grecque et latine. Il était honnêtement né, mais sans fortune; ses études finies, il alla de Ferrare à Naples, sans doute pour chercher à se placer. Il se lia d'amitié avec *Pontano*, Sannazar, et les autres poètes célèbres qu'il y trouva réunis; mais rien d'avantageux ne s'étant arrangé pour lui, il reprit le chemin de la Lombardie. Il s'arrêta quelque temps à la Mirandole, et ensuite à Carpi, où le prince *Alberto Pio* lui fit l'accueil le plus honorable, et eut avec lui de savants entretiens, que *Giraldi* a rapportés dans un de ses ouvrages (1). Il était en 1507 à Milan, et y fit pendant un an une nouvelle étude de la langue grecque, sous Démétrius Calcondyle. De là, s'étant rendu à Modène, la comtesse *Rangone*, qui était une *Bentivoglio*, le donna pour maître au jeune Hercule *Rangone*, l'un de ses fils, qui fut depuis cardinal. Il suivit son élève à Rome, vers le commencement du pontificat de Léon X, et y obtint les bonnes grâces de ce pape, et celles d'Adrien VI et de Clément VII, mais sans en tirer d'autre fruit pour sa fortune, que d'être revêtu de la charge de protonotaire apostolique.

Il dit quelque part (2) que, pour prix d'y avoir perdu ses plus belles années, il n'en remporta que la goutte, dont il fut horriblement tourmenté tout

(1) Dans ses *Dialogues sur les poètes anciens*.

(2) Prologue du *Syntagma XIV de Diis*.

le reste de sa vie. Il semble l'attribuer au climat, mais il paraît qu'il devait plutôt en accuser son goût trop vif pour les plaisirs de Rome, dont de sages amis lui avaient inutilement remontré les dangers(1). Le sac de cette ville, en 1527, fut pour lui une autre source de malheurs. Il y fut dépouillé de tout ce qu'il possédait, et ce qui lui fut le plus douloureux, même de ses livres. Le cardinal *Rangone*, son élève, auprès duquel il était toujours resté, mourut cette même année. Sans protecteur et sans argent, il se rendit péniblement à Bologne, où il espérait être favorablement reçu du légat; trompé dans son attente, il se retira à la Mirandole; il y respirait sous la généreuse protection de Jean-François *Pico*, lorsque ce malheureux prince fut barbarement assassiné (2). *Giraldi* eut encore plus à souffrir dans ce désastre qu'au sac de Rome, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à sauver sa vie et à se réfugier à Ferrare. La faveur dont il ne tarda pas à y jouir auprès de la duchesse Renée de France, et de toute cette cour protectrice des savants, le dédommagea enfin de toutes ses pertes, et il y passa le reste de ses jours dans une honnête aisance.

Il en eut besoin pour supporter l'état douloureux où il fut réduit par la goutte; elle le tint continuel-

(1) Lettre de *Celio Calcagnini*, citée par Tiraboschi, p. 203.

(2) En 1533, par Galeotto, son neveu.

lement au lit pendant ses dernières années, ce qui ne l'empêchait pas d'étudier et de travailler sans cesse; ce fut même dans cette triste position qu'il écrivit le grand ouvrage qui nous a conduits à parler de lui. Mais il succomba enfin, et mourut en 1552. Il possédait à sa mort une somme d'environ dix mille écus, qu'il légua au duc Hercule II, mais pour la distribuer aux pauvres, à sa volonté; cependant il laissait dans l'indigence sept nièces, filles de sa sœur, entre lesquelles il ne partagea qu'un très chétif mobilier (1). Jean-Baptiste *Giraldi*, son parent, eut une partie de ses livres, et un autre de ses parents l'autre partie. Il ne légua proprement au duc que plusieurs livres de ses épigrammes, qu'il lui recommanda, en mourant, avec un intérêt particulier.

Les souffrances atroces et sans relâche au milieu desquelles il composa ses dix-sept dissertations *sur les Dieux* (2), rendent plus étonnante la vaste érudition dont elles sont remplies. Il y cite tous les auteurs grecs et latins, les manuscrits, les inscriptions, les monuments. Il n'est pas simple compilateur de ce que les autres ont écrit; il les examine, les compare entre eux, et tantôt se range à leur opinion, tantôt en suit une contraire. Les fautes qu'on a re-

---

(1) Tiraboschi, p. 204.

(2) *Historia de Diis gentium, XVII syntagmatibus distincta*, etc.

prises dans cet ouvrage, et les additions qu'on y a faites depuis, n'empêchent pas d'admirer l'étonnant savoir de l'auteur, la multitude de sujets difficiles et obscurs qu'il y traite, l'agrément qu'il parvient souvent à y répandre, et le courage d'esprit qu'exigea, pendant plusieurs années, une composition de cette étendue et de cette nature dans une situation telle que la sienne.

Quelques autres de ses ouvrages appartiennent à la même classe, entre autres son traité *des muses*, production de sa jeunesse, celui *des vaisseaux des anciens*, celui *des sépultures*, et sa *vie d'Hercule*. On peut y rapporter encore l'explication *des énigmes des anciens*, celle *des symboles de Pythagore*, le traité *des années et des mois*, auquel on joint le *calendrier grec et latin*, et *trente dialogues* sur différents sujets d'érudition ; nous parlerons ailleurs de son *histoire des poètes anciens et modernes*. Tous ces ouvrages ont été réunis en un volume in-folio, dans la belle édition de Leyde, 1696, avec plusieurs opuscules tels que deux discours *contre les ingrats*, et la fameuse thèse (1) *contre les lettres*, dans laquelle il s'est fait, comme il le déclare lui-même, un jeu d'esprit de montrer les dangers de l'instruction et les maux qu'ont faits les sciences ; sujet qui a été traité de nos jours plus sérieusement et aussi plus éloquemment par l'auteur d'Emile.

(1) *Progymnasma*.

On place après *Giraldi*, parmi les mythologues, *Natal Conti*, en latin, *Natalis Comes*, que quelques écrivains français ont appelé un peu bénignement Noël Le Comte. Venise fut sa patrie; mais un déplacement de sa famille le fit naître à Milan. Il paraît qu'il y passa la plus grande partie de sa vie, dont on connaît très peu de circonstances. Son traité de mythologie est plus étendu que celui de *Giraldi*, et embrasse toutes les fables des poètes: il annonce pourtant une érudition moins vaste; et l'auteur s'égare trop souvent dans la recherche du sens allégorique et figuré de ces fables. On s'est étonné, avec raison (1), qu'il n'y ait fait aucune mention de *Giraldi*, dont l'ouvrage parut, pour la première fois, en 1560. Conti publia le sien entre 1561 et 1564, et le dédia au roi de France Charles IX; il pouvait alors ne pas connaître ce que *Giraldi* avait fait paraître si récemment; mais dans l'édition fort augmentée, qu'il donna en 1580, il n'en parle pas davantage, et il est difficile de croire qu'il ne le connût pas.

Au reste, on avoue (2) qu'il n'avait, pour composer son livre, aucun besoin du secours d'autrui. Ses traductions latines du souper d'Athénée, des livres de rhétorique d'Hermogène, des exercices

---

(1) Tiraboschi, p. 206.

(2) *Idem*, *ibidem*.

ou *progymnasmata* d'Aphtonius, du discours de Démétrius de Phalère, *sur l'élocution*, et du discours *sur les figures*, d'Alexandre le sophiste, prouvent assez combien il était savant dans les deux langues. Il cultiva aussi la poésie grecque et latine, et l'on imprima de lui, à Venise, en 1550, un poëme en vers élégiaques, et en quatre livres, *sur l'année, ou sur les fastes*; un poëme héroïque en quatre livres, intitulé *Myrmicomyomachia*, ou Combat des Fourmis et des Mouches, imité de la *Batrachomyomachie* d'Homère, et plusieurs livres d'élégies. On a encore de lui un poëme latin sur *la chasse*. On aperçoit dans toutes ces poésies une heureuse imitation d'Ovide et une grande facilité. Un plus grand et plus important ouvrage de *Conti*, est *l'Histoire de son temps*, divisée en trente livres, et imprimée, pour la première fois, à Venise, en 1581. Il la corrigea ensuite, la retoucha, y ajouta trois livres, et c'est dans cet état qu'elle fut traduite en Italien, après sa mort, et publiée en 1589 (1). Cette histoire n'est ni sans mérite, ni comparable, pour l'élégance du style et pour l'exactitude des faits, à plusieurs autres du même genre et du même temps.

On joint quelquefois avec l'ouvrage de *Natal Conti*, une mythologie très abrégée de Marc-Antoine *Tritonio*, d'Udine, écrite en 1570. On a

(1) *Gian Carlo Saraceno* est l'auteur de cette traduction.

aussi, parmi plusieurs autres ouvrages sur des sujets du même genre, l'*Iconologie* de César *Ripa*, qui parut, pour la première fois, à Rome, en 1593, et dont il a été fait depuis plusieurs éditions considérablement augmentées; et *les images des Dieux*, de Vincent *Cartari* de Reggio, qu'il publia lui-même à Venise, en 1566, qu'il augmenta et corrigea ensuite; mais que *Lorenzo Pignoria* augmenta et perfectionna encore beaucoup plus dans le siècle suivant.

L'étude des médailles antiques, peu connue jusqu'alors, eut dans ce siècle des écrivains qui en fixèrent la méthode et en établirent les principes. Un grand nombre de musées d'antiquités rassemblés dans différentes villes d'Italie (1), leur furent d'un grand secours. *Les images des douze premiers Césars*, tirées des médailles par le chevalier Antoine *Zantani*, Vénitien, publiées pour la première fois en 1548; *les images de tous les empereurs*, par Jacques *Strada*, de Mantoue, imprimées aussi pour la première fois à Lyon, en 1553, avaient été précédées, en 1517, par *les images de tous les hommes illustres, tirées des médailles* par André *Fulvio*; mais ce n'étaient effectivement que des recueils d'*images*, avec quelques légères notices; ce n'était point encore la science numismatique. *Enea*

(1) Florence, Rome, Ferrare, Guastalla, etc.

Vico, né à Parme, en donna la première idée. Il était graveur sur cuivre et sur bronze, et passa toute sa vie à Venise, et au service de quelques princes; il fut successivement attaché à Charles-Quint, à Cosme de Médicis, à Hercule II, duc de Ferrare, etc. Il publia en 1555, à Venise, ses *discours* en langue italienne, *sur les médailles des anciens*, qu'il dédia au duc Cosme I[er]. Il se vante, avec raison, dans son épître dédicatoire, d'être le premier qui ait écrit en italien sur cette matière; il pouvait ajouter, et dans toute autre langue. L'érudition de *Vico* serait étonnante dans un homme de lettres de ce temps; elle l'est bien davantage dans un simple graveur. Il publia encore depuis dans la même langue, les *images des impératrices*, et en latin, celles *des Césars*. A chaque portrait est jointe la vie des personnages représentés et l'explication des revers de leurs médailles.

Mais il fut surpassé dans ce dernier genre, je veux dire dans ces explications, par *Bastiano Erizzo*, noble vénitien, qui publia aussi, en italien, quatre ans après, un *discours sur les médailles des anciens, avec l'explication particulière de leurs revers* (1). Cet ouvrage est plus étendu et

---

(1) Ou du moins de plusieurs, *di molti riversi*; c'est ce que porte le titre dans cette première édition, Venise, 1559, in-8°. La meilleure est la quatrième, sans date, mais qu'on sait être de

encore plus méthodique que celui de *Vico*. Ce fut là que la science fut véritablement réduite à des principes certains et déterminés. L'explication des revers, telle qu'on la trouve ici, jouit encore de l'estime des savants. *Vico* et *Erizzo* écrivaient dans le même temps, habitaient la même ville, et livrés aux mêmes études, avaient tous deux de riches collections de médailles; cependant jamais l'un des deux ne cite l'autre. Ce ne pouvait être ignorance, c'était donc jalousie; et ce qui porte à le croire, c'est qu'ils étaient de différente opinion sur un point essentiel. *Vico* pensait que les médailles antiques étaient les mêmes que les monnaies; *Erizzo* croyait au contraire que c'étaient deux choses différentes. Les plus savants antiquaires sont de l'opinion de *Vico*, mais comment être aussi opposés sans se combattre, si ce n'est par la crainte de se donner l'un à l'autre de la célébrité?

Erizzo n'était pas seulement un antiquaire, c'était aussi un philosophe; sa traduction italienne des dialogues de Platon, et son discours *sur le gouvernement civil*, le prouvent; ce qui le prouve encore mieux, c'est son petit traité de logique, intitulé : *Dello strumento e della via inventrice degli antichi*. Cette recherche de l'instrument dont les anciens se servaient, et de la

---

1571, in-4°. On y lit : *Con la dichiarazione delle monete consolari e delle medaglie degl' imperatori.*

route qu'ils suivaient pour trouver la vérité, annonce que l'auteur était habitué à la chercher lui-même par d'autres routes qu'on ne le faisait dans la plupart des écoles de philosophie. Il sut, dans un autre ouvrage, revêtir la philosophie morale des agréments de la fiction; dans son recueil de Nouvelles, intitulé *Les six Journées*, il se montra grand imitateur de Boccace, pour le style, mais il s'en écarta par son respect pour la décence, et par le but moral de ses récits. Nous ne l'oublierons pas en parlant de ces sortes de recueils, qui furent très nombreux dans ce siècle, quand nous retournerons, des travaux sérieux des Italiens, et des progrès qu'ils firent dans toutes les sciences à-la-fois, aux jeux de leur imagination.

Cette même année 1559, où parut l'ouvrage italien *d'Erizzo*, sur les médailles, en vit paraître un latin du comte *Costanzo Landi*, de Plaisance, qui fut aussi un philosophe et un habile jurisconsulte. On ne connaît sa vie que par les fruits de ses études. Il résulte de plusieurs endroits de ses ouvrages, que, dès l'âge de douze ans, lorsqu'il étudiait à Plaisance, sa patrie, il avait composé des poésies latines; qu'il alla ensuite à l'université de Bologne, suivre les leçons de *Romolo Amaseo*; de Bologne, il se rendit à Ferrare, puis à Pavie, toujours sans autre but que de s'instruire, tantôt à l'école d'Alciat, et tantôt de quelque autre savant; il suivit même, dans ses déplacements, ce célèbre professeur, de

Pavie à Ferrare, et de Ferrare à Pavie (1). Entre ces deux voyages, il en fit un à Rome, où il s'occupa surtout de l'étude des anciens monuments.

A Ferrare, en 1546, il publia, très jeune encore, les poésies de sa première jeunesse, ou plutôt de son enfance (2); à Pavie, en 1549, ses opuscules de jurisprudence (3), qu'il écrivit lorsqu'il habitait la même tour, où l'on dit que l'illustre et malheureux Boëce fut détenu prisonnier (4). Enfin, le desir de s'appliquer sérieusement à la philosophie le conduisit à Padoue, et il y était en 1551, parmi les disciples d'un philosophe alors très célèbre, Marc-Antoine *Genova* (5). Son zèle philosophique ne lui fit point négliger les autres parties de ses études, et surtout les antiquités. Il fréquentait en même temps la maison du savant Pancirole, l'historien de la science du droit, qui était aussi un habile antiquaire (6), et celle d'un autre professeur de

---

(1) Voy. ci-dessus, c. XXVII, p. 72 et suiv.

(2) *Lucii Cornelii Constantii Landi comitis placentini lusuum puerilium libellus. Ejusdem rei rusticæ laudes ad Octavium Puteum; ejusdem lacrymæ ad Hieronymum Mentuatum.*

(3) *Ad titulum Pandectarum de justitia et jure enarrationum liber*, etc., suivi d'autres opuscules, sous ce même titre d'*enarrationes*, et sous celui d'*exercitationes*.

(4) Voy. tom. I de cet ouvrage, p. 55 et suiv.

(5) Voy. ci-après, chap. XXXI, *de la Philosophie*.

(6) Voy. ci-dessus, ch. XXVII, p. 89 et suiv.

jurisprudence (1), qui avait chez lui un musée de médailles antiques, très riche et très bien composé. Il saisit aussi l'occasion de voir et d'examiner la fameuse table isiaque, qui avait appartenu au cardinal Pierre *Bembo*, et qui lui fut montrée, avec d'autres antiquités, par *Torquato Bembo*, fils naturel du cardinal. C'est là tout ce qu'on sait de lui. Son livre sur les médailles fut imprimé à Lyon, ce qui fait croire qu'il vint en France, et qu'il y fit quelque séjour. Ce sont des médailles choisies et surtout des médailles romaines expliquées (2). Quelques erreurs n'ont pas empêché cet ouvrage de se faire une place dans l'estime des savants, et d'obtenir une seconde édition qui est fort belle, donnée à Leyde en 1596.

Le livre de *Fulvio Orsini*, qui contient les portraits gravés et les éloges d'hommes illustres et de savants, d'après des pierres et des médailles antiques (3), ne fut pas l'unique source de la grande réputation de son auteur. Sa précieuse bibliothèque, dont il fit don, en mourant, à la bibliothèque vaticane; sa collection de médailles et d'antiquités, d'où il tira les matériaux de son livre; sa longue et

---

(1) *Tiberio Deciano.*

(2) *Selectiorum numismatum, præcipuè romanorum, expositiones.*

(3) *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressa cum annotationibus Fulvii Ursini.* Rome, 1570.

honorable existence à Rome, au milieu de ses manuscrits et de ses autres richesses littéraires dont on le voyait sans cesse occupé; les savantes notes et les variantes qu'il en sut tirer et dont il accompagna presque toutes les éditions d'auteurs latins qui parurent à Rome de son temps, furent les divers éléments de sa renommée. Né, en 1530, d'une union illégitime, la discorde qui survint entre ses parents, l'exposait à être privé d'éducation; un chanoine de Saint-Jean-de-Latran (1), qui découvrit en lui les germes du talent, se chargea de les développer, lui apprit le latin, le grec, et l'initia dans l'étude de l'antiquité. *Fulvio* s'attacha successivement au service de trois cardinaux Farnèse (2). Leur protection et leurs bienfaits le mirent en état de satisfaire sa passion pour les livres, et pour les statues, les bustes et les médailles antiques. Il rendit au monde littéraire le service de faire graver avec soin ces monuments, et d'y ajouter les éloges et les notes dont son ouvrage est formé. Il a laissé de plus un savant traité *des familles romaines*, et un appendix, non moins savant, au traité de l'espagnol *Ciaconio*, sur les *lits de table* (3). Le long usage et une étude continue lui avaient donné une connais-

(1) *Delfino Gentile.*

(2) *Ranuccio*, *Alessandro* et *Odoardo*, neveux du pape Paul III.

(3) *De Triclinio.*

sance si parfaite des manuscrits, qu'il ne se trompait jamais sur leur antiquité, ni sur leur prix. On dit qu'il lui arrivait souvent de préférer les plus anciens, quoique pleins de fautes, à de plus récents et de plus corrects. On lui reproche aussi d'avoir eu la faiblesse, peu digne d'un véritable savant, d'être si jaloux de la connaissance qu'il avait acquise des manuscrits, qu'il ne voulut jamais indiquer à personne les signes auxquels il les reconnaissait (1). Il mourut en 1600, à Rome, d'où il n'avait point voulu sortir, quoique le roi de Pologne, Etienne Batthori, eût tenté, en 1578, par les offres les plus avantageuses, de l'attirer auprès de lui.

Le cardinal *Bernardino Maffei*, avait tiré de l'immense collection de médailles qu'il possédait dans son musée (2), un parti encore plus étendu que *Fulvio Orsini*. Il en avait formé une histoire générale dont elles étaient en quelque sorte les pièces justificatives. Originaire de Vérone, ainsi que toute cette illustre famille, mais né à Rome, en 1514, et élevé à Padoue, il s'était élevé par son savoir aux premières dignités ecclésiastiques. Il fut fait cardinal à trente-cinq ans, mais il mourut à quarante (3),

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 194.

(2) Ce musée avait été formé d'abord par un de ses ancêtres, *Agostino Maffei*, et s'était successivement augmenté pendant un siècle. Voyez Scipion Maffei, *Verona illustr.*, t. II, p. 280.

(3) Le 17 juillet 1553.

et laissa imparfaits plusieurs ouvrages qu'il avait entrepris à-la-fois. Il paraît que cette histoire *d'après les médailles*, était finie et qu'elle s'est perdue (1). Il ne reste de lui que quelques lettres éparses dans différents recueils; mais la plupart des savants, ses contemporains, lui ont donné les plus grands éloges; plusieurs lui ont dédié leurs ouvrages, et tous déplorèrent sa mort.

Les *antiquités romaines* avaient été, dès le commencement du siècle, l'objet particulier des recherches et des travaux d'un grand nombre d'auteurs (2). La découverte des *Fastes consulaires*,

---

(1) Voy. Tiraboschi, p. 214.

(2) On vit paraître, dès 1505, l'ouvrage de *Francesco Albertini*, prêtre florentin, et chapelain du cardinal de Sainte-Sabine, intitulé : *De mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ opus.... tribus libris divisum*, etc. *Romæ*, 1505, in-4°., 1510, 1515. *Andrea Fulvio* publia, en 1513, son livre *De urbis Romæ antiquitatibus*, en vers latins, qu'il réduisit ensuite en prose, etc. Même avant ces ouvrages, et six ans avant la fin du quinzième siècle, *Francesco Maria Grapaldi*, de Parme, savant littérateur et poète médiocre, qui reçut de Jules II, pour un sonnet, la couronne poétique et la dignité de chevalier, avait publié, sous le titre de *De partibus ædium*, un ouvrage curieux, dans lequel, après avoir expliqué les noms par lesquels les anciens désignaient les différentes parties de la maison, il parle de tous les objets qui pouvaient s'y trouver; et non-seulement des meubles, ustensiles et autres choses inanimées, mais des oiseaux, des poissons, des animaux domestiques et même sauvages. Tiraboschi, p. 216, place en 1517 la première édition de ce livre, réimprimé

faite à Rome, vers le milieu de ce siècle, y vint donner une nouvelle activité. *Bartolommeo Marliani*, de Milan, les publia le premier en 1549 (1), et y ajouta ensuite d'amples commentaires. De-là les travaux de *Sigonio*, de *Panvinio*, de Robortel, de Pancirole, dont j'ai déjà parlé, de quelques autres dont je dois parler encore, et de plusieurs, qu'il est impossible de nommer tous. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui ne traitent que des édifices, des ruines, des monuments (2); il y en a aussi qui s'occupent des lois, des mœurs,

---

plusieurs fois; mais le P. Irenée Affò lui donne pour date 1494, d'après un exemplaire conservé dans la bibliothèque de Parme, et dont il donne la description. *Saggio di memorie su la tipografia parmense del secolo XV*, Parma, 1791, in-4°., p. CV.

(1) *Consulum, dictatorum, censorumque romanorum series, unà cum ipsorum triumphis, quæ marmoribus sculpta in foro reperta est, atque in capitolium translata.* Rome, 1549, in-8°. Cet opuscule mémorable ne porte point le nom de *Marliani*, mais il s'est fait connaître dans la préface. Cinelli, *Biblioth. volante*, t. III, p. 280.

(2) Tels que *Lucio Fauno*, dans son traité latin *De antiquitatibus urbis Romæ*, Venise, 1549; qu'il abrégea ensuite lui-même en italien : *Compendio di Roma antica*, *ibidem*, 1552; et *Lucio Mauro*, qui en publia un dans cette dernière langue (*Antichità della città di Roma raccolte da Lucio Mauro*, etc. Venise, 1556, 1558 et 1562, in-8°.), auquel le grand naturaliste Aldrovande ajouta un livre : *Delle statue antiche che per tutta Roma in diversi luoghi e case si veggono.*

des usages de la république, comme *Francesco Patrizzi*, qui traite de la milice romaine, dans ses *Paralelli militari* (1); ouvrage savant et ingénieux, mais dans lequel l'auteur se laisse, comme dans la plupart de ses autres ouvrages, trop emporter par l'amour de la nouveauté (2). Ce qui regarde les monnaies romaines fut traité, presque en même temps, en Italie et en France, par un Vicentin nommé *Leonardo Porzio*, et par le savant Budé. Quand celui-ci eut publié, en 1514, son traité *De Asse* (3), et l'autre, son livre sur la monnaie, les poids et les mesures des anciens (4), on vit entre ces deux ouvrages un tel rapport que, suivant l'expression d'Erasme, dans une lettre écrite à Budé lui-même, personne ne douta que l'un des deux auteurs n'eût pillé l'autre (5). *Porzio* attaqua, le premier, en plagiat, l'auteur français; Budé, non content de se défendre, rétorqua l'accusation, et se préparait à revenir à la charge, lorsque Jean Lascaris, ami des deux parties, et ami de la paix, parvint à les réconcilier.

---

(1) Rome, 1594, 2 vol. in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire des anciens avec celui des modernes.

(2) Tiraboschi, p. 217.

(3) Première édition de Paris, in-folio. Alde le réimprima en 1522, à Venise, in-4°.

(4) *De re pecuniaria antiquorum, de ponderibus ac Mensuris.*

(5) *Ut nemo dubitet quin alteruter alterum compilârit.* Erasmi epist., vol. I, ep. 875.

D'autres antiquaires, dont les noms et les ouvrages ont eu plus de célébrité, étendirent plus loin leurs recherches, et tâchèrent de pénétrer les mystères de l'ancienne Egypte. *Celio Calcagnini* et *Pierio Valeriano* l'entreprirent à-peu-près en même temps. Le premier des deux, né à Ferrare, le 17 septembre 1479, était fils naturel de *Calcagnini*, protonotaire apostolique, mais fut ensuite reconnu par la famille. Son éducation littéraire ne se borna point à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité, il donna aussi beaucoup d'application aux sciences et particulièrement à l'astronomie. Après avoir servi pendant quelques années dans les troupes de l'empereur Maximilien et du pape Jules II, il alla passer deux ans en Hongrie, avec le cardinal Hippolyte d'Este (1), et obtint à son retour un canonicat dans la cathédrale, et une chaire de belles-lettres dans l'université de Ferrare. A quelques voyages près, il passa dans cette ville le reste de sa vie, entièrement livré à l'étude de la littérature et des sciences; et il y mourut le 17 avril 1541. Son commentaire *sur les antiquités égyptiennes* (2), où il traite principalement de l'usage des hiéroglyphes et de leur signification, est peu considérable, et ne

(1) 1518 et 1519. Sur ce voyage, qu'il fit en qualité d'astronome, et sur la place qu'il occupa aux dépens de l'Arioste, dans la faveur du cardinal, voy. ci-dessus, t. IV, p. 93 et 94.

(2) *De rebus ægyptiacis commentarius.*

remplit qu'une vingtaine de pages dans le volume de ses œuvres, recueillies et publiées après sa mort (1). La plupart des *questions épistolaires* qui le précèdent (2), ont rapport à d'autres sujets d'antiquité; plusieurs des nombreux opuscules qui remplissent le reste du volume, appartiennent à la philosophie, à la politique, à la morale; quelques-uns à l'astronomie; et dans ce nombre il y en a un très remarquable, où il soutient que c'est la terre qui tourne autour du soleil (3). On y trouve de petits traités purement littéraires, des discours oratoires, des panégyriques, des oraisons funèbres, des recherches mêlées d'observations critiques sur le traité de Cicéron *De officiis* (4), qui eut de violents défenseurs (5); enfin quelques dissertations sur les jeux de dés des anciens (6), sur leur marine (7),

---

(1) *Cœlii Calcagnini Ferrariensis opera aliquot.* Basileæ, 1544, in-fol.

(2) *Quæstionum epistolicarum libri III.* Ce sont des réponses aux questions que *Tommaso Calcagnini*, l'un de ses neveux, lui avait adressées.

(3) *Quomodo cælum stet, terra moveatur; vel de perenni motu terræ commentatio.*

(4) *Disquisitiones aliquot in libros officiorum Ciceronis.*

(5) Marc-Antoine *Majoraggio* et Paul Jove.

(6) *De talorum, tesserarum ac calculorum ludis ex more veterum.*

(7) *De Re nauticâ.*

sur leurs cérémonies, sur leur législation (1), sur leurs mois (2). Calcagnini fut aussi poète; il y a même plus d'élégance dans ses vers latins que dans sa prose (3); et l'on trouve de ses vers dans les recueils faits avec le plus de choix.

L'autre antiquaire qui écrivit sur l'Égypte fut encore meilleur poète que *Calcagnini*, et atteignit, dans sa prose comme dans ses vers, l'élégance des meilleurs siècles. *Pierio Valeriano Bolzani* était né à *Belluno*, en 1477, d'une famille si pauvre qu'elle ne put lui donner aucune éducation. Il avait quinze ans lorsqu'il apprit les premiers éléments des lettres. Un oncle que son père, en mourant, lui avait laissé pour tuteur, l'appela auprès de lui à Venise. C'était le savant frère Urbain *Bolzani*, dont j'ai parlé dans ce chapitre (4); mais ce bon religieux était lui-même trop pauvre pour pouvoir l'entretenir à ses frais; et *Valeriano* nous apprend qu'après dix mois tout au plus de séjour à Venise, il fut forcé de se mettre au service de quelques

(1) *Collectanea vetustatis ex antiquis ritibus, ex XII tabulis, ex tabulis censoriis, ex legibus Numæ, ex jure pontificio et augurali et aliis.*

(2) *De mensibus dialogus.*

(3) *Carminum libri tres*, Venetiis, 1553, in-8°., avec les poésies latines de J.-B. Pigna et de l'Arioste. Celles de Calcagnini ont été réimprimées dans le premier volume des *Delitiæ poëtarum italorum.*

(4) Ci-dessus, p. 249, 250, 251.

praticiens (1). Peut-être y gagna-t-il de quoi reprendre ensuite ses études. Il est certain qu'il les fit sous les plus savants maîtres. L'un d'eux (2), voyant en lui les plus heureuses dispositions pour la poésie et pour les lettres, changea les prénoms de *Giovano-Pietro*, qu'il avait portés jusqu'alors, pour celui de *Pierio*, et lui donna pour seules patrones les Piérides ou les Muses. *Pierio* alla faire sa philosophie dans l'université de Padoue, et se trouvait, en 1509, de retour à Venise, lorsque l'armée impériale y étant entrée, il perdit le peu qu'il possédait, et ne parvint à s'échapper qu'à travers mille dangers. Il se sauva jusqu'à Rome, où il eut d'abord quelques espérances de fortune. Mais il y resta plusieurs années, tantôt sans place, tantôt désagréablement et peu avantageusement placé. Enfin, en 1512, le cardinal Jean de Médicis, dont son oncle Urbain avait été précepteur, étant revenu à Rome, *Valeriano* trouva en lui un protecteur généreux et puissant. Médicis devenu pape l'admit à sa cour, lui donna de quoi s'y soutenir honorablement, et, quelque temps après, lui confia l'édu-

(1) *A patruo demùm Venetas accitus ad undas,*
Vix menses nostro viximus ære decem.
Patriciis igitur servire coegit egestas
Ærumnosa, bonis invida principiis.
(Eleg. *De calamit. suæ vitæ.*)

(2) *Marcantonio Sabellico.*

cation de ses deux neveux, Hippolyte et Alexandre, dont l'un devint dans la suite cardinal, et l'autre, duc de Florence. Il continua de leur donner des soins sous le pontificat de Clément VII, qui prenait à l'un de ces deux enfants un intérêt plus particulier (1), et qui, sans doute pour cette raison, récompensa leur instituteur plus magnifiquement que Léon X lui-même. Il le fit professeur d'éloquence dans le collége romain, protonotaire apostolique, son camérier secret, et lui donna de plus un riche canonicat à *Belluno*, et quelque autre bénéfice. *Valeriano* suivit à Florence les deux jeunes Médicis, quand le pape les envoya prendre possession de la république (2). Les événements de 1527 les en chassèrent (3). *Valeriano*, forcé de se séparer d'eux, se retira d'abord à Bologne, puis à Ferrare, et enfin dans sa patrie, jusqu'à ce que les Médicis ayant été rétablis à Florence, il y revint avec eux (4). Hippolyte, devenu cardinal, l'avait

(1) Alexandre de Médicis était son fils naturel. Voy. ci-dessus, t. IV, p. 45.

(2) *Ibidem*, p. 47.

(3) *Ibidem*.

(4) En 1530. Tiraboschi observe que plusieurs écrivains, *et parmi eux Niceron*, disent que *Valeriano* s'était trouvé au sac de Rome; qu'il s'en était sauvé avec beaucoup de peine, accompagnant ses deux élèves, Hippolyte et Alexandre, et qu'il les avait conduits à Plaisance. Il ajoute que, lors de cet événement, les Médicis étaient à Florence; que *Pierio* y était avec eux, etc.

pris pour son secrétaire intime, et l'eût sans doute élevé, s'il eût vécu, à une haute fortune. Sa mort funeste, en 1535 (1), celle du duc Alexandre, deux ans après (2), dégoûtèrent *Valeriano* de cette vie dépendante. Après quelque séjour dans sa patrie, il alla se fixer à Padoue, et y passa tranquillement le reste de ses jours, livré aux douceurs de l'étude, et satisfait d'une honnête aisance qu'il avait refusé deux fois d'augmenter (3). Il mourut en 1558, à près de quatre-vingt-trois ans. Pendant ces vingt dernières années d'une retraite honorable et studieuse, sa réputation s'était accrue au point qu'on frappa en son honneur une médaille (4), qu'on lui éleva une statue à Venise, en dehors de l'église ap-

Cette observation est juste; mais Niceron n'a fait ici que copier le journal *De' Letterati d'Italia*, tom. III, p. 46; lequel cite à son tour l'histoire de *Belluno*, par George *Piloni*. Tiraboschi ne l'ignorait certainement pas; mais il a mieux aimé rejeter la faute sur un auteur français.

(1) Voy. ci-dessus, tom. IV, *loc. cit.*

(2) *Ibidem*, p. 49.

(3) Il avait refusé l'évêché de *Capo d'Istria*, et l'archevêché d'Avignon, qui lui avaient été offerts par Clément VII.

(4) Cette médaille, gravée, t. III du journal *De' Letterati d'Italia*, p. 48, est d'un fort bon style. Elle représente, d'un côté, la belle figure de *Valeriano*, et pour inscription : *Pierius Valerianus Bellunensis*; de l'autre, un obélisque égyptien, sur lequel sont gravés des hiéroglyphes; auprès, un Mercure en pied, s'appuyant d'une main sur l'obélisque; de haut en bas est écrit, en gros caractères, ce seul mot : *Instaurator*.

pelée communément *de' Frati*, et auprès d'une autre statue, qu'il avait élevée lui-même à son oncle Urbain.

Le plus célèbre de ses ouvrages intéresse par son titre seul, et est souvent écrit avec un intérêt qui répond à ce que ce titre annonce; c'est son traité *du malheur des gens de lettres* (1), partagé en deux dialogues, qu'il feint avoir été tenus dans le palais de *Gasparo Contarini*, ambassadeur de Venise à Rome. L'admiration qu'excite le nombre prodigieux d'hommes célèbres dans les lettres qui avaient fleuri à Rome depuis moins d'un siècle, conduit les interlocuteurs à se rappeler combien parmi ce nombre il y en avait eu de malheureux, combien même avaient fini par une mort funeste. Ce sujet est triste, mais attachant; il est triste surtout de penser qu'il n'y a point de siècle illustré par les sciences, les lettres et les arts, qui ne puisse fournir le sujet d'un semblable ouvrage. Celui-ci ne fut imprimé que soixante ans après la mort de l'auteur (2), avec ses quatre livres sur les antiquités

---

(1) *Contarenus, sive de Litteratorum infelicitate.*

(2) Venise, 1620, in-8°. Cette édition fut donnée par *Aloisio Lollini*, évêque de *Belluno*. Il en parut une seconde, avec le traité de Tollius, sur le même sujet et avec le même titre : *De infelicitate litteratorum*, Amsterdam, 1647, in-12. La meilleure édition est celle de J. Burchard Mencke, sous le titre collectif d'*Analecta de Calamitate litteratorum*, avec le *Medices lega-*

de *Belluno* (1). Il avait fait paraître lui-même ses poésies latines (2), et quelques opuscules sur différents sujets (3); son ouvrage le plus considérable et le plus savant, celui dans lequel il entreprit d'expliquer les *hiéroglyphes*, ou les caractères sacrés des Égyptiens, et de quelques autres peuples de l'antiquité, parut aussi deux ans avant sa mort (4). C'est le fruit d'une lecture immense, et d'une connaissance très étendue des auteurs grecs et latins; mais

---

tus, ou *De exilio*, d'*Alcyonius*, le traité de *Tollius*, et celui de Joseph *Barberio*: *De miseria poetarum græcorum*, Leipzig, 1701, in-12.

(1) *Antiquitatum Bellunensium libri quatuor*, Venise, 1620; dans le même volume que le précédent.

(2) *Joan-Pierii Valeriani poemata*. Basileæ, 1538, in-8°. — *Amorum libri quinque et alia poemata*. Venetiis, 1549, in-8°.

(3) *Castigationes et varietates Virgilianæ lectionis*, dans le Virgile de Robert Estienne, Paris, 1532, in-folio. — *Pro sacerdotum barbis defensio*, Rome, 1531, in-8°.; Paris, 1533, 1558, in-8°. — *De fulminum significationibus*, Rome, 1517, in-8°.; et dans les *Antiquités romaines*, de Grævius, tom. V, p. 591.

(4) *Hieroglyphica, sive de sacris Ægyptiorum aliarumque gentium litteris commentariorum libri LVIII*, *in quibus præter ægyptiaca et alia pleraque mystica, variæ historiæ, numismata veteresque inscriptiones explicantur*, etc. Basileæ, 1556, in-fol., et augmentés de deux nouveaux livres, par *Celio Agostino Curione*, ibidem, 1575, in-fol. Edition plus recherchée que la première, et qu'on a vue monter dans les ventes à un prix excessif.

on serait fort trompé, si l'on y cherchait rien de particulier sur les antiquités égyptiennes et sur l'écriture hiéroglyphique. L'auteur ne parle que des symboles qui étaient ou pouvaient être dessinés dans les hiéroglyphes, et il rassemble sur chacun de ces symboles tout ce qu'on peut trouver dans les anciens auteurs de relatif à l'histoire naturelle, à la physique, et aux phénomènes de la nature, cachés sous ces ingénieux emblêmes.

Par exemple, le lion est le sujet du premier livre, c'est-à-dire que l'auteur y examine dans autant d'articles séparés, toutes les qualités que les anciens désignaient par la figure du lion, représenté dans différentes attitudes, ou seul, ou réuni avec d'autres animaux. Un lion joint avec un sanglier, indiquait les forces de l'ame et du corps; la force en général était exprimée par la partie antérieure du corps du lion, la tête, la crinière et la poitrine; les prêtres égyptiens indiquaient par la tête seule la vigilance, parce que, seul de tous les animaux à ongles recourbés, le lion, selon eux, ouvre les yeux, et voit dès le moment qu'il est né. Un homme terrible, un guerrier devant qui tout tremble, était aussi représenté par le lion; une fureur implacable l'était par un lion dévorant ses petits. Le lion, malgré son courage, passait pour craindre le feu, et pour s'effrayer au chant du coq; un lion arrêté devant un flambeau, ou que le chant du coq mettait en fuite, signifiait donc un guerrier inopinément

saisi par la crainte, etc. Chacune de ces explications est appuyée de quelques passages des auteurs grecs ou latins; et la plupart sont accompagnées de figures gravées en bois.

Le second livre comprend tous les emblêmes où entrait, de quelque manière que ce fût, la figure de l'éléphant; le troisième, ceux où entrait celle du taureau; le quatrième, celle du cheval; le cinquième, celle du chien; le sixième, celle du cynocéphale et du singe; ainsi du reste. Les serpents, les oiseaux, les poissons, et ensuite les différentes parties du corps de l'homme; enfin les vêtements, les instruments, les armes, les astres, les muses, les arbres, les plantes, sont la matière d'autant de livres, où tous ces divers objets sont décrits et interprêtés de la même manière. Le premier livre est adressé à Cosme Ier., grand duc de Toscane, auquel l'ouvrage entier est dédié. Chacun des cinquante-huit livres est ainsi offert par une lettre particulière à quelque personnage distingué, soit par ses dignités, soit par ses talents littéraires, ou son savoir; et plusieurs de ces épîtres contiennent des particularités de la vie de l'auteur, dont on ne trouve ailleurs aucune trace. Ce livre ne laisse donc pas d'être curieux, quoiqu'il soit bien loin d'offrir des résultats proportionnés au travail qu'il a dû coûter, et aux connaissances qu'il suppose, et quoique tout-à-fait inutile pour l'objet qui est annoncé

par son titre, c'est-à-dire pour l'explication des hiéroglyphes égyptiens.

Ce n'était pas proprement un antiquaire, mais un savant très instruit des usages, des lois et des mœurs des anciens romains, que cet *Alessandro d'Alessandri* (1), au sujet duquel notre Balzac demandait si l'on peut rien imaginer de plus magnifique et de plus superbe que d'être deux fois Alexandre, que d'avoir Alexandre pour nom, et de l'avoir encore pour seigneurie (2). Les *Alessandri* étaient une famille noble et ancienne de Naples. *Alessandro* y naquit vers 1461. On ne sait d'autres circonstances de sa vie que celles qu'il nous apprend lui-même dans l'ouvrage qui a fait sa réputation. Il fit ses études à Rome, sous les meilleurs maîtres, et suivit même les leçons que le vieux Philelphe y donnait sur les tusculanes de Cicéron. Il s'était destiné, dès son enfance, à la profession d'avocat. Il l'exerça en effet pendant quelques années à Rome, et ensuite à Naples, sans renoncer cependant aux belles-lettres, qu'il cultivait dans tous les moments de liberté que lui laissaient les occupations du barreau. Mais il quitta bientôt entièrement cet état, et il en donne pour raison, l'ignorance et la méchanceté des juges, et la violence des hommes puissants,

---

(1) En latin, *Alexander ab Alexandro.*

(2) Préface du Socrate chrétien.

contre lesquels le savoir et l'intégrité des avocats étaient sans pouvoir (1). Alors ses études littéraires, et surtout celles de la philologie et de l'histoire, devinrent sa seule occupation, jusqu'au moment où il fut nommé protonotaire du royaume de Naples (2), charge dont il remplit honorablement les fonctions. Une autre dignité dont il fut revêtu, fut celle d'abbé commendataire d'une riche abbaye, dans la Basilicate (3). Mais ce fut pour lui, pendant plusieurs années, une source d'altercations, de procès et d'ennuyeuses affaires (4). Il était membre de la célèbre académie de *Pontano*, et lié avec les plus illustres littérateurs de son temps. Il mourut à Rome, le 2 octobre 1523. S'il est vrai qu'il fut enterré à Naples, dans l'église des Olivetains, comme le dit Léandre *Alberti*, dans sa *Description de l'Italie* (5), il faut que son corps y ait été transporté.

Cet auteur dut sa célébrité à un seul ouvrage, qu'Apostolo Zéno a comparé le premier aux *Nuits attiques* d'Aulugelle, aux *Saturnales* de Macrobe,

---

(1) *Genial. dier.*, l. VI, c. 7.

(2) Vers l'an 1490.

(3) L'abbaye de Carbone, de l'ordre de S. Basile.

(4) Voyez Apostolo Zeno, *Dissertazioni Vossiane*, tom. II, p. 186.

(5) Page 184.

Nicolas Perotti, et *Domizio Calderino*, non seulement rivaux, mais ennemis, expliquant à Rome, à l'envi l'un de l'autre, un livre de Martial, et s'écartant tous deux de la meilleure interprétation du même texte, dans la crainte de se rencontrer (1).

Dans ces chapitres, de même que dans tous ceux où l'auteur ne parle qu'en son propre nom, il procède à la manière des érudits, en accumulant les citations de faits, de lois, d'usages, tirées d'un grand nombre d'auteurs anciens. Mais il ne nomme point ces auteurs; il n'indique point les endroits, les passages qui lui serviraient d'autorité. Les lecteurs sont obligés de s'en rapporter à lui. Un savant français, André Tiraqueau, leur a épargné la fatigue des recherches, par son commentaire sur les *Dies geniales*, en marquant avec la plus scrupuleuse exactitude, toutes les sources où l'auteur a puisé tous les traits les plus fugitifs des anciens dont il a fait usage; en un mot, tous les matériaux de son livre (2). Ce n'est pas le seul commentaire que l'on ait sur l'ouvrage d'*Alessandro*, mais c'est le plus savant et le meilleur (3).

---

(1) Liv. IV, ch. XXII.

(2) Ce commentaire, intitulé *Semestria*, parut pour la première fois à Lyon, 1586, in fol.; réimprimé en 1614.

(3) Christophe Coler, Denis Godefroy et Nicolas Mercier y ajoutèrent de savantes notes, qui furent imprimées avec celles de

Un autre ouvrage tiré de la lecture des anciens, avait paru quelques années auparavant, et a même obtenu plusieurs éditions, mais sans acquérir et sans procurer à son auteur la même célébrité; c'est le recueil des *anciennes leçons* de *Celio Rodigino* (1). Le nom de *Richieri* que portait la famille de ce savant, lui parut trop moderne pour qu'il daignât le porter; il aima mieux s'en faire un du nom latin de *Rovigo*, sa patrie (2). Il y était né en 1450. Après ses études, commencées à Ferrare, et terminées à Padoue, il était venu en France, où il séjourna plusieurs années. Il était de retour en Italie, et professait assez obscurément les belles-lettres à Padoue, lorsque François Ier., qui était rentré en Italie dès son avènement à la couronne de France, le nomma, en 1515, professeur d'éloquence grecque et latine dans l'université de Milan. Cette nomination changea son sort; des injustices qu'il avait éprouvées

---

Tiraqueau, Francfort, 1594, in-fol. La meilleure édition de l'ouvrage d'*Alessandro* est celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°., qui comprend, avec le texte, tous ces différents commentaires. Elle fait partie de la collection des éditions *Variorum*.

(1) *Ludovici Cœlii Rhodigini lectionum antiquarum libri sexdecim. Venetiis, in ædibus Aldi*, 1516, in-fol. Réimprimé à Bâle, en 1550, in-fol., et considérablement augmenté par l'auteur. Il y en a une troisième édition à Francfort et à Leipzig, 1666. Celle de 1550 est la plus recherchée.

(2) *Rhodigium*.

CHAPITRE XXX.

Progrès et influence de l'art typographique en Italie; Famille des Alde. Bibliothèques. Académies; leur nombre, leurs titres, leurs devises. Travaux dont la langue toscane est l'objet. Art oratoire; Éloquence latine et italienne.

Si l'art bienfaisant de l'imprimerie, appliqué aux langues orientales, avait eu, dès le commencement du seizième siècle, une puissante influence sur l'étude de ces langues (1); appliqué plus tôt encore et plus généralement aux autres langues anciennes et à l'idiôme national, il dut en exercer une bien plus forte sur leur culture, et en général sur la culture de l'esprit. L'histoire des principales imprimeries qui fleurirent alors, et des savants imprimeurs qui les dirigèrent, fait partie de l'histoire des lettres. Une famille vraiment illustre, celle des Alde, s'offre la première au souvenir: ce n'est pas seulement à cause des titres littéraires qu'elle réunit à la supériorité dans son art; les services et la gloire de son

(1) Voyez le chapitre précédent, p. 257 et suiv.

chef remontent au quinzième siècle, et c'est uniquement pour ne pas rompre l'ensemble intéressant que forme cette famille, que j'ai tardé jusqu'à présent à parler de lui.

Alde Manuce était né vers l'an 1447, à *Bassiano*, petite ville voisine de Velletri et des marais Pontins (1). Son nom de famille était *Manuzio*; le nom d'*Aldo* n'était qu'une contraction ou une abréviation de celui de *Teobaldo* : ce nom, ainsi tronqué, est celui sous lequel il est le plus connu dans le monde littéraire et dans l'histoire des arts. Après de premières études sous un pédant ignare, qui ne lui inspira que du dégoût, il eut, à Rome, de meilleurs maîtres (2), et fit des progrès rapides. Il alla ensuite à Ferrare se perfectionner dans les langues grecque et latine, sous le savant *Battista Guarino*.

---

(1) Je me borne, dans cette notice, aux principaux faits relatifs à la famille des Alde. On en trouvera une connaissance plus complète dans l'estimable ouvrage de M. Renouard, intitulé: *Annales de l'imprimerie des Alde*, etc., Paris, 1803, 2 vol. in-8°. Le second volume contient tous les détails intéressants de l'histoire des trois Manuce. J'ai puisé dans les mêmes sources (les *Notizie Manuziane*, d'Apostolo Zeno; la *Vie d'Alde Manuce*, par Manni; les deux articles de Tiraboschi, dans les tomes VI et VII de son Histoire de la Littérature italienne); mais j'ai dû resserrer considérablement ce que M. Renouard a dû et pu étendre : il me suffit d'être d'accord avec lui sur les faits, et d'en ajouter quelques-uns, tirés de sources non moins sûres.

(2) *Gasparo*, de Vérone, et *Domizio Calderino*.

Son éducation finie, il entreprit celle d'*Alberto Pio*, prince de Carpi, neveu du célèbre Pic de la Mirandole. Albert n'avait que quatre ans (1), lorsqu'Alde passa de Ferrare à Carpi pour commencer à l'instruire. Ce séjour lui plut; il eut même le dessein d'y acquérir des biens, et de s'y fixer: il obtint, pour lui et pour ses descendants, les droits de citoyen de Carpi et l'exemption de tous impôts (2); mais ce projet resta sans exécution.

Pendant neuf ans, l'instruction du jeune prince fut l'objet de tous ses soins. Albert, heureusement doué par la nature, profita des leçons d'un tel maître, et prit, dès son enfance, ce goût pour les sciences et pour la société des savants, qui le fit compter, pendant le temps de sa prospérité, parmi les plus généreux protecteurs des lettres, et qui fit sa consolation dans ses malheurs (3). Pic de la Mirandole allait souvent à Carpi jouir des progrès de son neveu et des savantes conversations d'Alde.

---

(1) Il était né vers 1475.

(2) Par un décret du 18 mars 1480. Tiraboschi, *Biblioteca Moden.*, tom. IV, p. 158.

(3) Albert *Pio*, après différentes vicissitudes, perdit enfin totalement, en 1525, la principauté de Carpi. Alphonse Ier., duc de Ferrare, en obtint l'investiture de l'empereur Charles-Quint, pour la somme de cent mille écus (Tiraboschi, p. 189). Albert, retiré à Rome, fut envoyé par le pape Clément VII, à Paris, auprès du roi François Ier., et y mourut en janvier 1531, âgé de cinquante-six ans.

Ce fut sans doute dans un de ces entretiens que fut conçu le plan d'une imprimerie principalement destinée à donner des éditions élégantes et correctes des meilleurs auteurs grecs et latins (1); il est même vraisemblable que les deux princes firent les fonds de cet établissement, Alde n'ayant alors dans sa fortune aucun moyen de le former (2). Il choisit Venise pour l'exécution de son projet, et alla s'y établir en 1488.

C'est là que, pendant environ dix-huit ans, il donna, sans relâche et presque sans trouble, ce grand nombre de belles éditions grecques, latines et italiennes, dont on admire encore la beauté, dont le prix augmente avec les années; mais dont on n'apprécie tout le mérite, surtout pour les auteurs grecs, qu'en songeant que ces premières impressions furent faites d'après des manuscrits souvent mal en ordre, imparfaits, mutilés, effacés, contradictoires entre eux, et qui exigeaient autant de savoir, de patience et de sagacité dans le critique, que d'habileté dans l'imprimeur (3).

(1) Apostolo Zeno, et d'après lui Tiraboschi, *Stor. della Letter. Ital.*, tom. VI, part. I, p. 131.

(2) Tiraboschi, *loc. cit.*

(3) Sur ces difficultés, et en général sur le mérite d'Alde l'ancien, comme typographe, sur les motifs qui rendent excusables les fautes qu'on reproche à ses éditions grecques, voyez les réflexions justes et satisfaisantes de M. Renouard, tom. II de ses *Annales de l'imprimerie des Alde*, p. 42, 43 et 44. Voyez

Les bienfaits de son généreux élève le suivirent à Venise. On ne voit pas sans étonnement quelle munificence, digne du plus grand souverain, déployait le seigneur d'un état aussi borné, dans des circonstances aussi pénibles que celles d'Albert l'étaient alors. Non content de venir continuellement au secours d'Alde par de nouvelles sommes d'argent, il avait le projet de lui donner en toute propriété un fonds de terre et la seigneurie d'un de ses châteaux (1), pour qu'il y fixât son imprimerie, et que la principauté de Carpi devînt ainsi le centre du mouvement que les éditions d'Alde imprimeraient à tout le monde littéraire. Les révolutions qu'éprouva ce petit état s'opposèrent à ce dessein; mais Albert ne cessa point pour cela d'aider son cher Alde dans ses entreprises; et ne pouvant plus lui donner autre chose, il lui donna son nom, et lui permit (2) d'ajouter à ceux d'*Alde* et de *Manuce* le nom, alors très illustre, de *Pio*, qui était celui de sa famille (3). Depuis lors, en effet, il

particulièrement, *ibidem*, page 10, les difficultés prodigieuses qu'eut à vaincre le premier éditeur des Œuvres d'Aristote, en 5 vol. in-fol., etc.

(1) Epître dédicatoire d'Alde au prince de Carpi, en tête des livres d'Aristote, *De Physico auditu*, 1497. Tiraboschi, *Bibliot. Moden.*, tom. IV, p. 164.

(2) En 1597.

(3) Alde rendit publique cette concession du prince, en 1500, dans une autre de ses dédicaces. Voyez Tiraboschi.

se nomma, en tête de ses éditions, *Aldus Pius Manutius*, en y ajoutant le titre de *Romanus*, au lieu de celui de *Bassianus*, qu'il avait pris d'abord, et qu'il jugea ensuite trop obscur pour accompagner le sien (1).

Cette existence active, honorable et paisible, dura jusqu'en 1506; alors elle fut troublée par ce qui détruit si souvent les fruits du génie et du travail. La guerre dévasta les états de Venise; des biens de campagne qu'Alde avait acquis par sa noble industrie, lui furent enlevés. Après des démarches pénibles et inutiles pour les réclamer, lorsqu'il revenait de Milan, où il s'était rendu à l'invitation de plusieurs savants, il fut arrêté, pillé, emprisonné par des soldats du marquis de Mantoue, qui le prirent pour quelqu'un du parti ennemi. Remis enfin en liberté, mais non en possession de sa fortune, il fut obligé, pour recommencer ses travaux, d'y associer son beau-père. Il avait épousé depuis six ou sept ans la fille d'André *Torresano*, natif d'Asola, imprimeur de quelque réputation à Venise. Cet homme riche lui avait déjà fourni des fonds pour étendre ses entreprises; en s'associant avec lui, il lui donna le moyen de les reprendre.

(1) C'était à Rome qu'il était né aux lettres, puisqu'il y avait reçu son éducation littéraire, et la petite ville de *Bassiano*, sa patrie, était dans l'état romain. Il n'en fallait pas davantage pour autoriser ce changement.

Alde ne les reprit qu'en 1512, avec sa première activité ; et depuis cette époque, le nom d'André d'Asola son beau-père se trouve joint au sien en tête de ses éditions. Il mourut en 1515, à l'âge de soixante-huit ou soixante-dix ans, laissant quatre enfants en bas âge, et pour tout bien un établissement célèbre, et une réputation que l'un d'eux (1) était destiné à soutenir.

Alde Manuce, avant de devenir un excellent imprimeur, était, comme on l'a vu, ce que tous les imprimeurs devraient être, et ce qu'ils sont très rarement, un savant, un érudit, un littérateur formé à l'école des anciens. Il a mis à la plupart de ses éditions des préfaces et des dissertations latines et même grecques, qui prouvent avec quelle pureté il écrivait dans ces deux langues. Son *Dictionnaire grec avec une traduction latine* (2) est inférieur à ceux qui ont paru depuis; mais il supposait dès-lors une grande connaissance de l'une et de l'autre langue, et un immense travail. On a de lui deux grammaires, l'une grecque (3), l'autre latine (4), les

---

(1) Paul.

(2) *Dictionarium græcum copiosissimum secundùm ordinem alphabeticum cum interpretatione latina*, etc.; Venise, 1497, in-fol.

(3) Elle ne fut imprimée qu'après sa mort, par les soins de Marc *Musurus*, son ami; Venise, 1515, in-4°.

(4) Il en avait donné la première édition en 1501, in-4°. Elle

meilleures que l'on eût eues jusqu'alors; un opuscule utile sur toutes les mesures de vers employées dans les odes d'Horace (1); plusieurs petits traités de philologie et de grammaire, dont quelques-uns sont très curieux, et quelques traductions latines d'auteurs grecs (2).

Rien n'est comparable à la passion qu'il avait pour reproduire, par le moyen de ses presses, les bons auteurs anciens. Il cherchait de tous côtés les meilleurs manuscrits, les achetait souvent très cher, et n'épargnait pour se les procurer ni dépenses, ni sollicitations, ni voyages. Pour avoir la traduction latine que Léonard d'Arezzo avait faite des Économiques d'Aristote, il envoya quelqu'un à Rome, à Florence, à Milan; il envoya jusqu'en Grèce et dans la Grande-Bretagne (3). Quand il possédait un

---

fut depuis réimprimée par son fils, Paul Manuce, 1558 et 1564. in-8°.

(1) Alde composa ce petit traité pour sa seconde édition d'Horace, 1509, in-8°. Il a été réimprimé dans plusieurs bonnes éditions, tantôt sous le titre de *De metrorum generibus*, tantôt sous celui de *De metris Horatianis*.

(2) De la *Batrachomyomachie* d'Homère, des sentences de Phocylide, et des vers dorés attribués à Pythagore. Ces deux dernières traductions sont, avec plusieurs autres, à la suite de sa grammaire latine, éd. de 1501.

(3) Epître dédicatoire, à Albert Pio, des morales, de la politique et des économiques d'Aristote. Tiraboschi, *Stor. della Lett. Ital.*, tom. VI, part. I, p. 132.

nouveau manuscrit, il le comparait avec d'autres du même auteur, pesait les différences, et ne se décidait entre les diverses leçons qu'après le plus mûr examen.

Pour l'aider dans ce travail pénible et délicat, les plus savants littérateurs s'empressaient de lui offrir leurs lumières et leurs soins. Telle fut l'origine de l'académie qui se forma dans sa maison (1); l'on y voit des noms tels que ceux d'André *Navagero*, de Pierre *Bembo*, de *Marino Sanuto*, d'*Avanzio*, d'*Alcionio*, de *Sabellico*, du grec Marc *Musurus*, du savant Erasme, et du prince de Carpi lui-même, qui y apportait des bienfaits et venait y chercher des lumières. Cette académie, qui ne dura que peu d'années, rendit aux lettres les services les plus importants, en coopérant aux bonnes éditions d'Alde, en l'aidant avec une activité digne de la sienne dans la recherche des manuscrits, dans l'épuration des textes, et dans le choix si essentiel et si difficile des différentes leçons.

Les quatre enfants qu'Alde laissait (2) furent d'a-

---

(1) Vers l'an 1500.

(2) Trois garçons et une fille. L'aîné des fils, *Manuzio de' Manuzj*, se fit prêtre et vécut à Asola, dans les biens qu'ils tenaient de leur grand-père maternel; le second, *Antonio*, cultiva les lettres, et fut quelque temps ou imprimeur ou libraire à Bologne; le troisième, *Paolo*, le seul des trois qui ait de la célébrité, en eut une égale à celle de leur père; et s'il lui céda comme typographe, il le surpassa comme savant.

bord élevés à Asola sous les yeux de leur mère. André *Torresano*, leur grand-père et leur tuteur, prit avec ses deux fils, François et Fréderic, la direction de l'imprimerie. Les travaux y furent continués avec ardeur. Mais quoique André et ses deux fils fussent lettrés, ils étaient loin d'égaler en savoir Alde Manuce. Les savants amis d'Alde ne les mirent point au même rang dans leur estime; eux à leur tour firent moins de cas de ces savants, peut-être à proportion de la distance qui les séparait d'eux; ils se brouillèrent avec presque tous: c'est un tort; mais ils redoublèrent d'application, d'activité, d'efforts, et les éditions de l'imprimerie Aldine, continuèrent d'avoir la même vogue, et la conservent encore (1).

Paul, le dernier des fils d'Alde Manuce, n'avait que trois ans à la mort de son père. Il eut comme lui le malheur d'avoir, pour premiers maîtres, d'ennuyeux pédants qui retardèrent le développement de ses heureuses dispositions. Mais appelé de bonne heure à Venise avec ses frères, il s'en distingua bientôt par ses progrès. Les savants qui avaient aimé le père, le *Bembo*, Sadolet, *Egnazio* et plusieurs autres, témoignèrent un vif intérêt à ce fils, qui promettait de le remplacer, et l'aidèrent de leurs conseils. *Benedetto Ramberti* surtout, bi-

---

(1) Les éditions de cette époque continuèrent d'avoir pour souscription : *In ædibus Aldi et Andreæ Soceri.*

bliothécaire de Saint-Marc et secrétaire du sénat, prit en main la direction de ses études, et lui donna des leçons suivies, dont Paul Manuce profita si bien, qu'on peut mettre en doute, selon Tiraboschi (1), s'il servit mieux les lettres en publiant les ouvrages des autres qu'en écrivant les siens.

André d'Asola étant mort en 1529, l'imprimerie resta commune entre les trois fils d'Alde et leurs deux oncles, fils d'André. De cette communauté, naquirent des discussions et des démêlés de famille qui tinrent, au grand dommage des lettres, cette imprimerie fermée pendant quatre ans. Enfin, en 1533, Paul, quoiqu'il n'eût que vingt-un ans, inspira sans doute assez de confiance, et à ses frères, et à ses autres co-associés, pour être mis seul à la tête de l'établissement; et il le rouvrit alors au nom de ses frères, de ses oncles et au sien (2). La société se sépara en 1540; elle ne subsista plus qu'entre Paul et ses frères (3). Les *Torresani* continuèrent de leur côté à exercer leur profession; l'un d'eux nommé Bernard, vint à Paris ouvrir une imprimerie qui subsistait encore en 1581, et qu'on appelait toujours la bibliothèque ou la librairie d'Alde (4).

---

(1) Tom. VII, part. I, page 163.

(2) On lit sur les éditions de ce temps-là : *In ædibus Heredum Aldi Manutii et Andreæ Soceri.*

(3) L'inscription fut alors tantôt *Apud Aldi filios*, et tantôt *In ædibus Pauli Manutii.*

(4) Tiraboschi, p. 164.

Dès 1533, Paul Manuce avait été attiré à Rome par de grandes espérances qui ne s'étaient point réalisées. Le seul profit qu'il tira de ce voyage fut de lier amitié avec Marcel *Cervini*, Annibal *Caro* et d'autres hommes célèbres. De retour à Venise, il rassembla chez lui une académie non de savants, mais de douze jeunes gens qui aspiraient à le devenir, et qu'il dirigeait dans leurs études. Trois ans après, il voyagea dans différentes villes d'Italie, principalement dans le dessein de visiter les plus belles bibliothèques. A Bologne, le sénat; le cardinal Hippolyte d'Este, à Ferrare, voulurent le retenir: des arrangements avantageux pour lui s'étaient faits; mais des obstacles s'élevèrent, et ces deux traités presque conclus furent rompus l'un après l'autre.

Vers ce temps-là, les cardinaux *Cervini* et Alexandre Farnèse formèrent le projet d'ouvrir à Rome une imprimerie magnifique, où l'on publierait les plus précieux manuscrits grecs de la Bibliothèque Vaticane, dont *Cervini* était bibliothécaire. Ils firent choix du célèbre imprimeur Antoine *Blado d'Asola*, qui se rendit à Venise pour obtenir de Paul Manuce une fonte de caractères et d'autres objets nécessaires à une si belle entreprise. L'exécution répondit aux préparatifs. De belles éditions sortirent à Rome des presses de *Blado*, entre autres celle d'Homère avec les commentaires d'Eustathe; mais les besoins de l'église, les progrès

de l'hérésie, la nécessité d'y opposer toutes les armes qui pouvaient la combattre, firent abandonner l'impression des auteurs profanes pour celle des Pères et des autres auteurs ecclésiastiques. Pie IV voulut que la correction des textes de ces éditions répondît à l'élégance des caractères. Il manda Paul Manuce à Rome, lui assigna un traitement annuel de cinq cents écus, et lui fit payer d'avance les frais de son voyage, de celui de sa famille, et du transport de tout le bagage et de tous les instruments de son art. Paul s'établit à Rome en 1561. Son imprimerie était placée au Capitole, dans le palais qui porte encore le nom du peuple romain : *In ædibus populi Romani*; ces mots sont inscrits sur toutes les belles éditions qu'il y donna pendant neuf ans. Quelle inscription pour un savant artiste élevé à l'école des anciens, à qui Rome antique était toujours présente, et qui connaissait si bien le sens des mots !

Mais Paul était d'une santé faible ; des indispositions fréquentes le tourmentaient ; peut-être avait-il naturellement dans l'esprit quelque chose de changeant et d'incertain ; peut-être jugea-t-il en père de famille que les gains, dans cette honorable entreprise, ne répondaient pas à ses travaux ; soit l'un ou l'autre de ces motifs, soit réunion de tous ensemble, il quitta au bout de neuf ans l'entreprise, le Capitole et Rome. Il revint à Venise en 1570; mais on ne peut pas dire qu'il s'y fixa. On le voit l'année suivante à Gènes, à Milan, de retour à

Venise, et faisant un nouveau voyage à Rome, pour y aller prendre sa fille, qu'il avait laissée dans un couvent. C'était peu de temps après l'élection de Grégoire XIII. Un homme tel que Paul Manuce convenait trop aux projets que ce pontife avait déjà conçus, pour qu'il négligeât cette occasion de se l'attacher. Entre les conditions qu'il lui proposa, il paraît que la plus décisive fut que Manuce, en dirigeant l'imprimerie pontificale, jouirait d'une liberté entière pour se livrer à ses études et à ses propres travaux. Ce second séjour à Rome fut de peu de durée; mais cette fois ce n'est point l'inconstance de Paul qu'on en peut accuser. Sa santé, toujours faible et souvent éprouvée par des maladies, reçut un nouvel échec dont elle ne put revenir. Il languit pendant environ six mois, et mourut dans sa soixante-deuxième année, le 12 avril 1574.

Considéré comme imprimeur, Paul Manuce est inférieur à son père, qui avait eu le mérite inappréciable de créer ce qu'il ne fit que maintenir; mais il le surpassa comme érudit, comme antiquaire, et comme élégant écrivain; ses préfaces, ses commentaires sont d'une latinité plus pure. La connaissance qu'il avait des antiquités romaines, des inscriptions et des monuments, lui servait souvent pour expliquer ou corriger des passages obscurs ou corrompus. Il retrouva le premier sur un marbre antique le calendrier romain, qu'il publia pour la première

fois en 1555 (1), avec une explication de ce calendrier et un petit traité sur la manière de compter les jours chez les anciens; son livre *sur les lois* (2) qu'il dédia au cardinal Hippolyte d'Este, n'est qu'une petite partie d'un grand ouvrage où il avait dessein d'expliquer tout ce qui regarde les antiquités romaines, et dont son fils publia dans la suite d'autres parties (3).

---

(1) Dans un volume d'antiquités romaines de *Sigonio*, intitulé: *Regum, consulum, ac censorum romanorum fasti*, etc.; *ejusdem de nominibus romanorum liber. Kalendarium vetus romanum, è marmore descriptum; et Pauli Manutii de veterum dierum ordine opinio, ejusdemque interpretatio literarum, quæ in Kalendario non ità faciles ad intelligendum videbantur.* Venetiis, M. D. LV. *Apud Paulum Manutium Aldi fil.* in-fol. (*Annales de l'imprimerie des Alde*, par M. Renouard, tom. I, p. 286). Ces mêmes traités de *Sigonio* furent réimprimés l'année suivante, sous ce titre: *Caroli Sigonii Fasti consulares*, etc., mais sans le calendrier retrouvé et expliqué par Paul Manuce. *Foscarini* s'est trompé en disant (*Letterat. Venez.*, p. 378) que ce calendrier vit le jour pour la première fois en 1566, lorsqu'Alde le jeune le publia avec son traité de l'orthographe latine. Cette édition, de 1566, est une réimpression, mais très précieuse, la première édition du livre de *Sigonio* étant extrêmement rare. Cette erreur de *Foscarini* a été répétée par Tiraboschi, *Stor. della Lett. Ital.*, t. VII, part. I, p. 166.

(2) *De Legibus*, Venet., 1557, in-fol.

(3) *De Senatu*, 1581, in-4°.; *De Comitiis*, Bologne, 1585, in-fol.; *De Civitate romanâ*, Rome, 1585, in-4°.

On lui doit les premiers recueils de lettres diverses, tant italiennes que latines, qui aient été imprimés (1) ; et l'on sait combien ces recueils renferment de détails curieux sur l'histoire littéraire du temps. Le volume de ses propres lettres italiennes (2), joint à ce mérite celui d'une élégante simplicité. Ses lettres latines divisées en douze livres (3), suffiraient pour prouver quelle étude il avait faite du style de Cicéron. *Scioppius* y trouvait cependant quelques expressions qui n'étaient pas cicéroniennes; ce qui n'empêche pas, dit Tiraboschi, que tout homme sage n'aimât mieux être un Paul Manuce qu'un *Scioppius* (4). D'autres, au contraire, lui ont reproché de trop imiter Cicéron; il l'imite sans doute, mais sans le copier; seulement, il est dans ses lettres latines aussi clair, aussi concis, et presque aussi élégant que lui. Pendant toute sa vie, Cicéron fut pour lui l'objet d'une étude constante et d'une espèce de culte. Il consacra de longues veilles à en épurer le texte, à

(1) Trois volumes de *Lettres italiennes*, 1542, 1545 (ce second volume fut recueilli par Antoine Manuce, frère de Paul), et 1564, in-8°.

(2) 1560, in-8°.

(3) Il les publia pour la première fois en 1558, un vol. in-8°. Les éditions suivantes qu'il donna jusqu'en 1573, sont progressivement augmentées. Celle qui fut donnée après sa mort, en 1580, est la première complète.

(4) Page 167.

le multiplier par ses éditions, et à l'expliquer. Il se passa peu d'années où il n'en imprimât ou n'en réimprimât quelques volumes. Ses commentaires sur les épîtres familières, sur celles à Atticus, sur les harangues, vulgairement nommées oraisons, s'augmentaient à chaque édition, et finirent par remplir cinq volumes in-folio. Enfin l'élégant et savant Muret ne craignit point de dire qu'il n'osait décider si c'était Manuce qui devait le plus à Cicéron, ou Cicéròn à Manuce (1).

Paul, marié en 1546, avait eu quatre enfants; l'aîné de ses fils, né le 13 février 1547, est le seul dont le souvenir se lie avec le sien. Dans le dessein qu'il eut sans doute, dès la naissance de ce fils, de perpétuer en lui l'état et la gloire de sa famille, il lui donna le nom d'Alde son père; dès qu'il fut en état de recevoir des leçons, il lui en donna lui-même, et ne tarda pas à recueillir le fruit de ses soins. Alde, qu'on appelle le jeune pour le distinguer de l'ancien, annonça des dispositions prématurées. Il n'avait que onze ans, lorsqu'on vit paraître sous son nom un petit traité sur *les élégances* des langues latine et toscane (2). A quatorze ans, il en fit paraître un plus savant et plus considérable sur

(1) *Variæ lectiones*, l. I, ch. VI.

(2) *Eleganze insieme con la copia della lingua toscana e romana, scielte da Aldo Manutio*, etc., Venezia, 1558, in-8°. Réimprimé deux fois la même année, une fois en 1559, etc.

l'orthographe latine (1); quand il serait vrai, comme on peut le soupçonner, que Paul Manuce fit plus que diriger dans ces deux ouvrages la plume de son fils, quand il l'aurait prise quelquefois lui-même, cette précocité, dans de pareils travaux, aurait encore de quoi surprendre.

Alde appelé à Rome par son père, quand celui-ci s'y fut établi (2), étendit et rectifia par l'étude des monuments et des inscriptions antiques, l'érudition, qu'il n'avait puisée jusqu'alors que dans les livres; il perfectionna d'après les sources mêmes son traité de l'orthographe latine, où il avait eu le premier l'idée de tirer des monuments, des inscriptions et des médailles, un système régulier; et il se mit en état d'en donner une seconde édition améliorée et considérablement augmentée (3). De

(1) *Orthographiæ ratio, ab Aldo Manutio, Pauli F. collecta.* Venetiis, 1561, in-8°.

(2) 1562.

(3) Il ne donna cette édition qu'en 1566. Il y mit à la suite de son traité les inscriptions inédites qu'il avait recueillies, un traité des abréviations employées par les Anciens : *Notarum veterum explanatio*, etc. Ce fut dans ce volume qu'il réimprima le calendrier romain et le commentaire de son père sur ce calendrier, dont nous avons vu plus haut la première édition. En 1575, il donna une édition abrégée de ce traité, sans les inscriptions et sans les notes (*Epitome Orthographiæ Aldi Manutii Pauli F. Aldi N.*, etc., in-8°.) Cette édition est la plus recherchée et la meilleure.

retour à Venise en 1563, il prit la direction de l'imprimerie que Paul y avait laissée, et continua de suivre, quoique d'un peu loin, les traces de son père dans l'art typographique et dans les travaux de l'érudition. Paul Manuce avait amplement commenté, en cinq volumes in-folio, les épîtres et les harangues de Cicéron; Alde y ajouta, en cinq autres volumes, et avec des commentaires aussi amples, s'ils ne sont pas aussi bons, tous les traités sur l'art oratoire et tous ceux de philosophie. Il rassembla sous un titre commun et une seule date (1) ces dix volumes, qui forment une édition complète de l'orateur romain, due aux travaux du père et du fils.

Déjà depuis plusieurs années, il avait été nommé professeur de belles-lettres dans le collége de la Chancellerie, où étaient élevés les jeunes gens qui aspiraient aux places de secrétaires de la république, et il remplissait assidûment cet emploi. On aurait cru qu'il dût se fixer entièrement à Venise; il arriva tout le contraire; sa réputation qui s'accroissait de celle de son père et de son aïeul, le fit appeler à Bologne pour remplacer dans la chaire d'éloquence latine, le savant *Sigonio*, qui venait de mourir. L'espoir d'augmenter sa renommée et sa fortune lui fit accepter cette place; et il quitta en

(1) 1583.

1585 son imprimerie et Venise, où il ne devait plus revenir (1).

A Bologne, il publia en italien la vie de Cosme de Médicis Ier., grand duc de Toscane (2); il ne la dédia point à François fils de Cosme et son successeur, mais à Philippe II, roi d'Espagne; ce fut cependant du grand duc François qu'il en reçut la récompense. Ce prince en fut si satisfait qu'il lui fit offrir la chaire de belles-lettres dans l'université de Pise, à des conditions qui lui ôtèrent tout prétexte pour la refuser, quoiqu'on le sollicitât en même temps à Rome d'accepter celle que la mort du célèbre Muret laissait vacante. Il était à Pise depuis six mois, lorsque le grand duc qui l'y avait attiré, mourut, et ce fut lui qui prononça publiquement en latin son oraison funèbre (3). Le changement de souverain l'appela sans doute à Florence;

(1) On pense assez généralement que l'imprimerie d'Alde continua de lui appartenir, et qu'il la fit gérer, en son absence, par *Niccolò Manassi*, qui la conduisait déjà depuis quelques années. M. Renouard croit, au contraire, et sur de fort bonnes raisons, que, dès avant 1585, Alde l'avait cédée à *Manassi*, ou ne s'était du moins réservé qu'une partie de la propriété. (Voyez *Annales de l'imprimerie des Alde*, t. II, p. 127. Les éditions de *Manassi* portaient toujours le nom d'Alde; mais il est aisé de voir pourquoi.)

(2) *Vita di Cosimo de' Medici, primo granduca di Toscana.* Bologna, 1586, in-fol. Edition très belle et assez rare.

(3) *Oratio de Francisci Medices magni Etruriæ ducis lau.*

il avait précédemment été reçu membre de l'académie; il y prit alors séance; il y récita même ce qu'on appelait une *leçon*, sur la poésie (1); mais à peine de retour à Pise, toujours sollicité par les Romains, qui, malgré son premier refus, n'avaient point encore donné à Muret de successeur, il partit enfin pour Rome (2); et résolu à s'y fixer, il y fit transporter de Venise son immense bibliothèque, formée successivement par Alde l'ancien, par Paul Manuce et par lui-même, et qui ne montait pas à moins de quatre-vingt mille volumes.

Quatre ans après, Clément VIII le mit à la tête de l'imprimerie du Vatican, que Sixte V avait fondée (3). Alde en partagea la direction avec Dominique *Basa*, que Sixte avait appelé de Venise pour former ce magnifique établissement. Les soins de cette gestion et ses leçons de belles-lettres dans le collége romain, ne l'empêchèrent pas de publier encore quelques ouvrages. Malheureusement, sa conduite ne répondait pas à son savoir et à la gravité de son état. Il mourut subitement des

---

dibus, habita ab Aldo Manucio, in augustissimâ æde pisanâ. XII Kal. Dec., 1587, in-4°.

(1) Cette *lezione*, récitée le 28 février 1588, est imprimée.

(2) En 1588.

(3) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 80.

suites de ses excès de table (1), le 28 octobre 1597, n'étant âgé que de cinquante-un ans.

Comme il n'avait fait aucune disposition de ses biens, la chambre apostolique fit mettre les scellés sur tous ses effets, pour un crédit qu'elle prétendit avoir sur lui; d'autres créanciers se présentèrent; la bibliothèque d'Alde fut partagée entre eux et ses neveux, après qu'elle eut été visitée par ordre du pape, et qu'il en eut fait enlever plusieurs articles (2). Ainsi fut dispersé le fruit des soins, des travaux et des dépenses de trois générations de savants imprimeurs; ainsi en arrive-t-il presque toujours de ces grandes collections particulières; ce serait donc une folie, si ce n'était une jouissance et quelquefois une nécessité, d'en amasser. Alde avait eu le dessein de léguer sa bibliothèque à la république de Venise (3). Il est fâcheux qu'il ne l'ait pas fait. Dans cet immense dépôt des connaissances humaines, si célèbre sous le nom de bibliothèque de Saint-Marc, et que le temps et les révolutions politiques ont épargné, le voyageur instruit visiterait avec respect

---

(1) *Per troppa crapula.* Foscarini, *Letterat. Venez*, p. 392. Quelques écrivains ont intenté contre lui d'autres accusations; *Apostolo Zeno* le défend dans ses *Notizie su' Manuzi;* mais le genre de sa mort et ce qui la suivit ne prouvent que trop que tout n'était pas calomnie dans les accusations.

(2) Foscarini, *loc. cit.*

(3) *Idem, ibidem.*

cette division de quatre-vingt mille volumes, sur laquelle il verrait écrit : *Bibliothèque des Alde.*

On trouve dans les ouvrages d'Alde le jeune moins de savoir et moins d'élégance que dans ceux de Paul Manuce; mais ils sont en plus grand nombre et embrassent une plus grande diversité d'objets. Le plus estimé de ses ouvrages d'érudition a pour titre : *de Quæsitis per Epistolam* (1); il est divisé en trois livres, et chaque livre en dix questions, adressées par lettres ou plutôt avec des préambules en forme de lettres, à des cardinaux, à d'autres grands personnages, ou à des savants. Les plus curieux de ces trente petits traités roulent sur les eaux de l'ancienne ville de Rome, sur les auspices, sur la toge des romains, sur la tunique et la *trabea*, sur les lettres ou épîtres familières, sur les flûtes, sur les arts libéraux tels qu'ils s'exerçaient à Rome, etc. J'ai parlé plus haut d'un autre livre du même genre, et dont le titre est à-peu-près le même (2). C'est tout ce qu'ils ont de semblable. Dans l'ouvrage de *Parrasio*, les articles sont beaucoup plus nombreux, et généralement plus courts, et les sujets n'ont rien de commun avec ceux qui furent traités par Alde. Ce sont de petites notes, ou des scolies détachées sur des passages de dif-

---

(1) Venise, 1576, in-8°.

(2) *De Rebus per epistolam quæsitis*. Voy. ci-dessus, p. 215.

férents auteurs anciens, quelquefois adressées par lettres, quelquefois entremêlées de dissertations et de discours prononcés avant l'explication de ces auteurs. Ce sont, en un mot, des questions de philologie et non d'antiquité. On a pourtant accusé Alde d'avoir pillé *Parrasio;* mais Tiraboschi n'a pas eu de peine à le défendre (1). La ressemblance même des deux titres prouve qu'il n'y en a pas d'autre. Un plagiaire homme d'esprit n'en manquerait pas au point d'indiquer par son titre la source de ses plagiats.

Quant à ses ouvrages italiens (2), on aimerait à réunir à sa vie de Cosme Ier. celle du fameux *Castruccio Castracane* de Lucques (3); mais elle est d'une rareté qui décourage même de la chercher (4). Il se proposa dans ce morceau d'histoire de redresser les inexactitudes et les fables qu'il trouvait dans celle que Machiavel avait écrite. Il fit exprès un voyage

(1) Tom. VII, part. I, p. 168.

(2) Ses *Lettere volgari*, qu'il fit imprimer à Rome, 1592, in-4°., sans égaler celles de son père, ne manquent cependant pas d'élégance, et, selon Apostolo Zeno, mériteraient d'être plus connues.

(3) *Le Azioni di Castruccio Castracane degli Antelminelli, signore di Lucca, con la genealogia della famiglia*, etc. Roma, *Gio. Gigliotti*, 1590, in-4°.

(4) M. Renouard lui-même avoue, tom. II, p. 127, qu'il n'a jamais eu la satisfaction d'en rencontrer un exemplaire.

à Lucques (1) pour y chercher des titres authentiques et des renseignements sûrs; il en trouva dans les archives et dans la famille même de *Castruccio*. Mais Machiavel avait un but en écrivant cette vie comme il l'a fait; et Alde se donna bien de la peine pour réfuter un roman (2). Il avait cru devoir lutter contre ce terrible athlète, et il l'avait fait avec avantage, quant à la vérité des faits; il entreprit de marcher à sa suite et de suivre ses pas dans une autre carrière, où l'inégalité des forces se fit bien plus apercevoir. Il écrivit des *discours politiques* sur la troisième décade de Tite-Live, comme Machiavel en a écrit sur la première. Cet ouvrage qu'il laissa imparfait, fut publié après sa mort (3), fit peu de bruit, et n'a point été réimprimé.

Les Alde, ou plutôt les Manuce, ne furent pas les seuls imprimeurs qui donnèrent alors aux presses italiennes une renommée qu'elles conservent encore; la famille des *Giunti* à Florence et à Venise, celle des *Giolito de' Ferrari* à Venise, *Valgrisi* dans cette dernière ville, *Torrentino* et *Sermartelli* à Florence, et plusieurs autres, mul-

---

(1) En 1588, tandis qu'il était à Pise.

(2) Voyez ci-après, chap. XXXIII.

(3) *Venticinque discorsi politici sopra Livio della seconda guerra Cartaginese*, Roma, 1601, in-8°. L'histoire de cette seconde guerre punique commence avec le XXI°. livre : c'est-à-dire, avec la troisième décade; on sait que la seconde est perdue.

tipliaient à l'envi les bonnes éditions; mais quoiqu'ils fussent presque tous plus lettrés que la plupart des imprimeurs ne se piquent de l'être aujourd'hui, aucun d'eux ne le fut au même degré que les Alde, et surtout aucune de ces familles ne présente comme la leur une série non interrompue de trois générations de typographes et de savants. Les Alde n'eurent de rivaux parmi leurs contemporains qu'en France, dans la famille des Estienne; et la justice oblige encore d'avouer que les éditions grecques des Estienne sont postérieures d'un demi-siècle à celles des Manuce (1), et que du moins Alde l'ancien, dans ses immenses et difficiles entreprises, fut véritablement sans rival.

Ces imprimeries célèbres étaient celles dont les amateurs de livres recherchaient le plus les éditions; mais dans presque toutes les villes, il y en avait d'autres qui, tout inférieures qu'elles étaient, ne laissaient pas de seconder cette impulsion donnée, et de répandre le goût de l'instruction à mesure qu'elles en multipliaient les moyens. Il devenait de plus en plus facile, non seulement aux souverains,

---

(1) Voy. *Theodori Janssonii ab Almeloveen de vitis Stephanorum celebrium typographorum dissertatio epistolica*, Amstelœdami, 1683, in-8°.; et à la suite de cette dissertation, l'*Index librorum qui ex omnium Stephanorum officinis unquam prodierunt*. (Voyez aussi *Annales de l'imprimerie des Alde*, supplément, 1812, p. 3.)

mais aux particuliers, amis des lettres, de rassembler de nombreuses bibliothèques, ou d'ajouter de nouvelles richesses à celles qu'ils possédaient auparavant.

Nous avons vu les vicissitudes qu'éprouva la bibliothèque du Vatican sous les souverains pontifes qui se succédèrent depuis Jules II jusqu'à Sixte V (1), et celles auxquelles la bibliothèque non moins célèbre des Médicis, fut exposée, jusqu'au moment où Clément VII la fit reporter à Florence (2), et ce que firent ensuite les grands ducs pour l'y établir magnifiquement et l'enrichir de plus en plus (3). Nous avons vu enfin la bibliothèque de la maison d'Este, transférée de Ferrare à Modène (4), et nous avons dû chercher pour elle jusque vers la fin du siècle suivant, la réparation et le dédommagement des pertes que cette translation lui avait causées (5). Les manuscrits donnés dans le quinzième siècle à la république de Venise par le cardinal Bessarion (6), ne furent placés d'une manière digne d'un si riche présent que lorsque l'architecte Sansovino eut élevé en 1529, par ordre du sénat, le bel édifice où est

(1) Tom. IV, pages 4, 17, 41, 68, 81.

(2) *Ibidem*, p. 42, 43.

(3) *Ibidem*, p. 54.

(4) *Ibidem*, p. 99.

(5) *Ibidem*, p. 104.

(6) Tom. III, p. 360.

toujours restée la bibliothèque devenue si célèbre sous le nom de Saint-Marc, et dont ces manuscrits firent le premier fonds (1). Le duc de Savoie, Emanuel Philibert, entre autres embellissements dont il enrichit la ville de Turin, y fit bâtir une superbe galerie, ornée de tableaux, de statues, et remplie des livres les plus rares, tant imprimés que manuscrits. Le dernier duc d'Urbin (2), voyant sa famille s'éteindre en lui, fit don à cette ville ducale d'une bibliothèque du plus grand prix, formée et successivement augmentée par ses ancêtres, et pourvut par une pension annuelle à l'entretien du bibliothécaire (3).

L'histoire des bibliothèques particulières, dont la plupart furent ensuite réunies à de grandes bibliothèques publiques, n'est pas un épisode indifférent de l'histoire générale des lettres; on ne suit pas sans intérêt la destinée de ces précieuses collections de livres que de savants cardinaux, un Sadolet, un *Bembo*, un Marcel *Cervini*, avaient formées; ni de celles que de simples savants, un

---

(1) Le décret du sénat qui ordonnait la construction de cet édifice près l'église Saint-Marc, fut porté en 1515; mais l'exécution en fut différée jusqu'en 1529, probablement à cause des guerres que la république eut alors à soutenir. Tiraboschi, t. VII, part. I, p. 183.

(2) François-Marie II de la Rovère. Voy. ci-dessus, tom. IV, p. 110.

(3) Tiraboschi, p. 185.

Celio Calcagnini, un *Pinelli*, un *Fulvio Orsini*, ou des maisons religieuses qui étaient en même temps des espèces de sociétés littéraires à Rome, à Venise, à Padoue, à Ferrare, à Naples, à Florence, avaient pris soin de rassembler (1); mais forcé par l'excessive richesse du sujet d'écarter plusieurs objets secondaires, je passe rapidement sur ceux-ci, quoiqu'ils aient aussi leur importance, et ne veux pas donner aux dépôts de livres une place due aux livres mêmes et à leurs auteurs. Disons cependant quelques mots d'un de ces savants possesseurs de bibliothèques célèbres, parce que, malgré son immense savoir, il n'a point laissé d'ouvrages, que son nom n'est pour ainsi dire attaché qu'à sa bibliothèque même, et que si nous l'oublions ici, nous placerions difficilement ailleurs le souvenir honorable auquel il a pourtant des droits.

Gianvincenzo Pinelli naquit en 1535 à Naples, d'une noble famille génoise, qui s'y était transportée avec une grande fortune. Dès son enfance, il ne connut d'autres plaisirs que l'étude. A vingt-trois ans, il possédait les langues latine, grecque, hébraïque, française, espagnole, les belles-lettres, la philosophie, la jurisprudence, les mathématiques, la musique, la médecine. Un savant médecin (2) lui dédiait un ouvrage sur les plantes, et

(1) Tiraboschi, p. 185 à 195.

(2) Barthelemi *Maranta*, en 1558.

le louait principalement d'avoir formé dans sa maison, un beau jardin botanique, pour lequel il faisait venir des pays les plus éloignés les plantes les plus rares. De Naples il se rendit à Padoue, s'y fixa, et y passa toute sa vie, uniquement occupé de cultiver les sciences et les lettres, d'accueillir, de secourir dans leurs besoins les savants peu favorisés de la fortune, d'encourager leurs travaux, de rassembler, autant pour eux en quelque sorte que pour lui, une bibliothèque immense, et digne, selon l'expression du *Ruscelli* (1), non seulement d'un particulier noble et riche, mais d'un grand prince ou d'une république. Il y joignit une ample collection d'instruments de mathématiques et d'astronomie, de métaux, de fossiles, de cartes géographiques, de dessins, d'antiquités; en un mot de tout ce qui peut servir aux travaux de l'érudition dans tous les genres.

Une santé faible et des maladies douloureuses ne le détournaient point de ses études; il y cherchait au contraire du soulagement à ses maux. Sa maison était comme une académie continuellement ouverte aux savants; il entretenait leur émulation, et les dirigeait dans leurs recherches; il était pour eux un père, un bienfaiteur et un guide. Cher aux habitants de Padoue, à la république de Venise tout

(1) Dans une lettre à Philippe II, *Lettere di diversi*, Venise, 1564, liv. III, p. 63. Tirabosc[illegible] p. 191, 192.

entière, il le fut aussi à tous les amis des lettres, tant italiens qu'étrangers; il mérita que notre illustre De Thou le comparât à *Pomponius Atticus*, dont toute la vie fut consacrée au noble et glorieux loisir des beaux-arts (1). Avec ce loisir, ce profond savoir et ces moyens de toute espèce qui étaient en lui et autour de lui, *Pinelli* aurait pu sans doute laisser des ouvrages dignes des regards de la postérité; mais il fut plus soigneux d'aider les autres à acquérir de la gloire que d'en acquérir lui-même, et l'on n'a de lui que quelques lettres éparses dans différents recueils. Son occupation habituelle était d'examiner les manuscrits qu'il possédait en très grand nombre, de les confronter entre eux et avec les éditions qui avaient été faites des mêmes ouvrages, et d'écrire à la marge ses observations et ses notes. C'est ainsi qu'il passa une vie douce, égale, et plus longue que ses infirmités ne semblaient le lui permettre; il mourut en 1601 à Padoue, âgé de soixante-six ans. Après sa mort, cette opulente bibliothèque qu'il avait pris tant de peine à rassembler, dut être transportée à Naples, où étaient ses héritiers. On la chargea sur trois vaisseaux; l'un des trois fut pris par des corsaires, qui ne regardant les livres que comme un poids inutile, en jetèrent une partie à la mer. Le reste fut dispersé sur la côte auprès de Fermo. Des pêcheurs s'en

(1) Histor., liv. CXXVI, [illegible]71.

servirent pour boucher les trous de leurs barques, ou pour tenir lieu de vitres à leurs fenêtres. L'évêque de Fermo, enfin averti, en recueillit comme il put les malheureux restes, et les fit passer à Naples, où ils furent réunis aux deux autres parties qui avaient éprouvé de leur côté des dispersions et des pertes considérables. Ces débris d'une si grande richesse littéraire furent vendus. Le cardinal Fréderic Borromée, neveu du saint archevêque de Milan, les acheta pour la somme de trois mille quatre cents écus d'or. Si l'on calcule avec précision ce que valait alors cette somme, on jugera par ce prix d'une petite partie, de ce qu'avait dû valoir la bibliothèque entière.

Un mobile encore plus actif et qui se multiplia de toutes parts dans la proportion la plus rapide, ce furent les académies savantes qui se formèrent à l'exemple de celles de *Pomponio Leto*, de *Pontano* et d'Alde l'ancien, que nous avons vues s'élever dans le quinzième siècle à Rome, à Naples et à Venise; rien n'était plus propre, au moins dans ces premiers temps, à propager et accélérer le mouvement général des esprits vers les sciences, les lettres et les beaux-arts. L'histoire de ces académies trouverait naturellement ici sa place, et serait facile à tracer; outre plusieurs ouvrages spécialement consacrés à cet objet (1), le *Quadrio* a

(1) Tels que l'*Italia Accademica*, de l'abbé *Giuseppe Mala-*

donné une liste exacte de toutes les académies italiennes, rangées par ordre alphabétique du nom des villes où elles furent établies (1); Tiraboschi a fait de celles du seizième siècle seulement, le sujet d'un assez long chapitre de cette partie de son histoire (2); j'en tirerai sommairement ce qui convient au plan de la mienne.

L'académie romaine qui devait la naissance à *Pomponio Leto*, après les persécutions et les vicissitudes qu'elle avait éprouvées du vivant de son fondateur (3), respira sous Jules II, et parvint sous Léon X à l'état le plus florissant (4). Ses réunions dans les lieux les plus agréables de Rome, la douce gaîté qui y régnait, les soupers joyeux et délicats qui les terminaient souvent, sont décrits de la manière la plus séduisante dans deux lettres de Sadolet (5). Parmi les beaux génies, les savants et les prélats italiens, amis des lettres, qui s'y rassem-

---

testa Garuffi, Rimini, 1688; première partie, qui devait être suivie de deux autres, lesquelles n'ont point paru; *Specimen historiæ academiarum Italiæ*, de Marc-Antoine Jarckius. Leipzig, 1725; et deux catalogues des académies italiennes, dans le *Conspectus thesauri litter. Ital.*, de *Fabricius*.

(1) *Storia e ragione d'ogni poesia*, tom. I, p. 48—113.

(2) *Stor. della Lett. Ital.*, tom. VII, part. I, p. 112—161.

(3) Voy. ci-dessus, tom. III, p. 411 et suiv.

(4) Voy. tom. IV, p. 16.

(5) *Epist. famil.*, tom. I, ép. 106, éd. de Rome, 1760; *ibidem*, tom. II, ép. 246.

blaient, on distinguait un riche allemand nommé Goritz ou Coritz (1), qui faisait à Rome une grande dépense, et avait fait bâtir à ses frais une magnifique chapelle dans l'église de Saint-Augustin. Les poètes romains, ou qui se trouvaient alors à Rome (2), célébrèrent en vers latins la dédicace de cette chapelle et la pieuse magnificence du fondateur, et leurs vers furent imprimés sous le titre de *Coryciana* (3). Les académiciens se rassemblaient souvent dans la chapelle de Goritz; ce bon allemand s'y trouvait au milieu d'eux, et les invitait ensuite à un souper splendide; il y donnait l'exemple de bien boire; et pour exciter la gaîté des convives, il se livrait lui-même à leurs plaisanteries, sur son goût germanique pour le vin et pour les plaisirs de la table. Ainsi, dit avec un juste sentiment de regret, le bon Tiraboschi, ainsi parmi les verres et les jeux d'esprit, on cultivait joyeusement les lettres, et les plaisirs mêmes servaient à en encourager et à en ranimer l'étude (4).

Cette société académique, telle qu'il n'en exista peut-être jamais de pareille, fut dissoute en 1527 par le sac de Rome; quelques sociétés particulières

---

(1) En italien, *Gorizio* ou *Corizio*; en latin, *Gorycius* ou *Corycius*.

(2) En 1514.

(3) Rome, 1524.

(4) Page 116.

qui s'y formèrent après le retour de la paix, ne la remplacèrent pas. L'une de celles qui eurent le plus de réputation, fut l'académie des *Vignajuoli*, des Vignerons, qui se réunissait chez le chevalier *Oberto Strozzi* de Mantoue. Les premières académies portaient simplement le nom de la ville où elles résidaient ou celui de leur fondateur; pour se distinguer mieux les unes des autres, elles ne tardèrent pas à se donner des noms particuliers, nés de quelques circonstances fortuites, ou simplement dictés par le caprice et par l'esprit de singularité. Ces noms exprimaient ou des qualités louables, comme les *Enflammés*, les *Empressés*, les *Intrépides* (1); ou des qualités blâmables comme les *Oisifs*, les *Endormis*, les *Grossiers* (2), ou ils étaient marqués par d'autres bizarreries. Chacun des membres de ces académies se dépouillait de son nom propre, et en prenait un analogue au nom commun de sa compagnie. Ainsi l'académie des *Enflammés* avait pour académiciens le *Brûlé*, le *Grillé*, l'*Ardent*; celle des *Empressés* avait l'*Inquiet*, le *Vif*, le *Rapide*, etc. Il paraît que l'académie des *Vignerons*, fondée à Rome vers 1530, tira ce nom du goût de ses membres pour le jus du fruit de la vigne. C'étaient tous des poètes fort gais, le *Berni*, le *Mauro*, le *Molza*, le *Casa*, qui était alors très jeune, le *Bini*, le *Firen-*

(1) *Degl' Inflammati, de' Solleciti, degl' Intrepidi.*

(2) *Degli Oziosi, de' Sonnolenti, de' Rozzi.*

suola, et plusieurs autres du même caractère; ils ne songeaient dans leurs séances qu'à s'égayer, à réciter des vers plaisants ou satiriques, et à se faire entre eux des défis poétiques, qui se terminaient le verre en main par d'autres défis. Leurs noms académiques étaient relatifs, non à la vigne seulement, mais aux fruits ou aux autres objets champêtres, tels que le *Coing*, le *Verjus*, l'*Échalas*, la *Serpe* (1), etc. Tout cela nous paraît assez ridicule, et l'était réellement; mais enfin cette bizarrerie devint usage, cet usage devint universel, et il a duré jusqu'à nos jours.

De plus, chacune des académies avait une devise dont la figure ou le corps et les paroles ou l'ame avaient un rapport métaphorique avec le nom qu'elle s'était donné. On y mit la même importance que les familles nobles à leurs armoiries. A l'exemple des académies, il n'y eut homme ni femme de quelque réputation qui ne voulût avoir sa devise. On consultait les savants sur les choix qu'on en devait faire; on leur écrivait des lieux les plus éloignés. Heureux celui qui proposait la plus juste et la plus ingénieuse (2)! De là ces nombreux et gros volumes que publièrent Paul Jove, *Ruscelli*, *Bargagli*, *Contile*, *Camillo* et plusieurs autres, pour expliquer méthodiquement ce que c'étaient que les devises, et

(1) *Il Cotogno*, *l'Agresto*, *il Palo*, *il Pennato*, etc.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 112.

comment on devait s'y prendre, et les règles qu'on devait suivre, et les défauts qu'on devait éviter en les formant.

L'académie *della Virtù*, établie à Rome par *Claudio Tolommei*, quelques années après celle *des Vignerons* (1), sous la protection du cardinal Hippolyte de Médicis, avec un nom plus grave, n'avait à-peu-près que la même destination. Mais il ne faut pas oublier que le mot *virtù* s'applique en italien, non seulement à la vertu, mais au talent supérieur, aux qualités éminentes, à tout ce qui excelle. Les membres de cette académie prenaient le titre de pères, et leur président celui de roi. Il était élu chaque semaine pendant le temps du carnaval, et le premier acte de son règne était un souper splendide qu'il donnait à ses confrères. Annibal *Caro*, qui était un des *padri virtuosi* ou *della virtù*, parle dans plusieurs de ses lettres de ces réunions, de ces fêtes et de ces élections royales. A la fin du souper, chacun des convives offrait au nouveau roi quelque présent ridicule, accompagné d'un discours ou d'une pièce de vers du même genre que le présent. Un certain Léoni, élu roi, avait un nez d'une grandeur démesurée. Annibal *Caro* lui fit présent d'un garde-nez, le lui attacha très sérieusement lui-même, et lui adressa un *discours sur les*

(1) Vers 1538.

nez (1), qui pensa faire mourir de rire tous les pères de la Vertu.

Dans cette singulière harangue académique il y a bien des traits, des allusions, des plaisanteries que je ne puis me permettre d'indiquer; il y en a aussi qui n'ont que de la bizarrerie et de l'originalité. L'orateur rapporte au nez les plus grands événements du monde politique. Selon lui, Charles V n'est un si grand empereur que parce qu'il a une grande bouche; et François Ier. ne doit qu'à l'immense longueur de son nez, d'être un aussi grand roi. Si le grand nez du roi ne combattait contre la grande bouche de l'empereur, et la bouche de l'empereur contre le nez du roi, chacun d'eux, grâce à cette bouche et à ce nez, serait maître du monde entier; mais le contre-poids à-peu-près égal entre eux, fait qu'ils se disputent à presque égal avantage le souverain empire. Si le roi fut prisonnier à Pavie, c'est qu'alors la majesté de son nez se trouvait obscurcie par de petits emplâtres, pour certain mal de son pays, et que la bouche de l'empereur était saine et sans aucun embarras. Lors du passage de Sa Majesté Impériale en Provence, le nez du roi était guéri, et la bouche de l'empereur souffrait de la cherté des vivres: aussi tout le monde sait ce qui en arriva..... Les pédants cherchent depuis long-temps la cause de l'exil d'Ovide, et ne

(1) *La Diceria de' Nasi.*

l'ont pas encore trouvée. Ovide Nason ne fut relégué que parce qu'Auguste craignit que ce grand nez qu'il avait ne lui enlevât l'empire; et il le confina dans les neiges et les glaces de la Moscovie, pour que ce nez y fût desséché par le froid.

Il ne faut pas que le roi de la Vertu, qui possède un si beau nez, le prodigue en tout temps, et l'expose comme il fait aux regards du menu peuple. C'est un nez qu'il ne doit montrer, comme les Pandectes de Florence, que par décret de la seigneurie, et à de grandes solennités, comme qui dirait celle de Pâques. Il offre donc à Sa Majesté un instrument pour le couvrir comme une relique; ce sera proprement un reliquaire, qu'on pourra n'ouvrir que dans les plus grandes nécessités de l'empire, comme les Romains pendant les guerres ouvraient le temple de Janus. Même pour ses besoins et ses opérations ordinaires, pour flairer, se moucher, etc., il faudrait que Sa Majesté procédât solennellement, et que l'ordre fût donné par le maître des cérémonies; lorsque ce nez éternuerait, on ferait une décharge d'artillerie; lorsqu'il se montrerait au peuple, on sonnerait toutes les cloches; ce serait enfin avec lui qu'on donnerait la bénédiction aux femmes qui ne peuvent avoir d'enfants, etc. (1).

(1) Notez bien que cela se débitait à Rome, et y fut imprimé à la suite d'un autre morceau du même genre, qui avait été lu dans la même académie, et dont voici le titre : *Comento di ser Agresto*

Pour revenir aux académiciens de la Vertu, l'objet de leurs séances était quelquefois plus sérieux; on y expliquait Vitruve, et c'était même pour parvenir à la parfaite intelligence de cet auteur que le *Tolommei* avait songé à former une académie. Celle-ci dura peu d'années, et fut remplacée par celle *dello Sdegno*, de l'Indignation, du Courroux (1). Puis vint l'académie des *Intrépides*, puis celle des Courageux, *Animosi*, où *Torquato Tasso*

---

da ficaruolo sopra la prima ficata del padre Siceo, etc.; et à la fin: *Stampata in Baldacco per Barbagrigia da Bengodi*, con *grazia e privilegio della bizzarrissima accademia de' Virtuosi... Uscita fuori co' fichi alla prima acqua d'Agosto*, 1539, in-4°. Pour l'intelligence de ce titre, il faut savoir que le Molza, qui avait été, dans l'Académie des *Vignerons*, le Figuier, *il Fico*, et qui était un des pères de celle de la *Vertu*, y avait récité un *capitolo* bernesque sur les *Figues*; Annibal *Caro*, qui avait été vigneron sous le nom de l'*Agresto*, du Verjus, fit sur cette pièce plus que gaie un commentaire digne du texte. Il le publie sous son ancien nom académique, *ser Agresto*, et nomme savamment le Molza *padre Siceo*, du mot grec Σύκον, *ficus*, figue. Le libraire, déguisé sous le nom de *Barbagrigia*, est le fameux *Blado d'Asola*, qui était alors à la tête de l'imprimerie pontificale. (*Seghezzi*, vie d'Annibal Caro, en tête de l'édition de ses œuvres.) On réimprima depuis ces deux plaisanteries, in-8°., sans date et sans nom de lieu; mais ce lieu paraît être Florence. On les trouve aussi à la fin des *Ragionamenti* de l'Arétin, édition de 1660, in-8°., sous le faux titre de *Cosmopoli*.

(1) En 1541.

fut reçu, et ensuite plusieurs autres (1); parmi lesquelles on distingue, vers la fin du siècle, l'académie du Dessin, *del disegno*, qui avait eu pour origine (2) la compagnie de Saint Luc, et qui fut uniquement destinée à honorer et encourager les beaux-arts.

Bologne ne montra pas moins d'empressement que Rome pour ce genre d'institutions. Sans parler de la plus ancienne de ces académies, que l'on dit fondée en 1511 par le poète *Gianfiloteo Achillini*, mais dont on ne connaît que le titre *il Viridario*, le Verger, qui est aussi celui d'un de ses poëmes (3); Achille *Bocchi*, savant Bolonais, et historien de sa patrie (4), en rassembla une dans une magnifique maison qu'il avait fait bâtir, et où il avait établi une imprimerie. Son académie, composée de savants, eut pour objet comme celle d'Alde, à Venise, de diriger et de surveiller les éditions; elle ne prit comme elle d'autre titre que le nom même de son fondateur, et on lit sur le frontispice des livres qui sortirent de cette savante imprimerie : *In ædibus academiæ Bocchianæ*.

---

(1) J'ai parlé ailleurs (tom. IV, p. 71) de l'académie vaticane établie par le cardinal Charles Borromée, neveu du pape Pie IV, et des graves études auxquelles elle était consacrée.

(2) En 1578.

(3) Voyez ci-dessus, tom. III, p. 548.

(4) Voyez ci-après, au chapitre *des Historiens*.

D'autres académies bolonaises suivirent le torrent, et s'appelèrent l'une, *des Endormis* (1), l'autre, *des Éveillés* (2), celle-ci, *des Altérés* (3), celles-là, *des Oisifs*, *des Étourdis*, *des Confus*, *des Politiques*, *des Humides*, *des Gelés* (4), etc.; tandis que dans d'autres villes de l'État ecclésiastique, à Ravenne, à Forli, à Césène, à Faenza, Macerata, Ancône, Foligno, Pérouse, Viterbe, etc., florissaient les *Informes*, les *Sauvages*, les *Philergites*, les *Réformés*, les *Égarés*, les *Enchaînés*, les *Fantastiques*, les *Fortifiés*, les *Insensés*, les *Secoués*, les *Ardents* (5).

A Naples, l'ancienne académie du *Panormita* et de *Pontano* s'était séparée en plusieurs académies particulières. Plusieurs des siéges, sorte de divisions de la noblesse napolitaine, en avaient formé à l'envi l'un de l'autre. Un des siéges avait l'académie des *Sereins* (6); un autre, celle des *Inconnus*,

(1) *De' Sonnachiosi.*

(2) *De' Desti.*

(3) *De' Sitibondi* ou *de' Sizienti.*

(4) *Degli Oziosi*, *de' Storditi*, *de' Confusi*, *de' Politici*, *degli Umorosi*, *de' Gelati.*

(5) *Gl' Informi*, *i Selvaggi di Ravenna*, *i Filergiti di Forli*, *i Riformati di Cesena*, *gli Smarriti di Faenza*, *i Catenati di Macerata*, *i Fantastici d'Ancona*, *i Rinvigoriti di Foligno*, *gl' Insensati*, *gli Scossi di Perugia*, *gli Ardenti di Viterbo.*

(6) *De' Sereni.* Le *Contile*, cité par le *Quadrio*, tom. I, p. 82, dit qu'ils prirent ce titre à cause d'une *Sirène* qu'ils avaient

ainsi du reste; mais vers la moitié du siècle, le vice-roi Pierre de Tolède, craignant que dans ces réunions la noblesse ne s'occupât d'autre chose que de prose, de vers et de discussions académiques, leur défendit, par un édit exprès, de s'assembler. Dès 1560, Jean-Baptiste Porta en rétablit une à Naples, qu'il nomma l'académie des *Secrets*, et principalement destinée aux recherches de la physique et des mathématiques; celle des *Éveillés*, et plusieurs autres, ne le furent qu'à la poésie. Dans le même royaume, Bélisaire Acquaviva, comte et ensuite duc de *Nardò*, terre d'Otrante, qui avait été membre de l'Académie de *Pontano*, établit dans le chef-lieu de son duché celle du *Laurier*; l'académie de Cosence, qui dans la suite prit le titre des *Constants*, eut pour fondateurs des savants tels que *Parrasio*, *Telesio*, *Sertorio Quattromani*; Lecce eut l'académie des *Transformés*, Aquila celle des *Heureux* (1), Rossano eut les *Navigateurs* (2), Salerne, les *Accordés*, et les *Rozzi* qu'on regrette de ne pouvoir traduire en français que par les *Rustres* ou les *Grossiers*. Palerme, capitale de la Sicile, en eut plusieurs, dont la plus célèbre fut celle des *Solitaires*.

---

choisie pour leur devise; c'est un calembourg qui n'est ni exact, ni très heureux.

(1) *De' Fortunati.*

(2) *I Naviganti.*

Ferrare, qu'une université florissante et une cour protectrice des lettres rendaient une ville toute littéraire, ne pouvait manquer d'académies; elle en eut plusieurs, parmi lesquelles on distingue surtout celles *des Élevés* et *des Philarètes*, qui se succédèrent, et dont la seconde naquit en 1541, des débris de la première; et celle qui ne voulut point s'appeler autrement que *l'académie Ferraise*. Cette dernière se forma lorsque le Tasse jouissait à Ferrare de tout son crédit, et d'une renommée toujours croissante (1). Ce fut lui qui en fit l'ouverture par un discours qui nous a été conservé parmi ses œuvres (2); on y trouve aussi une leçon qu'il récita dans la même académie, sur un sonnet du *Casa* (3), et les cinquante propositions ou *conclusions amoureuses* (4) qu'il soutint publiquement pendant plusieurs jours devant une assemblée brillante de dames et de chevaliers (5).

La savante académie de Modène, qui ne prit point non plus d'autre nom que le nom même de cette ville, eut une origine intéressante, et une triste fin. Sept frères du nom de *Grillenzone*, réu-

---

(1) Vers 1568.

(2) *Opere*, tom. IV, p. 519, édition de Florence, 1724, in-fol. C'est la dernière pièce du volume.

(3) *Ibidem*, p. 243—252.

(4) Tom. III, p. 375.

(5) Voy. ci-dessus, tom. V, p. 175.

nis dans la maison de leur père, résolurent à sa mort, en 1518, de ne se point séparer (1). Cinq d'entre eux étaient mariés, et avaient, à l'exemple du père, beaucoup d'enfants; on ne leur en comptait pas moins de quarante-cinq à cinquante. Les sept frères, les cinq belles-sœurs et les aînés des cinq ménages dînaient à la même table. Auprès d'eux, dans la même salle, mangeaient les plus jeunes fils servis par leurs sœurs aînées. L'un des frères (2), qui était médecin, mais qui n'était pas l'aîné de la famille, tenait cependant la maison, et en réglait les dépenses; sans être riches, ils vivaient dans l'abondance; leur table patriarchale était ouverte aux étrangers, et surtout aux savants. Le médecin savait le grec, et avait joint plusieurs autres études à celles de son état. Il imagina de faire de sa maison une espèce d'école publique, où des maîtres qu'il payait donnaient tous les jours deux leçons, l'une de grec et l'autre de latin. Ces leçons se changèrent en conférences sur les passages les plus difficiles des auteurs dans l'une et l'autre langue; et de ces conférences naquit une espèce d'académie, qui eut selon l'usage, non seulement des travaux et des séances, mais des banquets égayés par des

(1) Voyez *Muratori*, vie de *Castelvetro*, réimprimée en tête de l'édition de Pétrarque, avec les notes de ce savant, p. 46.

(2) Il se nommait Jean.

lectures agréables, des jeux d'esprit et des bons mots.

Une véritable académie ne tarda point à se former. Modène renfermait un grand nombre de savants; ils s'y rassemblèrent; on distinguait surtout parmi eux le savant critique *Castelvetro*. L'examen des anciens auteurs, et celui des compositions des académiciens eux-mêmes, étaient l'objet de leurs travaux. Ils s'étendaient à toutes les branches de la littérature profane, et malheureusement aussi à ce qu'on nomme la littérature sacrée. Les hérésies de Luther et de Calvin menaçaient de se glisser à Modène. Quelques novateurs y pénétrèrent et se firent écouter. Bientôt ce ne furent pas seulement les académiciens, mais les hommes les moins instruits et même les femmes qui se mirent à disserter et à citer Saint Paul, Saint Jean, l'apocalypse et tous les docteurs (1). Des prédicateurs très zélés, mais qui n'étaient ni des raisonneurs assez forts, ni des orateurs assez éloquents, s'élevaient en chaire contre ces abus; on les allait entendre en foule, et l'on se moquait d'eux. Les académiciens tournaient en ridicule leurs raisonnements et leurs phrases. Quelquefois le prédicateur était forcé de descendre de la chaire, au milieu des éclats de rire et des applaudissements. L'académie s'occupait dans ses séances des questions

---

(1) *Alessandro Tassoni*, Chronique de Modène, manuscrit cité par Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 135.

théologiques qui agitaient alors tous les esprits. La cour de Rome crut qu'il était temps de s'opposer aux progrès du mal. Elle fit dresser un formulaire que les habitants de tous les ordres et de tous les états, magistrats, nobles, plébéiens, prêtres, moines, laïcs, académiciens, professeurs, furent obligés de signer (1). Ils le signèrent, et l'on assure que depuis ce temps Modène fut inébranlable dans sa foi et dans sa soumission à l'église (2). Mais il en résulta des désagréments particuliers pour quelques académiciens, principalement pour le *Castelvetro*, comme nous le verrons dans sa vie (3); enfin l'académie fut dissoute, et depuis le milieu de ce siècle, il n'est plus question d'elle, ni de ses travaux.

Elle eut, dans ses plus belles années, pour émule l'académie de *Reggio*, fondée par le savant Sébastien *Corradino*, que nous avons vu briller parmi les plus célèbres professeurs (4). Il lui donna le nom *des Allumés* (5). On s'y exerçait à écrire en prose et en vers dans les trois langues, à interpréter savamment les anciens auteurs. *Corradino* en fait le

(1) Ce formulaire, rédigé par le cardinal *Contarini*, est imprimé dans ses œuvres; il l'est aussi tom. I de celles du cardinal *Cortese*, p. 57, etc.

(2) Tiraboschi, p. 137.

(3) Ci-après, chapitre des *Poètes Lyriques*.

(4) Ci-dessus, p. 211 et suiv.

(5) *Degli Accesi*.

plus grand éloge au commencement de l'un de ses ouvrages (1), et dans la préface de sa traduction latine des dialogues de Platon. Après lui, l'académie quitta son premier nom pour celui *des Politiques*, et ce nom fut encore changé en 1587, pour celui *des Élevés*. Il paraît qu'en changeant de titre, elle conserva le même esprit.

De toutes les académies qui existèrent ensemble ou successivement à Venise, les unes sur le modèle de la première, que nous avons vue se rassembler chez Alde Manuce l'ancien (2); les autres sous d'autres formes et avec d'autres objets d'occupations ou de recherches (3), la plus célèbre et celle qui promettait le plus d'utilité, était l'académie vénitienne proprement dite, ou l'académie de la Renommée, *Della Fama* (4); mais elle eut, dans un autre genre, une fin plus fâcheuse encore que l'académie de Modène. Elle dut à Fréderic *Badoaro*,

---

(1) *Egnatius*.

(2) Ci-dessus, p. 328.

(3) Telles que celle qui prit le titre de compagnie *della Calca*, de la Foule, et les académies des Platoniciens, des Etrangers ou Pèlerins, *Pellegrini*, dont Antoine-François *Doni* raconte l'origine dans sa *Libreria* et dans ses *Marmi*; et celles des *Unis*, des *Incruscabili* (par allusion à l'académie de *la Crusca*, dont nous parlerons bientôt), des *Industrieux*, des *Recouvrés*, des *Douteux*, etc.

(4) Elle prit son nom de sa devise, qui était une renommée, avec ces mots : *Io volo al ciel per riposarmi in Dio.*

noble vénitien, son existence et sa ruine. *Badoaro* avait rempli dans la république des ambassades et d'autres grands emplois. Son nom, ses dignités, sa fortune, le rendaient à quarante ans un personnage considérable. Il aimait les savants, les gens de lettres, et était lui-même très lettré. L'académie qu'il fonda se proposait de revoir tous les livres de philosophie et de haute littérature déjà publiés; d'en corriger toutes les fautes, de les réimprimer avec des notes, des explications, des scolies, avec les plus beaux caractères et sur le plus beau papier dont on eût encore fait usage, et d'imprimer aussi de la même manière des ouvrages encore inédits, soit des académiciens eux-mêmes, soit de la composition d'autres savants. Il n'y avait point de sciences qui n'eussent dans le sein de l'académie d'illustres professeurs; des cardinaux, des princes, et même plusieurs souverains y étaient inscrits. Elle choisit Paul Manuce pour imprimeur, et certes elle ne pouvait faire un meilleur choix. Il y était en même temps professeur d'éloquence. L'académie avait aussi sa bibliothèque particulière, dont l'ouverture se fit avec beaucoup d'éclat (1). Deux catalogues des livres que l'académie se proposait d'imprimer, furent publiés, l'un en italien, l'autre en latin; ils embrassaient toutes les sciences et toutes

(1) Dans les premiers jours d'octobre 1558. Lettre de *Sigonio*, citée par Tiraboschi, p. 141.

les parties de la littérature. Plusieurs éditions se succédèrent en effet pendant deux ans ; elles sont fort belles, et forment une partie curieuse de la collection des Alde. Enfin l'académie avait vaincu toutes les difficultés qui s'opposent toujours aux grandes entreprises ; il ne lui restait plus qu'à suivre avec constance l'exécution de son plan. Elle venait de choisir pour chancelier ou secrétaire, *Bernardo Tasso* (1), qu'elle avait reçu six mois auparavant

(1) L'exact *Apostolo Zeno* avait affirmé positivement ce fait, *Note al Fontanini*, tom. I, p. 231, note (3). Le *Quadrio* l'avait répété, tom. I, p. 109. Tiraboschi n'en ayant trouvé de preuves ni dans les lettres de *Bernardo Tasso*, ni dans aucun auteur contemporain, paraît le révoquer en doute, t. VII, part. I, p. 140 ; et M. Renouard allègue les mêmes raisons d'en douter. (*Annales de l'imprimerie des Alde*, Paris, 1803, t. II, p. 87.) Cependant le même M. Renouard, dans le *Supplément* de son ouvrage, publié en 1812, ayant donné la liste complète de toutes les éditions de l'académie vénitienne, y a compris, p. 82, parmi plusieurs petites pièces concernant les affaires de l'académie, l'acte fait sous seing privé, entre elle ou les frères *Ditta*, en son nom, et *Bernardo Tasso*, qui accorde à ce dernier son logement et deux cents ducats d'honoraires annuels pour la place de chancelier. *Accordo della Ditta e fratelli co'l Tasso, 6 di gennaro* 1560, deux feuillets in-4°. Cette liste est tirée d'un volume rare et précieux qui avait appartenu à Apostolo Zeno, légué par lui aux dominicains *alle Zattere* de Venise, et dont M. Renouard n'a eu communication, à Venise même, que depuis la publication de ses *Annales*. C'est par oubli qu'il n'aura point fait observer, dans cet endroit de son Supplément, la solution qu'il présente du doute

objet que l'étude et l'exercice de cet art. Ils y joignirent ensuite la philosophie, les mathématiques et les lettres grecques et latines. Il serait en effet difficile de dire à laquelle de ces études celle de la musique est étrangère; il le serait en général de fixer entre toutes les sciences et entre tous les arts des barrières qu'il ne fût pas de leur intérêt mutuel de franchir.

Salò sur le lac de Garda eut une académie concordante, *Concorde*, et une des *Unanimes*, qui s'accordèrent dans la suite si bien ensemble qu'elles se réunirent, et n'en firent plus qu'une. *Brescia* en eut une des *Occultes* et une des *Assidus*. *Adria* eut aussi ses *Illustrés* et ses *Composés*, dont les premiers choisirent pour leur président, quoiqu'il fût absent depuis plusieurs années, le poète aveugle Louis Grotto, célèbre sous le nom de l'*aveugle d'Adria* (1). *Udine*, *Rovigo*, *Trevise*, le château même de la *Fratta* dans la Polésine, enfin les moindres villes de cet état participèrent à l'ardeur que la capitale montrait pour la fondation des académies. *Pordenone* dans le Frioul en eut une, remarquable par le nom de son fondateur; ce fut ce fameux Barthélemy d'Alviane, général des Vénitiens, aussi habile qu'intrépide, mais souvent malheureux dans les combats. A une époque où la guerre tenait fermée l'université de Padoue, il ou-

---

(1) Voyez ci-dessus, tom. VI, p. 356 et suiv.

vrit cet asile aux muses (1), et venait s'y délasser de ses travaux au milieu de littérateurs et de poètes, tels qu'un *Navagero*, un *Cotta*, un *Fracastor*, qui s'y étaient fait inscrire avec empressement.

Milan et les autres villes de ce duché ne montrèrent pas moins d'ardeur que l'état de Venise. L'académie des *Transformés* de Milan fut une de celles qui eurent le plus de renommée. L'académie *Héliconienne* et celle des *Phéniciens* (2) en eurent une presque égale; celle des *Inquiets*, qui ne naquit que vers la fin du siècle (3), réunit pour ainsi dire tout ce qui restait des savants et des gens de lettres célèbres que les autres s'étaient partagés. Les *Affidati*, les *Desiosi*, les *Intenti*, fleurirent presque à-la-fois à Pavie; les *Invaghiti* de Mantoue, fondés par César de Gonzague, seigneur de Guastalla (4), furent l'objet particulier des soins de ce prince, ami des lettres, et pourraient l'être ici d'un article fort étendu, si je voulais profiter de tous les détails relatifs à cette académie, que Tiraboschi a puisés dans les archives de Guastalla.

Les États des ducs de Savoie ne demeurèrent point en reste. On eut à Turin l'académie des *So-*

---

(1) *A. Navagerii vita à Joan.-Ant. Vulpio conscr.*

(2) *De' Fenicj.*

(3) En 1594.

(4) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 106.

cher, le Brigantin, et qui pis est le Sale ou le Dégoûtant, *lo Schifo*.

Les Etats de Parme et de Plaisance ne furent point privés de sociétés académiques. Il y en eut à Parme une des Anonymes, ou des académiciens sans nom, *Innominati*, dont la plupart ont cependant une grande renommée, tels que *Battista Guarini*, *Berardino Baldi*, *Pomponio Torelli*, la célèbre *Tarquinia Molza*, et *Torquato Tasso*, le plus célèbre de tous, qui adressa à ses confrères un sonnet qu'on trouve dans ses œuvres, et dont on entend mal le premier vers, si l'on ne se rappelle pas le titre qu'avait pris l'académie :

O troupe *sans nom*, mais fameuse (1), etc.

Sous le nom modeste d'académie des Jardiniers, *Ortolani*, Plaisance en eut une qui dura peu, mais qui mit pendant cette courte durée beaucoup d'activité dans ses travaux. Elle produisit deux livres de lettres, deux de poésies amoureuses, quatre grands dialogues sur différents sujets, six comédies, et un gros volume de compositions latines et italiennes, adressées au Dieu des jardins (2).

---

(1) *Innominata, ma famosa schiera*, etc., *Opere del Tasso*, éd. de Florence, in-fol., tom. II, sonnet CC, p. 438.

(2) Lettres de *Gio. Francesco Doni*, Venise, 1543, p. 38. Le *Doni*, qui ne se piquait pas de bon goût, ajoute que ce volume était tel, que le cheval Pégase ne suffirait pas pour le porter, quand même il serait bâté comme un mulet : *s'egli avesse il basto da mulo*.

En faisant dans tous les états d'Italie cette tournée académique, nous voici arrivés à celui de Florence, qui avait donné, dès le quinzième siècle, le premier exemple d'une académie; il en eut un grand nombre dans le seizième, et dans ce nombre, deux qui surpassèrent en illustration et en autorité toutes les autres académies italiennes.

Parlons d'abord de celles de Sienne, ville qui, après avoir résisté long-temps, dut enfin se soumettre à l'orgueilleuse Florence. Elle avait eu, dès la fin du quinzième siècle, une société *de' Rozzi* ou des Rustres, qui devint une académie au commencement du seizième, et s'occupa principalement d'écrire et de représenter des comédies dans la langue des paysans des environs. Ces pièces grossières et d'une liberté sans mesure, mais vives et spirituelles, contribuèrent souvent aux amusements de Léon X (1). Les troubles qui agitèrent ensuite la Toscane, interrompirent les joyeuses occupations des *Rozzi*. Quand le sort de Sienne fut fixé comme celui de Florence, ils reprirent leurs assemblées et leurs représentations comiques; mais la gaîté mordante et satirique de leurs jeux inquiéta le pouvoir des Médicis, devenus souverains de leur patrie, et ombrageux comme le sont toujours les souverainetés nouvelles. L'académie fut détruite en 1568, et son

(1) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 23.

nobles inclinations comme de sa fortune. Tous les jeunes Florentins animés des mêmes goûts, et livrés aux mêmes études, se rassemblaient autour de lui. On distinguait parmi eux, *Francesco* et *Giacopo da Diacceto*, *Pier Martelli*, *Antonio Bruccioli*, *Francesco Vettori*, le poète *Alamanni*, et l'on y vit bientôt après Machiavel. Je ne tarderai point à parler des ouvrages dont cette réunion intéressante fut pour lui l'occasion, et nous verrons par-là quels y étaient habituellement le genre des discussions et le sujet des entretiens.

Les choses restèrent ainsi pendant le pontificat de Léon X. J'ai dit ailleurs (1) qu'à sa mort une conspiration fut découverte, que plusieurs académiciens y furent compromis, et que le supplice des uns, la fuite des autres, la terreur de tous, amenèrent la dissolution de l'académie. Il n'y eut plus d'académie à Florence, pendant les dix ans d'agitations qui précédèrent la chute de la république; il pouvait encore moins y en avoir sous la tyrannie du duc Alexandre; mais lorsqu'on eut vu Cosme Ier. donner à son pouvoir un autre caractère, ramener la sécurité, et annoncer le goût des lettres et des arts, l'académie des *Humides*, dont j'ai aussi parlé précédemment (2), se réunit d'abord en société

(1) Tom. IV, p. 52.
(2) Tom. V, p. 556.

particulière (1); et ses membres, suivant l'usage, prirent des noms bizarres, tirés de ce qui est humide, poisson, insecte, ou même chose inanimée, comme le dard, *le lasca*, que le poète *Grazzini* a rendu célèbre (2); la grenouille, *ranocchio;* le ver de terre, *lombrico;* le scorpion, le salpêtre, et ce dont en vérité l'on ne peut deviner ni l'à-propos ni le sens, l'égoût, le cloaque, *il fogna* (3).

Mais quelques mois après (4), elle acquit plus de consistance et de dignité, sous le titre d'académie Florentine; le duc, en lui conférant ce titre, lui donna aussi des règlements pour son organisation intérieure; il y créa des magistratures, un consul qui se renouvelait tous les six mois, deux conseillers, choisis par le consul; et deux censeurs, portés ensuite au nombre de quatre, nommés par l'académie. Il lui accorda de grands priviléges; enfin il voulut qu'elle tînt ses assemblées dans le palais ducal, et ensuite dans les salles de l'université, dont

(1) En novembre 1540, chez Jean *Mazzuoli*, surnommé *lo Stradino*, parce que sa famille venait de *Strada* ou *Strata*, à environ six milles de Florence, dans la piève ou paroisse dite de l'*Impruneta.* Il n'est guère connu que par cette circonstance. Voyez cependant sur lui la préface des *Fasti consolari*, de *Salvino Salvini*, p. XXIV et XXV.

(2) Voyez ci-dessus, tom. V, *loc. cit.*

(3) Le *Quadrio*, tom. I, p. 70.

(4) Février 1541.

la présidence et la direction furent alors réunies au consulat de l'académie. Celle-ci reçut pour destination spéciale, le perfectionnement de la langue toscane, et, comme moyen d'y parvenir, l'ordre d'étudier, d'expliquer, de commenter sans cesse le Dante et Pétrarque (1). Il est permis de penser que ce zèle philologique cachait d'autres intentions; qu'on ne voulut point voir renaître les entretiens philosophiques des jardins *Rucellaï;* et qu'en occupant exclusivement de phrases et de mots des esprits tels qu'un *Segni*, un *Gelli*, un *Strozzi*, un *Martelli*, un *Giambullari*, un *Varchi*, et plusieurs autres, on voulut les détourner des études qui pouvaient réveiller en eux les souvenirs de l'ancienne liberté.

L'ouverture de l'académie Florentine se fit le 25 mars 1541, jour de la naissance de François de Médicis, premier fils de Cosme, et qui fut grand-duc après lui. Le consul était *Lorenzo Benivieni*, petit-neveu du célèbre *Girolamo* (2), lequel vivait encore, et assista, quoique à-peu-près nonagénaire, à cette solennité académique, où J.-B. *Gelli*, qui fit dans la suite tant de *leçons* sur l'Enfer du Dante,

---

(1) Préface des *Fasti consolari*. Voyez ce que j'ai dit des bons et des mauvais effets de cet usage constant de l'académie, surtout à l'égard de Pétrarque, ci-dessus, tom. IV, p. 53.

(2) Voyez ci-dessus, tom. III, p. 550.

en fit une sur un passage du Paradis (1). L'histoire très détaillée de toutes les élections, de toutes les nominations, des séances, des travaux, des lectures, de toutes les opérations de cette académie, existe dans plusieurs ouvrages, et principalement dans celui de *Salvino Salvini*, qu'il a intitulé *Fastes consulaires* (2), à l'imitation, comme il le dit lui-même dans sa préface (3), (et qui ne lui pardonnerait pas ce mouvement d'orgueil littéraire et patriotique ?) à l'imitation des fastes consulaires de la république romaine.

Du sein de cette illustre académie, et à son exemple, on en vit naître successivement plusieurs autres. Les *Élevés*, les *Lucides*, les *Obscurs*, les *Transformés*, les *Immobiles*, les *Enflammés*, et particulièrement les *Altérés* (4), furent dans le cou-

---

(1) *La lingua ch'io parlai fu tutta spenta*, etc.
(PARAD., C. XXVI.)

C'est la première des douze leçons de *Gelli*, sur Dante et sur Pétrarque, imprimées en 1551, à Florence, in-8°.

(2) *Fasti consolari dell' accademia Fiorentina di Salvino Salvini console della medesima*, etc.; Fiorenza, 1717, in-4°. On avait eu auparavant les *Notizie letterarie ed istoriche* de cette même académie, publiées en 1700, par le consul *Jacopo Rilli Orsini*.

(3) *L'autore a chi legge*, p. XXIII.

(4) On peut voir sur cette académie, dont tous les membres avaient des noms et des emblêmes relatifs au vin et à l'amour du vin, les *Fastes consulaires* de Salvini, p. 202, etc.

rant du même siècle des colonies plus ou moins célèbres de l'académie Florentine. La dernière qui en sortit les effaça toutes, et l'effaça enfin elle-même; ce fut l'académie de *la Crusca*. Ce que nous avons vu jusqu'à présent de noms donnés par le caprice et d'autres singularités, dans la plupart des académies italiennes, doit avoir préparé le lecteur à ce qu'il y a d'un peu extraordinaire dans la dénomination de cette nouvelle académie, dans les noms que prirent ses membres, dans les titres de plusieurs de leurs productions académiques, et quelquefois dans le style même de leurs écrits.

Ce ne fut d'abord qu'une réunion particulière de quatre membres de l'académie Florentine avec le *Grazzini*, ou le *Lasca*, qui en avait été exclus, quoiqu'il fût un de ses fondateurs (1); c'étaient *Bernardo Canigiani*, qui avait été ambassadeur du duc de Florence à Ferrare (2); *Giovambattista Deti*, qu'il ne faut pas confondre avec le cardinal du même nom; *Bernardo Zanchini*, docteur en droit, et *Bastiano de' Rossi*. La gaîté d'esprit et la malignité satirique du *Lasca*, paraissaient animer cette petite assemblée. Sans songer encore à former une académie, on y examinait, on y passait au tamis les ouvrages, on séparait le bon du mauvais, ou figurément la farine du son. *Lionardo Salviati*, admis

(1) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 557.
(2) En 1575.

dans la société, voulut qu'elle devînt une académie régulière (1). Les plaisanteries sur le son et sur la farine, sur le moulin, le blutoir, le tamis et le crible, y étaient alors dans toute leur force. Le premier de ces objets, le son, *la crusca*, se représenta d'abord à l'esprit, au lieu de quelqu'un des instruments qui servent à séparer le son de la farine, comme le blutoir, *frullone*, ou le tamis, *staccio*; et la nouvelle académie prit le nom de *la Crusca*. Les académiciens tirèrent leurs noms particuliers du grain, de la farine ou de la pâte. *Canigiani* devint le *Gramolato*, le Pétri; *Deti*, le *Sollo*, le Mou; *Zanchini*, le *Macerato*, le Macéré; *de' Rossi*, l'*Inferigno*, le Pain bis; et *Salviati*, qui fut celui de tous qui donna le plus de célébrité à son surnom, l'*Infarinato*, l'Enfariné. Les nouveaux académiciens qui ne tardèrent pas à s'empresser d'y être reçus, furent nommés *lo Sinaccato*, l'Écrasé; *lo Stritolato*, le Broyé; ainsi des autres. Il n'y eut que le *Grazzini* qui ne voulut point absolument quitter le nom du petit poisson qu'il avait pris dans l'académie des Humides, et qui continua, sous ce régime de la boulangerie et de la mouture, à se nommer le *Lasca*.

On a vu dans la vie du Tasse et dans l'examen de son poëme, une grande erreur de cette académie naissante, et une preuve qu'il lui arrivait quel-

(1) 1582.

quefois, pour parler d'elle en son langage, de prendre la meilleure farine pour du son. L'on a vu les titres bizarres qu'il lui plaisait de donner à ses jugements (1), et le style dont elle se servait quelquefois pour les prononcer, style étrange pour nous sans doute, mais qui ne paraissait apparemment alors que d'une singularité piquante (2). Mais ces torts sont ceux du temps et de quelques circonstances. Bientôt l'académie régularisa ses travaux, leur donna la direction la plus utile, et rendit à la langue toscane les services les plus signalés. Le plus grand de tous sans doute est d'avoir conçu le projet, et probablement commencé dès le siècle où elle était née, l'exécution du grand vocabulaire qui ne parut que dans le siècle suivant (3); code d'une autorité irréfragable, à laquelle depuis qu'il a paru tous les bons écrivains se sont soumis, barrière forte et solide contre laquelle se sont heureusement brisés tous les efforts du néologisme moderne, modèle enfin si parfait de ce que doit être un ouvrage de cette nature, qu'il a fallu que toutes les nations lettrées qui ont voulu avoir des dictionnaires de leur propre langue, se réglassent sur celui de l'académie de *la Crusca*, ou se condamnassent elles-mêmes à une évidente et peu honorable infériorité.

---

(1) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 263, note (1).

(2) *Ibidem*, p. 320, etc.

(3) En 1612.

L'Italie n'attendit pas l'existence de ces deux académies pour s'occuper des règles et de la fixation de cette langue vulgaire qui déjà, depuis plus de deux siècles, possédait des chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence et des écrivains classiques. Dès les premières années du seizième siècle, on avait commencé à examiner les ouvrages de ces écrivains, à en tirer des exemples d'après lesquels on avait rédigé des règles et des observations qui réduisaient en système la langue italienne, jusqu'alors abandonnée aux caprices de l'usage, qui rendaient raison de ses beautés, et pouvaient servir de guide aux écrivains à venir, pour donner à leur style les mêmes grâces et la même perfection. On dirait, il est vrai, que la langue latine voyant l'italienne, qu'elle regardait comme sa fille, s'embellir et s'enrichir tous les jours, en devint jalouse, qu'elle craignit que cette fille ne s'élevât contre elle, et ne lui enlevât l'empire dont elle avait jusqu'alors paisiblement joui (1). Elle excita quelques-uns de ses plus fervents adorateurs à prendre sa défense, et à soutenir sa cause avec les armes qui étaient en leur pouvoir.

Romolo Amaseo (2) fut le premier à combattre pour elle. En 1529, à Bologne, devant l'empereur

---

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. III, p. 351.

(2) Voyez ci-dessus, p. 205 et 206.

Charles-Quint, le pape Clément VII et plusieurs autres grands personnages, il prononça deux éloquentes harangues, où il soutint que la langue latine devait régner seule, et que l'italienne devait être reléguée dans les campagnes, dans les marchés, dans les boutiques, et parmi les gens des plus basses conditions. La même opinion fut soutenue publiquement par *Pietro-Angelio da Barga* (1), dans l'université de Pise; par *Celio Calcagnini* (2), dans un traité latin de l'imitation, où il va jusqu'à desirer que la langue italienne soit bannie du monde entier; par *Bartolommeo Ricci* (3), dans un savant ouvrage en trois livres, qui traite aussi de l'imitation; par le fameux *Sigonio* (4), dans un discours *ex professo* qui a pour titre: *De la nécessité de conserver l'usage de la langue latine* (5), et par plusieurs autres latinistes zélés. La langue italienne eut de son côté de valeureux champions; et quoiqu'elle ne prétendît d'abord que se soutenir à côté de sa mère et de sa rivale, elle finit par se placer au-dessus d'elle, et par la reléguer au second rang.

Ce ne fut pas un italien qui se présenta le premier

---

(1) Ou *Bargeo*, poète latin célèbre.

(2) Voyez ci-dessus, p. 302 et suiv.

(3) Ci-dessus, p. 223 et suiv.

(4) Ci-dessus, p. 275 et suiv.

(5) *De latinæ linguæ usu retinendo.*

au combat. Jean-François *Fortunio* était esclavon de naissance, mais il avait presque toujours vécu en Italie; il était jurisconsulte de profession, et *podestà* ou préteur de la ville d'Ancône. Il y publia, en 1516, les *Règles grammaticales de la langue vulgaire*, dont le succès fut si grand qu'on en fit, dans l'espace de six ans, quinze éditions (1). L'auteur périt misérablement. Il exerçait, avec autant d'intégrité que de sagesse, la première magistrature d'Ancône; et cependant on le trouva un jour mort sur la place publique, où il était tombé d'une des fenêtres du palais. Les Anconitains crurent et affirmèrent qu'il s'y était jeté lui-même dans un accès de frénésie; mais *Valeriano, Zeno* et *Tiraboschi* laissent entendre (2) qu'il est plus probable qu'il y fut précipité.

Niccolò Liburnio fit paraître en 1521, à Venise, *le Vulgari eleganzie* (3), en trois livres. Il était Vénitien, et chanoine de Saint-Marc. Il donna, en 1526, un second ouvrage de grammaire, intitulé: *Les trois Sources* (4), où il tire, plus directement

---

(1) *Apostolo Zeno, note al Fontanini*, tom. I, p. 7.

(2) Joan. Pier. Valerian., *De infel. Litter.*, l. I; Apost. Zeno, *loc. cit.*; Tirab., *Stor. della Letter. Ital.*, tom. VII, part. III, p. 353.

(3) Chez Alde, in-8°,

(4) *Le tre Fontane*, Venise, in-4°. Le même *Liburnio* est auteur d'un ouvrage médiocre, publié en 1546, chez Alde, sous

encore que dans le premier, toutes les règles de la grammaire et de l'éloquence toscane des trois grands classiques du quatorzième siècle, Dante, Pétrarque et Boccace. Mais une année avant la publication de ses *Tre Fontane*, il parut, sous un titre modeste, un ouvrage qui éclipsa et ses *Eleganzie vulgari* et les *Regole grammaticali* de *Fortunio*; ce furent les *Prose* du *Bembo*, imprimées pour la première fois en 1525 (1). Il avait commencé, dès 1502, à écrire ses observations sur la langue, et il en avait achevé, dix ans après, les deux premiers livres, qu'il envoya dès lors, à Rome, à son ami *Trifon Gabriele* (2). Ces dates ne sont point indifférentes; elles assurent au *Bembo* une priorité qui lui fut disputée par ceux qui ne pouvaient de même lui disputer la supériorité.

Pour donner à son ouvrage une forme plus animée qu'un traité de grammaire ne paraît le comporter, il l'écrivit en dialogues; mais cette forme de composition a ses vraisemblanees particulières, que le *Bembo* négligea d'observer. Il s'adresse au

---

le titre d'*Occorrenze humane*. Il mourut à Venise, en 1557, âgé de 83 ans.

(1) A Venise, chez *Gio. Tacuino*, in-fol., réimprimées, *ibidem*, 1538, chez *Marcolini*, in-4°.; à Florence, par *Torrentino*, 1549, in-4°.; et ensuite un nombre de fois presque infini.

(2) La lettre, datée du 1er. avril 1512, dans laquelle il annonce à cet ami l'envoi de son manuscrit, est conservée parmi les siennes, tom. II, liv. II de l'édition d'Alde, 1550.

cardinal Jules de Médicis, qui fut ensuite le pape Clément VII; il lui raconte trois entretiens qui s'étaient tenus à Venise, dans la maison de son frère Charles *Bembo*, entre ce frère, Julien de Médicis, qui fut peu de temps après duc de Nemours, et qu'on nommait dès lors le Magnifique; Frédéric *Fregoso*, depuis archevêque de Salerne, et Hercule *Strozzi*, noble Ferrarais et poète latin célèbre. Le sujet est naturellement amené. Un mot florentin (1), dont se sert Julien, fait tomber la conversation sur la langue vulgaire; on en fait l'éloge; on convient que c'est fort bien fait d'écrire en cette langue. Hercule *Strozzi* est le seul qui ne soit pas de cet avis. Cette langue vulgaire tant vantée lui paraît pauvre, basse, triviale; aussi n'a-t-il jamais voulu écrire qu'en latin. Les trois autres interlocuteurs se proposent de le convertir et de l'engager du moins à partager ses soins entre les deux langues. Jusque-là tout est vraisemblable; mais comment le *Bembo*, qui était absent, a-t-il pu recueillir et rédiger ces entretiens? Il était alors, dit-il, à Padoue; son frère Charles vint l'y trouver peu de temps après, les lui rapporta mot pour mot; et lui, se mit aussitôt à les écrire, avec tout ce qu'il y put mettre d'exactitude et de vérité. Il est trop aisé de sentir que, dans ce double récit des deux frères,

(1) *Rovaiq*, bise, vent du nord, tramontane.

l'exactitude est doublement hors de vraisemblance et de possibilité.

Mais mettant à part ce défaut, dont il ne paraît pas qu'on ait été frappé, les *Prose* méritent le succès universel et soutenu dont elles ont joui. Ce n'est pas qu'on y trouve autant de méthode que les livres élémentaires en exigent (1); mais l'auteur examine et apprécie avec justesse, et la langue elle-même, et ses plus grands écrivains; et il assaisonne toujours de réflexions utiles ses discussions et ses jugements. Aussi les Florentins eux-mêmes, qui ne durent pas se voir sans jalousie prévenus par un auteur qui n'était pas Florentin, lui donnèrent-ils les mêmes éloges que le reste de l'Italie; ils le citèrent comme faisant autorité dans leur propre langue. Le *Varchi* alla plus loin; en dédiant au duc Cosme Ier. la troisième édition des *Prose* (2), il ne craignit pas de dire que les Florentins ne pourront jamais avoir pour le *Bembo* assez de reconnaissance, puisqu'il a non seulement purgé leur langue de la rouille des siècles passés, mais qu'il lui a donné plus de finesse et plus d'éclat, tellement que c'est à lui qu'elle doit d'être devenue ce qu'elle est (3).

---

(1) Tiraboschi, p. 354.

(2) Celle de 1549.

(3) *Per aver egli la loro lingua dalla ruggine de' passati secoli non pure purgata, ma intanto scaltrita e illustrata che ella ne è divenuta quale si vede.*

L'exemple du *Bembo* ne tarda point à être suivi, et quoique ce fût un très bon exemple, on pourrait dire, comme on le dit des plus mauvais, qu'il ne fut que trop suivi. La *Bibliothèque italienne* de *Fontanini*, et les notes d'*Apostolo Zeno* sur cette Bibliothèque, présentent une longue liste d'ouvrages sur la langue qui furent publiés à cette époque; on en voit plusieurs qui eurent de la réputation, et ne furent pas sans utilité; mais on y remarque aussi une grammaire de la langue vulgaire (1), par un Napolitain nommé *Marcantonio Ateneo Carlino*, qui prétendait enseigner dans un style obscur, et presque barbare, l'art d'écrire avec élégance et avec clarté; des *Observations sur la langue vulgaire*, écrites en forme de dialogue par le poète bolonais *Gian Filoteo Achillini* (2), qui voulait que cette langue vulgaire ou commune fût la bolonaise et non la toscane (3); et plusieurs autres tout aussi peu capables d'aider à fixer la langue en éclairant l'opinion. Les *Observations* du *Dolce* (4) étaient mieux dirigées vers ce but, et sont restées au nombre des livres utiles; elles eurent en

(1) *La Gramatica volgare*, Napoli, 1533, in-4°.

(2) *Annotazioni della volgar Lingua*, etc. Bologna, 1536, in-8°.

(3) Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, tom. I, p. 23.

(4) *I quattro libri della Osservazioni*, etc. Venezia, 1550. La huitième édition, et la meilleure, est de 1562.

treize ans huit éditions ; à chacune, l'auteur corrigeait les fautes et réparait les omissions. Les erreurs qui lui étaient échappées dans les premières étaient si fortes, que, tout pauvre qu'il était (1), il dépensa beaucoup d'argent pour en retirer autant qu'il put les exemplaires (2).

Un autre de ces grammairiens qui mérite d'être tiré de la foule, est *Rinaldo Corso*, connu par des ouvrages d'un autre genre, et fréquemment loué par les auteurs de son temps. Un coup-d'œil sur sa vie, semée d'événements extraordinaires, rompra la monotonie de ces détails philologiques. Il était originaire de Corse ; son grand-père avait passé sur le continent, et s'était établi à Corregio. *Rinaldo* naquit le 16 février 1525, à Vérone, où ses parents avaient fait un voyage ; il fit ses études à Bologne, et particulièrement celles de droit sous le célèbre Alciat ; il retourna ensuite à Correggio, où il publia quelques ouvrages, et se livra aux exercices du barreau.

Un auteur contemporain, qui a décrit d'une manière originale un voyage fait en Italie, parlant de son passage à *Correggio*, dit qu'il y a trouvé un *Corse* qui, au lieu de tuer et d'assassiner, défendait les veuves et les orphelins, écrivait en belle prose,

---

(1) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 532.

(2) Apostolo Zeno, p. 22.

et composait des vers pleins de douceur (1). Une forte passion pour *Lucrezia Lombardi*, qui joignait les dons de l'esprit à une beauté extraordinaire, avait troublé pendant quelques années ses études et sa vie. Il l'épousa vers la fin de 1548, et jouit pendant près de dix ans avec elle du sort le plus heureux. Mais en 1557, dans la guerre qui s'éleva entre Paul IV et Philippe II, *Rinaldo*, soupçonné d'avoir voulu porter les princes de *Correggio* à se liguer avec Paul, fut sur le point d'être déchiré par le peuple, qui était pour le roi d'Espagne contre le pape; et les troupes du pape ayant ensuite assiégé *Correggio*, pillèrent et dévastèrent ses biens comme ceux d'un partisan de Philippe II.

Une guerre domestique le rendit encore plus véritablement malheureux. Sa femme, cette Lucrèce qu'il avait tant aimée, le trahit, le quitta, revint à lui, le quitta encore, légua ses biens à un certain docteur *Cartari* de *Reggio*, qui l'avait séduite, et fut assassinée peu de temps après. Etait-ce un effet de la jalousie du mari, ou de la cupidité de son rival? Le public flottait entre ces deux opinions, dont la dernière est la plus vraisemblable; et il fallut au malheureux *Corso* se défendre contre un soupçon

---

(1) *Un Corso, il quale in vece di uccidere e d'assassinare altrui, difendeva vedove e pupilli, distendeva bellissime prose, e concordava dolcissime rime.* Ortensio Landi, *Comment. delle cose notab. d'Ital.*, p. 20.

injuste, et attaquer en justice le spoliateur de sa fortune, le séducteur de sa femme, et probablement son assassin. Il paraît qu'il y perdit et ses dépenses et sa peine. Désespéré, ruiné, il partit pour Rome, et s'y attacha au cardinal de *Correggio* avec le titre de secrétaire et d'auditeur. Alors, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait en 1579 évêque de *Strongoli*, dans la Calabre citérieure. On assure qu'il l'eût été dès 1572, après la mort de son cardinal, si le pape n'avait pris son nom de *Corso* pour celui de sa nation et non de sa famille, et si cette idée ne l'eût arrêté (1).

Rinaldo Corso mourut en 1582, selon *Ughelli* dans son *Italia sacra;* mais d'après des preuves plus certaines, en 1580 (2). Dans un commentaire sur les poésies de la célèbre *Vittoria Colonna*, publié dès l'âge de dix-sept ans (3), *Corso* avait déjà montré beaucoup de sagacité et une grande connaissance de la langue et de la poésie toscane. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il fit paraître ses *Fondamenti del parlar toscano* (4), qui furent

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. III, p. 356.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) *Dichiarazione sopra la prima e seconda parte delle rime di Vittoria Colonna*, Bologna, 1542, in-8°.; réimprimé à Venise, 1558.

(4) *Venezia, per Comin da Trino*, 1549, in-8°. Réimprimé à Venise peu de temps après, sans date et sans nom d'imprimeur;

regardés, en ce genre, comme l'un des meilleurs ouvrages publiés jusqu'alors. Ils conservent tous aujourd'hui peu d'autorité; mais ils servent à marquer les pas qui furent faits dans l'analyse et dans la théorie encore nouvelle d'une langue dont les chefs-d'œuvre comptaient deux siècles d'antiquité.

De même aussi, malgré leur imperfection, les essais qui parurent d'abord d'un dictionnaire de la langue toscane, marquent les degrés qu'il fallait parcourir avant de produire un vocabulaire tel que celui de *la Crusca*. Le premier sortit de Naples, comme en était sortie l'une des premières grammaires. Le *Vocabulaire de cinq mille mots toscans*, tirés du *Roland furieux*, de Pétrarque, de Dante et de Boccace (1), ouvrage d'un Napolitain assez obscur, nommé *Fabbricio Luna* (2), servit peut-être plutôt à embarrasser la route qu'à l'ouvrir; il était hérissé de mots et de définitions si étranges, qu'il aurait fallu à cet auteur, selon l'expression

---

mais portant au titre l'enseigne *della gatta*, qui était celle de l'imprimeur *Sessa*, édition recommandée par l'auteur lui même, dans une note au revers du frontispice, comme préférable à la première. *Apostolo Zeno*, notes sur *Fontanini*, tom. I, p. 57.

(1) Naples, 1536, in-4.

(2) Mort dans sa patrie en 1559; auteur d'un recueil peu connu de poésies latines, intitulé : *Sylvarum, elegiarum et epigrammatum liber*; Naples, 1534, in-8°. Apostolo Zeno, *Notes sur Fontanini*, tom. I, p. 62.

veilles de son art, qu'il ne s'était point lassé d'admirer le *Credo* et l'*in Principio*, c'est-à-dire le premier chapitre de l'Évangile de S. Jean, écrits sans abréviations, dans l'espace d'un denier; et qu'il s'était bien moqué de maître Pline (1), ajoute l'Arétin dans son style, et de la fable qu'il nous raconte de je ne sais quelle Iliade d'Homère renfermée dans une coquille de noix (2). Cette anecdote nous donne à-la-fois une idée, et d'un talent minutieusement prodigieux, et du temps que ceux qui conduisent les plus grandes affaires de ce monde, peuvent quelquefois donner à de petits objets.

D'autres essais de vocabulaires des mots et des phrases de la langue suivirent celui de l'*Alunno*. J'en laisserai les titres, avec les noms de leurs obscurs auteurs, dans la Bibliothèque de *Fontanini*, et dans les notes de l'exact *Apostolo Zeno* (3). A l'exception du *Rusvelli* et de Fr. *Sansovino*, qui publièrent chacun un petit dictionnaire italien et latin, leurs noms ne furent connus que par ces ouvrages mêmes, et ces ouvrages ne le sont plus. Ils parurent tandis que l'académie de *la Crusca* recueillait et rédigeait les immenses matériaux du sien. Le nombre de ces prétendus régulateurs et leur peu

(1) *Di ser Plinio.*

(2) *Lettere di Pietro Aretino*, tom. I, p. 205.

(3) Tom. I, p. 69 et suiv.

d'autorité, rendaient plus nécessaire une autorité suprême qui fît cesser cette anarchie, et que la nation italienne pût en croire sur les règles, les propriétés et les richesses de sa langue.

Dès que cette langue avait été un objet d'étude et d'analyse, elle en était devenue un de discussion et de controverse. Avant de s'illustrer dans la carrière du théâtre et dans celle de l'épopée, le *Trissino*, comparant la prononciation italienne avec l'écriture, avait jugé que l'écriture était imparfaite, et manquait de plusieurs lettres pour exprimer tous les sons. Entre autres innovations qui lui parurent utiles, il proposa, pour distinguer l'*e* et l'*o* fermés de l'*e* et de l'*o* ouverts, d'adopter l'ε et l'ω des Grecs, ainsi que leur ξ pour distinguer le *z* doux du *z* plus durement prononcé. A l'exemple de plusieurs autres langues, il voulut aussi que l'italien eût l'*j* et l'*v* consonnes qui lui manquaient. Il fit exécuter en 1524 ces changements dans une édition de sa *Sophonisbe* et de quelques opuscules. Il expliqua ses motifs dans une lettre adressée au pape Clément VII (1). Il y eut une espèce de soulèvement contre ces innovations. *Lodovico Martelli*, le *Firenzuola*, *Liburnio*, les attaquèrent vivement; *Tolommei* tenta d'ajouter d'autres lettres à celles que le *Trissino* proposait. Celui-ci répondit à ses

(1) *Epistola intorno alle lettere nuovamente aggiunte nella lingua italiana*, Roma, 1524, in-4°.; Vicenza, 1529, in-fol.

adversaires ; il attaqua leurs idées et soutint les siennes (1). Il fut aussi défendu par un certain Vincent *Oreadino*, de Pérouse, dont Oldoino et Jacobilli parlent avec peu de détail, mais que je crois avoir été astronome ou astrologue de profession (2), et qui écrivit en latin sur les lettres de la langue toscane. Mais toutes ces innovations furent sans succès, à l'exception de l'*j* et du *v*, qui restèrent dans l'orthographe italienne, et qui sont dus au *Trissino*.

Il était encore plus singulier que cette langue fût en quelque sorte fixée, et que le nom dont on devait l'appeler ne le fût pas. La langue vulgaire devait-elle être nommée florentine, toscane, ou simplement italienne? Ce fut le sujet d'une autre controverse,

(1) *Dubbj grammaticali*, Vicenza, 1529, in-folio. Il n'y a point de controverse dans sa *Grammatichetta*, publiée, *ibidem*, la même année. Il y place comme existantes les lettres et les diphtongues qu'il voulait introduire. Tiraboschi s'y est trompé, t. VII, part. III, p. 357, ainsi que sur le *Castellano*, dont l'objet est tout différent, comme nous allons le voir.

(2) J'en juge par la première phrase de son écrit : *Honestissima illa efflagitatio tua.... Nec non vehemens ac ardens veritatis amor devocaverunt me nuper ab altissima illa rerum futurarum prædicendi specula, in qua positus aliquando vaticinari solitus fueram, ad prima grammatices elementa*, etc. Cet opuscule est réimprimé à la fin de la belle édition des Œuvres du *Trissino*, donnée par le marquis Maffei ; Vérone, 1729, 2 vol. in-4°.

plus longue et plus animée que la première. Le même *Trissino*, dans son *Castellano*, dialogue où il consacra son amitié pour le *Ruccellaï*, gouverneur du château Saint-Ange, et son rival sur le théâtre tragique (1), soutint que la langue de l'Italie devait s'appeler italienne. Le *Bembo*, quoique Vénitien, voulait qu'on l'appelât florentine (2); le *Varchi* s'appuya de l'opinion du *Bembo* pour soutenir le même titre dans son dialogue sur les langues, qu'il intitula l'*Ercolano* (3). *Claudio Tolomei* ne crut pas devoir employer moins d'un volume in-4°., à prouver qu'elle devait être nommée langue toscane (4). *Castelvetro* combattit contre

(1) Voyez ci-dessus, tom. VI, p. 59. Ce dialogue est intitulé: *Il Castellano, dialogo, nel quale si tratta della lingua italiana.* Vicenza, 1529, in-fol.

(2) *Prose*, éd. de Florence, Torrentino, 1549, p. 33 et 34.

(3) L'*Ercolano, nel qual si ragionna delle lingue, e in particolare della toscana e della fiorentina.* Il ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, Florence et Venise, 1570, in-4°.

(4) *Il Cesano, nel quale si disputa del nome con cui si dee chiamare la volgar lingua.* Vinegia, 1555, in-4°. Gabriel *Cesano*, principal interlocuteur de ce dialogue, était de Pise, et avait été secrétaire du cardinal Hippolyte de Médicis; *Varchi* dit de lui, dans le douzième livre de son *Histoire de Florence*, qu'il faisait profession de connaître tout le monde et de tout savoir, et qu'il trouvait, ce qui est plus fort, des gens qui le croyaient sur sa parole. Il obtint un canonicat du dôme ou de la cathédrale de Pise, fut ensuite confesseur de la reine Catherine de Médicis, et obtint, par sa protection, l'évêché de Saluces, où il mourut le 27

Varchi (1), et le *Muzio* contre *Varchi*, contre *Tolommei*, et contre tous ceux qui disputaient à la langue italienne, ou son excellence ou son titre (2). Si les Florentins l'avaient emporté, il leur serait resté à vaincre les académiciens de Sienne, qui prétendaient aussi, quelque temps après, donner à la langue le nom de leur ville (3); mais cette prétention resta renfermée dans l'enceinte de la ville et même de l'académie. A cela près, chacun garda son opinion; on s'habitua presque aussi généralement à dire langue toscane que langue italienne, et, comme le dit sensément Tiraboschi, pourvu qu'on écrive cette langue avec exactitude et avec élégance, peu importe finalement le nom dont on voudra l'appeler (4).

Parmi les Florentins qui écrivirent alors sur la langue, on ne doit pas oublier *Giambullari* qui

juillet 1568, âgé de soixante-dix-huit ans. Apostolo Zeno, *Nota al Fontanini*, tom. I, p. 31.

(1) *Correzione di alcune cose nel dialogo delle lingue*, etc. Basilea, 1572, in-4°.

(2) *Battaglie di Hieronimo Mutio Giustinopolitano*, etc. Vinegia, 1582.

(3) Scipion *Bargagli*, *Celso Cittadini*, et *Belisario Bulgarini*, tous Siennois, et de l'académie des *Intronati*, élevèrent cette prétention dans quelques opuscules, publiés à Sienne en 1601 et 1602.

(4) *Loco citato*, p. 358.

avança, dans un dialogue intitulé *il Gello* (1), l'opinion très remarquable que plusieurs mots de la langue toscane tiraient leur origine de l'ancienne langue étrusque. *Giambullari* était fort savant, et l'un des fondateurs de l'académie Florentine (2); ce qui n'empêcha pas le *Varchi*, et d'autres auteurs florentins, de se moquer de son système. Mais *Apostolo Zeno* n'y trouve rien de si étrange, et il le regarde comme en partie justifié par les découvertes de monuments et d'inscriptions étrusques qui ont été faites depuis lors (3).

Mais celui de tous les philologues italiens auquel la langue eut les plus grandes obligations, celui qui entreprit pour elle le plus de travaux, qui les suivit avec le plus de passion et de constance, est sans contredit le chevalier *Lionardo Salviati*; il a des droits à une attention particulière dans une histoire qui est autant celle de la langue que de la littérature italienne. La famille des *Salviati* était d'une ancienne noblesse de Florence; *Lionardo* naquit en

---

(1) *Il Gello, o della lingua che si parla e scrive in Firenze*, etc. Firenze, 1546, in-4°.; *ibidem*, 1549 et 1551, in-8°. Ces deux dernières éditions, qui sont de *Torrentino*, sont plus complètes et meilleures que la première.

(2) Il était chanoine de la collégiale de Saint-Laurent; on a de lui quelques leçons sur Dante et sur d'autres sujets, lues dans l'académie Florentine, dont il fut consul en 1547. Il mourut en 1564, âgé d'environ soixante-neuf ans.

(3) *Loc. cit.*, p. 26.

1540, d'un père qui ne joignait pas à cet avantage celui de la fortune : son éducation fut cependant très soignée. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il écrivit ses dialogues sur l'amitié, qui furent imprimés quatre ans après (1); il fut, à vingt-six ans, consul de l'académie Florentine, et les académiciens représentèrent publiquement cette année-là même, sa comédie intitulée *il Granchio* (2). Plein d'ardeur pour les travaux de l'académie, il lut souvent dans ses séances de ces sortes d'explications ou de commentaires auxquels on donnait le titre de leçons, *lezzioni;* on en a imprimé cinq, qu'il lut dans l'intervalle de cinq semaines, sur un seul sonnet de Pétrarque (3). Souvent aussi l'académie le choisit pour orateur dans des occasions solennelles, aux funérailles du *Varchi*, au couronnement de Cosme Ier., comme grand-duc de Toscane, et, quatre ans après, à sa pompe funèbre (4). Cosme l'avait fait (5) chevalier de l'ordre militaire de Saint-Étienne, qu'il venait de créer, et dont il avait fort à cœur l'honneur, l'accroissement et la durée; en

---

(1) A Florence, chez les Junte, 1564, in-8°.

(2) Voyez ci-dessus, tom. VI, p. 304.

(3) *Cinque lezioni*, etc., 1575, in-4°.

(4) Avril 1574. Les harangues prononcées dans ces trois occasions, sont la cinquième, la neuvième et la quatorzième de celles du *Salviati*, imprimées, *ibidem*, 1575, in-4°.

(5) En 1569.

1571, dans un chapitre général tenu à Pise, *Salviati* fut chargé par le grand-duc de prononcer, en sa présence, l'éloge des ordres militaires en général, et particulièrement de celui de Saint-Étienne. On se demande qui l'orateur avait à persuader. En lisant son discours (1), on voit un peu trop aussi que le prince avait oublié de lui défendre de le louer en face, et qu'il se prévalut sans mesure de cet oubli.

Les premières corrections faites au *Décaméron* de Boccace (2) n'ayant satisfait ni les casuistes sévères, ni les philologues zélés, une seconde correction fut résolue, et ce fut au *cavalier Salviati* qu'elle fut confiée par le grand-duc François Ier. Son édition parut en 1582, à Venise, et reparut à Florence la même année. Trois autres éditions furent faites d'après la sienne (3). On prendrait cela pour un grand succès, et cependant c'est une tache à la gloire de *Lionardo Salviati;* les licences qu'il se donna, sans nécessité, dans cette correction; les changements, les suppressions, les additions qu'il se permit; les noms de pays, de villes et de personnes changés arbitrairement; les phrases altérées, tronquées et interpolées, sans que le respect pour les bonnes mœurs commandât aucune de ces

(1) C'est le treizième.

(2) Edition dite *de' Deputati*, 1573, in-4°. Voy. ci-dessus, tom. III, p. 132.

(3) Venise, 1585; Florence, 1587; Venise, 1594.

violations, voilà ce que des auteurs graves reprochent à l'audacieux reviseur (1). Un second travail, fait à l'occasion du premier, fut plus utile pour la langue et plus glorieux pour lui; ce sont ses *avvertimenti della lingua*, dans lesquels il tire du Décaméron toutes les principales règles de l'art d'écrire (2). Personne n'avait osé critiquer son édition, et cela, selon *Apostolo Zeno* (3), parce qu'il en avait été seul chargé par le grand-duc; on eut moins de respect pour les *avvertimenti*, qui valaient mieux; ils furent vivement attaqués par un Bolonais, nommé Vital *Papazzoni* (4), dont on ne connaît d'ailleurs que quelques poésies (5), et par un certain Antoine *Corsuto* (6), dont le nom, la patrie et le mérite littéraire sont d'ailleurs entièrement inconnus. Mais ces critiques n'ont pas plus

---

(1) Voyez *Fontanini*, dans sa Bibliothèque, et les notes d'Apostolo Zeno, tom. II, p. 177, etc.

(2) *Degli avvertimenti della lingua sopra il Decamerone*, vol. Ier., Venezia, 1584; vol. II, Firenze, 1586, in-4°.; et les deux volumes en un seul, Naples, 1712, in-4°.

(3) *Loco citato.*

(4) *Ampliazione della lingua volgare.* Venezia, 1587, in-8°.

(5) *Rime di Vitale Papazzoni*, Venezia, 1572, in-8°., *col ritratto dell' autore.*

(6) *Il Capece, overo le riprensioni, dialogo, nel quale si riprovano molti degli avvertimenti del Cav. Lionardo Salviati.* Napoli, 1592, in-4°.

empêché l'ouvrage du *Salviati* de rester livre classique, que le silence alors gardé sur ses éditions corrigées de Boccace ne les a fait le devenir.

Le dernier tort que se donna aux yeux de la postérité un homme recommandable à tant d'égards, fut la passion et l'aigreur qu'il mit dans sa querelle avec le Tasse, querelle où il put avoir raison dans quelques détails, mais dont le fond tout entier était aussi mauvais que la forme. Il y entraîna l'académie de la Crusca, qui ne faisait que de naître (1). L'académie répara depuis son injustice; *Salviati* ne vécut pas assez pour reconnaître la sienne. Il eut le malheur d'y persister dans deux nouveaux écrits, publiés, l'un sous un faux nom (2), l'autre sous son nom académique (3); celui-ci

(1) Voyez ci-dessus, t. IV, p. 260—265, et p. 319—325.

(2) *Considerazioni di Carlo Fioretti da Vernio intorno a un discorso di M. Giulio Ottonelli da Fanano sopra ad alcune dispute dietro alla Gerusalem di Torquato Tasso*, etc. Firenze, 1586, in-8°.; écrit rempli d'arrogance, d'amertume, et d'un ton encore plus injurieux que les précédents. Serassi, *Vita del Tasso*, p. 354.

(3) *Lo'Nfarinato secondo, ovvero dello 'Nfarinato, accademico della Crusca, risposta alla Replica di Camillo Peregrino*, etc. Firenze, 1588, in-8°. L'auteur anglais d'une vie du Tasse (M. John Black) remarque un peu durement qu'Alphonse permit que son nom fût mis en tête d'un ouvrage dirigé contre un poëme, sans lequel ce nom serait maintenant aussi peu intéressant pour nous que celui du moindre de ses domestiques. *Life*

dédié au duc Alphonse, et composé à Ferrare, où *Salviati*, toujours pauvre, était allé dans l'espérance d'un établissement avantageux.

Les voies lui étaient préparées depuis long-temps par le secrétaire du duc (1) et par le poète *Guarini*. L'oraison funèbre du cardinal Louis d'Este, qu'il fit imprimer à Florence (2), décida le succès de leurs bons offices. Alphonse l'appela auprès de lui, avec un traitement honorable. L'éloge funèbre d'un autre prince de la maison d'Este, qu'il prononça dans l'académie de Ferrare (3), dut augmenter son crédit et devait assurer sa fortune. J'ai refusé précédemment de croire aux vils motifs que *Serassi* lui prête dans tout ce qu'il publia contre le Tasse (4); il est pourtant difficile de lui en supposer de nobles, en examinant de plus près sa position avec cette cour, et celle où le Tasse y était lui-même. Il y a dans les hommes avilis par la faveur des grands, ou par l'ambition d'y parvenir, des

---

of Tasso, Edinburgh, 1810, 2 vol. in-4°., vol. II, p. 148. J'ai enfin réussi à me procurer ce livre, lorsque je n'en avais plus besoin. Voyez ci-dessus, tom. V, p. 158, note (2).

(1) Antoine *Montecatino*, ennemi du Tasse.

(2) 1587, in 4°.

(3) *Orazione delle lodi di donno Alfonso d'Este* (fils naturel, mais légitimé, du duc Alphonse Ier., et père de D. César, en qui finit le duché de Ferrare), *recitata nell' accademia di Ferrara*, etc., Ferrara, 1587, in-4°.

(4) Ci-dessus, tom. V, p. 261.

choses dont on voudrait voir exempts ceux qui ont dans les sciences ou dans les lettres une véritable supériorité; on voudrait que cette supériorité de l'esprit annonçât toujours en eux l'élévation de l'ame; une triste expérience détrompe souvent, et force à séparer l'admiration de l'estime. Quoi qu'il en soit, *Salviati* n'obtint pas à Ferrare tous les avantages qu'il s'était promis; il n'y resta que quelques mois, et revint à Florence dans le même état qu'auparavant. Il fut atteint d'une maladie que le chagrin rendit mortelle. Il languit pendant un an, dont il passa les derniers mois dans un couvent de camaldules, où un religieux, son intime ami (1), l'avait fait transporter. Il y mourut en 1589, n'étant âgé que de cinquante ans, avant d'avoir vu terminée la rédaction du grand vocabulaire dont il avait été l'un des premiers et des plus zélés collaborateurs. Si des écrits dictés par son injuste animosité contre un grand homme, ou par des vues moins excusables que la haine, n'avaient tenu trop de place dans les dernières années de sa vie, on pourrait dire que *Lionardo Salviati* n'avait vécu que pour la langue et pour l'éloquence toscane.

L'art de l'éloquence était moins avancé que la science du langage. C'est peut-être en ce genre de

---

(1) Le P. *D. Silvano Razzi*, religieux au monastère *degli Angeli*.

talents que ce siècle qui en produisit tant, et de si divers, est le moins riche, si l'on en juge, non par le nombre, qui fut très considérable, mais par le mérite des productions (1). Jamais on n'avait prononcé tant de harangues, ou de discours publics. L'usage était souvent encore de les prononcer en latin; il subsista même long-temps après; et l'on peut dire qu'il n'a jamais entièrement cessé en Italie.

La plupart des professeurs d'éloquence et de littérature latine, dont j'ai parlé précédemment, publièrent les harangues qu'ils avaient prononcées, ou dans l'exercice de leurs fonctions, ou dans des occasions particulières. Trois ou quatre orateurs latins qui fleurirent dans ce siècle méritent une mention particulière. Jules *Poggiano*, né le 13 septembre 1522, à Suna, petite ville du diocèse de Novare, près le Lac-Majeur, eut pour premier emploi à Rome, celui d'instituteur du jeune Robert *Nobili*, neveu de Jules III, que le pape son oncle fit cardinal à treize ans, et qui mourut à dix-sept. *Poggiano* fut ensuite attaché à deux autres cardinaux (2), et enfin au cardinal Charles Borromée, dont il eut toute la confiance. Pie IV l'avait nommé secrétaire du concile de Trente; Pie V le confirma

(1) Tiraboschi, t. VII, part. III, p. 364.

(2) Au cardinal *Dandini*, évêque d'Imola, mort le 4 décembre 1559, et au cardinal Truchses.

dans cet emploi; il venait même de l'appeler au secrétariat des brefs, lorsque *Poggiano* fut attaqué d'une fièvre ardente, dont il mourut le 5 novembre 1568, n'étant âgé que de quarante-six ans. Il était profondément versé dans la langue grecque, comme le prouvent plusieurs traductions qu'il a laissées (1); et écrivait en latin avec autant de facilité que d'élégance. Ses lettres et onze de ses discours ont été recueillis et publiés, avec beaucoup de notes, par le savant jésuite Lagomarsini (2). Ses discours les plus éloquents sont l'oraison funèbre du pape Marcel II, celle de François de Lorraine, duc de Guise (3), et la harangue adressée après la mort de Pie IV, au collége des cardinaux, sur l'élection d'un souverain pontife.

---

(1) Il n'y en a eu d'imprimée que celle du traité de S. Jean Chrysostôme, *de Virginitate*, qui le fut à Rome par Paul Manuce, 1562. Sa traduction d'une harangue et de quatre lettres d'Eschine est restée inédite; quelques autres se sont perdues.

(2) Romæ, 1756—1758, 4 vol. in-4°.

(3) Assassiné au siége d'Orléans par Poltrot. Un bruit répandu alors parmi les catholiques, accusait Théodore de Bèze d'avoir déterminé, par ses exhortations, l'assassin du duc de Guise. L'orateur qui prononçait l'oraison funèbre de ce duc, dans la chapelle pontificale, devant le pape et les cardinaux, ne pouvait guère se dispenser d'adopter cette accusation. C'est le sujet du passage le plus véhément de son discours. Il a été généralement reconnu depuis que c'était une calomnie.

Deux orateurs de l'illustre nom de *Navagero* furent admirés à Venise, où l'éloquence était en grand honneur. Le plus ancien des deux, André *Navagero*, était aussi poète, et doit à son talent poétique sa plus grande célébrité ; ce n'était cependant pour lui qu'un délassement de travaux plus graves et d'importantes fonctions. Né à Venise en 1483, après y avoir eu *Sabellico* pour premier maître, il alla étudier à Padoue la langue grecque sous Marc *Musurus*, et la philosophie sous Pomponace. Il en rapporta un goût passionné pour les bons auteurs de l'antiquité, pour la recherche des meilleurs manuscrits, et pour ce soin d'en conférer et d'en épurer les textes, qui exige autant de patience que d'application et de perspicacité. Lié avec Alde l'ancien, il l'encourageait dans ses travaux et l'aidait dans ses entreprises ; il revit et corrigea pour lui les éditions de Quintilien, de Lucrèce et de Virgile; pour André d'Asola, celles d'Ovide, d'Horace, de Térence, et l'édition des harangues de Cicéron en trois volumes, qu'il dédia, le premier à Léon X, le second au *Bembo*, le troisième à Sadolet, par des épîtres dont le style est digne de Cicéron même, et qui sont par leur étendue, la première surtout, de véritables harangues ; mais son talent oratoire brille avec bien plus d'éclat dans les éloges funèbres du fameux général Barthélemi d'Alviane et du doge *Loredano*,

qu'il fut chargé de prononcer (1). Dans l'une, il passe en revue toutes les vertus que doit posséder un général d'armée, et il prouve qu'elles existaient au suprême degré dans celui que la république a perdu lorsqu'il pouvait encore la servir; dans l'autre, il montre la longue vie d'un doge nonagénaire comme un tissu de toutes les vertus de l'homme public et du magistrat suprême; il lui fait même un mérite de la durée de sa vie, dans des circonstances aussi difficiles que celles qui ont éprouvé son courage et celui de la république. *Loredano* semblait n'avoir vécu si long-temps que pour tout souffrir et pour triompher de tout. La patrie doit lui savoir autant de gré d'avoir supporté la vie pour elle, que d'anciennes républiques en surent à d'illustres citoyens de l'avoir perdue (2). Dans ces deux discours, le langage a autant de dignité que les pensées. Tout ce qui honore le sénat vénitien est éloquemment rappelé. Ces titres d'*imperator*, de *princeps*, de *patres optimi*, donnés au général, au doge, aux sénateurs, les puissances supérieures invoquées sous le nom antique de *Dii immortales*, tout fait illusion, et l'on croit assister à deux harangues prononcées dans le sénat romain.

A la mort de *Sabellico*, son premier maître,

---

(1) La première, le 10 novembre 1515; et la seconde, le 25 juin 1521.

(2) *Oratio in funere Leonardi Lauretani.*

Navagero avait été nommé garde de la riche bibliothèque léguée à la république par le cardinal Bessarion, et mise sous l'invocation de S. Marc. *Sabellico* avait commencé en latin une histoire de Venise, que le conseil des dix avait approuvée, quoiqu'il ne lui eût point ordonné de l'écrire; il chargea, par un décret (1), *Navagero* de la continuer. Personne n'était plus digne de cette honorable mission; mais il ne vécut pas assez pour la remplir; il n'acheva point son histoire, quoiqu'il y eût travaillé long-temps; et rien de ce qu'il en avait fait n'ayant reçu la dernière main, il jeta au feu, avant de mourir, cette ébauche, en même temps qu'une troisième oraison funèbre (2), et deux poëmes latins qu'il jugea aussi imparfaits (3).

Il mourut en terre étrangère. Nommé, en 1523, ambassadeur de la république auprès de l'empereur Charles-Quint, son départ pour l'Espagne fut retardé par la descente imprévue de François Ier. en Lombardie. Le sénat de Venise suspendit son ambassade; c'eût été au roi qu'il l'eût envoyée, si ce monarque eût été vainqueur à Pavie. Il y fut vaincu et fait prisonnier : alors l'ambassade vénitienne eut

(1) 30 janvier 1515.

(2) C'était celle de la célèbre reine de Chypre, Catherine Cornaro, de Lusignan, morte à Venise en 1510.

(3) Deux livres *De Venatione*, et un *De situ orbis*, poëmes dans le genre des *Sylvæ* de Stace.

ordre de se rendre en hâte auprès de l'empereur. *Navagero* resta pendant près de quatre ans à la cour d'Espagne, traitant toujours de la paix que l'empereur différait toujours de conclure. Il revint lorsque la guerre eut éclaté de nouveau entre Charles-Quint et François Ier. A peine de retour à Venise, il lui fallut partir pour la France, avec un titre et des pouvoirs pareils à ceux qu'il avait portés en Espagne. Mais peu de temps après son arrivée à Blois, où il avait reçu du roi le meilleur accueil, il fut attaqué d'une fièvre ardente, qui l'enleva en peu de jours, le 8 mai 1529. Il n'avait que quarante-six ans. Le roi montra beaucoup de regret de sa mort, et lui fit faire de magnifiques funérailles. A Venise, le deuil fut universel. La poésie et l'éloquence le célébrèrent à l'envi; et vingt-deux ans après sa mort, Ramnusio, son ami, obtint du sénat de Venise que son buste et celui de Fracastor seraient fondus en bronze et placés à Padoue dans un endroit public.

Lorsqu'on voulut enfin être éloquent orateur en langue vulgaire, on fut embarrassé de savoir quel modèle on devait choisir. On en trouvait plusieurs dans l'ancien idiome de l'Italie; mais ils manquaient dans le nouveau. On peut dire que le *Décaméron* était jusqu'alors le seul ouvrage éloquent, et il ne l'était pas dans le genre oratoire, dans ce genre serré, nerveux, plein de force, de véhémence et

de gravité, qui convient au véritable orateur. Un style latin formé sur celui de Cicéron, était d'autant plus parfait qu'il y ressemblait davantage; une traduction de Cicéron écrite en style de Boccace ou de Cicéron même, tombait dans la faiblesse, la redondance et la langueur.

Cicéron, déjà si souvent réimprimé, fut aussi très fréquemment traduit. Sans compter les traductions partielles d'une ou deux de ses harangues, traductions parmi lesquelles on doit distinguer celle du plaidoyer pour Milon, par *Jacopo Bonfadio* (1), on vit paraître à Venise deux traductions complètes de l'orateur romain, l'une (2) de Sébastien *Fausto*, qui joignait à son nom celui de *Longiano*, sa patrie; et l'autre (3) de Louis *Dolce*, dont nous avons déjà plusieurs fois rencontré le nom et les nombreux travaux (4). Le *Dolce* nous est suffisamment connu; et nous voyons de lui sans surprise une traduction assez élégante, mais sans chaleur et sans mouvement. *Fausto*, qui se présente

---

(1) Voyez les autres, qu'il serait trop long de citer, dans la *Biblioteca de' Volgarizzatori italiani*, de l'*Argellati*, et mieux encore dans celle du P. *Paitoni*, 5 vol. in-4°., Venezia, 1774.

(2) 1556, 3 vol. in-8°.

(3) 1562, 3 parties in-4°.

(4) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 532 et suiv.; VI, p. 78 et suiv.; *ibid.*, p. 291, etc.

à nous pour la première fois, né vers le commencement du siècle à *Longiano*, entre Césène et Rimini, se fit surtout connaître par ses traductions d'auteurs grecs et latins, et par sa jactance et les bizarreries de son caractère. Son peu de fortune l'obligea d'entrer au service de plusieurs grands, et entre autres des deux comtes *Guido* et *Claudio Rangoni*, de Modène; il parcourut différentes contrées de l'Italie, passa dans l'île de Corse, revint à Gènes, et se rendit, en 1560, à la cour du duc de Savoie, Émanuel Philibert, quand ce prince eut recouvré ses états. Là, on le perd de vue, et l'on ignore le lieu et l'année de sa mort (1).

Il nous est resté, dans des lettres de lui à son digne ami Pierre Arétin, des preuves de cette jactance qui leur était commune (2). Dans l'une de ces lettres surtout (3), il parle de deux ouvrages auxquels il travaillait en même temps; l'un était une espèce de rhétorique et de poétique, où devaient être traités des points dont personne ne s'était avisé jusqu'à lui, et qui ferait connaître la sottise de ceux qui usurpent indignement le vénérable nom de poète (4); l'autre, qui devait être intitulé *Tempio di Verità*, était une production

(1) Tiraboschi, p. 373.

(2) *Lettere di diversi a Pietro Aretino*, tom. I.

(3) Datée de Rimini, 1534, p. 202.

(4) *Loco citato.*

fantastique, divisée en trente livres, où l'on verrait la destruction de toutes les sectes, en remontant à leur source, les mensonges des historiens et la véracité des poètes .....; la satire d'Alexandre, de César et d'Auguste, et l'éloge de Phalaris, de Néron et de Sardanapale, et la démonstration des erreurs d'Avicenne, de Ptolémée et de son école en astrologie; et une astrologie toute nouvelle, contraire à celle de tous les autres (1).

Heureusement, ces deux miraculeux ouvrages restèrent imparfaits et n'ont jamais vu le jour (2). Ceux qui lui firent le plus de réputation, furent ses traductions italiennes de Dioscoride (3), de Nicétas (4), de Marc-Aurèle (5), et enfin de Cicéron. Quoique ce soit aussi d'après Cicéron qu'il ait prétendu, dans un dialogue, donner les règles de l'art de traduire (6), il lui manquait cependant une des qualités les plus nécessaires pour traduire ce modèle de l'élégance, c'était d'écrire élégamment.

---

(1) *Loco citato.*

(2) Tiraboschi, p. 371.

(3) Venezia, 1542, in-8°.

(4) *Ibidem*, 1562, in-4°.

(5) *Ibidem*, *Valgrisi*, 1544; *Figliuoli d'Aldo*, 1546; *Giolito*, 1553, t. III, in-8°. Chez le même, in-12, 1556, et réimprimée encore plusieurs fois.

(6) Venezia, 1556, in-8°.

Le *Doloe*, faible traducteur des harangues, traduisit mieux le traité *de l'Orateur* (1); la *Rhétorique à Herennius* fut traduite par Antoine *Bruccioli*, translateur et commentateur peu orthodoxe de la Bible; *les Topiques* le furent par Simon de la Barba; le traité de Quintilien, *de l'Institution de l'Orateur*, eut un savant traducteur dans *Orazio Toscanella*, qui, voulant parler aux yeux en même temps qu'à l'esprit, réduisit en arbres et en tableaux la Rhétorique de Cicéron. Celle d'Aristote fut traduite presque en même temps par *Bruccioli*, par *Bernardo Segni*, *Matteo Franceschi*, *Annibal Caro* et *Alessandro Piccolomini*, qui, de plus, la paraphrasa très longuement (2). En même temps encore parurent différents traités de Rhétorique, composés en italien même, par des auteurs dont la plupart durent leur réputation à d'autres ouvrages. *Bartolommeo Cavalcanti* dut presque toute la sienne à sa Rhétorique; il n'a d'ailleurs laissé qu'un traité *sur la meilleure administration des républiques anciennes et modernes* (3), et une traduction ita-

(1) Venezia, 1547, in-8°.; 1555, in-12, édition corrigée, augmentée de notes, et en tout préférable à la première.

(2) Les trois livres paraphrasés parurent successivement à Venise, en 1565, 1569 et 1572, in-4°.

(3) *Sopra gli ottimi reggimenti delle repubbliche antiche e moderne.* On trouve ordinairement ce traité à la suite de la tra-

lienne *de la Castramétation* de Polybe (1). Plaçons donc ici le peu que l'on sait de sa vie, ou le peu qu'il est intéressant d'en savoir.

Bartolommeo Cavalcanti était issu d'une famille noble, dont le nom se retrouve souvent dans l'histoire politique de Florence, et figure aussi avec honneur dans son histoire poétique (2). Il y naquit en 1503; enveloppé pendant sa jeunesse dans les troubles de sa patrie, il mania plus souvent les armes que les livres (3). Il donna cependant des preuves d'éloquence autant que de courage, lorsqu'en 1530 il harangua, tout armé, la milice florentine dans l'église du St.-Esprit, et lorsque, la même année, il prononça publiquement un discours sur la liberté (4). On voit, par-là, qu'il était du

---

duction italienne de celui que Gaspard *Contarini* a écrit, en latin, *sur la république et les magistrats de Venise.*

(1) Imprimée avec d'autres opuscules militaires de Polybe, d'Elein, etc.; Florence, 1552, in-8°.

(2) Voyez le tome Ier. de cette *Histoire littéraire*, page 422 et suiv.

(3) Tiraboschi, p. 324.

(4) On n'a imprimé que la première de ces deux harangues. (Voyez Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, tom. I, p. 90.) On cherche inutilement à la lecture l'effet qu'elle produisit de vive voix; mais il faut compter pour beaucoup, dans cet effet, les circonstances publiques, la jeunesse de l'orateur, la chaleur de son débit, les armes qu'il portait, et la cotte-d'armes, *il corsaletto*, dont il était couvert.

parti opposé aux Médicis. Il ne fut cependant point exilé après leur rentrée, et ne sortit volontairement de Florence qu'en 1537, après l'assassinat d'Alexandre et l'élection de Cosme Ier. Il se retira d'abord à Ferrare, et y jouit de la faveur du duc Hercule II et de la confiance du cardinal Hippolyte, son frère, qui le chargea d'affaires importantes auprès du roi de France Henri II. Ce fut à la demande du cardinal, qu'il écrivit sa Rhétorique. Il se rendit ensuite à Rome, où il ne fut pas moins cher ni moins utile au pape Paul III; enfin il alla passer, dans un repos honorable, à Padoue, les dernières années de sa vie, et y mourut en 1562. La Rhétorique de *Cavalcanti*, imprimée pour la première fois en 1559 (1), et réimprimée plusieurs fois depuis, passe pour la meilleure qui parut alors. Elle est la meilleure sans doute; mais ni dans cette Rhétorique, ni dans celle de Fr. *Sansovino*, de Daniel *Barbaro*, de Fr. *Patrizj*, de *Giason de Nores*, de *Fabio Benvoglienti*, de Gabriel *Zinano*, de *Giammaria Memmo*, et de plusieurs autres (2), on ne fit

(1) Trois fois dans cette même année, Venise, par Giolito, in-fol.; Pesaro, par Cesano, in-4°.; Venise, par Giolito, une seconde fois, et une troisième en 1560.

(2) On peut voir les titres particuliers et les éditions de toutes ces rhétoriques dans les *Bibl. ital.* de Fontanini et de Haym.

que répéter les règles prescrites par Aristote, sans se permettre de rien voir, ni autrement, ni au-delà.

On place parmi les auteurs qui écrivirent sur l'éloquence ou la rhétorique, un personnage assez semblable à ce *Fausto*, que nous venons de voir parmi les traducteurs, une espèce de charlatan littéraire qui fit alors beaucoup plus de bruit; c'est *Giulio Camillo*, surnommé *Delminio*. Il prit ce surnom à cause de son père qui était né à *Delminio* en Dalmatie, mais il était né lui-même en 1480, à *Portogruaro*, petite ville du Frioul. Après avoir acquis, dans ses études, un savoir mal digéré, il l'embrouilla encore par les rêves de l'astrologie et de la cabale. Il erra pendant plusieurs années à Bologne, à Venise, à Gènes, cherchant fortune, et méditant le plan d'un *Théâtre* dans lequel il prétendait faire entrer tous les objets sensibles, toutes les pensées humaines, et de plus tout ce qui appartient aux sciences, à l'éloquence, aux arts mécaniques et aux beaux-arts.

Il avait plus de quarante ans qu'il n'avait encore rien écrit de ce projet, mais il en paraissait tout occupé, et il en parlait à tout le monde. Qu'était-ce que ce Théâtre? Était-ce avec la plume ou avec

---

Je crois inutile d'en surcharger ce chapitre, déjà peut-être trop chargé de semblables détails.

le pinceau qu'il devait être dessiné? Est-il vrai qu'il en fit voir lui-même l'exécution dans une grande machine contruite en bois? M. Gaillard en parle dans son histoire de François Ier. (1), et dit, mais sans citer ses autorités, que cette machine fut présentée au roi par son auteur. On ne sait rien là-dessus que de vague et d'incertain. Il est vrai que *Delminio* vint en France en 1530, attiré par la réputation de libéralité pour les savants, que François Ier. s'était justement acquise. Il y fut conduit par le comte *Giulio Rangone*, l'un des plus généreux bienfaiteurs des lettres en Italie. Le *Muzio*, qui fit avec eux ce voyage, et qui en parle dans ses lettres, nous apprend que *Delminio* fut admis à expliquer ses idées devant le roi, en présence du cardinal de Lorraine et du grand-maître de France; que le monarque lui fit compter six cents écus, et lui fit promettre qu'après un voyage qu'il devait faire à Venise, il reviendrait en France, et que là il remplirait les magnifiques promesses qu'il avait faites (2). Il y revint en effet, non pas une seule fois, mais plusieurs; ce fut en France qu'il écrivit deux traités, l'un *sur l'Imitation*, où il combat le fameux dialogue d'Erasme, intitulé *Ciceronianus*, et l'autre *sur les Météores*; mais

---

(1) Tom. VII, p. 259.

(2) Lettres de *Girolamo Muzio*, Florence, 1590, p. 72.

l'exécution de son théâtre en était toujours au même point.

Cependant, à Venise comme en France, il ne parlait d'autre chose dans ses entretiens familiers. C'était un objet de curiosité, et souvent aussi de moquerie, pour les savants. Il ne l'ignorait pas, mais loin de s'en effrayer, il écrivit enfin un *Discours sur son théâtre* (1), dans lequel il renouvela toutes ses promesses, mais où il mit si peu de clarté, qu'on peut douter qu'il s'entendît bien lui-même. Dans un dernier voyage à Paris, il fit les plus grands efforts pour obtenir du roi qu'il lui fût permis d'exécuter et de dédier à Sa Majesté le plan qu'il avait exposé devant elle. Il ne demandait pour cela qu'une pension de deux mille écus de rente; mais tout généreux qu'était François Ier., il ne jugea pas à propos de le satisfaire. *Camillo* retourna donc définitivement en Italie (2). En y rentrant, il fit à *Vigevano* deux bonnes rencontres; il y trouva le célèbre Alphonse Davalos, marquis *del Vasto*, dont la libéralité n'était point au-dessous de celle d'un roi (3), et avec lui le bon et ingénieux *Muzio*, qui, malgré tout son

(1) *Discorso in materia del suo teatro à M. Trifon Gabriele e ad alcuni altri gentilhuomini.*

(2) Octobre 1543.

(3) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 88, etc.

esprit, avait été séduit précédemment par ses belles promesses. Le *Muzio* introduisit *Camillo* auprès du marquis, dont il avait si bien monté l'imagination en faveur de cet homme extraordinaire, qu'il l'écouta, cinq matinées de suite, parler pendant une heure et demie sur le plan général, les divisions, subdivisions de son théâtre; sur les matières qu'il devait contenir, sur tous les sujets physiques, métaphysiques, astronomiques, philosophiques, scientifiques et littéraires, qui y seraient exposés. Alphonse, ravi de l'entendre, et avant même qu'il eût achevé toutes ses explications, lui assura quatre cents écus de rente, et sachant qu'il se rendait à Venise, lui en fit compter cinq cents autres pour son voyage. Il n'exigea de lui qu'une chose, qui ne laissait pas, il est vrai, d'être embarrassante pour *Camillo*, c'était qu'avant de partir il laissât par écrit l'idée de son théâtre; mais pour qu'il le pût faire plus aisément, il chargea le *Muzio* d'écrire ce qu'il voudrait lui dicter. « Nous couchions dans la même chambre, écrit le *Muzio* lui-même, et dans deux lits voisins l'un de l'autre; nous éveillant de bonne heure, pendant sept matinées, lui me dictant, et moi écrivant jusqu'à ce qu'il fît grand jour (1), nous

(1) C'était, comme on vient de le voir, en octobre.

avons complètement terminé l'ouvrage (1). » C'est cet ouvrage même qui fut imprimé dans la suite sous le titre d'*Idée du Théâtre de Giulio Camillo.*

Celui-ci ne tarda pas à se rendre de Venise à la cour d'Alphonse Davalos, qui était de retour à Milan. Mais peu de temps après, une mort imprévue, suite de quelques excès qui donnent mauvaise idée de ses mœurs, le frappa dans une maison où il était allé faire visite, le 15 mai 1544 (2). C'était un de ces hommes doués d'une imagination ardente et mobile, d'une grande facilité de langage et de peu de jugement, qui s'échauffent en parlant de ce qu'ils entendent le moins, et paraissent tellement persuadés, qu'ils intéressent l'amour-propre de ceux qui les écoutent à se croire persuadés eux-mêmes. « Je vous dirai, écrivait encore le *Muzio*, que, me trouvant de lui à moi, et l'ayant mis en train de parler, je l'ai vu s'échauffer de telle manière que je croyais voir représentée, sur son visage et dans ses yeux, cette espèce de fureur que décrivent les poètes, et qu'ils

(1) Lettres, etc. *Loc. cit.*

(2) Lettre inédite du *Muzio*, parmi celles d'*Apostolo Zeno* à *Fontanini*, p. 204. Voyez sur cette date, que la lettre ne porte pas, Tiraboschi, p. 322.

attribuent à la sibylle ou à la prophétesse sur les trépieds d'Apollon. Je ne pouvais le regarder sans une sorte d'effroi (1). » Avec l'*Idée* de son Théâtre, et ses deux traités *des Météores* et *de l'Imitation*, on a imprimé, après la mort de *Delminio*, des ouvrages de lui du même genre, *la Topique* ou *de l'Élocution*, un *Discours sur les idées d'Hermogène*, une grammaire, etc. (2). La grande réputation qu'il s'était faite pendant sa vie, les soutint pendant quelque temps; mais maintenant on avoue qu'ils sont peu intelligibles, et qu'ils ne méritent pas qu'on se donne la peine d'en chercher le véritable sens. « Je défie, dit hardiment Tiraboschi (3), ceux qui voudraient nous persuader qu'il avait clairement conçu l'idée de son théâtre, de nous expliquer ce que c'était véritablement, et de commenter les œuvres de cet auteur de manière à nous les faire entendre. Un mélange capricieux d'astrologie judiciaire, de mythologie, de cabale et de mille spéculations inutiles, voilà le fond de cet admirable Théâtre de *Camillo*. On cherche vainement dans ses ouvrages la vraie érudition, le bon goût et le sens commun. »

---

(1) Lettres du *Muzio*, éd. de 1590.

(2) *Tutte le opere di M. Giulio Camillo Delminio*, etc. *Ristampate e corrette da Tommaso Porcacchi*, Vinegia, 1566, in-18.

(3) *Loc. cit.*, p. 323.

Je me suis peut-être arrêté trop long-temps sur un écrivain de cette espèce; mais on connaîtrait mal une grande époque littéraire, si l'on ne s'occupait que de ce qu'elle a produit de bon; pour en avoir une idée juste, on y doit observer les aberrations de l'esprit humain, comme ses progrès.

CHAPITRE XXXI.

Philosophie scholastique : Principaux Aristotéliciens et Platoniciens ; Mazzoni. Philosophie indépendante : Telesio, Cardan, Bruno, etc.

La guerre que le siècle précédent avait vue s'allumer entre les deux philosophies d'Aristote et de Platon, avait paru terminée par la défaite de la première (1) : quoique Aristote eût toujours quelques sectateurs, le cardinal Bessarion et l'académie platonicienne de Florence avaient donné tant d'autorité à Platon, qu'il semblait désormais devoir régner seul dans les écoles. Mais au commencement du seizième siècle, Bessarion n'était plus depuis long-temps (2) ; l'académie que Laurent le Magnifique avait soutenue et encouragée devint suspecte aux Médicis, ses descendants, quand ils aspirèrent dans leur patrie à un pouvoir différent du sien. Quelques-uns des académiciens furent impliqués,

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 331. Voyez ci-dessus, tom. III, p. 357 et suiv.

(2) Il était mort dès l'an 1472.

en 1522, dans une conjuration contre le cardinal Jules, qui fut bientôt après le pape Clément VII; ceux-là prirent la fuite (1); les autres, frappés de terreur, cessèrent de s'assembler, et Platon n'eut plus d'académie qui lui fût consacrée, même de nom. Aristote reprit le dessus; la tourbe des philosophes de profession recommença plus ardemment que jamais à l'expliquer, à le commenter, à le traduire : à peine son rival conserva-t-il un petit nombre de défenseurs. Bientôt quelques esprits indépendants, honteux de ne jurer que sur les paroles du maître, secouèrent le joug, se jetèrent dans des routes nouvelles, et se flattèrent d'arriver à la vérité, but commun de toutes les philosophies, et dont la plupart s'écartent en le cherchant. Le fruit de leur audace fut, en effet, de tomber dans des erreurs plus graves que celles qu'ils croyaient fuir; mais ces erreurs mêmes furent la source des belles découvertes que l'on fit dans le siècle suivant; et quand nous n'aurions d'autre obligation à ces philosophes hardis que de nous avoir appris à ne plus suivre aveuglément les opinions anciennes, mais à tout soumettre à l'examen, nous devrions pour cela seul honorer et chérir leur mémoire (2).

---

(1) *Jacopo da Diacceto* fut seul arrêté, et condamné à mort. (Voyez les historiens de Florence, et particulièrement *Nardi*, l. VI.)

(2) Tiraboschi, p. 332.

Pour commencer par les aristotéliciens, l'un de ceux qui eurent alors le plus de célébrité fut *Pietro Pomponazzi*, que nous nommons en français Pomponace. Il avait été précédé par *Niccolò Leonico Tomeo*, Albanais d'origine, né à Venise en 1456, instruit dans la langue grecque, à Florence, par Demetrius Calcondyle; et si savant dans cette langue, qu'il expliquait Aristote et Platon sur le texte même, ce qu'on n'avait point encore fait avant lui. Il professa presque toujours dans l'université de Padoue, et y mourut en 1531. Érasme (1), Sadolet (2) et le Bembo (3) en ont fait de grands éloges. Le dernier lui composa une longue épitaphe en prose, qu'on lit encore à Padoue sur son tombeau, dans l'église de Saint-François. *Leonico* ne cultivait pas moins les belles-lettres que la philosophie. Ses dix dialogues latins sur différents sujets de philosophie, de morale et de littérature, et ses livres intitulés *De variâ historiâ*, sont pleins d'érudition et très élégamment écrits. On retrouve la même élégance dans ses traductions d'Aristote, de Proclus et d'autres anciens philosophes (4). Il devait ce mérite qui le distingue à ses études littéraires;

(1) *Ciceronianus*.

(2) *Epistolæ*, vol. I, ép. 128.

(3) *Opere*, tom. III, p. 52.

(4) Voyez-en le catalogue dans la *Bibliothèque de Gesner*.

quelques-unes de ses poésies italiennes sont parvenues jusqu'à nous (1).

Pomponace ne fut ni littérateur, ni poëte; il se livra tout entier à la philosophie de l'école. Né le 16 septembre 1462, à Mantoue, d'une famille noble; élevé dans cette même université de Padoue, il y acquit de bonne heure, sous un maître renommé dans ce genre (2), une dextérité, une subtilité de dialectique, qui lui donna par la suite de grands avantages dans les disputes publiques, où il fut souvent engagé. Il y fut reçu docteur en philosophie, et, selon un usage qui était alors assez commun, il le fut aussi en médecine (3). Ayant obtenu, dans l'université même, une chaire de philosophie, il prit pour système d'expliquer en même temps Aristote et Averroès, mais de manière à dégager la doctrine du philosophe grec des ténèbres dont les interprétations du philosophe arabe l'avaient couverte, et des altérations nombreuses qu'il y avait faites. L'Italie presque entière était averroïste, croyant être aristotélicienne; il entreprit de la ramener au péripatétisme pur.

La jeunesse reçut avidement cette nouvelle lumière. Le vieux Alexandre *Achillini*, philosophe

(1) Dans le recueil intitulé : *Rime di diversi poeti*, l. III.

(2) Pierre *Trapolino*.

(3) Il le dit lui-même, et nomme son maître en cette faculté, dans son traité *De Fato*, l. V, c. VI.

et médecin comme Pomponace, professait alors l'aristotélisme arabique avec une grande érudition, mais avec des formes pédagogiques dont on se dégoûta comme de sa doctrine, quand on eut entendu son jeune compétiteur. La voix de Pomponace était douce et sonore; son élocution était lente et soignée quand il établissait ses preuves, vive et rapide lorsqu'il attaquait celles des autres, grave et sentencieuse quand il tirait ses conclusions (1). L'école d'*Achillini* fut bientôt désertée. La colère et l'orgueil lui persuadèrent que les déserteurs avaient tort, et qu'il les ramènerait à lui en attaquant en face son rival dans des exercices publics. Il le serra souvent de si près par une forme d'argumentation qui lui était familière (2), que Pomponace, forcé de céder du terrain, eut besoin des ruses et des feintes de cette escrime scolastique pour reprendre l'avantage. Paul Jove, qui avait été témoin de ces combats, en donne en peu de mots une idée vive et pittoresque. « Dans ces utiles exercices, dit-il, dans ces réunions publiques de savants, Pomponace était vraiment admirable. Souvent pressé par l'enthymême à double pointe d'*Achillini* (3), c'était en versant sur lui le sel de ses plaisanteries

(1) Paul Jove, élog.

(2) L'enthymême.

(3) *Ancipiti et cornuto Achillini enthymemate circumventus.* Loc. cit.

qu'il échappait aux coups de son adversaire, et qu'il se débarrassait de ses tours et de ses retours. »

La guerre qui suivit la ligue de Cambrai chassa de Padoue, en 1509, tous les professeurs; Pomponace se retira d'abord à Ferrare, puis à Bologne, où son école eut autant d'éclat qu'à Padoue. Il y professa jusqu'à sa mort, arrivée en 1524. C'était un homme singulier, si petit de taille qu'on l'appelait communément *Peretto;* d'un extérieur un peu bizarre; opiniâtre, comme on l'a vu, dans la dispute, mais infatigable au travail; doué de beaucoup de mémoire et d'une grande activité d'esprit. Son mérite extraordinaire faisait oublier, quand on le connaissait, les singularités de sa personne; mais quelquefois, au premier aspect, l'effet en était fâcheux pour lui. On raconte qu'à Modène, où il était allé pour assister à une thèse de philosophie soutenue par un de ses élèves, il voulut, après la séance, voir les curiosités de la ville, accompagné du soutenant et de ses amis. Deux femmes qui causaient à leurs balcons, placés en face l'un de l'autre, le prirent, à ses traits, à son habillement, à son maintien, à son cortège, pour un certain juif Abraham[1], qui revenait sans doute de quelque grande fête hébraïque ou d'une noce. L'une des deux lui adressa la parole lorsqu'il passa devant son balcon, et lui fit de mauvaises plaisanteries, en l'appelant de ce nom d'Abraham. Le *Bandello*, qui a fait de

ce conte le sujet d'une de ses Nouvelles (1), dit que *Peretto* entra dans une grande colère contre ces femmes; il lui prête des réponses et des menaces ridicules, et donne de toute sa personne une idée qui ne l'est pas moins. « C'était, dit-il, un petit homme, d'une figure où, à parler vrai, il y avait du juif plus que du chrétien; sa manière de se vêtir tenait du rabbin plus que du philosophe; sa barbe et ses cheveux étaient ras, et il parlait d'une certaine façon qui le faisait ressembler à un juif allemand qui voulait apprendre à parler italien. »

Paul Jove, qui le connaissait mieux, puisqu'il avait été son disciple, en fait un portrait plus décent et qui paraît plus vrai. « Il était, dit-il, d'une taille extrêmement petite, mais bien proportionnée. Sa tête n'avait rien d'énorme ni de ridicule, et ses yeux exprimaient avec beaucoup de force et de vivacité tout ce qui se passait dans son ame (2). » Le *Bandello*, quoique conteur licencieux, était moine, et parle en moine d'un philosophe auquel on avait attribué des sentiments peu orthodoxes sur la nature de l'ame; il ne cache même pas, à la fin de cette Nouvelle, la source de ses préventions; elles étaient bien fortes, puisqu'elles lui firent trouver quelque justesse dans ce parallèle. « On pouvait aisément, à quelque distance, prendre Abra-

(1) Part. III, Nouv. 38.

(2) Voyez ci dessus.

ham pour *Peretto*, et *Peretto* pour Abraham; il y a plus: de même qu'Abraham, toujours avide du bien d'autrui, ne cherchait qu'à l'engloutir dans le gouffre de ses usures, de même *Peretto* montrait qu'il croyait peu à l'immortalité de l'ame, qui est le fondement de toute la foi chrétienne. »

Pomponace, quoique très savant, avait plus étudié les systèmes et les raisonnements des anciens philosophes que leurs langues. Il savait tout ce qu'on pouvait connaître alors des secrets de la nature, tout ce qu'on pouvait apprendre d'Aristote, de Platon, d'Avicenne, d'Averroès; mais il n'entendait ni le grec, ni l'arabe, et ne savait même qu'imparfaitement le latin. *Sperone Speroni*, son disciple, qui fait de lui cette critique (1), malgré le respect et l'admiration qu'il conserva toujours pour lui, dit plaisamment ailleurs, ce qui s'accorde assez avec un des sarcasmes du *Bandello*, qu'il ne savait bien aucune langue, à l'exception du mantouan (2). Cependant sa réputation fut si grande, qu'elle fit oublier tous ses défauts de nature, d'éducation et d'habitude. On pourrait regarder comme une preuve qu'ils n'avaient rien de repoussant, qu'il fut marié jusqu'à trois fois (3); il n'eut d'autres enfants

(1) *Dialogo della Istoria*, *opere*, tom. II, p. 252.

(2) *Dialogo delle Lingue*, *op.*, tom. I, p. 190. C'était sa langue naturelle, mais l'un des plus mauvais patois de l'Italie.

(3) L'une de ses trois femmes, la seule dont on sache le nom,

que deux filles, on ne sait de laquelle de ses trois femmes, et il fut, à ce qu'il paraît, aussi bon mari que bon père (1).

Après sa mort, le cardinal Hercule de Gonzague, qui avait été, comme Paul Jove et *Speroni,* son disciple, fit transporter ses restes de Bologne à Mantoue, et les fit déposer honorablement dans la sépulture même des Gonzague. Il lui fit ériger dans l'église de Saint-François une statue de bronze qui le représente assis, un livre ouvert dans une main, et un autre à ses pieds. Elle subsiste encore en face d'une autre statue d'un moine du même nom et de la même famille, qui fut aussi, à en croire l'inscription, un philosophe et un médecin fameux (2).

Personne, si l'on en excepte quelques savants que

était *Cornelia*, fille de François Dondi *dall' Orologio*, descendant de ce savant médecin et astronome, Jean Dondi, ami de Pétrarque, qui fut surnommé *dall' Orologio* ou *degli Orologj*, à cause d'un planétaire qu'il avait construit à Pavie, et que le public ignorant ne prenait que pour un horloge, comme Pétrarque le dit lui-même dans son testament. Voyez ci-dessus, tom. II, p. 426, note (2).

(1) C'est en mariant une de ses deux filles, que Pomponace est censé lui avoir adressé une exhortation paternelle que *Sperone Speroni* met dans sa bouche, dialogue *della cura della famiglia*, *opere*, tom. I, p. 75 et suiv. Il y parle de son autre fille; ce qui prouve l'erreur de ceux qui ne lui en ont donné qu'une.

(2) *Joanni Pomponatio philosopho ac physico insigni*, etc. M.D.XCVIII.

rien n'effraie, ne lit plus les ouvrages de Pomponace. On peut cependant y rechercher encore ses opinions, principalement au sujet de l'immortalité de l'ame. Il passa généralement pour l'avoir niée, et son livre sur cette matière (1) fut brûlé publiquement à Venise; sorte de réponse, il est vrai, qui était dès-lors aussi probante que nous l'avons vue souvent l'être depuis. Des juges plus indulgents (2) ont écrit qu'il y démontre seulement qu'Aristote ne reconnaît point l'immortalité de l'ame, et qu'on ne peut la prouver par les seules lumières de la raison. Il faut avouer cependant qu'il emploie une logique très serrée et très subtile pour rendre cette impossibilité palpable, et même pour prouver que la raison peut, en suivant une induction exacte, arriver à la démonstration contraire; mais il proteste plus d'une fois qu'on doit croire l'ame immortelle, puisque telle est la doctrine de l'église, dont il se proclame le disciple et le fils (3).

---

(1) *Tractatus de immortalitate animæ*. Bononiæ, 1516, in-8°.

(2) Voyez Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 337.

(3) Comme dans toutes les questions problématiques, il pense, dit-il, avec Platon, qu'il n'appartient qu'à Dieu d'en décider. Or, c'est ce que Dieu a fait plusieurs fois et de plusieurs manières par les prophètes et par des signes surnaturels, avant le don et l'avènement de la grâce, comme on peut le voir dans l'Ancien-Testament. Il a encore éclairci cette question par son fils, comme l'a écrit l'apôtre dans son épître aux Hébreux. Donc, si des raisons sem-

Malgré ces protestations, on peut, sans s'engager avec lui dans le dédale de sa dialectique, juger de ce qu'il pensait au fond sur cette matière, par ce passage, où il ne regarde l'accord qui règne entre les législateurs de tous les peuples, à l'égard de l'immortalité de l'ame, que comme un moyen d'ordre public qui a été le même pour tous. Il partage les hommes réunis en société en trois classes : les uns, et c'est le plus petit nombre, dont l'heureux naturel les porte à la vertu par amour pour la beauté de la vertu même, et les éloigne du vice par l'horreur que leur inspire sa laideur; les autres, moins heureusement nés, et beaucoup plus nombreux, qui ont besoin d'être attirés à la vertu par les récompenses, la louange et les honneurs, et d'être écartés du vice par les punitions, le blâme et l'infamie; d'autres enfin qu'on ne peut conduire que par l'espoir d'une récompense, ou par la crainte d'une peine corporelle. Pour conduire au bien les hommes de la seconde classe, les législateurs offrent de l'or, des dignités ou quelque chose de semblable; pour les

---

blent prouver la mortalité de l'ame, elles sont fausses et seulement apparentes, puisque la première lumière et la première vérité montrent le contraire; si quelques-unes paraissent prouver son immortalité, elles sont vraies et lumineuses, quoiqu'elles ne soient pas la lumière et la vérité mêmes..... Il faut donc affirmer qu'elle est indubitablement immortelle. *Quare indubiè ipsam immortalem esse asserendum est.* (*De immort. an.* C. XV°, *et ultimo.*)

éloigner du mal, ils les menacent d'être punis, soit par la perte de leurs biens ou de leur honneur, soit par des peines afflictives, ou même par la mort; quant à ceux dont la férocité et la perversité naturelles ne se laissent toucher par aucun de ces motifs, tels que l'expérience nous en fait voir tous les jours, les législateurs n'ont trouvé d'autre moyen que de promettre aux bons des récompenses éternelles dans une autre vie; aux méchants, des supplices sans fin et les plus propres à les effrayer. La plupart des hommes, lorsqu'ils font le bien, le font par la crainte d'une peine éternelle, plus que par l'espérance d'un bonheur éternel, parce que nous nous figurons plus aisément ces peines que ce bonheur; et comme ce dernier motif peut être également utile à tous les hommes de quelque classe et de quelque état qu'ils soient, le législateur, considérant la pente des chemins qui conduisent au mal, et occupé du bonheur commun, a prononcé que l'ame est immortelle, ayant égard, non à la vérité, mais seulement à l'utilité, pour encourager les hommes à la vertu, et l'on ne doit pas lui en faire un crime (1).

(1) *Respiciens legislator pronitatem viarum ad malum, intendens communi bono, sanxit animam esse immortalem, non curans de veritate sed tantùm de probitate, ut inducat homines ad virtutem; neque accusandus est politicus.* (Pompon., *De imm. anim.*)

S'étant expliqué si clairement, et ayant couvert en tant d'autres endroits, du manteau de la philosophie d'Aristote, sa propre philosophie, Pomponace ne dut être étonné ni du bruit que fit son livre, ni de l'exécution publique qui en fut faite, ni de l'empressement qu'on mit à lui répondre. Il distingua, dans les rangs de ceux qui l'attaquaient, un de ses plus illustres élèves, Gaspard *Contarini*, destiné aux grandes dignités de l'église, et qui s'en frayait la route par ses talents et par son zèle (1). Ce fut lui que Pomponace choisit pour lui opposer une première *Apologie*; il répondit aussi à Augustin *Nifo*, autre adversaire digne de lui, par un *Defensorium*, où il tâcha de ne laisser subsister ni d'objections contre sa doctrine, ni de soupçons sur sa foi.

Le patriarche de Venise, qui avait fait brûler son livre avant la publication de ses Défenses, crut, après cette publication, devoir soumettre le procès au jugement de la cour de Rome. Ni le pape Léon X, ni le Bembo, son secrétaire, n'étaient disposés à condamner ces discussions philosophiques; mais les censeurs publics, plus sévères, firent éclater leur indignation, et le livre n'eût pas échappé aux flammes, à Rome plus qu'à Venise, si le Bembo ne s'en

(1) Voyez ci-dessus, p. 27 et suiv. Son ouvrage était intitulé : *De immortalitate animæ adversùs Pomponatium*. Venise, 1516, in 8°.

était ouvertement déclaré le défenseur (1). Pomponace fut absous, et tout fut rejeté sur Aristote. Du reste, notre philosophe en agit loyalement dans toute cette affaire. Il soumit son ouvrage et ses Défenses au frère Chrysostôme de Casal, régent de l'inquisition à Bologne; il adopta les corrections et même les additions de ce frère, et fit paraître le tout avec approbation du vicaire, de l'évêque et de l'inquisiteur. Il ne put cependant, ajoute Tiraboschi (2), effacer entièrement l'idée d'homme irréligieux et d'impie que son livre avait donnée de lui.

Il en composa, quelques années après (3), deux autres qui n'étaient pas propres à ramener à lui les esprits difficiles qui croyent moins aux protestations de soumission à l'église, qu'à la conformité des opinions avec sa doctrine. Le premier est un traité des effets naturels qui paraissent miraculeux, et de leurs causes, ou de la magie et des enchantements (4). Il y professe l'opinion d'Aristote, rela-

---

(1) *Tanta tamen indignatione librum exceperunt censores publici, ut flammas ultrices Pomponatius non evitasset, nisi Bembi patrocinio esset defensus.* (Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, tom. IV, p. 164.) Quoique cela puisse être entendu de Pomponace lui-même, on aime mieux croire qu'il ne fut question de brûler que son livre.

(2) Tom. VII, part. I, p. 337.

(3) En 1520.

(4) *De naturalium effectuum admirandorum causis, sive de incantationibus opus.*

tivement à la manière dont Dieu, ou la cause première et suprême, agit sur le monde terrestre. Dieu est trop parfait pour agir immédiatement sur des choses aussi imparfaites; il ne le fait que par l'entremise des sphères célestes et des intelligences qui y sont placées; il leur imprime d'une manière générale la force d'agir immédiatement sur les objets terrestres, sans qu'il descende jamais à rien d'individuel ou de particulier; mais, par le moyen de cette seule action, peuvent arriver les choses les plus contraires en apparence au cours habituel de la nature, et les plus ressemblantes à ce qu'on appelle enchantements, effets de la magie, influence des combinaisons astrologiques, prophéties, divinations, miracles. La constitution de certains hommes, modifiée par cette action des corps célestes, donne à ces hommes une puissance de volonté qui peut maîtriser les éléments eux-mêmes, et produire de pareils résultats.

Il est curieux de voir à-la-fois, et comment un aristotélicien tel que Pomponace a pu être conduit à de telles opinions par des interprétations fausses, mais ingénieuses, de la doctrine de son maître, et comment il prétend concilier, avec cette manière d'expliquer les miracles, la foi qu'il proteste avoir à tous ceux que reconnaît l'église, depuis les miracles de Jésus-Christ et de Moïse, jusqu'à ceux de S. François.

Le second de ces deux ouvrages embrasse trois

objets, dont les deux premiers ont toujours paru difficiles à concilier ensemble, et le troisième difficile à concevoir et à expliquer en soi; il traite *du destin, du libre arbitre et de la prédestination* (1).

Quelques anciens philosophes, et surtout les péripatéticiens, ont refusé de reconnaître le destin, ou cette puissance absolue qui dirige d'une manière fixe et déterminée les choses d'ici-bas, puissance qui leur paraissait incompatible avec le libre arbitre ou la liberté de l'homme. Les stoïciens, au contraire, admettaient le destin, son influence sur les actions des hommes et sur le cours des choses, et niaient que rien y fût dû au hasard. Pomponace, sans entreprendre d'accorder ces deux systèmes contradictoires, considère à part ce que c'est que le destin, ou plutôt la Providence divine, à laquelle les stoïciens, et après eux les chrétiens, ont attribué les mêmes effets qu'au destin, et ce que c'est que la liberté humaine, ou le libre arbitre. Il regarde, et la providence et la liberté, comme évidemment et incontestablement démontrées; mais il examine ensuite les diverses opinions de tous les philosophes qui ont entrepris de les concilier l'une avec l'autre, et montre le côté faible de chacune de ces opinions. Il paraît cependant se décider très positivement pour celle des chrétiens et des stoï-

(1) *De fato, libero arbitrio et prædestinatione, libri V.*

ciens; mais, par une distinction à sa manière, s'il l'adopte sans réserve comme chrétien, en tant qu'elle est la doctrine des chrétiens, il l'attaque, comme philosophe, par les objections les plus fortes, qu'il expose sans ménagements et sans détour, en tant qu'elle est la doctrine des stoïciens. Il prétend cependant répondre ensuite à toutes ces objections; il y emploie toutes les subtilités de sa dialectique, et, conservant toujours son caractère philosophique, abstraction faite de celui de chrétien et de sa soumission absolue aux décisions de l'église, c'est encore pour l'opinion des stoïciens qu'il paraît se déclarer.

Du destin et du libre arbitre, il passe à la prédestination, doctrine toute moderne, appartenant tout entière au christianisme, et dont on ne trouve aucune trace dans la philosophie antique. L'église n'avait alors rien prescrit dogmatiquement sur cet objet, mais elle adoptait presque généralement les idées de l'*ange de l'école*, S. Thomas. Pomponace se croit permis de les combattre, et c'est ce qu'il fait avec sa finesse et son esprit accoutumés. Les dominicains prétendaient, il est vrai, que leur docteur par excellence avait reçu très réellement, et devant plusieurs témoins, toute sa doctrine philosophique, de Jésus-Christ lui-même. « Si cela est ainsi, dit Pomponace, il n'y a rien dont je puisse douter dans les assertions de S. Thomas sur la prédestination; bien qu'elles me paraissent fausses, et,

ce qu'elles affirment, impossible, et que j'y voye des déceptions et des illusions, plutôt que des solutions; néanmoins, comme dit Platon, c'est une impiété que de ne pas croire les dieux et les enfants des dieux, lors même qu'ils semblent énoncer des choses impossibles. Mais que ce qu'on nous raconte de lui soit vrai ou qu'il ne le soit pas, je citerai, dans ce qu'il a dit à ce sujet, certaines choses qui font naître de grands doutes; et j'attends d'un grand nombre de ses sectateurs (car il se trouve dans cette secte (1) un nombre infini des hommes les plus illustres) qu'ils résoudront mes doutes, et purgeront mon esprit de son ignorance: les vraies maladies de notre intelligence sont, en effet, l'ignorance et l'erreur. »

On ne pouvait guère lancer une ironie plus fine contre une autorité regardée alors comme infaillible. Au reste, le tort de Pomponace ne fut pas d'attaquer les solutions données par S. Thomas, sur une matière qui est en soi peu explicable, mais d'y en vouloir substituer d'autres qui ne l'expliquent pas mieux.

Ces deux derniers ouvrages ne furent imprimés qu'assez long-temps après sa mort (2); mais selon

---

(1) *In ea secta.*

(2) A Bâle, par G. *Gratarolo*, disciple de Pomponace: le premier, en 1556; le second, avec une seconde édition du premier, en 1567.

l'usage de ce temps, et de tous les temps, les écrits qu'un philosophe ne publiait pas, n'en étaient pas moins connus de ses amis et de ses principaux disciples; si ses ennemis s'autorisèrent des opinions qu'il y soutenait, pour l'accuser de matérialisme et même d'athéisme, ses amis purent donc aussi le disculper de ces accusations en prenant à la lettre les protestations de soumission aveugle et entière aux décisions de l'autorité spirituelle, qu'il y fait comme dans son traité de l'immortalité de l'ame. Ils distinguèrent en lui, comme il l'avait fait lui-même, le philosophe du chrétien. Il est vrai que c'est ce qui a donné au *Boccalini* l'idée maligne de faire décider par Apollon (1), que ce n'est point comme homme, mais comme philosophe, que Pomponace doit être brûlé. Il n'y eut de brûlé que son premier ouvrage, et moyennant ses fréquentes protestations de foi purement catholique, n'ayant d'ailleurs erré que sur des questions spéculatives qui n'attaquaient ni la hiérarchie ecclésiastique, ni l'autorité pontificale, il vécut et professa tranquillement à Bologne. Après sa mort, un prince de l'église l'admit dans sa propre sépulture; une statue lui fut érigée; enfin il obtint les honneurs qui ne sont accordés qu'aux orthodoxes et ceux qui ne sont dus qu'aux grands hommes.

(1) *Ragguagli di Parnaso*, Centur. I, Rag. XC.

J'ai parlé, dans ce chapitre (1), du cardinal *Contarini*, l'un des adversaires de Pomponace; Augustin *Nifo*, qui écrivit aussi contre lui, et qu'il crut seul, avec *Contarini*, digne d'une réponse, était de Sessa, dans la terre de Labour, au royaume de Naples; et, ce qu'on ne croirait pas d'un homme qui nous paraît aujourd'hui si peu important, deux autres villes du même royaume, *Iopoli* et *Tropea*, dans la Calabre ultérieure, ont disputé à Sessa l'honneur de l'avoir produit. Sa célébrité, qui fut grande dans son temps, commença par un petit orage. Étant professeur de philosophie à Padoue, il publia un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequel il soutint, selon le sentiment d'Averroès, qu'il n'y a qu'une âme universelle, une seule intelligence, et qu'il n'existe point d'autres substances spirituelles, à l'exception de celles qui président au mouvement des cieux. Cette opinion souleva contre *Nifo* tous les théologiens, et il courait de grands risques (2), si l'évêque de Padoue n'eût apaisé cette affaire, en obtenant de lui qu'il corrigeât dans son livre ce qui avait scandalisé. Ce fut pour tranquilliser sur sa foi, et pour montrer qu'il pensait tout-à-fait bien sur l'âme, qu'il écrivit contre le traité de Pomponace. Les malheurs de

(1) Ci-dessus, p. 443.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. I, 540.

Padoue, en 1507, le chassèrent de cette université; il retourna dans sa patrie, et professa pendant quelque temps à Salerne et à Naples. Il y publia ses *Dilucidationes metaphysicæ*, qui laissaient encore bien des choses à éclaircir. Il fut appelé à Rome en 1513, par Léon X, pour professer dans l'académie romaine. Léon le fit comte palatin, et lui permit de porter le nom et les armes de la maison de Médicis. *Nifo* usa de cette permission, et mit en tête de plusieurs de ses ouvrages (1) les noms d'*Augustinus Niphus Medices*. Il alla ensuite professer à Pise, à Bologne; fut rappelé en 1525, à Salerne, par le prince Ferdinand *San Severino*, et y resta jusqu'à sa mort, dont la date est incertaine (2). Le nombre de ses ouvrages serait effrayant, si l'on était obligé ou tenté de les lire. Il en a de philosophie péripatéticienne et de philosophie morale, d'astronomie, de médecine, de rhétorique, de politique, etc. (3); mais on a pris le parti de les laisser tous dans la poussière, dont Tiraboschi

(1) Tels que son traité *De Dialecticá ludicrá*, 1520; et *Libellus de his quæ ab optimo principe agenda sunt*, 1521. Tiraboschi cite son autre traité *De Rhetoricá ludicrá*, terminé à Pise le 28 janvier 1521; et un autre encore, *De armorum ac litterarum comparatione*, qui porte cette date positive: 1525; 3 *augusti, in Niphano* (On croit que c'était sa maison de campagne.).

(2) Entre 1538 et 1550. Voy. Tirab., *loc. cit.*, p. 341.

(3) Voyez-en le long catalogue dans Niceron, tom. XVIII, p. 63, etc.

assure qu'ils sont véritablement dignes (1). Ce volumineux philosophe était fort galant, et avait, auprès des femmes, comme il arrive à quelques savants, des manières qui le rendaient ridicule aux yeux même de ses admirateurs. Cette galanterie s'explique peu honnêtement dans deux de ses traités, dont Bayle s'est beaucoup moqué (2), et dont il rapporte des passages qui n'étaient pas plus honnêtes à citer qu'à écrire.

Si Pomponace eut des adversaires, il eut aussi des sectateurs très zélés. L'un d'eux, *Simone Porzio*, Napolitain, était plus savant que lui dans les langues anciennes, et avait plus d'érudition. Il écrivit autant que lui ; les auteurs de l'histoire littéraire de Naples (3) donnent les titres de ses ouvrages. A l'exemple de son maître, il y traite de philosophie morale, de médecine, de physique et d'histoire naturelle ; à son exemple encore, il fit un livre *sur l'ame* (4), et se montra comme lui, peu conformiste sur la question de son immortalité. Il fut critiqué, injurié pour ce livre (5) ; mais il ne

(1) *Loc. cit.*, p. 342.

(2) Article *Niphus*, notes.

(3) Toppi, *Bibl. Napol.*; Nicodemi, *Supplément à cette Bibliothèque*; Tafuri, *Scritt. Napol.*, tom. III, part. II, p. 32.

(4) *De mente humanâ*, Florence, 1551.

(5) *Questo libro fu detto da alcuni empio e degno di bestia più che d'uomo.* (Tirab., p. 343). C'est Conrad Gessner qui a écrit

fut point inquiété, et il mourut tranquillement dans sa patrie, en 1554 (1).

Parmi les plus célèbres péripatéticiens de ce siècle, on trouve encore un *Jacopo Zabarella* de Padoue, mort en 1589, auteur de commentaires sur la logique et la dialectique d'Aristote; deux *Piccolomini* de Sienne, *Alessandro* et *Francesco* (2); un Jason de Norès, encore plus distingué dans la littérature que dans la philosophie; un *Antonio Scaino*, de Salò, qui écrivit en italien des commentaires sur plusieurs traités d'Aristote, et traduisit en latin, avec des notes latines, ses morales à Nicomaque (3); enfin un *Ciriaco* ou *Chirico Strozzi*, noble florentin, professeur de philosophie péripatéticienne à Pise pendant vingt-deux ans (4), après l'avoir été, pendant huit, de langue grecque à Bo-

---

ce mot brutal, que Tiraboschi adoucit encore, mais qu'il aurait pu se dispenser de citer. Gessner dit, en parlant de cet ouvrage de Porzio : *Porco, non homine auctore dignum.*

(1) De Thou, *Hist.*, l. XIII, an 1554.

(2) Nous avons déjà parlé d'*Alessandro* parmi les bons auteurs comiques, tom. VI, p. 303.

(3) Rome, 1574.

(4) Il se délassait de temps en temps, et délassait ses auditeurs, en leur donnant quelques leçons sur l'*Iliade* d'Homère, ou sur quelque autre auteur grec. Il mourut à Pise, en 1565, agé de soixante-un ans. Voyez, dans les *Scrittori Fiorentini* de Negri, la liste de ses ouvrages.

logne, qui osa faire, en grec et en latin, un supplément aux neuvième et dixième livres perdus de la *Politique* d'Aristote. Cette témérité fut heureuse; le supplément de *Strozzi* fut reçu avec un applaudissement universel, et il est imprimé dans plusieurs éditions, à la fin du traité d'Aristote.

En laissant aux historiens de la philosophie (1) un grand nombre d'autres péripatéticiens qui écrivirent alors des traités, des commentaires et des traductions, je dois au moins nommer François *Vimercati*, de Milan, non pas à cause de ses nombreux ouvrages, dont je n'ai rien à dire, sinon qu'ils ont presque tous pour objet les opinions et différents traités d'Aristote, et qu'on en peut voir la longue liste dans la Bibliothèque d'Argelati (2); mais parce qu'il fut appelé ou fixé par François Ier. en France, où il resta plus de vingt ans (3), et qu'il fut le premier que ce roi nomma professeur de philosophie grecque et latine dans l'université de Paris (4).

---

(1) Brucker, Deslandes, etc.

(2) *Biblioth. Script. Mediol.*, tom. II, part. I, p. 1651, etc.

(3) Il fut reçu à l'université en 1540, et y professait encore en 1561.

(4) Il était médecin de profession, et le fut de la reine Eléonore d'Autriche, femme de François Ier. Il passa de l'université de Paris à celle de Turin, fut conseiller du duc Emanuel-Philibert, et mourut en 1570.

Quand j'ai cité César *Cremonini* parmi les auteurs de comédies pastorales (1), j'ai prévenu que c'était un philosophe dont le caractère et les principes avaient peut-être été calomniés. Il était né en 1552, à *Cento*, dans le Modénois, et professa pendant plus de dix ans (2), la philosophie d'Aristote dans l'université de Ferrare. Ses leçons avaient un grand éclat, et cet éclat excita l'envie. On prit, pour le persécuter, le prétexte de ses opinions sur l'ame, qui étaient celles de Pomponace. Il soutenait qu'on ne pouvait par la raison seule démontrer qu'elle est immortelle; on cria que c'était soutenir qu'elle ne l'est pas : il était donc matérialiste; il était donc athée! *Cremonini* eut pour lui des professeurs de philosophie et des professeurs de médecine; la persécution s'étendit jusqu'à eux; alors il eut recours au souverain, et demanda d'être entendu par le magistrat que le duc Alphonse voudrait choisir (3). Soit qu'il

(1) Tom. VI, p. 445. Il faut ajouter aux *Pompe funebri* que j'ai citées de lui, trois autres pièces du même genre. (Voyez l'*Allacci*, *dramm.*)

(2) Depuis 1579 jusqu'en 1590. Il résulte de ces dates, qu'il ne composa ou ne publia ses pastorales qu'après avoir quitté Ferrare.

(3) Tiraboschi nous a conservé la lettre ou la requête adressée à ce sujet au duc Alphonse II par *Cremonini*, en date du 20 mai 1589, tom. IX, *Aggiunte e Correzioni*, p. 152.

n'obtînt pas cette justice, soit que le magistrat nommé eût donné gain de cause à ses ennemis, il leur laissa le champ libre, quitta Ferrare pour Padoue, professa paisiblement dans cette université pendant quarante années, sans changer de système ni de méthode d'enseignement, et mourut de la peste en 1631, âgé de quatre-vingts ans. Il y jouit constamment d'une considération due à ses mœurs et à son caractère autant qu'à son savoir. On dit que des princes et des rois voulurent avoir son portrait, et le consultaient dans les affaires les plus importantes; on n'en avoue pas moins que ses ouvrages (1) contiennent sur la nature de l'ame, sur le destin, sur le monde, et sur d'autres questions alors regardées comme philosophiques, des opinions qui ne sont pas trop saines; mais que le latin obscur et barbare dans lequel ils sont écrits décourage de les examiner, et empêche même souvent de les entendre (2). Ses pastorales ne sont pas

(1) *Borsetti* en donne la liste dans son Histoire de l'université de Ferrare, et *Papadopoli* dans celle de l'université de Padoue. Le plus important a pour titre : *Contemplationes de animâ.* La plupart des autres sont des explications ou des défenses de la philosophie d'Aristote, tels que : *De paediâ Aristotelis; Diatyposis universæ naturalis Aristotelicæ philosophiæ*, etc. Voyez Brucker, tom. IV, p. 227.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 349. Ses grands succès, comme professeur, vinrent de ce qu'il possédait une élocution séduisante, et l'art de réduire ses principes en espèces d'aphorismes

des chefs-d'œuvre, mais elles valent encore mieux que ses livres philosophiques.

Le grand traité des plantes d'André Césalpin (1) vaut mieux aussi que ses *Questions péripatétiques*, et même que sa *Recherche péripatétique sur les démons*; mais ces deux ouvrages le rangent parmi les philosophes qui interprétèrent la doctrine d'Aristote, et qui bâtirent souvent, au gré de leur imagination, une philosophie nouvelle avec les résultats exagérés qu'ils tirèrent de celle de leur maître. Il appartient d'ailleurs à cette classe des sciences, par une grande partie de sa renommée, par les chaires de philosophie qu'il remplit, et parce que dans son voyage en Allemagne, ce fut surtout comme philosophe qu'il ambitionna d'être connu (2).

André Césalpin naquit en 1519 à Arezzo, en Toscane, ville féconde en hommes célèbres dans les lettres. Après avoir fini ses humanités, il se livra en même temps à l'étude de la philosophie et à celle de la médecine, qui gagneraient beaucoup l'une et l'autre à ne jamais être séparées. Il fut

---

que ses disciples recueillaient avidement, et qu'il développait ensuite avec cette espèce de charme qui était dans ses discours, mais qui ne se retrouvait plus dans ses ouvrages. Voyez Bayle, *Dictionn.*, art. *Cremonini* et *Brucker*, tom. IV, p. 226.

(1) Voyez ci-dessus, chap. XXVIII, p. 105 et 106.

(2) *Ibidem*.

professeur en ces deux facultés, à Pise et ensuite à Rome, et brilla parmi les sectateurs d'Aristote qui s'attachaient immédiatement à ce chef d'école, en écartant ses interprètes et ses commentateurs; il marchait hardiment dans la route qu'il s'était tracée, laissait aux théologiens à résoudre les difficultés physiologiques et psychologiques que le pur péripatétisme présentait, et à réfuter les erreurs qu'ils y pouvaient apercevoir, se bornant, comme Pomponace, à protester qu'il ne les partageait pas (1). En dépit de ses protestations, il fut accusé d'athéisme, accusation toujours difficile à repousser lors même qu'elle est le plus injuste. Un professeur de médecine et de philosophie du collége d'Altdorf, nommé Nicolas Taurel, la porta publiquement contre lui dans un ouvrage qu'il intitula, par une allusion froide et de mauvais goût, au nom de son adversaire, *Alpes Cæsæ* (2). C'était une réponse violente aux *Questions péripatétiques*, publiées sans opposition et sans scandale à Florence

---

(1) *Sicubi ab iis, quæ in sacris diviniori modo relata nobis sunt, discedat (Aristoteles), minimè cum illo sentio, fateorque in rationibus deceptionem esse. Non tamen in præsentia meum est hæc aperire, sed iis qui altiorem theologiam profitentur relinquo.* (Préface des *Questions péripatétiques*.)

(2) Francfort, 1597, in-8°. Nicolas Taurel, né à Montbéliard en 1547, ne quitta point les deux chaires qu'il remplissait à Altdorf depuis 1581. Il y mourut de la peste en 1606.

en 1569 (1), lorsque l'auteur professait paisiblement à Pise cette même doctrine, qui n'est qu'un peu plus développée dans son livre.

Ce volume est apparemment très rare en Allemagne, car Brücker se plaint tristement de n'avoir pu se le procurer (2). Cette impossibilité l'aurait dispensé d'analyser une des philosophies péripatéticiennes les plus embrouillées; par malheur, la réfutation de Taurel, quoique fort rare aussi, lui est tombée entre les mains; il y a trouvé les propositions erronées du professeur de Pise, littéralement citées avant chacune des réfutations de celui d'Altdorf; et il s'est donné, avec son scrupule ordinaire, la tâche difficile d'exposer les unes et les autres (3). Je me garderai bien de profiter de son travail; et mes lecteurs sentiront que ce n'est pas pour en éviter la peine, mais pour leur en épargner à eux-mêmes une inutile, quand ils auront vu le peu de mots qu'a écrits, sur ce long et doublement obscur extrait, un juge aussi sensé que Tiraboschi. « Je défie, dit-il, l'esprit le plus perçant de nos jours d'entendre et d'expliquer ce que veulent dire et l'un et l'autre adversaire, tant toutes choses y sont enveloppées dans un laby-

(1) Réimprimées à Venise, 1571, in-4°.

(2) *Dolemus nos factum nobis copiam quæstionum peripateticarum... haud esse.* (Histor. crit. phil., tom. IV, p. 222.)

(3) *Loco citato.*

rinthe inaccessible de paroles et de mots, que tantôt on ne peut entendre, et tantôt chacun entend comme il lui plaît (1). »

Ce qui paraît justifier complètement Césalpin, non de l'obscurité de son système et de son livre, mais du reproche de matérialisme, de spinosisme, d'athéisme, c'est qu'il fut appelé à Rome par Clément VIII, qui lui confia le soin de sa santé et l'enseignement de la médecine dans le collége de la Sapience, emplois que Césalpin conserva jusqu'à sa mort, et que n'aurait certainement pas obtenus un homme dont la foi eût été suspecte. Il s'éteignit tranquillement à Rome, le 24 mars 1603, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Quoique la philosophie de Platon eût beaucoup perdu de son crédit, elle avait encore des partisans qui attaquaient Aristote et les aristotéliciens dans des écrits qui n'ont plus ni adversaires, ni lecteurs. Ce n'est pas la faute du grand Leibnitz, si l'on ne lit plus l'ouvrage que *Mario Nizzoli* publia en 1553, contre les opinions et les sectateurs d'Aristote (2); il en a donné une nouvelle édition, à laquelle il a même ajouté une préface. Ce traité latin, dirigé *contre les pseudo-philosophes*, c'est-à-dire contre les aristotéliciens, qui donnaient aux platoniciens

(1) *Stor. della Letter. Ital.*, tom. VII, part. II, p. 16.

(2) *De veris principiis et verá ratione philosophandi contra pseudo-philosophos*. Parme, 1553.

le même titre, est plus heureux, dit-on (1), dans les attaques qu'il livre à certaines opinions d'Aristote, que dans les nouvelles opinions que l'auteur propose. Nous avons parlé de ce *Nizzoli* parmi les bons littérateurs (2).

Les trois livres de François *Cattani da Diacceto*, écrits en italien, sur l'amour, lui ont conservé, mieux que ses autres ouvrages, sa réputation de platonisme. Varchi a écrit une vie de cet auteur, que l'on trouve ordinairement jointe à ses trois livres. Elle peut bien donner la curiosité de les lire, mais elle n'en donne pas toujours le courage (3).

Celui de tous ces platoniciens dont le nom est le plus célèbre, est Jean-François Pic de la Mirandole, neveu de Jean, l'un des plus intimes amis de Laurent de Médicis (4). Une partie de cette célébrité lui était acquise d'avance par son oncle; il s'en fit une autre par le nombre et le volume de ses ouvrages, et peut-être plus encore par ses malheurs. Né en 1470, il resta prince de la Mirandole et de *Concordia* par la mort prématurée de son

(1) Tiraboschi, p. 354.

(2) Chap. XXIX, p. 218.

(3) Voyez, sur Fr. *Cattani* l'ancien et sur son petit-fils Fr. *Cattani* le jeune, dont je parle ici, Salvino Salvini, *Fasti consolari dell' accademia Fiorentina.*

(4) Voyez ci-dessus, tom. III, p. 569.

père *Galeotto*, frère de Jean; mais il avait lui-même un frère, nommé Louis, qui lui disputa ce domaine. Louis aidé par le fameux général Jean-Jacques Trivulce, dont il était gendre, et par le duc de Ferrare Hercule Ier., chassa et déposséda son frère. Il fut tué dans une autre guerre en 1509; mais sa veuve et ses enfants se maintinrent jusqu'en 1511, que le belliqueux pontife Jules II entra dans la Mirandole par la brèche, et y rétablit Jean-François. Ce rétablissement dura peu. Selon que les Français, commandés par Trivulce, eurent l'avantage en Italie ou le perdirent, Jean-François fut chassé de sa capitale et y rentra tour-à-tour. Léon X voulut en vain appaiser ces dissensions; l'exaspération des esprits se refusait à tous les accommodements. Enfin le 15 octobre 1533, un des neveux de Jean-François (1), suivi de quarante hommes armés, surprit la Mirandole, entra dans le palais de son oncle, lui fit trancher la tête, à lui et à l'aîné de ses fils, et fit renfermer l'autre avec sa mère dans une prison où ils périrent peu de temps après (2).

Ce sont là les tristes vicissitudes d'un prince, et non d'un philosophe; Jean-François Pic l'était cependant. Il était de plus très pieux; tout le temps qu'il n'était point forcé de donner au métier des

(1) *Galeotto*.

(2) *Guicciardini*, *Stor. d'Ital.*, l. V, VIII, IX et X.

armes, ou aux soins de son gouvernement, il le partageait entre les exercices de la religion et l'étude. La plupart des auteurs contemporains ne cessent de louer la force de sa raison, sa douceur, son courage, son savoir et sa piété. La théologie, et la philosophie platonicienne qui souvent y ressemble, étaient les principaux objets de ses travaux. Il en suivait aussi de purement littéraires. Il nous a laissé, dans une de ses lettres (1), la liste des ouvrages qu'il avait composés treize ans avant sa mort; le nombre en est prodigieux et la variété remarquable. On y voit des poésies latines, des traductions latines du grec, des lettres, des discours, des traités sur des questions de littérature, des œuvres théologiques, philosophiques, morales, ascétiques. Les plus connus de tous ces ouvrages, et qui encore depuis assez long-temps ne le sont guère, sont les deux livres *de l'Étude de la philosophie divine et humaine*; les neuf livres *de la Prénotion des choses*, où il combat, à l'exemple de son oncle, les impostures de l'astrologie; les six livres intitulés: *Examen de la vanité de la science des païens, et de la vérité de la science chrétienne*, dans lesquels il argumente fort au long contre les opinions d'Aristote, et professe une grande admiration pour Platon, sans adopter toute sa doctrine.

---

(1) A *Giglio Gregorio Giraldi*. Voyez J. F. *Pici oper.*, page 377.

La plupart des œuvres de Jean-François Pic, publiées d'abord séparément (1), ont été recueillies et imprimées plusieurs fois à Bâle, à la suite de celles de son oncle Jean. Parmi celles qui ne se trouvent pas dans ces éditions, on remarque la vie et l'apologie du fameux dominicain Jérôme Savonarole, que le P. Quétif a fait réimprimer en 1674, avec plusieurs autres écrits relatifs à cet éloquent et fougueux prédicateur. Des deux Pic de la Mirandole, Brucker estime moins le neveu que l'oncle (2), et avec raison sous plusieurs rapports; mais Jean-François, moins profondément savant, fit du moins un plus sage emploi de son esprit, et ne se perdit point dans les erreurs de la cabale, comme Jean eut le malheur de le faire pendant quelque temps (3).

Un ardent cabaliste, en même temps qu'il était un zélé platonicien, fut le P. *Giorgio*, de l'ordre des Frères-Mineurs. Deux de ses ouvrages firent alors un bruit qui nous oblige à en parler. L'un est intitulé : *De harmoniâ mundi totius cantica tria*, imprimé pour la première fois à Venise, en 1525, réimprimé plusieurs fois et traduit en plusieurs langues. Il ne s'y proposait rien moins que de concilier l'Écriture, Platon et les auteurs cabalisti-

(1) Voyez en la liste dans Nicéron, tom. XXXIV, p. 147.

(2) *Hist. crit. phil.*, tom. IV, p. 60.

(3) Voy. ci-dessus, tom. III, p. 367.

ques. Le bruit que fit ce livre fait supposer qu'il fut lu; c'est ce qu'on trouve de plus étonnant quand on a le courage de lire, non pas le livre même, mais l'extrait que Brucker a eu la patience d'en faire (1). *In scripturam sacram problemata*, est le titre de l'autre ouvrage (2). On le dit aussi rempli de cabale et de platonisme. L'un et l'autre livre furent prohibés par la commission ou congrégation de l'index; ils le sont aujourd'hui plus sûrement, par la crainte d'une fatigue en pure perte, et d'un inutile ennui.

On met au rang des philosophes platoniciens de ce siècle, *Francesco Patrizi* (3), qui fut, à la vérité, un des adorateurs de Platon, mais plus décidément encore un ennemi, je dirais presque personnel, d'Aristote. Il n'était pas homme à suivre aveuglément les idées d'un maître, quel qu'il fût, et il eut, dans tous les genres qu'il embrassa, ses propres idées; on le mettrait donc plus justement au nombre des philosophes indépendants. Il fut en même temps géomètre, historien, militaire, orateur et poète. Né en 1529, à Cherso, île qui est jointe par un pont à celle d'Osero, et forme avec elle une seule

(1) Page 374.

(2) Venise, 1536; réimprimé plusieurs fois à Venise et ailleurs.

(3) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 359.

île entre les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie (1), il prétendit toujours que sa famille descendait des *Patrizi*, de Sienne, et il appelle quelque part cette ville *son antique patrie.*

Il fut conduit dès l'âge de neuf ans à Padoue, pour y faire ses études. Il les fit sous les plus habiles maîtres, avec les dispositions les plus heureuses et une grande application. Dès 1553, il fit imprimer à Venise quatre opuscules sur différents sujets (2). Ses études achevées, il retourna dans sa patrie; mais il y fut presque aussitôt attaqué d'une fièvre quarte, accompagnée d'une sombre mélancolie. Éloigné comme il l'était des secours de l'art, il n'imagina contre ce mal qu'un remède propre à l'augmenter; ce fut de se retirer dans une profonde solitude. Il y vécut en ermite pendant un an, n'ayant pour distraction que quelques livres. Enfin, il repassa en Italie.

De retour à Padoue, il tâcha d'obtenir la protection du duc de Ferrare, en publiant un poëme intitulé *l'Eridano*, qui n'est proprement qu'un panégyrique de la maison d'Este. Cette tentative fut

(1) Brucker dit : *à Clissa, ville d'Illyrie ;* mais Tiraboschi, page 260, cite, en faveur de *Cherso*, des autorités irrécusables.

(2) *La Città felice ; Dialogo dell'onore ; Discorso della diversità de' furori poetici ; Lettura sopra un sonetto del Petrarca.*

sans succès, peut-être parce que *Patrizi*, obéissant dans la poésie, comme partout, à l'originalité de son esprit, avait écrit ce poëme dans une forme de vers héroïques, qu'il appelait nouvelle (1). Hercule II, qui régnait alors, était habitué par les vers de l'Arioste, à l'ancienne forme, et se soucia peu sans doute qu'on essayât d'en changer.

Patrizi fit un premier voyage en Chypre, en 1561, et un second l'année suivante. Cette fois, il y resta près de sept ans, qui furent perdus pour sa réputation et pour sa fortune, n'ayant pu y exister que par des travaux avantageux à d'autres, mais inutiles pour lui. Philippe Mocenigo, archevêque et primat de cette île, le ramena en 1568 à Venise. Peu de temps après, il fit en France et en Espagne un voyage tout aussi peu fructueux que les autres. Soit qu'il fût retourné en Chypre, soit qu'il y eût laissé ses effets et ses livres, lorsqu'il en était parti, la prise de cette île par les Turcs, en 1570, lui occa-

---

(1) Ce sont des vers de treize syllabes, avec un mot tronqué au milieu, comme :

O sacro Apollò tu che prima in me spirasti.

Fontanini a prouvé, *Bibl. Ital.*, tom. I, p. 235, qu'ils étaient connus dès le quatorzième siècle. Ils paraissent modelés sur nos vers alexandrins, qui étaient nés dès le douzième. *Martelli* les a renouvelés en Italie dans le dernier siècle, et les a encore appelés *nouveaux.*

sionna des pertes considérables, celle surtout de plusieurs livres précieux. Il trouva ensuite à Modène du repos et de la consolation dans la société de quelques anciens amis; mais on le voit, en 1574, recommencer à courir le monde, s'embarquer à Gènes, et repasser en Espagne. Ce voyage dura trois ans. Il s'y donna, comme à son ordinaire, beaucoup de peines sans aucun fruit, et revint en Italie, après avoir perdu ce qu'il appelle, avec un regret profond, *un trésor* d'anciens manuscrits grecs.

Enfin la fortune cessa de le persécuter. Le duc de Ferrare Alphonse II le nomma professeur de philosophie platonicienne dans cette université; il en remplit pendant quatorze ans (1) les fonctions avec le plus grand succès. Clément VIII eut à peine été nommé souverain pontife qu'il l'appela auprès de lui, et lui donna dans le collége romain, avec des honoraires beaucoup plus forts, la même chaire qu'il lui faisait quitter à Ferrare. Il y expliqua jusqu'à sa mort la philosophie de Platon, sous la protection de ce pape, quoique la philosophie d'Aristote y dominât alors, qu'elle eût, entre autres zélés défenseurs, le cardinal Bellarmin, et qu'elle fût regardée par les partisans de cette philosophie, comme la seule conforme à la religion chrétienne, après l'avoir été comme la plus opposée à cette religion.

(1) Depuis 1578, jusqu'en 1592.

Patrizi mourut à Rome en 1597. On voit que dans une vie aussi mobile, il n'y eut guère que ses vingt dernières années où il put se livrer à des travaux suivis. Il a cependant publié beaucoup d'ouvrages, et de genres très divers. Aussi le retrouverons-nous dans plusieurs des chapitres suivants. A le considérer comme philosophe, ce qu'il a laissé de plus important est son traité intitulé : *Discussiones peripateticæ*, en 4 vol. in-4°. Il en fit imprimer la première partie à l'époque même des pertes que lui fit éprouver la prise de l'île de Chypre (1). Cette partie seule exigeait cependant beaucoup de recherches et de travail, et de plus il y commençait l'exécution d'un plan hardi, conçu pour renverser de fond en comble la philosophie aristotétique. Interrompu dans cette entreprise par son second voyage en Espagne, il la reprit courageusement à Ferrare ; les trois autres parties qu'il y publia d'abord successivement, reparurent en 1581 à Bâle, avec la première, en un seul volume in-folio.

Selon Brucker (2), il avait commencé dans de tout autres vues cet ouvrage. Il ne s'était proposé que d'aider Zacharie Mocenigo, neveu de l'archevêque de Chypre, dans l'étude de la philosophie d'Aristote ; il avait pour cela rassemblé dans le premier volume tout ce qui appartient à l'histoire de

---

(1) Venise, 1571.

(2) Page 425.

cette philosophie, et tout ce qui pouvait jeter du jour sur la vie du Stagyrite, sur ses mœurs, ses livres, ses disciples, ses sectateurs, ses interprètes, leurs sectes, leur manière diverse de philosopher. Cela serait bon si les faits dont il compose cette histoire d'Aristote et de l'Aristotélisme, étaient honorables pour ce philosophe ; mais tout au contraire, il a recueilli, avec ce qu'on pourrait nommer une excessive crédulité, si ce n'était plutôt une malignité réfléchie, tout ce que les ennemis les plus acharnés d'Aristote ont publié contre lui, contre sa vie et ses mœurs, autant que contre ses opinions. Cependant, en énonçant ses jugements personnels, il garde beaucoup de ménagements; on voit qu'il ne voulait pas une guerre ouverte contre des préventions trop fortes, et qu'il minait pour ainsi dire les retranchements des aristotéliciens, avant de les attaquer de front.

Dans le second volume, composé depuis qu'il eut été nommé professeur à Ferrare, il crut devoir prendre encore plus de précautions. Il écrivait et parlait sous les yeux d'Antoine *Montecatino*, qui était non seulement professeur de philosophie péripatéticienne dans la même université, mais conseiller et favori du duc Alphonse; c'était même lui qui avait engagé ce prince à confier à *Patrizi* la chaire de philosophie péripatéticienne; son confrère et son protégé lui dédia ce volume, et il affirme dans sa dédicace qu'il s'est uniquement pro-

posé de démontrer par ses recherches, l'accord des principes d'Aristote avec ceux des plus anciens philosophes; mais il savait apparemment que les savants, comme les princes, lisent peu les livres qu'on leur dédie.

Le projet qu'il annonce est un voile dont il se couvre, et le but de cette prétendue concordance est évidemment de prouver qu'Aristote n'a été qu'un plagiaire, un copiste, un compilateur maladroit ou malveillant des anciens. C'est ce qu'on voit à la simple lecture de ce volume, et ce que la manière dont il a procédé dans le troisième fait encore mieux apercevoir. Ayant une fois jeté le masque, il ne rapproche plus la doctrine d'Aristote de celles de Xénophane, de Parmenide, de Zénon, de Mélissus, d'Empédocle, d'Anaxagore, de Démocrite, des Pythagoriciens et de Platon, que pour montrer qu'il a pris d'eux tout ce qu'il a de bon et de juste, mais qu'il a combattu ou rejeté ce qu'ils ont de meilleur. Il ne se borne pas à dévoiler ces infidélités, ces fraudes, ces impuissantes et misérables controverses; il les réfute et prend en main, contre Aristote, la défense de toute la philosophie antique.

Dans le quatrième volume, pour achever son attaque sur tous les points, il combat la philosophie naturelle d'Aristote, et la met pour ainsi dire en pièces. Dans tout l'ouvrage, il montre un savoir étendu et profond, un génie fécond en ressources,

une rare élégance, une connaissance extraordinaire, pour son temps, de l'ancienne philosophie; mais trop souvent la passion l'aveugle et discrédite ses jugements; et l'on doit également se méfier des faits qu'il rapporte, des interprétations qu'il donne aux raisonnements qu'il veut réfuter, et de ses propres raisonnements. Aussi n'est-ce pas seulement parmi les sectateurs d'Aristote qu'il s'est fait des ennemis; il s'en est fait parmi les esprits justes et les appréciateurs impartiaux de toutes les philosophies, qui, tout en admirant son érudition, sa dialectique, sa force de tête, et toutes ses autres qualités, regrettent de ne pouvoir presque en rien le prendre pour guide, et n'osent se fier à lui.

Sur les ruines de cette philosophie, qu'il regardait comme détruite, il se proposa de rétablir, non le platonisme primitif, tel qu'il était sorti de l'école du maître, mais le platonisme interprété, altéré, détourné de son vrai sens par l'école d'Alexandrie. Il s'enfonça lui-même si avant dans les rêveries mystiques qu'il prétendait expliquer, qu'il alla jusqu'à trouver dans Platon la prédiction de la naissance du Christ, et celle de la résurrection des morts (1). Avec une telle confiance dans cette école audacieuse et mensongère, il restait sans défense contre l'authenticité prétendue des ouvrages attribués par elle

(1) Brucker, p. 427.

à Hermès Trismégiste, à Orphée, à Zoroastre, et même à Aristote. Il publia donc de la meilleure foi du monde ces livres apocryphes, le *Poemander*, le *Sermo sacer*, le *Clavis hermetica*, le *Sermo ad filium*, le *Sermo ad Asclepium*, le *Minerva mundi*, et ce grand traité en quatorze livres *sur la Philosophie mystique des Égyptiens et des Chaldéens, enseignée de vive-voix par Platon, écrite et recueillie par Aristote*, où l'on ne reconnaît pas plus Aristote que Platon. Il joignit à cette publication celle de quelques opuscules de philosophie mystique, et deux petits traités sur la *Doctrine exotérique* de ces deux philosophes, mise en contraste avec leur philosophie interne et secrète, et principalement considérée, celle de Platon comme en rapport, celle d'Aristote comme en contradiction avec le christianisme.

Ce n'était pas assez d'abattre, comme il crut l'avoir fait, le péripatétisme, et de remettre en honneur le platonisme alexandrin; au-dessus de ces deux philosophies, il voulut en élever une troisième : c'était la sienne. Il lui donna le titre de *nouvelle* (1), et la revêtit de formes extérieures qui la distinguaient de toutes les autres. Il la divise en quatre parties, qu'il intitule, en latin hellénique : *Panaugia, Panarchia, Pampsychia, et Pancosmia*. Il y traite 1°., mais sous des points de vue qui

(1) *Nova de universis philosophia*, etc.

lui sont propres, *de la lumière*; 2°. des *vrais principes* des choses, et d'abord de la question de savoir s'il y a de tels principes; 3°. *de l'ame*, considérée non seulement dans l'homme, mais dans les animaux, dans les plantes, dans tout ce qui paraît animé, et enfin de l'ame du monde; 4°. *du monde* lui-même, et de tout ce qui a rapport à sa nature physique, à sa structure, aux phénomènes qu'il présente, aux corps célestes qui s'y meuvent, aux forces qui les retiennent dans leurs orbites et les dirigent dans leur cours; mais, comme toute l'antiquité, sans aucune idée des lois qui les font mouvoir.

Dans l'ensemble et dans toutes les parties de ce système, tantôt il suit le nouveau platonisme, tantôt il le modifie à sa manière; quelquefois, surtout dans la *Pancosmie*, il emprunte à un philosophe son contemporain, au Cosentin *Telesio* dont nous allons bientôt nous occuper, des idées que celui-ci parut avoir empruntées lui-même à Parmenide; mais toujours, et en toute occasion, comme dans ses autres ouvrages, il attaque et souvent il injurie Aristote.

Il fit paraître sa *Nouvelle philosophie* en 1591, à Ferrare, avec les écrits pseudonymes d'Hermès, d'Orphée, de Zoroastre, etc. L'édition porte du moins cette date; mais il faut qu'il ait livré à l'impression la collection entière avant de partir pour Rome, et qu'elle n'ait paru que lorsqu'il y avait

commencé le cours de ses leçons, puisque dans le titre de ce volume in-folio, qui est très rare et très cher, l'éditeur parle de *Patrizi*, comme expliquant actuellement à Rome la même philosophie (1). Dans cette philosophie sans doute, ainsi que dans toutes celles qui ont précédé les découvertes modernes et les connaissances positives, on trouve plus de rêveries et de subtilités que de notions solides et saines ; il faut pourtant ajouter au mérite d'avoir réfuté victorieusement quelques erreurs

---

(1) Je mettrai ici le titre entier de ce volume, copié par Brucker, page 428, à cause de l'excessive rareté du livre, et qu'il n'a fait lui-même, tant il est rare, que copier dans un autre auteur (Sorel, *De perfect. hominis*, p. m. 517. Ce volume est si cher, dit Sorel, qu'on pourrait acheter, du prix qu'il coûte, une petite bibliothèque). Voici ce titre : *Nova de universis philosophia, libris L comprehensa, in quâ Aristotelicâ methodo non per motum sed per lucem et lumina ad primam caussam ascenditur ; deindè novâ quadam ac peculiari methodo platonicâ rerum universitas à Deo deducitur. Auctore Francisco Patricio, philosopho eminentissimo et in celeberrimo romano gymnasio summâ cum laude eamdem philosophiam interpretante. Quibus postremò sunt adjecta Zoroastris oracula CCCXX, ex Platonicis collecta, Hermetis Trismegisti libelli et fragmenta, quotcunque reperiuntur, ordine scientifico disposita ; Asclepii discipuli tres libelli ; mystica Ægyptiorum à Platone dictata, ab Aristotele excepta et perscripta philosophia ; Platonicorum dialogorum novus penitus à Francisco Patricio inventus ordo scientificus ; Capita demum multa, in quibus Plato concors, Aristoteles verò catholicæ fidei adversarius ostenditur.*

d'Aristote, dans un temps où c'était presque un crime d'y en soupçonner une, le mérite plus grand d'avoir été l'un des premiers à observer avec attention les phénomènes de la nature (1). Dans plusieurs endroits de ces deux ouvrages, il rapporte des observations qu'il avait faites en voyageant, sur la lumière, sur le flux et reflux, sur la qualité saline des eaux de la mer, et sur différents autres points de météorologie, d'astronomie et d'histoire naturelle. Il est attentif à rechercher dans les anciens philosophes plusieurs opinions qui ont passé pour nouvelles. Son érudition ne se borne pas aux philosophes de l'antiquité, il ne connaît pas moins bien les modernes qui avaient paru jusqu'alors, et parle des systèmes astronomiques de Copernic, de Tycho-Brahé, de Fracastor, etc.

Ce n'est pas dans ces deux seuls ouvrages qu'on voit en lui un esprit observateur, vif et hardi. Dans un de ses *dialogues sur l'histoire*, il introduit un vieil ermite égyptien, qui parle de la création et de la future rénovation du monde, avec des expressions platoniques assez obscures; mais, au travers de ces ténèbres, on aperçoit certains rayons de lumière qui pouvaient conduire à découvrir quelques-uns des secrets de la nature. Un de ses dialogues sur la rhétorique contient quelque chose

---

(1) Tiraboschi, tom VII, part. I, p. 363.

de plus singulier. On connaît l'ouvrage de l'anglais Burnet, *Telluris theoria sacra*, publié à Londres en 1681, dans lequel il soutient que la superficie de la terre fut d'abord égale, sans montagnes, sans vallées, sans eaux d'aucune espèce; qu'elles étaient renfermées dans le sein même de la terre; que Dieu, pour l'inonder par le déluge universel, ouvrit des sources, des abîmes, d'où les eaux s'échappèrent, en inondèrent la surface, et formèrent ensuite les mers, les fleuves, les montagnes et toutes les autres inégalités. Hé bien ce système, ou ce rêve ingénieux du docteur anglais, est pris tout entier de ce dialogue, où *Patrizi* feint qu'il était consigné dans les anciennes annales d'Éthiopie, et qu'un Éthiopien le fit connaître en Espagne au comte Balthazar *Castiglione* (1). Tiraboschi, en rendant au *Patrizi* ce qui lui appartient (2), observe, comme il le doit, que ce n'est pas à beaucoup près le seul exemple d'idées originales et quelquefois utiles, nées et publiées en Italie, transportées dans d'autres pays, et qui ont passé pour les produits d'une terre étrangère (*).

---

(1) *Della Rettorica*, p. 6, éd. de Venise, 1562.

(2) Page 365.

(*) M. Ginguené ayant laissé incomplètes quelques parties de ce chapitre et de plusieurs autres, comme on l'a dit dans l'*Avertissement*, M. le professeur *Salfi* s'est chargé de remplir les lacunes. Chaque morceau ajouté par M. *Salfi* sera précédé et terminé par ce signe [†].

[†] Pendant que ces scolastiques, sous le nom d'aristotéliciens ou de platoniciens, croyaient combattre pour la philosophie d'Aristote ou de Platon, d'autres faisaient des efforts encore plus inutiles pour rapprocher ces philosophes et les concilier; de là les *syncrétistes* du seizième siècle. Nous venons de voir que *Patrizi* avait en apparence pris ce rôle (1), pour attaquer Aristote avec plus de sûreté; mais un syncrétiste de bonne foi, et qui plus que tout autre se distingua dans ce genre, ce fut *Jacopo Mazzoni*, qui, d'après l'histoire de sa vie, par l'abbé *Serassi* (2), et plus encore d'après les réflexions que M. *Corniani* vient de publier sur sa philosophie (3), doit nous intéresser sous bien des rapports.

Mazzoni était né d'une famille noble à Césène, en 1548. A peine eut-il appris le latin dans sa patrie, qu'il se rendit à Bologne pour apprendre le grec et l'hébreu sous *Sebastiano Regoli*; de là il passa à Padoue pour étudier la jurisprudence sous *Guido Pancirolo*, et la philosophie sous *Federico Pendasio*. Ce fut à Padoue que goûtant, comme il le dit lui-même, *le nectar de la coupe philosophique* (4),

---

(1) Ci-dessus, p. 471.

(2) *Vita di Giacomo Mazzoni*, Rome, 1790.

(3) *Secoli della Letterat. Ital.*, vol. VI, p. 345.

(4) *Limpidam atque nectaream philosophiæ craterem ebiberem.* (*De Tripl. vitâ*; dans son avis au lecteur).

il se consacra tout entier à ce genre d'études; et qu'après deux ans de travail, il conçut le hardi dessein de concilier non seulement les opinions de Platon et d'Aristote, de Proclus et de Plotin, d'Avicenne et d'Averroës, mais aussi celles de Scot et de St. Thomas. En vain la mort de son père le détourna de cette folle entreprise, et l'obligea de revenir chez lui; à peine eut-il arrangé ses intérêts domestiques, que l'amour de l'étude le ramena à Padoue, où il voulait aussi entendre et connaître le célèbre *Sperone Speroni*. Son intention était d'apprendre tout ce qu'il était possible de savoir de son temps; il se sentait assez de facultés pour tout comprendre et tout retenir.

Après avoir parcouru toutes les branches de la littérature, de l'érudition et de la philosophie de son temps, il débuta dans le public, comme littérateur, par son *Discours sur les diphthongues*(1). *Mazzoni* s'y proposait de déterminer la manière dont les anciens les prononçaient; et il ne faut pas s'étonner qu'il n'y ait pas mieux réussi que tous ces philologues qui s'occupent de ce qui tient à l'harmonie de langues qu'ils n'ont jamais entendues. Il avait aussi composé quelques *dialogues* en faveur du nouveau genre de poésie que l'Arioste avait mis en œuvre avec tant de succès, et que les partisans

(1) *Discorso su la pronunzia de' dittonghi presso gli antichi*, Césène, 1572, in-8°.

des anciens ne voulaient pas admettre. L'auteur, dans son premier ouvrage (1), annonçait ces dialogues comme prêts à être publiés (2); mais ils ne parurent jamais. Son second ouvrage lui mérita plus de considération; ce fut la *Défense de la comédie du Dante* (3), publiée à Césène en 1573, contre le *discours* de *Ridolfo Castravilla*, qui circulait en manuscrit, et dont l'auteur pseudonyme déclarait, pour ainsi dire, la guerre aux admirateurs du Dante, et surtout aux académiciens de Florence. Les éloges exagérés que le *Varchi* avait faits de ce poète, et que plusieurs répétaient sans examen, avaient engagé d'autres écrivains à montrer ses imperfections. *Mazzoni* prit part à cette dispute, qui divisait l'Italie littéraire, et parmi les partisans ou adversaires du Dante, il fut le seul qui se distingua par sa modération autant que par ses principes.

Il n'avait que vingt-six ans, lorsque son mérite et sa renommée le firent accueillir avec beaucoup de distinction à la cour de Guidubalde, duc d'Urbin. Les fêtes que ce prince célébrait à Pesaro, offrirent à *Mazzoni* l'occasion de s'y rendre; et ce fut là qu'il admira l'*Aminta*, pièce que parmi plu-

(1) Page 20.

(2) Fontanini, *Bibliot.*, tom. I, p. 312.

(3) *Discorso di M. Jacopo Mazzoni in difesa della commedia del divino poeta Dante contro il discorso di Ridolfo Castravilla*, in-4°.

sieurs autres, on y jouait alors avec beaucoup d'éclat : il y fit connaissance avec l'auteur qui s'y trouvait encore. Il fut admis à la table du duc, et aux discussions littéraires qui n'en étaient pas le moindre agrément. Il disputa beaucoup avec *Tasso* lui-même ; et cette lutte entre deux hommes d'un talent supérieur, ne fit qu'augmenter l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre. François, fils de Guidubalde, devint le protecteur, l'ami même de *Mazzoni*; à la mort de son père, il le chargea de prononcer l'oraison funèbre de ce prince. Enfin, *Mazzoni* était l'un des ornements de cette cour. Une aussi brillante situation, qui mettait l'homme de lettres au-dessus de tous les besoins de la vie, ne le détourna point de ses études favorites. Parmi les courtisans au milieu desquels il lui fallait vivre, et dont il augmentait le nombre, il s'attacha presque uniquement à ceux dont les goûts se rapprochaient des siens ; et de préférence au jeune François *Panigarola*, avec lequel il passait une partie des jours à discuter et à philosopher. La cour d'Urbin ne fut donc pour *Mazzoni* qu'une école, où, comme il le dit lui-même, il apprit beaucoup, et médita, approfondit ce qu'il avait appris (1). Malgré ces avantages, le philosophe ne put long-temps s'accommoder d'un genre de vie qui le forçait toujours à sacrifier

(1) *In hac celeberrimâ curiâ examinavi, expendi, excussi, didicique permulta.*

quelque partie de son indépendance et du temps qu'il voulait consacrer à l'étude. Il obtint son congé, et se retira à Césène, dans une petite habitation, où il s'adonna tout entier à l'exécution de son premier projet philosophique.

Tout ce qui avait paru de lui jusqu'alors, ne l'annonçait que comme littérateur; mais il n'avait jamais abandonné la philosophie, qui la première avait reçu son hommage. Il en donna une preuve éclatante en 1576, dans son ouvrage *De triplici vitâ* (1). Il s'y proposa de concilier toutes les contradictions de Platon et d'Aristote, et de plusieurs autres philosophes grecs, arabes et latins. Mais, ce qu'il y a de plus singulier, c'est l'idée qu'il a eue d'indiquer par des numéros marginaux, qui à la fin du livre s'élèvent jusqu'au nombre de cinq mille cent quatre-vingt-dix-sept, autant de propositions qui lui semblaient dériver des paragraphes du texte. Ces propositions, plutôt annoncées que demontrées, devaient être pour l'auteur autant de sujets de discussion ou thèses, dont il comptait se faire publiquement le défenseur à Rome; projet aussi imposant que ridicule, qu'il exécuta seulement à Bologne, un an après la publication de son ouvrage, et qui nous oblige à faire remarquer le genre d'esprit de l'auteur, et celui de son temps.

---

(1) *De triplici hominum vitâ, activâ nempe, contemplativâ et religiosâ methodi tres*, Césène, in-4°.

Mazzoni était doué d'une mémoire extraordinaire, et qui, au besoin, ne lui était jamais infidèle. Il retenait tout ce qu'il lisait; et cependant il voulut encore soumettre sa mémoire à des règles fixes et à des principes certains. L'abbé *Serassi* (1), son biographe, d'après *Pier Segni* (2), dit que *Mazzoni*, par sa méthode, avait réuni dans sa tête plus de dix-huit mille sujets pour s'en servir au besoin, ce qui était vraiment merveilleux. M. *Corniani* regrette de ne connaître ni ces sujets, ni cette méthode (3); mais sans doute *Mazzoni* n'employait d'autres moyens que ceux qui consistent à classer les espèces dans les genres, à rapporter les connaissances individuelles et particulières aux générales et universelles, et celles-ci à des images analogues et déterminées. Il dit lui-même que ce *Panigarola*, qu'il avait connu à la cour d'Urbin, lui avait appris cet art ou jeu singulier qui, par de certains signes, rendait la mémoire plus tenace et plus prompte (4). Enfin, soit par un mécanisme quelconque, soit par un don de

(1) *Vita.*

(2) *Orazione per la morte di M. Jacopo Mazzoni.*

(3) *Secoli della Letterat.*, loc. cit., p. 347.

(4) *Qui multa mihi ad ingenuè philosophandum adjumenta suppeditavit, in quibus forsan posteriores non vindicat sibi partes ars illa quæ imaginibus quibusdam memoriam vegetiorem atque adminiculatiorem reddit.* Loc. cit.

la nature, soit par la combinaison de ces deux grands moyens, il porta sa mémoire à un tel degré qu'on le comparait à Gorgias Léontin, et qu'il pouvait réciter avec exactitude non seulement des pages, mais des livres entiers du Dante, de l'Arioste, de Virgile, de Lucrèce, et d'autres écrivains anciens et modernes (1). Ce fut par un effort de ce genre qu'il soutint publiquement à Bologne, en 1577, ce combat scolastique qui dura quatre jours, et d'où il sortit triomphant et généralement applaudi. Brucker (2) et le *P. Bonafede* (3), qui le copie même quand il l'altère, ont peut-être cru augmenter la gloire du vainqueur, en ne lui donnant à cette époque que vingt ans au plus; mais il en avait presque trente, comme l'a remarqué l'abbé Tiraboschi (4). En eût-il eu davantage, c'eût été une preuve qu'il eût donnée de plus de cet esprit puérilement audacieux qui se complaît dans des tours de force qui n'ont que de ridicules résultats, quand ils en ont. Pic de la Mirandole avait offert un pareil spectacle avec ses neuf cents propositions (5); mais

---

(1) Voy. *Jacopo Gaddi*, et surtout *Camillo Paleotti*, dans une de ses lettres, adressée à *Latini* (*Latin. epist.*, p. 363.)

(2) *Hist. crit. philos.*, vol. IV, p. 212.

(3) *Restauraz. d'ogni filosof.*, tom. I, p. 128.

(4) *Stor. della Letter. Ital.*, édit. de Modène, 1791, p. 438, note (*).

(5) Voyez ci-dessus, tom. III, p. 368.

l'énorme thèse de *Mazzoni*, qu'il fit imprimer à Bologne, en comprenait cinq mille cent quatre-vingt-dix-sept, ce qui prouve qu'il était encore quatre à cinq fois moins sage que Pic de la Mirandole. Heureusement ce n'est pas là le seul usage que *Mazzoni* ait fait de son talent.

La variété de ses connaissances, ses succès dans ces occasions solennelles, donnèrent tant d'éclat à sa réputation, que le pape Grégoire XIII le fit venir à Rome pour prendre part à la correction du calendrier romain, et à l'examen des livres qu'on devait comprendre dans l'*Index*. Le cardinal *Jacopo Buoncompagni*, frère du pape, l'accueillit dans sa propre maison. *Mazzoni*, sous de tels auspices, pouvait se promettre une fortune brillante dans sa nouvelle carrière; mais ne pouvant s'accommoder ni de la vie ecclésiastique, ni de la cour romaine, il préféra les plaisirs innocents qu'il goûtait au milieu de sa famille et dans le sein de l'étude. Il retourna à Césène, s'y maria, et se proposant d'y fixer son séjour, il entreprit d'enseigner à ses concitoyens la philosophie morale d'Aristote; mais bientôt après il fut obligé d'aller donner des leçons de philosophie dans l'université de Macerata, et ensuite dans celle de Pise. Les savants de Florence connaissaient déjà son mérite, et par sa *Défense* du Dante, et par plusieurs leçons qu'il avait données dans cette ville; on le nomma, en conséquence, académicien de la Crusca, et il fut l'un des ornements de cette nais-

sainte académie. Ce fut alors qu'il publia de nouveau, avec de nombreuses additions, la première partie de la *Défense* du Dante (1), et qu'il eut à soutenir des attaques de la part de divers écrivains, et particulièrement de François *Patrizi*, qui était digne d'entrer en lice avec lui. On se lança plusieurs écrits de part et d'autre; et la dispute s'échauffa à tel point, qu'on n'en put venir à une conciliation (2).

Pendant que *Mazzoni* combattait pour l'honneur de sa chaire et de son académie, le grand duc Ferdinand, ne voulant pas perdre l'occasion de profiter de ses entretiens, l'admettait souvent à sa table, où il se distinguait par son érudition et son éloquence (3). Enfin Clément VIII, qui connaissait le mérite et la probité de *Mazzoni*, le rappela à Rome, et lui conféra la chaire de philosophie dans le collége de la Sapience, avec un traitement de mille écus d'or. Mais à peine avait-il commencé ses leçons, qu'il reçut du pape l'ordre de suivre le cardinal *Aldobrandini*, son neveu, chargé de prendre possession de la ville de Ferrare, dévolue à la sainte

(1) Elle était divisée en sept livres. La première partie en contenait trois, et fut publiée à Césène en 1587; la deuxième partie en contenait quatre, et ne parut qu'après la mort de l'auteur, *ibid.*, en 1688.

(2) Voy. *Zeno al Fontan.*, tom. I, p. 348.

(3) Pier. Segni, *Orazione funebre per la morte di Jacopo Mazzoni.*

église, parce que le fils du duc Alphonse II, qui venait de mourir, n'était pas légitime. Le cardinal l'envoya auprès de la république de Venise, pour l'engager à ne pas s'opposer à son expédition : *Mazzoni* obtint de ce gouvernement tout ce qu'on lui demandait. Mais, à son retour, il tomba malade à Ferrare, d'où, pour être mieux soigné, il se rendit dans sa patrie. Il y mourut le 10 avril, en 1598, âgé de quarante-neuf ans au plus. Les éloges qu'il avait reçus de son vivant, lui furent aussi prodigués après sa mort. Ses obsèques furent pompeuses. *Tommaso Martinelli*, son disciple, prononça son oraison funèbre, et on éleva son buste sur sa sépulture. Une autre oraison funèbre fut aussi récitée en son honneur dans l'académie de la Crusca, par *Pier Segni* (1).

Malgré tant d'occupations diverses, *Mazzoni* avait toujours nourri la manie et l'espoir de concilier les contradictions des anciens philosophes. Non content de sa première tentative, il consacra son dernier ouvrage, uniquement à comparer et rapprocher le plus qu'il put, Aristote et Platon, et le publia en 1597, c'est-à-dire, un an avant de mourir (2). On ne peut imaginer les tortures qu'il

---

(1) Imprimée à Florence, en 1599.

(2) *In universam Platonis et Aristotelis philosophiam prœludia, sive de comparatione Platonis et Aristotelis*. Venise, 1597, in-4°.

donna tantôt à l'un, tantôt à l'autre, pour en tirer la vérité, ou plutôt ce qu'il croyait la vérité. Il n'est pas douteux que la plupart des philosophes diffèrent entre eux bien plus en apparence qu'en réalité, et qu'à la manière des poètes, ils ne font souvent que revêtir de formes et de couleurs nouvelles des conceptions qui, au fond, sont presque les mêmes; mais il ne l'est pas moins que c'est un projet insensé de vouloir mettre d'accord des têtes dont l'intention manifeste a toujours été de se contredire mutuellement. Tel a été cependant le caractère dominant de la philosophie de *Mazzoni;* mais quoiqu'il se fût proposé un but qu'il ne pouvait atteindre, ses efforts n'ont pas été tout-à-fait inutiles : ils lui ont servi à déployer une érudition encyclopédique, et à développer des idées aussi justes qu'ingénieuses.

Dans son ouvrage *De triplici vitâ*, il ose, par exemple, mesurer l'étendue de la philosophie, en déterminer les parties les plus remarquables, en éclaircir même quelques-unes, et les enchaîner toutes au moyen de certains rapports qu'il avait aperçus. La philosophie, comme la raison, doit exercer son empire sur tous les hommes; mais tous les hommes ne doivent ni ne peuvent philosopher. D'après cette maxime fondamentale, notre philosophe distingue trois espèces de vies, qu'il appelle *active*, *contemplative* et *religieuse*; il assigne à chacune le but et la méthode qu'elle doit suivre. On voit clairement qu'il regardait l'homme

comme plus ou moins perfectible, et qu'il divisait sa perfectibilité en trois degrés, savoir : le perfectionnement de l'homme ordinaire ou civil; celui de l'homme extraordinaire ou du philosophe; et celui de l'homme religieux, dernier état qui sert, en quelque sorte, de complément aux deux précédents. C'est là, si je ne me trompe, l'esprit de la première division de son ouvrage, et ce qu'il cherchait à déterminer par ces formes techniques de *premier* et *second homme*, ou de l'homme *intérieur* et de l'homme *extérieur* (1), c'est-à-dire, de l'homme tel qu'il pourrait être, et de l'homme tel qu'il est. Après avoir fixé à sa manière les caractères de ces trois genres de vie, il assigne à chacun les connaissances, soit pratiques, soit théoriques, qui lui sont propres.

Il assigne à la vie active, la morale, la politique, l'économique et la jurisprudence. Dans la morale, il tâche de déterminer la nature de la félicité, et d'indiquer les vertus ou les moyens par lesquels on peut y atteindre (2). Dans la politique, il désigne d'abord la matière et la forme de la cité; et il traite ensuite de son étendue, de sa population, de ses qualités, de la milice, des magistrats, des républiques, des rois, des prêtres; et, par occasion, de la comédie, de la mimique, de la poésie, de la danse,

(1) *De tripl. vitâ. Proem.*

(2) *Ibid.*, p. 14 et suiv.

de la tragédie, de la satirique (1), etc. L'économique exige les connaissances de l'agriculture et du commerce, comprend les devoirs des maîtres, des parents, des hommes mariés, des femmes, des serviteurs, des enfants (2). Enfin l'auteur indique la science des lois, qu'il regardait comme la *magie de la morale;* de même qu'il désigne ailleurs l'algèbre, comme la *magie de l'arithmétique* (3), peut-être parce que l'une produit, dans l'observance de la morale, des effets prodigieux, comme l'autre dans les fonctions du calcul.

Le but de la vie contemplative étant plus élevé, ses attributions sont plus étendues; elles comprennent toutes les sciences et tous les arts destinés à développer la perfectibilité de l'homme. L'auteur commence donc par désigner les arts libéraux qui préparent la raison à la recherche de la vérité: tels sont la grammaire, la logique, la dialectique et la rhétorique. Après en avoir exposé les objets les plus importants, il partage la philosophie, d'après Platon, en métaphysique, physique et mathématiques (4). Commençant par les mathématiques, il parcourt les objets de l'arithmétique, de l'algèbre, de la géométrie, de l'astronomie, de la

(1) Page 46 et suiv.

(2) Page 124 et suiv.

(3) Pages 134 et 193.

(4) Page 179.

cosmographie, de la gnomonique, de la mécanique, et même de quelques-unes de leurs dépendances, telles que la musique, la perspective, la peinture, la statuaire. De même, après un aperçu de la physique générale et particulière, il aborde cette science transcendante qu'on appelle métaphysique, qui s'occupe des esprits, des idées (1), de l'être abstractivement considéré et de ses attributs universels ; science dont on a si souvent abusé qu'elle est devenue presque ridicule, ou qu'au moins son utilité a pu sembler douteuse.

Enfin la religion vient au secours de l'humanité et de la philosophie ; ce qui fournit à l'auteur le sujet de la troisième partie de son ouvrage (2). Il commence par combattre l'idolâtrie, la religion hébraïque, la mahométane, et s'efforce de démontrer à la fin la vérité de la religion chrétienne, et en même temps de dévoiler les erreurs des philosophes et des hérétiques qui l'ont ignorée ou qui l'ont méconnue.

On voit, par ces aperçus, quel était le savoir encyclopédique de notre auteur ; mais il a mérité plus d'estime par sa *Défense* du Dante, ouvrage dans lequel il se livre à une savante analyse de la nature et des principes qui constituent les sciences et les arts. Il applique ensuite cette analyse à toutes les

(1) Page 344.
(2) Page 365.

parties du poëme; il s'étudie à commenter le Dante, en littérateur et en philosophe, comme devrait faire quiconque veut aprécier au juste ce grand poète. Nous ne pourrions, nous ne devons pas même le suivre dans les discussions littéraires; ce qui doit ici nous intéresser principalement, est la partie philosophique.

Mazzoni tâche d'abord de déterminer le caractère distinctif de la poésie; et voici comme il s'y prend. On peut considérer les choses ou dans le sens le plus abstrait et le plus général, ce qui constituait dans les écoles l'idée de l'être universel; ou dans un sens plus ou moins particulier et concret, ce qui nous donne l'idée des êtres réels et particuliers. La première considération appartient à la métaphysique; la seconde, à toutes les sciences et à tous les arts qui lui sont subordonnés. C'est une erreur de penser que chaque art, ou chaque science, ait un objet qui lui soit propre et distinct dans le fond; il y a, au contraire, des sciences et des arts différents qui traitent le même sujet; mais en se le rendant plus ou moins propre par la manière de l'envisager. En général, la science ne diffère de l'art qu'en tant que l'une regarde les choses comme objets de connaissance pour la raison, et l'autre, comme susceptibles de modifications pour la main-d'œuvre. Telle a été sans doute la pensée d'Aristote, lorsqu'il a traité la même matière dans la morale, dans la politique et dans la

rhétorique, en distinguant seulement les divers aspects qu'elle présente. Platon avait aussi considéré toutes choses sous trois rapports généraux; l'idée, l'œuvre et l'image. Voilà, dit *Mazzoni*, les trois objets de l'art qui ordonne, de l'art qui exécute, et de l'art qui imite. On envisage donc le même objet, ou comme devant être soumis à l'analyse, pour le connaître; ou comme devant passer de la théorie à la pratique, pour servir à quelque usage; ou comme devant être rapproché des choses qui peuvent le représenter par des moyens sensibles et plus ou moins analogues. Dans le premier cas, ce sont les sciences qui s'emparent de l'objet; dans le second, ce sont les arts mécaniques; et dans le troisième, les beaux-arts, tels que la poésie, la peinture, la sculpture, la musique, etc. C'est ainsi qu'une même chose peut appartenir à-la-fois à la philosophie et à la poésie, aux arts mécaniques et aux arts libéraux. Après cela, il tâche de particulariser et définir l'objet véritable et caractéristique de la poésie; et, la regardant toujours comme un moyen d'amuser utilement le public, et par conséquent comme une partie de la politique qui doit diriger toute sorte de divertissements publics, il destine l'épopée aux soldats, la tragédie aux princes, la comédie au peuple.

Ces principes, l'auteur ne les perd jamais de vue dans le cours de son ouvrage. Il observe, il recherche tout ce que ce voyage poétique du Dante

pouvait lui fournir d'intéressant et de singulier; et, soit qu'il observe, soit qu'il recherche, il raisonne toujours, ou tente au moins d'offrir de nouveaux aperçus, malgré le trop de citations et d'autorités qui souvent les étouffent. Aussi son ouvrage fut-il généralement admiré, et l'on regarda l'auteur comme un homme extraordinaire et prodigieux (1). M. *Corniani*, après avoir relevé le mérite de sa théorie des beaux-arts, non content de l'avoir comparé à Bacon, avec qui, dans cet ouvrage, il avait moins de rapport, le compare aussi aux Dubos, aux Blair, aux Sulzer; et il se plaît à rappeler à ses concitoyens que l'Italie, deux siècles avant le reste de l'Europe, avait trouvé et employé ce genre d'analyse (2), dont on a même abusé quelquefois à notre époque. Mais on pourrait de plus joindre, à *Mazzoni*, *Girolamo Fracastoro*, qui l'avait précédé dans un dialogue sur la poésie (3); *Francesco Patrizi*, qui appliqua le même esprit philosophique à la poésie, à l'éloquence et à l'histoire (4); et ce *Castelvetro*, qui en abusa par trop de subtilité. Sans doute ils manquent ordinairement de la précision et de la clarté qui caractérisent les

---

(1) *Uomo portentoso e fornito di divino intelletto.* (Serassi, *Vita di J. Mazzoni.*)

(2) *Secoli della Letterat. Ital.*, p. 359.

(3) Intitulé : *Navagero.*

(4) Ci-dessus, p. 465

bons écrivains de notre siècle. Alors même que les auteurs de ce temps-là rencontraient des idées lumineuses, apercevaient des vérités, ils les étouffaient sous les formes et les distinctions ténébreuses qu'ils empruntaient aux écoles, ou sous le fatras d'une érudition étrangère, qui visait plutôt à nous imposer qu'à nous instruire. *Mazzoni*, quoique fort tard, s'était à la fin aperçu de l'inutilité de sa longue dispute avec *Patrizi* (1); mais malheureusement il ne sentit jamais l'inutilité non moins grande de ses efforts pour concilier des éléments inconciliables. Que d'avantages aurait tiré la philosophie de l'étendue et de la pénétration de son esprit, si de faux principes et une fausse méthode ne l'avaient pas détourné de la véritable route !

Quelque originalité qu'on accorde à quelques-

(1) Dans son épître au lecteur, en tête de l'ouvrage intitulé *Ragioni*, il dit expressément qu'il s'est aperçu de la perte du temps qu'il avait employé sur des questions qui n'avaient rien d'important, et qui méritaient d'être ridiculisées par le public. Il se comparait à ces philologues qui recherchaient avec beaucoup d'empressement la patrie d'Homère, la véritable mère d'Énée et d'Hécube, et ce que les sirènes chantaient pour l'ordinaire, et d'autres futilités pareilles (Voy. Zeno, *Note al Fontan.*, tom. I, p. 348). J'ai rapporté d'autant plus volontiers ce trait de *Mazzoni*, qu'en s'accusant ainsi, et faisant lui-même son procès, il prononce la condamnation de ceux qui, deux siècles après, s'occupent encore de ces recherches misérables et futiles.

uns des philosophes que nous venons de nommer, ils ne savaient, ils n'osaient pas s'écarter tout-à-fait de la méthode et de la doctrine des anciens. Si quelquefois ils s'écartaient de la route commune, ils cherchaient du moins à s'appuyer du nom et de l'autorité de quelque ancien philosophe. *Patrizi* lui-même ne suivait que Platon; et quoique plus hardi que ses prédécesseurs, il se borna cependant à proposer de nouvelles idées, plutôt qu'un système vraiment nouveau, quoiqu'il intitulât ainsi celui qu'il avait créé. [†]

Si l'on veut remonter à la première philosophie moderne, entièrement indépendante de celle des anciens, à un philosophe qui ait eu, en combattant Aristote, l'ambition de le remplacer, il faut recourir jusqu'à Raimond Lulle, qui remplit le treizième siècle de la singularité de ses aventures, de la nouveauté de sa méthode philosophique, et de la diversité des jugements portés sur sa philosophie et sur sa personne. Mais il était espagnol, et non pas italien; et les études philosophiques tenaient, dans ce siècle, trop peu de place en Italie, pour que nous ayons dû alors leur en donner une dans cette histoire et nous occuper de lui. Maintenant qu'elles méritent éminemment de fixer l'attention, une circonstance particulière rappelle à notre souvenir Raimond Lulle, et nous oblige à en parler ici. Vers 1290, après son premier voyage en Afri-

que, où il était allé prêcher contre les musulmans, non la philosophie, mais la foi, il vint à Naples enseigner publiquement son système de philosophie, et il y jeta sans doute les germes de ces systèmes singuliers et indépendants qui distinguèrent, dans le seizième et le dix-septième siècle, les écoles napolitaines, et de là se répandirent dans le reste de l'Italie.

Il est pourtant à remarquer que Raimond Lulle inventa plutôt une méthode qu'un système. Dans un temps où la manière de philosopher d'Aristote prenait le plus grand essor, restituée, commentée et propagée par Averroës, il osa, le premier, attaquer ce colosse, auquel il prétendit avoir trouvé des pieds d'argile. Il n'entreprit pas d'expliquer mieux qu'Aristote la structure du monde, ni la nature de l'ame, ni l'analyse de ses opérations, mais poser sur des fondements plus vastes et plus solides l'art de raisonner de toutes choses, et de discourir sans hésitation et sans embarras sur les matières les plus abstraites. Il substitua aux neuf cathégories d'Aristote, déjà trop commodes pour ces interminables discussions, neuf autres cathégories qu'il prétendit être plus générales, et qu'il nomma principes *absolus* (1). A chacun de ces principes, il en

---

(1) Au lieu de *la quantité*, *la qualité*, *la relation*, etc., d'Aristote, les trois premiers principes absolus de Lulle sont *la bonté*, *la grandeur*, *la durée*, etc.

attacha un *relatif* (1); sur ces deux classes de principes, il établit neuf *questions* dans le genre des deux cathégories d'Aristote : *où* et *quand* ? Neuf sortes de substances devinrent les *sujets* de ces questions et de ces principes, à commencer par *Dieu*, l'*Ange*, le *Ciel*, etc. Enfin cette aggrégation d'êtres, de principes et de qualités, fut terminée par une liste de neuf *vertus*, et une autre de neuf *vices* (2). Tout cela formait un tableau divisé en six colonnes de neuf cases chacune, et neuf lettres de l'alphabet, depuis le B jusqu'au K, servaient en quelque sorte de régulatrices à ces neuf cases; chaque lettre rappelait le principe absolu, le relatif, la question, le sujet, la vertu et le vice, qui se trouvaient rangés sous sa direction. Le jeu d'une figure circulaire, mobile et divisée en deux cercles concentriques, faisait passer au-dessus de chacune de ces neuf lettres, celui des neuf sujets sur lequel on voulait écrire ou disputer; chacun des sujets appelait à lui son principe absolu, son relatif, sa question, sa vertu, son vice; d'autres figures, l'une en carré parfait, l'autre en carré

---

(1) Ses trois premiers principes relatifs sont : *la différence, la concordance, la contrariété.*

(2) Ses trois premières vertus sont : *la justice, la prudence, la force;* ses trois premiers vices, *l'avarice, la gourmandise, la luxure.*

décroissant, contenaient dans chacune de leurs cases deux des neuf lettres réunies, et même quatre de ces lettres, et il en résultait de nouvelles combinaisons plus complexes des cathégories de principes et des autres cathégories; en sorte que tous ces différents mots, tant principaux qu'accessoires, se groupaient, se succédaient avec une abondance intarissable, sans que le philosophe ou l'orateur qui employait cette méthode fût dans l'obligation d'y joindre, pour ainsi dire, aucune idée, et sans que ceux qui argumentaient contre lui, par la même méthode, fussent contraints eux-mêmes à ce dont il se dispensait si bien (1).

(1) C'est plutôt ici un résultat qu'un aperçu de ce système. Brucker (*Hist. crit. philosophiæ*, t. IV, part. Ire., p. 9) en a donné une analyse à sa manière accoutumée; c'est-à-dire, que ceux qui connaissent la méthode de Raymond Lulle, entendent assez bien cette analyse; mais qu'elle ne peut donner qu'une idée imparfaite et confuse de cette méthode à ceux qui ne la connaissent pas. On la connaîtra enfin par un travail de mon confrère à l'institut, M. Degerando, qui a déjà rendu tant de services à l'histoire de la philosophie. Il a fait sur la vie de Raimond Lulle, sur sa philosophie et ses ouvrages, et sur les jugements divers dont ils ont été l'objet, un mémoire dont notre classe a entendu la lecture avec beaucoup de curiosité et d'interêt. M. Degerando s'étonne avec raison de ce que ce philosophe, qui a fait tant de bruit, et qui tient une place si remarquable dans l'histoire de la philosophie, n'en ait aucune dans les *Hommes illustres* du P. Niceron, qui a consacré des articles assez étendus à plusieurs des propagateurs de certaines parties de sa doctrine; il pourrait s'étonner plus en-

Cette philosophie, qui ne nous paraît plus guère en mériter le nom, fut accueillie avec enthousiasme dans des siècles où l'on se payait de mots, où les arguments paraissaient sans réplique quand ils étaient sans fin. Elle avait en apparence un avantage de plus que les autres méthodes de mots, qui était en soi un inconvénient très grave, c'est que celui qui s'en servait pouvait se faire illusion, et croire véritablement comprendre et savoir tout ce dont il parlait avec tant d'abondance. Or, selon une excellente maxime des sages de Port-Royal, « l'ignorance vaut beaucoup mieux que cette fausse science, qui fait qu'on s'imagine savoir ce qu'on ne sait point (1). »

[†] La culture des lettres ayant ramené, avec le temps, à Naples, le goût des études philosophiques, ce ne fut point d'une philosophie pareille que

---

core de ce que Lulle n'ait pas un article dans le *Dictionnaire philosophique* de Bayle ; ce qui est peut-être encore plus remarquable, c'est que le Dictionnaire de la philosophie, dans l'Encyclopédie méthodique, où l'éditeur Naigeon a fait avec tant de soin, et a fait attendre si long-temps l'article de la philosophie de Cardan, ne dise rien de celle de Raymond Lulle. Le mémoire de M. Degerando fera, et mieux qu'ils ne l'auraient fait, ce que les articles de Niceron, de Bayle et de Naigeon auraient dû faire. L'auteur a bien voulu me communiquer son mémoire, et m'a permis d'en faire usage pour rectifier et pour compléter ce que j'avais à dire ici de Raimond Lulle.

(1) *La Logique*, ou l'*Art de penser*, 1re. partie, ch. III.

les esprits voulurent s'occuper, mais d'une philosophie de choses, telle que leur parut être celle de *Bernardino Telesio*, qui venait de la fonder au milieu du seizième siècle. Né d'une famille noble, à Cosence dans la Calabre, en 1509, il avait fait de fort bonnes études à Milan, sous la direction d'un oncle du même nom que lui, qui y professait les belles-lettres (1). En 1525, cet oncle le conduisit à Rome, où il se trouva pour son malheur deux ans après, à l'époque du pillage de cette ville. Dépouillé de tout, comme tant d'autres, il fut jeté dans une prison, d'où il ne parvint que difficilement à sortir. Enfin il put quitter Rome, et se rendit à Padoue, où, profitant des leçons de Jérome *Amalteo* et de Frédéric *Delfino*, il se livra entièrement à la philosophie et aux mathématiques. Doué de beaucoup d'esprit, mais dominé par un caractère ardent, il se signala d'abord par la véhémence qu'il déployait dans les disputes. L'amour de l'indépendance l'engagea à combattre les opinions des anciens philosophes, et surtout celles d'Aristote, qui régnait en maître dans les écoles de son temps. La prévention qu'il avait conçue contre les théories de ce philosophe, s'étendit même à sa personne; et il finit par lui imputer non seulement l'obscurité de ses écrits, laquelle est le plus souvent

(1) *Antonio Telesio*, littérateur et poète, auteur de la tragédie latine, intitulée : *Imber aureus*.

l'ouvrage de ses commentateurs, mais son ingratitude envers Platon, la destruction des écrits des anciens philosophes, et jusqu'à la mort d'Alexandre, son bienfaiteur (1).

De Padoue il retourna à Rome, où il fit part de ses idées à *Ubaldino Bandinello* et à Jean de *la Casa*, qui l'encouragèrent à développer et à publier son système. Pie IV, qui l'avait pris en grande affection, lui offrit l'archevêché de Cosence; *Telesio*, pour ne pas se distraire de ses études et de ses travaux, refusa cette dignité, et réussit en même temps à la faire accorder à son frère. Pour lui, il se retira dans sa patrie, et c'est là qu'il développa son système et acheva son ouvrage *sur la nature des choses* (2), dont il publia les deux premiers livres a Rome, en 1565. Il publia aussi plusieurs opuscules sur divers météores et sur d'autres sujets de physique (3). Sa méthode

---

(1) On dit qu'il se plaisait souvent à répeter ce distique non moins calomnieux que serré :

Doctorem calamo ingratus, dominumque veneno
Perdidit, igne patrum dogmata, nos tenebris.

(2) *De rerum naturâ juxta propria principia.*

(3) *Antonio Persio* les recueillit tous dans une belle édition qu'il en fit à Venise, en 1590, in-4°., sous le titre: *De naturalibus libelli.* Les traités particuliers sont : *De iis quæ in aere fiunt; De terræ motibus et de mari; De colorum generatione; De cometis; De lacteo circulo; De Iride; Quod animal univer-*

et ses discours eurent la plus grande influence sur l'académie Cosentine, dont *Aulo Giano Parrasio* venait de jeter les premiers fondements (1). A l'exemple de *Telesio*, elle se proposa de cultiver à-la-fois les muses et la philosophie; et, en effet, le philosophe ne dédaignait pas le culte des muses : nous avons de lui un petit poëme en vers hexamètres, qui se fait distinguer autant par la force des idées que par l'élégance du style (2). *Lucrèce* était son modèle; il en prodigue les expressions dans tous ses ouvrages; ce qui rend son style quelquefois poétique, mais toujours plus soigné que celui des scolastiques, ses contemporains.

Tout le mérite de *Telesio* ne put le garantir des malheurs qui vinrent l'accabler vers la fin de ses jours. Il avait perdu sa femme; et des trois enfants qu'il en avait eus, l'un mourut de maladie, et un autre fut assassiné. Il se plaint quelquefois, dans le cours de son ouvrage, de son in-

---

sum ab unicâ animæ substantiâ gubernetur; De usu respirationis; De somno. Telesio avait encore écrit un traité en latin, *De febribus;* et un autre en italien, sur un aérolithe, *Sopra un fulmine caduto in forma di pietra di ferro a Castrovillari*, village peu loin de Cosence. (Voy. *Quattromani, Lettere;* et *Spiriti, Memorie degli scrittori Cosentini.*)

(1) Ci-dessus, p. 214.

(2) On trouve ce petit poëme dans un recueil de poésies, publié pour la *Castriota*, et parmi celles d'*Antonio Telesio*, publiées à Naples en 1762.

fortune, qui lui ôtait la tranquillité d'esprit nécessaire à ses études et à ses recherches (1); il eut cependant assez de courage pour les continuer. Mais ce qui finit par l'abattre, ce fut la persécution que lui firent éprouver les aristotéliciens, ses adversaires. Ils n'eurent d'égards ni pour son âge, ni pour ses malheurs; ils employèrent même contre lui les armes de la religion : tant ils étaient animés du desir de venger l'honneur d'Aristote! *Telesio* en mourut de chagrin, et presque stupide, en 1588, à l'âge d'environ quatre-vingts ans (2).

L'influence que, malgré les contradictions de ses adversaires, eurent les maximes et la méthode de ce philosophe dans l'Italie, et dans presque toute l'Europe, nous oblige à donner quelque idée de son système; on y verra la part qu'il a eue dans la révolution que l'esprit humain ne tarda pas à éprouver. Ennemi de cette sorte de tyrannie qu'on exerçait dans les écoles au nom de Platon ou d'Aristote, il dirigeait, comme nous l'avons dit, ses plus fortes armes contre ce dernier, qui lui-même avait triomphé de son rival dans presque toutes les circonstances. Quoique ses succès fussent presque assurés partout où il se présentait pour combattre, il comprit que tous ses efforts seraient sans résultat, si, en détruisant de vieux systèmes,

---

(1) *De Rer. nat.*, liv. I, ch. XVIII, p. 28.

(2) Voy. *Papadopoli, de Gymnasio Patavino*, et Jean-George Lotter, *De vitâ et philosophiâ Bernardini Telesii*.

il n'en élevait un nouveau qui pût les remplacer. Il osa donc en reconstruire un sur les ruines des autres ; mais il sentit en même temps qu'il fallait l'élever sur des bases solides ou des faits positifs et réels, et conséquemment d'après l'observation de la nature, et non d'après les opinions des hommes. C'est de là qu'il partit pour former sa nouvelle philosophie, et il ne cesse jamais de recommander cette marche à ceux de ses contemporains qui voudraient l'imiter. Jusqu'à présent, disait-il, on recherchait les principes et les causes par la seule raison ; et en s'imaginant avoir trouvé ce qui ne l'était pas encore, on formait l'univers par caprice et tel qu'on l'imaginait. Il fait le portrait de ces scolastiques qui, au lieu de se borner à observer et de chercher à connaître l'univers, semblaient disputer à Dieu la gloire de sa création. Il déclare donc expressément qu'il ne reconnaît, dans ses recherches, d'autre guide que les sens et la nature; cette nature qui, toujours d'accord avec elle-même, agit toujours suivant les mêmes lois et produit les mêmes résultats (1). Il la consulte, il l'interroge ; il

(1) *Sed veluti cum Deo de sapientiâ contendentes decertantesque, mundi ipsius principia et causas ratione inquirere ausi, et quæ non invenerant, inventa ea sibi esse existimantes, volentesque, veluti suo arbitratu, mundum effinxere.... Sensum videlicet nos et naturam, aliud prætereà nihil sequuti sumus, quæ perpetuo sibi ipsi concors, idem semper, et eodem agit modo, atque idem semper operatur.* (De Rer. nat. In Proem.)

voudrait la connaître entière et la voir à nu : voici où le conduisent ses observations et ses méditations.

Le spectacle de la nature lui paraît si régulier et si imposant, qu'il imagine qu'elle est, ainsi que tout être organisé, une, vivante, animée. Son mouvement continuel, ses phénomènes périodiques, cette action et réaction, qui se renouvelant toujours, se correspondent partout, le portèrent à accorder quelque sentiment à tous les êtres de l'univers. Ainsi le philosophe recommence en quelque manière par où a commencé le sauvage; et, suivant cette première inspiration, il élève proportionnellement le règne animal, et améliore la condition des brutes, auxquelles il accorde aussi quelque raisonnement. Il tâche ensuite d'observer l'homme en particulier, et de le soumettre à l'analyse; et après en avoir étudié les ressorts les plus secrets, il ose en expliquer, ou plutôt deviner le mécanisme et combiner le moral avec le physique. Malheureusement en continuant le cours de ses recherches et de ses observations trop générales, il n'a pas la patience ou le temps de suivre et de développer les phénomènes particuliers. On peut dire qu'il a trop d'activité et de génie pour s'arrêter à cette marche lente et pénible; il veut saisir trop d'objets à-la-fois; il veut mesurer l'univers tout entier. Aussi, au lieu de s'en tenir à sa propre méthode, finit-il, comme les autres avaient com-

mencé, par imaginer ce qu'il ne voyait pas : c'est ce qui a fait dire à Bacon, qu'il savait mieux détruire que bâtir (1). Enfin il ne nous a donné qu'un système imaginaire, où l'on trouve, il est vrai, quelques aperçus ingénieux et hardis.

Telesio suppose je ne sais quelle substance ou matière inerte et passive par elle-même, qu'il soumet à l'action de deux principes actifs et contraires l'un à l'autre. Ces principes cherchent sans cesse à réagir et dominer exclusivement sur cette matière, qui est l'objet de leurs conquêtes : ce sont la chaleur et le froid. Les centres permanents de leur domination sont si loin l'un de l'autre, qu'ils ne peuvent s'atteindre et s'entredétruire. Chacun a établi son siége dans la partie de la matière, qui se trouve le plus près de lui. Ainsi la chaleur a produit et domine le ciel, et le froid a produit et domine la terre. Ils restent sûrs et tranquilles, l'une dans la plus haute région du ciel, et l'autre dans l'abîme le plus profond de la terre ; mais ils se font une guerre éternelle vers les bornes de leur royaume, où toujours ils renouvellent leurs attaques et leurs invasions réciproques. C'est par ces hostilités continuelles que notre philosophe explique la formation de l'univers, et tous les phénomènes de la nature, dont la différence et le développement ne sont que l'effet des divers degrés de la chaleur et

(1) *Præfat. ad histor. ventor.*

du froid et de leurs différentes combinaisons. Le soleil, par exemple, contenant plus de chaleur, déploie par sa proximité plus de force et d'activité sur la terre; et se combinant en même temps avec la force et l'activité du froid, il développe tous les phénomènes dans la région intermédiaire que nous habitons, c'est-à-dire sur la surface de la terre. De là, *Telesio* déduit la nature et les effets de l'air, de la mer, des règnes végétal, animal, etc.

Voilà quel est le système qui, après tant de siècles consacrés au culte de Platon et d'Aristote, renversait leurs autels, et substituait dans le seizième siècle de nouvelles idées aux idées généralement admises. Ce n'est pas au dix-neuvième que nous prendrons la peine de le réfuter : nous observerons seulement que Bacon l'attaquait surtout en ce qu'il lui paraissait fondé sur la croyance de l'éternité de l'univers (1). Il est vrai que *Telesio*, tout en combattant cette croyance, ne cesse d'admirer les lois éternelles qui régissent le monde, et la nécessité de leurs effets (2). Mais le plus grave reproche, selon nous, que l'on puisse faire à cet auteur, c'est qu'infidèle à ses propres principes, comme nous l'avons dit, il ne s'est point borné à observer, à consulter la nature, mais a cru pouvoir la dévoiler, l'interpréter. *Telesio* n'aperçut que deux classes

---

(1) *De principiis et originibus*, etc.

(2) *De Rer. nat.*, l. IV, ch. XXVII, XXVIII et XXIX.

de phénomènes, résultats de deux puissances qui se combattent toujours sans jamais s'anéantir. Tels sont, d'après lui, les deux principes ou causes éternelles qui, en se disputant l'empire absolu de l'univers, l'animent, le conservent, le perpétuent. Cette idée, qui paraît être bien plus ancienne, avait déjà été modifiée par Parménide chez les Grecs; mais il ne restait de son système que des traits épars que le bon Plutarque a peut-être recueillis dans son opuscule *du froid primitif*. Cependant nous ne dirons pas avec Bacon ni avec quelques autres qui l'ont répété, que c'est dans Plutarque que *Telesio* avait puisé son système (1). En comparant celui de Parménide avec le sien, on trouve, et dans le fond et dans les détails, une grande différence, ou du moins autant qu'il en faut pour ne lui pas refuser le mérite de l'invention.

Ce qui nous doit intéresser davantage, ce sont ces tentatives, ces aperçus, ces pressentiments de vérités qu'on rencontre parmi tous ces rêves. Il avait observé dans l'animal cette énergie merveilleuse du système nerveux, cet esprit ou cette force qui a la faculté de sentir, d'apercevoir, de comparer, de juger, de

---

(1) *Attamen fundamenta similis opinionis plane jacta videntur in libro, quem Plutarchus, de primo frigido conscripsit.* Loc. cit. — Voyez aussi Brucker et Lotter, *ubi suprà*.

raisonner (1); il regardait tous les sens, à l'exception de l'ouïe, comme autant d'espèces de tact (2). Il avait compris que la raison n'est qu'un résultat de la sensibilité de plus en plus développée, et il expliquait de quelle manière les sensations et les perceptions rapprochées et comparées entre elles constituent les idées abstraites et générales (3); il rapportait au même principe les notions les plus élevées des sciences, et surtout celles de la géométrie. Il tenta d'expliquer les fonctions des veines et des artères; mais il ne vit rien au-delà de ce qu'avait vu Galien; il ne pressentit même pas ce qu'au même siècle, aperçut Césalpin. Tous les viscères et les organes intérieurs du corps humain occupèrent son attention; il voulait en déterminer les fonctions et le but (4); mais il fallait auparavant en observer mieux les effets et le mécanisme. L'auteur montre plus de pénétration lorsqu'il entreprend de développer le système moral de l'homme. Il tâche d'expliquer en physicien la nature des affections premières; il désigne avec assez de précision les caractères physiques des passions (5); il

(1) *De Rer. nat.*, lib. V, ch. V, X, XII, XIII, XXVII, XXVIII; et lib. VIII, ch. Ier.

(2) *Ibid.*, lib. VII, ch. VIII.

(3) Lib. VIII, ch. II, IV, XII, etc.

(4) Lib. XI, *passim*.

(5) Lib. V, ch. XXXI et XXXII, et lib. VIII, *passim*.

en suit le développement, et détermine les vertus et les vices, c'est-à-dire, les usages et les abus de ces mêmes passions, leurs directions raisonnables et leurs égarements (1). La vie, le sommeil, la mort, furent aussi le sujet de ses réflexions; il tenta d'expliquer particulièrement les météores, les marées, la lumière, les couleurs, l'arc-en-ciel (2); non seulement il peupla la voie lactée, mais le reste des cieux, d'un nombre infini d'étoiles, comme il avait rempli l'univers de lumière et tous les êtres de feu (3). Il aurait voulu calculer la force de la chaleur, en déterminer les degrés, et décomposer la matière qui la renferme; mais, avouant franchement son ignorance, il souhaite qu'on parvienne dans la suite, en poursuivant ses recherches, à mieux connaître de si étonnants phénomènes (4).

Remarquons enfin que *Telesio*, en se livrant à ces recherches, et en exposant ses tentatives, joignait à une grande liberté de penser un véritable esprit de modestie, que lui inspiraient la difficulté de son entreprise et la défiance de ses propres forces. Il ne connaissait pas cet orgueil qui était de son temps le caractère distinctif des docteurs dogmatiques.

---

(1) Lib. IX.

(2) Voyez ses opuscules, *De naturalibus.*

(3) *De Rer. nat.*, l. Ier.

(4) Lib. Ier., ch. XVII, p. 28.

Il combattait avec ardeur les opinions d'autrui; mais il proposait les siennes avec beaucoup de réserve. Que d'autres, dit-il souvent, qui ont plus de génie et de tranquillité que moi pour rechercher la nature, avancent vers un but que mon âge et mes malheurs ne m'ont pas permis d'atteindre; de manière que les hommes puissent non seulement tout connaître, mais presque tout faire (1). Tant de science et de modestie, et bien plus encore ses continuelles protestations de tout soumettre à l'autorité de l'église, même la raison et le sens commun (2), rien de tout cela ne put dissiper les soupçons qu'avait inspirés la liberté avec laquelle il avait exprimé ses opinions. La plupart de ses œuvres furent comprises dans l'*index* des livres prohibés, avec la clause, *jusqu'à ce qu'elles soient épurées* (3).

Malgré les scrupules et les calomnies des théologiens, les Napolitains en prirent ouvertement la défense; les Calabrois surtout regardèrent cette cause comme nationale. L'académie cosentine devint tout-à-fait télésienne. En peu de temps sa philosophie se trouva répandue dans toute l'Italie; on n'y entendait parler que des télésiens, comme autre-

---

(1) *Ut homines non omnium modo scientes, sed omnium fere potentes, fiant.* (De Rer. nat., lib Ier., ch. XVII.)

(2) *Ibid., in proem.*

(3) *Donec expurgentur.*

fois des pythagoriciens (1). *Sertorio Quattromani*, qui était le disciple et l'ami de *Telesio*, donna le premier, en peu de pages, un excellent abrégé du grand ouvrage sur *la nature des choses* (2). *Patrizi*, tout platonicien qu'il était, en adopta beaucoup de maximes et d'opinions. Le chancelier Bacon voulut aussi analyser son système; et malgré les imperfections qu'il y relève, il reconnaît *Telesio* pour un ami de la vérité, pour un homme utile aux sciences, à qui l'on doit la correction de quelques erreurs, enfin pour le premier des philosophes modernes (3). *Gassendi* exposa le même système en France (4). Mais celui qui contribua le plus à établir et propager cette philosophie, fut le célèbre Thomas

---

(1) *Alessandro Tassoni* écrivait dans ses *Pensieri diversi*: *Già il Telesio ha cominciato a far setta, e i Telesiani si odono nominar per le scuole, adorendovi particolarmente i calabresi suoi*, lib. IX, ch. XXXV.

(2) Ce petit traité, divisé en vingt chapitres, ne contient que l'extrait des quatre premiers livres de l'ouvrage *De Rer. nat.* Il parut à Naples en 1589, in-8°., un an après la mort de *Telesio*, sous le titre de la *Filosophia del Telesio, ristretta in brevità dal Montano accademico Cosentino*, etc. L'auteur s'y distingue par la précision, la clarté et l'élégance du style.

(3) *De Telesio autem bene sentimus, atque eum ut amantem veritatis, et scientiis utilem, et nonnullorum placitorum emendatorem, et novorum hominem primum agnoscimus* (*De Principiis.*)

(4) *Phys.*, sect. I, lib. III, p. 245.

Campanella, qui florissait vers la fin de ce siècle, et dont nous parlerons dans le siècle suivant. Lorsqu'on connaît quelle influence *Telesio* a exercée d'un côté sur *Patrizi*, et par ce dernier sur Gassendi et Descartes; de l'autre sur *Campanella*, et par ce dernier aussi sur Hobbes et Locke, on peut apprécier la part qu'il a eue dans la révolution de l'esprit humain (1). [†]

Telesio n'était point encore un philosophe tout-à-fait indépendant, puisqu'il n'avait cru pouvoir hasarder de nouvelles idées qu'en prenant pour guide et pour escorte un ancien. Jérôme Cardan fut plus téméraire; il secoua entièrement le joug, et leva hardiment l'étendard de l'indépendance. Cet homme extraordinaire, dont on ne se rappelle communément que les bizarreries, et dont on oublie trop peut-être le génie et l'étonnant savoir, fut un de ces hommes destinés à montrer par leur exemple jusqu'où peuvent aller les forces et l'abus de l'esprit humain (2). Jamais on ne vit un plus étrange assemblage de qualités éminentes et de défauts honteux; avec un esprit pénétrant, une imagination désordonnée; avec une ame hardie, courageuse, une superstition

(1) Voyez Buhle, *Histoire de la Philosophie*; Tiedeman; Fulleborn, *Beitræge*, tom. VI, p. 130; Degérando, *Histoire comparée des Systèmes*, etc.

(2) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 363.

puérile; le mépris des richesses, sans pouvoir souffrir la pauvreté; de la piété et de l'irréligion; en un mot, les vices et les vertus qui semblent le moins faits pour se trouver ensemble (1). On croirait qu'il serait très facile d'écrire sa vie, puisqu'il en a écrit une lui-même, et que dans ce singulier ouvrage il ne se borne pas à dire également le bien et le mal, mais qu'il semble raconter avec plus de complaisance ce qui lui fait le plus de tort; mais, outre qu'il n'y a point suivi l'ordre chronologique, et qu'il va racontant selon sa fantaisie, dans différents chapitres, ses aventures et ses mésaventures, il paraît que son imagination prend souvent la place de sa mémoire, et qu'il se trompe même sur les faits qu'il devait le mieux savoir. Par exemple, il met la date de sa naissance en 1508, et dans deux autres endroits de ses ouvrages, il se dit né, comme il l'était réellement, à Pavie, le 24 septembre 1501.

Fazio Cardano, son père, jurisconsulte, médecin, mathématicien, astrologue, et homme de beaucoup d'esprit, était Milanais. Il n'est pas sûr qu'il ait eu ce fils en légitime mariage, et l'on croit qu'il l'eut d'abord, et qu'il épousa ensuite la femme qui le lui avait donné. Ce ne fut pas le seul malheur de sa naissance; il fallut l'arracher par force du sein

(1) Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 369.

de sa mère. Je me dispenserai de mettre ici la longue énumération qu'il a faite lui-même de ses disgrâces, des maladies dont il fut attaqué dans sa première enfance, des chutes dangereuses qu'il fit, de la rigueur avec laquelle il fut traité par son père, et mille autres particularités qu'il importe assez peu de savoir, à moins qu'on ne veuille y voir les sources de toutes les bizarreries de caractère et d'opinion dont le nom seul de Cardan réveille l'idée.

Son père, trop sévère peut-être, mais qui avait à cœur d'en faire un homme au-dessus du commun, l'instruisit dans toutes les sciences qu'il possédait lui-même, et ne l'envoya qu'à vingt ans étudier en philosophie et en médecine à l'université de Pavie. Jérôme y fit de tels progrès qu'il suppléa souvent, dans leur absence, l'un et l'autre de ses professeurs. Il passa, en 1524, à l'université de Padoue, et y obtint les mêmes succès. Il s'établit deux ans après dans un village du Padouan (1), pour y continuer plus tranquillement ses études, en attendant que Milan, sa patrie, cessât d'être dévastée par la guerre et par la peste. Il se maria en 1531, dans ce village, et cette union fut pour lui l'origine des plus vifs chagrins. De deux fils qu'il eut, l'un, devenu docteur comme lui, et qui a laissé des ouvrages que l'on réunit aux siens (2), s'étant

(1) *La Pieve del sacco.*

(2) *De fulgure* et *De abstinentiâ ciborum fœtidorum.*

marié fort jeune, se dégoûta de sa femme, l'empoisonna, et eut la tête tranchée (1). L'autre fut un libertin crapuleux qu'il fit enfermer plusieurs fois, et qu'il déshérita sans le corriger.

Ce que son mariage eut, dès le commencement, de malheureux pour lui, c'est qu'étant sans fortune et sans état, il fut réduit à Gallarate, dans l'évêché de Milan, où il s'était retiré avec sa femme, à une telle détresse, qu'il cessa, selon son expression, d'être pauvre, parce qu'il ne lui resta plus rien. Il avait en vain sollicité, à Milan, d'être admis dans le collége de médecine; il y obtint, en 1533, une chaire de mathématiques, qu'il remplit pendant dix ans, et lorsqu'il eut enfin l'admission qu'il demandait, il quitta cette chaire en 1543. La chute de sa maison l'obligea l'année suivante d'aller professer pendant deux ans à Pavie, d'où il revint ensuite à Milan. Il refusa des offres avantageuses qui lui furent faites de la part du roi de Danemarck, pour aller s'établir dans ses états; mais il en accepta d'autres que lui fit faire le primat d'Écosse, archevêque de Saint-André. Ce prélat, malade depuis long-temps, et ne trouvant point autour de lui de médecin qui pût lui rendre la santé, voulut consulter le professeur de Milan. Cardan fit le voyage, guérit l'archevêque, et revint avec de magnifiques récompenses.

---

(1) En 1560.

On lui en promettait encore de plus grandes, s'il voulait se fixer dans ce pays, mais il voulut absolument retourner dans sa patrie. Il refusa des propositions semblables qui lui furent faites par la reine même d'Écosse, par le roi de France, et par le duc de Mantoue. Il ne resta cependant pas toujours à Milan; il alla encore professer à Pavie, puis à Bologne, où il était depuis huit ans, lorsqu'en 1570 (1) il fut mis en prison, sans qu'il nous dise et sans qu'on ait pu savoir la cause de cette disgrâce. Renvoyé dans sa maison, au bout de soixante-dix-sept jours, il y fut tenu aux arrêts pendant quatre-vingt-six autres, et, chose singulière, s'étant rendu de Bologne à Rome, il y fut reçu dans le collége des médecins, et obtint une pension du pape, comme s'il ne lui fût rien arrivé.

Si l'on en croit l'historien De Thou, Cardan mourut le 21 septembre 1576, et il se laissa mourir de faim, pour que sa mort arrivât le jour même qu'il avait prédit. Cela se répète ainsi de livre en livre depuis que le véridique De Thou l'a écrit; il y a pourtant à cela deux difficultés. Premièrement, Cardan parle lui-même de son testament daté du 1er. octobre 1576 (2); secondement, il avait bien prédit en effet le jour de sa mort; mais ce devait

(1) Le 14 octobre.

(2) *De Vitâ suâ*, ch. XXXVI.

être le 5 décembre 1573, ou le 23 juillet 1571 (1). Il est donc clair que s'il mourut en 1576, ce fut plus tard que le 21 septembre, et qu'il ne se laissa point mourir de faim pour faire honneur à sa prophétie.

Si l'on voulait, à la manière de quelques historiens, tracer le caractère de ce personnage, on serait dans un grand embarras, tant il paraît versatile et divers. Il fut embarrassé lui-même quand il voulut faire son portrait, et ne s'en tira qu'en rassemblant un tel amas de qualités incohérentes et contradictoires, que cela paraît plutôt un jeu d'esprit, ou une jonglerie, qu'un aveu. C'est une phrase de près de vingt lignes (2), toute composée d'adjectifs, véritablement étonnés de se trouver ensemble. Cardan semble les avoir écrits à mesure qu'ils se présentaient à sa mémoire, sans faire attention ni au bien ou au mal qu'ils signifient, ni si ce bien ou ce mal se trouvaient réellement en lui. Peut-être se livra-t-il simplement dans ce portrait, comme il le fait souvent ailleurs, à ce penchant pour le mensonge qui dominait sur toutes ses autres habitudes, et presque le seul vice dont on ne trouve pas le nom dans cette liste qu'il nous a donnée des siens. On y voit bien les mots captieux, fourbe, traître, médisant, calomniateur, mais on n'y voit pas le

(1) *Genitur.*, l. XIII, n°. 8.
(2) *Ibidem*, l. XII, n°. 8.

mot menteur, qui signifie encore autre chose, et cette omission même est un mensonge.

L'inconstance de son esprit, qui le faisait à chaque instant vouloir et ne vouloir plus une chose, changer de lieu, de demeure, se montrer tantôt richement et magnifiquement vêtu, tantôt couvert d'habits usés et déchirés, se retrouve aussi dans ses ouvrages. Il n'est donc pas surprenant que ceux qui l'ont représenté comme un impie, un libertin, un athée, y aient trouvé les fondements de toutes leurs accusations, et que ceux qui l'ont dépeint comme un homme rempli de vertus et de piété, y aient aussi puisé leurs défenses (1). Qui croirait qu'un homme si follement épris de l'astrologie judiciaire, qu'elle n'eut peut-être jamais de plus obstiné partisan, un homme plus crédule qu'une femmelette, qui ajoutait foi aux songes, et les observait avec la plus scrupuleuse attention, en lui-même et dans les autres; un homme qui croyait ou qui feignait de croire qu'il avait près de lui, comme Socrate, un génie occupé à l'avertir, par des signes miraculeux, des périls dont il était menacé; un homme, en un mot, qui paraît, quand on lit tels de ses ouvrages, le plus grand fou qu'il y eut jamais, ait été en même temps l'un des plus grands génies que l'Italie ait produits, et qu'il ait fait dans les sciences des découvertes précieuses?

---

(1) Tiraboschi, p. 372.

Tel fut cependant cette espèce de phénomène, de l'aveu même de ceux qui en parlent avec le plus de mépris.

Malgré la vivacité et la versatilité de son esprit, Cardan était d'une assiduité rare et d'une grande application au travail. Il avait pris ces mots pour devise : *Tempus mea possessio, tempus meus ager* :

Le temps est ma propriété;
Le temps est mon champ et ma terre (1).

Aussi la collection de ses œuvres forme-t-elle dix volumes in-folio, dans l'édition qu'on en fit à Lyon en 1663, sans compter plusieurs ouvrages qui se sont perdus, ou qui sont restés inédits (2). A peine existe-t-il une science sur laquelle il n'ait écrit; la philosophie spéculative, morale, politique, la dialectique, la physique, l'arithmétique, la géométrie, l'astrologie, l'histoire naturelle, la méde-

---

(1) Un homme de lettres de ma connaissance, excessivement occupé, et souvent distrait par ces visites insignifiantes que font si volontiers ceux qui ne le sont pas, avait écrit sur sa porte ces quatre vers, dont le sens est le même :

Le temps que le destin me donne,
Ce peu de temps est tout mon bien;
Je ne prends celui de personne,
Et veux qu'on me laisse le mien.

(2) Voyez-en la liste dans Niceron, tom. XIV.

cine, l'anatomie, la musique, l'histoire, la grammaire, l'éloquence, furent les divers objets des travaux de cet homme, qu'un écrivain aussi sage et aussi réservé que Tiraboschi, n'hésite pas à appeler un grand homme (1). Dans toutes ces sciences il laissa des preuves étonnantes de ses connaissances, de ses talents; et dans plusieurs, il a servi de guide aux savants qui vinrent après lui. Ne parlons ici que de ceux de ses ouvrages qui appartiennent à la philosophie.

Les deux principaux ont pour titre: l'un, *de Subtilitate*, l'autre, *de Varietate rerum*. Ce sont deux gros recueils d'articles détachés, dans lesquels il serait difficile d'apercevoir un système suivi. On y voit seulement un esprit avide d'idées nouvelles, qui s'éloigne des routes battues, et ne veut d'autre guide que son imagination. Selon lui (2), trois principes universels, la matière, la forme et l'ame; trois seuls éléments, l'eau, la terre et l'air; le feu ne lui paraît pas digne de cet honneur. Les fleuves naissent de l'air transformé en eau, ainsi que des pluies et des neiges, produites par la terre, et qui y retombent. La lune, et plus encore les autres planètes, outre la lumière qu'elles reçoivent du soleil, en ont une qui leur est propre. Les comètes sont

(1) *Furon l'oggetto degli studj di questo grand' uomo*, page 373.

(2) Brucker, tom. V, p. 82, etc.

des globes éclairés par le soleil. Les plantes ont non seulement des sens, mais des affections, elles s'aiment et se haïssent mutuellement. Une seule ame est commune à tous les hommes, et en même temps commune aux bêtes; mais elle pénètre dans l'intérieur des hommes, elle les remplit d'elle-même, et produit les déterminations et les actions humaines; elle environne seulement le corps des bêtes, elle reste à leur surface, et c'est ce qui fait leur infériorité. Ces opinions, et d'autres non moins bizarres, sont établies et développées dans plusieurs chapitres de ces deux traités. Elles suffisent pour que l'on puisse dire de Cardan, comme on l'a dit de *Telesio*, que si on lui doit des éloges pour avoir voulu briser les chaînes qui tenaient l'homme courbé sous le joug de l'antiquité, il a échoué quand il a entrepris de former de nouveaux systèmes.

Le style de cet auteur est comme son esprit, inconstant et inégal, tantôt agréable et poli, tantôt grossier et barbare. Il s'écarte souvent dans des digressions hors de propos; souvent il se perd en subtilités et en vaines spéculations; mais, plus souvent encore, on voit en lui l'homme d'un génie vaste et profond (1). Jules-César Scaliger, son ennemi déclaré, dans l'ouvrage (2) qu'il écrivit contre le *de Subtilitate* de Cardan, ne put se défendre de

(1) Tiraboschi, *loco citato*.

(2) *Exercitationes exotericæ*.

faire de lui un magnifique éloge, quoique dans le cours du même ouvrage il le critique avec beaucoup d'aigreur. Cardan répondit à Scaliger par une apologie courte, mais vigoureuse (1), et assaisonnée de ce ton de mépris qu'aurait un géant combattant contre un pygmée. En effet, dans les matières relatives à la philosophie et aux mathématiques, Scaliger ne pouvait tenir tête à Cardan, et quoique celui-ci se soit encore trompé sur plusieurs points dans son apologie, tous les savants qui ont examiné les pièces de ce procès, conviennent qu'il l'a complètement gagné (2).

Si dans ses écrits Cardan soutint quelquefois des opinions qui parurent contraires à la religion dominante, il la professa cependant en public jusqu'à sa mort. *Giordano Bruno*, de Nola, dans le royaume de Naples, connu plus généralement sous son nom latin de *Jordanus Brunus*, fut plus hardi ou plus imprudent, et en fut cruellement puni. Une obscurité profonde couvre ses premières années, personne apparemment ne s'étant soucié de nous apprendre les commencements d'une vie qui avait si mal fini. On n'a de traces de son existence que depuis le moment où, ayant commencé à nier la transsubstantiation du Verbe et la virginité de la mère de Dieu, il s'enfuit à Genève, où il resta deux

(1) *Actio prima in calumniatorem librorum de subtilitate.*

(2) Voyez *Gabrielis Naudæi de Cardano judicium.*

ans. Mais, pour un philosophe tel que lui, il y avait encore dans la secte de Calvin bien des points sujets à contestation; il les contesta, fut chassé de Genève, et vint, par Lyon et Toulouse, jusqu'à Paris. Il y était en 1582; ce fut donc au plus tard en 1580 qu'il quitta l'Italie.

Il eut à Paris le titre de professeur extraordinaire de philosophie, qui lui donnait des relations de bons offices avec le recteur et les professeurs de l'Université, comme on le voit par quelques-unes de ses lettres, quoiqu'il ne fît point partie de l'Université même (1). Il dédia, en 1582, au roi Henri III, un de ses ouvrages philosophiques, imprimé à Paris (2). Il y était encore en 1586, après avoir fait dans l'intervalle un voyage en Angleterre, et même un assez long séjour à Londres, où il fut logé chez l'ambassadeur de France, Michel de Castelnau. On le suit, pour ainsi dire, à la trace de ses ouvrages; il en dédia quelques-uns à cet ambassadeur, et deux autres au chevalier Philippe Sidney (3). Ce qui le força de quitter enfin Paris, fut vraisemblablement son opposition à la

---

(1) C'est pour cela que ni Du Boulay, ni Crevier, dans l'histoire de cette Université, ne font mention de *Brunus*.

(2) *De umbris idearum implicantibus artem quærendi, inveniendi, judicandi*, etc., Paris, 1582, in-8°.

(3) Tous imprimés en 1584 et 1585, sous les titres de Venise et de Paris, mais véritablement à Londres.

philosophie d'Aristote, qui y régnait alors comme en Italie. Il y soutint, sur la physique, des propositions contraires au péripatétisme, et qu'il ne put faire imprimer qu'à Wittemberg, en 1588 (1). Là, il ne se gêna plus sur ses opinions religieuses, et fit profession ouverte de luthéranisme. On a prétendu qu'il y avait prononcé le panégyrique du diable. Brucker en doute, et sur cet article on peut même aller plus loin que Brucker. Il prononça bien à Helmstadt, en 1589, une oraison funèbre, mais ce fut celle du duc Jules de Brunswick. Dans ce discours oratoire, il se dit arrivé depuis peu de jours; il oppose le titre de citoyen qu'il a reçu, la liberté dont il jouit, le culte raisonnable qu'il lui est permis de professer, à l'exil qu'il a souffert pour avoir professé la vérité dans sa patrie, aux persécutions et à la voracité de ce qu'il appelle peu noblement le Loup romain, et au culte, qu'en franc zélateur d'un autre culte, il qualifie de superstitieux et d'insensé (2).

---

(1) *Jordani Bruni Nolani Camæracensis Acrotismus, seu Rationes articulorum physicorum adversus peripateticos Parisiis propositorum.* Vittebergæ, 1588, in-8°.

(2) *In mentem ergo, in mentem, itale, revocato te à tuâ patriâ, honestis tuis rationibus atque studiis pro veritate exulem, hîc civem; ibi gulæ et voracitati Lupi romani expositum, hîc liberum; ibi superstitioso insanissimoque cultui adscriptum, hîc ad reformatiores ritus adhortatum.* (Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 377.)

Il pouvait parler impunément ainsi à Helmstadt, et dans toute cette partie de l'Allemagne, où il paraît qu'il resta jusqu'en 1591; mais il ne devait pas se hasarder ensuite à retourner en Italie. Il fut arrêté à Venise en 1592, mis en prison, détenu pendant plusieurs années, enfin envoyé à Rome devant le terrible tribunal. Examiné, interrogé, convaincu, tantôt il promit de se rétracter, tantôt il essaya de se défendre, et tantôt il demanda du temps. Deux ans presque entiers se passèrent ainsi; l'inquisition se lassa d'attendre; il fut enfin condamné, dégradé des ordres sacrés qu'il avait reçus autrefois, livré au bras séculier, reconduit en prison, où on lui donna encore huit jours pour se rétracter, et définitivement brûlé vif le 17 février 1600, sous le pontificat de Clément VIII. On assure qu'en le conduisant au bûcher on lui présenta un crucifix, qu'il le regarda fièrement, et détourna les yeux (1): peut-être l'eût-il regardé autrement, si ces ministres d'un Dieu de bonté ne l'eussent pas livré, au nom de ce Dieu, au plus affreux supplice (2).

---

(1) Tiraboschi, p. 378, d'après une lettre de Gaspard *Scioppius*, qui fut, à Rome, témoin du supplice de *Brunus*. Cette lettre, adressée à Conrad *Rittershusius*, fut écrite le jour même de ce supplice. *Struvius* l'a insérée dans la cinquième partie de ses *Acta litteraria*.

(2) La Croze et Heumann se sont disputés sur la question de savoir si *Bruno* fut brûlé comme luthérien ou comme athée; le

Bayle, Niceron, Brucker, Mazzuchelli, donnent une longue liste des ouvrages de *Jordanus Brunus;* il y en a de philosophie antipéripatéticienne, de philosophie spéculative, de dialectique, de cabalistique, de mnémonique, d'alchymie; on y trouve aussi des vers latins. Ceux de ces ouvrages qui ont eu le plus de célébrité, sont ceux dans lesquels il a développé ses nouvelles idées; tels sont entre autres ses cinq dialogues en italien, *Della causa, principio, et uno;* son livre, dans la même langue, *Dell' infinito, universo e mondo;* ses traités latins *De triplici minimo et mensurâ; De monade, numero et figurâ,* etc. Le plus fameux de tous, et peut-être le moins connu, est celui qui a pour titre : *Spaccio*

---

premier soutenait que ce fut comme athée; le second, comme luthérien. Heuman a recueilli, dans ses *Acta philosophica*, les pièces de ce procès. Brucker y joint une troisième cause de condamnation, son apostasie de l'ordre des Dominicains, où *Scioppius*, dans sa lettre citée ci-dessus, dit qu'il était entré, et il disserte là-dessus fort longuement. Tiraboschi croit que toutes ces raisons y contribuèrent ensemble. « *Bruno*, dit-il, était luthérien; s'il n'avait pas été dominicain dans sa jeunesse, il avait au moins reçu les ordres sacrés, puisqu'il en fut dégradé par sa sentence; et si les opinions qui lui furent reprochées par ses juges ne prouvent pas qu'il fut décidément et ouvertement athée, elles le font voir du moins comme un homme qui souffre impatiemment le joug, et ne reconnaît d'autre loi dans sa croyance que les songes de son imagination. » Voilà de belles raisons pour ôter la vie à un être humain, et pour le griller tout vif!

della bestia triomphante (1), titre sous lequel Tiraboschi reconnaît que l'auteur ne désigne point le pape, comme on l'a prétendu; il ajoute que *Bruno* y traite de la philosophie morale, mais d'une manière qui contient beaucoup de propositions impies et audacieuses (2). L'excessive rareté de ce livre (3) a fait sans doute que le bon Tiraboschi en a parlé sans l'avoir lu; d'autres auteurs qui en ont écrit avec plus d'étendue, et ont prétendu en expliquer le sujet, paraissent ne l'avoir pas lu davantage. Malgré les éloges outrés que *Bruno* se donne dans quelques-uns de ses écrits, il est dans tous ennemi de l'ordre des idées, de la précision, de la clarté; confus, verbeux et obscur à l'excès, il justifie ce qu'a dit de lui le sage Bayle, qu'il n'y a point de thomiste ni de scotiste plus obscur que lui.

Brucker a voulu donner un abrégé de sa philosophie (4). Je ne sais si elle était bien claire pour Brucker, mais j'avoue que l'extrait qu'il en donne

---

(1) 1584, in-8°. Le frontispice porte : *Stamputo in Parigi*; mais tout indique qu'il fut imprimé à Londres.

(2) Tom. VII, part. I, p. 379.

(3) Il a toujours été rare, et est devenu d'un prix excessif. « On ne l'a guère maintenant, écrivait Niceron en 1732, à moins de cinquante pistoles (500 fr.); » et une note mise par mon savant confrère, M. Petit-Radel, sur l'exemplaire de la *Bibl. Mazarine*, qu'il a eu la complaisance de me prêter, affirme qu'à la vente de l'abbé de Rothelin, il a été porté jusqu'à 1132 fr.

(4) Tom. V, p. 12, etc.

ne l'est pas du tout pour moi. Dans ces ténèbres cependant on voit briller des éclairs de génie, et l'on reconnaît que si *Brunus* avait voulu mettre quelque frein à son imagination déréglée, et à la folle ambition de combattre tout ce que d'autres soutenaient, il aurait tenu un rang parmi les philosophes les plus célèbres. Ceux qui ont eu la patience d'examiner ses ouvrages, y ont trouvé les germes de quelques opinions qui, adoptées depuis par Descartes, par Leibnitz, et par d'autres grands philosophes, ont obtenu des succès et fait du bruit dans le monde; les tourbillons de Descartes, la rotation des globes autour de leur centre, le principe du doute universel, les atomes de Gassendi, l'optimisme de Leibnitz, tout cela se trouve dans *Jordanus Brunus*. Ce qu'on y trouve de plus étonnant, selon Brucker, c'est le système de Copernic clairement enseigné, avec les conséquences de ce système : que la terre est une planète, que la terre et la lune se réfléchissent mutuellement la lumière du soleil; que le soleil et tous les astres tournent sur leur propre centre; que les comètes sont des planètes; que la terre n'est pas parfaitement sphérique, etc. Mais cela n'aurait droit de surprendre, qu'en supposant que Copernic, mort cinquante-sept ans avant *Brunus* (1), n'avait point publié de son vivant ses découvertes, et que son traité *De la*

(1) En 1543.

huitième sphère, et celui *Des révolutions des globes célestes*, dans lesquels il les expose, et qui furent imprimés ensemble en 1566, n'étaient point déjà connus auparavant (1).

Tandis que ces philosophes indépendants cherchaient, sans les trouver encore, les moyens d'affranchir l'esprit humain et de mettre à la place de l'autorité, la raison et l'expérience, d'autres s'efforçaient d'applanir la route qui peut conduire à la découverte du vrai, de réformer la dialectique, et de prescrire une meilleure méthode d'investigation et de raisonnement. On ne doit pas mettre de ce nombre *Antonio Tridapale*, de Mantoue, auteur d'une logique publiée en 1547, qui n'a d'autre mérite que d'avoir été la première écrite en italien. *Jacopo Aconzio*, cet hérétique qui eut la prétention de dévoiler les stratagêmes du diable (2), rendit à la raison des services plus importants dans un opuscule latin, intitulé *De la Méthode, c'est-à-dire de la véritable manière d'étudier et d'enseigner les sciences* (3). Il le fit imprimer à Bâle en 1558, et le dédia à François *Betti*, fugitif comme lui, et pour la même cause (4). On ne voit dans cet

(1) Voyez *Vie de Copernic, par Gassendi*, Oper.

(2) Voyez ci-dessus, p. 43.

(3) *De Methodo, hoc est de rectâ investigandarum tradendarumque scientiarum ratione.*

(4) Voyez ci-dessus, p. 42.

ouvrage aucune trace de barbarie scolastique. Il est écrit avec précision, avec élégance, et l'auteur explique très bien comment et dans quel ordre se forment en nous nos connaissances, quel soin l'on doit prendre de définir exactement chaque chose, et par quels degrés on doit passer d'une vérité à la découverte d'une autre. Il traita encore le même sujet dans une lettre adressée à Jacques Wolfius (1), où il semblait prévoir la lumière prête à se répandre sur toute la philosophie; quoiqu'il vécût, y disait-il, dans un siècle très éclairé, il craignait moins le jugement des philosophes de son temps que ceux du nouveau siècle, qui lui paraissait se lever beaucoup plus éclairé encore. Ce jugement lui a été favorable. Baillet, dans sa *Vie de Descartes* (2), cite une lettre écrite en 1641 au P. Mersenne, par un philosophe cartésien (3), qui finissait un grand éloge des Méditations philosophiques de Descartes, en disant qu'il n'avait encore rien trouvé que l'on y pût comparer, excepté cependant cet opuscule d'*Aconzio*.

Ce petit livre est donc extrêmement remarquable; c'est le premier essai qui ait été fait d'une méthode de raisonnement différente de la dialectique d'Aristote. Sa morale était aussi le seul guide purement philosophique que l'on suivît jusqu'alors,

---

(1) *De ratione edendorum librorum.*

(2) Tom. II, p. 138.

(3) Il se nommait Huelner.

et il n'existait point d'autre ouvrage moderne de philosophie morale que des traductions et des explications latines de cet ouvrage grec. Le premier qui le commenta en langue italienne, quoique son commentaire ne parût pas le premier, fut *Galeazzo Florimonte*, de Sessa, dans le royaume de Naples, évêque de ce siége, après l'avoir été d'*Aquino*, et qui mourut dans sa patrie en 1567, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Il avait été l'un des quatre juges du concile de Trente sous Paul III, secrétaire des brefs sous Jules III, et avait refusé l'archevêché de Brindes qui lui était offert par le roi Philippe II. C'était un homme très savant dans les langues anciennes, en philosophie, en théologie, et qui avait parcouru tous les genres de littérature, depuis les plus graves jusqu'aux plus légers. Ses discours ou *ragionamenti* sur la morale d'Aristote (1), prouvent qu'il entendait fort bien les difficultés de son auteur, mais ils sont écrits pesamment et eux-mêmes difficiles à lire. Ce que *Florimonte* fit peut-être de mieux, ce fut d'engager un écrivain meilleur que lui, Jean *Della Casa*, à écrire son célèbre ouvrage intitulé *Il Galateo*, qui est plutôt un cours de po-

(1) *Ragionamenti sopra l'etica d'Aristotile.* Venise, 1554; in-4°. L'auteur désavoua cette première édition, qui était remplie de fautes; on en fit plusieurs autres meilleures dans les années suivantes.

litesse que de morale (1). Ce prélat orateur et poète, dont nous parlerons ailleurs, écrivit d'abord en latin, et traduisit ensuite en italien un second traité *des Devoirs communs entre les amis supérieurs et inférieurs* (2), qui pourrait être de quelque usage s'il y avait en effet de tels amis.

Avant que les discours, ou plutôt les dialogues de *Florimonte* fussent imprimés, *Felice Figliucci*, de Sienne, en avait publié de mieux écrits sur ce même traité d'Aristote. Cet auteur, qui prit ensuite l'habit de Saint-Dominique et le nom d'Alexis, était encore jeune et s'était rendu à Padoue pour achever ses études de philosophie. Le savant *Claudio Tolommei* s'y trouvait alors (3); de jeunes vénitiens de la première noblesse, étudiant dans cette université, se rassemblaient chez lui et puisaient dans ses entretiens des leçons de goût et de sagesse. C'est le cadre que *Figliucci* a choisi pour son explication de la morale d'Aristote. *Tolommei*, sollicité par cette jeunesse studieuse, expose dans dix soirées successives les dix livres de ce traité. Il étend ce qui est trop concis, éclaircit ce qui est obscur, développe les principes, y applique des

(1) *Orazio Gemini* nous apprend ce fait dans sa préface des *Opere Toscane*, de Della Casa.

(2) *Trattato degli officj comuni tra gli amici superiori ed inferiori.*

(3) Pendant l'été de 1548.

exemples. Pour rompre l'uniformité de l'enseignement, et mieux amener la solution de toutes les difficultés, il se donne pour interlocuteur *Antonio Tolommei*, son neveu et son élève. Ces dix entretiens forment un Décaméron d'un genre fort différent de celui de Boccace, moins amusant sans doute, mais qu'on ne lit pas sans plaisir, à quelque prolixité près. Tout y est d'une méthode sage, d'une grande clarté, et écrit dans ce pur toscan dont les Siennois étaient alors aussi jaloux que les Florentins mêmes (1).

Mais parmi les philosophes moralistes qui furent alors très nombreux, on distingue surtout deux autres Siennois, de l'ancienne et noble famille des *Piccolomini*, et dont nous avons déjà parlé dans ce chapitre (2); ils étaient parents, mais on ne sait à quel degré. *Alessandro Piccolomini*, né le 13 juin

(1) *Di Felice Figliucci sanese, de la Filosofia morale libri dieci, sopra li dieci libri de l'ethica d'Aristotile.* (Roma, Vincenzo Valgrisi, 1551, in-4°.) Cet ouvrage est dédié au pape Jules III; l'auteur se dit attaché à lui depuis longues années : *Vostra Beatitudine*, lui dit-il, *al servizio de la quale havendo gia tanti anni consecrata la vita mia*, etc. Cependant l'éditeur, *Giordano Ziletti*, nous apprend que *Figliucci* était un jeune homme studieux : *La dichiarazione del studioso giovane M. Felice Figliucci*, etc. Jules III n'était pape que depuis février 1550. *Figliucci* s'était sans doute attaché à lui dès sa première jeunesse, quand Jules n'était encore que cardinal.

(2) Ci-dessus, p. 453.

1508, fit ses études dans sa patrie et y passa toute sa jeunesse. Entraîné par son goût pour la poésie et par la vivacité de son esprit, membre de l'académie des *Intronati*, où il avait pris le nom de *lo Stordito*, l'Étourdi, il ne fit d'abord que des comédies (1), des traductions en vers d'Ovide et de Virgile (2), des sonnets (3), et d'autres poésies lyriques éparses dans divers recueils. Ce fut aussi alors qu'il écrivit en prose son dialogue très peu moral, intitulé *la Rafaella* ou *della creanza delle donne*, ouvrage licencieux (4), dont l'auteur, quand il eut acquis plus de gravité, se repentit toute sa vie (5).

On peut regarder comme l'époque de ce changement, celle de son passage de Sienne à Padoue, en 1540. Il y fut reçu de l'académie des *Infiammati*, et choisi pour professer dans cette académie la philosophie morale. Toutes ses études furent dès lors analogues à cet honorable emploi. On ne voit plus en lui de disparate, si ce n'est dans son aveugle estime pour l'Arétin, qu'il fit recevoir dans la même académie. Il lui écrivait sur des matières philo-

---

(1) Ci-dessus, tom. VI, p. 303.

(2) Du treizième livre des *Métamorphoses*, et du sixième livre de l'*Énéide*.

(3) *Cento sonetti*, Rome, 1549.

(4) Imprimé pour la première fois à Venise, en 1539.

(5) Il a exprimé ce repentir dans ses *Institutions morales*, liv. X, ch. IX.

sophiques, comme si cet ignorant effronté eût été digne de l'entendre; et ce fut à lui qu'il communiqua son projet d'écrire en italien sur ces matières, contre l'avis de ceux qui ne croyaient pas que la langue vulgaire fût propre à de pareils sujets (1). Il exécuta cette résolution l'année même de son arrivée à Padoue, en composant son *Institution de l'homme noble, né dans une ville libre* (2). Il dédia cet ouvrage à une dame de Sienne (3) dont il avait tenu le fils sur les fonts de baptême, et il l'écrivit pour l'éducation de ce fils. La publication de son livre donna de justes sujets de plaintes à *Sperone Speroni*. *Piccolomini* avait eu entre les mains deux dialogues inédits de ce savant littérateur (4), et en avait tiré quelques passages qu'il avait insérés dans le sien, sans en nommer l'auteur. Le *Speroni* se plaignit hautement de ce plagiat dans un autre dialogue; et ce fut ce qui engagea un de ses amis (5) à les recueillir tous, et à les faire imprimer à Venise la même année. *Piccolomini* ne répondit rien. Plusieurs éditions de son ouvrage furent faites sans au-

---

(1) *Lettere all' Aretino*, t. II, p. 144.

(2) *Institutione di tutta la vita dell' uomo nato nobile e in città libera*. Imprimée à Venise, 1542, petit in-4°.

(3) *Laudemia Forteguerri*.

(4) *Dell' amore et della cura della famiglia*.

(5) *Daniel Barbaro*.

cun changement (1); mais il le refondit enfin tout entier, et le publia de nouveau avec un autre titre et sous une autre forme, en 1560 (2).

Depuis ce moment, les études les plus sérieuses l'occupèrent tout entier. Il écrivit un traité *de philosophie naturelle* en deux parties (3), un traité *de la grandeur de la terre et de l'eau* (4), dans lequel il osa révoquer en doute ce que Platon, Aristote et Ptolémée avaient enseigné, que l'eau est plus grande que la terre. Un médecin, auteur de quelques ouvrages de philosophie, *Antonio Berga*, écrivit contre lui (5); *Giamb. Benedetti* le défendit (6). *Piccolomini* continua sagement de se taire dans sa propre cause, et publia des ouvrages d'astronomie et de mathématiques, tous en langue ita-

(1) Voyez Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, tom. Ier., p. 367.

(2) *Dell' istituzione morale libri XII ne' quali levando le cose soverchie, e aggiugnendo molte importanti, ha emendato e a miglior forma ed ordine ridotto tutto quello che già scrisse in sua giovinezza della istituzione dell' uomo nobile.*

(3) *Filosofia naturale distinta in due parti con un trattato intitolato Strumento.* Voyez Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, tom. II, p. 324.

(4) Venise, 1558.

(5) Voyez Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. IV, part. I, page 925.

(6) *Idem, ibidem*, p. 817. Ce *Giamb. Benedetti* paraît avoir été le précurseur de Galilée dans son système. Voyez *Tiraboschi*, édit. de Modène, tom. VII., pag. 582, aux notes.

lienne, excepté sa *paraphrase des Mécaniques d'Aristote* et son traité *sur la certitude des sciences mathématiques*, qui sont en latin (1). Il avait précédemment traduit en italien et accompagné de notes la *Poétique d'Aristote* (2); il traduisit et paraphrasa aussi en italien sa *Rhétorique* (3) et les *Économiques* de Xénophon (4).

Il composa tous ces ouvrages, soit à Padoue, soit à Rome, où il demeura sept ans; soit enfin à Sienne, où il se retira dans sa vieillesse; ou du moins dans une *villa*, ou maison de campagne voisine de Sienne, dont les beaux jardins étaient renommés dans toute l'Italie. La réputation de leur maître était encore plus répandue. Paul de Foix, envoyé ambassadeur à Rome par Charles IX, en 1573, voulut, en passant par Sienne, connaître un homme aussi célèbre. L'historien De Thou, alors fort jeune, l'accompagnait dans son ambassade et le suivit dans cette visite. Il raconte (5) qu'ils trouvèrent le vieux *Piccolomini* presque enseveli dans ses livres, et qu'ils eurent un grand plaisir à l'entendre leur

---

(1) *Aristotelis quæstiones mechanicæ cum pleniori paraphrasi; — Comm. de certitudine mathematicarum disciplinarum;* Venet., 1565, in-8°.

(2) Imprimée à Venise en 1575, in-4°.

(3) Ibid. *Libro primo*, 1565; *Libro secondo*, 1569; *Libro terzo*, 1572, in-4°.

(4) *Economia di Senofonte*, etc.; Venezia, 1540, in-8°.

(5) *Histor. ad ann.* 1573.

assurer que, dans l'âge avancé où il était, il n'avait point d'autre plaisir que de consacrer les heures et les jours entiers à ses études chéries. En 1574, Grégoire XIII le fit archevêque de Patras et coadjuteur de l'archevêque de Sienne (1); mais cet archevêque survécut à son coadjuteur, qui mourut le 12 mars 1578. Il fut enterré dans cette cathédrale; ses obsèques furent magnifiques, et l'éloquent Scipion *Bargagli* prononça son oraison funèbre. Il y a loin sans doute de l'auteur de tous ces derniers ouvrages à celui de quelques comédies, de quelques sonnets, et d'un dialogue obscène sur les femmes. *Piccolomini* voulut peut-être expier ce tort qu'il avait eu avec elles, par son discours *in lode delle donne;* cet éloge des femmes est en effet très honnête, mais un peu froid, et si l'on n'y reconnaît pas le vieil homme, on n'y reconnaît pas non plus *veteris vestigia flammæ.*

Francesco Piccolomini naquit aussi à Sienne, environ douze ans après *Alessandro*, c'est-à-dire vers 1520. Sa carrière fut plus obscure et ses travaux furent moins variés. Ils se bornèrent, à ce qu'il paraît, à l'étude et à l'enseignement de la philosophie. Il en tint école à Sienne même, ensuite à Macerata. De là il fut appelé à Pérouse, où il professa pendant à-peu-près dix ans; il le fut enfin à Padoue en 1561, et resta pendant quarante années entières, occupant la même chaire dans cette uni-

(1) *Francesco Bandini.*

versité célèbre, preuve remarquable de sa constance en même temps que de son savoir. Il avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il demanda et obtint, en 1601, une retraite honorable, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1604. Il publia, comme Alexandre et avec le même succès, un traité complet de philosophie morale, mais il l'écrivit en latin. Il avait inséré dans cet ouvrage un traité sur la méthode à suivre dans la recherche des vérités morales. Ce fut le sujet d'une vive contestation entre lui et *Zabarella* (1), professeur dans la même université. Ils argumentèrent souvent en public l'un contre l'autre. Ils s'attaquèrent aussi par écrit, et Brucker (2) a donné les titres et même les extraits de tous les traités polémiques publiés dans cette querelle, qui eut alors beaucoup d'éclat; mais comme les adversaires étaient tous deux péripatéticiens, il ne s'agissait entre eux que de savoir ce qu'avait pensé Aristote; et si quelqu'un était en effet curieux de le savoir, ce ne serait dans les écrits d'aucun des deux qu'il ferait bien de le chercher (3).

Une question particulière de philosophie morale, où la religion même intervint, exerça beaucoup dans ce siècle les philosophes, les jurisconsultes et

---

(1) On a parlé de lui ci-dessus, p. 453.

(2) Tom. IV, p. 206, etc.

(3) Voyez dans Niceron, tom. XXIII, les titres des autres ouvrages de *Francesco Piccolomini*, sur la logique, la physique, et sur différents traités d'Aristote.

les théologiens; c'est celle du Duel. On est surpris de voir, dans les bibliographies italiennes, le nombre de livres qui parurent sur ce sujet. Le *Muzio*, le *Pigna*, *Dario Attendolo*, *Susio* de la Mirandole, *Fausto da Longiano*, *Antonio Massa*, le poëte *Pomponio Torelli*, le célèbre Alciat lui-même, écrivirent, les uns pour, les autres contre le duel (1). Ceux qui le soutenaient, s'appuyaient sur les lois de la chevalerie, sur les droits de la noblesse, sur l'honneur. *Antonio Bernardi* de la Mirandole les écrasa sous le poids d'un in-folio latin (2), dont *Apostolo Zeno* a prétendu (3) que J.-B. *Possevino*

(1) *Duello del Muzio Giustinopolitano con le riposte cavalleresche*, etc.; Venezia, Giolito, 1548 et 1560, in-8°. — *Il Gentiluomo del medesimo Muzio distinto in tre dialoghi*; Venezia, Valvassoni, 1575, in-4°. — *Il Duello di Gio. Battista Pigna diviso in tre libri*; Venezia, Valgrisi, 1554, in-4°. — *Il Duello di Dario Attendolo diviso in tre libri*; Venezia, Lorenzini, 1560, in-8°. Il y en eut plusieurs autres éditions, avec des citations de lois et autres additions. — *I tre libri di Gio. Batt. Susio dell' ingiustizia del Duello e di coloro che lo permettono*; Venezia, Giolito, 1555, in-4°.; 1558, *idem*. — *Il Duello di Fausto da Longiano, regolato alle leggi dell' onore con tutti i cartelli missivi e responsivi*, etc.; Venezia, Valgrisi, 1551, in-8°. — *Trattato contro l'uso del Duello, di Antonio Massa*; Venezia, Tramezzino, 1555, in-8°. — *Trattato del debito del cavaliero, di Pomponio Torelli*; Parma, Viotto, 1596, in-4°. — *Duello di Andrea Alciato, con il consiglio di Mariano Socino*; Venezia, 1544, in-8°., etc., etc.

(2) *De eversione singularis certaminis*; Basileæ, 1562, in-fol.

(3) *Note al Fontanini*, tom. II, p. 362.

s'était servi plus qu'il n'est permis de le faire, dans son dialogue *sur l'honneur* (1). Mais ce savant homme s'est trompé, comme l'a fort bien prouvé Tiraboschi, en rapprochant les dates de l'impression des deux ouvrages (2). Le docteur *Rinaldo Corso* et le marquis *Fabio Albergati*, noble Bolonais, au lieu d'attaquer le duel ou de le défendre, s'occupèrent de le prévenir dans des traités sur la manière d'appaiser les inimitiés privées (3), qui eurent beaucoup de célébrité. Au lieu de lire tous ces ouvrages, ce qui ne serait pas facile, on en peut prendre une idée suffisante au commencement du traité qu'écrivit dans le dernier siècle le savant marquis *Maffei*, sur *la science chevaleresque* (4).

---

(1) *Dialogo dell' onore* (*in cinque libri*) *di Gio. Batt. Possevino, Mantovano, nel quale si tratta a pieno del Duello*, etc. Venezia, Giolito, 1553, in-4°.; *ibid.*, Fr. Sansovino, 1568, in-8°., etc.

(2) Voyez ces dates dans les notes ci-dessus. *Gio. Batt. Possevino* était mort depuis plusieurs années (il mourut à vingt-neuf ans), lorsque son frère *Anton. Possevino* publia ce traité. Voyez Tiraboschi, tom. VII, part. I, p. 460.

(3) *Delle private rappacificazioni trattato di Rinaldo Corso, dottor di leggi, con le allegazioni*; Correggio, 1555, in-8°. — *Trattato del modo di ridurre a pace le inimicizie private, di Fabio Albergati*; Roma, Zannetti, 1583, in-fol.; Bergamo, 1587, in-8°.

(4) *Della scienza chiamata cavalleresca libri tre*. Roma, Gonzaga, 1710, in-4°.; Trento, 1717, *idem*.

On lirait avec autant de peine et tout aussi peu de fruit d'autres livres qui appartiennent à-peu-près à la même classe, et qui traitent des devoirs du gentilhomme, du prince, du chevalier, du courtisan. Ce dernier titre cependant rappelle un ouvrage qui ne doit pas plus être confondu dans la foule poudreuse des livres, que son auteur dans la tourbe des écrivains ; c'est le Livre du *Cortegiano* du comte *Castiglione*. Et l'ouvrage et l'auteur méritent que nous nous y arrêtions quelque temps.

Baldassare Castiglione naquit le 6 décembre 1478, à Casatico, terre et château de sa famille dans le Mantouan. *Cristoforo Castiglione*, son père, avait épousé une Gonzague de la branche des marquis de Mantoue. Aux avantages de la naissance et de la fortune, le jeune *Baldassare* joignait une figure agréable, une disposition rare pour les exercices qui faisaient alors un chevalier accompli, et les dons plus rares encore qui assurent des succès dans les exercices de l'esprit. Il apprit à Milan le latin de Georges Merula, le grec de Démétrius Calcondyle, et fut dirigé dans l'étude des deux littératures par Philippe Beroalde l'ancien. Destiné à briller dans une cour, il attirait déjà tous les regards dans celle de Louis Sforce, duc de Milan, quand ce duché fut conquis par les Français et Louis, envoyé prisonnier en France. *Castiglione* ayant perdu son père, s'attacha au marquis de Mantoue, François de Gonzague, qui avait combattu contre

Charles VIII, fut un des généraux de Louis XII et son lieutenant pour la conquête de Naples. Battu au *Garigliano*, il quitta le service de France, et permit au *Castiglione*, qui s'était trouvé à cette bataille, de se retirer, comme il le desirait, à Rome.

C'était peu de temps après l'élection de Jules II. Guidubalde, duc d'Urbin, parent du nouveau pape, y vint pour le complimenter, accompagné de la fleur de ses courtisans. Parmi eux était le jeune César de Gonzague, lié avec *Castiglione* par le sang et par le même goût pour la poésie et pour les lettres. Le desir de se rapprocher de son cousin, donna au *Castiglione* celui d'entrer lui-même au service du duc. Ce ne fut pas sans en demander l'agrément au marquis de Mantoue. Le marquis ne put le lui refuser; mais il en conçut contre lui beaucoup de ressentiment et de haine, qui ne s'appaisa que plusieurs années après: trait de jalousie assez commun alors entre ces petites cours, qui comptaient parmi leurs richesses les gens d'esprit, et qui se les enviaient comme un moyen de splendeur et comme un objet de luxe.

Castiglione ne contribua pas peu à l'éclat de la cour d'Urbin, l'une des plus brillantes de l'Italie. Le duc lui confia deux ambassades, auprès de Henri VII, à Londres, et auprès de Louis XII, à Milan. Il déploya, dans ces deux occasions, la ma-

gnificence qui prépare les succès et l'habileté qui les obtient. François Marie, successeur de Guidubalde, n'employa pas *Castiglione* moins heureusement dans les guerres qu'il eut à soutenir, comme gonfalonier de l'église, que son père ne l'avait fait dans les négociations. Il l'en récompensa, en 1513, par le don du château seigneurial de Nuvillara, dans l'état de Pesaro, et par le titre de comte. Bientôt après il l'envoya, en qualité d'ambassadeur, au nouveau pape Léon X. *Castiglione* l'y servit utilement. Pendant plusieurs années de séjour à Rome, il jouit d'une haute faveur auprès du pape, et entretint les liaisons les plus intimes avec le Bembo, Sadolet, Beroalde et les autres savants qui remplissaient cette cour; avec Michel-Ange, Raphaël et les autres grands artistes qui y florissaient. Son goût pour les beaux-arts ne pouvait que s'accroître dans leur société, et à la vue des chefs-d'œuvre qu'ils produisaient tous les jours. On assure que Raphaël le consultait sur ses ouvrages les plus importants (1). Magnifique dans ses dépenses, le comte n'en épargnait aucune pour se procurer des tableaux, des bustes antiques, des camées précieux, dont il forma une riche collection. Ce goût enfin contribua puissamment à la splendeur de sa patrie, lorsque, plusieurs années après, il conduisit à Man-

(1) Serassi, *Vita del Castiglione.*

toue le célèbre Jules-Romain, qui y laissa de si admirables productions de son génie (1).

Le *Castiglione* avait résidé à Rome pendant tout le pontificat de Léon X; il y revint sous celui de Clément VII, non plus au nom du duc d'Urbin, mais comme ambassadeur du marquis de Mantoue, qui s'était réconcilié avec lui. Ce pontife avait été son ami lorsqu'il était le cardinal Jules; il l'avait vu traiter avec dextérité des affaires délicates; il en avait lui-même à suivre de très importantes à la cour de Madrid; il obtint de lui qu'il se chargeât de les aller négocier, et cette fois ce fut avec l'entier agrément du marquis de Gonzague. Le comte partit de Rome avec une suite nombreuse; mais s'étant arrêté à Lorrette pour accomplir un vœu, et à Mantoue pour quelques affaires (2), il n'arriva en Espagne que cinq mois après (3).

Il ne devait plus retourner en Italie. Charles-Quint le reçut avec les distinctions les plus flatteuses, l'approcha souvent de sa personne, voulut l'avoir à sa suite lorsqu'il voyageait dans ses états, et ne changea point à son égard, lors même qu'il fut instruit que l'imprudent Clément VII s'était

---

(1) Tant au château du Té que dans la ville même. Voyez Vasari, *Vita di Giulio Romano*; et Bettinelli, *Delle Arti mantovane*.

(2) Ce fut alors qu'il y conduisit Jules-Romain.

(3) Du 5 octobre 1524, au 11 mars 1525.

joint à ses ennemis, et formait avec eux cette ligue si improprement nommée sainte. Les désastres de 1527 (1), le sac de Rome, la captivité du pape, furent des événements imprévus dont l'ordre n'était point parti d'Espagne, et que *Castiglione* ne pouvait ni prévenir ni prévoir. Clément, qui aurait dû n'en accuser que soi-même, lui en fit cependant un crime. Cette injustice, et plus encore le malheur qui en était la cause, affligèrent profondément *Castiglione*. L'empereur chercha inutilement à le consoler, en lui accordant de nouvelles grâces (2); le pape, mieux instruit, reconnut en vain qu'il n'avait rien à lui reprocher ; sa santé déclina rapidement, et il mourut à Tolède le 2 février 1529, n'étant âgé que de cinquante ans et deux mois. Charles-Quint témoigna hautement le regret de sa perte ; il lui fit faire des funérailles magnifiques, et le jeune Louis *Strozzi*, son neveu (3), étant allé en témoigner sa reconnaissance à l'empereur, Charles prononça d'un ton pénétré ces paroles : « Je vous dis que la mort nous a enlevé un des chevaliers du

---

(1) Voyez ci-dessus, tom. IV, p. 37.

(2) Il le naturalisa espagnol, et lui donna le riche évêché d'Avila, que Castiglione ne voulut accepter que lorsque la paix fut rétablie entre l'empereur et le pape, son souverain.

(3) Fils de *Tommaso Strozzi* et de *Francesca da Castiglione*, sœur du comte.

monde le plus accompli (1) ». La douleur de sa perte fut encore plus grande en Italie. Son corps n'y fût transporté que seize mois après. Il fut enterré dans une église des Frères-Mineurs, située à cinq milles de Mantoue, dans une chapelle que sa mère, qui lui survécut à regret (2), avait fait bâtir exprès.

Castiglione avait épousé, en 1516, à Mantoue, une fille d'une haute naissance (3). Le marquis de Gonzague, qui avait fait ce mariage pour le ramener à lui, en fit célébrer les fêtes par des joûtes, des tournois, et d'autres réjouissances publiques qui n'étaient d'usage qu'aux mariages des princes. Un fils, né l'année suivante, fut le seul fruit de cette union. La jeune comtesse mourut, en 1519, en couche d'un second enfant; *Castiglione*, qui l'aimait tendrement, la regretta toute sa vie. Ce fut pendant les deux premières années de son bonheur et dans un entier repos d'esprit, qu'il écrivit celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputa-

---

(1) *Yo vos digo que es muerto uno de los mejores cavalleros del mundo.*

(2) Les derniers mots de son épitaphe, composée par le *Bembo*, consacrent, par une expression élégante, ce regret de sa mère: *Aloysia Gonzaga contra votum superstes filio bene merito posuit.*

(3) Son père était le comte *Guido Torelli*, et sa mère une *Bentivoglia*, fille du dernier souverain de Bologne.

tion (1). Il l'intitula *le Livre du Courtisan;* ce qui, dans le sens qu'il y attachait, signifie le livre où l'on apprend l'art de vivre à la cour, ou, si l'on veut, le code de l'homme de cour. Dès 1518, il l'avait confié au *Bembo*, son ami, et l'avait soumis à son jugement; mais ce ne fut qu'en 1527, en Espagne, qu'il fit remettre au net son manuscrit, et qu'il l'envoya imprimer à Venise. Il y parut, chez Alde, l'année suivante (2), et les éditions s'en multiplièrent en peu de temps.

Le sujet de ce livre était alors, surtout en Italie, d'un intérêt plus grand et plus général qu'il ne le serait aujourd'hui. Toutes ces petites cours, qui n'avaient ni force ni richesse réelle, croyaient s'en donner l'air par beaucoup de magnificence. Leur éclat n'était point sauvage. Au milieu des dangers de la guerre et des projets de l'ambition, vous ne les auriez crues occupées qu'à rivaliser entre elles

(1) Ses poésies latines et italiennes, sur lesquelles nous reviendrons, sont des productions de sa jeunesse. Nous avons parlé de son églogue, intitulée *Tirsis*, tom. VI, p. 326.

(2) *Il libro del Cortegiano del conte Baldassar Castiglione, in Venezia, nelle case d'Aldo Romano*, etc., 1518, in-folio. Le *Bembo* était alors à Padoue. Les feuilles lui étaient envoyées à mesure qu'on les imprimait, et il en corrigeait les épreuves, comme il l'écrit lui-même à J.-B. Ramusio, vol. II de ses lettres. Voyez Apostolo Zeno, *Note al Fontanini*, tom. II, p. 352.

d'élégance, de politesse, de galanterie et de bon goût. Toute la jeune noblesse des deux sexes ambitionnait d'y être admise, et les gens de lettres de quelque célébrité y échangeaient, pour de modiques pensions, leur indépendance. Il y avait donc toute une population de courtisans et de gens aspirant à l'être, pour qui c'était chose importante que l'art de vivre et de réussir à la cour.

Castiglione traite méthodiquement et très amplement ce sujet. Il le divise en quatre livres, sous la forme d'entretiens ou de conversations. Le lieu où il place ces entretiens est la cour d'Urbin, dans laquelle il passa les plus belles années de sa vie, et qu'il propose pour modèle de ce que doit être une cour. Il ne s'y trouvait point alors; ces conversations eurent lieu pendant son ambassade à Londres: on lui en rendit, à son retour, un compte fidèle; elles se sont conservées aussi fidèlement dans sa mémoire, et c'est là qu'il feint de les trouver pour en composer son ouvrage.

Il était d'usage, à la cour d'Urbin, de se réunir tous les soirs, et de passer agréablement quelques heures à entendre de la musique, à danser, à jouer de ces petits jeux qui exercent l'esprit, et qui prêtent souvent un voile aux mystères de la galanterie. Un cercle choisi de femmes aimables et d'hommes spirituels et polis, était présidé par la duchesse (1)

(1) Elizabeth de Gonzague.

et par deux dames d'un haut rang (1). Les autres femmes ne sont point nommées. On distingue, parmi les hommes, Octavien *Fregoso*, qui fut dans la suite doge de Gènes; Frédéric, son frère, depuis archevêque de Salerne; Julien de Médicis, que l'on nommait le Magnifique, et qui fut peu de temps après duc de Nemours; Louis *Pio*, Gaspard *Pallavicino*, le comte Louis de Canossa, César de Gonzague, ce jeune ami de *Castiglione*, et plusieurs autres chevaliers; Pierre *Bembo* et Bernard *Bibbiena*, qui n'étaient point encore revêtus de la pourpre romaine; l'*Unico Aretino* (2), et quelques autres poètes, musiciens et artistes, à qui leurs talents ouvraient l'entrée de ces nobles réunions.

Un soir, on reste long-temps indécis entre plusieurs jeux; on propose tour-à-tour différentes questions à résoudre, divers objets sur lesquels on peut disserter et argumenter à plaisir. Quelqu'un enfin ne voit point de sujet qu'il convienne mieux de traiter dans une cour aussi bien composée, qui rassemble tant de courtisans parfaits, que cet état même de courtisan, auquel tant d'hommes présomptueux se vouent sans en connaître les diffi-

(1) Emilie *Pia*, de la famille des princes de Carpi, et Constance *Fregosa*, noble génoise.

(2) Bernard *Accolti* d'Arezzo. Voyez ci-dessus, tom. III, p. 546.

cultés. Ce jeu, si c'en est un, obtient unanimement la préférence. Louis de *Canossa*, qui sans doute était regardé comme un homme profond dans cet art, est choisi pour en parler le premier; mais permis à chacun de l'interrompre, de le reprendre, d'ajouter à ce qu'il aura dit, comme dans les écoles de philosophie on interroge, on contredit celui qui soutient une thèse. On lui offre de remettre jusqu'au lendemain, pour qu'il ait le temps de se préparer à bien dire; mais il refuse ce délai, et, plein de son sujet, il entre tout de suite en matière.

La première qualité qu'il exige dans un courtisan, c'est la noblesse; et n'être pas de son avis sur ce point, ce serait prouver qu'on n'entend pas bien ce que c'est que la noblesse et ce que c'est qu'une cour. On trouverait peut-être dans plus d'une cour des raisons pour ne pas croire également indispensables toutes les autres qualités que demande ce professeur. Il veut que le courtisan joigne aux avantages extérieurs et à la bonne grâce, une réputation intacte, de la bravoure sans forfanterie, et l'art, non de se vanter lui-même, mais de se faire valoir modestement; qu'il soit habile à tous les exercices du corps, au maniement de toutes les armes; que surtout, et en toutes choses, il évite l'affectation. Il veut enfin qu'il ait le goût des lettres et l'esprit cultivé; qu'il connaisse les poètes, les orateurs; qu'il sache lui-même écrire et parler avec une élégance libre et qui n'ait rien de pédantesque;

qu'il ait aussi le goût des arts, qu'il sache la musique, et se connaisse assez en peinture pour en pouvoir juger pertinemment. De grands éloges des belles-lettres, de la musique et de la peinture sont naturellement amenés par le fil du discours. Tel est le contenu du premier livre.

Le professeur de la seconde soirée est Frédéric, le plus jeune des deux Fregose; il explique de quelle façon le courtisan doit mettre en pratique toutes les qualités qui lui sont attribuées, ou plutôt imposées dans la première. Plus il en a, plus il doit craindre, en les exerçant, d'exciter des rivalités, de blesser des prétentions, d'éveiller l'envie. La convenance dans ses actions, dans ses relations, dans ses jeux; le soin de parler peu de soi-même, et d'en parler modestement; de suivre dans ses vêtements les modes du meilleur goût, mais les plus générales et les moins affectées; d'y être plutôt noble et décent, que recherché; d'être réservé dans ses plaisanteries, de les proportionner au rang et au caractère de ceux à qui on les fait, de ne briller enfin aux dépens de personne, sont autant de moyens d'éviter les inconvénients presque inséparables des grands succès. Si ces conseils étaient bons à suivre dans les cours au seizième siècle, ils le sont maintenant partout où se sont étendus les progrès de la civilisation et de la politesse. La société en général est devenue une grande cour. On y est soumis aux mêmes lois, on y court à-peu-près

les mêmes risques, et l'on n'y réussit pas à moins de frais.

Mais c'est aux seuls courtisans de profession que s'adresse tout ce qui regarde leurs relations avec le prince. Le dévouement, l'obéissance absolue, empressée, et toutes les sortes de sacrifices, et toutes les petites attentions, forment un code complet de l'art de servir et de plaire, de cet art dans lequel notre auteur était en quelque sorte né, et pour lequel il faut, à ce qu'il paraît, une vocation particulière. L'obéissance ne doit cependant pas être sans restriction; c'est beaucoup que *Castiglione* la reconnaisse, qu'il donne au courtisan le droit d'examiner à qui il s'attache, de juger, de quitter un prince vicieux, de désobéir à celui qui commanderait un crime. « Vous devez, dit-il, obéir à votre seigneur en ce qui lui est utile et honorable, non en ce qui peut lui être nuisible ou honteux. S'il vous ordonnait une trahison, non seulement vous n'êtes pas obligé de la commettre, mais vous l'êtes de vous en abstenir, et pour vous-même, et pour n'être pas l'instrument de la honte de votre maître. »

Sa philosophie n'est pas moins saine quand il parle de l'amitié, de ce sentiment que les rois passent pour ne pas connaître (1); et les courtisans

(1) Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.
(VOLTAIRE, *Henriade*.)

aussi peu que les rois. *Castiglione* s'honore lui-même en en faisant un besoin pour eux comme pour les autres hommes. On lui objecte en vain la difficulté de se faire de vrais amis, le danger et les suites fâcheuses des mauvais choix; un ami qui ait les mêmes goûts, les mêmes principes, pour qui vous n'ayez ni secret ni réserve, et qui n'en ait point pour vous, ne lui en paraît pas d'une nécessité moins absolue; mais, dans ce suprême et intime degré, un seul ami suffit, ou plutôt on ne peut en avoir plusieurs; en effet, la véritable amitié ne se partage pas plus que l'amour.

Un sujet traité à fond dans ce livre, et sur lequel il faut le moins s'appesantir, est celui de la plaisanterie et des bons mots. Différents interlocuteurs en citent un grand nombre comme exemples de ceux que l'on peut se permettre, et de ceux aussi que la décence et le savoir vivre conseillent de ne point hasarder. Il y a trop des premiers, et l'on pouvait se passer des autres. On ne les lit point sans penser que madame la duchesse d'Urbin, et la *signora Emilia* et la *signora Costanza*, pouvaient dispenser leurs galants chevaliers de la plupart de ces citations.

Dans le troisième livre, il ne s'agit plus de former un courtisan, mais une dame de la cour, ou, comme on l'appelle ici, une dame du palais. C'est Julien le Magnifique qui professe pendant cette soirée, et qui, devant ce cercle nombreux de

femmes aimables, enseigne méthodiquement ce que chacune d'elles devait savoir mieux que lui, les différences qui existent dans le moral comme dans le physique des deux sexes, les vertus et les qualités de l'esprit qui conviennent particulièrement à la femme, et plus spécialement à la dame du palais; les connaissances et les talents qu'elle doit cultiver; et, dans ses relations avec sa princesse, les petits soins et les attentions qu'elle doit continuellement avoir. Après ces questions de morale et de politique de cour, viennent naturellement celles d'amour et de galanterie. Elles sont traitées avec décence, mais quelquefois pourtant avec plus de liberté qu'elles n'auraient pu l'être dans un siècle où les mœurs eussent été moins faciles. L'éloge des femmes les plus illustres des temps anciens et modernes, et une longue suite de traits honorables pour elles, trouvaient nécessairement ici leur place. C'était une occasion qu'en courtisan habile l'auteur du *Courtisan* ne pouvait pas laisser échapper. Il y fait concourir, l'un après l'autre, presque tous ses interlocuteurs. Leur mémoire vient au secours de celle du *signor Magnifico*, ou plutôt celle du *Castiglione* suffit à tous. Cet entretien paraît être, plus que tout autre, modelé sur ceux auxquels il avait pu souvent prendre part; et telles devaient être souvent les conversations qui occupaient la galante oisiveté de ces cours.

L'objet du quatrième livre est plus grave et plus important. L'auteur y donne à son courtisan une destination noble et imprévue. Il a rassemblé en lui toutes les qualités aimables, brillantes et solides, pour lui assurer la faveur et la confiance du prince; mais il veut qu'il ne recherche cette faveur et cette confiance que pour corriger le prince de ses vices et le porter à la vertu. Il exige, avant tout (ce qui s'accorde peu avec les idées ordinaires qu'on se fait du courtisan), qu'il dise habituellement au prince la vérité. C'est en la cachant, dit-il, qu'on entretient les princes dans l'ignorance; l'ignorance les conduit à une excessive confiance en eux-mêmes, et cette confiance à n'écouter ni l'opinion des autres, ni leurs conseils. En voyant avec quelle liberté l'auteur s'exprime ensuite, on se rappelle avec surprise qu'il écrivait dans une cour, et qu'il y tenait un rang. « Ces princes, continue-t-il, croyent que savoir régner est chose très facile; qu'il ne faut, pour cela, d'autre art, d'autre méthode que la force. Ils ne s'appliquent, ils ne pensent qu'à maintenir leur puissance, et croyent que la vraie félicité est de pouvoir tout ce qu'ils veulent. Il en est même qui prennent en haine la raison, la justice, et la regardent comme une espèce de frein qui pourrait les réduire en servitude, et diminuer, s'ils voulaient y obéir, ce bonheur, cette satisfaction qu'ils ont de régner. Ils pensent que leur autorité ne serait

pas pleine et entière, s'ils étaient contraints d'obéir à ce qui est juste et honnête, et qu'obéir à quoi que ce soit, ce n'est pas être vraiment prince.

Il va jusqu'à tourner en ridicule les grands airs qu'ils se donnent, les riches ornements dont ils sont chamarrés, et à les comparer à des colosses qu'on avait promenés depuis peu à Rome dans les fêtes du carnaval, et qui paraissaient en dehors de grands hommes et des chevaux triomphants, tandis que ce n'était en dedans que de l'étoupe et des guenilles. « Mais il y a encore au désavantage de ces princes, que les colosses se tiennent droits par leur propre gravité, et qu'eux, au contraire, étant dépourvus de contre-poids, et placés à contre-mesure sur des bases inégales, c'est leur propre gravité qui cause leur chute; d'une erreur, ils tombent dans une infinité d'autres, etc. » Il poursuit long-temps sur ce ton; ce qui prouve mieux que tous ses éloges, que la cour d'Urbin valait mieux que les autres cours italiennes du même temps, et le duc d'Urbin que les autres princes.

Plus loin, il s'élève encore davantage, et parle de la tyrannie comme il n'eût pas été permis de le faire dans une cour où l'on aurait pu craindre d'odieuses applications. Il se sert d'une comparaison singulière; il compare les hommes à des vases. « Les vases, dit-il, tandis qu'ils sont vides, ont beau avoir quelque félure, on ne peut l'apercevoir; mais si l'on y met de la liqueur, on voit aussitôt

par où ils pèchent. Ainsi, les ames corrompues découvrent rarement leurs vices, à moins qu'on ne les remplisse de pouvoirs et d'autorité. Alors, elles ne peuvent supporter le poids de leur puissance; elles se trahissent elles-mêmes, et versent de toutes parts la cupidité, l'orgueil, l'emportement, l'insolence, et ces mœurs tyranniques qui sont en elles; elles persécutent sans égards les bons et les sages; elles élèvent les méchants; elles ne permettent pas qu'il y ait dans la cité ni amitiés, ni sociétés, ni intelligences entre les citoyens; mais elles nourrissent des espions, des accusateurs, des assassins, pour effrayer et rendre les hommes pusillanimes. Elles sèment entre eux la discorde, pour les tenir séparés et affaiblis. De-là naissent, pour les malheureux peuples, une infinité de maux et de dommages, et pour les tyrans eux-mêmes souvent une mort cruelle, ou au moins la crainte qu'ils en ont. Car tandis que les bons princes ne craignent pas pour eux, mais pour ceux qui sont sous leurs ordres, les tyrans craignent ceux-là même à qui ils commandent; plus leurs sujets sont nombreux, plus leur pouvoir est grand, plus grandes aussi sont leurs craintes, et plus ils ont d'ennemis. »

Avec les princes parvenus à ce degré, il n'y a plus autre chose à faire que de les fuir. La plupart ne se dégraderaient point jusque-là, si on leur eût toujours dit la vérité; c'est aux courtisans tels que celui du *Castiglione*, à la leur dire; mais ils sont

peut-être encore plus rares que des princes qui veuillent l'entendre. Dans cette partie de son ouvrage, ce n'est plus seulement le courtisan que l'auteur paraît vouloir former, c'est le prince même. Il trace rapidement un modèle sur lequel les petits souverains italiens du seizième siècle ne passent pas pour s'être généralement réglés. C'est l'abrégé d'un traité du prince, qui ne ressemble guère à celui que nous verrons bientôt (1), et dont ils préférèrent presque tous les leçons.

La fin de ce quatrième livre est d'un genre tout différent; c'est une dissertation sur l'amour, amenée par une transition assez pénible, mais placée convenablement dans la bouche du *Bembo*, qui était poète et connu pour n'avoir point adressé ses vers à des beautés imaginaires. Mais ce n'est pas de l'amour vulgaire et profane qu'il s'agit ici; c'est de l'école de Platon que les préceptes sont tirés, et les abstractions en deviennent si fortes, que le Bembo, dans une apostrophe éloquente, s'élevant jusqu'à ce divin amour qui absorbe toutes les facultés de l'ame, finit par une sorte d'extase, dont il faut qu'on le réveille pour le ramener sur la terre, et reprendre avec lui le fil de l'entretien.

En général, ce *Livre du Courtisan* est un ouvrage remarquable et digne de sa réputation. Ce n'est pas que quelques défauts ne s'y fassent sentir;

(1) Le prince de Machiavel.

que plusieurs idées, qui étaient alors peu communes, ne le soient devenues depuis; que l'érudition, étonnante peut-être dans un homme de cour, ne soit au fond assez vulgaire; qu'il n'y ait dans ces leçons de l'art *de courtisannerie*, comme l'auteur l'appelle (1), bien des minuties et des superfluités; que ces formes de conversation, si souvent répétées, le *signor Ottaviano* répondit, le *signor Federico* reprit en riant, la *signora Emilia* répartit, etc., ne soient quelquefois ennuyeuses; mais il règne dans l'ensemble et dans toutes les parties un ordre et un enchaînement d'idées qui épargnent toute fatigue à l'esprit, une noblesse de sentiments, un ton d'indépendance et une morale au-dessus de ce qu'on attend en un sujet pareil. N'y eût-il que le quatrième livre, il suffirait pour donner à l'ouvrage, parmi ceux de philosophie morale qui parurent alors, un rang plus distingué que son titre ne paraît l'annoncer. La petite cour d'Urbin y est sans doute peinte en beau; mais enfin cette peinture n'est pas tout-à-fait imaginaire (2), et elle peut nous

(1) *L'Arte di Cortegiania.*

(2) L'auteur compare ingénieusement, au commencement de son troisième livre, la connaissance que son ouvrage peut donner de la cour d'Urbin, par la simple description de ses amusements et de ses jeux, au moyen dont se servit Pythagore pour connaître la mesure du corps entier d'Hercule, en tirant la mesure du pied de ce héros, de la longueur qu'Hercule lui-même avait fixée pour le stade, à Olympie, d'après la longueur de son propre pied, ré-

donner une idée du ton, des mœurs, de l'instruction et du goût qui régnaient en Italie, parmi les gens bien élevés, à une époque où aucune autre partie de l'Europe n'aurait pu offrir rien de pareil (1). Enfin le style de l'auteur, toujours facile et naturel, joint une grâce et une élégance rares à une originalité piquante; en voilà plus qu'il ne faut pour justifier les éloges qu'on en a faits.

A l'égard de l'élégance du style, il y a une chose à remarquer. Environ un siècle après (2), l'académie de *la Crusca* plaça, dans son vocabulaire, le *Cortegiano* parmi les *textes de langue*, et elle n'y admit que les ouvrages écrits dans le toscan le plus pur. Cependant le *Castiglione* déclare lui-même que ce n'est point en toscan qu'il a voulu écrire.

---

pétée un certain nombre de fois. *Leggesi chè Pitagora sottilissimamente e con bel modo trovò la misura del corpo d'Ercole*, etc. (*Corteg.*, l. III.)

(1) En France, par exemple, la civilisation et la culture de l'esprit étaient encore en espérance. Elles ne datent que du règne de François Ier, qui n'était alors que duc d'Angoulême. Les militaires et les grands méprisaient les lettres. *Castiglione* s'exprime là-dessus fort librement, mais sans amertume. Il plaint une nation telle que la France, de ne pas mieux apprécier les choses, et il place dans le jeune duc d'Angoulême l'espoir d'une heureuse révolution dans les esprits. (*Corteg.*, l. I.)

(2) Le *Cortegiano* était écrit dès 1518, quoiqu'il n'ait paru pour la première fois qu'en 1528, et la première édition du Vocabulaire de *la Crusca* est de 1612.

« Il est Lombard, et il aime mieux, dit-il, être reconnu pour tel, en parlant lombard, que pour étranger à la Toscane, en parlant trop toscan; comme Théophraste, qu'une vieille femme reconnut pour n'être pas d'Athènes, au trop de soin qu'il prenait de parler athénien. Il avoue qu'il ne sait point cette langue toscane si difficile, et dont on fait tant de mystères. Il a écrit dans la sienne, comme il parle, et pour ceux qui parlent comme lui. Il ne croit avoir fait en cela injure à personne, car il ne pense pas qu'il soit défendu à qui que ce soit d'écrire et de parler dans sa propre langue; de même qu'aucun n'est forcé de lire ou d'écouter ce qui ne lui plaît pas (1). » C'est bien là le langage d'un homme supérieur qui écrit de génie, et c'est

(1) *Prefazione dell' autore a dom Michel de Silva.* Il est curieux de voir dans cette préface les raisons qui l'ont empêché d'imiter, dans son style, Boccace et les autres anciens auteurs toscans. Il s'étend bien plus au long, dans son premier livre, sur cette question des langues, sur l'abus qu'il trouve à imiter les auteurs les plus anciens, et sur ce qui constitue à chaque époque le bon style et le langage vraiment pur. Tout ce qu'il dit à cet égard mérite d'être lu et médité. On y trouve cette observation, qui prouve qu'on faisait dès lors, aux Toscans, un reproche qu'on pourrait peut-être leur faire beaucoup plus justement aujourd'hui : *E voi altri signori Toscani*, dit un des interlocuteurs à Julien de Médicis, *dovreste rinovar la vostra lingua*, *e non lasciarla perire comë fate; che ormai si può dire che minor notizia se n'abbia in Fiorenza che in molti altri luoghi d'Italia*, etc. (*Corteg.*, l. I.)

cette indépendance grammaticale, si je puis parler ainsi, qui donne à son style tant d'aisance et d'originalité. L'abbé *Serassi* le compare avec raison au Dante, qui choisissait, dans tous les dialectes italiens de son temps, les mots et les tours les plus beaux et les plus expressifs, qui en composa judicieusement une réunion délicate, et se forma un style si noble, si agréable, et dont la force et la propriété sont si merveilleuses, qu'il n'existe aucun ouvrage italien qui puisse, sous ce rapport, y être comparé (1). En un mot, cet écrivain qui décline, pour ainsi dire, la juridiction que les Toscans s'attribuaient dès-lors sur le langage, et qui prétendit n'écrire qu'en franc lombard, est, au jugement des arbitres mêmes de la langue toscane, un modèle et une autorité.

Le *Castiglione* eût évité l'ennuyeux retour des formules d'interlocution, que nous avons remarqué dans son livre, s'il lui eût donné franchement et constamment le titre et la forme du dialogue. C'est ce que firent avec succès d'autres auteurs, et ce que fit, l'un des premiers, le poète philosophe *Sperone Speroni* (2). Les questions sur l'amour faisaient alors partie de la philosophie morale; et ce fut à vingt-huit ans, lorsque, après avoir professé

(1) Serassi, *Vita del Castiglione*.

(2) Voyez, sur lui et sur sa tragédie de *Canace*, ci-dessus, tom. VI, p. 82, etc.

pendant huit années la logique à Padoue, *Speroni* passa dans cette université, à la chaire de philosophie extraordinaire, qu'il consacra ses moments de loisir, non pas, dit-il, aux fêtes, aux danses, aux jeux de cartes et de dés, avec la tourbe malheureuse qui mène ordinairement ce train de vie, mais à écrire des dialogues sur l'amour. En nous parlant ainsi dans l'Apologie de ses dialogues (1), il nous apprend que si les jeunes gens recevaient alors dans les universités, de bonnes leçons, ils y trouvaient de fort mauvais exemples.

Celui que leur donnait *Speroni* n'eût pas valu beaucoup mieux, s'il eût été lui-même témoin de l'entretien qu'il suppose tenu à Venise chez la célèbre Tullie d'Aragon, et dont *Bernardo Tasso*, amant aimé de cette galante muse, est avec elle le principal interlocuteur (2). Ce n'est pas que toutes les questions qui y sont débattues, sur la jalousie, sur l'absence, sur la divinité de l'amour, et sur d'autres points de cette science, comme l'appelle notre bon La Fontaine (3), ne soient traitées fort

---

(1) Part. I, *Opere*, tom. I, p. 272. Il écrivit cette apologie à Rome, en 1575, étant âgé de soixante-quinze ans. *Ibid.*, p. 312.

(2) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 49.

(3) Tout est mystère dans l'Amour ;
Ses flèches, son carquois, son bandeau, son enfance ;
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

(La Fontaine, Livre XII, Fable XIV.)

décemment, et que des sentiments très délicats n'y soient mêlés à l'aveu de la liaison la plus intime; mais la société de ces aimables Tullies n'est pas d'un moindre danger que les fêtes, les bals et le jeu, pour des élèves de philosophie, ni pour leurs maîtres; aussi le *Speroni* nous assure-t-il, et il faut l'en croire, qu'il composa ce dialogue sans fixer le lieu de la scène, ni le nom des interlocuteurs (1). Il appliqua ensuite à *Bernardo Tasso* et à Tullie, ce qu'il n'avait écrit que dans un sens général et indéterminé.

Son second dialogue, intitulé : *De la dignité des femmes*, a pour objet une question, non de galanterie, mais de morale sociale. Dans l'état de mariage, la femme doit-elle commander, ou doit-elle obéir? C'est ce que discutent librement deux interlocuteurs (2), devant une dame d'un grand nom

---

(1) *Senza alcun luogo determinato e senza i nomi delle persone che vi sono ora entrodotte.* (*Apolog. de' Dial.*, loco citato.)

(2) Michel *Barozzi*, noble vénitien, dont le *Bembo* parle avec éloge dans ses lettres, et Daniel *Barbaro*, neveu du célèbre *Ermolao*, élève et intime ami du *Speroni*. Ce fut lui qui fit imprimer en 1542, chez Alde, les dialogues de son maître, pour empêcher à l'avenir des infidélités pareilles à celle qu'Alexandre Piccolomini s'était permise. Daniel *Barbaro* devint patriarche d'Aquilée, et l'un des prélats les plus distingués envoyés au concile de Trente.

et d'une grande autorité à Padoue (1). L'un conclut des imperfections de la femme et de sa faiblesse, qu'elle ne doit jouer que le second rôle; l'autre voit dans sa beauté, dans ses vertus, dans les sentiments qu'elle inspire, dans le bonheur et les consolations qu'elle procure, des raisons de lui donner la première place. La signora *Obizza* trouve dans toutes les opinions sur le rang que doit occuper la femme, un grand défaut, c'est qu'on y a toujours pris pour base l'idée qu'obéir est un mal pour elle, et que commander est un bien, tandis qu'au contraire la femme, restée fidèle aux goûts et au caractère de son sexe, met son bonheur dans l'obéissance, dans la renonciation à ses propres volontés, et tire de sa soumission même le seul empire qu'il lui convienne d'exercer. La femme raisonnable ne doit point se plaindre de son sort; elle n'obéit point, elle ne sert point comme une esclave, mais comme un être à qui il convient moins d'être libre que de servir. Cette décision aurait pu être mieux motivée et surtout plus développée qu'elle ne l'est dans ce dialogue; mais c'était voir la question sous un bon point de vue, et il y avait autant de goût que de justesse d'esprit à mettre dans la bouche d'une dame, faite pour avoir beaucoup d'autorité, l'apologie de l'obéissance.

Le *Speroni*, élève du philosophe Pomponace,

---

(1) Béatrix *degli Obizzi*, de Ferrare, de la noble famille *Pia*.

par reconnaissance et par respect pour son maître, l'introduit dans un troisième dialogue, dictant à sa fille qu'il marie les devoirs d'une mère de famille. On se rappelle que ce grand péripatéticien était d'une très petite taille, ce qui lui avait fait donner le nom diminutif de *Peretto*. C'est sous ce nom que *Speroni* le fait parler, mais avec toute la gravité de son caractère et la sévérité de ses principes (1). C'est toujours le même système de soumission et d'obéissance entière, présenté à la femme comme le seul moyen de bonheur; celui d'une autorité partagée et d'une condescendance mutuelle vaut beaucoup mieux.

Ce n'est point un philosophe, mais un comédien poète, le célèbre *Ruzzante*, de Padoue (2), qu'il met en scène dans son dialogue sur l'usure. Et avec qui l'y met-il? avec l'Usure elle-même. Cette déesse, qui ne l'est, dit-elle, ni de l'or ni de l'argent, mais de l'usage qu'on en peut faire, et de la valeur qu'on en peut tirer, vient enseigner au pauvre *Ruzzante* l'art de devenir riche, et fait dans tous les sens l'apologie de cet art, et des qualités dont on a besoin pour l'exercer. Elle combat les préjugés qui se sont élevés contre elle, promet à qui voudra suivre ses leçons toutes les prospérités,

---

(1) Il lui fait donner à sa fille cette instruction, au milieu d'un repas où il avait réuni une élite de ses disciples.

(2) Voyez ci-dessus, tom. VI, p. 500 et suiv.

et finit en demandant au *Ruzzante* que, quand il se sera enrichi par elle, il consacre les prémices de sa fortune à lui faire élever un autel, sur lequel sera peinte, par le Titien et par Michel-Ange, toute l'histoire de sa vie, de ses miracles, des persécutions qu'elle a souffertes, de sa mort qui en avait été la suite, et enfin de sa résurrection et de sa gloire. A cette fin près, où l'ironie se fait évidemment sentir, le discours entier de l'Usure paraît fort sérieux; les critiques le prirent au pied de la lettre, et reprochèrent au *Speroni* cette infraction de la morale publique. Ce reproche lui fut même fait devant les tribunaux, et dans une occasion remarquable. Il avait entrepris (1) de faire chasser de Padoue la véritable usure, exercée avec un excès insupportable par des Juifs. Il plaidait cette cause à Venise, devant la seigneurie; l'avocat adverse lui dit: « Toi, qui as loué l'Usure, et qui as fait à ce sujet un dialogue, quelle raison peux-tu avoir pour la bannir de ta patrie? — Je ne l'ai pas louée, répondit-il, Dieu m'en garde; j'ai voulu seulement écrire toutes les louanges qu'elle pourrait se donner à elle-même, si elle parlait. Mon ami *Ruzzante* ne répondant point, dans mon dialogue, à ces feintes louanges, c'est moi qui viens y répondre à présent en la faisant chasser de ma patrie. »

Voilà ce qu'il raconte lui-même dans son Apo-

(1) En 1547.

logie (1). Il y soutient que tout ce qu'il a fait dire à l'Usure, n'était qu'un jeu, qu'une dérision de l'usure même, et en même temps un de ces exercices oratoires, où l'on soutient indifféremment le pour et le contre, le bien et le mal. Quoiqu'il eût plus de soixante-quinze ans lorsqu'il fit cette Apologie, il travailla encore depuis à détruire une dernière objection qu'on pouvait lui faire. Son dialogue sur l'usure n'était point un dialogue. L'Usure y parlait seule au poète *Ruzzante*, qui ne lui répondait pas (2). Il lui prêta des réponses convenables, le fit dialoguer avec la prétendue déesse, et finir par la chasser de chez lui avec des malédictions et des injures (3).

Dans le dialogue suivant, une déesse reconnue, mais encore plus décriée que l'Usure, la Discorde, vient se plaindre à Jupiter de la haine injuste que les dieux et les hommes ont pour elle, et entreprend de lui prouver qu'elle est la mère des dieux, la conservatrice des hommes et de toutes les choses terrestres ; qu'elle est par elle-même une chose bonne et naturelle ; que tout s'entretient et subsiste par la

(1) Page 308.

(2) C'est dans cet état que ce dialogue avait été imprimé chez Alde, avec les précédents.

(3) Cette fin s'est trouvée parmi les manuscrits de l'auteur, avec ce titre : *Il fine del dialogo della usura*. Voyez *Opere*, tom. I, part. III, p. 152.

discorde; que sans elle, en un mot, il n'y aurait rien de distinct, d'ordonné dans le monde, que tout y serait mêlé, confondu; que tout étant destruction et reproduction sur la terre, elle seule peut donner l'impulsion à celle de ces deux facultés qui est nécessaire à l'autre. Ce dialogue est tout-à-fait dans le genre de Lucien; c'est un sophisme ingénieux soutenu avec esprit, et souvent assaisonné du même sel que versait à pleines mains le philosophe de Samosate.

Dans un genre plus grave, dans celui des dialogues de Platon, le *Speroni* en avait commencé un *sur la vie active et la vie contemplative*, et sur les avantages de l'une et de l'autre, tant pour les hommes qui s'y livrent que pour la société. Il avait très bien choisi le lieu de la scène et les interlocuteurs. Il les réunissait à Bologne en 1529, à l'époque où l'empereur Charles-Quint alla s'y faire couronner par le pape Clément VII. Bologne fut en effet alors le rendez-vous des plus grands personnages. Il y rassemble donc fort naturellement, dans le dessein de voir cette grande cérémonie, le cardinal de Mantoue, Hercule de Gonzague, Gaspard Contarini, ambassadeur de la république de Venise, Louis Priuli, et Bernard Navagero, nobles vénitiens et hommes de lettres, dont le dernier fut ensuite cardinal; deux autres savants littérateurs (1),

(1) *Gian-Francesco Valerio*, homme aimable et enjoué; on

et lui-même enfin, sous le nom de l'étranger Padouan (1), à l'exemple de Platon, qui s'est placé sous le nom de l'étranger Athénien, dans son dialogue des lois. Le sien n'est point achevé. Dans ce qui en existe, la vie contemplative ne semble pas avoir l'avantage; et il était difficile que cela fût autrement dans un dialogue qui avait pour principaux interlocuteurs un ministre du roi d'Espagne, un cardinal, et un jeune ecclésiastique, aspirant au cardinalat. Il était aussi naturel que les idées religieuses se mêlassent dans leur entretien aux idées philosophiques, et que la philosophie y fût telle qu'elle pouvait être sous l'influence des deux cours auxquelles tenaient les trois philosophes.

Quelques autres dialogues du *Speroni* sur différents sujets ne sont point terminés. Ils sont suivis de discours philosophiques, dont la plupart aussi sont restés imparfaits. On a conservé tous ces fragments; plusieurs étaient considérables, et corrigés avec le même soin que des ouvrages achevés (2).

---

dit qu'il avait fait un livre de Nouvelles qui n'a point vu le jour; c'est lui que l'Arioste cite comme auteur de celle de Joconde, ch. XXVII, st. 137 :

Un gentiluom di Venetia poi, etc.

L'autre est *Antonio Brocardo*, alors fort jeune, et qui mourut peu de temps après.

(1) *Ospite Padovano.*

(2) Voyez tom. II, de l'édition de Padoue, in-4°.

C'était l'usage de l'auteur. Ce qu'il avait une fois écrit, il le retouchait et le polissait, comme s'il avait dû n'y plus revenir (1); c'est peut-être pour cette raison qu'il commença tant de morceaux philosophiques, et qu'il en acheva si peu.

La philosophie morale, mise en quelque sorte à la mode, compta bientôt en langue vulgaire autant d'auteurs qu'elle en avait eus en latin depuis le renouvellement des études. On vit paraître les dialogues d'*Antonio Bruccioli*, qui traita de cette manière, non seulement la morale, mais la philosophie naturelle et la métaphysique (2). Le *Diameron*, de *Marcellino*, entretiens tenus pendant deux journées, comme le titre l'annonce, chez le fameux vénitien Dominique *Veniero*, entre les savants les plus en réputation, et les patriciens de Venise les plus distingués et les plus instruits, et

(1) *Sebbene l'autore ci lasciò molte cose imperfette, non dimeno solea limarle e pulirle sin là dove le conduceva.* Note de l'éditeur, à la fin du dialogue *della Vita attiva e contemplativa*; tom. II, p. 43.

(2) C'est ce même *Bruccioli* qui avait traduit et commenté la Bible en italien. (Voyez ci-dessus, chap. XXVII, page 60.) Ses dialogues sont divisés en cinq parties : *Della morale filosofia*, 30 dialogues; *Della naturale filosofia umana*, 25; *Della naturale filosofia*, 25; *Della metafisicale filosofia*, 20; et une cinquième partie intitulée seulement *Dialogi, libro quinto*, composée de cinq dialogues qui sont de philosophie morale. Venise, 1538, in-4°.; 1544 et 1545, *idem*.

dont l'objet est de prouver que la mort n'est point un aussi grand mal que nous le croyons (1); différents opuscules moraux, soit d'auteurs d'ailleurs peu célèbres, comme *les Souvenirs* (*i Ricordi*), d'un certain *Saba da Castiglione*, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (2); soit d'écrivains connus par des ouvrages plus importants, tels que *Girolamo Muzio*, *Lodovico Dolce*, *Orazio Lombardelli* (3); les Dialogues sur l'amitié

(1) *Il Diamerone di M. Valerio Marcellino, ove con vive ragioni si mostra la morte non esser quel male che'l senso si persuade*. Vinegia, Gabriel Giolito, 1564, in-4°. Ces dialogues sont censés avoir eu lieu chez *Domenico Veniero*, patricien, philosophe et poète vénitien, entre lui, *Girolamo Molino*, *Giorgio Gradenigo*, *Sperone Speroni*, *Bernardo Tasso*, l'*Atanagi* et plusieurs autres. Ils sont précédés d'un discours ou d'une lettre sur la langue toscane, *intorno alla lingua volgare*, qui est fort estimé des philologues italiens. L'auteur était Vénitien. On a de lui un commentaire sur la célèbre *Canzone spirituale* de *Celio Magno*, intitulée *Deus*.

(2) *Ricordi ovvero ammaestramenti di Saba da Castiglione*, Venezia, Bonadio, 1562, in-8°. L'auteur, qui prit, en 1505, l'habit de l'ordre de Saint-Jean, eut la commanderie de *Faenza*, et y mourut en 1554. Il avoue lui-même, dans une lettre imprimée à la fin de son ouvrage, qu'en sa qualité de Lombard, c'est principalement en langue lombarde qu'il l'a écrit.

(3) *Avvertimenti morali del Muzio*, Venezia, 1571, in-4°. — *Dialogo di Lodovico Dolce della istituzione delle donne*. Venezia, Giolito, 1547 et 1553, in-8°. — *Orazio Lombardelli degli ufficj e costumi de' giovani*, libri IV, Siena, Bonetti, 1584, in-4°.; 1585, in-12, etc.

de *Lionardo Salviati*, et beaucoup d'autres qu'il est inutile d'indiquer, puisqu'on ne peut guère conseiller de les lire. On lit cependant ces derniers (1), au moins pour le style et pour la pureté du langage; tout ce qu'a écrit *Salviati* intéresse sous ce rapport plus que par le fond des choses et par la pensée; c'était un grand philologue et non pas un grand philosophe.

Un grand poète contre lequel *Salviati* s'arma, comme philologue, d'une injuste sévérité, le Tasse, joignit constamment à la haute poésie, des études philosophiques bien plus étendues et plus profondes. Dans les temps les plus déplorables de sa vie, il offrit le singulier contraste d'un esprit aliéné, et cependant toujours prêt à traiter avec sagesse et gravité les questions les plus intéressantes de la philosophie morale; il les traita souvent avec cette éloquence qui lui était naturelle. Il prit pour modèle les dialogues de Platon, plus particulièrement encore que d'autres ne l'avaient fait avant lui, et que le Speroni lui-même: platonicien dans ses poésies lyriques, platonicien dans des morceaux admirables de son grand poëme, il paraît dans ses dialogues entièrement formé à l'école de Platon. Ses interlocuteurs, comme ceux du disciple de Socrate, tantôt se pressent de questions et de raisonnements quelquefois un peu sophistiques, tantôt se

---

(1) Firenze, Giunti, 1564, in-8°.

détournent de la question principale par des questions incidentes ou des digressions; ce sont, pour la plupart, des hommes distingués par le rang, les talents, le savoir, dont il avait reçu des preuves d'amitié dans ses malheurs, et dont ses dialogues mêmes portent souvent les noms pour titres. On y voit le *Manso* donner, avec bien de la justice, son nom au dialogue sur l'amitié; et quand on connaît la vie du Tasse, on aime à retrouver en tête de deux autres dialogues les noms de *Gonzaga* et du fidèle *Costantino*. Quelquefois ce n'est qu'un hommage qu'il rend à la renommée littéraire ou à quelque liaison de pure bienveillance, comme dans le *Cataneo* et dans le *Minturno*. Dans quelques-uns, il se met lui-même en scène, sous le nom de l'étranger napolitain (*forestiero napolitano*) comme Platon et *Speroni* sous ceux de l'étranger athénien et de l'étranger padouan.

Cette manière de traiter les sujets de philosophie, quand les personnages sont bien choisis, est pleine d'intérêt et de dignité. Cicéron l'avait imitée de Platon; le nom de Caton l'ancien décore son dialogue *de la Vieillesse*, et Caton, Scipion et Lælius en sont les interlocuteurs; Lælius donne son nom au dialogue *de l'Amitié*; Lucullus aux *Académiques*; Cicéron se mit, dans son traité *des Lois*, en scène avec Quintus, son frère, et son cher Atticus. Les Italiens imitèrent les anciens en cela comme en presque tout autre chose. Et pourquoi

auraient-ils cherché d'autres routes, d'autres méthodes? ils se sentaient appelés, si je puis parler ainsi, à continuer l'antiquité; ils reprirent toutes les parties des connaissances humaines au point où elles étaient avant l'invasion des barbares, et n'étant point des barbares eux-mêmes, ils ne s'égarèrent point, comme presque tous les autres peuples, dans de prétendues créations qui n'ont guère produit que des monstres. Les premiers philosophes italiens trouvèrent autour d'eux, dans les différents états où ils écrivirent, des noms illustres dont ils pouvaient encore accroître l'illustration et qui pouvaient en donner à leurs écrits. A Naples, à Rome, à Florence, à Milan, à Venise, quelque sujet qu'on voulût traiter, dans la philosophie spéculative, dans la politique, dans les arts, dans les lettres, les hommes revêtus d'une considération personnelle se présentaient en foule, et tels que l'écrivain pouvait, sans démentir leur caractère connu, les faire parler avec éloquence et avec noblesse le langage de la raison. Parmi beaucoup de corruption sans doute, il y avait dans les mœurs et dans les manières un ton de dignité, une réciprocité d'égards, une disposition à honorer publiquement ses contemporains, ses concitoyens, ses supérieurs et ses égaux, qui tenait de l'antique, et qui valait mieux que la froide politesse. Ce serait une question à examiner que de savoir pourquoi, dans notre nation, qui a toujours été si polie, les discussions philosophiques

n'ont jamais pris cette forme, et pourquoi ceux qui les ont traitées en dialogues, ont choisi pour interlocuteurs, soit des morts anciens ou modernes, soit des noms imaginaires, des Aristes, des Eugènes, des Hylas, des Philonoüs, soit enfin l'abbé, le marquis, le chevalier et la comtesse, plutôt que de faire parler des hommes de leur pays et de leur temps. Mais revenons aux dialogues du Tasse.

Ils remplissent le troisième volume presque entier de ses œuvres dans l'édition de Florence, en six volumes in-folio (1); ne parlons que des plus intéressants. Ceux qui le sont le plus sans doute, sont ceux qui ont rapport aux circonstances de sa vie, de cette vie agitée et malheureuse, pendant laquelle il trouva presque toujours dans ses affections, dans son courage, dans les occupations de son esprit et les créations de son génie, un dédommagement de ses malheurs.

Un de ses dialogues qui porte l'empreinte la plus marquée du temps où il fut écrit, est celui qu'il a intitulé *le Messager*. Il y rapporte, ou plutôt il y feint un de ses entretiens avec cet esprit ou ce démon familier dont il se crut accompagné dans le temps où sa raison fut égarée par ses passions, par ses souffrances et par une injuste captivité. On a mal fait de commencer par-là ce volume. Sans s'astreindre à un ordre chronologique, on aurait dû

(1) *Tartini e Franchi*, 1734.

rejeter plus loin ce dialogue, le seul qui annonce positivement une véritable aliénation d'esprit. La connaissance approfondie de la philosophie de Platon, l'érudition, le talent, la force même du raisonnement et l'ordre remarquable des idées que l'auteur y déploie, n'en rendent la lecture que plus pénible. Il eût été convenable de nous montrer d'abord le philosophe, jouissant de la rectitude de sa raison, avant de nous la faire voir troublée par des visions et par de tristes fantômes.

L'introduction de ce dialogue, attachante comme elles le sont presque toutes, par le ton de sentiment et par le style, nous met tout de suite sous les yeux cet affligeant spectacle. « Il était déjà l'heure où l'approche du soleil commence à éclaircir l'horizon; j'étais couché sur la plume moelleuse, non pas enseveli dans un sommeil profond, mais les sens doucement enchaînés dans un repos qui tenait le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque cet esprit qui, depuis quatre ans, daigne me parler (1), s'approcha de mon oreille et me dit : Dors-tu? A cette voix douce qui retentit dans mon ame, je m'éveillai tout-à-fait, et je répondis : Je n'étais que

(1) *Il Messaggiero* fut écrit en 1581, la seconde année de la captivité du Tasse. Il y avait alors quatre ans qu'il se croyait en commerce avec cet esprit familier; cela remonte précisément à l'année 1577, époque des premiers égarements de sa raison. Voyez sa *Vie*, ci-dessus, tom. V, p. 224.

légèrement assoupi; ta voix m'a reveillé; je la reconnais à sa douceur; elle n'a point le son de nos voix mortelles; mais elle est d'une telle suavité que je te croirais un esprit venu du ciel pour me consoler dans mes malheurs, si tu ne te bornais pas à ces consolations, sans y joindre de secours; tandis que les anges, autant que je le puis croire, n'apportent pas moins de secours que de consolations. Mais si tu n'es pas un ange, si tu ne peux non plus être un esprit coupable, je ne vois pas ce que tu peux être; et je crains quelquefois que tu ne sois un de ces fantômes nocturnes et trompeurs qui ont été dépeints par les poètes.

« A ces mots, l'esprit éleva si haut la voix, que je ne l'avais point encore entendu parler avec autant de force; mais quoiqu'il parût irrité, son courroux était tempéré par sa douceur accoutumée, et il me parla ainsi. — Ingrat! je ne reçois donc d'autre prix de la faveur que je t'accorde et de l'honneur que je te fais, que de t'entendre m'appeler un fantôme trompeur! Si l'ordre de prendre soin de toi ne m'avait été donné par celui à qui tout doit obéir, je songerais à te quitter. — Alors, partagé entre la crainte et la douleur, ah! lui dis-je, si chacune de mes paroles te paraît une offense, si tu ne veux pas même permettre à mon ignorance de douter, permets du moins à mon malheur de se plaindre, et que je puisse te dire ce qu'Enée, poursuivi par Junon, dit à la déesse sa mère, qui lui apparaît

sous des formes mensongeres (1). Encore es-tu plus cruel pour moi qu'elle ne l'était pour lui; elle se présentait du moins à ses yeux, et revêtue d'un corps quelconque; mais toi, je ne t'ai jamais vu; je n'entends que ta voix; elle suffit pour me prouver que tu as un corps, car la voix ne peut se former sans la langue et le palais qui en sont les organes. Mais si tu as un corps, pourquoi ne te montres-tu pas?... Peut-être ce que j'entends n'est-il qu'un songe et que l'ouvrage de mon imagination; peut-être était-ce autant de songes que tous les entretiens que j'ai eus précédemment avec toi. »

L'esprit, au lieu de se mettre dans une nouvelle colère, rit des doutes et des incertitudes dont le malheureux est tourmenté; mais en même temps il en a pitié; il se détermine à éclaircir ses doutes et à lui révéler de profonds mystères. Alors il entre dans des explications sur les songes, sur ce qui les différencie des apparitions et des fantômes. Ce n'est pas tout; il se décide à faire plus encore pour son protégé timide, et à se montrer à lui sous une de ces formes que les purs esprits *ont coutume de revêtir* quand ils se manifestent aux mortels; forme

(1) *Quid natum toties, crudelis tu quoque, falsis*
Ludis imaginibus? Cur dextrae jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces?
(ÆNEID., l. I, v. 411, etc.)

qui ressemble beaucoup à celle que notre ame apporta du ciel quand elle vint se joindre à notre corps; car cette ame pure, simple et immortelle pourrait difficilement se mêler avec nos membres terrestres, mixtes et périssables, si elle n'était accompagnée d'un corps plus pur et plus léger. « Regarde-moi donc, ajoute-t-il, et tu pourras juger en partie quel est ce corps qui est renfermé dans votre enveloppe extérieure, comme une molle écorce dans une écorce plus dure.

» A peine avait-il fini ces paroles que je vis comme un tourbillon de vent frapper mes fenêtres et les ouvrir avec violence; mille rayons de soleil du matin éclairèrent toute ma chambre et le lit où j'étais couché; et dans cette lumière resplendissante, m'apparut un beau jeune homme, à cet âge qui sépare l'enfance de la jeunesse, entouré d'une troupe d'enfants plus petits, aussi beaux que lui, pareils à de petits amours, et qui se tenaient éloignés de lui par respect. » Ici l'imagination du poète se plaît à tracer le portrait de ces êtres fantastiques. Il les prend pour des amours, quoiqu'il ne leur voie ni ailes ni traits. Mais celui qui est à leur tête, est-il l'amour vulgaire avec tous ses charmes, ou l'amour céleste avec tous ses divins attributs? Le charmant spectre le laisse dans le doute, et lui affirme seulement que ce qu'il voit n'est point un songe. L'infortuné retombe alors dans toutes ses perplexités. Si ce n'est pas un songe, c'est donc l'effet d'une imagination blessée

qui le livre tout éveillé aux visions. Il se rappelle et cite les exemples célèbres de ces effets de la fantaisie ; et voici ce qui est vraiment déplorable, mais ce qui est aussi bien important pour la connaissance exacte du malheureux état où il était réduit.

« Il est certain, ajoute-t-il, et l'on ne peut nier qu'il existe une aliénation d'esprit qui est, ou une maladie, comme dans Oreste et dans Penthée, ou une fureur divine, comme dans ceux qui sont ravis à eux-mêmes par Bacchus ou par l'Amour, et qui peut représenter, comme vraies, les choses fausses aussi bien que le fait un songe.... « Je croirais donc, si ce que l'on dit communément de ma folie est vrai, que mes visions ressemblent à celles de Penthée ou d'Oreste ; mais comme je n'ai la conscience d'aucune action pareille à celles d'Oreste et de Penthée, quoique je ne nie pas que je suis fou (1), je me plais à croire que ma folie est occasionnée ou par l'ivresse, ou par l'amour, car je sais, et en cela du moins je ne me trompe pas, que je bois avec excès, et que je desire, que j'attends avec trop d'ardeur les bonnes grâces de telle qui pouvait me rendre heureux avec la moindre partie des faveurs dont elle est sans doute moins avare pour qui l'aime moins que moi. » Trois aveux bien remarquables et bien

(1) Je n'ai pas cru devoir masquer par une périphrase la franchise et la crudité du texte : *Comechè io non neghi di esser folle.*

tristes! l'amour était une des causes de l'aliénation de son esprit; il était réduit à boire pour se consoler ou se distraire des ennuis de sa prison; enfin, et c'est là ce qu'il y a de plus affligeant, l'auteur de l'un des ouvrages qui honorent le plus l'esprit humain, n'ignorait pas qu'il passait pour fou, et sentait lui-même sa folie.

Ce dernier aveu dispense d'entrer dans un plus long détail sur cette production très extraordinaire d'un esprit malade. Il se fait dire tout ce qu'il veut par son génie familier sur les démons, les magies, les maléfices, l'astrologie, l'union de l'intelligence avec les corps célestes, et sur un grand nombre d'autres questions aussi vaines, quoiqu'elles aient, pour la plupart, été traitées tout aussi sérieusement par un des plus grands génies de l'antiquité (1). Le Tasse les enchaîne l'une à l'autre et les résout ou fait résoudre à sa manière, avec un ordre de raisonnements et de déductions qui contraste singulièrement avec le désordre de ses idées.

Ce désordre cesse au moment où, après tant de préliminaires qui ne laissent point encore entrevoir quel est le but de cette vision et de tout ce brillant appareil, ni quel rapport il peut avoir avec le titre du dialogue, l'auteur arrive enfin à son sujet. Entre les fonctions attribuées aux intelligences et aux génies, ils ont surtout celle d'être auprès des hom-

(1) Platon.

mes les messagers de la divinité. Ce sont des ministres de sagesse, de concorde et de paix. Tels doivent être aussi sur la terre les messagers que les gouvernements s'envoient, les ministres, les ambassadeurs. Tout aboutit en un mot à un traité fort méthodique et fort sage sur la partie morale des devoirs d'un ambassadeur, sur les qualités que ce titre exige, les connaissances positives, l'adresse, la bonne foi, l'empire sur ses passions, le respect pour le droit des gens; ensuite sur les difficultés qui se présentent dans l'exercice de ces qualités mêmes; l'embarras où peuvent jeter les ordres du gouvernement que l'on sert, et la nécessité de le tromper dans certains cas, non en disant ce qui n'est point, ce que l'honnête homme ne doit jamais faire, mais en dissimulant ce qui est, pour essayer ensuite de ramener son prince ou sa république à de meilleurs conseils, ou pour attendre le bénéfice du temps. — Et quelle différence y-a-t-il entre l'ambassadeur d'un prince et celui d'une république? — Le degré d'autorité de chacun d'eux est relatif à l'autorité même du gouvernement qui l'emploie. « Le pouvoir des princes étant plus absolu que celui des républiques, les princes transmettent aussi à leurs ambassadeurs une autorité plus grande; mais quoique l'autorité du tyran soit plus absolue que celle du prince ou du roi légitime, l'autorité de l'ambassadeur du tyran est moindre, parce que l'ambassadeur du prince est un ministre, et que

celui du tyran est un esclave, tout ce qui est soumis à un tyran étant dans un état de servitude. »

Ce n'est pas seulement une chose digne de pitié, c'est un grave sujet d'observations que de voir dans une telle situation d'esprit, des distinctions aussi fines et une suite d'idées aussi justes qu'elles le sont en général dans toute cette dernière partie qui traite du messager ou de l'ambassadeur. Quelque explication que la physiologie puisse donner de ce phénomène, on voit que l'imagination du Tasse était seule frappée, seule égarée, et que sa raison était aussi droite et aussi saine qu'elle l'eût jamais été. Et il est bien à remarquer que l'époque même où il éprouva cette altération de l'organe de la pensée, qui le fit se croire en commerce avec des êtres surnaturels, fut celle où il commença de se livrer à ces compositions philosophiques, dans lesquelles il montre souvent une raison supérieure, et toujours un esprit exercé, présent, subtil, enrichi par l'étude de la philosophie des anciens, et prompt à trouver dans sa mémoire, ou des citations agréables, ou de graves autorités. C'est du moins à ce temps-là qu'appartiennent ses dialogues philosophiques les plus importants.

A Turin, où il était arrivé, en 1578, dans un état si misérable, lorsqu'une hospitalité généreuse lui eût rendu quelque repos (1), il fit le premier de

(1) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 222.

ses dialogues qui porte une date, ou l'indication du lieu et du temps où il fut écrit. Le sujet était d'un grand intérêt dans ce siècle, et dans ces petites cours comme dans les grandes, c'était la noblesse. Il le traita en homme de cour et en philosophe, c'est-à-dire, en joignant des considérations générales sur la noblesse, envisagée dans l'ordre moral, et même dans l'ordre physique, aux questions qu'elle présente, considérée dans l'ordre politique ou dans les institutions civiles, ce qui était son véritable sujet.

Ses deux interlocuteurs sont bien choisis; c'est Antoine *Forno*, jeune gentilhomme attaché au marquis d'Este, l'un des seigneurs qui tenaient alors le plus haut rang à la cour de Turin, et Augustin *Bucci*, philosophe péripatéticien, professeur de philosophie dans cette université; le premier, d'un esprit orné par le goût des lettres et par les études philosophiques; le second, connaissant le monde et la cour, comme le devait faire un philosophe envoyé par le duc de Savoie auprès de plusieurs princes en qualité d'ambassadeur (1). Le Tasse, qui recevait sans doute de bons offices du premier auprès du marquis d'Este, dans le palais duquel il était logé, donna le nom de *Forno* à son

(1) Voyez Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*, tom. II, part. IV, p. 2263.

dialogue (1), et y représenta ce jeune homme sous les traits les plus avantageux. Le début est vif et dramatique. *Forno* maudit la rencontre qu'il vient de faire d'une vieille dame, noble et riche, de sa connaissance, qui l'a empêché, par les questions qu'elle lui a faites et par les politesses qu'elle avait le droit d'exiger de lui, de suivre une jeune fille d'une condition commune, mais d'une beauté rare qu'il venait d'apercevoir, et qu'il a perdue de vue lorsqu'il se disposait à l'aborder. Il rencontre à propos *Bucci* pour exhaler son chagrin et pour s'en consoler par un entretien agréable. L'effet contraire produit par cette jeune et jolie fille, qui n'est ni noble ni riche, et par cette grande et noble dame, qui n'est plus ni jeune ni belle, est d'abord le sujet de la conversation. Des rapports entre la noblesse et la beauté, ils passent aux rapports entre la noblesse et la vertu, qui est la beauté morale; puis à ce que c'est que la noblesse en elle-même, et regardée comme une qualité qui distingue un être des autres êtres et l'élève au-dessus d'eux. La noblesse, considérée comme institution, suppose-t-elle la vertu dans celui qui la possède? y suppose-t-elle des qualités quelconques? dépend-elle de la richesse, de la puissance, de la valeur, des honneurs, de l'illustration? est-elle enfin la conséquence de quelque chose qui la précède, comme elle est la source de ce qui la

(1) *Il Forno, ovvero della nobiltà.*

suit? Aristote a dit que la noblesse est la vertu d'une race honorée; *Forno* propose de l'appeler la vertu d'une race honorée par une ancienne illustration, et *Bucci* ajoute : par une illustration ancienne et non interrompue. Ils examinent ensuite tous deux, à la manière des philosophes, chacune des paroles dont cette définition est composée. Ils font entrer dans cet examen, l'un, les souvenirs de l'histoire, l'autre, les arguments et les distinctions de la philosophie, et ils finissent par adopter dans toutes ses parties la définition proposée.

Ce dialogue, écrit avec beaucoup d'élégance et de soin, est fort long; mais comme le sujet, si on le regarde une fois comme quelque chose de réel, est très étendu, très compliqué, et tient à plusieurs questions de droit public, il était encore bien loin d'être épuisé. Le Tasse y ajouta un second dialogue, sous le même titre et entre les deux mêmes interlocuteurs (1), et même un troisième, toujours entre le gentilhomme *Forno* et le philosophe *Bucci*, mais sur *la Dignité*, qualité différente de la noblesse, et qui quelquefois l'accompagne, quelquefois s'en sépare, et perd moins à s'en passer que la noblesse à se priver d'elle. Mais ces deux autres dialogues (2)

---

(1) *Forno secondo, ovvero della nobiltà.*

(2) Les trois dialogues réunis forment un long traité de la noblesse, où sont exposées et discutées la plupart des questions

ne furent ajoutés que quelques années après, lorsque l'auteur, malade de corps et d'esprit, captif, séquestré du monde, et n'étant plus excité par la présence des personnes et des objets, ne travaillait plus que pour se distraire de ses maux ou pour réchauffer la bienveillance de ceux qui pouvaient lui faire rendre sa liberté.

Peu de temps avant son dialogue *du Messager*, où il parle des ambassadeurs à propos des démons et des esprits familiers, il en écrivit un, dans lequel il traita *du plaisir honnête* à propos de quelque chose qui y était encore plus étranger. Son père, *Bernardo Tasso*, comme nous l'avons vu dans sa vie (1), avait conseillé au prince de Salerne d'accepter l'ambassade qui lui était offerte par le peuple napolitain, auprès de l'empereur, pour obtenir la révocation de l'ordre d'établir l'inquisition à Naples. *Vincenzo Martelli*, majordome de ce prince, lui avait conseillé de refuser. Ces deux avis contradictoires avaient été donnés par écrit, tels qu'on les lit dans le recueil des lettres de *Bernardo* (2); mais

---

auxquelles cette institution pouvait alors donner lieu. Elle a été envisagée, depuis, sous d'autres rapports.

(1) Tom. V, p. 52.

(2) Tom. I, p. 264 et 270 de l'édition de Comino; Padoue, 1733, in-8°. L'opinion de *Martelli* se trouve aussi, p. 31 de ses Lettres, imprimée à la suite de ses *Rime*; Florence, Giunti, 1563, petit in-4°.

le Tasse trouva dans ce trait de la vie de son père, un sujet propre à exercer le talent oratoire qui n'était pas en lui inférieur au talent poétique, comme le prouvent les discours éloquents dont son poëme est rempli. Il suppose que le prince avait voulu entendre dans son cabinet, *Mattelli* et *Bernardo Tasso*, débattre cette question, comme César entendit dans ses appartements particuliers, Cicéron prononcer la défense du roi Déjotarus (1). Le discours qu'il prête à *Martelli*, est adroit et spirituel; mais celui qu'il met dans la bouche de son père est plus éloquent et fondé sur des motifs plus nobles et plus élevés. Il feint que ces deux discours se sont conservés à Naples; que le jeune prince César de Gonzague qui y était alors (2), s'en est procuré une copie; qu'il sortait à cheval pour les aller lire dans un de ces délicieux jardins situés au bord de la mer, lorsqu'il rencontre le philosophe Augustin *Nifo* (3). Il l'emmène avec lui, après avoir congédié la foule de gentilshommes, de pages et de domestiques

(1) Le Tasse ajoute: « et celle de Ligarius »; mais il se trompe. Ciceron prononça cette harangue en plein Forum, et triompha des résolutions de César, qui était venu, tenant roulée dans sa main la sentence de Ligarius.

(2) Il était fils de *Ferdinando* ou *Ferrante Gonzaga*, qui était dans ce même temps vice-roi en Sicile.

(3) Le même dont il est parlé au commencement de ce chapitre, p. 450. Dans ce dialogue du Tasse, il n'est point appelé *Nifo*, mais *Sessa*, du nom de sa patrie.

dont il était accompagné, entre dans un de ces beaux jardins, s'assied à l'ombre d'un rang de citronniers, lit à haute voix les deux harangues, et demande à *Nifo* ce qu'il en pense. Celui-ci s'attache moins, dans ses réponses, à l'art des deux orateurs qu'à la nature des motifs sur lesquels ils se sont fondés. Le *Tasso* ne s'est point appuyé, comme l'a fait *Martelli*, sur l'utile ou sur l'honorable qui pouvaient résulter pour le prince, mais sur ce qui est honnête en soi et avantageux pour la patrie. Le philosophe napolitain lui donne donc l'avantage, et développe dans cette discussion des vues d'une haute morale, plus familière, il faut l'avouer, à notre Tasse qu'à ce *Nifo* qu'il fait parler, et même à *Bernardo*, son père.

Le dialogue approche de sa fin; il est en deux parties, et l'on est à la moitié de la seconde; ce qu'on y a dit de 'honnête en général, n'est encore pris que pour ce sentiment pur et délicat qui inspire aux âmes nobles leurs déterminations; rien jusque-là n'a rapport au plaisir honnête. Une fresque peinte dans une galerie près de laquelle les deux interlocuteurs sont assis, leur fournit un nouveau sujet d'entretien. Le peintre y a représenté la fable du pêcheur Glaucus qui, ayant jeté sur l'herbe d'une prairie les poissons pris dans ses filets, les voit mordre cette herbe et s'élancer aussitôt de leur propre mouvement dans les ondes, veut y goûter à son tour, et dès qu'il y a mis la dent, s'élance invo-

lontairement comme eux, plonge, est reçu au fond des eaux par Neptune, Ino, Mélicerte, Protée, et devient lui-même un dieu des mers (1). C'est une allégorie que Gonzague se fait expliquer par *Nifo*. Il est clair pour ce philosophe que Glaucus signifie l'homme, qui, dès qu'il a goûté le plaisir des sens, se jette comme le commun des hommes dans l'océan des voluptés, et loin de s'y transformer en Dieu, est changé en brute. *Nifo* trouve encore une autre explication, mais beaucoup plus alambiquée; on peut s'en tenir à la première, et c'est de-là que part Gonzague pour le faire discourir en philosophe qui joint les principes de Platon à ceux d'Aristote, et pour discourir avec lui des plaisirs honnêtes et de la préférence qui leur est due sur les plaisirs sensuels et grossiers. Le Tasse a donné à ce dialogue le nom du jeune prince qu'il y fait parler (2); mais comme il y traite long-temps d'une affaire qui avait été d'un grand intérêt pour l'état de Naples, c'est à la noblesse et au peuple de cet état qu'il en a fait la dédicace (3).

---

(1) Cette fable est la dernière du XIIIe. livre des *Métamorphoses*.

(2) *Il Gonzaga, ovvero del piacere onesto.*

(3) *A' Seggi e al popolo Napolitano.* On sait que la réunion de la noblesse napolitaine était anciennement appelée *i Seggi*. Voyez l'origine et la cause de cette dénomination, dans Giannone, *Istor. civ. del regno di Napoli*, liv. I, ch. IV, p. 1; et liv. XX, ch. IV.

Ce dialogue, publié l'année suivante à Venise, avec d'autres opuscules du Tasse (1), faillit lui attirer une querelle, ou si l'on veut une tracasserie diplomatique. En y faisant plaider l'un contre l'autre *Bernardo*, son père, et *Vincenso Martelli*, il les avait fait parler chacun selon son caractère. *Martelli* était un Florentin exilé de sa patrie, par suite des événements qui avaient soumis Florence à la famille des Médicis. Voulant donc se faire valoir aux yeux du prince de Salerne, il dit que s'il eût voulu se courber sous le joug *de la nouvelle tyrannie de la maison de Médicis*, il aurait pu aspirer à toutes les grâces et à toute la faveur de ces princes, *qui affectaient de se montrer justes et magnanimes*. Un certain chevalier *Orazio Urbani*, ambassadeur en titre de la cour de Florence auprès de celle de Ferrare, et qui, n'ayant point de grandes affaires à traiter, excellait, comme tant d'autres, à en susciter de petites, vit dans ces expressions un outrage fait à son maître. Il s'empressa de lui envoyer le dialogue où était le corps du délit, prétendant que le grand-duc devait en demander raison à l'auteur, et même porter ses plaintes à la république de Venise, contre ses reviseurs, qui avaient laissé passer à la censure *ces expressions impertinentes* (2). Il se

(1) *Rime e prose di Torquato Tasso, parte terza*, Venezia, Giulio Vasolini, 1583, in-12.

(2) La lettre de ce pointilleux et malveillant diplomate, au

garda bien d'ajouter que *Bernardo*, dans sa réponse, se moquait de *Martelli*, et de cette délicatesse de ne vouloir pas servir la famille des Médicis, que tant de seigneurs des plus illustres de la Lombardie et de l'Italie entière ne dédaignaient pas de servir. Le grand-duc fut plus généreux et plus juste; il vit la chose telle qu'elle était, ne jugea point à propos de se plaindre, et même ayant rappelé quelque temps après son chevalier *Urbani*, fit donner au malheureux Tasse, par son nouvel ambassadeur (1), des témoignages particuliers de son estime.

Ce fut au plus fidèle et au plus illustre ami qu'il eût alors, au cardinal Scipion de Gonzague, que le Tasse dédia et qu'il envoya cette même année, de sa triste prison, le plus sage, le plus éloquent, et l'on peut dire le plus étonnant de ses dialogues, intitulé *Le père de famille*. Comment dans cet abîme de maux de toute espèce, conservait-il, non seulement l'esprit et le jugement qui distinguent cet ouvrage, mais le calme et la sérénité qui y brillent? Comment son imagination, ou plutôt

---

grand duc François, est du 4 avril 1583. Elle a été conservée à Florence dans les archives de la maison de Médicis, et communiquée à l'abbé Serassi, qui la cite dans sa Vie du Tasse. Voyez p. 323, note (4).

(1) *Camillo degli Albizzi*, qui devint un des plus zélés protecteurs du Tasse, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à obtenir sa liberté.

sa mémoire lui fournit-elle le cadre intéressant dans lequel il place des préceptes qui sont ceux de la sagesse même? Où puisait-il enfin la couleur douce et touchante qu'il imprime à ses souvenirs? Il raconte une aventure réelle qui lui était arrivée entre Novarre et Verceil, dans sa fuite vers Turin (1). La rencontre qu'il avait faite, l'hospitalité qu'il avait reçue, le fond même de l'entretien qu'il avait eu; tout est vrai, mais tout est embelli par le talent le plus parfait et le plus flexible, par un esprit abondamment nourri des principes de la philosophie morale, et instruit de tous les détails, de tous les devoirs, de tous les soins de l'économie rurale et de la vie domestique; chose plus étonnante dans sa position, et dans l'état de fortune où il avait toujours vécu. Ceux de mes lecteurs qui ont pris intérêt à la vie du Tasse, ne regarderont point ce qui suit comme l'extrait d'un ouvrage indifférent, mais comme un supplément nécessaire à la vie de ce célèbre infortuné. Il était alors, qu'on se le rappelle bien, captif depuis plus d'une année, réputé fou, et maltraité par un concierge dur et barbare. Ce dialogue commence ainsi :

« On était dans la saison où le vendangeur presse les grappes mûres pour en exprimer le vin, et où l'on voit dans quelques endroits les arbres dépouillés de leurs fruits, lorsque, voyageant à cheval entre

---

(1) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 221.

Novarre et Verceil, inconnu et caché sous un habit de pélerin, voyant que l'air commençait à s'obscurcir, que tout l'horison était environné de nuages et comme chargé de pluie, je piquai mon cheval, et lui fis hâter le pas. Tout-à-coup mes oreilles furent frappées d'un aboiement de chiens, mêlé de cris, et, m'étant retourné, je vis un chevreuil suivi de près par deux chiens d'une extrême vitesse, déjà fatigué, bientôt atteint, et qui vint enfin, pour ainsi dire, mourir à mes pieds. Un instant après arrive un jeune homme de dix-huit à vingt ans, haut de taille, beau de figure, élancé, dispos et nerveux. Il crie après ses chiens, les frappe, leur enlève la bête qu'ils avaient étranglée, la donne à un paysan, qui la met sur son épaule, et, sur un signe que lui fait son maître, part et s'éloigne à grands pas.

» Le jeune homme se tourne alors vers moi, et me dit : Dites-moi, je vous prie, où vous allez. Je voudrais, lui répondis-je, arriver ce soir à Verceil, si l'heure me le permettait. Vous y pourriez peut-être arriver, reprit-il, si la rivière (1) qui passe devant la ville, et qui sépare le Piémont de l'état de Milan, n'était pas tellement grossie qu'il vous sera difficile de la passer. Je vous conseillerais donc, si cela vous était agréable, de loger ce soir avec moi. J'ai en-deçà de la rivière une petite mai-

(1) *La Sesia.*

son où vous pourrez être moins incommodément que dans tous les autres endroits voisins. Tandis qu'il me parlait ainsi, je le regardais fixement, et il me semblait reconnaître en lui quelque chose de gracieux et de distingué. Le jugeant donc au-dessus d'une condition commune, quoiqu'il fût à pied, je mis aussi pied à terre, je rendis mon cheval au voiturier qui me suivait, et je dis au jeune homme que quand nous serions au bord de la rivière je me déciderais d'après ce qu'il me conseillerait, ou à m'arrêter, ou à passer outre. Je marchai derrière lui, et il me dit : J'irai devant, non pour prendre le pas sur vous, mais pour vous servir de guide. Je lui répondis : C'est d'un trop noble guide que ma fortune me favorise aujourd'hui; plût au ciel qu'elle se montrât en tout autre chose aussi propice et aussi favorable pour moi! Alors il se tut; je le suivais en silence; il se retournait souvent, et me regardait de la tête aux pieds, comme s'il eût cherché à deviner qui j'étais. Je jugeai donc à propos de le satisfaire à quelques égards, et je lui dis : Je ne suis jamais venu en ce pays; dans un autre voyage, je passai par le Piémont en allant en France, mais je ne pris pas ce chemin. Autant que j'en puis juger, je n'ai pas à me repentir d'être venu par ici, car le pays est très beau, et ses habitants sont remplis de politesse. Il vit que je lui offrais un sujet d'entretien, et ne pouvant cacher plus long-temps le desir qu'il éprouvait : Dites-moi, de grâce, reprit-il, qui

vous êtes, quelle est votre patrie, et quel hasard vous amène dans ces contrées? Je suis né, lui répondis-je, dans le royaume de Naples, cité fameuse d'Italie; ma mère était Napolitaine, mais je suis originaire de Bergame, ville de Lombardie. Je ne vous dis point mon nom; il est si obscur que, quand je vous le dirais, vous n'en seriez ni plus ni moins instruit de ma destinée. Je fuis le courroux d'un prince et celui de la fortune; je me réfugie dans les états du duc de Savoie. Vous vous réfugiez, répondit-il, sous la protection d'un prince magnanime, juste et affable; mais s'apercevant, en homme modeste, que je voulais cacher quelque partie de mes circonstances, il ne m'en demanda pas davantage, et nous avions à peine marché un peu plus de cinq cents pas, que nous arrivâmes au bord du fleuve. »

Le fleuve était rapide comme une flèche, et tellement gonflé qu'il ne tenait plus dans son lit. Le batelier était à l'autre bord, et ne pouvait revenir; le Tasse fut donc forcé d'accepter l'hospitalité qui lui était offerte. Il décrit la maison simple, mais propre et commode, où il fut reçu. Le jeune chasseur qui l'y avait conduit était un des fils du propriétaire. Il commençait à peine à faire des questions à cet aimable jeune homme, et celui-ci à y répondre, quand le père arrive à cheval, revenant de visiter ses possessions. C'était un homme d'un âge mûr, et plus près de soixante ans que de cinquante; sa figure était agréable et vénérable en

même temps. La blancheur de ses cheveux et de sa barbe, qui l'aurait fait paraître plus vieux, lui donnait aussi plus de dignité. Après un accueil obligeant et cordial, le bon gentilhomme, entouré de sa femme et de ses enfants, se met à table, et y fait asseoir à côté de lui l'étranger. La conversation s'engage sur la vie champêtre, sur la culture, sur le soin de la famille et le mariage des enfants, sur la saison de l'année qui procure à l'habitant de la campagne le plus de ressources et de plaisirs. Mais l'auteur ne trouvant point encore que les conseils qu'il veut donner aient assez d'autorité, s'ils ne viennent que de ce sage campagnard, les remonte d'une génération en les mettant dans sa bouche, comme des fruits de l'expérience de son père, et comme les résultats d'une leçon qu'il en avait reçue dans la circonstance la plus importante de sa vie. La manière dont on arrive à cette sorte de prosopopée n'est point indifférente pour l'histoire de la vie du Tasse, et pour la connaissance des véritables causes de ses malheurs.

Le gentilhomme hospitalier et son hôte ne sont point du même avis sur la préférence qu'ils veulent donner, l'un à l'automne, et l'autre au printemps. Le premier ajoute aux raisons qui lui font préférer l'automne, le sentiment de son père, qui était, comme l'on sait, dit-il, plus que médiocrement instruit dans l'art de l'éloquence et dans la philosophie naturelle et morale. Le second tire ses motifs

en faveur du printemps, des mouvements des corps célestes, de la marche du soleil, de l'ordre des constellations. Il cite le *Timée* de Platon, et trouve même dans une grande époque pour la religion chrétienne, dans celle de la mort du Christ, qui arriva au printemps, des arguments favorables à son opinion.

Il peint naïvement, dans l'effet produit par son discours, l'idée qu'il en avait lui-même. « Je me taisais, dit-il, quand le bon père de famille, tout ému de ce que je venais de dire, se mit à me regarder plus attentivement, et me dit : Je vois que j'ai reçu chez moi un hôte plus grand que je ne croyais; et peut-être êtes-vous quelqu'un dont il s'est répandu quelque bruit dans nos contrées, qui est tombé dans le malheur par une erreur à laquelle l'humanité est sujette (1), et que la cause de sa faute rend aussi digne de pardon, qu'il l'est d'ailleurs d'admiration et d'éloges. Je répondis : Cette renommée qui ne serait peut-être pas née de mon mérite, que vous louez avec trop d'indulgence, est née de mes infortunes. Mais qui que je puisse être, je suis un homme qui parle plutôt pour dire la vérité,

---

(1) *Per alcun umano errore caduto in infelicità.* Ceux qui, en lisant ce passage, douteront encore que l'amour fût la principale cause des malheurs du Tasse, trouvent apparemment plus de plaisir à douter qu'à s'éclairer de bonne foi. Voy. la *Vie du Tasse*, ci dessus, tom. V, p. 227 à 247.

que par haine, par mépris pour les autres, ou par trop d'attachement à mes opinions. Si vous êtes tel que vous le dites, reprit le père de famille, car je ne veux pas vous presser davantage en ce moment, vous ne pouvez être qu'un très bon juge d'un discours que mon bon père, chargé d'années et d'expérience, me tint quelque temps avant sa mort, en remettant entre mes mains le gouvernement de la maison et le soin de notre famille.

Il place l'époque de cette espèce d'abdication de son père au temps de l'abdication de Charles-Quint, et c'est en s'autorisant de l'exemple de ce célèbre empereur, que le bon patriarche commence son discours. Il y expose tous les devoirs du père de famille cultivateur, et y indique à son fils tous les moyens d'accroître ses propriétés et sa fortune, comme il avait augmenté lui-même, par ses travaux, ses relations et son économie, ce même bien qu'il avait aussi reçu de son père. Les soins du père de famille embrassent deux sortes d'objets, les personnes et les propriétés. A l'égard des personnes, il a trois devoirs à remplir; ceux d'époux, de père et de maître; à l'égard des propriétés, il se propose la conservation et l'accroissement. Ce sont donc cinq sujets qu'il traite l'un après l'autre, chacun avec l'étendue et les développements qui lui conviennent. Sur presque tous ces points il appuie d'exemples les préceptes, et ces exemples, il les puise dans l'antiquité, princi-

palement dans les poètes. On voit que si le Tasse les avait profondément étudiés relativement à son art, dans lequel il s'éleva si près de ses modèles, il n'avait pas moins observé, dans leurs ouvrages, ce qui regarde la conduite de la vie domestique et les mœurs. S'il traite souvent en poète les questions de philosophie, c'est qu'il avait étudié les poètes en philosophe. Telle est constamment sa méthode; et non seulement dans ce dialogue, mais dans ceux même dont les sujets semblent y prêter le moins, le poète et le philosophe se montrent presque également.

Il a mis une grande variété dans les matières qu'il a traitées, et l'on peut diviser les principaux de ses dialogues philosophiques et de ses discours en plusieurs classes. Les uns ont pour objet, soit les vertus en général (1), ou spécialement la vertu héroïque (2), ou encore la vertu des femmes (3); soit en particulier la clémence (4) ou l'amitié, ce sentiment qui suppose la réunion de toutes les vertus (5); d'autres roulent sur des questions de cette philosophie d'amour (6), dont il avait soutenu jadis

(1) *Il Porzio, ovvero delle virtù.*

(2) *Della virtù eroica, e della carità.*

(3) *Della virtù femminile e donnesca.*

(4) *Il Costantino, ovvero della clemenza.*

(5) *Il Manso, ovvero dell' amicizia.*

(6) *La Molza, ovvero dell' amore.*

une thèse brillante (1), ou sur une passion presque inséparable de l'amour, la jalousie, dont il avoue qu'il peut d'autant mieux parler, qu'il en a été lui-même atteint (2). Dans d'autres, il se livre à cette imagination mélancolique qui teint quelquefois de sensibilité les plus frivoles objets, comme dans son dialogues sur les masques (3), ou bien il se plaît, sous le plus léger prétexte, à tirer du riche trésor de sa mémoire les diverses opinions des anciens philosophes sur la structure de l'univers et sur la nature des choses (4); dans d'autres enfin il passe de la philosophie privée à cette philosophie des cours, dont le *Castiglione* semblait avoir donné un traité complet; mais sur laquelle le Tasse, qui, comme on dit, savait la cour, quoiqu'il fût assez mauvais courtisan, trouve encore beaucoup de choses à dire. Tantôt il examine ce que c'est que la courtoisie, sorte de politesse accompagnée de loyauté, qui n'est pas la plus commune dans les cours, quoique ce soit de la cour qu'elle tire son nom (5); tantôt il prend pour sujet la cour elle-

(1) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 175.

(2) *Il Forestiero Napolitano*, *ovverro della gelosia.*

(3) *Il Gianluca*, *ovvero delle maschere.* Voyez ci-dessus, tom. V, p. 259.

(4) Comme dans le dialogue sur les vertus (*Il Porzio*, *ovvero delle virtù*), dans *Il Malpiglio secondo*, *ovvero del fuggir la moltitudine*, etc.

(5) *Il Beltramo*, *ovvero della cortesia.*

même (1), et réduit cette ample matière aux deux simples questions de savoir comment on peut acquérir les bonnes grâces du prince, et comment échapper à l'envie et à la malveillance des courtisans.

Dans ce dernier dialogue, comme s'il voulait éviter d'être lui-même soupçonné d'envie, il fait un grand éloge du *Castiglione* et de son livre; il le regarde comme un ouvrage de tous les temps, qui sera lu et applaudi dans tous les âges. Tant que dureront les cours, dit-il enfin, tant que dureront les princes, et qu'il y aura des réunions de dames et de chevaliers, tant que la valeur et la courtoisie habiteront dans nos ames, le nom du *Castiglione* sera en honneur.

On trouvera peut-être que je me suis trop étendu sur les dialogues du Tasse; peut-être aussi quelques-uns du moins de mes lecteurs éprouveront-ils une partie du charme qui m'entraîne moi-même chaque fois que je rencontre sous ma plume un nouveau genre dans lequel s'est exercé ce grand et beau génie, et que je puis ajouter encore quelques traits à la connaissance de son caractère et à l'idée de son talent.

---

(1) *Il Malpiglio, ovvero della Corte.*

NOTES AJOUTÉES.

Page 496. Sur *Raimond Lulle*. — Né dans l'île de Maïorque, en 1235 ou 1236; d'abord militaire, poëte, homme de cour; marié, père de plusieurs enfants; mari infidèle, dissipé, libertin; converti par la vue d'un cancer au sein, que lui découvre une femme qu'il poursuivait depuis long-temps; retiré du monde, livré à la méditation, à l'étude, particulièrement à celle de la langue arabe et des ouvrages de philosophie et de cabale écrits en cette langue, Raimond Lulle conçoit presque à-la-fois un nouveau système de philosophie et le projet d'une mission en Afrique, pour la conversion des Musulmans. Après avoir inutilement cherché à propager, dans les cours et dans plusieurs parties de l'Europe, le goût et l'étude des langues orientales, sa doctrine philosophique, et surtout son projet de mission et de propagande, il part seul, va en Afrique, en Asie; lie avec les docteurs de l'islamisme des controverses qui compromettent sa vie; il ne la sauve qu'en promettant de ne plus reparaître en Afrique. Il y reparaît quelques années après, malgré sa promesse; est exposé à de plus grands dangers, y échappe encore... A cette époque de sa vie, on ne voit presque plus le philosophe, mais le missionnaire ardent, le solliciteur d'une croisade européenne, qu'il n'obtient pas; enfin l'aspirant au martyre, qu'il finit à-peu-près par obtenir, puisque, jeté dans les cachots à sa troisième expédition en Afrique, il meurt en mer, le 29 juin 1315, épuisé par ses souffrances, malgré les soins de ses libérateurs. Cependant on le voit à Pise, en janvier 1307, terminant, chez les dominicains, son *Ars brevis;* et à Paris, en février 1310, écrivant ses *Prin-*

cipia philosophiæ. Ces dates sont à la fin des deux ouvrages. Son *Ars magna* n'a point de date; mais quoiqu'il dise, en le commençant, qu'après avoir écrit sur divers autres arts d'une manière générale, il veut les éclaircir en quelque sorte par ce traité, qu'il appelle le dernier : *Quoniam multas artes fecimus generales, ipsas volumus clariùs explanare, per istam quam vocamus ultimam*, etc., il doit cependant l'avoir fait avant son *Ars brevis*, qui n'en est que l'abrégé. Il était toujours engagé dans les liens du mariage, et ne les fit dissoudre qu'en 1313. Il prit aussitôt l'habit dans le tiers-ordre de Saint-François, et, novice à soixante-dix-huit ans, ce fut, revêtu de cet habit, qu'il mérita, par son zèle, d'être mis dans les fers en Afrique, et qu'il fut transporté dans le vaisseau où il mourut.

Les franciscains, ses confrères, les majorquains, ses compatriotes, les Espagnols, qui se regardaient aussi comme tels, et qui étaient bien dignes de coopérer à cette œuvre avec les franciscains, firent, aussitôt après sa mort, toutes les démarches nécessaires pour obtenir sa canonisation; ils instruisirent le procès, rassemblèrent les *preuves* des miracles, des visions, des saintes œuvres, du martyre; mais ils n'en purent venir à bout. Pendant ce temps, les disciples de Raimond Lulle faisaient des recherches plus utiles; ils rassemblaient ses innombrables écrits, ils mettaient sa méthode en vigueur, ils obtenaient qu'elle fût enseignée publiquement à Paris, à Barcelonne, en plusieurs villes d'Italie; ils habituaient les écoles à l'entendre nommer le *Docteur illuminé*, la *Trompette du Saint-Esprit*, le *Docteur barba* (c'est-à-dire vénérable, *barbatus*), *d'une science nouvelle*, le *Rayon lumineux du monde*, la *Minerve chrétienne*, la *Lampe de la foi*, etc. Il y a peu d'exagération à dire que ses écrits étaient innombrables. Plusieurs de ses biographes les font monter à plus de quatre mille; mais dans une vie aussi agitée et aussi errante que la sienne, ce nombre est impossible. D'autres, plus raisonnables, en portent le tableau à environ cinq cents; ce qui est encore

prodigieux. Ils roulent sur l'art dont il est l'inventeur, sur la grammaire et la rhétorique, sur l'entendement, sur la mémoire (il fut aussi le premier à tenter des méthodes de mnémonique), sur la volonté, sur la morale et la politique, sur la philosophie en général, la physique et la métaphysique, sur la médecine, la chimie (mais il paraît qu'il est faux qu'il ait cultivé cette science); enfin, et en grand nombre, sur la théologie. Peu de temps après l'invention de l'imprimerie, plusieurs de ces ouvrages furent publiés séparément. Le *Liber divinalis*, *vocatus Arbor Scientiæ*, parut le premier à Barcelonne, 1482; l'*Ars inventiva*, à Valence, 1515; l'*Ars magna*, à Lyon, lettres gothiques, 1517, etc. Toutes ces éditions sont très rares. Tous les ouvrages relatifs au *grand art* furent recueillis pour la première fois cette même année, à Strasbourg, par Lazare Zetzner, in-8°. de près de 700 pages, et réimprimés plusieurs fois par les héritiers du premier éditeur. Enfin un recueil d'ouvrages de tous les genres et sur toutes sortes de sujets, a été publié à Mayence, sous le titre général de *Raimundi Lulii opera*, 1721, 10 vol. in-fol. M. Degerando, dans une note de son mémoire manuscrit sur Raimond Lulle et sur sa philosophie, observe que ce dernier recueil manque à la Bibliothèque du Roi. La méthode cabalistique que Raimond Lulle avait reçue des juifs, et qui était un débris des anciennes doctrines mystiques de l'école d'Alexandrie, mélangé par les Arabes d'idées aristotéliciennes, se propagea, s'altéra pendant le quatorzième et le quinzième siècle. Pic de la Mirandole en fut le restaurateur, et réunit cette méthode, éclaircie, autant qu'on peut appeler ainsi ce qui reste toujours peu intelligible, avec la méthode de Raimond Lulle. Il divise lui-même en deux parties différentes la cabale venue des juifs, et reconnaît que Raimond Lulle s'est borné à la méthode, sans s'élever à la science. *Relinquitur ut hæc hebræorum doctrina...... sit illa quam ipsimet nostri doctores fatentur, et credunt à Deo Moysi et à Moyse per successionem aliis sapientibus fuisse revelatam, et est illa quæ ex hoc modo tra-*

dendi dicitur cabala (il dit ailleurs que tel est le sens précis du mot hébreu *cabala*, qui veut dire tradition, transmission, réception de l'un par l'autre)..... *Verùm quia iste modus tradendi per successionem qui dicitur cabalisticus videtur convenire unicuique rei secratæ et mysticæ, hinc est quod usurparunt hebræi ut unamquamque scientiam, quæ apud eos habeatur pro secretâ et absconditâ, cabalam vocent, et unumquodque scibile quod per viam occultam aliundè, habeatur dicatur haberi per viam cabalæ. In universali autem duas scientias hoc etiam nomine honorificarunt, unam quæ dicitur ars combinandi, et est modus quidam procedendi in scientiis, et est simile quid sicut apud nostros dicitur* Ars Raimundi, *licet fortè diverso modo procedant, aliam quæ est de virtutibus rerum superiorum quæ sunt suprà lunam et est pars magiæ naturalis suprema. Utraque istarum apud hebræos etiam dicitur cabala, propter rationem jam dictam et de utrâque istarum etiam aliquando fecimus mentionem in conclusionibus nostris. Illa enim ars combinandi est quam ego in conclusionibus meis voco alphabetariam revolutionem; est ista quæ de virtutibus, rerum superiorum quæ uno modo potest capi, ut pars magiæ naturalis, alio modo ut res distincta ab eâ*, etc. Pic de la Mirandole, dans la partie de son *Apologie*, où il traite *de la magie naturelle et de la cabale*, vers la fin. Œuvres, édit. de Bâle, tom. I, in-fol., p. 180 et 181. (Voyez, dans ses *Conclusions*, celles qu'il intitule *Conclusiones cabalisticæ*.)

Page 329, ligne 8. D'autres auteurs paraissent ne l'avoir pas lu davantage. — Voici une idée succincte de ce rare et singulier ouvrage. Il est partagé en trois dialogues; les interlocuteurs sont: *Sophie* ou la Sagesse, un personnage nommé *Saulino*, et Mercure. Sophie n'est pas la même que la Sagesse céleste, qui est toujours dans l'Olympe sous les noms de Minerve et de Pallas; c'est la sœur et la fille de cette déesse; c'est la Sagesse telle qu'elle peut exister sur la terre, et qui conduit les philosophes à la recherche

de la vérité. On ne sait point ce que c'est que ce *Saulino* qui est là pour recevoir les leçons de la Sagesse. C'est peut-être lui-même que l'auteur a voulu désigner; mais pourquoi sous ce nom? Peu importe.

Dans le premier dialogue, *Sophie* déclare à *Saulino* que tout dans l'Univers s'entretient par le changement et par les contrastes, l'action et la réaction; qu'ainsi, elle et la vérité, cet objet divin dont elle est sans cesse occupée, ayant été long-temps fugitives, cachées et opprimées sur la terre, il est temps qu'elles reviennent, qu'elles reparaissent et qu'elles règnent à leur tour. Jupiter, qui a mené pendant tant de siècles une vie désordonnée, s'est soumis à la réforme, et veut y soumettre aussi tous les dieux. Il a choisi, pour cette révolution, le grand jour de fête où l'on célèbre dans l'Olympe l'anniversaire de la victoire qu'il remporta jadis sur les Titans. Au moment où les jeux, la danse et les plaisirs vont commencer, il adresse aux dieux assemblés un discours où il leur expose les tristes résultats de leur inconduite, la perte de leur crédit sur l'esprit des hommes, le refroidissement du zèle religieux, la désertion des temples, la diminution des sacrifices et des offrandes, etc. Ils ont trop oublié les ordres du destin, divinité suprême dont ils doivent craindre la colère; il est temps de devenir sages, de se conformer à ses décrets, et de prévenir les peines qu'il peut à la fin tirer de leur folie. Jupiter veut que tout soit réglé sur-le-champ pour cette conversion générale, dans un conseil composé seulement des grands dieux, à l'exclusion de tous les autres. Le signal est donné; le conseil se forme; Jupiter monte à la tribune, et prononce un discours plus long et plus oratoire que le premier. Ce n'est pas tout de se convertir et de se réformer eux-mêmes, il faut que les dieux commencent par écarter d'eux les objets qui ne rappellent que trop leurs erreurs passées. Le ciel est rempli de signes qui ont consacré ces scandales; presque toutes les constellations en portent l'empreinte. Au lieu d'y placer les vertus, on y a mis en vue et en dignité tous les vices.

C'est par-là qu'il convient de commencer la réforme, en replaçant, dans les signes du zodiaque et dans toutes les autres constellations, les vertus qui exerceront alors leur influence sur la terre, et y ramèneront les mœurs de l'âge d'or et le respect pour les dieux.

L'exécution de ce projet a des difficultés. Jupiter donne à son conseil trois jours pour y réfléchir. Le quatrième jour, nouvelle assemblée, où sont admis sans distinction tous les dieux, grands, petits, anciens et nouveaux. Jupiter annonce qu'il va proposer pour chaque constellation, et ce que doit devenir l'animal ou le personnage de l'un ou de l'autre sexe qui l'a occupée jusqu'à présent, et quelle est la vertu ou la qualité morale qu'il croira devoir y placer. Pour procéder avec ordre, il commence par se tourner vers la partie boréale, et demande aux dieux ce qu'ils pensent de l'ourse. Momus est chargé de répondre. Il n'a pas de peine à faire sentir quelle inconvenance ç'a été de donner la première place du ciel à un si vilain animal, qui rappelle une si scandaleuse histoire. Qu'elle s'en aille donc, dit Jupiter, ou aux Orsi d'Angleterre, ou aux Orsini de Rome. Junon veut l'envoyer aux prisons de Berne; mais Jupiter la laisse libre d'aller où elle voudra, pourvu qu'elle abandonne la place à la Vérité, qui de là brillera et resplendira de toutes parts aux yeux des hommes. Après l'ourse, vient le dragon : il sera transporté endormi sur la terre, et sa place sera donnée à la Prudence, qui doit toujours se tenir auprès de la Vérité. Après le dragon, Céphée : ce fut un roi ambitieux qui ne songea qu'à agrandir ses états; qu'il aille boire l'eau du Léthé pour oublier sa vaine gloire, et qu'à sa place monte aux cieux *Sophie* ou la Sagesse, qui, ayant partagé les malheurs et les humiliations de la Vérité, sa compagne inséparable, doit aussi partager sa gloire. Après Céphée, l'Arctophylax: il suivra l'ourse dans son exil, et cédera sa place à la Loi, qui ne doit point se séparer de la Sagesse, sa mère. La couronne boréale devient le sujet d'une longue discussion entre les dieux,

Ne connaissant aucun roi qui mérite qu'elle lui soit offerte, Jupiter prononce qu'elle restera au ciel jusqu'au temps où elle pourra être donnée à ce bras invincible qui, armé de la massue et du feu, rendra à la malheureuse Europe le repos qu'elle desire avec tant d'ardeur, en brisant les nombreuses têtes de ce monstre pire que celui de Lerne, qui répand, dans les veines de cette infortunée, le fatal poison d'une hérésie revêtue de mille formes diverses. Ici est placée dans la bouche de Momus une violente sortie, non contre la religion en général, mais contre les suppôts de la religion romaine, contre les moines, qu'il appelle « cette secte oisive de pédants, qui, sans rien faire de bien, selon la loi divine et naturelle, se regardent et veulent être regardés comme des hommes religieux et agréables aux dieux; qui disent que faire le bien est bien, faire le mal est mal; mais que quelque bien qu'on fasse ou quelque mal qu'on ne fasse pas, on n'en est pas plus digne et plus agréable aux dieux; et que, pour l'être, il faut espérer et croire selon leur catéchisme!.. Eux, pour qui personne ne travaille et qui ne travaillent pour personne (car ils ne font d'autre œuvre que dire du mal des œuvres d'autrui), vivent cependant des œuvres de ceux qui ont travaillé pour d'autres que pour eux, et qui ont institué pour d'autres des temples, des chapelles, des hospices, des hôpitaux, des colléges et des universités, etc. » On voit que ce n'est point en athée, mais en protestant que *Bruno* fait parler Momus. Ce dieu conclut à ce que, en attendant la venue du bras puissant qui délivrera la terre de ces êtres ignorants et paresseux, ils soient punis de leur oisiveté par le travail; qu'à la mort de chacun d'eux, ils soient changés en ânes; qu'ils aient peu de foin et de paille pour nourriture, et force coups de bâton pour récompense. La sentence de Jupiter est conforme aux conclusions de Momus. A la place de la couronne, quand elle aura reçu sa noble destination, ce sera le Jugement qui sera mis dans le ciel après la Loi. A l'égard d'Hercule, qui occupe la constellation suivante, il en sortira avec honneur

et retournera sur la terre pour la purger de nouveau des tyrans, des brigands et des monstres qui la désolent.

Tout cela n'est point en forme de récit direct : c'est la Sagesse ou *Sophie* qui raconte à *Saulino* ce qui s'est passé au ciel, et lui répète les discours qui s'y sont tenus. Elle en était là de son récit, lorsqu'elle est interrompue par l'arrivée de Mercure, qu'elle attendait. Elle l'interroge et veut savoir de lui quels sont les derniers ordres que lui a donnés Jupiter, en lui permettant de descendre sur la terre. Mercure feint d'avoir reçu une foule de petites commissions si minutieuses et de si peu d'importance, que *Sophie* ne peut comprendre que le maître des dieux, surtout depuis sa conversion, porte son attention sur de tels objets. Mercure, qui voulait l'amener là, en prend occasion de lui expliquer qu'il n'y a rien de grand ni de petit en soi ; que le petit est contenu dans le grand, l'unité dans l'infini ; mais qu'aussi l'infini est compris dans l'unité ; que l'unité est un infini implicite, et que l'infini est l'unité explicite, etc. Quelques autres distinctions du même genre, où l'on reconnaît la philosophie de ce temps-là, le conduisent à cette dernière conséquence, que le Dieu suprême connaît également l'infini et l'unité, l'universel et le particulier ; qu'il pourvoit à tout en temps et lieu, que les plus petites choses peuvent avoir de l'intérêt à ses yeux ; et qu'ainsi, pour quelque chétif objet qu'on l'implore, on doit mettre à ses demandes la même chaleur, et les revêtir des mêmes formes que s'il s'agissait des objets les plus importants.

C'est encore par des explications philosophiques, mais de philosophie morale, que commence le second dialogue entre *Sophie* et *Saulino*. *Sophie* rend compte à son interlocuteur des motifs qui ont engagé Jupiter à placer dans le ciel, et dans l'ordre relatif où il les a rangés, la Vérité, la Prudence, la Sagesse, la Loi et le Jugement. Parvenue à ce qui regarde ces deux derniers êtres abstraits, Sophie trouve encore le moyen de lancer des traits à cette même classe d'hommes oisifs, intolérants et persécuteurs

que l'auteur avait eus précédemment en vue. Ce qu'il met contre eux dans la bouche de la Sagesse personnifiée, était fait pour les irriter de plus en plus; mais on ne voit là ni d'athéisme, ni d'irréligion, ni même d'hérésie; et il n'y a point aujourd'hui de bon catholique, qui, s'il était témoin des mêmes abus, ne les censurât comme lui.

Sophie recommence ensuite à raconter la réforme opérée dans le ciel par Jupiter; mais elle s'arrête encore long-temps au récit épisodique de la manière dont a été remplie la constellation restée vacante par le départ d'Hercule. La Richesse s'est présentée pour l'occuper, et Jupiter l'a refusée; la Pauvreté a cru qu'elle réussirait mieux, elle a été rejetée de même; la Fortune, qui leur est supérieure et qui dispose de l'une et de l'autre, s'est offerte, et a subi le même refus. Les plaidoyers de chacune des trois devant Jupiter et devant tous les dieux, pour relever les avantages dont elle peut être aux hommes, et pour répondre aux reproches qu'on lui fait, occupent toute cette partie du dialogue; enfin Jupiter se décide à donner la place d'Hercule à la Force ou à la Fermeté d'ame, et il n'a pas de peine à expliquer les raisons de ce choix. La lyre, qui est la constellation suivante, est avantageusement remplacée par Mnémosine ou la déesse de Mémoire, et par les neuf Muses, ses filles. Le cygne l'est plus singulièrement; on lui donne pour successeur la Pénitence. L'orgueilleuse Cassiopée, avec son trône et le dais dont il est couvert, est envoyée, sur la demande de Mars, à l'orgueilleuse Espagne, et sa place est donnée à la douce et modeste Simplicité. Persée est renvoyé sur la terre, comme Hercule, pour l'aider à dompter les monstres dont elle est infestée; et il est remplacé par la Diligence ou la Sollicitude, qui a pour compagnon le Travail; la Diligence et le Travail s'avancent et prennent leur place, entourés de toutes les vertus dont ils sont la source et qui leur servent de cortége.

Encore une digression en commençant le troisième et dernier dialogue. On avait placé au ciel la Diligence et le Travail; l'Oisi-

veté et le Sommeil ont prétendu que c'était à eux de l'être, et il est curieux de voir de quels arguments ils ont appuyé leurs prétentions; *Sophie* les rapporte exactement avec les objections qui leur ont été faites, et ce qu'ils y ont répondu. A les entendre, c'est la Diligence et le Travail qui font tout le mal, et eux-mêmes tout le bien qui se fait dans le monde. Plus de guerres, de rixes, d'intrigues, de crimes sur la terre; le Calme, la Paix, la Concorde, la Sécurité y régneraient à jamais, si l'on y vivait toujours sous l'influence de l'Oisiveté et du Sommeil. Mais ni Jupiter ni le conseil des dieux n'ont été touchés de leurs raisons: la première sentence a été maintenue, et même l'Oisiveté qui fait tant de mal, surtout lorsqu'elle préside à des occupations oiseuses, au lieu d'être élevée au ciel, est plongée dans les enfers. Dans cette condamnation de l'Oisiveté, l'auteur fait encore allusion à la race oisivement et nuisiblement occupée des moines, avec qui il était toujours en guerre, et qui ne sut que trop bien se venger.

Voilà bien du temps perdu en discussions: Saturne en avertit Jupiter, et l'engage à expédier plus promptement la fin de sa réforme céleste, à se contenter de déplacer et de remplacer, remettant à une autre fête l'explication des motifs du rang qu'il assigne aux vertus. En conséquence, Triptolème, avec son chariot, cède la place à l'Humanité, ou à la Philantropie, dont il paraît que cet inventeur de la charrue a été le vrai modèle; le Serpentaire fait place à la Sagacité; la Flèche, emblême de la Calomnie, de la Médisance et de l'Envie, à l'Attention bienveillante et aux vertus qui l'accompagnent; l'aigle, emblême de l'empire, sera renvoyée en Allemagne, où elle retrouvera partout son image; mais elle n'aura pas besoin d'y mener avec elle l'Ambition, la Présomption, la Témérité, l'Oppression, la Tyrannie, qui n'y trouveraient point d'emploi; et le siége qu'elle laissera vacant sera rempli par la Magnanimité, la Magnificence, la Générosité, et les autres vertus, leurs sœurs.... Mais il est temps que nous prenions pour nous-mêmes l'avis que Saturne a donné à Jupiter, et que nous

abrégions cet extrait qui ne présenterait plus qu'une sèche nomenclature de signes des constellations bannis du ciel, et de vertus qui leur succèdent. Cependant l'opération est encore interrompue par une longue digression, lorsqu'on est parvenu au Capricorne. Cette digression a pour objet le culte emblématique et métaphorique des Égyptiens, qu'on a pris par erreur pour l'adoration des animaux, ensuite les emblêmes en général et les expressions figurées dont on s'est servi, dans tous les temps, pour désigner et les vices et les vertus. Le signe du Verseau donne lieu à d'autres questions, sur le déluge universel ou partiel, et de-là sur l'antiquité du monde et de la race humaine. Là, se trouvent des doutes librement exprimés sur plusieurs points regardés alors comme certains, et qui le paraîtraient encore si la philosophie et la science ne les avaient examinés de plus près.

Le signe du Centaure est le dernier qui fasse naître des explications, où l'on peut voir des intentions suspectes. « Que fera-t-on, dit Momus, de cet homme enté sur une bête, ou de cette bête greffée sur un homme, en qui une seule personne est composée de deux natures, et où deux substances concourent à une union hypostatique? Ici deux choses se réunissent pour en former une troisième: nul doute à cela; mais la difficulté est de savoir si cette troisième entité, ou si ce troisième être est meilleur que l'un ou que l'autre des deux premiers, ou s'il reste au dessous de l'un ou de l'autre; c'est-à-dire, si la nature chevaline étant réunie à la nature humaine, il en résulte un dieu digne du séjour céleste, ou un animal fait pour être placé dans une écurie ou dans une étable, etc. Momus, Momus, répond Jupiter, c'est ici un grand et profond mystère; tu ne peux le comprendre, et tu dois seulement y croire. Je sais bien, dit Momus, que c'est une chose qui ne peut être comprise ni par moi ni par quiconque a le moindre petit grain d'intelligence; mais que moi, qui suis un dieu, ou tout autre qui ait du bon sens gros comme serait un grain de mil, doive la croire, c'est ce que je voudrais d'abord que tu me fisses voir par quelque

beau raisonnement. Momus, répliqua Jupiter, tu ne dois pas chercher à savoir plus que tu n'as besoin d'en savoir; et ceci, crois-moi, tu n'as pas besoin de le savoir. J'entends, reprit Momus; ce que je voulais entendre et savoir, il faut, pour te faire plaisir, ô Jupiter! que je me contente de le croire: qu'un homme, par exemple, n'est pas un homme; qu'une bête n'est pas une bête; que la moitié d'un homme n'est pas un demi-homme, et que la moitié d'une bête n'est pas une demi-bête; qu'un demi-homme et une demi-bête n'est pas un homme imparfait et une bête imparfaite, mais bien un dieu auquel est dû un culte pur, etc. »

La Couronne australe doit rester au ciel, comme nous avons vu que doit y rester la Couronne boréale, mais pour un autre motif. Elle y attendra Henri III, qui, ayant été roi de Pologne avant de l'être de France, avait pris pour devise deux couronnes surmontées d'une troisième, avec ce mot, *Tertia cœlo manet*: la troisième l'attend au ciel. L'amour de ce roi pour la paix, et ses efforts pour la maintenir dans ses états et dans l'Europe, ont mérité que Jupiter rende sa devise prophétique, et lui réserve cette couronne céleste. Bruno paie ce tribut à l'hospitalité qu'il avait reçue en France sous la protection du roi, et qu'il recevait dans ce temps-là même à Londres, dans l'hôtel du comte de Castelnau, son ambassadeur.

Jupiter a enfin terminé sa réforme céleste; le récit de *Sophie* ou de la Sagesse est fini. Je vais donc aller souper, dit *Saulino*; et moi, dit *Sophie*, je retourne à mes contemplations nocturnes. Ce sont les derniers mots du troisième dialogue et de l'ouvrage.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

DEUXIÈME PARTIE.

Page

CHAP. XXVII. — Des études dans les universités et dans les colléges pendant le seizième siècle; Théologie, Hérésies, Concile de Trente; Cardinaux et autres savants qui s'y distinguèrent; Progrès des opinions nouvelles en Italie; Mesures sévères qui les répriment; Socinianisme; Défenseurs et historiens de l'Église, Bellarmin, Baronius, etc.; Droit civil et droit canon; Alciat et son école. 1

CHAP. XXVIII. — Progrès des sciences physiques et mathématiques; Botanique, Histoire naturelle, Mattioli, Prosper Alpin, Cesalpini, Aldrovandi; Anatomie, Médecine, Chirurgie, Fallope, Eustache, l'Acquapendente; Mathématiques, Tartaglia, Maurolico, etc.; Astronomie, Astrologie, Optique; Architecture civile et militaire. 97

CHAP. XXIX. — Études littéraires; Savants professeurs d'éloquence et de belles-lettres dans les universités; Grammairiens; Langue latine, mieux enseignée et mieux écrite; Travaux dont elle est l'objet; Langue grecque; Langues orientales. Antiquités grecques, romaines, égyptiennes; Savants antiquaires, Sigonio, Panvinio, Valeriano; etc. 196

Page.

CHAP. XXX. — Progrès et influence de l'art typographique en Italie; Famille des Alde. Bibliothèques; Académies; leur nombre, leurs titres, leurs devises. Travaux dont la langue toscane est l'objet. Art oratoire; Éloquence latine et italienne. 320

CHAP. XXXI. — Philosophie scolastique; Principaux Aristotéliciens et Platoniciens. Philosophie indépendante; Telesio, Cardan, Bruno, etc. Philosophie morale; les deux Piccolomini, Speroni Castiglione, Tasso. 431

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

